Ferdinand
Dufour

Universitas
BIBLIOTHECA

VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES.

TOME TROISIEME.

VIES DES HOMMES ILLUSTRES

Contenues dans ce Volume.

Pelopidas . . . . . } Comparés.
Marcellus. . . . . }

Aristides. . . . . } Comparés.
M. Cato. . . . . }

Philopœmen. . . . } Comparés.
T. Q. Flaminius. . . }

Pyrrhus. . . . . } Comparés par S. G. S.
C. Marius. . . . . }

ŒUVRES

DE

PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC

PAR JACQUES AMYOT.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. LXXXIV.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1601
.A5A6
1784

VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES,

GRECS ET ROMAINS,

Comparées l'une avec l'autre par Plutarque de Chæronée.

PELOPIDAS,

THEBANUS.

L'ancien Cato respondict un jour à quelques-uns, qui hault-loüoyent un personnage hazardeux oultre mesure, et hardy sans discretion ès perils de la guerre, *qu'il y avoit grande difference entre estimer beaucoup la vertu et peu sa vie;* qui feut sagement dict à luy. Et à ce propos on raconte que le roy Antigonus avoit à son service un souldard, entre austres, fort adventureux; mais au demourant, malsain de sa personne, et guasté dedans le corps. Le roy luy demanda un jour, d'où procedoit qu'il estoit ainsy pasle, et avoit si mauvaise couleur. Le souldard luy confessa, que c'estoit pour une maladie secrette, qu'il ne luy osoit bonnement desclarer. Quoy entendu, le roy

Il y a grande difference entre estimer beaucoup la vertu, et peu sa vie.

Le mépris que l'on fait de la vie, lorsqu'on ne jouit pas d'une bonne santé, rend courageux.

commanda expressement à ses medecins et chirurgiens qu'ils advisassent que c'estoit, s'il y avoit auscun moyen de le guarir, qu'ils y employassent toute la diligence qu'il leur seroit possible à le bien panser, comme ils feirent, tellement que le souldard recouvra sa santé; mais guari qu'il feut, il ne se montra plus si gentil compaignon, ne si adventureux aux dangiers de la guerre, comme il faisoit auparavant; de maniere qu'Antigonus mesme, s'en estant apperçeu, l'en reprint un jour, en luy disant, qu'il s'esmerveilloit fort de veoir un si grand changement en luy; dont le souldard ne luy cela point l'occasion, ains luy dict, *vous m'avez*, Sire, *vous mesme rendu moins hardy que je n'estois, en me faisant panser et guarir des maulx pour lesquels je ne tenoye compte de ma vie.*

La vie malheureuse anime et excite le courage.

A quoi se rapporte aussi le dire d'un Sybaritain touchant la maniere de vivre des Lacedæmoniens, que ce n'estoit pas de merveille, s'ils avoyent si grande envie de mourir à la guerre, pour se rachepter de tant de travaulx et se deslibvrer d'une si aspre et si austere façon de vie, qu'estoit la leur. Mais il ne se faust par esbahir, si les Sybaritains, hommes effeminez et fondus en delices et voluptez, estimoyent que ceulx qui ne craignoyent point la mort, pour le desir qu'ils avoyent de bien faire, et l'affection qu'ils portoyent à leur debvoir, eussent en haine la vie : ce qui estoit faulx des Lacedæmoniens : car ils referoyent le vivre et le mourir volontiers à l'exercice de

La vie molle attache à l'existence.

vertu, ainsy comme le tesmoigne ce blason funeral,

Ces morts ici n'eurent onc ceste foy,
Que le mourir ny le vivre de soy
Feust beau ny bon, mais bien le sçavoir faire,
Et l'un et l'austre a droict en bon affaire.

Ce n'est pas un defaut que de fuir la mort.

Aussy à la verité, fuyr la mort n'est point de soy reprehensible, moyennant que ce soit sans lascheté de cœur; ny l'attendre loüable, si c'est avecques un nonchaloir et mespris de la vie. Voylà pourquoy Homere descript tousiours les plus vaillants et les plus hardis hommes les mieulx armez, quand il est temps de combattre. Et ceulx qui ont faict et establi les loyx des Grecs, punissent celuy qui jecte et abandonne son bouclier, non pas son espée ny sa lance; pource qu'on doibt premierement penser de soy deffendre que d'offenser son ennemy, mesmement ceulx qui ont en main le gouvernement de tout un estat, ou de toute une armée. Car si la comparaison que faisoit le capitaine Athenien Iphicrates est vraye, quand il disoit, qu'en un exercite les avant-coureurs armez à la legere ressemblent aux mains, la gendarmerie aux pieds, le bataillon des gens de pied à l'estomach et à la poictrine, et le capitaine à la teste du corps humain; il semble que le capitaine qui se hazarde trop, et se jecte en dangier sans propos, n'est pas nonchalant de sa vie seulement, mais aussy de tous ceulx dont le salut despend de luy; et

Les généraux d'armées doivent se conserver pour le salut des autres.

semblablement au contraire, qu'en ayant soing de la seureté de sa personne, il a soing aussy de tous ceulx qui sont soubz luy.

Parquoy Callicratidas, capitaine Lacedæmonien, encores qu'au demourant il feust un grand personnage, ne respondict pas sagement au devin qui luy denonça et predict qu'il se donnast de guarde, pource que les signes et presages des sacrifices le menaçoyent de mort; *Sparte*, dict-il, *ne despend pas d'un homme seul.* Car il est vray, que pour combattre de la main par mer ou par terre, Callicratidas n'estoit rien plus qu'un seul homme voirement; mais comme capitaine, il avoit toute la force et puissance entiere de son armée unie et assemblée en soy. Ainsy n'estoit-il pas un homme seul, puisque tant d'austres perissoyent quant et luy.

Un général brave et prudent décide plutôt du succès d'une bataille, que le grand nombre de troupes.

Mais au contraire, le vieil Antigonus, estant sur le poinct de donner une bataille navale près l'isle d'Andros, respondict bien mieulx à un qui luy disoit, que les ennemys avoyent beaucoup plus de vaisseaux que luy. *Et moy*, dict-il, *pour combien de vaisseaux me comptes-tu?* car il faisoit très-bien de mettre en grand compte la dignité du capitaine, mesmement quand elle est conjoincte avecques proüesse et experience, dont le premier chef-d'œuvre est saulver celuy qui doibt saulver tous les austres.

Pourtant Timotheus, ainsy comme Chares monstroit un jour publicquement aux Athe-

niens les cicatrices de plusieurs bleçeures qu'il avoit reçeuës en sa personne, et son pavois aussy faulsé et percé de plusieurs coups de picque : *je suis*, dict-il, *tout au contraire : car lors que je tenois la ville de Samos assiegée, j'eus grande honte de ce qu'un coup de traict tiré des murailles de la ville vint tomber tout auprès de moy, pource que je m'estois trop advancé en jeune homme, et hazardé plus temerairement qu'il ne convenoit au chef d'une si grosse armée.* Car quand il sert de beaucoup pour tout le demourant, et qu'il est de grande importance que le chef de l'armée s'expose au peril, alors doibt-il la teste baissée employer sa main et sa personne sans point s'espargner, et ne s'arrester point aux paroles de ceulx qui vont disant, qu'un bon et sage capitaine doibt mourir de vieillesse, ou pour le moins vieil ; mais là où il n'en peust advenir que peu d'advantage, s'il luy succede bien, et au contraire perte universelle du total, s'il luy échet mal, jamais homme sage ne requerra, ny ne sera d'advis qu'il face acte de souldard privé qui porte avecques soy peril de perdre un capitaine en chef.

Un capitaine ne doit pas s'exposer comme un simple soldat.

Si m'a semblé bienseant faire ceste preface devant les vies de Pelopidas et de Marcellus, qui tous deux ont esté grands personnages, et tous deux sont morts austrement qu'ils ne debvoyent : car ayants tous deux esté très-vaillants hommes, les armes au poing, et tous deux ayants honnoré leurs païs de tres-glorieuses victoires, et qui plus est, contre de

Pelopidas et Marcellus perdirent la vie tous les deux par trop de témerité.

très-redoubtez ennemys : pource que l'un feut le premier, à ce que l'on dict, qui rompit Hannibal, lequel jusques à ce jour là s'estoit tousiours maintenu invincible : et l'austre deffeit en bataille rangée les Lacedæmoniens, qui pour lors commandoyent en toute la Grece, tant par mer que par terre ; et tous deux perdirent leurs vies sans propos, pour s'estre trop temerairement hazardez lors que leurs pays avoyent plus grand besoing de tels hommes, et de tels capitaines comme eulx. C'est la cause pour laquelle nous, suivants les similitudes qui ont esté entre eulx, avons assorti et comparé leurs vies l'une avecques l'austre.

Pelopidas étoit d'un excellent caractere, et généreux.

Pelopidas doncques, fils de Hippoclus, estoit de l'une des plus nobles maisons de la ville de Thebes, comme Epaminondas, et ayant esté nourri en grande opulence, vint à estre heritier de sa maison qui estoit riche et puissante de sa premiere jeunesse. Si monstra incontinent avoir volonté de secourir du sien ceulx qui en avoyent besoing, et qui en estoyent dignes, pour donner à cognoistre qu'il estoit veritablement maistre et seigneur, non point serviteur de ses biens : à cause que de la pluspart des hommes riches, les uns n'usent point de leurs richesses, pource qu'ils sont avaricieux, comme dict Aristote, et les austres en abusent, pource qu'ils sont abandonnez à leurs plaisirs ; ainsy sont-ils serfs toute leur vie les uns des voluptez, et les austres des negoces et du guain.

L'avare et le prodigue sont serfs toute leur vie.

Ce que cognoissants tous ses austres amys, en le remerciant userent franchement de sa benignité et liberalité envers eulx, excepté Epaminondas, auquel seul il ne peust jamais faire rien prendre de ses biens, ains au contraire Pelopidas luy-mesme reçeupt de luy la volonté d'imiter sa pauvreté, en ce qu'il print plaisir et feit gloire de se vestir simplement, manger sobrement, travailler volontiers, et faire la guerre ouvertement, estant tel comme le poëte Euripides descript Capaneus, quand il dict de luy,

Pelopidas apprit d'Epaminondas la sobriété et la simplicité.

Il estoit riche, et en biens opulent,
Mais pour cela de rien plus insolent.

Tragédie *des Suppliantes*.

Car il eust eu honte, si le plus pauvre homme de la ville de Thebes se feust passé à moins que luy pour sa personne.

Or quant à Epaminondas, la pauvreté luy estoit toute familiere et hereditaire de pere en fils; il est bien vray qu'il se la rendit encores plus legere et plus aysée à supporter par l'estude de la philosophie, à laquelle il s'addonna, et parce que dès son jeune aage il choisit une vie simple sans superfluité quelconque; là où Pelopidas print femme de grande maison, de laquelle il eut des enfants, et neantmoins ne feut pour cela de rien plus attentif à conserver ou augmenter son bien, ains se donna du tout à servir à la chose publicque tant qu'il vescut, de maniere que ses facultez s'en diminuerent, dont ses plus familiers amys le re-

La pauvreté étoit héréditaire dans la maison d'Epaminondas.

Pelopidas négligea toujours son interêt particulier.

prenoyent, en luy remonstrant qu'il avoit grand tort de ne tenir austrement compte d'une chose qui estoit si necessaire, comme d'avoir des biens ; et il leur respondict, *necessaire est-elle voirement, mais c'est à un tel que cestuy Nicodemus :* en leur monstrant un pauvre homme boiteux et aveugle.

Pelopidas prenoit beaucoup de plaisir a l'exercice du corps.

Si estoyent tous deux esgualement nez à toute vertu, excepté que Pelopidas prenoit plus de plaisir à exercer le corps, et Epaminondas à exercer l'esprit et apprendre, de maniere que leur passetemps quand ils estoyent de loisir, à l'un estoit luicter, aller à la chasse, et faire tous tels exercices de la personne : et à l'austre, ouyr, estudier et apprendre tousiours quelque chose de lettres et de philosophie. Mais entre plusieurs belles et bonnes parties qui leur ont apporté tant d'honneur et de gloire à tous deux, les hommes de bon jugement ne trouvent rien de si grand ne si loüable, que d'avoir maintenu tout le long de leur vie leur amitié et bienveuillance inviolée, depuis le commencement jusques à la fin, parmi tant de combats, tant de guerres, tant de charges d'armées, et tant d'affaires de gouvernement qu'ils ont eus à desmesler ensemble.

Pelopidas et Epaminondas avoient une sincere amitié l'un pour l'autre.

Car si l'on reguarde les desportements d'Aristides et de Themistocles, de Cimon et de Pericles, de Nicias et d'Alcibiades, en l'administration de la chose publicque, comment ils ont esté pleins de dissensions, d'envies et de jalousies les uns contre les austres ; et puis à l'opposite,

l'opposite, que l'on considere l'amour et l'honneur que se sont tousiours continuellement portez l'un à l'austre Pelopidas et Epaminondas, on trouvera sans point de doubte, que ceulx-cy sont bien plus dignes d'estre nommez *freres d'armes*, par maniere de dire, et *compaignons de charges publicques*, que nuls de ces austres-là, lesquels ont tousiours plus estudié et plus travaillé à vaincre l'un l'austre, qu'à vaincre leurs ennemys; duquel effect la cause veritable estoit la seule vertu; pource que par leurs faicts ils n'alloyent point cherchant ny gloire, ny richesse pour eulx, à la convoitise desquelles tousiours est attachée la quereleuse et seditieuse envie; ains s'estants tous deux enamourez, des le commencement d'un amour, affection et charité divine, qui estoit de veoir leur pays très-puissant et très-florissant par leur moyen, et en leur temps, ils reputoyent tous les bons exploicts l'un de l'austre servants à cest effect comme leurs propres.

Origine de l'amitié entre Pelopidas et Epaminondas.

Toutesfois la pluspart des historiens estime, que ceste grande et vehemente amitié qu'ils se portoyent l'un à l'austre, commença et proceda d'un voyage où ils feurent ensemble à Mantinée au secours des Lacedæmoniens, qui pour lors estoyent encores alliez et confederez des Thebains: car estants rangez en bataille l'un auprès de l'austre entre les gens de pied, contre les Arcadiens qu'ils avoyent en front, il advint que la poincte de la bataille des Lacedæmoniens, en laquelle ils estoyent, recula,

et y en eust plusieurs qui fuyrent à val de route, mais eulx aymants mieulx mourir que fuyr, se serrerent ensemble, et feirent teste à ceulx qui les pressoyent, jusques à ce que Pelopidas estant bleçé en sept endroicts tous par devant, tomba finalement dessuz un monceau de morts, tant de leurs gens que des ennemys, les uns parmy les austres; et lors Epaminondas, encores qu'il le tinst pour mort, se jecta neantmoins au-devant pour deffendre le corps et les armes, et soubstint luy seul le combat contre plusieurs, aymant mieulx mourir que d'abandonner Pelopidas gisant entre les morts, jusques à ce que luy-mesme estant bleçé d'un coup de picque en l'estomach, et d'un coup d'espée au bras, n'en pouvoit presque plus, quand Agesipolis, le roy des Lacedæmoniens, y survint de l'austre poincte de la bataille tout à temps, qui les saulva tous deux hors de toute esperance.

Les Lacédémoniens voient avec regret la puissance des Thébains.

Or depuis ceste bataille les Lacedæmoniens de paroles et en apparence traicterent bien les Thebains comme leurs alliez, amys et confederez : mais en effect et à la verité ils commencerent à avoir suspecte la puissance et grandeur de courage de celle cité, mesmement par une bande et compaignie qu'avoyent mis suz Ismenias et Androclidas, de laquelle estoit aussy Pelopidas; pource qu'il leur sembloit que c'estoit chose trop populaire, et qui sentoit trop son desir de pleine liberté. Au moyen dequoy il y eut trois personnages de

la ville de Thebes, Archias, Leontidas et Philippus, hommes riches et puissants, qui ne se contentants pas d'estre esgaulx aux austres citoyens, persuaderent à Phœbidas, capitaine Lacedæmonien, qu'en allant et venant par le pays de Bœoce avecques armée, il se saisist un jour du chasteau de Thebes qui s'appelloit la Cadmée, et que chassant de la ville ceulx qui luy vouldroyent contrarier, il meit le gouvernement des affaires entre les mains d'un petit nombre des plus nobles, lesquels feroyent toutes choses à la devotion et au plaisir des seigneurs Lacedæmoniens. Ce que Phœbidas feit, et executa ceste entreprinse sans que les Thebains se doubtassent de rien, le jour de la feste qu'on appelle *Tesmophoria;* et s'estant saisi de la forteresse, feit aussy prendre au corps Ismenias, et le meiner à Lacedæmone, là où peu de jours après on le feit mourir, et Pelopidas, Pherenicus et Androclidas, avecques plusieurs austres s'estants saulvez de vistesse feurent bannis de Thebes à son de trompe. Quant à Epaminondas, il demoura en la ville sans qu'on luy demandast rien, pource qu'on le mesprisoit, comme personne de nul effect, à cause qu'il estoit tant addonné à l'estude, et que quand bien il eust eu volonté d'attenter quelque chose, il n'eust peu l'executer pour sa pauvreté.

Phœbidas s'empare de la ville de Thebes par trahison.

Pelopidas est banni de Thebes, il se sauve avec plusieurs citoyens.

Les Lacedæmoniens, ceste surprinse entendue, deposerent bien Phœbidas de sa charge et le condamnerent en dix mille escus d'amende, mais neantmoins ils retindrent tousiours avec-

Les Thébains sont asservis aux Lacédémoniens.

ques bonne guarnison la forteresse de Cadmée en leurs mains : ce que toutes les austres villes et peuples Grecs trouverent fort estrange, qu'ils approuvassent le faict, et neantmoins punissent celuy qui l'avoit faict. Ainsy les Thebains ayants perdu leur ancienne liberté, et estants asservis par ces deux, Archias et Leontidas, de telle sorte qu'ils n'avoyent plus d'esperance de pouvoir jamais sortir de ceste tyrannie, ny de la ruiner, voyants qu'elle estoit maintenue et deffendue par les Lacedæmoniens, si tout ensemble on ne leur ostoit la seigneurie et domination qu'ils avoyent en toute la Grece, tant par mer que par terre : toutesfois Leontidas et ses adherants, entendants comme les bannis de Thebes estoyent à Athenes bien venus et veus de bon œil par la commune, et honnorez de tous les gens de bien, essaya de les faire secrettement occire par aguet et pour ce faire envoyerent à Athenes quelques hommes incogneus, lesquels occirent en trahison Androclidas, mais ils faillirent à tuer aussy les austres, qui plus est, les Lacedæmoniens escripvirent à ceulx d'Athenes, qu'ils n'eussent à recepvoir les bannis de Thebes ny à les solliciter, ains plustost à les destourner et chasser, comme ceulx qui par leurs alliez estoyent juridicquement desclarez ennemys communs.

Pelopidas sollicite la delivrance des Thébains.

Ce nonobstant les Atheniens oultre ce que l'humanité et bonté de tous temps leur a esté comme naturelle, propre et née avecques eulx,

voulants encores rendre la pareille aux Thebains, qui avoyent esté principaulx auteurs ou moyenneurs de faire retourner et remettre suz l'aucthorité du gouvernement populaire à Athenes, attendu qu'ils avoyent ordonné par edict public, que si auscun Athenien alloit et venoit par le païs de la Bœoce, portant armes contre les trente gouverneurs tyrans qui tenoyent la liberté d'Athenes oppressée, il n'y eust auscun Bœotien qui feist semblant d'en rien veoir ne rien ouyr, ne voulurent faire auscun tort ne desplaisir aux Thebains. Et cependant Pelopidas, encores qu'il feust des plus jeunes, alloit tousiours sollicitant chasque banni en particulier, et en commun feit une harangue à tous en leur remonstrant, que ce ne seroit pas seulement lascheté, ains meschanceté et crime de leze majesté divine à eulx, s'ils enduroyent que leur païs demourast en telle servitude, et que des estrangiers y tinssent guarnison pour les faire ployer soubz le joug, pendant qu'eulx se contentants de saulver leurs personnes, et mettre leurs vies en seureté, demoureroyent oisifs à Athenes, attendants ce qu'il plairoit aux Atheniens, ordonner d'eulx, et faisants la cour aux orateurs et à ceulx qui par leur eloquence sçavoyent persuader ce qu'ils vouloyent à la commune, et pourtant qu'il falloit tout hazarder pour chose de si grande consequence, à l'exemple de la prouësse et hardiesse de Trasybulus, affin que comme luy partant de Thebes chassa les tyrans qui opres-

soyent Athenes, aussy eulx partants d'Athenes delibvrassent Thebes de servitude, et après les avoir par ces remonstrances tirez à son opinion, ils envoyerent secrettement devers leurs amys, qui estoyent demourez à Thebes, leur faire entendre leur desliberation, laquelle ils trouverent bonne, tellement que Charon, qui estoit le plus apparent de tous, promit de bailler sa maison pour faire l'assemblée, et Philidias trouva moyen de se faire greffier et secretaire de Philippus et d'Archias, qui lors estoyent gouverneurs et capitaines de la ville.

Epaminondas favorise la délivrance des Thébains.

D'austre costé, Epaminondas, sans faire semblant de rien, avoit de longue main conduict la practicque de leiver le courage aux jeunes hommes Thebains : car quand ils passoyent leur temps aux exercices du corps, il trouvoit moyen de les faire tousiours coupler à la luicte aux Lacedæmoniens : puis quand il les voyoit tous fiers de les avoir portez par terre, et d'estre les plus forts, il venoit à les tancer, en leur disant qu'ils debvroyent avoir grande honte, de souffrir à fauste de cœur, que ceulx-là leur tinssent le pied sur la gorge, qui n'estoyent pas à beaucoup près si forts, si roides, ne si robustes qu'eulx.

Pelopidas et les autres conjurés, au nombre de douze, se réunissent pour leur entreprise.

Si y eust un jour prefix entre ceulx de l'intelligence pour executer l'entreprinse, et feut advisé que Pherenicus avecques les austres bannis demoureroit attendant au bourg de Thriasium, et que quelques-uns des plus jeunes

et plus dispos prendroyent le hazard d'aller devant pour entrer dedans la ville, à la charge que si d'adventure ils estoyent surprins par les ennemys, tous les austres conjurez ensemble seroyent tenus de donner ordre que leurs peres et meres et leurs enfants n'eussent fauste de chose auscune qui leur feust necessaire. Pelopidas feut le premier qui se presenta à ceste courvée, et après luy Melon, Democlides et Theopompus, tous hommes des premieres maisons de Thebes, qui s'entre-aimoyent bien, et qui pour rien n'eussent faict l'un à l'austre un tour de desloyaulté, encores que de tout temps il y eust entre eulx une jalousie de gloire, et une contention d'honneur à qui emporteroit le prix de proüesse.

Si feurent douze en tout, lesquels prenants congé des austres, envoyerent devant un messager à Charon pour l'advertir de leur venue, et se meirent en chemin ayant de petit manteaux courts sur leur dos, et meinants des chiens de chasse, et portants en leurs mains des estançons à tendre les pans de rets, affin que ceulx qui les rencontreroyent par le chemin ne se doubtassent point de leur entreprinse, et cuidassent qu'ils s'allassent ainsy promeinants par les champs, et chassants pour leur plaisir.

La conjuration est à la veil e d'être découverte par la peur d'un nomme Hypposthenidas.

Quand le messager qu'ils avoyent envoyé devant feut arrivé en la ville, et qu'il eust dict à Charon comme ils estoyent par le chemin, il ne fleschit point quant à luy, quoy qu'il approchast du dangier, ains en homme de bien

persista en l'offre qu'il avoit faicte, et dict qu'ils seroyent les bien-venus en sa maison : mais un austre, nommé Hipposthenidas, qui n'estoit pas austrement maulvais homme, ains aimoit le bien et l'honneur de son païs, et si estoit amy des bannis : mais il avoit fauste de cœur et de hardiesse, au moins telle comme le poinct de l'occasion et de l'affaire, qui lors se presentoit, le requeroit, tellement que la teste luy tourna, par maniere de dire, et le nez luy saigna quand il vint à considerer et reguarder de près la grandeur du peril où il luy falloit promptement entrer, n'ayant jamais auparavant discouru à part soy en son entendement, qu'ils esbransloyent en ce faisant tout l'empire des Lacedæmoniens, et bastissoyent le fondement de la ruine de toute leur puissance, sur la confiance d'un petit nombre de bannis, qui avoyent bien peu de moyen.

Parquoy retournant en sa maison, il envoya soubdainement l'un de ses familiers vers Melo et Pelopidas, leur dire, qu'ils differassent leur entreprinse jusques à une austre meilleure occasion, et que pour lors ils s'en retournassent à Athenes. Celuy qu'il y envoya se nommoit Chlidon, lequel s'en alla incontinent en grande haste chez soy, et tirant son cheval hors de l'estable, dict à sa femme, qu'elle luy apportast vistement la bride ; sa femme ne la pouvant trouver promptement, luy dict qu'elle l'avoit prestée à l'un de leurs voisins, si se prindrent à tancer du commencement l'un à l'austre, et

puis

puis à s'entre dire des injures, jusques à tant que sa femme le mauldissant, pria aux Dieux que malheureux voyage peust-il faire pour luy, et pour ceulx qui l'y envoyoyent: tellement que ce Chlidon ayant consumé bonne partie de la journée à tancer et quereller avecques sa femme en cholere, et aussy pource qu'il prenoit à maulvais presage les maledictions et imprecations que sa femme avoit faictes contre luy, il resolut en soy-mesme de n'y aller du tout point, et se meit à faire quelque austre chose, tant peu s'en fallut que l'entreprinse d'un si digne et si glorieux exploict ne feust rompue avant que commencée.

Mais ceulx qui estoyent en la compaignie de Pelopidas prenants des robbes de païsans affin de n'estre point cogneus, se despartirent pour n'entrer pas tous ensemble, ains par diverses portes dedans la ville qu'il estoit encores jour. Or faisoit-il d'adventure assez grand vent et negeoit, de maniere que pour austant que le temps commençoit à se troubler, la pluspart du monde s'estoit retirée au dedans des maisons, ce qui servit beaucoup à ce qu'ils ne feussent point descouverts en entrant, et ceulx qui estoyent de leur intelligence les receuillirent à mesure qu'ils arrivoyent, et les meinerent en la maison de Charon, où ils se trouverent avecques les bannis quarante huict hommes seulement.

Etat des affaires des tyrans, lors.

Au reste, quant aux tyrans, voicy comment il en alloit. Philidas le secretaire estoit de la

que Pelopidas et ses compagnons entrerent dans Thebes.

conjuration, comme nous avons dict, et sçavoit toute la meinée ; au moyen de quoy, longtemps auparavant, il avoit expressément convié Archias et sa compaignie à venir ce jour-là soupper et faire bonne chere en sa maison, leur ayant promis qu'il feroit provision de femmes de plaisir, affin que quand ils seroyent bien yvres et bien plongez en leurs voluptez, les conjurez en feissent plus aiséement tout ce qu'ils vouldroyent. Ainsy, estant le bancquet commencé avant qu'ils eussent encores trop beu, on leur vint à descouvrir la vérité de la conjuration, non pas de poinct en poinct, comme tout en alloit, ny comme chose certaine, ains seulement qu'il estoit bruict que les bannis estoyent dedans la ville, cachez en la maison de Charon.

Philidas rassemble les tyrans de Thebes auxquels il donne à souper.

Philidas voulut destourner ce propos ; mais toutesfois Archias envoya l'un de ses archers à Charon, luy faire commandement qu'il eust à s'en venir promptement devers luy. Or estoit-il desia soir, et se preparoyent Pelopidas et sa compaignie pour aller executer leur entreprinse, estants tous armez et ayants ja prins leurs espées, quand tout soubdain on entendit battre fort à la porte, et accourut quelqu'un de la maison, qui vint dire, tout effroyé, que c'estoit un des satellites d'Archias qui venoit faire commandement à Charon de s'en aller promptement devers les gouverneurs. Si penserent incontinent que toute leur entreprinse feut descouverte, et consequemment eulx

perdus avant que pouvoir faire auscune preuve de leur vertu. Toutesfois, ils feurent tous d'advis que Charon obeist à ce mandement, et qu'il se presentast devant les gouverneurs pour leur oster tout souspeçon. Si estoit bien Charon austrement homme hardy, constant et asseuré au peril, quant à son reguard; mais toutesfois il se trouva lors estonné et fasché, craignant qu'il ne feust auscunement souspeçonné d'avoir faict tour de trahison, s'il advenoit que tant de gens de bien et de si grands citoyens, ausquels il avoit presté sa maison, feussent perdus.

Parquoy, avant que sortir de sa maison, il alla prendre en la chambre de sa femme son fils, qui estoit encores enfant, mais beau et fort, plus que nul austre de son aage, et le meit entre les mains de Pelopidas, en le priant que s'il cognoissoit qu'il leur eust faict quelque trahison, ou auscun tour de malengin, il feissent de cest enfant comme d'un ennemy, sans en avoir auscunement pitié. Les larmes vindrent aux yeulx de plusieurs des conjurez, quand ils veirent ce bon zele et ceste magnanimité de Charon, et le tancerent tous de ce qu'il estimoit auscun d'eulx si failly de cœur, et si espouvanté pour quelque dangier qui se presentast, qu'ils le souspeçonnassent ou accusassent de rien; et le prierent quant et quant de ne laisser point cest enfant parmy eulx, ains le faire retirer quelque part hors du dangier des tyrans, où il peust estre nourry, pour un jour faire la vengeance du tort qu'ils auroyent

faict à eulx et à leur païs. Charon leur respondict qu'il ne l'osteroit point, et qu'il ne voyoit point de vie ny de salut plus heureux pour luy, que de mourir sans infamie avecques son pere et avecques tant de gens de bien ses amys.

Ainsy, après avoir faict priere aux dieux de leur vouloir estre en ayde, et avoir ambrassé et reconforté tous les conjurez les uns après les austres, il s'en alla, et par le chemin s'estudia de composer tellement son visage, sa contenance et sa parole, qu'il semblast penser plutost à toute austre chose qu'à celle qu'il avoit en pensée de faire. Quand il feut à la porte du logis où se faisoit le festin, Archias et Philidas luy vindrent au-devant, qui luy dirent : Charon, qui sont ceulx que l'on dict estre entrez secrettement en ceste ville, et qui sont cachez en quelque maison, ayants des bourgeois qui s'entendent avecques eulx ? Charon se troubla un peu du commencement, & leur demanda : et quelles gens sont-ce ? Qui sont ceulx qui les recellent en ceste ville ? Mais quand il veit qu'Archias ne luy en sçavoit rien desclarer de certain, il pensa bien que la descouverte luy en debvoit avoir esté faicte par homme qui ne sçavoit pas bien toute la trame de l'entreprinse : si leur dict : guardez que ce ne soit quelque faulse allarme qu'on vous ayt donnée pour vous estonner. Toutesfois je m'en enquerray : car, à toute advanture, c'est tousiours le plus seur de ne mettre rien en telles choses à nonchaloir.

Philidas respondict qu'il disoit vray, et à tant rameina Archias en la salle, où il le feit boire encores mieulx que devant, entretenant tousiours la compaignie de l'esperance de ces femmes qui debvoyent venir ; et Charon retournant en sa maison, trouva les conjurez tous prests et appareillez de mettre la main à l'œuvre ; non comme gens qui esperassent de saulver leurs vies, ny de devenir au-dessuz de leurs ennemys, mais qui estoyent bien resolus de mourir vaillamment, et de vendre leur mort bien cherement : si dict la vérité tout ainsy qu'elle estoit à Pelopidas seul, et donna à entendre aux austres qu'Archias l'avoit envoyé querir pour luy dire quelque austre chose.

A peine estoit le dangier de ceste premiere tourmente passée, que la fortune leur en envoya un austre, car il arriva incontinent après un messager venant d'Athenes, qui apporta à ce mesme Archias une lettre que luy escripvoit le grand Pontife d'Athenes, qui s'appelpelloit Archias comme luy, et estoit son hoste et son ancien amy, dedans laquelle il luy escripvoit, non une conjecture simple, ny une suspicion imaginée seulement, ains la conspiration de poinct en poinct, toute telle comme on la veit depuis. Si feut le messager conduict à Archias, qui estoit desia yvre ; et en luy donnant la lettre, luy dict : celuy qui t'envoye ceste missifve, m'a expressément commandé de te dire que tu lises incontinent ce qu'il y a dedans, pource que c'est chose de

La conjuration manqua une seconde fois d'estredecouverte.

grande consequence. Archias, en se riant, luy respondict : *à demain matin les affaires ;* et prenant la lettre, la meit dessoubz son chevet, puis retourna à continuer le propos qu'il avoit commencé avecques Philidas : mais depuis, ceste parole est demourée en usage entre les Grecs comme un proverbe commun, *à demain matin les affaires.*

Pelopidas et ses conjurésse mettent en devoir d'exécuter leur entreprise.

Quand doncques il leur sembla estre temps de commencer à executer leur entreprinse, ils se despartirent en deux bandes, et s'en allerent, les uns avecques Pelopidas et Damoclidas, pour assaillir Leontidas et Hypatus, à cause qu'ils se tenoyent l'un auprès de l'austre ; et les austres, avecques Charon et Melon, allerent contre Archias et Philippus, estants desguisez de robbes de femmes qu'ils avoyent vestues par-dessuz leurs armes, et portants sur leurs testes des chappeaux de branches de pin et de sapin qui leur couvroyent tout le visage. Au moyen de quoy, quand ils vindrent à se presenter à la porte de la salle où se faisoit le bancquet, ceulx de dedans pensant de prime face que ce feussent les femmes qu'ils attendoyent, s'en escrierent, et en feirent un bruict de joye ; mais après qu'ils eurent jecté leurs yeulx par toute la salle pour recognoistre tous ceulx qui estoyent à ce bancquet, et que les espées desguainées, ils se ruerent à travers les tables dessuz Archias et dessuz Philippus : adoncques donnerent-ils bien à cognoistre qui ils estoyent.

Et lors Philidas dict à ceulx qu'il avoit conviez avecques eulx, qu'ils ne bougeassent, et qu'ils n'auroyent nul mal ; ce qu'auscuns d'eulx feirent : mais les austres, en plus grand nombre, se voulurent mettre en debvoir de deffendre les gouverneurs, et se leiverent sur leurs pieds avecques eulx. Toutesfois, pource qu'ils estoyent si yvres qu'ils ne sçavoyent qu'ils faisoyent, ils feurent tous facilement tuez quand et eulx.

Pelopidas vient a bout de son dessein, malgré les difficultes de son execution.

Mais l'execution ne feut pas si facile à la bande que meinoit Pelopidas : car ils alloyent contre Leontidas, qui estoit personne soigneuse et sobre, et quant et quant homme à la main, et trouverent qu'il estoit desia couché et la porte de sa maison fermée, à laquelle ils battirent longuement sans que personne leur ouvrist : à la fin toutesfois il y eut à toute peine un valet qui les ouyt ainsy frapper, et vint à la porte pour leur ouvrir ; si tost qu'il eut tiré le verrou et que la porte commença à s'entre-ouvrir, ils la poulserent si rudement en se jectant à la foule tous ensemble dedans, qu'ils renverserent le serviteur par terre, et monterent droict à la chambre. Leontidas entendant le bruict de ceulx qui montoyent à si grande haste, se doubta incontinent que c'estoit, et se jectant hors du lict print une espée en sa main, mais il oublia d'esteindre les lampes qui ardoyent la nuict en sa chambre, car ils se feussent par ce moyen entre-frappez et heurtez les uns les austres en tenebres : mais au contraire, estant facile à veoir en une si

grande clarté de lampes, il leur alla au-devant jusqu'à l'huis de sa chambre, et donna à Cephisodorus, qui s'estoit jecté le premier dedans, un si grand coup d'espée, qu'il l'abbatit tout roide mort à ses pieds. Ce premier estant tombé, il s'attacha à celuy qui venoit après, qui estoit Pelopidas. Si feut le combat malaysé, tant pource que l'huis de la chambre estoit estroict, comme aussy pource que le corps de Cephisodorus mort estendu en la place les empeschoit; toutesfois à la fin Pelopidas en vint à bout, et l'ayant occis alla incontinent avecques sa compaignie au logis d'Hypatus, là où ils entrerent ne plus ne moins que chez Leontidas : mais Hypatus cogneut incontinent que c'estoit, et se cuida saulver ès maisons de ses voisins, mais les conjurez le poursuivirent de si près qu'il feut tué avant que de les pouvoir guaigner.

La ville de Thebes recouvre sa liberté.

Cela faict, ils se r'assemblerent avecques l'austre bande de Melon, et envoyerent incontinent en diligence à Athenes devers les austres bannis, et commencerent à crier par la ville, *liberté*, *liberté*, armants ceulx des bourgeois, qui se venoyent rendre et allier à eulx, des armes et despouïlles des ennemys, qui estoyent attachées et pendues ès porticques publicques et ès bouticques des armuriers et fourbisseurs à l'entour de la maison de Charon, lesquelles ils rompoyent ou faisoyent ouvrir à force. D'austre costé vindrent aussy à leurs secours Epaminondas et Gorgidas bien armez avecques

avecques une trouppe de jeunes hommes, et de vieillards aussy des plus gens de bien qu'ils avoyent assemblez. Si feut incontinent toute la ville sans dessuz dessoubz pour l'effroy, pleine de tumulte et de bruict, et y avoit ja des lumieres par toutes les maisons, courants les uns chez les austres pour sçavoir que c'estoit: toutesfois le peuple ne s'estoit point encores assemblé, ains estant tout estonné pour ne sçavoir à la verité que c'estoit, attendoit que le jour feust venu pour s'assembler en conseil. Au moyen dequoy il me semble que les capitaines de la guarnison des Lacedæmoniens feirent en cela une grande fauste, qu'ils ne leur coururent suz de bonne heure, et ne les chargerent incontinent, attendu qu'ils estoyent mille cinq cent hommes de guerre, sans un grand nombre de ceulx de la ville qui s'en alloyent à la file joindre à eulx; mais ils eurent paour du grand bruict qu'ils oyoyent, des feux qu'ils voyoyent par toutes les maisons, et du peuple qui alloit et venoit de tous costez en grand nombre, à l'occasion dequoy ils ne bougerent, ains guarderent seulement la forteresse de la Cadmée.

Les Lacédémoniens se retirent dans la forteresse.

Le lendemain au poinct du jour arriverent de l'Atticque les austre bannis bien armez, et s'assembla tout le peuple de Thebes en conseil, auquel Epaminondas et Gorgidas ameinerent devant le peuple Pelopidas et ses consors environnez des prebstres et gens de religion de la ville, qui leur tendoyent des couronnes pour mettre sur leurs testes, et prioyent l'as-

Les Thébains s'assemblent et témoignent la joie de leur delivrance.

semblée des citoyens qu'ils voulussent secourir leurs dieux et leur pays. Toute l'assistance du peuple se leiva en pieds, aussy-tost qu'elle les veit, et avecques grandes clameurs et battements de mains, les reçeupt comme ses bienfaicteurs qui les avoyent deslibvrez de servitude et remis en leur liberté ; et tout sur le champ feurent esleus capitaines et gouverneurs de la Bœoce par les voix du peuple Pelopidas, Melon et Charon.

Les Lacédémoniens abandonnent la forteresse de Cadmée par arrangement avec les Thebains.

Si feit incontinent Pelopidas ceindre de trenchées et de cloison de bois le chasteau de la Cadmée, et luy feit donner assault de tous costez, employant tout son effort à tascher de le prendre, et en chasser les Lacedæmoniens, premier qu'il vinst de Sparte une armée pour les secourir ; ce qu'il feit, et les prevint de si peu de temps, que ceulx de la guarnison estants sortis du chasteau par composition, en s'en retournant à Lacedæmone trouverent sur les terres de Megare Cleombrotus, le roy de Sparte, qui les alloit secourir avecques une grosse et puissante armée ; mais de trois capitaines qu'il y avoit en ceste guarnison de Thebes, les Spartiates en condamnerent les deux Hermippidas et Arcyssus à mourir, qui feurent de faict executez ; et le troisiesme Dysaoridas estant aussy condamné en une grosse somme de deniers pour l'amende, s'en alla hors du Peloponese.

Cest exploict ayant esté entreprins et executé, avecques mesme hardiesse, mesme peril

et mesme travail que celuy de Thrasybulus, quand il deslibvra la ville d'Athenes des trente gouverneurs tyrans, et qui plus est, ayant esté conduict à mesme fin par la fortune, en a esté appellé par les Grecs *son frere germain :* car aussy seroit-il bien mal-aysé d'en alleguer d'austres que ces deux-là, qui avecques si peu de gens soyent venus au-dessuz de leurs adversaires qui estoyent si grand nombre plus qu'eulx, ne qui avecques si peu de moyens ayent vaincu ceulx qui estoyent très-puissants, ne qui estant venus à bout de leur entreprinse, par le moyen de leur hardiesse seule, et de leur sage conduicte, ayent esté cause de plus grands biens à leurs pays. Ce qui a rendu l'entreprinse encores plus honnorable et plus glorieuse pour eulx, attendu le changement des affaires qui en suivit puis après : car la guerre qui abbatit la dignité de Sparte, et qui osta aux Lacedæmoniens la principaulté de la terre et de la mer, commença celle nuict que Pelopidas, sans avoir surprins ne ville, ne chasteau, ne place forte, entrant luy douziesme en une maison privée, couppa et trencha, (par maniere de dire, et pour mieulx exprimer la verité par ceste figure de parler) les chaines qui maintenoyent ferme la seigneurie et principaulté que les Lacedæmoniens avoyent en toute la Grece, et lesquelles on avoit jusqu'à ce temps-là estimé estre si fortes, qu'il seroit impossible de les briser, rompre, ny deslier.

Thrasibulus et Pelopidas nommés *freres germains.*

Guerre sanglante entre les Lacédémoniens et les Thébains.

Estants doncques quelque temps après, les Lacedæmoniens entrez à grosse puissance dedans le pays de la Bœoce, les Atheniens effroyez d'une si grande force, renoncerent très-bien à l'alliance et ligue deffensifve qu'ils avoyent avecques eulx : et, qui plus est, meirent en justice, et feirent le procès à ceulx qui feurent accusez de tenir le party des Bœotiens, dont les uns feurent executez à mort, les austres bannis de l'Atticque, les austres condemnez en grosses amendes. De faict la commune opinion estoit, que les affaires des Thebains s'en debvroyent très-mal porter, attendu qu'ils n'estoyent secourus ny favorisez de personne du monde.

Pelopidas prend des moyens de defense contre les Lacedémoniens.

Or estoyent celle année capitaines generaulx de Bœoce, Pelopidas et Gorgidas, lesquels, espiants les moyens de mettre derechef les Atheniens en picque et inimitié contre les Lacedæmoniens, tramerent une telle ruse. Il y avoit un capitaine Lacedæmonien, qui se nommoit Sphodrias, bien vaillant homme de sa personne, mais au demourant estourdy et leger, et qui mettoit facilement en sa teste de vaines esperances, et une folle ambition d'avoir faict en sa vie quelque beau traict : or avoit-il esté laissé avecques bon nombre de gens de guerre en la ville de Thespies, pour receuillir et favoriser ceulx de la Bœoce qui se vouldroyent rebeller contre les Thébains. Pelopidas, de son aucthorité privée, envoya devers luy un marchand, son familier et amy, qui luy porta

de l'argent, et des paroles qui l'esmeurent encores plus que l'argent, en luy mettant en avant qu'il debvoit attenter de plus grandes choses, et aller surprendre le port de Piræe, comme il pourroit ayséement faire s'il l'assailloit au despourveu, lorsque les Athéniens ne se doubtoyent de rien, et ne le tenoyent point en seure guarde, et qu'il se debvoit tenir pour asseuré que les seigneurs Lacedæmoniens n'auroyent rien si cher ny tant agréable, que de tenir la ville d'Athenes en leur puissance; et que les Thebains, qui leur vouloyent mal de mort, pource qu'ils les avoyent trahis et abandonnez au besoing, ne les secouroyent en façon quelconque. Sphodrias, meu de ces persuasions, print ce qu'il avoit de gens de guerre avecques luy, et se partant une nuict, entra dedans le païs de l'Atticque, où il penetra jusqu'en la ville d'Eleusine : mais quand il feut là, ses gens eurent paour, et ne voulurent point passer oultre.

Ainsy, estant descouvert, il feut contrainct de s'en retourner à Thespies, ayant suscité aux Lacedæmoniens une guerre qui ne leur feut pas de petite consequence, ny facile à desmesler; car depuis cela les Atheniens rechercherent derechef l'alliance des Thebains, et les secoururent fort affectueusement : et qui plus est, se remettants à la marine, allerent çà et là, practicquant et retirant à leur ligue ceulx qui avoyent envie de se rebeller contre les Lacedæmoniens; et cependant les Thebains s'atta-

Les Athéniens secourent les Thebains.

choyent souvent en petites rencontres dedans le païs de la Bœoce aux Lacedæmoniens. Il est vray que ce n'estoyent pas grosses batailles ; mais toutesfois, si leur estoit-ce un grand apprentissage de la guerre, et un exercice qui leur eslevoit tousiours le cœur de plus en plus, et rendoit leurs personnes plus robustes, de maniere que par telles escarmouches, ils en devindrent plus hardis, plus agguerris, et mieulx duicts aux armes qu'ils n'estoyent auparavant. Pourtant trouve-l'on par escript qu'Antalcidas, Spartiate, dict un jour au roy Agesilaus, qui retournoit de la Bœoce tout bleçé : *certainement tu as reçeu des Thebains le salaire que tu as merité, pour leur avoir enseigné malgré eulx à faire la guerre et à combattre.*

Pelopidas fut un de ceux qui acquirent plus de gloire à leur patrie.

Toutesfois, à la verité, Agesilaus ne feut pas le maistre qui leur monstra à bien faire la guerre, ains feurent les bons et sages capitaines, qui les sceurent bien, en temps et lieu, mettre devant leurs ennemys, comme de bons levriers laschez à propos, et puis les retirer seurement après les avoir acharnez en leur faisant un peu gouster l'ayse et le fruict de la victoire, entre lesquels Pelopidas est celuy qui plus en a merité d'honneur et de gloire, pource que depuis la premiere fois qu'ils luy donnerent charge de gens de guerre, ils ne faillirent jamais de l'eslire continuellement par chascun an, ou capitaine de la bande sacrée, ou gouverneur de la Bœoce, tant comme il vescut, de sorte que ce feut luy qui feit la pluspart

de tout ce qui feut faict en ceste guerre.

Différentes escarmouches entre les Lacedémoniens et les Thébains.

Or y eut-il plusieurs deffaictes et deroutes des Lacedæmoniens auprès des villes de Platées et de Thespies, là où Phœbidas mesme, celuy qui avoit surprins le chasteau de la Cadmée, feut occis entre austres; aussy en deffeit-il une austre grosse trouppe près la ville de Tanagre, là où celuy qui en estoit gouverneur Panthoidas feut tué; mais toutes ces rencontres-là, comme elles servirent bien à asseurer les vainqueurs, et à leur eslever le cœur, aussy ne materent-elles pas entierement les vaincus; car ce ne feut point en bataille rangée, ny en journée assignée avecques toute leur puissance entiere, qu'ils y feurent battus, ains feurent des courses faictes à propos, et des escarmouches, là où tantost en fuyant, tantost en chassant, ils s'attacherent à eulx et les battirent. Mais la bataille de Tegyre, qui feut comme un essay de la journée de Leuctres, meit Pelopidas en grande reputation: pource qu'il n'y eut point de compaignon qui luy meit en dispute, ne qui partageast avecques luy la gloire de la victoire, ny ne laissa aux ennemys excuse auscune de laquelle ils peussent couvrir leur deffaicte: car il espioit tousiours l'occasion comment il pourroit surprendre la ville d'Orchomene, laquelle avoit prins le party des Lacedæmoniens, et avoit reçeu deux enseignes de gens de pied pour la guarder. Et un jour estant adverty que la guarnison d'icelle estoit allée faire une course au pays de la Locride esperant qu'il

Bataille de Tegyre, où Pelopidas defait les Lacédémoniens en bataille rangée.

trouveroit la ville d'Orchomene toute vuide, il s'y en alla avecques la bande sacrée, et quelque nombre de gens de cheval ; mais ainsy qu'il feut près de la ville, il entendit qu'il venoit de Sparte une austre guarnison au lieu de celle qui estoit sortie, et à ceste cause s'en retourna arriere par la ville de Tegyre, pource qu'il n'eut sçeu retourner par austre chemin qu'en tournoyant au long du pied de la montaigne, à cause que toute la plaine qui est entre-deux, est noyée des reguorgements du fleuve de Melas, lequel des le lieu dont il sourd s'espand et faict des marais naviguables, de sorte qu'il est impossible de le guayer.

Apollon, surnommé Tegyrien, naquit auprès du fleuve Melas, près de la montagne de Delos.

Un peu au-dessoubz de ces marais y a un temple d'Apollo surnommé *Tegyrien*, où il souloit avoir anciennement un oracle qui aujourd'huy est delaissé et ne florit jamais longuement, ains seulement jusqu'au temps de la guerre des Medois, en ayant pour lors Echecrates la superintendance. Et veulent auscuns dire, que c'est le lieu propre où Apollo nasquit, pource qu'on appelle la montaigne prochaine *Delos*, au pied de laquelle se terminent les marais du fleuve de Melas, et derriere le temple sourdent deux fontaines qui jectent de l'eau en grande quantité, bonne et fresche à merveilles, dont l'une s'appelle encores jusques aujourd'huy *la Palme*, et l'austre *l'Olive*. Et veult-on dire que ce ne feut pas entre deux arbres, mais entre ces deux ruisseaux que la deesse Latone accoucha ; car mesme la montaigne

taigne de Ptoum est là auprès, de laquelle sortit soubdainement le sanglier qui l'effroya, et semblablement ce que l'on conte du serpent Pytho, et du geant Tytius, se conforment à prouver, que c'est là proprement le lieu de la naissance d'Apollo.

Je laisse plusieurs austres indices qui se rapportent à cela, pource que nous ne tenons pas en nostre pays qu'Apollo soit du nombre de ceulx, qui par transmutation ayent esté faicts d'hommes mortels dieux immortels, comme sont Hercules et Bacchus, qui par l'excellence de leur vertu despouillerent ce qu'il y avoit de mortel et de passible en eulx : ains le croyons estre de ceulx qui eternellement ont esté sans principe de generation, au moins si nous debvions adjouster foy à ce que les plus sçavants et les plus anciens ont laissé par escript touchant choses si grandes et si sainctes.

Apollon considéré comme ayant été eternellement sans aucun principe de génération.

Les Thebains doncques retournants d'Orchomene, et les Lacedæmoniens de l'austre costé retournants semblablement de la Locride en un mesme temps, se rencontrerent les uns devant les austres auprès de la ville de Tegyre. Et si-tost qu'on eut descouvert les Lacedæmoniens passants le destroict, il y eut quelqu'un de la trouppe des Thebains qui accourut à Pelopidas vistement, et luy vint dire, *nous sommes tombez entre les mains des Lacedæmoniens. Pourquoy*, luy respondict-il soubdainement, *plustost qu'eulx entre les nostres?* Et

ayant dict cela, commanda aux gens de cheval qui estoyent à la queuë de toute la trouppe, qu'ils passassent devant, comme pour commencer la charge les premiers ; et cependant luy rangea en un petit bataillon bien serré ce qu'il avoit de gens de pied, qui n'estoyent que trois cent, esperant bien que là où il donneroit avecques ce squadron, il forceroit et fendroit les ennemys qui estoyent en plus grand nombre : car il y avoit deux compaignies de Lacedæmoniens, et chasque compaignie, comme escript Ephorus, estoit de cinq cent hommes, et Callisthenes dict de sept cent : encores en a-il d'austres qui disent de neuf cent, entre lesquels est Polybius.

Si marcherent les capitaines des Lacedæmoniens Theopompus et Gorgoleon de grande hardiesse contre les Thebains, et se rencontra d'advanture que la premiere charge commencea aux endroicts où estoyent les chefs tant d'une part que d'austre, avecques une fureur et une impetuosité très-grande, de sorte que les premiers qui y moururent feurent tous les deux capitaines des Lacedæmoniens, qui s'estoyent ensemble ruez sur Pelopidas ; et après eulx ceulx qu'ils avoyent autour de leurs personnes y estants aussy fort bleçez ou tuez sur le champ, le reste de l'armée s'en trouva si effroyée qu'elle se fendit en deux, et se tira çà et là à costé donnant passage aux Thebains pour pouvoir tirer oultre s'ils eussent voulu : mais quand ils veirent que Pelopidas ne s'a-

musant point à passer oultre par l'ouverture qu'on luy faisoit, meinoit ses gens contre ceulx qui estoyent encores en bataille, et alloit tousiours tuant ceulx qui luy faisoyent teste, alors ils se meirent tous à fuyr à val de route; toutesfois les Thebains ne les chasserent pas fort loing, pource qu'ils craignoyent les Orchomeniens qui n'estoyent gueres loing de là, et davantage la nouvelle guarnison, qui n'a gueres y estoit arrivée de Lacedæmone. Cela feut cause qu'ils se contenterent de les avoir rompus à vifve force, et avoir en despit d'eulx passé à travers toute leur armée mal meinée et battue.

Parquoy après avoir dressé un trophée, et despouïllé les morts, s'en retournerent en leurs maisons bien joyeux, et ayants les cœurs fort eslevez, pource qu'en tant de guerres que les Lacedæmoniens avoyent euës par le passé, tant contre les Grecs que contre les Barbares, il n'estoit point de memoire que jamais ils eussent esté battus par un moindre nombre d'ennemys que le leur, ny encores par un nombre esgual en bataille rangée : au moyen dequoy il estoyent si courageux et si terribles, que personne ne les osoit attendre : car leur reputation seule estonnoit tellement les adversaires qui avoyent à combattre contre eulx, qu'ils ne pensoyent pas avecques esguale puissance debvoir austant faire comme eulx. Mais ceste bataille de Tegyre feit la premiere cognoistre et à eulx et aux austres Grecs, que ce n'est

Les Lacédémoniens étoient courageux et terribles dans leurs attaques.

point la riviere d'Eurotas seule, ny le lieu qui est entre les ruisseaux de Cnacion et de Babyce, qui porte de belliqueux hommes et hardis combattants, *ains que c'est par-tout où l'on* apprend aux jeunes hommes à avoir honte des choses deshonnestes et vilaines, et à hazarder leurs vies pour les honnestes, en craignant plus le reproche et les deshonneur que le peril. Ce sont ceulx-là qui sont tousiours les plus redoubtables et les plus terribles à leurs ennemys.

La honte des choses deshonnêtes et vilaines, donne un courage redoutable.

Or quant à la bande sacrée dont nous avons faict mention par cy-devant, on dict que ce feut un nommé Gorgidas qui la meit sur pied le premier: elle estoit de trois cent hommes choisis, qui estoyent souldoyez et entretenus aux despends de la chose publicque, et logeoyent dedans le chasteau de la Cadmée, et l'appelloit-on ordinairement *la bande de la ville*, à cause que lors on appelloit, mesmement en ce quartier de la Grece, les chasteaux et forteresses des grosses citez, *les villes*. Les austres veulent dire que c'estoit une compaignie de gens de pied composée d'hommes amoureux les uns des austres, et à ce propos raconte-l'on un dict notable de Pammenes, lequel en se jouant disoit, *que Nestor n'entendoit rien à ordonner une armée en bataille, attendu qu'en l'Iliade d'Homere il conseille aux Grecs, qu'ils se rangent en bataille par nations et par lignées,*

De quels gens étoit composée la bande que les Thébains nomment *sacrée*, et combien elle servoit en guerre.

Affin que plus on ayt d'affection
De secourir chascun sa nation.

Car il faloit, ce disoit-il, *plustost ranger un amant auprès de celuy qu'il aime, pource que les hommes se soucient ordinairement bien peu de ceulx qui sont de leur nation ny de leur lignée en un dangier, mais un bataillon qui seroit composé d'hommes amoureux les uns des austres, ne se pourroit jamais ny rompre ny forcer, à cause que les amants pour l'affection vehemente qu'ils porteroyent à leurs aimez, ne les abandonneroyent jamais, et les aimés ayants honte de faire chose auscune lasche ny deshonneste devant leurs amants, tiendroyent les uns pour l'amour des austres, jusqu'au bout.*

Une armée composée d'amans et d'amis, seroit presque invincible.

Ce qui n'est pas hors de propos, s'il est vray que les amoureux reverent plus leurs amours, encores qu'ils soyent absents, qu'ils ne font les austres presents : ainsy qu'on peust cognoistre par l'exemple de celuy qui estant abbatu par terre, ainsy que son ennemy haulsoit l'espée pour le tuer, le pria qu'il luy donnast le coup de la mort par devant, de paour que son aimé voyant son corps mort bleçé au dos, n'en rougit de honte. Aussy dict-on que Iolaus estant aimé d'Hercules, le secourut et accompaigna en tous ses combats et labeurs, à l'occasion dequoy Aristote escript que jusqu'à son temps les amants se donnoyent la foy, et juroyent loyaulté l'un à l'austre dessuz la sepulture d'Iolaus. Parquoy il me sembleroit vray-semblable de dire, que ceste bande eust premierement esté nommée *la bande sacrée*, pour la mesme raison que Platon appelle un amant *amy divin*, ou inspiré de Dieu.

Iolaus : les amans se juroient la foi reciproque sur son tombeau.

Platon appelle un amant *ami divin*.

Et trouve-l'on par escript, que jamais elle n'avoit esté rompue ny deffaicte jusqu'à la bataille de Chæronée, après laquelle Philippus, reguardant la desconfiture des morts, s'arresta à l'endroict où estoyent les quatre cent hommes de ceste compaignie gisants en terre serrez les uns près des austres, tous percez de grands coups de picques à travers l'estomach, dont il s'esmerveilla grandement, et entendant que c'estoit la bande des amants, il s'en print à larmoyer de pitié, en disant, *que mal puisse-il prendre à ceulx qui souspeçonnent que telles gens feissent ou souffrissent rien de deshonneste.*

Les premieres loix des Thébains ont contribué à leur amollir le courage.

En somme l'inconvenient de Laius, qui feut occis par son propre fils Œdipus, n'a point esté la cause primitive de ceste coustume, que les Thebains avoyent d'estre amoureux les uns des austres, comme disent les poëtes, ains ont esté ceulx qui leur ont premierement establi leurs loyx, lesquels voyants que c'estoit une nation courageuse et violente de sa nature, la voulurent un peu ammollir et addoulcir dès l'aage d'enfance, et à ceste intention meslerent parmy tous leurs actes et de plaisir, et d'affaires de consequence, le jeu de la fleuste, ordinairement mettant en honneur et en reputation. Semblablement aussy parmy les esbattements de la jeunesse aux exercices de la personne, introduisirent l'usance de faire l'amour, pour temperer et addoulcir les mœurs et le naturel de leurs jeunes hommes. Et pour ceste cause a-on bien attribué aux Thebains avecques bon

jugement, et suivant ce propos, pour tutrice et patrone de leur cité, *la deesse Harmonie*, laquelle on dict avoir esté engendrée de Mars et de Venus : car cela donne à entendre, que là où la force et hardiesse militaire est unie et conjoincte avecques la grace d'attraire et de persuader, toutes choses sont reduictes par ceste accordée union à un très-beau, très-bon et très-parfaict gouvernement.

La déesse Harmonie patrone et, tutrice de la cite des Thébains.

Or pour retourner aux propos de ceste bande sacrée des Thebains, Gorgidas la despartant ès premiers rangs, et l'estendant le long du front de toute la bataille des gens de pied, ne feit point cognoistre ny venir en esvidence combien elle valoit à part, pource qu'il ne la rangea pas en un corps, de sorte qu'on peust veoir l'effect commun qui procedoit de toute la compaignie ensemble, attendu qu'elle venoit à estre divisée et meslée parmy beaucoup d'austres qui valoyent moins. Mais Pelopidas qui avoit clairement veu à l'œil, combien ils valoyent ensemble, pource qu'ils avoyent combattus seuls à l'entour de luy à Tegyre, ne les voulut plus de là en avant diviser ny separer les uns des austres, ains s'en servit comme d'un corps entier ayant tous ses membres, avecques lequel il commença tousiours depuis à charger en toutes ses plus grandes et plus hazardeuses batailles : car tout ainsy que nous voyons ès jeux des courses de chariots, que les chevaulx y estants attellez plusieurs ensemble, tout d'un front, courent plus roide et plus fort qu'ils

L'envie donne de l'ardeur aux chevaux lorsqu'ils sont attelés plusieurs ensemble.

ne font quand ils sont desliez, et qu'on les picque tous seuls, non que ce soit, pource qu'en s'eslançant plusieurs ensemble, ils fendent mieulx l'air, mais pource que celle contention et envie qu'ils ont les uns contre les austres, à qui courra le plus viste et qui passera son compaignon, leur eschauffe le courage; ainsy estimoit-il que les vaillants hommes, se donnants les uns aux austres un zele et une jalousie de bien faire, auroyent plus de courage, et feroyent plus grand effort quand ils combattroyent ensemble à la veuë les uns des austres.

Les Lacédémoniens font un traité avec toutes les villes de la Grece, afin de n'avoir à combattre que contre les Thebains.

Mais depuis les Lacedæmoniens ayants faict paix et accord avecques tous les austres Grecs, denoncerent la guerre aux Thebains seuls; et leur alla le roy Cleombrotus courir suz avecques une armée de dix mille hommes de pied, et mille chevaulx. Si n'estoyent plus les Thebains en pareil dangier qu'ils avoyent esté auparavant, de perdre leur liberté seulement, ains les menaçoyent les Lacedæmoniens tout publicquement, et leur denonçoyent ouvertement qu'ils les destruiroyent et extermineroyent entierement, de maniere que tout le païs de la Bœoce estoit en plus grand effroy, qu'il n'avoit oncques esté, et un jour ainsy comme Pelopidas sortoit de sa maison pour aller à la guerre, sa femme qui le convoyoit jusques hors de la porte, luy dict en plorant, qu'elle le prioit d'avoir soing de saulver sa personne : et il luy respondict, *c'est aux privez et particuliers souldards*

souldards, m'amie, *à qui il faust recorder cela : mais aux capitaines, il leur faust rameiner en memoire, qu'ils ayent l'œil à saulver la vie aux austres.* Et arrivé qu'il feut au camp, il trouva les capitaines-generaulx et chefs de l'armée en diverses opinions, et feut le premier qui s'accorda à celle d'Epaminondas, qui estoit d'advis qu'on debvoit donner la bataille aux ennemys.

Pelopidas n'estoit pour lors ny gouverneur de la Bœoce, ny capitaine-general de l'armée, ains seulement de la bande sacrée : mais toutesfois on se fioit en luy, et luy donnoit-on credit et aucthorité au conseil des affaires, telle comme il appartenoit à un personnage qui avoit donné de si grandes arres de l'affection qu'il portoit à son païs. Ainsy ayant esté resolu au conseil, qu'on donneroit la bataille aux ennemys, ils se trouverent les uns devant les austres en la plaine de Leuctres, là où il eut la nuict en dormant une vision qui le troubla fort. Il y a en celle campaigne des sepultures des filles d'un Scedasus, qu'on appelle à cause du lieu, *les Leuctrides*, pource qu'elles y feurent enterrées, après avoir esté violées et forcées par des hostes Spartiates passants ; cest acte estant si malheureux et si meschant, le pere neantmoins n'en peust avoir reparation ny vengeance en Lacedæmone, et pourtant après avoir mauldict les Lacedæmoniens des plus horribles et plus execrables maledictions et imprecations, dont il se peust adviser, il se tua luy-mesme dessuz les tombeaux de ses filles, et avoyent

Les armées se trouvent reunies dans la plaine de Leuctres.

Prodiges differens qui promettent la victoire aux Thébains.

les Lacedæmoniens eu plusieurs oracles et plusieurs propheties et predictions des Dieux qui les admonestoyent, qu'ils se donnassent bien guarde du courroux Leuctrique : mais le commun n'entendoit pas que vouloit signifier cest advertissement, ains s'abusoit à l'equivocation du nom, pource qu'il y avoit dedans le païs de la Laconie, sur le bord de la mer, une petite villette, qui s'appelloit Leuctrum, et semblablement aussy en Arcadie, près la ville de Megalipolis y avoit une austre qui s'appelloit du mesme nom.

Or cest accident estoit advenu bien longtemps auparavant la bataille de Leuctres : mais lors Pelopidas dormant en sa tente, eut une vision qu'il pensa veoir ces filles de Scedasus plorantes à l'entour de leurs sepultures, et mauldissantes les Lacedæmoniens, et luy feut advis qu'il veit aussy leur pere, qui luy commandoit de sacrifier à ses filles une vierge rousse, s'ils vouloyent avoir la victoire. Ce commandement luy sembla de prime face cruel et inicque, parquoy si-tost qu'il feut leivé, il l'alla communiquer aux devins et aux chefs de l'armée, dont les uns dirent que ce n'estoit pas chose qu'on deust obmettre ny passer en nonchaloir, alleguants des exemples de cas semblables, comme de Menœceus fils de Creon au temps jadis, et de Macaria fille d'Hercules, et de plus fresche memoire, le sage Pherecydes que les Lacedæmoniens occirent, et duquel leurs roys guardent encores la peau par le com-

mandement d'un oracle ; et Leonidas qui suivant une divine prophetie s'immola par maniere de dire luy-mesme pour le salut de la Grece, et davantage les jeunes garsons, que Themistocles avant la journée de Salamine sacrifia à Bacchus surnommé *Omestes*, c'est-à-dire, mangeant chair crue ; tous lesquels sacrifices feurent approuvez et acceptez par les dieux, comme tesmoignerent les victoires qui en sont ensuivies.

Au contraire, le roy Agesilaus partant des mesmes lieux qu'estoit anciennement party le roy Agamemnon, du temps de la guerre de Troye, et allant contre mesmes ennemys, veit pareillement une nuict en dormant la deesse Diane en la ville d'Aulide, qui luy demandoit le sacrifice et oblation de sa fille, ce qu'il ne voulut pas faire pour avoir eu le cœur trop tendre, aussy feut-il contrainct de rompre son voyage avant qu'avoir executé son entreprinse, et en rapporta peu de gloire. Les austres à l'opposite maintenoyent qu'il n'en falloit du tout rien faire, pource qu'un si cruel, si abominable et si barbare sacrifice ne pourroit estre agreable à pas un des dieux, ny à auscune essence meilleure ne plus puissante que la nostre, attendu que ce ne sont ne typhons ny geants, qui ont la domination du monde, ains le tout-puissant, qui est pere des dieux et des hommes. Et de croire qu'il y ayt des dieux ou demy-dieux qui se delectent de meurtre et d'effusion de sang humain, à l'adventure est-ce une folie : mais quand bien il en seroit, il n'en

faudroit tenir auscun compte, comme de ceulx qui n'auroyent auscune puissance, pource que c'est signe d'une lasche et meschante ame, quand il s'y imprime de si malheureux et si estranges appetits, et qu'ils y demourent.

Estants doncques les principaulx de l'armée des Thebains en ce desbat d'opinions, et Pelopidas se trouvant pour leur irresolution en plus grand doubte que jamais, il y eut une jeune poultre qui s'en estant fuye du haras, et ayant prins sa course tout au travers du camp, se vint arrester et planter tout droict devant eulx. Si ne feirent les austres que prendre guarde seulement, qu'elle avoit le poil et les crins rouges fort luisants, et comme elle estoit vitve et guaye à ouyr son clair et fier hennissement : mais le devin Theocritus qui estoit en la compaignie, ayant incontinent entendu que c'estoit, s'escria soubdainement tout hault, *ó* gentil Pelopidas, *voicy l'hostie que tu demandes, ne cherche plus d'austre vierge à immoler, ains reçoips et employe celle que Dieu mesme t'envoye.* Ces paroles dictes, ils saisirent aussy-tost la poultre, et la meinerent sur le tombeau des filles de Scedasus, là où ils la couronnerent de festons et de chappeaux de fleurs, comme on faict les hosties, puis après avoir faict leurs prieres et invocations aux dieux, la sacrifierent à grande joye, et allerent semer par tout le camp la nouvelle de la vision que Pelopidas avoit euë la nuict en dormant, et du sacrifice qu'ils avoyent faict suivant l'advertissement d'icelle.

Au demourant, quand ce vint au jour de la bataille, Epaminondas qui estoit capitaine-general, tira toute son armée en biaisant sur le costé gauche, affin que la poincte droicte de celle des ennemys où estoyent les naturels Spartiates, s'esloignast de tant plus des austres Grecs leurs adherants, qui estoyent en l'austre poincte de leur bataille, et que venant ainsy à charger avecques toutes ses forces ensemble Cleombrotus leur roy, en un coing il le peust enfoncer et forcer. Les ennemys ayants incontinent entendu pourquoy il le faisoit, commencerent à changer leur ordonnance, et voulurent eslargir et estendre leur poincte droicte pour envelopper Epaminondas, avecques le grand nombre de gens qu'ils estoyent : mais Pelopidas cependant les prevint de vistesse, et courant de grande roideur avecques le squadron de ses trois cent hommes, alla charger Cleombrotus avant qu'il peust desployer et eslargir la poincte droicte de sa bataille, et la rejoindre de rechef en un tenant, de sorte qu'il trouva les Lacedæmoniens non encores plantez en leurs rangs, et les chocqua en ce desarroy qu'ils estoyent encores pesle mesle les uns parmy les austres, combien que les Lacedæmoniens estants soubverains maistres et ouvriers de tout ce qui appartient à l'art et discipline militaire, ne s'accoustumassent et exercitassent à rien plus qu'à ne se troubler et confondre point, quand on remuoit l'ordonnance de leurs rangs : car ils vouloyent

Bataille memorable de Leuctres dans laquelle les Lacedémoniens perdent la fleur de leur armée.

Les Lacedémoniens étoient des maîtres parfaits dans l'art et la discipline militaire.

que leurs gens feissent teste et flanc en tous sens, selon que l'affaire et le besoing s'en presenteroit, et qu'ils se rangeassent et combattissent *à tous endroicts esgualement.*

Ainsy doncques Epaminondas les alla assaillir eulx seuls avecques toute la force de sa bataille ensemble, sans s'arrester aux austres, et semblablement Pelopidas, avecques une vistesse et hardiesse incroyable, se presentant soubdain en armes devant eulx, les effroyerent tellement qu'ils leur feirent oublier toute leur escrime, et perdre leur magnanimité accoustumée : car ils fuyrent à val de route, et feut faicte une boucherie des naturels Spartiates plus grande qu'elle n'avoit jamais esté jusqu'à ceste journée-là en bataille quelconque. Pourtant Pelopidas qui n'estoit lors ny gouverneur de la Bœoce, ny capitaine-general de toute l'armée, ains seulement chef de la bande sacrée, emporta neantmoins austant d'honneur et de gloire de ceste victoire, comme feit Epaminondas qui estoit et gouverneur de la Bœoce, et capitaine-general de l'armée; vray est, que depuis ils feurent tous deux gouverneurs de la Bœoce ensemble, quand ils entrerent dedans le Peloponese, là où ils feirent rebeller contre les Lacedæmoniens et tourner de leur costé la pluspart des villes et des peuples, comme les Eliens, les Argiens, toute l'Arcadie et la plus grande partie de la Laconie mesme, combien que ce feust au cœur d'hiver environ les plus courts jours de l'an, et à la

Pelopidas et Epaminondas furent en même tems gouverneurs de la Bœoce et chefs de l'armée.

fin du dernier mois de leur année, dont il ne leur restoit plus que bien peu de jours, et falloit qu'incontinent à l'entrée du mois ensuivant ils quittassent leurs charges, et que d'austres y entrassent, soubz peine de perdre la vie s'ils faisoyent refus de ceder leur charge et aucthorité aux nouveaulx officiers.

A l'occasion dequoy leurs austres compaignons en l'estat de gouverneurs de la Bœoce, tant pour crainte d'encourir la peine de la loy, comme aussy pour fuyr le travail de tenir camp en la plus aspre rigueur de l'hiver, les pressoyent et sollicitoyent de rameiner l'armée à la maison : mais Pelopidas feut le premier qui s'accorda à l'opinion d'Epaminondas, et y attira aussy les austres Thebains, à vouloir aller soubz leur conduicte presenter l'assault à la ville mesme de Sparte. Si passerent à leur persuasion la riviere d'Eurotas, et prindrent plusieurs petites villes sur les Lacedæmoniens, pillerent et guasterent tout le plat païs jusqu'à la mer, conduisants soubz leurs enseignes une armée de soixante et dix mille combattants tous Grecs, dont les Thebains ne faisoyent pas la douziesme partie : mais la gloire et reputation grande de ces deux personnages, faisoit que sans austre resolution de conseil ou ordonnance publicque, les austres alliez et confederez suivoyent sans dire mot à l'encontre, et marchoyent volontairement soubz leur conduicte.

Aussy est-ce la premiere et soubveraine loy de nature, à mon advis, qui veult que celuy

La premiere loi de nature est de se soumettre a celui qui peut nous défendre quand nous ne savons le faire nous-mêmes.

qui de soy-mesme ne se peust guarder et defendre, se soubsmette à celuy qui peust et a moyen de ce faire ; ne plus ne moins que sur la mer ceulx qui sont dedans une navire, encores qu'en beau temps, durant que la mer est calme, ou pendant qu'ils sont à l'anchre en quelque bonne rade, ils se portent fierement et audacieusement envers les pilotes, incontinent toutesfois que la tormente se leive, et qu'ils se voyent en dangier, ils jectent les yeulx sur eulx, et n'ont esperance de salut qu'en eulx. Au cas pareil aussy les Eliens et Argiens, encores qu'ès assemblées de conseil ils querelassent et desbattissent à l'encontre des Thebains pour la superiorité et l'honneur de presider en l'armée ; toutesfois quand ce venoit à donner bataille, et là où ils cognoissoyent qu'il y avoit du peril, ils se rangeoyent et soubsmettoyent volontairement à la conduicte de leurs capitaines. En ce voyage-là ils allierent et joignirent en une ligue toutes les villes de la province d'Arcadie, et osterent aux Lacedæmoniens toute la contrée de Messine, dont ils jouyssoyent paisiblement, et r'appellerent les anciens naturels habitants, ausquels ils la rendirent, et repeuplerent la ville d'Ithome, puis en retournant en leur pays par la ville de Cenchrées, ils battirent les Atheniens qui les allerent harceller dedans le destroict de l'entrée du Peloponese, pour les cuider enguarder de passer.

Si estoit la vertu de ces deux personnages

aimée

aimée et honnorée de tout le monde pour tant de beaulx et de bons exploicts, et leur prosperité grandement estimée ; mais à mesure que leur gloire croissoit, l'envie de ceulx de leur pays et de leurs citoyens s'augmentoit aussy, qui leur brassa à leur retour un receuil qui n'estoit beau ny honneste, ny convenable aux services qu'ils venoyent de faire : car tous deux à leur arrivée feurent appellez en justice, et accusez de crime capital, pource qu'il y avoit à Thebes une loy qui commandoit expressement, que ceulx qui seroyent gouverneurs de la Bœoce cedassent incontinent l'office à ceulx qui seroyent nouvellement esleus dès l'entrée du premier mois de l'an qu'on appelle en la Bœoce *Boucation*, et ils l'avoyent retenu davantage que le terme qui leur estoit prefix, quatre mois tous entiers, durant lesquels ils avoyent executé tout ce que nous avons dict, tant en la province de Messenie et d'Arcadie, qu'en la Laconie.

Pelopidas et Epaminondas sont accusés par leurs envieux et appellés en justice à Thebes.

Le premier à qui on feit le procès feut Pelopidas, qui pour ceste cause en feut en tant plus grand dangier ; toutesfois à la fin ils feurent tous deux absouz ; et quant à Epaminondas, il supporta doulcement ceste calomnie, et cest essay de leurs mal-veuillances, par lequel ils avoyent tasché à les ruiner, estimant que la patience à ceulx qui s'entremettent des affaires d'un gouvernement, est une grande partie de force et de magnanimité ; mais Pelopidas estant de sa nature plus cholere, et davantage

Epaminondas supporte patiemment la calomnie.

Pelopidas, naturellement colere, se venge de ses accusateurs.

estant encores poulsé et irrité par quelques-uns de ses amys, print une telle occasion pour s'en venger. Meneclides l'orateur estoit un de ceulx qui se rendirent dedans le logis de Charon avecques Pelopidas et Melon ; mais toutesfois les Thebains ne luy feirent pas austant d'honneur comme aux austres, dequoy ayant despit, et estant homme très-eloquent, mais vicieux au demourant, et de maligne et maulvaise nature, il abusa de son eloquence à calomnier et faulsement charger et accuser ceulx qui valoyent mieulx que luy : et ne se contentant pas de ceste premiere accusation, il feit tant par ses meinées qu'il debouta une année Epaminondas de l'office de gouverneur de la Bœoce qu'il poursuivoit, et luy contraria longuement en tout ce qu'il essaya de faire au gouvernement de la chose publicque.

L'envieux tâche ordinairement de prouver que celui à qui il porte envie n'est pas si homme de bien qu'on le dit.

Mais quant à Pelopidas, il ne le peust oncques mettre en la malegrace du peuple, et pour ceste cause tascha à le mettre en picque et en querelle avecques Charon : car c'est le commun reconfort des envieux, quand ils ne peuvent faire qu'on les estime aussy gens de bien que ceulx à qui ils portent envie, de tascher à monstrer, que ceulx-là ne sont point si gens de bien que quelques austres qu'ils mettent en avant. Si ne faisoit austre chose que hault loüer ordinairement en toutes ses harangues devant le peuple les faicts et gestes de Charon, et magnifier ses victoires, mesmement celle que les Thebains guaignerent devant

la journée de Leuctres en une rencontre de gens de cheval qui feut près la ville de Platæes, soubz sa conduicte; de laquelle il voulut laisser une telle memoire. Androcides, peinctre Cyzicenien, avoit faict marché avecques ceulx de la ville de leur peindre en un tableau quelque austre bataille, et faisoit ceste besongne dedans la ville mesme de Thebes; mais ainsy qu'il estoit après, survint la rebellion des Thebains contre les Lacedæmoniens, et consequemment la guerre, pour laquelle le peinctre se retira de Thebes, laissant son œuvre à peu près achevée et parfaicte.

Les Thebains retindrent le tableau riere eulx, et ce Meneclides meit en avant au peuple qu'on l'attachast en quelque temple ou austre lieu public, avecques une inscription qui dict, *que c'estoit la victoire de Charon*, cuidant par là obscurcir et effacer la gloire de Pelopidas et Epaminondas.

C'estoit une vaine et sotte ambition, de vouloir mettre à l'encontre de tant de combats et de tant de batailles une seule rencontre de Charon, en laquelle mourut Gerendas l'un des moins renommez gentilshommes de Sparte, et quarante austres avecques luy seulement, sans austre chose. Pelopidas accusa ce decret que Meneclides proposa, maintenant qu'il estoit directement contre les loyx de Thebes, lesquelles deffendoyent expressement, qu'on n'honnorast auscun particulier du tiltre d'une victoire publicque, ains vouloyent qu'on l'at-

Pelopidas se venge de Meneclides, qui vouloit le molester.

tribuast, et qu'on en donnast la gloire à toute la communauté du peuple. Il est vray que par toutes les harangues qui se feirent en ce procès, Pelopidas loüa et exalta tousiours grandement Charon : mais il prouva que Meneclides estoit un envieux malin, et un meschant et maulvais homme, demandant souvent aux Thebains, s'ils n'avoyent eulx rien faict de beau ny de bon : si que finalement il feit condamner Meneclides en une somme de deniers pour l'amende : laquelle luy ne pouvant payer, pource qu'elle estoit trop grosse, il attenta depuis de remuer et changer entierement tout l'estat et le gouvernement de la chose publicque. J'ay bien voulu reciter cela un peu au long, pource qu'il me semble qu'il donne auscunement à cognoistre quelles estoyent les mœurs et la nature de Pelopidas.

Pelopidas secoure les peuples de la Thessalie contre le tyran Alexandre.

Au reste, environ ce temps-là, Alexandre, le tyran de Pheres, faisoit ouvertement la guerre à plusieurs peuples de la Thessalie : et au demourant espioit les moyens, comment il les pourroit asservir tous universellement à soy. A raison dequoy les villes franches envoyerent leurs ambassadeurs à Thebes, requerir qu'on leur envoyast un capitaine avecques une armée pour les secourir. Parquoy Pelopidas voyant qu'Epaminondas estoit occupé à ordonner les affaires du Peloponese, se presenta de luy-mesme, et se donna à ceulx de la Thessalie, ne voulant point que sa force et sa suffisance au mestier de la guerre demourast oisifve ny inutile,

et estimant que la part où estoit Epaminondas il n'y avoit point besoing d'austre capitaine.

Estant doncques arrivé avecques une armée en la Thessalie, la ville de Larisse se meit incontinent entre ses mains, là où le tyran Alexandre le vint trouver, et prier de moyenner accord entre luy et les Thessaliens, ce qu'il essaya de faire, en taschant de le rendre au lieu de tyran, doulx, juste et legitime gouverneur de la Thessalie : mais quand il veit que quelques remonstrances qu'on luy feist, il estoit incurable, et si farouche qu'il ne se vouloit auscunement ranger à la raison : davantage qu'on se plaignoit des grandes cruautez qu'il faisoit, et l'accusoit-on d'estre homme dissolu et desordonné en tous ses appetits, et extresmement avaricieux, il commencea adoncques à luy parler rudement et à se courroucer à bon escient à luy. A l'occasion dequoy le tyran se desrobba secrettement, et s'enfuyt avecques ses satellites et souldards de sa guarde ; et Pelopidas laissant les Thessaliens hors de toute crainte et dangier du tyran, et au demourant en bonne paix, union et concorde les uns avecques les austres, s'en alla en la Macedoine, là où Ptolomæus faisoit la guerre à Alexandre, qui pour lors tenoit le royaulme de Macedoine, et l'avoyent tous deux envoyé querir pour cognoistre, composer et pacifier leurs differents, et aussy pour ayder à celuy qui auroit le droict à l'encontre de celuy qui auroit tort.

Pelopidas remedie aux troubles de la Macedoine.

Arrivé qu'il y feut, il appoincta toutes leurs querelles, et remit les bannis d'une part et d'autre en leurs maisons et en leurs biens; pour la seureté duquel appoinctement il print en ostage le frere du roy, qui avoit nom Philippus, et trente austres enfants des plus nobles maisons de la Macedoine, lesquels il meina tous à Thebes, faisant veoir aux Grecs combien s'estendoit loing la reputation des forces des Thebains, et la renommée de leur lesgualité et justice. C'est celuy Philippus qui depuis feit la guerre aux Grecs pour leur oster leur liberté; mais pour lors estant jeune enfant, il feut nourry à Thebes en la maison de Pammenes; c'est pourquoy auscuns ont estimé que ledict Philippus ayt esté imitateur d'Epaminondas, et pourroit bien estre qu'il auroit à l'advanture apprins de luy à estre ainsi prompt et de soubdaine execution à la guerre comme il a esté, ce qui n'estoit qu'une bien petite partie de la vertu d'Epaminondas, mais de sa continence, justice, magnanimité et clémence, qui estoyent les parties qui le rendoyent veritablement grand : Philippus ny par nature, ny par nourriture ou estude, n'en tint oncques rien.

Depuis les Thessaliens, ayants une austre fois envoyé à Thebes faire leurs plaintes contre Alexandre, le tyran de Pheres, pource qu'il troubloit et travailloit les villes franches de la Theſſalie, Pelopidas feut depesché pour y aller comme ambassadeur avec Ismenias, et

y alla sans meiner auscunes forces de Thebes, ne pensant point qu'il y deust avoir de guerre; à raison de quoi il feut contrainct de se servir des gens du païs mesme en l'affaire urgent qui se presenta. Au mesme temps aussy se troublerent les affaires de la Macedoine, parce que Ptolomæus y occit le roy, et usurpa le royaulme, et les serviteurs et amys du roy mort appelloyent à leur secours Pelopidas, lequel desirant y arriver sur le faict, et n'ayant point ameiné quand et luy de gens de guerre de son pays, en leiva soubdainement quelques-uns au lieu mesme où il estoit, avec lesquels il se meit incontinent en chemin pour aller trouver ce Ptolomæus, lequel quand ils approcherent l'un de l'austre trouva moyen de guaigner et corrompre par argent ces souldards que Pelopidas avoit ameinez, et les faire tourner de son costé; mais nonobstant cela, redoubtant encores le nom seulement, et la grande reputation de Pelopidas, il luy alla au-devant comme à un personnage plus grand que luy, et usant de toutes carresses et prieres, promit et jura qu'il guarderoit le royaulme au frere du roy defunct, et qu'il tiendroit pour ses amys et pour ses ennemys ceulx mesmes que les Thebains auroyent: pour seureté de laquelle promesse, il donna en ostage son fils Philoxenus, et cinquante de ses amys, lesquels Pelopidas envoya tous à Thebes.

Mais cependant se sentant griefvement

Pelopidas, par trop de confiance, est arreté prisonnier par Alexandre, tyran de Pheres.

oultraigé par les souldards qui luy avoyent faict une telle trahison, et entendant que la pluspart de leurs biens, leurs femmes et leurs enfants estoyent en la ville de Pharsale, il pensa que s'il s'en pouvoit saisir, ce luy seroit un bon moyen de prendre telle vengeance qu'il vouldroit du maulvais tour qu'ils luy avoyent faict : si assembla quelque nombre de Thessaliens, et s'y en alla ; mais il n'y feut pas plustost arrivé que le tyran Alexandre y survint aussi avecques son armée. Pelopidas cuidant qu'il vinst pour se justifier et descharger des plaintes que les Thessaliens proposoyent contre luy, s'en alla devers luy, encores qu'il sceust très-bien que c'estoit un meschant homme, et qui facilement souilloit ses mains de meurtre et de sang ; mais il se confioit que pour l'aucthorité de la seigneurie de Thebes, par laquelle il estoit illec envoyé, et aussy pour la dignité de sa personne, et pour sa reputation, il ne luy oseroit faire aucun desplaisir : toutesfois le tyran le voyant mal accompaigné et sans armes, l'arresta prisonnier, et à mesme instant se saisit de la ville de Pharsale. Ce qui donna une grande frayeur et terreur à tous ses subjects, lesquels penserent bien que puisqu'il avoit prins la hardiesse de commettre une telle injustice, il n'espargneroit plus personne, et qu'il feroit de toutes choses et de toutes personnes qui tomberoyent entre ses mains, comme un homme desesperé, et se tenant pour tout perdu.

perdu. Quand ceulx de Thebes eurent ces nouvelles ils en feurent fort griefvement marris, et promptement y envoyerent une armée soubz la conduicte d'austres capitaines et non d'Epaminondas, à cause de quelque mescontentement qu'ils avoyent de luy.

Constance et magnanimité de Pelopidas dans sa prison ; il est délivré par Epaminondas.

Or cependant le tyran ayant meiné Pelopidas à Pheres, permit du commencement à qui vouloit l'aller veoir et parler à luy, cuidant que sa calamité luy auroit abbaissé le cœur et l'auroit humilié ; mais quand il entendit au contraire qu'il reconfortoit les habitants de Pheres, et les enhortoit d'avoir bon courage, en leur disant que l'heure estoit venue que le tyran seroit à un coup puni de toutes ses meschancetés, et qu'il luy envoya dire à luy-mesme à son visage qu'il n'y avoit point de propos que tous les jours il gehennast et feit mourir en tourments ses pauvres citoyens, qui ne l'avoyent point offensé, et qu'il ne luy feit rien à luy, veu qu'il sçavoit bien que si jamais il eschappoit de ses mains il se vengeroit bien de luy, s'esmerveillant de ceste grandeur de courage, et de ceste constance de ne craindre rien, demanda pourquoy il avoit si grand haste et si grande envie de mourir ; ce qu'ayant entendu Pelopidas, luy respondict : *c'est*, dict-il, *à fin que tu en perisses plustost, en estant hay et des dieux et des hommes, encore plus que tu n'es maintenant.* Depuis ceste parole le tyran ne voulut plus que personne de dehors parlast à luy ; mais

La fille du défunt tyran Jason, femme du tyran Alexandre, projette de venger Pelopidas.

Thebe, qui estoit fille du defunct tyran Jason, et femme d'Alexandre, entendant la constance, fermeté de courage et magnanimité de Pelopidas, par le rapport de ceulx qui l'avoyent en guarde, eut envie de le veoir et de parler à luy ; et l'estant allé un jour veoir, elle ne cogneut pas de prime face, comme femme, la grandeur de son courage et l'excellence cachée de sa valeur, le voyant en telle captifvité ; ains conjecturant à ce qu'elle le voyoit par dehors ainsi simplement vestu, les cheveulx et la barbe longue, pauvrement servy et mal traicté, jugea qu'il y avoit pitié en son faict, et qu'il n'estoit pas en estat convenable à la gloire de son nom, dont elle se print à plorer de compassion. Pelopidas qui ne sçavoit qui elle estoit, s'en esmerveilla du commencement ; mais puis après quand on luy eut dict qui elle estoit, adonc il la salua pour l'honneur de Jason son pere, duquel en son vivant il avoit esté austrefois familier et amy ; et elle se print à luy dire : *j'ay grande pitié de ta pauvre femme*, seigneur Pelopidas ; *aussy ay-je moy de toy*, luy respondict-il, *veu que n'estant point prisonniere tu peulx endurer un si meschant homme qu'Alexandre.*

Ceste parole toucha au vif Thebe, laquelle supportoit fort impatiemment la cruauté, l'oultraige et vilenie de ce tyran son mary, qui oultre les austres infamies de sa vie desordonnée, abusoit charnellement du plus

jeune des freres d'elle ; parquoy retournant souventesfois devers Pelopidas, et luy contant librement ses doleances, et les torts et oultraiges que luy faisoit son mary, par les propos que Pelopidas luy tenoit, elle s'alloit petit à petit emplissant de hardiesse, de haine, de rancune et d'ennuy de se venger de luy.

Au surplus, les capitaines Thebains, qu'on avoit envoyez pour deslibvrer Pelopidas, estants entrez avecques leur armée dedans la Thessalie, soit par leur ignorance, ou par malheur, s'en retournerent honteusement sans rien faire ; à raison dequoy ceulx de Thebes à leur retour les condamnerent chascun en une amende de dix mille escus, et y renvoyerent Epaminondas avecques une austre armée, à la venue duquel toute la Thessalie se soubsleiva incontinent pour la reputation d'un si grand capitaine, et faloit bien peu pousser à la rouë pour faire tresbucher le tyran en totale ruine, tant ses amys et capitaines se trouverent effroyez, et ses subjects bien desliberez de se rebeller, et bien joyeux pour l'esperance qu'ils avoyent de veoir bien-tost le tyran payer la peine tout à un coup de tant de malheurtez et meschancetez qu'il avoit commises par le passé.

Toutesfois, Epaminondas mettant la consideration de son honneur et de sa gloire derriere la deslibvrance et le salut de Pelopidas, et craignant qu'Alexandre, quand il verroit ses affaires en bransle de ruine totale, ne tour-

nast son desespoir, comme une beste sauvage effarouchée, encontre luy, allant entretenant ceste guerre en longueur, tournoyant tout à l'entour sans donner dedans à bon escient, soubz couleur de faire ses préparatifs, et dilayant tousiours, affin de préparer et moderer le cœur de ce tyran, par tel contrepoids, que ny il ne laschast trop la bride à son arroguance et effrenée oultre cuidance, ny aussy il n'irritast au dangier de Pelopidas l'aspreté et inhumanité de son courroux : sçachant très-bien que c'estoit un homme cruel, et qui ne se soucioit de raison ni de justice en façon quelconque, attendu qu'il faisoit enterrer des hommes tous vifs, et en faisoit couvrir d'austres de peaux d'ours et de sangliers, et puis lascher des levriers d'attache sur eulx, qui les deschiroyent en pieces ; ou bien luy-mesme, par maniere de passe-temps, les tuoit à coups de dard et de traict.

Cruautés d'Alexandre, tyran de Pheres.

Et ès villes de Melibœe et de Scotuse, qui, toutes deux, estoyent en paix et amitié avecques luy, il espia que les habitants feussent un jour assemblez en conseil de ville, et les feit soubdain enclorre par ses satellites, et passer tous au fil de l'espée, jusques aux enfants ; et ayant consacré et couronné de festons de fleurs la lance dont il avoit occis Polyphron, son propre oncle, il luy sacrifioit comme si c'eust esté un dieu, et l'appelloit *Tychon*, comme qui diroit heureuse à bien assener. Et quelquefois, estant en un theatre

où l'on jouoit la tragœdie *des Troades* d'Euripides, il sortit du theatre, et envoya neantmoins dire aux joüeurs qu'ils ne laissassent point de joüer tout aussy diligemment que s'il y feust demouré, et qu'il n'estoit point sorti pource qu'il s'y faschast, ou qu'il ne trouvast pas leur jeu bon, mais pource qu'il avoit honte que ses citoyens le veissent plorer pour oüyr joüer les malheurs de Hecuba et de Andromache, veu qu'il n'avoit jamais eu pitié de pas un de tant d'hommes qu'il avoit faict tuer. Ce tyran doncques estant tel, s'effroya du nom seulement et de la reputation d'Epaminondas; et comme on dict en un commun proverbe,

Il baissa l'aisle ainsy comme le cocq,
Qui va fuyant de la jouste le chocq.

Si envoya incontinent devers luy pour s'excuser et se justifier : mais Epaminondas ne voulut point que par son entremise les Thebains traictassent paix ny alliance avecques un si meschant homme, ains seulement feit une surseance d'armes pour trente jours, en retirant de ses mains Pelopidas et Ismenias, avecques lesquels il s'en retourna à Thebes.

Pelopidas est envoyé ambassadeur en Perse, ou il est magnifiquement reçu et traicté.

Au demourant, les Thebains estants advertis comme les Lacedæmoniens et les Atheniens envoyoyent ambassadeurs devers le grand roy de Perse pour avoir son alliance, y envoyerent aussy de leur part Pelopidas : qui feut sagement advisé à eulx d'y envoyer un tel person-

nage pour la grande gloire de son nom. Car premierement il passa par les païs et provinces qui estoyent en l'obeyssance du roy, où il estoit si fort renommé, qu'on ne parloit que de luy, pource que la renommée des batailles qu'il avoit guaignées contre les Lacedæmoniens, n'avoit pas penetré peu avant, ny passé seulement ès prochaines regions de l'Asie, ains depuis que la premiere nouvelle de la journée de Leuctres y feut portée, ayant tousiours depuis adjousté proüesses sur proüesses, sa gloire en accreut tellement, qu'elle s'espandit par-tout, jusques aux plus haultes et plus loingtaines provinces de l'Orient.

Et puis quand il feut arrivé à la cour de Perse, les seigneurs, princes et capitaines Persiens qui le veirent, l'eurent en très-grande admiration, disants : *voici celuy qui a osté aux Lacedæmoniens la domination de la terre et de la mer, et qui a rengé jusques au-delà de la riviere d'Eurotas et de la montaigne de Taugete, les Spartiates, lesquels n'a gueres faisoyent la guerre au grand roy de Perse, soubz la conduicte de leur roy Agesilaus, jusqu'au milieu de l'Asie, pour les royaulmes de Suse et d'Ecbatane.* Si estoit le roy mesme Artaxerxes très-joyeux de sa venue, et le loüa plus haultement, et le meit encores en plus grande estime et plus grande reputation que jamais, pour les honneurs et caresses qu'il luy feit, voulant que ceste gloire retournast sur luy, qu'on pensast que les plus vertueux et les plus excellents personnages du

monde luy vinssent faire la cour, pource qu'ils estimassent sa grandeur et sa haultesse soubverainement heureuse : mais oultre cela, quand il l'eut veu au visage, et qu'il eut ouy ses propos, qu'il trouva plus graves que ceulx des Atheniens, et plus ronds que ceulx des Lacedæmoniens, il l'en ayma encores davantage, et print une affection veritablement royale envers luy, tellement que sans rien dissimuler, il l'honnora et le favorisa par-dessuz tous les austres ambassadeurs, lesquels s'apperçeurent bien qu'il faisoit plus de compte de luy que de nul austre.

Combien qu'il semblast avoir faict plus grande faveur à Antalcidas, Lacedæmonien, qu'à pas un austre des Grecs, pour austant qu'un jour, estant à table, il s'osta de dessuz sa teste le chappeau de fleurs qu'il y avoit ; et le trempant luy-mesme dedans une liqueur de parfum, le luy envoya. Il est bien vray qu'il ne feit pas à Pelopidas des caresses de si grande privauté, mais il luy envoya des presents les plus beaulx et les plus riches qu'il eust sçeu envoyer, et si luy octroya toutes ses demandes entierement, qui feurent, *que tous les peuples Grecs demourassent francs et libres ; que la ville et contrée de Messine feussent repeuplées ; que les Thebains feussent nommez les anciens amys hereditaires des roys de Perse.* Et ayant eu ces responses, il s'en retourna sans accepter ne prendre chose qui soit, de tant de presents qu'on luy avoit offerts de la part du roy ; ce

Pelopidas n'emporte aucun présent du roi de Perse.

qui feut cause que les austres ambassadeurs Grecs feurent mal venus en leurs citez.

Timagoras, ambassadeur des Atheniens, condamné à mort pour avoir accepte de trop grands présens dans son ambassade.

Car entre les austres, les Atheniens feirent le procez au leur qui se nommoit Timagoras, par lequel il feut condamné et executé à mort. Et s'ils le feirent pour avoir prins et accepté trop de presents du roy, ils feirent bien et justement ; car il ne print pas seulement de l'or et de l'argent austant qu'on luy en vouloit donner, mais aussy accepta un lict fort riche, et des valets de chambre Persiens pour le luy accoustrer, comme si les serviteurs Grecs ne l'eussent sçeu faire. Davantage il reçeupt aussy quatre-vingt vaches à laict, et des vachers pour les gouverner, ayant besoing de laict de vache à la guarison de quelque maladie qui luy survint ; et se feit porter depuis la cour du roy jusques à la coste de la mer mediterranée, dedans une lictiere à bras, et feut donné de par le roy à ceulx qui le porterent, deux mille quatre cent escus pour leur salaire. Toutesfois il semble que ce ne feurent pas les dons qu'il avoit prins qui plus irriterent les Atheniens, attendu que Epicrates, le portefaix, non-seulement confessa en public avoir prins des presents du roy de Perse, mais davantage dict qu'il vouloit proposer et mettre en avant un decret, qu'au lieu qu'on eslisoit tous les ans neuf officiers qui avoyent tout le gouvernement de la ville, on esleust neuf ambassadeurs des plus pauvres et des plus souffreteux qui feussent entre le menu peuple, pour les

envoyer

envoyer ambassadeurs devers le roy, affin qu'ils s'en retournassent riches des dons qu'il leur donneroit.

Le peuple ne s'en feit que rire ; mais ils feurent marris de ce que les Thebains avoyent obtenu tout ce qu'ils avoyent demandé, ne mettants pas en consideration combien l'estime et reputation de Pelopidas avoit plus d'efficace et de force que n'avoyent toutes les harangues que les austres eussent sçeu faire, mesmement envers un prince qui cherchoit tousiours d'entretenir ceulx des Grecs qui estoyent les plus puissants en armes.

Ceste ambassade doncques augmenta grandement l'amour et bienveuillance que tout le monde portoit à Pelopidas, à cause du retablissement et repeuplement de Messene, et l'affranchissement de tous les austres Grecs.

Pelopidas est appellé de nouveau au secours des Thessaliens.

Mais Alexandre le tyran de Pheres estant de rechef retourné à son naturel, et ayant destruict plusieurs villes de la Thessalie, et meis guarnisons par tout le païs des Phthiotes, Acheiens et Magnesiens, sitost que les villes entendirent que Pelopidas estoit de retour, elles depescherent incontinent leurs ambassadeurs à Thebes, pour requerir qu'on leur envoyast une armée, et Pelopidas notamment capitaine, pour les delibvrer de la servitude du tyran, ce que les Thebains leur accorderent bien volontiers, et feurent toutes choses prestes en bien peu de temps. Mais sur le poinct que Pelopidas voulut partir, le soleil

Il part malgré ses concitoyens qui s'opposoient à son départ en raison des prodiges qui éclatent.

soubdainement eclipsa, et en plein jour feut toute la ville de Thebes obscurcie de tenebres ; parquoy Pelopidas voyant tout le monde effroyé pour ce signe et presage celeste, ne voulut pas contraindre ses citoyens de partir en ceste frayeur, ni avecques si maulvaise esperance mettre à l'advanture sept mille bourgeois Thebains qui estoyent enroollez pour aller à ce voyage, ains se donna luy seul aux Thessaliens avecques trois cent chevaulx estrangiers qui le suivirent de bonne volonté, en la compaignie desquels il se meit en chemin contre la deffense des devins, et oultre le bon gré de ses citoyens mesmes, ausquels il sembloit que ce signe du ciel menaçoit quelque grand personnage comme luy.

Mais avecques ce qu'il estoit plus ardent et plus aspre à l'encontre d'Alexandre, pour l'envie qu'il avoit de se venger de l'injure qu'il luy avoit faicte, encores esperoit-il davantage qu'il trouveroit sa maison sans dessuz dessoubz pour le propos qu'il avoit eu avecques sa femme Thebe : toutesfois la beaulté de l'acte en soy estoit ce qui plus le sollicitoit et l'esguillonnoit, pource qu'il desiroit et s'efforçoit de faire veoir aux Grecs, au mesme temps que les Lacedæmoniens envoyoyent à Dionysius, tyran de la Sicile, des gouverneurs et capitaines pour le servir, et que les Atheniens, comme mercenaires, prenoyent argent et soulde d'Alexandre, le tyran de

Pheres, en l'honneur duquel ils avoyent faict dresser dedans leur ville une statue de cuyvre, comme à leur bienfaicteur, que les Thebains seuls prenoyent au contraire les armes pour deslibvrer ceulx qui estoyent opprimez par les tyrans, et combattoyent pour exterminer et oster les usurpateurs de violente et inicque domination d'entre les Grecs. Estant doncques arrivé en la ville de Pharsale, sitost qu'il y eut assemblé son armée, il se meit incontinent aux champs pour aller trouver le tyran; lequel voyant que Pelopidas avoit bien peu de Thebains autour de soy, et que luy se trouvoit deux fois plus de gens qu'il n'avoit de Thessaliens, il luy alla au-devant jusqu'au temple de Thetis, là où il y eust quelqu'un qui dict à Pelopidas qu'Alexandre luy venoit à l'encontre avecques grand nombre de gens, et Pelopidas luy respondict soubdain; *tant mieulx, car nous en defferons tant plus.*

Or y a-il au milieu de celle plaine des mottes toutes rondes assez hault eslevées, qu'on appelle communement *les testes de chien*, et taschoyent les uns et les austres à les saisir les premiers avecques leurs gens de pied. Pelopidas qui avoit grand nombre de chevalerie et de bons hommes d'armes, les y envoya devant pour rompre ceulx des ennemys qui cuidoyent guaigner ce logis, et les ayant rompus se meirent à les poursuivre à travers la plaine; mais cependant Alexandre ayant ses gens de pied près de-là, marcha en

avant et occupa lesdictes mottes, pource que les Thessaliens qui en estoyent plus loing y arriverent trop tard : toutesfois arrivez qu'ils y feurent, ils s'efforcerent de gravir contremont les pentes de ces mottes, qui estoyent haultes et droictes : mais Alexandre venant à les charger d'en hault à son advantage, en tua ceulx qui s'advancerent les premiers, et les austres se tirerent arriere bleçez sans y rien faire ; ce que voyant Pelopidas feit incontinent r'appeller ses gens de cheval qui chassoyent ceulx qu'ils avoyent rompus, et leur commanda qu'ils allassent chocquer les gens de pied des ennemis qui estoyent en bataille ; et cependant luy-mesme s'en alla courant soubstenir ceulx qui combattoyent pour guaigner les mottes.

Si print un pavois sur son bras, et passant à travers ceulx de derriere, feit tant qu'il penetra jusques aux premiers, ausquels sa presence redoubla tellement la force et le courage, que les ennemys cuiderent que ce feussent austres combattants, tous frais et de cœur et de corps qui les vinssent de nouveau recharger, et neantmoins encores soubtindrent-ils deux ou trois charges ; mais à la fin voyants que ceulx-là poussoyent tousiours vigoureusement en avant contremont, et davantage que leurs gens de cheval estoyent retournez de la chasse, ils leur quitterent la place, et se retirerent en reculant pas à pas en arriere.

Ainsy Pelopidas, ayant guaigné les mottes, s'arresta sur la cime, reguardant l'armée des ennemys, laquelle n'estoit point encores tournée en fuite à val de route, mais bransloit desia et estoit en grand desarroy. Si jecta sa veuë çà et là tout à l'entour, pour veoir s'il appercevroit point Alexandre, et finalement il le choisit parmy les austres en la poincte droicte de sa bataille, qui taschoit à r'allier et asseurer ses gens, et l'ayant apperceu, il ne peust avecques la raison maistriser sa cholere; ains s'estant son courroux enflammé pour l'avoir veu, il abandonna et sa personne et la conduicte de son entreprinse à son ire, se jectant bien loing devant tous ses gens, en criant et appellant à haulte voix le tyran au combat. Le tyran ne l'attendit pas, ny ne se presenta pas pour le combattre, ains s'enfuyt cacher en la trouppe de ses guardes, et quant à ses souldards, les premiers qui cuiderent faire teste à Pelopidas, feurent par luy meis en pieces, et en demourerent plusieurs morts sur le champ; mais les austres se r'alliants en trouppe serrée, et luy donnants de loing de grands coups de picques, luy faulserent son corps de cuirasse, et le bleçerent en l'estomach, jusqu'à ce que les Thessaliens, ayants pitié de le veoir ainsy mal meiner, accoururent de dessuz les mottes celle part pour le secourir; mais il estoit ja tombé par terre quand ils y arriverent, et adoncques eulx avecques les gens de cheval

Pelopidas est tué dans une rencontre de quelques soldats d'Alexandre.

ensemble feirent un si grand effort, qu'ils tournerent toute la bataille des ennemys en fuite, et les poursuivants jusques bien loing de-là, couvrirent toute la plaine de morts, car ils en tuerent plus de trois mille.

Deuil des Thebains et des Thessaliens a la mort de Pelopidas.

Or n'est-ce pas grande merveille, si les Thebains qui se trouverent à ceste mort de Pelopidas en feurent fort desplaisants et en desmeinerent grand deuil, l'appellants leur pere, leur saulveur et leur maistre, comme celuy qui leur avoit enseigné les plus belles et les plus honnorables choses que les hommes sçauroyent attendre. Mais les Thessaliens et austres alliez et confederez de Thebes, oultre ce qu'ils surpasserent par leurs edicts et decrets publicques qu'ils feirent à la louange de sa memoire, tout l'honneur qui pourroit estre deu à la plus excellente vertu humaine, demonstrerent encores plus leur amour et affection envers luy par les regrets qu'ils en feirent, et le grand deuil qu'ils en meinerent; car on dict que ceulx qui se trouverent à ceste bataille ne despouillerent leurs armes, ne desbriderent leurs chevaulx, ny ne feirent penser leurs playes, quand ils ouyrent la nouvelle de sa mort, qu'ils ne feussent premierement allez auprès du corps, encores tout chauld qu'il estoit du combat, amassants à l'entour à grands monceaux les despouilles des ennemis, comme s'il en eust eu quelque sentiment, et qu'ils n'eussent en signe de deuil tondu et eulx et leurs chevaulx, et si

y en eut encores plusieurs qui après qu'ils se feurent retirez en leurs tentes et pavillons, ne voulurent allumer feu, ny boire ny manger, et y eust par tout le camp un triste et morne silence, comme s'ils n'eussent pas guaigné une très-belle et très-glorieuse victoire, ains eussent esté deffaicts et asservis par le tyran. Puis quand la nouvelle de ceste mort feut espandue par le pais, les officiers de chasque ville par où le corps avoit à passer, avecques les jeünes hommes, les enfants et les prebstres allerent au-devant pour le recepvoir honnorablement, en portant des representations de trophées, des couronnes et des armes de fin or.

Honneurs rendus a son corps et ses funerailles.

Et quand ce vint aux funerailles, qu'il fallut enleiver le corps, les plus anciens et plus notables personnages d'entre les Thessaliens s'adresserent aux Thebains, et les prierent de leur permettre qu'ils le peussent eulx-mesmes inhumer, et y en eut un d'entre eulx qui porta la parole en ceste maniere : *seigneurs Thebains, nos bons amis et alliez, nous vous requerons une grace qui nous tournera à honneur, et ensemble nous reconfortera aucunement en une calamité si grande ; car nous ne pouvons plus jamais accompaigner Pelopidas vivant, ne luy payer les honneurs qu'il a meritez de nous, en façon qu'il les sente ; mais si vous nous faictes ce bien, de nous permettre que nous puissions manier son corps avecques nos propres mains, l'ensevelir et accoustrer nous-mesmes à ses obseques, au moins*

nous sera-il advis que vous croirez ce que fermement nous croyons, que la perte est plus griefve et plus grande pour les Thessaliens qu'elle n'est pour les Thebains; car vous y avez perdu un bon capitaine, mais nous n'y avons pas perdu un bon capitaine seulement, ains aussy l'esperance du recouvrement de nostre liberté; car comment vous oserons-nous plus envoyer demander austre capitaine, quand nous ne pourrons vous rendre Pelopidas? Ces prieres ouyes les Thebains leur octroyerent ce qu'ils demandoyent; et me semble qu'il ne sauroit estre de plus honnorables, ny plus magnificques funerailles que feurent celles-là, au moins à ceulx qui mesurent la dignité, la splendeur et magnificence, non aux ornements d'yvoire ny de pourpre, comme faict Philistus, qui tant exalte et magnifie l'enterrement de Dionysius, le tyran de Syracuse, qui feut l'issue de sa tyrannie, comme la conclusion pompeuse d'une grande tragœdie; et Alexandre le grand à la mort d'Ephestion feit tondre non-seulement les crins des chevaulx et des mulets, mais aussy feit raser les crenaux des murailles des villes, affin qu'il semblast que les murailles mesmes portassent le deuil de ceste mort, en prenant au lieu de leur forme premiere comme un habit de deuil, et une rasure portant indice de douleur et de regret.

Regrets que témoigne Alexandre le grand à la mort d'Ephestion.

Mais toutes telles choses sont commandements de seigneurs faicts par force et par contraincte, lesquels n'engendrent qu'envie contre

la

la memoire de ceulx pour qui elles se font, et haine de ceulx qui sont contraincts malgré eulx à les faire, et ne portent point tesmoignage d'honneur ny de bienveuillance, ains plustost font monstre d'une pompe, arroguance et vanité barbaresque, qui employe son aucthorité et la superfluité de ses biens en choses frivoles, et qui ne sont auscunement à desirer : là où un simple homme privé, mort en païs estrangier, où il n'avoit ny femme, ny parents, ny enfants, estant à ses funerailles convoyé, porté et couronné par tant de peuples et de villes faisants à l'envy l'un de l'austre, à qui plus honnoreroit sa memoire, sans que personne les en requist, et encores moins les y contraignist, à bon droict semble avoir atteinct à la cime de l'heur et de la vraye felicité humaine : car la mort des hommes heureux n'est point très-griefve, comme disoit Æsope, ains très-heureuse, attendu qu'elle met en seureté les prosperitez et les beaulx actes des gens de bien, laissant la fortune varier et se changer à son plaisir.

La mort des hommes heureux n'est pas grieve, elle est heureuse.

Et pourtant parla mieulx, à mon jugement, un Lacedæmonien, qui, caressant un bon vieillard Diagoras, lequel avoit luy-mesme emporté austrefois le prix des jeux olympicques, et si avoit veu couronner comme victorieux, esdicts jeux, ses enfants et les enfants de ses enfants, tant de ses fils que de ses filles, luy dict : *meurs, toy, maintenant*, Diagoras, *car ja ne monteras-tu pas au ciel.* Mais les victoires

de ses jeux Olympicques et Pythicques, qui les mettroit toutes ensemble, ne sont pas à comparer à l'une seule de tant de batailles que Pelopidas a combattues et guaignées, ayant usé la pluspart de ses jours en honneur et en dignité, et finalement les ayant achevez estant gouverneur de la Bœoce pour la treiziesme fois, qui estoit l'honneur supresme de son païs; ayant occis parmy cela les tyrans qui opprimoyent la liberté des Thebains, et estant mort en combattant vaillamment pour le recouvrement de celle des Thessaliens.

Les Thébains vengent la mort de Pelopidas, ils abattent le tyran Alexandre.

Mais si sa mort feut desplaisante aux alliez de Thebes, elle leur feut encores plus prouffitable : car incontinent que les Thebains en eurent la nouvelle, ils n'en dilayerent auscunement la vengeance, ains despescherent incontinent une armée de sept mille hommes de pied, et de sept cent chevaulx, soubz la conduicte de Malcitas et de Diogiton, lesquels trouvant Alexandre battu, et ayant perdu la pluspart de ses forces, le contraignirent de rendre aux Thessaliens les villes qu'il tenoit d'eulx, et de laisser les Magnesiens, Phthiotes et Achæiens, en leur liberté, retirant et ostant les guarnisons qu'il avoit mises ès fortes places, et quant et quant de promettre et jurer que dès lors en avant il marcheroit soubz les Thebains contre tel ennemy qu'ils le vouldroyent meiner, ou contre qui ils luy commanderoyent d'aller.

Et quant aux Thebains, ils se contenterent

de ces conditions-là : mais je veulx davantage reciter la peine que les dieux tantost après luy feirent payer pour la mort de Pelopidas, lequel, comme nous avons touché cy-dessuz, avoit premierement instruict Thebe sa femme, qu'elle ne debvoit point craindre l'apparence exterieure, ny la puissance de la tyrannie, encores qu'elle feust entre des satellites armez, et parmy des bannis, que le tyran entretenoit pour sa guarde. D'austre costé, elle, craignant sa desloyaulté, et hayssant sa cruauté, conspira sa mort avecques ses freres, qui estoyent trois, Tisiphonus, Pytholaus et Lycophron, et executa sa conspiration en ceste maniere.

Mort du tyran Alexandre ; il est tué dans son lit par la conjuration de sa propre femme.

Tout le demourant du palais où se tenoit le tyran, estoit plein de guardes et de souldards, qui faisoyent le guet toute la nuict auprès de sa personne ; mais la chambre où ils avoyent accoustumé de coucher, estoit au plus hault estage, à la porte de laquelle y avoit un chien attaché qui faisoit le guet, et estoit terrible à tout le monde, ne cognoissant personne que eulx deux tous seuls, et un valet qui luy donnoit à manger. Quand doncques elle voulut mettre la main à l'œuvre pour executer son dessein, elle tint tout un jour ses freres enfermez dedans une chambre assez près de la leur, et puis la nuict venue, s'en alla seule, comme elle avoit accoustumé, en la chambre d'Alexandre, qui dormoit desia, et bientost après en sortit, commandant au valet qu'il emmeinast le chien quelque part arriere de là, pource

que son mary vouloit reposer à son ayse et sans bruict. Or montoit-on en celle chambre par une eschelle seulement, laquelle elle devala ; et de paour que ses freres, en montant, ne feissent bruict, elle la couvrit et fourra de laine premier que la devaler. Les ayants ainsy tirez à mont avecques leurs espées, et meis devant la porte, elle rentra en la chambre la premiere, et osta l'espée du tyran qui estoit attachée au-dessuz de son chevet, qu'elle leur monstra, ayant prins ce signe avecques eulx pour leur donner à entendre quand il seroit esprins de sommeil, et qu'il dormiroit.

Les jeunes hommes se trouverent estonnez, et restiverent un petit quand ce vint au faict et au prendre, dont elle se courroucea aigrement à eulx, en les appellant hommes lasches, attendu que le cœur leur failloit ainsy au besoing, et quant et quant leur jura en cholere qu'elle-mesme iroit esveiller le tyran, et luy descouvriroit toute la conjuration : tellement que partie de honte et partie de crainte, elle les contraignit d'entrer et approcher du lict, tenant elle-mesme la lampe pour leur esclairer ; et adoncques l'un d'eulx le print par les pieds, et les luy serra estroictement ; l'austre luy renversa la teste en arriere, en le tenant par les cheveulx ; et le troisiesme le tua à coups d'espée. Ainsy mourut-il plus soubdainement, à l'adventure, et plus promptement qu'il ne debvoit : mais au demourant, pour la maniere dont il feut tué, ainsy comme ses meschancetez et

malheurtez avoyent merité : car ç'a esté le premier tyran occis par conspiration de sa propre femme ; et aussy pour les oultraiges qu'on feit à son corps après sa mort, car les habitants de Pheres, après l'avoir bien traisné par toute la ville, et foulé aux pieds, le jecterent à la fin, et l'abandonnerent à manger aux chiens.

Le corps d'Alexandre, le tyran, est foulé aux pieds et abandonné aux chiens.

Fin de la Vie de Pelopidas.

MARCUS CLAUDIUS MARCELLUS.

Caractere de Marcellus.

MARCUS CLAUDIUS, celuy qui feut cinq fois consul à Rome, estoit fils d'un austre Marcus, à ce qu'on dict : mais il feut le premier de sa maison surnommé *Marcellus*, qui vault austant à dire comme martial et belliqueux, ainsy comme escript Posidonius, pource qu'il estoit adroict aux armes, experimenté au faict de la guerre, fort et dispos de sa personne, prompt à la main, et aimant de sa nature à combattre : mais il ne monstroit ceste aspreté et ardeur de combattre, qu'à la guerre contre l'ennemy seulement : car au demourant ses mœurs estoyent fort doulces et fort attrempées.

Il aimoit les lettres Grecques.

Il aima les disciplines et lettres Grecques, jusques à honnorer et estimer seulement ceulx qui en sçavoyent : car au reste les affaires l'enguarderent d'y pouvoir vacquer, et de s'y exerciter austant comme il eust bien desiré, pource que s'il y eust oncques hommes ausquels Dieu, ainsy que dict Homere, feist

> User en guerre et en sanglants estours
> Leurs jeunes ans jusques à leur vieulx jours.

ce feurent les nobles et les principaulx hommes Romains de ce siecle-là, qui en leur jeunesse eurent à combattre contre les Carthaginois en la Sicile, en leur fleur d'aage contre les Gaulois, pour empescher qu'ils n'occupassent toute l'Italie, et en leur vieillesse contre Hannibal et contre les Carthaginois, encores une austre

fois : car ils ne jouyrent point du privilege de l'aage, qui les dispensoit d'aller à la guerre, comme les austres communs citoyens, pour leur vieillesse : ains feurent contraincts, tant pour leur noblesse, que pour leur experience et vaillance, d'accepter les charges et conduictes des armées que le senat et le peuple leur commeirent.

Marcellus étoit courageux et habile au combat.

Or quant à Marcellus, il n'y avoit sorte de combat à laquelle il reculast, ny à laquelle il feust peu exercité : mais encores estoit-il plus asseuré au combat d'homme à homme en champ clos, qu'il n'estoit en nul austre, au moyen dequoy il ne refusa jamais ennemy qui le deffiast, ains occit sur le champ tous ceulx qui le provocquerent. En la Sicile il saulva la vie à son frere Otacilius, qui en une rencontre avoit esté porté par terre : car il le couvrit de son escu, et tua ceulx qui luy couroyent suz pour l'achever d'occire : à raison desquelles proüesses, estant encores jeune, il eust des capitaines, soubz lesquels il alloit à la guerre, plusieurs couronnes et austres prix d'honneur qui se donnent aux vaillants hommes.

Il est nommé Édile par le peuple, et augur par les prêtres.

Et comme il continua à monstrer sa valeur tousiours de plus en plus, le peuple l'esleut ædile du nombre de ceulx qui sont les plus dignes et plus honnorables, et les prebstres le créerent augur, qui est à Rome une sorte de prebstrise, à laquelle la loy donne l'aucthorité d'observer et considerer le vol des oiseaux pour en deviner et prognosticquer les

choses à venir. Mais en l'année de ceste sienne ædilité, il feut contrainct d'appeller en justice et accuser maulgré luy, un sien compaignon en cest office nommé Capitolinus, lequel estant homme temeraire, dissolu et desordonné en sa vie, devint amoureux du fils de Marcellus qui avoit nom comme son pere, et le pria de son deshonneur sur le poinct qu'il estoit en la fleur de son adolescence, non moins reguardé prisé et estimé de tout le monde pour estre honneste et bien apprins, que pour estre beau fils. Or pour la premiere fois il rejecta à par soy les prieres et poursuites de ce Capitolinus sans en parler à personne : mais quand il veit qu'il y retournoit encores une austre fois, il le dict et desclara à son pere, lequel en estant griefvement indigné comme le cas le meritoit, l'en defera et accusa devant le senat. Capitolinus du commencement allegua plusieurs exceptions et subterfuges pour ne point comparoir, et à la fin en appella devant les tribuns du peuple, lesquels desclarerent qu'ils ne receppvoyent point son appel, et ne vouloyent point prendre cognoissance du faict. Ainsy estant à la fin contrainct de respondre devant le senat, il nia le faict tout à plat, pource qu'il n'y avoit point de tesmoings qui eussent ouy les paroles, à l'occasion dequoy le senat feut d'advis de faire venir en personne le jeune garson, lequel s'estant representé devant le senat, se print à rougir et à plorer tout ensemble. Le senat voyant en luy une vergogne meslée avecques des larmes,

Sa conduite remarquable dans la premiere annee de son Ædilité.

larmes, et un despit qui ne se pouvoit appaiser, sans plus oultre chercher d'austre preuve, tint le cas pour tout averé, et condamna sur le champ Capitolinus en une somme d'argent pour l'amende : des deniers de laquelle Marcellus feit faire des vases d'argent, pour servir aux sacrifices, lesquels il dedia et consacra au service des dieux.

Guerre des Gaulois contre les Romains.

Or estant la premiere guerre que les Romains eurent contre les Carthaginois, achevée au bout de vingt et deux ans qu'elle avoit duré, incontinent après leur recommença de nouveau une guerre contre les Gaulois : car les Insubriens, peuple venu de la Gaule et habitant au pied des monts des Alpes du costé d'Italie, combien qu'ils feussent forts et puissants d'eulx-mesmes, appelloyent neantmoins encores à leur aide les austres Gaulois qui habitoyent de-là les monts, et en faisoyent venir de grosses armées de ceulx mesmement qui ont accoustumé d'aller à la soulde de qui plus leur donne, qu'on appelle *Gessates*. Si me semble que ce feut chose merveilleuse, et de grand heur pour les Romains, que ceste guerre Gauloise ne vint point à se rompre du temps que celle des Carthaginois duroit encores, et que les Gaulois, comme si par maniere de dire, ils eussent juré de combattre à leur tour contre celuy des deux peuples, qui demoureroyent vainqueur, attendirent loyaulment et de bonne foy, sans se bouger jusques à ce qu'ils eussent achevé, pendant que les Romains et les Carthaginois se battoyent

ensemble, et puis s'allerent attacher aux vainqueurs, quand ils n'eurent plus à faire à d'austres.

Ce neantmoins l'assiette de leur païs faisoit grand effroy aux Romains pour estre de si près leurs voisins, pource qu'ils avoyent la guerre à leurs portes, à propos de parler, aussy faisoit l'ancienne reputation des Gaulois, que les Romains ont ce semble plus redoubté et plus craint qu'austre nation quelconque, pour ce que ce feurent eulx qui anciennement prindrent la ville de Rome : depuis laquelle prinse il feut faict une ordonnance, *que de lors en avant les prebstres et gents de religion seroyent dispensez et exempts d'aller à la guerre, excepté quand les Gaulois s'esleiveroyent.* Les preparatifs aussy qu'ils feirent alors pour ceste guerre, tesmoignerent assez la crainte qu'ils en eurent : car on tient que jamais auparavant ny oncques depuis il n'y eut tant de milliers de Romains naturels en armes tout à un coup, qu'il y eut ceste fois-là.

De l'autorité du peuple Romain et de l'étroite observation de ses cérémonies.

Davantage la nouvelle cruauté dont ils userent en leurs sacrifices en faict foy aussy : car auparavant ils n'avoyent jamais accoustumé d'y faire rien qui feust estrange, ny qui tinst du barbare, ains avoyent les opinions fort doulces et humaines quant aux ceremonies de la religion, et conformes à celles des Grecs touchant le service des dieux : mais lors ils feurent contraincts d'obeyr à quelques oracles et propheties anciennes, qu'ils trouverent escriptes ès libvres de la Sibylle, et enterrerent tous vifs dedans le marché aux bœufs deux Grecs, un

homme et une femme, et semblablement aussy deux Gaulois, ausquels jusques aujourd'huy ils font encores au mois de novembre quelques secrets anniversaires qu'il n'est pas loisible de veoir à tout le monde.

Or ès premieres rencontres de ceste guerre, il y eut de grandes victoires et de grandes pertes aussy pour les Romains, mais pour cela n'en feut point la guerre assopie, ny reduicte à une fin asseurée. Et l'année que Flaminius et Furius feurent consuls, et despeschez avecques grosses et puissantes armées pour aller faire la guerre aux Insubriens, qui sont les Milanois, il vint nouvelles à Rome qu'on avoit veu une riviere de la Romagne toute rouge de sang, et qu'on avoit aussy veu tout à un coup en la ville de Riminy trois lunes; joinct que les prebstres et devins qui avoyent observé et consideré les presages des oiseaux au jour que ces deux avoyent esté esleus consuls, affermoyent qu'il y avoit eu erreur en leur creation, et qu'ils avoyent esté induëment esleus contre les signes et prognosticques des oiseaux. Parquoy le senat leur escripvit incontinent au camp, et les r'appella affin qu'ils se vinssent eulx-mesmes desposer du consulat, avant qu'ils attentassent de faire auscune chose comme consuls à l'encontre des ennemys.

Le consul Flaminius receupt bien les lettres à temps, mais pour ce qu'il estoit sur le poinct de donner une bataille, il ne les voulut point ouvrir qu'il n'eust premierement deffaict

les ennemys et couru leur païs, comme il feit, mais aussy quand il retourna à Rome, encores que ce feust avecques quantité grande de butin, le peuple ne voulut point aller au devant de luy, pource qu'il n'avoit pas promptement obey aux lettres qu'on luy avoit escriptes, ny ne s'en estoit incontinent retourné, ainsy qu'on luy avoit mandé, ains en avoit faict audacieusement à sa fantasie sans point s'en soucier, de maniere qu'il s'en fallut bien peu qu'on ne luy refusast totalement l'honneur du triumphe : car tout aussy-tost que son triumphe feut achevé, on le contraignit de renoncer son consulat, et le rendit-on homme privé avecques son compaignon : tant les Romains estoyent en cela religieux, qu'ils vouloyent que toutes choses se referassent à la grace et au bon plaisir des dieux, ne permettants point que l'on mesprisast les observations et predictions des devins : ny les us et coustumes anciennes, quelque felicité et prosperité qu'il en deust advenir : pource qu'ils estimoyent estre plus expedient pour le bien de leur chose publicque, que leurs officiers et magistrats eussent en reverence les ceremonies du service des dieux, que qu'ils vainquissent en bataille leurs ennemys.

Et pourtant Tiberius Sempronius, personnage qui feut austant honnoré et estimé des Romains, tant pour sa bonté que pour sa proüesse, que nul austre de son temps, estant une année consul en nomma et desclara deux

austres pour l'estre l'année ensuivant, Scipion Nasica, et Caius Martius, lesquels en ayants prins possession, et estants ja allez ès provinces qui leur estoyent escheutes par le sort, Sempronius par cas d'advanture print en main quelques petits libvres, où estoyent sommairement escriptes les reigles appartenantes aux ceremonies des sacrifices publics, et en les lisant y trouva une observance dont il n'avoit jamais ouy parler. L'observance estoit, que quand un magistrat s'estoit assis hors de la ville en quelque tente ou maison louée, pour y contempler et observer les presages des oiseaux, et que par quelque occasion survenante il estoit contrainct de soy retirer dedans la ville, avant que les oiseaux eussent donné auscuns signes certains, il falloit à la seconde fois quand il retournoit pour achever ses observations, qu'il laissast la tente ou maison premierement louée, et qu'il en prinst une austre pour recommencer de nouveau à y faire ses contemplations.

Tiberius n'ayant pas sceu cela, s'estoit par deux fois servy d'une mesme maison, et avoit là dessuz nommé et desclaré ces deux consuls successeurs : mais depuis ayant cogneu sa fauste il la feit entendre au senat, lequel ne voulut point mettre à nonchaloir une si legere obmission, ains en escripvit aux nouveaulx consuls, lesquels incontinent quitterent leurs provinces, et s'en retournerent à Rome promptement où ils se desposerent de leurs estats. Cela feut quelque temps depuis : mais environ ce mesme

temps duquel nous escripvons presentement, il y eut deux prebstres de bien nobles maisons, et bien notables personnages, l'un nommé Cornelius, et l'austre Cethegus, qui tous deux feurent privez de leur prebstrise, pour avoir failly à bailler les entrailles de l'hostie immolée par ordre ainsy qu'ils debvoyent.

Et Quintus Sulpitius, pource qu'en sacrifiant, le chappeau sacerdotal, que portent ceulx qu'on appelle Flamines, luy tomba de dessuz la teste, feut deposé de sa prelature. Et comme Minutius dictateur eust nommé pour maistre de la chevalerie Caius Flaminius, il en feut destitué, et meis un austre en sa place, pour austant qu'en l'instant que le dictateur le nomma, on ouyt le bruict d'une souris. Et combien qu'ils feussent ainsy soigneux de guarder estroictement une si exquise diligence, mesmement en choses si legeres, ce n'estoit point pource qu'il y eust de superstition meslée parmy, ains estoit affin qu'on ne transgressast auscun poinct de toutes les anciennes institutions et ceremonies de leur païs.

Marcellus élu consul marche en diligence contre les Gaulois.

Mais pour retourner à notre histoire, quand Flaminius se feut luy-mesme desposé de son Consulat, Marcellus feut substitué en son lieu par ceulx qu'on appelle *Entre-roys ;* et entré qu'il en feut en possession, il esleut pour son compaignon Cneus Cornelius, là où l'on dict que les Gaulois inclinants à vouloir faire appoinctement, et le senat Romain mesme estant bien content d'entendre à la paix,

Marcellus irrita le peuple, et le disposa à vouloir plutost la guerre. Ce nonobstant la paix feut bien faicte pour lors, mais incontinent après les Gaulois Gessates renouvellerent la guerre, car ils passerent les monts des Alpes en nombre de bien trente mille combattants, et se vindrent louër aux Insubriens, qui estoient plusieurs fois austant; au moyen dequoy le cœur leur estant creu, ils allerent incontinent mettre le siege devant la ville d'Acerres, qui est assise sur la riviere du Pô, durant lequel siege leur roy Briomatus prenant dix mille Gessates, alla courir et piller le plat païs d'à l'entour du Pô. Ce qu'entendant Marcellus laissa son compaignon avecques tous les gens de pied armez et le tiers de la chevalerie, au camp près d'Acerres, et luy avecques le reste des gens de cheval, et six cent hommes de pied des plus legerement armez, se meit en chemin pour aller trouver les ennemis, sans reposer ne jour ne nuict, jusqu'à ce qu'il eust atteinct ces dix mille Gessates auprès d'un bourg de la Gaule de deçà les monts, qui se nomme Clastidion, qui de n'a gueres estoit en l'obeyssance des Romains.

Si n'eust pas loisir de reposer ny refaire un peu ses gens, pource que les barbares sçeurent incontinent sa venue, et le tindrent pour ja tout desconfit, à cause qu'il avoit bien peu de gens de pied; et quant à sa chevalerie, les Gaulois ne la mettoyent en auscun

compte, car oultre ce qu'ils sont fort bons hommes d'armes, et qu'ils valent plus en cela qu'en nulle austre sorte de combat, encores passoyent-ils de beaucoup lors en nombre ceulx de Marcellus : et pource marcherent incontinent droict à luy d'une grande fureur et avecques terribles menasses, comme si d'arrivée ils eussent deu fouldroyer tout. Leur roy marchoit le premier devant toutes ses trouppes : et Marcellus craignant qu'ils ne l'enveloppassent et ne l'environnassent par derriere, pour ce qu'il estoit en si petit nombre, estendit le plus qu'il peust les aisles de sa gendarmerie pour embrasser plus de païs, de maniere que les deux poinctes venoyent à estre fort gresles, jusques à ce qu'il feut bien près des ennemis. Et comme ja il estoit prest à se mettre au gualop pour aller chocquer, il advint que son cheval effroyé du bruict et de la braverie des ennemis, se tourna et emporta Marcellus en arriere en despit qu'il en eust ; mais luy craignant que les Romains ne prissent superstitieusement cela à maulvais presage, et n'en entrassent en quelque frayeur qui leur troublast l'entendement, tirant la bride à main gauche, luy feit soubdainement retourner la teste devers l'ennemy, et à mesme instant adora le soleil, comme si ce n'eust pas esté par accident qu'il eust tournoyé, ains expressement pour cest effect, à cause que les Romains ont accoustumé de faire ainsy un tour quand ils saluent et adorent

rent les dieux : et sur le poinct que la meslée commença, il feit vœu à Jupiter Feretrien de luy offrir les plus belles armes que les ennemis eussent, s'il demouroit vainqueur. Et à l'heure mesme le roy des Gaulois l'ayant apperçeu se doubta bien, à veoir les marques et enseignes qu'il avoit, que ce debvoit estre le chef des ennemys : si lança son cheval bien loing devant sa trouppe droict à luy, en luy criant un cri de deffiance, que c'estoit à luy qu'il en vouloit, et branslant une grosse javeline de barde qu'il portoit en la main.

Il tue en combat d'homme à homme leur roi Brioma-tus.

C'estoit le plus bel homme et le plus grand de tous les Gaulois, et si avoit son harnois tout doré et argenté, et tant enrichi de toutes sortes d'ouvrages et de couleurs qu'il en reluisoit comme l'esclair : parquoy Marcellus ayant jecté sa veuë sur toute la bataille des ennemis, et n'y ayant point apperçeu de plus belles armes que celles de ce roy, jugea incontinent que c'estoit doncques celuy contre lequel il avoit faict sa priere et son vœu à Jupiter. Si picqua droict à luy, et luy donna un tel coup de javeline, aydant la force et la roideur de la course du cheval, qu'il luy faulsa sa cuirasse et le porta par terre, non encores mort pourtant ; mais il redoubla soubdain deux ou trois coups dont il l'acheva de tuer, puis se jecta aussi-tost à bas de dessuz son cheval, et en touchant les armes du mort, leiva les yeulx au ciel en disant :

Marcellus dédie les plus belles armes de l'ennemi à Jupiter Féretrien.

ô Jupiter Feretrien, *qui reguardes du ciel et diriges les haults faicts d'armes et les proüesses des capitaines, je t'appelle à tesmoing comme je suis le troisiesme capitaine Romain, qui estant chef d'armée ay deffaict et occis de ma propre main le roy et chef de l'armée des ennemis, et te promets offrir et dédier les plus belles et les plus riches despouilles des ennemis, pourveu qu'il te plaise nous donner pareille fortune au demourant de ceste guerre.*

Il remporte une grande victoire sur les troupes Gauloises.

Cela faict et dict, les hommes d'armes Romains commencerent à se mesler parmi les Gaulois, gents de cheval et gents de pied pesle mesle ; car ils n'estoyent point separez à part les uns des austres, et feirent en sorte qu'ils y guaignerent une victoire singuliere, pour la façon qui en feut estrange et merveilleuse, pource qu'il ne feut jamais veu ny auparavant, ny depuis que si peu de gents de cheval deffeissent si grand nombre d'hommes d'armes et de gens de pied meslez ensemble; et après en avoir occis la plus grande partie, et avoir guaigné leurs despouilles et leur entiere destrousse, il s'en retourna devers son compaignon, qu'il trouva faisant la guerre aux Gaulois assez malheureusement, devant la plus grande ville et la plus peuplée qu'ils eussent, que l'on nomme Milan, et que les Gaulois de deçà les monts tiennent pour leur cité *Metrapolitaine*, c'est-à-dire capitale, et dont toutes les austres ont esté derivées et fondées, à l'occasion dequoy ils faisoyent tout

le debvoir à eulx possible pour la deffendre, et tenoyent le consul Cornelius austant assiegé comme luy eulx.

Mais si tost que Marcellus feut de retour, les Gessates, qui entendirent comme leur roy Briomatus avoit esté tué en bataille, s'en retournerent en leur païs, et la ville de Milan feut prinse : après laquelle toutes les austres se rendirent sans se faire battre, et les Gaulois se soubsmeirent entierement eulx et leurs biens à la discretion des Romains, qui leur octroyerent la paix soubz esquitables et raisonnables conditions. Pour lesquelles conquestes, le senat decerna l'honneur du triumphe à Marcellus seul, et feut ce triumphe en richesse, en multitude de despouilles, en nombre de beaulx et grands hommes prisonniers, et en toute austre somptuosité et magnificence aussy admirable, et aussy digne de veoir que austre qui eust oncques esté ; mais ce qui y feut le plus agreable à reguarder pour la nouveaulté, feut Marcellus, portant luy-mesme à Jupiter sur ses espaules la despouille entiere du roy barbare qu'il avoit occis ; car il avoit faict coupper un chesneau de montaigne hault et droict, qu'il accoustra en forme de trophée, en y attachant et pendant à l'entour par ordre toutes les pieces du harnois qu'il avoit conquis : puis quand toute la monstre de son triumphe feut acheminée, luy-mesme chargea le chesneau sur ses espaules, et monta dessuz son chariot triumphal, et alla ainsy par toute

Son triomphe à Rome.

la ville portant ce trophée en triumphe, qui feut la plus belle representation et le plus honnorable spectacle qui comparust en toute celle monstre. Son armée suivoit après le chariot chantant des hymnes et chants de victoire à la louange des dieux et de leur capitaine : puis quand il eut traversé toute la ville jusques au temple de Jupiter, surnommé *Feretrien*, il y planta et dedia son trophée. C'est le troisiesme et le dernier des capitaines Romains, jusques à nostre aage, à qui cest honneur soit escheu.

Car le premier qui ayt ainsy faict offrande à Jupiter des armes du chef des ennemis, feut le roy Romulus, qui guaigna celles d'Acron le roy des Cæniniens : le second feut Cornelius Cossus, qui deffeit Tolumnius, capitaine general des Toscans ; et le troisiesme, Marcellus, qui occit de sa propre main Briomatus, roy des Gaulois, et depuis luy n'est adveneu cest heur à nul austre. Le dieu auquel se consacre et se dedie ceste sorte de despouilles s'appelle Jupiter *Feretrien*, ainsy surnommé, comme escripvent auscuns, pource qu'on luy porte ce trophée, suivant la derivation de ceste parole grecque φερειν, qui signifie porter, pource qu'en ces premiers temps-là il y avoit encores beaucoup de dictions grecques meslées parmi le language latin.

Les austres veulent dire que c'est un des surnoms de Jupiter, qui signifie austant comme

fouldroyant, pource que FERIRE, en language Latin, signifie frapper : et y en a qui disent que c'est proprement blecer à coup de main en la guerre. Car encores aujourd'huy les Romains, quand ils chargent leurs ennemys en bataille, ou qu'ils les poursuivent fuyants, ils crient l'un à l'austre, pour s'entre-donner courage, FERI, FERI, qui vault austant à dire comme, tue, tue ; et les despouïlles qu'on oste aux ennemys, s'appellent generalement *Spolia* : mais celles que les capitaines ostent aux capitaines des ennemys après les avoir occis, s'appellent particulierement *Spolia Opima.*

Toutesfois il y en a qui disent que le roi Numa Pompilius, en ses commentaires, faict mention de despouïlles opimes, premieres, secondes et tierces, commandant que les premieres guaignées soyent consacrées à Jupiter *Feretrien*, les secondes à Mars, et les tierces à Quirinus ; et que celuy qui auroit guaigné les premieres, eust pour sa recompense trois cent asses, le second deux cent, et le troisiesme, cent : mais neantmoins la commune opinion et la plus reçeue, est que les despouïlles opimes sont les premieres guaignées, là où il y a bataille rangée, et que c'est le chef de l'armée qui les oste au chef des ennemys après l'avoir occis de sa propre main. Mais à tant avons-nous suffisamment parlé de ce propos. Au demourant, les Romains feurent si joyeux de ceste victoire et de l'issue de ceste guerre, qu'ils feirent forger, du butin qu'on y avoit

Environ trente écus.

guaigné, une couppe d'or massif, du poids de cent marcs, qu'ils envoyerent en offrande au temple d'Apollo Pythien, en la ville de Delphes, pour luy en rendre graces, et feirent aussy liberalement part des despouïlles à leurs alliez, jusques à en envoyer grande quantité à Hieron, roy de Syracuse, qui estoit leur amy et confederé.

Marcellus marche contre Annibal apres la bataille de Cannes.

Quelque temps après, estant Hannibal entré en Italie, Marcellus feut envoyé avecques une armée de mer en la Sicile, et depuis estant advenue la desconfiture de Cannes, en laquelle il mourut tant de milliers de Romains, et s'en saulva bien peu de vitesse qui s'enfuyrent en la ville de Cannusium, on s'attendoit bien que Hannibal, ayant deffaict la fleur de la force des Romains, ne fauldroit pas de tirer droict à Rome. Marcellus envoya premierement de dessuz ses vaisseaux mille cinq cent hommes, pour ayder à guarder la ville; et depuis, ayant reçeu un mandement du senat, s'en vint à Cannusium, là où il print ceulx qui s'estoyent illec saulvez et r'alliez après la bataille perdue, et les tira hors des places en la campaigne pour la deffendre. Or avoyent lors esté les meilleurs capitaines qu'eussent les Romains, pour la pluspart tuez en diverses batailles, et de ceulx qui leur estoyent demourez, Fabius Maximus estoit celuy qu'on tenoit pour le plus homme de bien, et le plus sage; mais encores se plaignoit-on qu'il n'estoit pas homme d'execution, et qu'il avoit fauste de hardiesse pource

qu'il poisoit trop toutes choses pour ne rien perdre, et ne mettre rien en hazard : et disoit-on qu'il estoit bien bon capitaine pour deffendre, mais non pas pour assaillir.

Au moyen de quoy on eut recours à Marcellus, et jugea-l'on qu'il falloit mesler sa hardiesse et sa vifvacité actifve, avecques la craintifve prouvoyance et sagesse de l'austre ; et à ceste cause les eslisoit-on quelques années tous deux ensemble consuls, ou bien les envoyoit-on l'un consul, et l'austre proconsul, chascun à son tour, là par où estoyent les affaires ; et suivant ce propos, Posidonius escript que les Romains appelloyent alors Fabius Maximus *leur bouclier*, et Marcellus *leur espée*. Et Hannibal mesme disoit qu'il craignoit Fabius Maximus comme son gouverneur, et Marcellus comme son adversaire, pource que l'un le guardoit de mal faire aux austres, et l'austre luy en faisoit à luy-mesme. Tout premierement doncques, après ceste grande victoire de Cannes, les gens de Hannibal estants devenus si audacieux, et si desbauchez et dissolus, que, sans plus craindre rien, ils tenoyent les champs et s'escartoyent bien loing de leur camp, Marcellus courant suz à ceulx qui s'esloignoyent ainsy, les mettoit tous en pieces, et alloit de tant plus diminuant tousiours les forces de son ennemy.

Il est surnommé l'épée des Romains.

Et puis il secourut les villes de Naples et de Nole, là où il confirma les Napolitains, qui estoyent d'eulx-mesmes bien affectionnez aux Romains, en la bonne devotion qu'ils avoyent :

Marcellus confirme quelques villes dans l'amitié des Romains.

et entrant dedans Nole il y trouva une sedition entre le senat et le peuple, pource que le senat ne pouvoit venir à bout de la commune, qui, à toute force, vouloit tenir le parti de Hannibal, à cause qu'il y avoit en la ville un gentilhomme nommé Bandius, très-noble entre les siens, et fort vaillant homme de sa personne, lequel, ayant très-bien faict son debvoir en la bataille de Cannes, après avoir occis plusieurs Carthaginois, feut à la fin luy-mesme abbattu par terre, et trouvé entre les morts tout detaillé de coups : à raison de quoy Hannibal estimant grandement sa proüesse, non-seulement le laissa aller sans payer rançon, mais davantage luy donna de beaulx presents, et le feit son hoste et son amy. Parquoy Bandius estant de retour en sa maison, pour luy rendre la pareille, ne faillit pas à estre l'un de ceulx qui plus affectueusement favorisoyent aux affaires de Hannibal, et qui plus enhortoit le peuple de Nole à se tourner de son costé. Toutestois, Marcellus estima que ce seroit peché contre les dieux de faire mourir un personnage qui auroit donné si notable preuve de sa vaillance, et qui auroit couru la fortune des Romains en leurs plus grands affaires et leurs plus grands dangiers ; avecques ce qu'il estoit de doulce et humaine nature : encores avoit-il une grace de sçavoir attraire et guaigner les cœurs des personnes par courtoisie. Au moyen de quoy l'estant cestuy Bandius un jour allé veoir et saluer, Marcellus luy demanda qui il estoit,

Il regagne le cœur de Bandius, homme d'autorité a Nole.

combien

combien que de long-temps il le cogneust assez pour seulement avoir occasion d'entrer en propos avecques luy. L'austre luy respondict *qu'il estoit Lucius Bandius.*

Et adoncques Marcellus monstrant d'en estre tout esjouy et esbahy : *comment*, dict-il, *et es-tu doncques celuy* Bandius *duquel on parle tant à Rome, et qu'on dict qu'il feit si bien son debvoir en la journée de Cannes, et qu'il n'abandonna jamais le consul Paulus Æmylius, ains reçeupt sur son propre corps plusieurs coups qui estoyent addressez à luy ?* Bandius respondict *que c'estoit luy voirement ;* et luy monstra sur sa personne plusieurs cicatrices des coups qu'il y avoit reçeups. Et Marcellus luy repliqua : *dea, veu que tu avois de si esvidentes et si notables marques de la bonne volonté et amitié que tu nous portes, comment ne t'en venois-tu incontinent vers nous ? Penses-tu que nous soyons si lasches et si ingrats, que nous ne veuillions dignement remunerer la vertu de nos amys, laquelle est honnorée mesme des ennemys ?* Après luy avoir usé de ces gracieuses paroles, et l'avoir embrassé et caressé, il luy feit present d'un bon cheval de service pour la guerre, et luy donna cinq cent dracgmes d'argent ; et depuis ce jour-là, jamais ce Bandius n'abandonna les costez de Marcellus, ains luy feit tousiours par-tout très-loyale et fidele compaignie, se monstrant très-aspre à rechercher, descouvrir et accuser ceulx qui, en sa ville, tenoyent parti contraire, lesquels estoyent en grand nombre, et avoyent conspiré entre

Cinquante écus.

eulx que le premier jour que les Romains sortiroyent aux champs pour aller faire quelque course sur les ennemys, ils leur clorroyent la porte à la queuë, et saccageroyent tout leur baguage. Quoy entendu, Marcellus ordonna ses gents en bataille au-dedans de la ville, près des portes, et à leur queuë rengea aussy les sommiers qui portoyent leur baguage; et au demourant, à son de trompe feit faire deffense, sur peine de la vie, à ceulx de la ville, que nul ne feust si osé ne si hardy que d'approcher des murailles.

Marcellus fait une sortie sur Annibal, qui y perd beaucoup de monde, et qu'il force de se retirer dans son camp.

Cela feut cause que Hannibal s'en tira près, quand il veid qu'il ne comparoissoit personne dessuz les murailles en armes, et s'approcha en assez maulvais ordre, pource qu'il cuida que il se feust esmeu quelque mutinerie au-dedans entre le peuple et la noblesse : mais cependant Marcellus feit ouvrir la porte près de laquelle il estoit; et sortant soubdain avecques les meilleurs hommes d'armes qu'il eust, l'alla charger de front : et incontinent après sortirent aussy les gents de pied par une austre porte, courant droict à luy avecques grands cris et grand bruict; pour ausquels faire teste, Hannibal feut contrainct de despartir sa trouppe en deux : mais ainsy qu'il les despartoit, feut soubdainement ouverte une troisiesme porte, par laquelle sortit le demourant des Romains, qui s'allerent ruer de tous costez sur les Carthaginois, ja tous estonnez et effroyez pour ceste soubdaine saillie, dont ils ne se doubtoyent

point ; de sorte que ja à male peine pouvants soubstenir ceulx qu'ils avoient sur les bras, quand ils veirent ce nouveau renfort et ceste derniere surcharge, ils feurent contraincts de se retirer.

Ce feut la premiere fois que les gents de Hannibal commencerent à ceder aux Romains, qui les rembarrerent avecques grand nombre de morts et de bleçez jusques dedans leur camp, car auscuns escripvent qu'il en demoura bien cinq mille morts sur le champ, et qu'il n'en mourut pas plus de cinq cent de la part des Romains. Toutesfois Titus Livius n'afferme pas que la desconfiture feust si grosse, mais il dict bien que celle rencontre apporta grande gloire à Marcellus, et un merveilleux courage aux Romains, après tant de pertes qu'ils avoyent faictes les unes sur les austres, pource qu'ils commencerent lors à croire qu'ils n'avoyent point affaire à un ennemy totalement invincible et impassible, ains qu'il pouvoit bien aussy quelquefois souffrir perte et recepvoir dommage.

Marcellus est élu consul, il se dépose lui-même.

A raison de quoy, estant environ ce temps-là decedé l'un des consuls, le peuple feit appeller Marcellus absent pour le substituer en son lieu ; et maulgré les austres magistrats, differa la subrogation jusques à ce qu'il feust venu du camp ; et ne feut pas plustost arrivé, qu'il feut esleu au lieu du deffunct par toutes les voix et suffrages du peuple. Toutesfois, ainsy qu'on procedoit à ceste eslection, il tonna à bon escient ; ce que les prebstres et devins jugerent estre sinistre presage : mais toutesfois ils

BIBLIOTHECA Ottaviensis

n'osoyent pas l'empescher ouvertement, ny s'opposer à son eslection, pource qu'ils craignoyent le peuple ; mais luy-mesme se desposa volontairement, et quitta le consulat ; et pour cela toutesfois ne feut point exempt de la guerre, ains feut creé proconsul, et envoyé au camp à Nole, là où il se meit à chastier et endommager ceulx qui tenoyent le parti de Hannibal, lequel en estant adverty, accourut en toute diligence pour les secourir, et d'arrivée luy presenta la bataille, que Marcellus ne voulut pas lors accepter ; mais il espia son occasion, que Hannibal avoit envoyé une bonne partie de son armée fourrager, ne s'attendant plus d'avoir de bataille, et adoncques luy alla courir suz, ayant distribué à ses gents de pied de longues javelines, dont on use ès combats de marine ; et leur ayant enseigné à en frapper de loing (sans les lascher de la main), les Carthaginois, qui ne sçavoyent point jecter ny darder les leurs, ains combattoyent de javelots courts à coups de main seulement.

Il surprend Annibal, et lui tue cinq mille hommes.

Cela feut cause que tous ceulx qui chargerent alors, feurent contraincts de monstrer le dos aux Romains, et qu'ils fuyrent à val de route, de maniere qu'il en demoura cinq mille de morts sur le champ, et y eut quatre elephants tuez aussy, et deux prins vifs ; et qui plus est, trois jours après ceste bataille, il y eut bien environ trois cent hommes de cheval, partie Hespagnols, et partie Numidiens, qui se vindrent rendre aux Romains : ce qui n'estoit

point encores advenu à Hannibal, ains avoit continuellement, par si long temps, entretenu en bonne union et loyale concorde une armée barbaresque, composée de tant de diverses et differentes nations. Mais ces trois cent demourerent tousiours depuis fideles jusques au bout à Marcellus, et aux austres capitaines qui après luy eurent charge des armées Romaines.

Marcellus est envoyé en Sicile, où il emporte d'assaut la ville des Leontins', et assiege Syracuse.

Quelque temps après, Marcellus ayant esté esleu consul pour la troisiesme fois, s'en alla en la Sicile, pource que les victoires et prosperitez de Hannibal avoyent donné cœur aux Carthaginois de vouloir reconquerir derechef ceste isle; mesmement pource qu'après la mort du tyran Hieronymus il s'estoit esmeu quelque tumulte à Syracuse, à l'occasion de quoy les Romains, dès auparavant, y avoyent aussy envoyé une armée et un prætcur, nommé Appius, des mains duquel Marcellus ayant reçeu l'exercite, il y eut un grand nombre de bourgeois Romains qui le vindrent supplier de leur vouloir estre en ayde en leur calamité, laquelle estoit telle : de ceulx qui eschapperent à la bataille de Cannes, les uns se saulverent de vistesse, les austres feurent faicts prisonniers en si grand nombre, qu'il sembloit qu'il n'en feust pas demouré assez pour guarder les murailles de Rome seulement; et neantmoins ce peu de ceulx qui estoyent demourez, eurent le cœur si bon et si grand, qu'ils ne voulurent oncques rachepter les prisonniers que Hannibal leur abandonnoit à bien petite ran-

çon, ains feirent un decret qu'ils ne seroyent point racheptez, et souffrirent que les uns feussent tuez, les austres vendus esclaves hors de l'Italie; et qui plus est, ils envoyerent ceulx qui s'estoyent saulvez à fuyr, en la Sicile, avecques deffense qu'ils n'eussent à mettre le pied en l'Italie durant le temps qu'ils y auroyent la guerre contre Hannibal.

Ceulx-là se vindrent tous ensemble jecter aux pieds de Marcellus si-tost qu'il feut arrivé, et se prosternerent en terre devant luy, en le suppliant de leur donner lieu honneste, et loy de combattre pour la chose publicque, en luy promettant, avecques cris, pleurs et larmes, qu'ils feroyent veoir par effect que la deroute qu'ils avoyent endurée à Cannes, estoit advenue plustost par malheur que par fauste de cœur. Parquoy Marcellus, ayant pitié d'eulx, escripvit au senat en leur faveur, priant qu'on luy permist de remplir les bandes de son armée à mesure qu'elles viendroyent à se desguarnir, de ces pauvres hommes-là. Il y eut plusieurs raisons alleguées pour et contre ceste requeste; mais finalement il feut conclu et resolu par le senat, que la chose publicque n'avoit que faire du service d'hommes lasches comme femmes: toutesfois, si d'adventure Marcellus s'en vouloit servir, qu'il ne luy feust loisible de donner à auscun d'eulx quelque acte de proüesse qu'ils feissent, des couronnes, ou austres prix d'honneur que les capitaines ont accoustumé de donner aux gents de bien, et qui font bien leur debvoir.

Ce decret du senat despleut fort à Marcellus, lequel, à son retour de la Sicile, en feit ses plaintes et doleances en plein senat, remonstrant qu'on luy avoit faict tort de ne luy permettre pas ceste grace, que pour tant de bons et grands services faicts à la chose publicque, il peust restituer l'honneur à tant de leurs pauvres citoyens. Mais pour lors estant en la Sicile, il reçeupt quelques torts et injures de Hippocrates, capitaine general des Syracusains, lequel, pour gratifier aux Carthaginois, et par leur moyen se faire seigneur absolu de Syracuse, feit mourir plusieurs citoyens Romains : à l'occasion de quoy Marcellus alla mettre le siege devant la ville des Leontins, et l'ayant emportée d'assault, ne feit auscun desplaisir aux naturels habitants et bourgeois de la ville : mais quant aux traistres qu'il y trouva, qui s'en estoyent fuys de son camp pour se rendre aux ennemys, il les feit tous fouetter et pendre puis après. Ce neantmoins Hippocrates feit premierement courir le bruict à Syracuse, que Marcellus avoit faict mettre à l'espée tous les Leontins indifferemment, jusques aux enfants ; et puis survenant là-dessuz en l'effroy et tumulte de ceste faulse allarme, il se saisit facilement de toute la ville.

Quoy entendant Marcellus, se partit des Leontins avecques toute son armée, et alla planter son camp tout au plus près de Syracuse, dedans laquelle il envoya de ses ambassadeurs pour remonstrer à la verité aux habitants ce

qui avoit esté faict en la ville des Leontins, au contraire de ce qu'on leur avoit donné à entendre ; mais tout cela ne servit de rien, pource qu'ils ne le creurent pas, à cause que Hippocrates y estant le plus fort, les avoit guaignez. Parquoy il commencea adoncques à faire approcher et assaillir la ville de tous costez, tant par terre que par mer. Appius conduisoit ceulx qui assailloyent par terre, et luy, avecques soixante gualeres à cinq rames pour banc, bien armées, et pleines de toutes sortes de traicts et d'armes de ject, assailloit du costé de la mer, et voguoit contre la muraille, ayant faict dresser sur une liaison de huict gualeres joinctes ensemble, une grosse machine et engin de batterie pour rompre la muraille, se confiant en la grande multitude de ses engins de batterie, et de toute austre provision necessaire à la guerre, qu'il avoit, et aussy en sa reputation.

Archimedes, grand Geometre, arrête les Romains dans le siege de Syracuse, il les contraint de renoncer a l'assaut et de tirer le siege en longueur.

Mais Archimedes ne se soucioit point de tout cela, comme aussy n'estoit-ce rien auprès des engins qu'il avoit inventez : non que luy en feist austrement cas ny compte, ne qu'il les eust faicts comme des chefs d'œuvre, pour monstrer son esprit ; car c'estoyent pour la pluspart jeux de la geometrie qu'il avoit faicts en s'esbattant par maniere de passe-temps, à l'instance du roy Hieron, lequel l'avoit prié de revocquer un petit la geometrie de la speculation des choses intellectifves, à l'action des corporelles et sensibles, et faire que la raison

Dissertation sur la géométrie, et son utilité.

demonstrative

demonstratifve feust un peu plus esvidente et plus facile à comprendre au commun peuple, en la meslant par experience materielle à l'utilité de l'usage.

Car cest art de inventer et dresser instruments et engins, qui s'appelle *la Mechanicque* ou *Organicque*, tant aymée et prisée de toutes sortes de gens, feut premierement mise en avant par Architas et par Eudoxus, en partie pour resjouyr et embellir un peu la science de la geometrie par ceste gentillesse, et en partie aussy pour essayer et fortifier par exemples d'instruments materiels et sensibles, auscunes propositions geometricques, dont on ne peust trouver les demonstrations intellectifves par raisons indubitables et necessaires, comme est la proposition qui enseigne à trouver deux lignes moyennes proportionales, laquelle ne se peust prouver par raison demonstratifve, et neantmoins est un principe et fondement necessaire à beaucoup de choses qui se mettent en pourtraicture. L'un et l'austre l'a reduicte à la manufacture de quelques instruments qui s'appellent *Mesolabes* ou *Mesographes*, qui servent à trouver ces lignes moyennes proportionales, en tirant certaines lignes courbes et sections traversantes et oblicques. Mais depuis s'estant Platon courroucé à eulx, en leur maintenant, qu'ils corrompoyent et guastoyent la dignité, et ce qu'il y avoit d'excellent en la geometrie, en la faisant descendre des choses intellectifves et incorporelles aux choses sensi-

Architas et Eudoxus ont embelli la science de la géométrie.

bles et materielles, et luy faisant user de matiere corporelle, où il faust trop vilement et trop bassement employer l'œuvre de la main : depuis ce temps-là, dis-je, la mechanicque, ou art des ingenieurs, vint à estre separée de la geometrie, et estant longuement tenue en mespris par les philosophes, devint l'un des arts militaires.

Archimedes fait de grandes expériences géométriques devant Hieron, roi de Syracuse.

Mais Archimedes ayant un jour proposé au roy Hieron, duquel il estoit parent et familier amy, qu'il estoit possible de remuer avecques tant et si peu de force qu'on vouldroit, tel poids et tel fardeau qu'on presenteroit; et s'estant vanté, à ce qu'on dict, sur la confiance de la force des raisons, dont il prouvoit ceste proposition, que s'il y eust eu une austre terre, il eust peu remuer ceste-cy en passant en l'austre, le roy Hieron s'en esmerveillant, le pria de vouloir mettre en faict ceste proposition, et luy en faire veoir quelque experience, en luy monstrant quelque grosse masse et lourd fardeau remué par une debile force. Si accrocha l'une des grosses carraques du roy, pour laquelle tirer en terre hors de l'eau, il fallut beaucoup d'hommes, encores y eurent-ils bien de l'affaire; et y feit mettre dedans grand nombre de personnes oultre sa charge ordinaire : et luy seul de loing estant assis à son ayse, sans s'efforcer auscunement, en tirant tout bellement avecques la main, le bout d'un engin à plusieurs roües et plusieurs poulies, la feit approcher de soy, coulant aussy

doulcement et aussy uniement, comme si elle eust flotté et couru sur la mer. Dequoy le roy s'esbahissant et cognoissant par ceste preuve la grande force de son art, le pria de luy faire quelque quantité d'engins, tant pour assaillir que pour deffendre en toutes façons de sieges et d'assaults; ce qu'Archimedes luy feit, toutesfois le roy Hieron ne s'en servit oncques, pource qu'il passa la pluspart de son regne sans guerre, en paix; mais celle provision et munition d'engins se trouva lors tout à propos pour les Syracusains. Et non-seulement la provision des engins tous faicts, mais aussy l'ingenieur mesme qui les avoit inventez.

Quand doncques ceulx de Syracuse veirent les Romains venir de deux costez à l'assault, ils se trouverent bien estonnez, et n'y avoit celuy qui dist un tout seul mot, tant ils estoyent esprins de frayeur, ne cuidants pas qu'il feust possible de resister à l'effort d'une si grosse puissance; mais quand Archimedes vint à delascher ses engins, tout à un coup infinis traicts de toutes sortes, et des pierres grosses à merveilles volerent en l'air, avecques un bruict et une roideur incroyable, contre les gens de pied, qui venoyent du costé de la terre à l'assault, renversants et brisants tous ceulx qui se trouvoyent au-devant, ou à l'endroict auquel elles tomboyent, sans qu'il y eust corps d'homme qui peust resister à si grande impetuosité, ny soubstenir un si grand faix, de maniere que tous leurs rangs en estoyent troublez.

Et quand aux vaisseaux qui assailloyent du costé de la mer, les uns estoyent mis à fond par de longues pieces de bois, comme sont les verges où l'on attache les voiles des navires, qui estoyent soubdainement jectées en avant de dessuz la muraille avecques des machines, et puis à force de poiser enfondroyent les gualeres au fond de la mer; les austres enlevez tout debout par les proües avecques des mains de fer et des crochets faicts en maniere de becs de grue, plongeoyent des pouppes en la mer: les austres saisies par dedans, avecques engins tendus au contraire l'un de l'austre, qui leur faisoyent faire la piroüette en l'air, venoyent à se briser et froisser contre les rochers estants au pied de la muraille, non sans grande perte et meurtre des personnes qui estoyent dessuz, et bien souvent y en avoit de tout poinct enleivées hors de l'eau, qui faisoyent horreur à les reguarder seulement ainsy suspendues et tournoyantes en l'air, jusques à ce que les hommes de dedans estants jectez et lancez çà et là par le tournoyement, à la fin elles venoyent toutes vuides à se briser contre les murailles, ou bien à retomber en la mer quand la prinse des engins se laschoit.

Or quant à la machine que Marcellus faisoit approcher sur une liaison de gualeres joinctes ensemble, elle s'appelloit *Sambuca*, pour la semblance de forme qu'elle a avecques l'instrument de musicque du mesme nom, qui

est une harpe ; et comme elle estoit encores assez loing, il saillit de dessuz la muraille une grosse pierre du poids de dix quintaulx, plus une seconde après, et puis une troisiesme coup sur coup, lesquelles venants à donner dedans celle machine avecques un tonnerre et une tempeste merveilleuse, en froisserent toute la base, et desmembrerent et despeçerent la liaison des gualeres qui la soubstenoyent, tellement que Marcellus ne sçachant où il en estoit, feut contrainct de se retirer luy-mesme vistement en arriere, et envoyer aussy commander la retraicte à ceulx qui assailloyent du costé de la terre.

Si feut tenu conseil pour adviser ce qui estoit à faire, et feut arresté que le lendemain matin avant qu'il feust jour, on approcheroit, s'il estoit possible, de la muraille, pource que les engins d'Archimedes qui estoyent roides et fort tendus, envoyeroyent par ce moyen les coups de leurs pierres et de leurs traicts par dessuz leurs testes, et de près luy deviendroyent de tout poinct inutiles, pour n'avoir pas l'espace et la distance de la portée qu'il leur falloit ; mais Archimedes s'estoit de longue-main preparé à cela, ayant faict provisions d'engins, dont la portée estoit proportionnée à toutes distances, les traicts courts, les coches non gueres longues, force trous et archeres près l'une de l'austre en la muraille, où il y avoit force arbalestes de courte-chasse pour assener de près, as-

sises en lieux que les ennemys ne les pouvoyent veoir de dehors. Parquoy quand ils se cuiderent approcher pensants estre à couvert, et qu'on ne les veist point, ils feurent tous esbahis qu'ils se trouverent derechef acceuillis d'infinis coups de traict, et accablez de pierres, qui leur tomboyent à plomb dessuz les testes : car il n'y avoit endroict de la muraille dont on ne leur en tirast ; à raison dequoy il leur feut force de se retirer derechef arriere de la muraille ; mais quand encores ils en feurent esloignez, les flesches, pierres et traicts qui voloyent de tous costez, les alloyent trouver et assener jusques-là où ils estoyent escartez au loing : de maniere qu'il y en eust beaucoup affolez, et beaucoup de leurs vaisseaux conquassez et froissez, sans qu'ils peussent en revenche auscunement endommager leurs ennemys, à cause qu'Archimedes avoit dressé la pluspart de ses engins à couvert, et derriere, non pas dessuz la muraille ; tellement qu'il sembloit que les Romains feussent combattus par quelques dieux, tant ils recepvoyent de dommage et de maulx, et si ne voyoit-on point d'où, ne par qui.

Toutesfois Marcellus en eschappa à saulveté, et se mocquant de ses ouvriers et des maistres ingenieurs qu'il avoit en son camp, leur disoit, *ne voulons-nous point cesser, de faire la guerre à ce Briareus geometrien icy ? qui en se joüant a plongé et enfondré nos navires en la mer, a rechassé honteusement nos sambuques, et*

a surpassé tous les geants à cent mains, dont les fables des poëtes font mention, tant il nous a delasché de traicts, de pierres et de flesches tout à un coup (*). Car à la verité aussy tous les austres Syracusains estoyent comme le corps, et les membres de tout l'equipage d'Archimedes, et luy seul en estoit l'ame qui mouvoit et remuoit le total, estants lors toutes austres armes à repos, et les siennes seules employées tant pour assaillir que pour deffendre. Finalement Marcellus voyant ses gents si effroyez, que si seulement ils appercepvoyent le bout d'une corde, ou de quelque piece de bois qui se monstrast sur la muraille, ils s'enfuyoyent courants, et criants que c'estoit Archimedes qui vouloit delascher quelque machine contre eulx, il se desporta de plus approcher, ny de faire plus donner d'assaults à la muraille, se desliberant de tascher à l'avoir par longueur de siege.

Archimedes n'a laissé aucun traité sur la construction de ses machines et pourquoi.

Et neantmoins Archimedes a eu le cœur si hault, et l'entendement si profond, et où il y avoit un thresor caché de tant d'inventions geometricques, qu'il ne daigna jamais laisser par escript auscun œuvre de la maniere de dresser toutes ces machines de guerre, pour lesquelles il acquit lors gloire et renommée non de science humaine, mais plustost de divine sapience;

(*) Ce lieu est corrompu au texte Grec, il le faut restituer du huitieme livre de Polybe, d'où Plutarque l'a pris.

ains reputant toute celle science d'inventer et composer machines, et generalement tout art qui apporte quelque utilité à la mettre en usage, vile, basse et mercenaire, il employa son esprit et son estude à escrire seulement choses dont la beaulté et subtilité ne feust auscunement meslée avecques necessité. Car ce qu'il a escript sont propositions geometricques, qui ne reçoipvent point de comparaison à austres quelles qu'elles soyent, pource que le subject qu'elles traictent combat avecques la demonstration, leur donnant le subject, la beaulté et la grandeur : et la demonstration, la preuve si exquise qu'il n'y a que redire, avecques une force et facilité merveilleuse : car on ne sçauroit trouver en toute la geometrie de plus difficiles ny plus profondes matieres escriptes en plus simples et plus clairs termes, et par plus faciles principes que sont celles qu'il a inventées.

On s'imagine toujours pouvoir faire ce que d'autres ont fait.

Ce que les uns attribuent à la vivacité et dexterité de son entendement, qui de nature estoit ainsy aysé : les austres le referent à un travail extresme avecques lequel il facilitoit tant ces choses, qu'il sembloit qu'elles ne luy eussent rien cousté à faire : car il n'y a homme qui de soy-mesme peust inventer la demonstration de ses propositions, quelque peine qu'il employast à la chercher, et neantmoins soubdain qu'on l'a entendue et comprinse, chascun prend ceste opinion de soy-mesme, qu'il l'eust bien trouvée, tant il conduict aisée-

ment,

ment, et par une voye pleine et unie, ce qu'il prent à demonstrer. Pourtant me semble fort vray-semblable ce qu'on dict de luy, qu'il estoit si fort espris et ravi de la doulceur et des attraicts de ceste syrene, laquelle estoit, par maniere de dire, logée chez luy, qu'il en oublioit le boire et le manger, et le reste du traictement de sa personne, de sorte que bien souvent ses serviteurs le traisnoyent par force au baing pour le laver, oindre et estuver, là où encores dedans les cendres du foyer il traçoit quelques figures geometricques. Et pendant qu'on l'oignoit d'huiles de senteurs, il tiroit avecques le doigt des lignes dessuz son corps nud; tant il estoit transporté hors de soy en ectase du plaisir qu'il prenoit à l'estude de la geometrie, et veritablement ravi de l'amour des Muses. Mais entre plusieurs belles choses qu'il a inventées, il semble qu'il estimoit le plus la demonstration de la proportion qu'il y a entre *le Cylindre*, c'est-à-dire, la colonne ronde, et la sphære ou boule dedans contenue, pource qu'il pria ses parents et amys, que quand il seroit mort, ils feissent mettre dessuz sa sepulture un cylindre contenant une sphære massifve, avecques une inscription de sa proportion, dont le contenant excede le contenu. Estant doncques tel Archimedes, il conserva tant qu'en luy estoit, soy et sa ville invincible.

Archimedes aimoit l'étude au point qu'il falloit l'en tirer par force pour le conduire aux repas.

Archimedes a inventé le cylindre.

Mais pour retourner à Marcellus, durant le siege de Syracuse il print la ville de Megares en

Marcellus trouve le moyen de s'emparer de Syracuse.

Sicile, l'une des plus anciennes qui soit en toute l'isle : et si print davantage le camp d'Hippocrates auprès d'Aciles, où il tua plus de huict mille hommes, les surprenant comme ils estoyent après à se loger et à fortifier leur camp ; puis il courut une bonne partie de tout le plat pays de la Sicile, faisant rebeller les villes qui tenoyent le parti des Carthaginois, et en toutes rencontres qu'il eut, deffeit tousiours ceulx qui s'oserent presenter en bataille devant luy. Depuis il advint qu'il surprint un capitaine Lacedæmonien nommé Damippus, ainsy qu'il sortoit de Syracuse par mer : les Syracusains, le desirants r'achepter, l'envoyerent requerir de le mettre à rançon : sur laquelle rançon il feut parlementé par plusieurs fois, et estendit-on expressement ceste practicque en plusieurs assignations ; tant qu'il eut bien consideré une certaine tour, laquelle n'estoit pas gueres soigneusement guardée, et dedans laquelle on pouvoit secrettement mettre quelque nombre de gents, pource que la muraille de la ville en cest endroict-là n'estoit pas gueres difficile à monter.

La ville est saccagee.

Parquoy après qu'il eut bien conjecturé la haulteur de ladicte tour par en estre soubvent approché, et avoir par plusieurs fois parlementé tout auprès, il feit provision d'eschelles, et print l'occasion d'une feste que les Syracusains celebroyent en l'honneur de Diane, et n'entendoyent ce jour-là qu'à boire, joüer et faire grand'chere ; de sorte, que non-seulement il

se saisit de la tour, ains emplit toute l'enceincte des murailles de ses souldards armez avant qu'il feust jour, et feit abbattre le portail de la ville que l'on nomme *Hexapyle*. Et ainsy que les Syracusains ayant senti la surprinse, commençoyent jà à s'esmouvoir, il feit de tous costez sonner les trompettes; ce qui effroya si fort les Syracusains, qu'ils se prindrent tous à fuyr, cuidants que toute la ville entierement feut desia prinse, là où il y avoit encores le plus beau, le plus grand et le plus fort quartier de la ville, nommé *l'Achradine*, qui ne l'estoit point, pource qu'il est emmuré, et se ferme contre le reste de la ville, qui est divisé en deux austres parties, dont l'une s'appelle la ville neuve, l'austre s'appelle la Fortune.

Lesquelles deux parties estant guaignées, Marcellus au poinct du jour y entra par le portail d'Hexapyle : et comme ses capitaines luy disent, qu'il estoit bienheureux d'avoir ainsy facilement prins une si belle ville, on dict, que luy reguardant et considerant la grandeur et beaulté d'icelle, se print à larmoyer, pour la compassion qu'il eut de ce qu'il prevoyoit en debvoir advenir, pensant en soy-mesme comment elle changeroit bientost de forme, quand elle seroit toute pillée et saccagée par son armée : car il n'y avoit capitaine qui eust osé dire le non aux souldards qui en demandoyent le pillage : encores y en avoit-il plusieurs, qui vouloyent à toute force qu'on la

bruslast et rasast entierement : mais Marcellus n'en voulust pas seulement ouyr parler, car encores leur conceda-il bien envis et contre sa volonté, qu'ils peussent faire leur prouffit des biens et des esclaves, leur deffendant au demourant de toucher auscunement aux personnes libres, et de n'occire, oultraiger, violer ne prendre esclave auscun des Syracusains. En quoy, combien qu'il se portast si moderéement et si doulcement, si est-ce qu'il luy faisoit encores mal de veoir une tant belle ville reduicte à si malheureux terme, et ne se pouvoir tenir de monstrer parmi la joye qu'il sentoit de la victoire, la pitié et compassion qu'il avoit de ce qu'il s'attendoit bien de veoir en un instant tant de biens et une si plantureuse opulence dissipée et reduicte à neant. Car on dict que la richesse qui feut lors enlevée au sac de Syracuse, n'estoit pas moindre, que celle de Carthage, qui depuis, non gueres long-temps après, feut saccagée, pource que ce qui restoit à prendre de la ville, feut aussy semblablement prins par trahison bien-tost après, et pillé par les souldards bon gré mal gré qu'on en eust, exceptez les biens et les finances des roys, qui feurent mises à part pour estre portées au thresor public à Rome.

Archimedes est tue dans son étude.

Mais il n'y eut rien en ceste prinse de Syracuse, qui tant despleust à Marcellus, comme feit l'inconvenient d'Archimedes, lequel estoit d'advanture en son estude, là où il cherchoit en luy-mesme la demonstration de quelque

proposition geometricque, dont il avoit tiré le pourtraict et y ayant du tout fiché non-seulement sa pensée, mais aussy sa veuë et ses yeulx, il n'avoit point entendu le bruict des ennemys qui couroyent par la ville et moins encores la surprinse d'icelle. Si feut tout esbahi qu'il veit auprès de luy un souldard qui luy dict qu'il s'en vinst quand et luy parler à Marcellus.

Archimedes luy respondict, *qu'il attendist jusques à ce qu'il eust achevé sa proposition, et reduicte en demonstration*, dequoy le souldard se courrouçant desguaina son espée, et le tua. Les austres disent, que le souldard Romain d'arrivée luy presenta la poincte de l'espée pour le tuer, et qu'Archimedes l'ayant soubdain apperçeu, le requit qu'il voulust attendre un petit, affin que ce qu'il cherchoit ne demourast point imparfaict et sans demonstration; le souldard ne se soucia point de sa speculation, et le tua. Encores y en a-il qui le content en une troisiesme maniere, disants que quelques souldards le rencontrerent par les rues, ainsy qu'il alloit porter à Marcellus quelques instruments de mathematicque dedans une quesse, comme sont les horologes au soleil, spheres, angles, avecques lesquels on mesure à la veuë la grandeur du corps du soleil, et cuidants que ce feust or ou argent, ou quelque austre precieux meuble qu'il portast en ceste quesse, le tuerent. Mais bien est-il certain, que Marcellus en feut fort desplaisant, et qu'il eut en horreur et ne

Marcellus est fort affligé de la mort d'Archimedes.

voulut jamais veoir le meurtrier qui le tua, comme un homme mauldict et excommunié, et qu'ayant trouvé de ses parents, il les caressa et honnora pour l'amour de luy.

Douceur de Marcellus envers plusieurs villes et plusieurs personnes de la Sicile.

Or estoyent bien pour lors les Romains estimez des austres nations, hommes entendants comme il falloit conduire une guerre, et estoyent bien tenus pour bons combattants et dangereux à rencontrer : mais d'æquité, de clemence et d'humanité, et à bref parler, de austre vertu civile et pacificque, ils n'avoyent encores faict veoir auscuns exemples aux nations estrangieres jusques à Marcellus, qui lors monstra par effect aux Grecs, que les Romains estoyent plus justes que eulx : car il traicta si humainement ceulx qui eurent lors à faire à luy, et feit tant de graces aux particuliers et aux villes entieres, que si d'adventure il y eut adoncques quelque chose moins que humainement faicte en la ville de Enna, ou à Megares, ou contre les Syracusains, ce feut plustost par la coulpe de ceulx-mesmes qui en souffrirent le dommage, que par ceulx qui le leur feirent : et pour en faire foy j'en reciteray un seul exemple entre plusieurs. Il y a une ville en la Sicile qui se nomme Engyium, elle n'est pas grande, mais fort ancienne et bien renommée pour l'apport qu'il y a, à cause de l'apparition de certaines deesses qui y sont reclamées, et qu'on appelle les meres.

On dict que les Candiots ont premierement fondé et ædifié le temple qui y est, et y monstre-

l'on des lances et des armes de cuyvre, sur lesquelles il y a le nom de Meriones, et sur d'austres celuy d'Ulysses en escript, qui sont consacrez aux deesses. Ceste ville favorisoit fort opiniastrement aux Carthaginois, et Nicias le premier homme d'icelle faisoit tout ce qu'il pouvoit au contraire, pour les en divertir et les faire tourner du costé des Romains, parlant franchement et à la descouverte en toutes les assemblées du conseil, en remonstrant par vives raisons, que ses adversaires qui conseilloyent le contraire, failloyent bien lourdement au prejudice de la chose publicque, au moyen dequoy ses adversaires craignants son aucthorité et sa puissance, conspirerent entre eulx de le saisir au corps, et le livrer entre les mains des Carthaginois; dont Nicias ayant senti quelque vent, et appercepvant bien qu'on l'espioit pour le prendre, usa d'une telle fourbe pour s'en saulver. C'est qu'il sema en public quelques propos fascheux, et feit plusieurs choses contre l'honneur et contre l'apparition, que l'on croyoit pour chose toute certaine, de ces deesses, disant que c'estoit tout abus, et qu'il n'y falloit point adjouster de foy. Ses ennemys feurent bien ayses de ces propos, estimants que la commune incontinent jugeroit que luy-mesme se seroit procuré les maulx qu'ils pretendoyent luy faire souffrir.

Nicias se sauve par une ruse excellente des mains de ceux qui vouloient le faire périr.

Un jour doncques qu'ils avoyent assigné entre eulx pour le saisir au corps, il advint qu'on tint assemblée de ville, en laquelle Nicias

harangua devant le peuple, conseillant et suadant quelque chose : mais ainsy qu'il feut au milieu de son propos, il se laissa tomber tout de son long contre la terre, dequoy l'assistance se trouva bien esbahie, comme on peust penser : toutesfois personne ne bougea, et quelque espace de temps après, il leiva un peu la teste et la tourna çà et là avecques une voix foible et tremblante, qu'il alloit peu à peu renforçant et haulsant, jusques à ce qu'il veit toute l'assistance du peuple esprinse de frayeur et d'horreur, sans que personne osast dire mot : et adoncques jectant sa robbe et deschirant son saye, il se leiva sur ses pieds à demy nud, et s'en courut vers la porte du theatre en criant que les deesses meres le tourmentoyent : personne ne luy osa toucher ny se mettre au devant de luy, pour la superstitieuse frayeur qu'ils avoyent, pensants que ce feust une punition divine : au moyen dequoy, il luy feut aysé de guaigner la porte de la ville et s'enfuyr, et oncques puis ne feit geste, ny ne dict parole d'homme qui semblast forcené ny possedé de maling esprit.

Sa femme qui s'entendoit avecques luy, et luy aydoit à conduire sa trame, s'alla premierement prosterner aux pieds des deesses meres en leur temple, comme leur suppliante, et depuis feignant vouloir aller chercher son mary, qui comme homme hors de son bon sens couroit les champs, elle sortit de la ville avecques ses petits enfants, sans que personne luy donnast empeschement,

empeschement, ainsy se retirerent-ils tous ensemble sans dangier devers Marcellus à Syracuse. Depuis les Engyeniens feirent tant d'insolences et tant de folies, qu'à la fin Marcellus y alla, qui les feit tous prendre et lier comme pour en faire la punition puis après : mais Nicias s'en vint devers luy, qui en luy embrassant les genoux, et luy baisant les mains, avecques les grosses larmes aux yeulx, le supplia de vouloir avoir pitié de ses pauvres citoyens, commençant à ceulx qui estoyent ses plus grands ennemys. Ceste bonté de Nicias attendrit le cœur à Marcellus, de sorte qu'il leur pardonna à tous, sans faire auscun dommage à la ville, et donna à Nicias plusieurs terres, oultre plusieurs austres beaulx et riches dons qu'il luy feit. Posidonius le philosophe l'escript ainsy en son histoire.

Marcellus apporte à Rome le butin qu'il avoit pris dans Syracuse.

Au demourant, Marcellus estant r'appellé par les Romains, pour la guerre qu'ils avoyent dedans leur païs et à leurs portes, s'en retourna emportant quant et luy la plus grande partie des plus beaulx tableaux, peinctures, statues et austres tels ornements qui feussent à Syracuse, en intention d'en embellir son triumphe, et puis après en parer et orner la ville de Rome, laquelle auparavant n'avoit ny ne cognoissoit rien d'exquis ny de singulier en tels ouvrages : car ceste polisseure, et ceste grace et gentillesse d'ornements de peincture et de sculpture n'y estoit point encores entrée, ains estoit seulement pleine d'armes barbares-

ques, de harnois et de despouilles toutes souillées de sang, et couronnées de trophées, et de monuments des victoires et triomphes guaignez sur divers ennemys, qui n'estoyent point spectacles plaisants, ains plustost effroyables à veoir, ny propres pour spectateurs tendres et delicats : ains plustost comme Epaminondas appelloit la plaine de la Bœoce, *l'eschaffault où Mars jouoit ses jeux :* et Xenophon appelloit la ville d'Ephese, *la bouticque de la guerre :* aussy me semble-il qu'on eust peu lors appeller la ville de Rome, *le temple de Mars guerroyant :* ainsy que dict Pindarus. Et pourtant en acquit Marcellus encores de tant plus la bonne grace et la faveur du commun populaire, pour avoir ainsy embelli et esguayé la ville de Rome des ingenieuses delices et elegantes voluptez des Grecs : mais à l'opposite Fabius Maximus feut plus agreable aux vieulx, pour n'avoir rien emporté de semblable hors de la ville de Tarente, quand il la print : car il est bien vray qu'il en emporta l'or et l'argent comptant, et toute austre richesse utile : mais quant aux images et tableaux, il les laissa en leurs places en disant une seule parole, qui depuis a esté bien receuillie et bien notée, *laissons aux Tarentins leurs dieux qui leur sont courroucez.*

Marcellus blâmé d'avoir amené a Rome des sujets de curiosité pour le peuple.

Et au contraire les gents d'honneur reprenoyent Marcellus, premierement pource qu'ils disoyent qu'en ce faisant il avoit suscité une grande haine et envie contre la ville de Rome, en laquelle non-seulement les hommes, mais

aussy les dieux estoyent detenus prisonniers et meinez en triumphe, et puis pource qu'il avoit empli le commun populaire de curiosité oisifve et de babil, attendu qu'il ne faisoit plus austre chose la pluspart du jour, que s'amuser à causer et deviser de l'excellence des ouvriers et de leurs arts et ouvrages, là où auparavant ils n'avoyent accoustumé que de labourer ou de faire la guerre, sans sçavoir que c'estoit de delices ny d'oisifve superfluité, comme dict Euripides en parlant de Hercules,

> Simple il estoit grossierement atourné,
> Mais des vertus principales orné.

Son grand et petit triomphe.

Toutesfois Marcellus s'en glorifioit entre les Grecs mesmes, disant qu'il avoit enseigné aux Romains à priser et estimer les beaulx et admirables ouvrages de la Grece, ce qu'ils ne sçavoyent pas auparavant; mais à son retour de la Sicile ses malveuillants s'opposerent à ce que l'honneur du triumphe ne luy feust point decerné, et luy sçachant qu'il avoit laissé encores quelque chose à faire en la Sicile, et que la guerre n'y estoit pas de tout poinct achevée, avecques ce qu'il craignoit qu'un troisiesme triumphe ne luy suscitast trop d'envie, se contenta de son bon gré d'avoir l'honneur du grand triumphe en la montaigne d'Alba seulement, et du petit en la ville de Rome. Ceste maniere du moindre triumphe s'appelle en grec εὐαγγ, et les Romains la nomment *Ovatio :* et y a ceste difference

qu'en l'ovation, celuy à qui elle est adjugée n'entre pas dedans la ville dessuz un chariot triumphal, traisné par quatre chevaulx, ny ne porte point sur sa teste du laurier en chappeau de triumphe, ny n'a point les trompettes et clairons sonnants autour de luy, ains marche à pied avecques des pantoufles, au son des fleustes et haultbois, portant sur sa teste un chappeau de meurte, de façon que ceste maniere d'entrée ne sent point sa guerre auscunement, et en est la veue plutost plaisante qu'effroyable.

Dissertation sur le grand et le petit triomphe à Rome.

Ce qui m'est un grand argument pour croire que ces deux sortes d'entrées qu'on decernoit aux capitaines qui retournoyent victorieux ont esté anciennement distinguées, plutost par la maniere que par la grandeur de leurs faicts ; car ceulx qui avecques grand meurtre et effusion de sang humain estoyent venus au-dessuz de leurs ennemys, entroyent en la magnificence du triumphe qui estoit tout martial et terrible, suivis de leurs souldards tous armez et couronnez de chappeaux de laurier, ne plus ne moins que quand ils faisoyent la reveue et la purification de leur camp en la guerre. Mais ceulx qui, sans exploicter les armes, par amiable voye de remonstrances, ou par eloquence venoyent à bout de leurs entreprinses, la loy leur concedoit l'honneur de l'austre façon d'entrée pacificque pleine de feste et de joye, pource que la fleuste est un passe-temps qui appar-

tient à la paix, et le meurte est un arbre consacré à Venus, laquelle plus qu'austre dieu ny deesse hayt la force, la violence et la guerre. Et ceste seconde sorte d'entrée a esté appellée *Ovatio*, non (comme plusieurs des Grecs ont cuidé) de ce terme *Evan*, qui est une voix et un chant de joye, encores qu'on ayt accoustumé de convoyer et accompaigner le capitaine ainsy entrant, en criant et chantant *Evan ;* mais ç'ont esté quelques Grecs qui ont voulu tirer la derivation de ce mot d'une coustume qui leur est ordinaire, avecques ce qu'ils ont estimé que quelque partie de cest honneur appartinst au dieu Bacchus, lequel nous surnommons *Evius*, et quelquesfois *Triambus :* mais ce n'est pas la vraye derivation du nom, ains est, pource qu'à l'entrée triumphale le capitaine triumphateur et victorieux par les anciennes coustumes de Rome immoloit un ou plusieurs bœufs, et en l'ovation, il immoloit seulement une brebis que les Romains appellent *Ovem*, dont l'entrée a esté nommée ovation.

En quoy faict à considerer la difference qu'il y a entre celuy qui establit les loyx et coustumes des Romains, et celuy qui feit celles des Lacedæmoniens, comment ils ordonnerent les sacrifices pour la victoire à l'opposite l'un de l'austre : pource qu'à Sparte le capitaine qui par astuce ou par amyable voye a faict ce qu'il a voulu, sacrifie aux dieux un bœuf, et celuy qui l'a faict par bataille

et force d'armes sacrifie un cocq ; car encores qu'ils feussent gents fort belliqueux, si est-ce qu'ils estimoyent plus grand exploict et plus convenable à l'homme celuy qui est conduict par remonstrance, par bon sens et par raison, que celuy qui est executé avecques hardiesse et force d'armes. Ainsy peust-on considerer lequel des deux en cela a le mieulx ordonné.

Marcellus, consul pour la quatrieme fois, est accuse par les ambassadeurs des Syracusains.

Au demourant, estant Marcellus esleu consul pour la quatriesme fois, ses ennemis et malveuillants susciterent les Syracusains, et leur suaderent de se venir plaindre au senat et crier contre luy, en l'accusant qu'il les auroit cruellement et inhumainement traictez contre les alliances et confederations qu'ils avoyent de long-temps avecques les Romains. Estant doncques un jour Marcellus au Capitole, où il faisoit quelque sacrifice, ainsy que le senat se tenoit, les deputez de Syracuse y entrerent, et se jectants à genoux requirent qu'on leur donnast audience et qu'on leur feit justice. L'austre consul, qui estoit present, les rabroiia, estant marry de ce qu'ils avoyent ainsy malicieusement espié l'occasion que Marcellus ne feust pas en la compaignie. Mais aussy-tost que Marcellus en feut adverti, toutes choses laissées, il s'y en alla incontinent, et s'assit premierement en la chaire consulaire, où il donna audience, et depescha quelques affaires comme consul, puis quand il eut achevé il descendit de la chaire à bas, et

s'alla mettre comme personne privée en la place d'où souloyent respondre ceulx qu'on accusoit de quelque crime, donnant permission aux Syracusains de dire et alleguer ce qu'ils vouldroyent à l'encontre de luy.

Si feurent les Syracusains bien estonnez quand ils veirent la gravité de ce personnage et son asseurée contenance en toutes choses; et si paravant ils l'avoyent esprouvé non soubstenable en armes, encores le trouverent-ils lors plus redoubtable en sa robbe longue consulaire, de maniere qu'ils ne l'osoyent pas seulement reguarder entre deux yeulx. Ce neantmoins à l'instiguation des adversaires de Marcellus, ils s'asseurerent à la fin, et commencerent leur accusation, meslée de plaincte et de lamentation, dont la substance en sommaire estoit, *qu'estants amys et alliez des Romains ils avoyent souffert des choses que les austres capitaines bien souvent remettoient et ne faisoyent pas souffrir aux ennemys.*

A quoy Marcellus promptement respondict au contraire, que pour plusieurs maulx et plusieurs torts que les Romains avoyent reçeups d'eulx, ils n'avoyent rien souffert, sinon ce qu'il est impossible que ne souffrent ceulx qui resistent jusques à estre prins par force d'armes, de laquelle prinse eulx-mesmes avoyent esté cause, n'ayants pas voulu obeir ny consentir aux raisonnables conditions de paix qu'il leur avoit par plusieurs fois proposées: et si ne pouvoyent dire pour leur des-

charge que ç'eussent esté les tyrans qui les eussent forcez de soubstenir ceste guerre, car au contraire, pour y pouvoir entrer, ils avoyent esté contents de se soubsmettre à une tyrannie.

Après que les uns et les austres eurent desduict leurs raisons, les Syracusains, comme la coustume est, sortirent hors la salle du senat, et aussy feit Marcellus, laissant presider son compaignon au consulat, et attendit à la porte le jugement du senat sans rien changer de son visage, ny de sa contenance accoustumée, ny pour crainte de la sentence, ny pour cholere à l'encontre des Syracusains, ains attendant doulcement et attrempéement l'issue du jugement. Après que les voix des senateurs eurent esté receuillies, et que par la pluralité d'icelles Marcellus eut esté absouls à pur et à plein, les Syracusains en plorant se jecterent à ses pieds, et le supplierent de ne vouloir tenir son cœur, ny exercer son ire à l'encontre d'eulx qui estoyent là presents : et au demourant d'avoir pitié du reste de la ville, laquelle estoit bien soubvenante des graces qu'elle avoit receues de luy, et s'en tiendroit redevable à tousiours-mais à luy.

Marcellus est justifié et absous, les Syracusains l'honorent beaucoup dans la suite.

Marcellus esmeu à pitié par leurs prieres, leur pardonna, et tousiours depuis feit tous les plaisirs qui luy feurent possibles aux austres Syracusains; car à son instance et requeste le senat aucthorisa et confirma ce qu'il leur avoit octroyé, qu'ils peussent vivre en pleine liberté

Marcellus obtient beaucoup de privileges en faveur des Syracusains.

liberté soubz leurs loyx, et jouyr paisiblement des biens qui leur estoyent demourez : en recompense dequoy ceulx de Syracuse luy feirent plusieurs grands honneurs, et entre austres feirent une ordonnance, que dès-lors en avant toutes et quantesfois que Marcellus ou auscun de ses descendants mettroyent le pied en la Sicile, les Syracusains en feroyent feste publicque, portants chappeaux de fleurs sur leurs testes, et faisants sacrifices aux dieux.

Marcellus poursuit Annibal dans l'Italie et le chasse de la Poulle.

Cela faict, Marcellus commencea à se tourner contre Hannibal, et là où tous les austres consuls presque, et tous les austres capitaines depuis la deffaicte de Cannes, avoyent usé de ceste seule ruse encontre luy, de fuyr la lice, et jamais ne s'attacher à combattre à luy, il print un chemin du tout opposite, estimant que la longueur du temps, lequel on estimoit debvoir miner et consommer les forces de Hannibal, auroit plustost achevé de ruiner et destruire toute l'Italie, et que Fabius Maximus, qui reguardoit trop à la seureté, n'estoit pas bien à propos pour remedier à la maladie presente de la chose publicque Romaine, attendant que ceste guerre se terminast par la deffaillance des forces de Rome, et faisant la fauste que commettent les craintifs medecins, à fauste d'oser à bon escient remedier à la maladie pendant qu'il en est temps, estimant que la consomption des forces feust diminution de la maladie. Si s'en alla premierement contre les villes des Samnites, grandes et puissantes, qui

s'estoyent soubstraictes de l'obeyssance des Romains, et les reprint avecques bonne provision de bleds et de deniers qu'il trouva dedans, oultre trois mille hommes de guerre que Hannibal y avoit laissez pour les guarder, qu'il print aussy.

Puis ayant Hannibal occis en la Poüille le vice-consul Cneus Fulvius, avecques onze colonnels de mille hommes de pied chascun; et ayant aussy mis en pieces la plus grande partie de son armée, Marcellus escripvit des lettres à Rome, par lesquelles il taschoit à reconforter le senat et le peuple, disant qu'il s'en alloit celle part, et qu'ils s'asseurassent qu'il en chasseroit Hannibal. Ces lettres leuës ne reconforterent point les Romains, ainsy qu'escript Livius, ains augmenterent leur crainte et leur souci, pource qu'ils estimerent le dangier à venir plus grand que la perte passée, d'austant qu'ils tenoyent Marcellus pour plus grand et meilleur capitaine que n'avoit esté Fulvius. Toutesfois Marcellus, suyvant ce qu'il avoit escript à Rome, chassa Hannibal hors de la Poüille, et le feit retirer en la Lucanie, auquel païs l'ayant trouvé près d'une ville nommée Numistron, où il s'estoit logé sur les costaux, en lieux forts et advantageux, Marcellus se campa tout auprès, emmi la plaine, et le lendemain feut le premier qui presenta la bataille à son ennemy.

Hannibal de l'austre costé descendit aussy en la plaine, de sorte qu'il y eut bataille,

laquelle ne feut point decidée, encores qu'elle feust fort aspre, et qu'elle durast bien longuement : car ayant commencé à combattre environ les neuf heures du matin, à peine se demeslerent-ils qu'il estoit ja nuict toute noire ; et le lendemain au poinct du jour il rangea derechef ses gents en bataille parmy la desconfiture des morts, et deffia Hannibal à venir une austre fois esprouver à qui demoureroit la victoire ; ce qu'il ne voulut pas faire, ains se partit de là : au moyen de quoy Marcellus eut beau loisir de despouïller à son ayse les corps morts de ses ennemys, et de donner sepulture aux siens.

Marcellus livre bataille à Annibal et se rend maître de son camp.

Quoy faict, il se remeit incontinent à poursuivre son ennemy à la trace, lequel luy dressa plusieurs aguets et embusches ; mais jamais il ne donna dedans pas une ; et en toutes les rencontres et escarmouches où ils s'attacherent, eut tousiours l'advantage, dont il acquit grande estime et grande reputation. A l'occasion de quoy, estant prochain le temps qu'il falloit eslire de nouveaulx consuls, le senat feut d'advis d'envoyer plustost querir l'austre consul qui estoit en la Sicile, que de remuer Marcellus, qui estoit attaché à Hannibal.

Parquoy, arrivé que feut l'austre consul, le senat luy commanda de nommer dictateur Quintus Fulvius, pource que le dictateur ne s'eslit point ny par le peuple, ny par le senat ; mais l'un des consuls ou des prætеurs, en pleine assemblée du peuple, nomme tel qui

luy plaist pour dictateur, et semble que ce nom de dictateur ait esté imposé de là, à cause que *dicere* en language Romain, signifie nommer : toutesfois, les austres veu'ent dire qu'il a ainsy esté appellé pource qu'il ne met point les affaires en desliberation du senat, ny à la pluralité des voix et suffrages du peuple, ains commande, de sa propre aucthorité, ce que bon luy semble, sans en parler ny demander à personne : ce qui a bien quelque apparence, par ce qu'ils appellent les commandements des magistrats *Edicta*, que nous austres Grecs appellons *Diatagmata*.

Marcellus et Fabius conc'ertent ensemble les moyens d'inquiéter Annibal, et l'empêchent de secourir Tarente.

Estant doncques venu de la Sicile le compaignon de Marcellus au consulat, il voulut nommer dictateur un austre que celuy que le senat luy presentoit ; et pour n'estre contrainct de faire ce qu'il n'eust pas voulu, il se partit une nuict, et s'en retourna en la Sicile. Ainsy le peuple designa et nomma pour dictateur Quintus Fulvius, et le senat escripvit à Marcellus qu'il le confirmast ; ce qu'il feit, et aucthorisa la nomination du peuple, et luy, feut derechef esleu proconsul pour l'année ensuivant, en laquelle ayant conferé avecques Fabius Maximus des affaires de la guerre, ils arresterent ensemble que Fabius iroit essayer de reprendre la ville de Tarente, et que cependant Marcellus feroit la guerre à Hannibal, pour le divertir et enguarder qu'il ne la peust aller secourir.

Ce conseil prins entre eulx, Marcellus l'alla

trouver près la ville de Cannusium, là où comme Hannibal changea souvent de logis, pour n'estre point contrainct de venir à la bataille malgré luy, il trouvoit neantmoins tousiours Marcellus devant luy, jusques à ce qu'un jour, s'estant arresté en un logis, il le harcella tant par continuelles allarmes et escarmouches, qu'il l'attira à la bataille, laquelle feut desbattue tout le long du jour jusques à la nuict, qui les contraignit tous deux de soy retirer; et le lendemain, dès l'aulbe du jour, Marcellus comparut encores en campaigne avecques son armée rangée en bataille; de quoy Hannibal estant ennuyé, assembla les Carthaginois, et leur feit une harangue, par laquelle il les pria de vouloir encores combattre ceste fois-là, si jamais ils avoyent, par le passé, combattu pour l'amour de luy. *Car vous voyez*, dict-il, *comment, après avoir tant de fois vaincu et guaigné tant de batailles, nous n'avons pas loisir de reprendre haleine à nostre ayse, et ne pouvons avoir repos, quelque victorieux que nous soyons, si nous ne chassons cest homme-ici.*

Bataille terrible entre les Romains et les Carthaginois pendant trois jours entiers, où les Romains demeurent victorieux.

Après les avoir ainsy preschez, il les meina en la bataille, en laquelle Marcellus, hors de propos et de saison, voulut user d'une ruse de guerre qui luy feit avoir du pire: car voyant la poincte droicte de son armée fort pressée, il feit marcher l'une des legions qui estoit derriere en ordonnance, au front de la bataille, pour soubstenir ceulx qui en avoyent besoing; mais ce remuement troubla ceulx qui combat-

toyent, et donna la victoire aux ennemys, qui occirent bien ce jour-là deux mille sept cent hommes Romains. Mais retourné que feut Marcellus en son camp, il feit incontinent assembler ses gents, ausquels il commencea à dire qu'il voyoit bien assez d'armes et de corps d'hommes, mais des Romains qu'il n'en voyoit point : quoy ouy, les souldards luy requirent pardon de la fauste qu'ils avoyent faicte, et il leur respondict qu'il ne le leur donneroit point tant qu'ils seroyent vaincus, mais que ouï bien quand ils auroyent vaincu, et que le lendemain il les remeineroit en bataille contre l'ennemy, affin que ceulx qui estoyent à Rome sçeussent plustost la nouvelle de leur victoire que de leur fuite.

Cela dict, il ordonna qu'on baillast de l'orge au lieu de fourment aux bandes qui avoyent tourné le dos les premiers; tellement que, combien qu'il y en eust beaucoup en dangier de leurs personnes pour les grands coups qu'ils avoyent reçeups en la bataille, si n'y en eut-il pas un à qui les paroles de Marcellus ne cuisissent plus que ses propres bleçures. Le lendemain au plus matin feut mise hors, sur la tente du capitaine, la cote d'armes teincte en escarlate, qui est le signe ordinaire quand il y doibt avoir bataille; et feurent les compaignies qui, le jour devant, avoyent esté deshonnorées, mises à leur requeste au front de toute la bataille, et les particuliers capitaines, tirants semblablement aux champs les austres bandes qui n'a-

voyent point esté rompues, les rangerent après. Ce qu'entendant Hannibal, s'escria : *ô dieux ! quel homme est-ce cy, qui ne se sçauroit contenir, ny en bonne ny en maulvaise fortune ! Car il est seul qui ne donne jamais repos à son ennemy quand il l'a vaincu, ny n'en prend quand il est abbattu. Nous n'aurons jamais faict à luy, à ce que je voy, puisque la honte, soit qu'il guaigne ou qu'il perde, luy donne tousiours un aiguillon de plus oser et de plus entreprendre.*

Après ces remonstrances d'une part et d'austre, commencerent les deux armées à marcher et s'entrechocquer : là où estants les hommes aussy forts d'un costé que d'austre, Hannibal commanda qu'on feist marcher en avant jusques au front de sa bataille ses elephants, et qu'on les chassast jusques dedans les ennemys ; comme il feut faict, et feut cela cause de troubler un peu, et faire bransler les premiers rangs, jusques à ce que Flavius, colonnel de mille hommes de pied, print une enseigne en sa main, et marcha au-devant de ces bestes, à la premiere desquelles il donna si rudement de la hante de l'enseigne, qu'il la feit tourner arriere. Ce premier-là s'estant ainsy tourné, alla heurter le second qui le suivoit, et le destourna, et celuy-là consequemment les austres qui venoyent après de main en main.

Ce que voyant Marcellus, commanda à ses gents de cheval qu'ils donnassent de tout leur effort en cest endroict-là, où il voyoit les ennemys ja un peu troublez pour ces bestes qui

retournoyent contre eulx, et faire qu'ils s'embarrassassent encores davantage, comme ils feirent, et chargerent si asprement les Carthaginois, qu'ils leur feirent tourner le dos à val de route, et les meinerent battants jusques dedans leur camp, là où feut le plus grand meurtre, à cause des elephants, qui là feurent tuez, et tomberent dedans la porte du camp : car on dict qu'il feut tué en ceste deffaicte-là plus de huict mille hommes, et du costé des Romains bien trois mille, et tous les austres presque bleçez : ce qui donna moyen à Hannibal de se partir de là où il estoit, à son ayse, la nuict, et de s'escarter bien loing de là, pource que Marcellus ne le peust suivre promptement, à cause du grand nombre de bleçez qu'il avoit en son camp, et se retira à petites journées en la campaigne, là où il passa l'esté à sejour en la ville de Sesse pour faire panser et guarir ses malades.

Marcellus est accusé à Rome, où il se rend pour se justifier.

Ainsy Hannibal s'estant à la fin depestré de Marcellus, et ayant son armée deslibvrée pour s'en servir à ce que bon luy sembloit, alla bruslant, guastant et destruisant l'Italie de tous costez sans craindre plus rien. Cela donna maulvais bruict à Marcellus dedans Rome, et ne faillirent pas ses ennemys à se servir de ceste occasion : car ils susciterent incontinent un des tribuns du peuple, Publius Bibulus, homme violent et temeraire, mais eloquent, et qui disoit bien ce qu'il vouloit, pour l'accuser. Si feit assembler en conseil le peuple par

par plusieurs fois, où il meit en avant qu'il falloit r'appeller Marcellus, et donner la charge de son armée à quelque austre : car quant à luy, disoit-il, pour avoir seulement faict un peu de guerre à Hannibal, comme par maniere de dire, pour s'estre un petit eschauffé à la luicte, il s'est retiré aux baings chaulds pour se traicter à son ayse. Quoy entendant Marcellus, laissa ses lieutenants en son camp, et s'en alla en personne à Rome pour respondre aux calomnies qu'on luy mettoit suz, et trouva que sur ces calomnies-là on se preparoit à luy faire son procez Si y eut jour assigné pour ouyr les parties, et s'assembla le peuple dedans le grand parc des lices, qu'on appelle *Circus Flaminius*, pour en donner sa sentence.

Et là le tribun Publius Bibulus montant en chaire, d-sduisit bien au long son accusation; et Marcellus après luy respondict sobrement et en peu de paroles, pour se justifier seulement : mais les principaulx et plus notables personnages de la ville prindrent la parole pour luy, qui remonstrerent franchement et librement au peuple qu'il ne debvoit pas pirement juger de la vertu de Marcellus, en le condamnant d'auscune lascheté, que faisoit leur ennemy mesme, attendu que c'estoit celuy de tous leurs capitaines que Hannibal fuyoit, et faisoit tout ce qu'il pouvoit pour n'avoir point à combattre contre luy, là où il cherchoit à combattre tous les austres.

Ces remonstrances ouyes, tant s'en fallut que

Marcellus est absous et élu consul pour la cinquieme fois.

l'issue du procez feust telle comme l'accusateur esperoit, qu'au contraire Marcellus, non-seulement feut absouls à pur et à plein, mais davantage feut esleu consul pour la cinquiesme fois : et entré qu'il feut en son nouveau magistrat, s'en alla premierement en la Thoscane, là où visitant toutes les bonnes villes les unes après les austres, et les appaisant, il assopit un grand mouvement de tout le païs, qui estoit en bransle de soy rebeller. Puis, à son retour, il voulut dedier le temple d'Honneur et de Vertu qu'il avoit faict ædifier du butin guaigné en la guerre de Sicile : mais les prebstres s'y opposerent, disant que deux dieux ne pouvoyent estre contenus en un seul temple. Au moyen de quoy il commencea à en ædifier un austre tout joignant le premier, estant toutesfois fort mal content de l'opposition et empeschement de ces prebstres ; et la prenant en maulvais presage, avecques ce mesmement qu'il y avoit plusieurs austres signes et presages celestes qui d'ailleurs le tenoyent en peine : car il y eut tout à un coup plusieurs temples atteincts et touchez de la fouldre, et les rats et souris rongerent de l'or qui estoit en la chapelle de Jupiter *Capitolin*. Et disoit-on qu'un bœuf avoit parlé, qu'il estoit sorti un enfant de la teste d'un elephant, et que l'enfant estoit encores vivant. Qui plus est, les prebstres et devins sacrifiants aux dieux pour divertir et destourner le malheur de ces sinistres presages, jamais ne peurent avoir signes favorables des sacrifices.

Présages défavorables à Marcellus.

Au moyen de quoy ils taschoyent de le retenir à Rome, là où il ardoit et brusloit de desir qu'il avoit de s'en aller vistement à la guerre, pource que jamais homme ne desira si ardemment chose, quelle qu'elle soit, comme luy desiroit se trouver en bataille contre Hannibal; car il ne songeoit d'austre chose la nuict en dormant, et ne parloit d'austre chose le jour avecques ses amys et compaignons en veillant, ne requerant austre chose aux dieux en ses prieres et oraisons, sinon qu'il peust trouver Hannibal en champ de bataille : et croy qu'il eust encores plus volontiers combattu dedans le pourpris d'une mesme muraille de ville, ou d'une mesme closture de camp. Et si n'eust esté qu'il estoit ja comblé de gloire, et que par plusieurs preuves il n'eust faict cognoistre qu'il estoit austant meur, austant sage et prudent que nul austre capitaine de son temps, j'eusse dict que c'estoit une passion et affection de jeunesse qui le transportoit, et un desir plus ambitieux que ne portoit l'aage en laquelle il se trouvoit alors : car il avoit plus de soixante ans quand il feut esleu consul pour la cinquiesme fois.

Marcellus desiroit combattre Annibal en bataille rangée.

Ce neantmoins, après avoir faict les sacrifices propitiatoires, et les purifications telles que les devins les ordonnerent, il se partit de Rome avecques son compaignon pour aller à la guerre, où il trouva Hannibal de sejour entre les villes de Baucie et de Venouse, et tascha par tous moyens à le tirer à la bataille;

ce qu'il ne voulut oncques faire : mais estant adverty par ses espies que les consuls Romains envoyoyent une armée pour assieger la ville des Locriens, qu'on surnomme *Epizephyriens*, c'est-à-dire Occidentaulx, à la difference de ceulx de la Grece, qui, à comparaison de ceulx d'Italie, sont Orientaulx, il dressa embusche à ceulx qui y alloyent au-dessoubz de la mote de Petelie, qui estoit sur leur chemin, où il tua bien environ deux mille cinq cent hommes. Cela enflamma encores plus le courage de Marcellus, du desir de venir à la bataille, de sorte qu'il se deslogea de là où il estoit pour s'approcher encores plus près de son ennemy.

Annibal tue dans une rencontre environ deux mille cinq cens hommes à Marcellus.

Or y avoit-il entre leurs deux camps une butte forte d'assiette, et couverte de boccages à l'entour, et y avoit des eschoguettes haultes, dont on pouvoit descouvrir de loing vers l'un et vers l'austre camp, et au bas couroyent force fontaines et ruisseaux, de maniere que les Romains s'esbahissoyent comment Hannibal, qui y estoit arrivé le premier, ne s'en estoit saisi et l'avoit ainsy abandonné à ses ennemys ; mais c'estoit pource que si le lieu estoit commode pour loger un camp, encores luy sembloit-il plus à propos pour y dresser embusche, auquel effect il ayma mieulx s'en servir. Si emplit les bois, les fonceaux et vallées d'alentour, de bon nombre de gents de traict, et d'austres combattants avecques armes de long bois, s'asseurant que le lieu de soy-

Marcellus est enveloppé par des troupes qu'Annibal avoit mises en embuscade, en voulant s'emparer d'un poste avantageux.

mesme y attireroit assez les Romains : en quoy il ne feut pas deçeu de son esperance ; car incontinent il courut un bruict parmy le camp des Romains, qu'il falloit occuper ce logis-là, et n'y avoit celuy qui ne se meslast de discourir comme bien entendu au faict de la guerre, combien d'advantage ils auroyent sur leurs ennemys, principalement s'ils s'y alloyent loger, ou à tout le moins s'ils y bastissoyent un fort.

Parquoy Marcellus feut d'advis d'y aller luy-mesme en personne, avecques quelque peu de gens de cheval, pour recognoistre et visiter le lieu : mais avant que partir il appella son devin pour sacrifier aux dieux, et la premiere hostie immolée, le devin luy en monstra le foye qui n'avoit point de teste : mais à la seconde qu'il immola se trouva une belle et grosse teste au foye, et toutes les austres parties entieres et fresches à merveilles, de sorte qu'il sembloit qu'elles effaçassent toute la crainte des maulvais signes et presages de la premiere hostie : toutesfois au contraire les devins disoyent que cela les troubloit et espouvantoit davantage, pource que ces presages de sacrifices si beaulx et si propices, tout à coup après d'austre si laids et si tristes, leur estoyent suspects, à cause d'une si estrange et si soubdaine mutation : mais comme dict le poëte Pindarus,

Il n'est feu bruslant tousiours,
Mur d'acier, ny chose née,

Qui peust arrester le cours
De fatale destinée.

Marcellus est tué sur le champ de bataille avec quelques autres.

Si monta Marcellus à cheval, et qui plus est, meina quant et luy son compaignon au consulat Quintus Crispinus, et son fils aussy qui estoit capitaine de mille hommes de pied, avecques deux cent vingt hommes de cheval seulement, dont encores n'y en avoit-il pas un naturel Romain, ains estoyent tous Thoscans, excepté quarante Fregellaniens, qui s'estoyent dès le commencement de ceste guerre tousiours monstrez fort fideles et fort affectionnez envers Marcellus : mais estant, comme nous avons dict, la butte couverte d'arbres et de brossailles, les ennemys avoyent mis un homme sur la plus haulte guette qui y feut, pour faire le guet et les advertir s'il verroit rien venir. Les Romains ne l'eussent sçeu appercevoir, et luy au contraire descouvroit jusques dedans leur camp tout ce qui s'y faisoit, comme lors il advisa ceulx qui estoyent en embusche, de la venue de Marcellus, et eulx le laisserent approcher jusqu'à ce qu'il feut tout contre eulx, puis tout soubdain se leiverent ensemble, et l'enveloppants commencerent à luy tirer coups de traict et coup de main, les uns poursuivants ceulx qui fuyoyent, et les austres combattants ceulx qui faisoyent teste, qui estoyent les quarante Fregellaniens, lesquels encores que les austres Thoscans eussent prins la fuitte au premier cri qu'ils ouyrent, se serrerent ensemble pour deffendre les personnes des deux consuls, jusques

à ce que Crispinus ayant reçeu sur son corps deux coups de javeline, tourna son cheval pour fuyr : mais il y eut un des ennemys qui donna à Marcellus un coup de lance ayant le fer plat à travers les flancs, dont il le perça de part en part ; ce que voyant ceulx des Fregellaniens, qui estoyent encores demourez en vie en bien petit nombre, le laisserent tombé en terre, et prindrent son fils qui estoit bleçé aussy, avecques lequel ils se saulverent à course de cheval dedans leur camp. Il n'y eut en ceste rencontre gueres plus de quarante hommes tuez, et de prisonniers y eut cinq des sergents qui portoyent les haches devant les consuls, et vingt austres hommes de cheval : l'austre consul Crispinus mourut aussy des bleçeures qu'il y reçeupt, peu de jours après, qui feut un inconvenient non jamais advenu auparavant aux Romains, que tous les deux consuls mourussent en une mesme rencontre.

Crispinus, collegue de Marcellus, est tue dans la même journée.

Or quant à Hannibal, il ne feit pas grand compte des austres qui demourerent prins ou morts en ceste rencontre : mais quand il entendit que Marcellus y estoit demouré sur le champ, il s'y encourut incontinent luy-mesme, et reguardant curieusement son corps de près et longuement, en considerant la force de la taille dont il estoit, et le traict de son visage, après qu'il eut le tout bien contemplé il ne se laissa eschapper de la bouche pas une parole insolente, ny ne monstra à sa face une chere joyeuse, comme eust faict quelque austre qui

Honneurs funebres qu'Annibal rend au corps de Marcellus.

feust venu à bout d'un si aspre et si dangereux ennemy, ains s'esbahissant comme il estoit venu là mourir ainsy estrangiement, luy osta du doigt son anneau dont il cachetoit ses lettres, et faisant ensevelir son corps ainsy qu'il luy appartenoit, le feit brusler honnorablement, puis en feit mettre les os et les cendres dedans une buye d'argent, sur laquelle il posa luy-mesme une couronne d'or, et l'envoya à son fils; mais il y eut quelques chevaulx legers Numidiens, qui par le chemin rencontrerent ceulx qui portoyent celle buye, et la leur voulurent oster; les austres se meirent en debvoir de la retenir, de maniere qu'il fallut que les Numidiens usassent de force pour l'avoir : et ainsy en tirant et combattant à qui l'auroit, les os et les cendres feurent semez et dispersez çà et là.

Ce qu'entendant Hannibal dict à ceulx qui se trouverent lors autour de luy, *voyez comment il n'est pas possible de faire auscune chose, si elle ne plaist à Dieu.* Si feit bien chastier les Numidiens, mais au demourant, il ne se soucia plus de faire chercher ny receuillir les ossements de Marcellus, ayant opinion que c'estoit quelque dieu qui avoit voulu qu'il mourust ainsy estrangiement, et que davantage son corps demourast sans sepulture. Ainsy l'escripvent Cornelius Nepos et Valerius Maximus : mais Livius et Augustus Cæsar disent, que la buye feut portée à son fils, et inhumée magnificquement. Il y a en plusieurs lieux des ouvrages et ædifices publics, qui ont esté faicts et dediez par

Les cendres de Marcellus, recueillies par les soins d'Annibal, sont apportées à son fils.

par Marcellus, oultre ceulx qui sont à Rome, comme à Catane en la Sicile, un parc à exercer les jeunes gents, et en l'isle de Samothrace au temple des dieux, qu'on appelle *Cabires*, plusieurs images et plusieurs tableaux qu'il y feit porter de Syracuse, et en l'isle de Lindos au temple de Minerve, où il y a entre austres une sienne statue, soubz laquelle est engravé ceste epigramme, ainsy que l'escript le philosophe Posidonius.

Ami passant, tu vois icy l'image
De Claudius Marcellus, le lignage
Duquel estant à Rome très-illustre,
Est esclairci encores par son lustre,
Pource qu'il feut comme une estoile claire,
En son pays, où le lieu consulaire
Il tint sept fois, et à chascune feit
Des ennemys grand meurtre qu'il deffeit.

Celuy qui a composé ceste epigramme, compte les deux fois qu'il feut vice-consul pour deux consulats entiers : mais sa posterité a continué tousiours en grand honneur jusqu'à Marcellus, fils de la sœur d'Auguste Cæsar, Octavia, et de Caius Marcellus. Il mourut jeune estant ædile de Rome, et ayant espousé Julia, fille d'Auguste, avecques laquelle il ne vescut pas longuement : mais pour honnorer sa memoire, Octavia sa mere dedia *la librairie*, et Auguste Cæsar *le theatre*, qui sont encores appellez jusqu'aujourd'huy le theatre et la librairie de Marcellus.

Fin de la Vie de Marcellus.

COMPARAISON

DE MARCELLUS AVEC PELOPIDAS.

CE sont les choses qui m'ont semblé plus dignes de memoire ès faicts et gestes de Pelopidas et de Marcellus : mais estants leurs mœurs et leurs natures au demourant pareilles et semblables, pource qu'ils ont esté tous deux vaillants, laborieux, magnanimes et courageux, il y pourroit avoir ceste seule difference, que Marcellus, en plusieurs villes qu'il print d'assault, feit de grands meurtres, et espandit beaucoup de sang humain, là où Epaminondas et Pelopidas jamais ne tuerent homme qu'ils eussent vaincu, ny n'asservirent ville quelconque qu'ils eussent prinse : et a-l'on opinion que les Thebains n'eussent pas si cruellement traicté les Orchomeniens comme ils feirent, si l'un d'eulx ou tous deux y eussent esté presents. Mais quant aux faicts, ce feut à Marcellus un grand et admirable exploict de deffaire une si grosse trouppe de Gaulois à pied et à cheval, avecques si peu de chevalerie qu'il meina quand et luy ; ce qu'on ne trouvera pas avoir oncques esté faict par austre capitaine que par luy, mesmement qui ayt, avecques sa propre main, occis sur le champ le chef des ennemys : à quoy Pelopidas ne peust advenir ; car taschant à tuer le tyran de Pheres, il feut tué luy-mesme le premier, et souffrit ce qu'il avoit envie de faire.

Toutesfois on peust opposer à cest acte là les batailles de Leuctres et de Tegyre, qui feurent deux très-memorables et très-glorieux combats ; mais en recompense aussy ne sçauroit-on alleguer exploict auscun de Marcellus, faict d'emblée, qui merite d'estre comparé à ce que feit Pelopidas à son retour d'exil, quand il occit les tyrans qui detenoyent Thebes en servitude ; car ce feut un acte de ruse, de surprinse et d'emblée, le plus grand et le plus digne de memoire qui feut oncques. Il est bien vray que Marcellus avoit affaire à Hannibal, qui estoit un très-dangereux et très-redoubtable ennemy ; mais aussy avoyent lors les Thebains affaire aux Lacedæmo-

niens, lesquels, pour certain, cederent à Pelopidas en la bataille de Tegyre, et en celle de Leuctres : là où Marcellus ne vainquit jamais Hannibal une seule fois, ainsy comme escript Polybius, ains demoura tousiours invincible jusqu'à la journée que Scipion le deffeit en bataille.

Toutesfois nous adjoustons plus de foy à ce qu'en ont escript Cæsar, Livius, Cornelius Nepos, et entre les Grecs le roy Juba, que Marcellus ayt bien rompu et deffaict quelquefois aucunes trouppes de Hannibal ; mais ce ne feurent jamais deroutes de grande consequence, et semble que ç'ait esté plustost quelque tromperie de cest Africain là, qu'austrement : ce qui neantmoins feut meritoirement et à bonne raison grandement loüé, prisé et estimé, d'avoir tellement remis le cœur aux Romains, qu'ils osassent attendre et faire teste à ce Carthaginois après tant de deffaictes d'armées Romaines, tant de chefs d'exercites occis en bataille, et un si dangereux esbranslement de tout l'empire Romain.

Car celuy qui, au lieu de la longue crainte et d'une frayeur esperdue, ja par longueur de temps envieillie, feit renaistre ès courages des souldards Romains une envie et une ardeur de se trouver aux prinses et aux mains encontre l'ennemy, et qui les asseura et encouragea jusqu'à ne ceder pas facilement la victoire, mais à la desbattre et quereller vertueusement, ce feut Marcellus seul, pource qu'au lieu qu'ils estoyent ja tous accoustumez, pour la longue durée de leurs pertes et malheurs, de se reputer bien-heureux quand ils se pouvoyent saulver de vistesse, et eschapper des mains de Hannibal, il leur ensigna à avoir honte de se saulver en route, à ne vouloir point confesser d'avoir esté en bransle de reculer, et à estre marris quand ils se retiroyent sans avoir vaincu et battu leurs ennemys : et pour austant que Pelopidas ne feut jamais rompu en bataille, où il feut capitaine en chef, et que Marcellus en guaigna plus que nul austre capitaine de son temps, il pourroit sembler que le grand nombre des victoires de l'un vien-

droit à s'esgualer et compenser avecques le non avoir jamais esté vaincu de l'austre.

Il est vray que Marcellus print la ville de Syracuse, et Pelopidas faillit à prendre celle de Sparte ; mais je pense que ce soit plus grande proüesse à luy d'avoir approché si près de Sparte comme il feit, et avoir passé le premier la riviere d'Eurotas en armes, ce que jamais ennemy auparavant luy n'avoit faict, que ce n'estoit à l'austre de prendre toute la Sicile : si ce n'est que quelqu'un veuille opposer à l'encontre que ce faict appartienne à Epaminondas, et non point à Pelopidas, comme aussy faict encores la victoire de Leuctres : là où il n'y a personne qui puisse prendre part a la gloire des faicts de Marcellus ; car il print Syracuse estant seul capitaine en chef, et deffeit les Gaulois sans son compaignon, et feit teste à Hannibal sans que personne le secondast ni secourust en cela ; car au contraire tous les austres l'en destournoyent, et luy feut le premier qui, changeant le style de faire la guerre, dont les capitaines Romains usoyent en ce temps-là, enseigna le premier aux siens à oser monstrer visage à l'ennemy.

Quant à leur mort, je ne loue celle de l'un ny de l'austre, et suis en mon cœur desplaisant et marri de l'estrange façon dont ils moururent tous deux, m'esmerveillant à l'opposite comment il est possible que Hannibal, en tant de batailles où il s'est trouvé, qu'il seroit malaysé de les nombrer seulement, n'y ayt jamais esté bleçé : et loue singulierement un faict de Chrysantas, que Xenophon recite au libvre *de l'institution de Cyrus*, disant qu'ayant ja haulsé l'espée pour en ferir un des ennemys, quand il ouyt la trompette sonnant la retraicte, il se retira tout doulcement et modestement sans luy mal faire.

Toutesfois il semble que Pelopidas soit plus excusable ; car oultre ce qu'il estoit chauld de l'ardeur de la bataille, il avoit un juste et magnanime courroux qui l'incitoit à chercher de se venger : car, comme dict le poëte Euripides,

Le meilleur est qu'un chef d'ost pour sa gloire
Ayant vaincu survive sa victoire,
Ou bien s'il est mort en terre abbattu,
Qu'il meure au moins en homme de vertu.

Car ainsy la mort de celuy qui meurt en ceste sorte, ne se peust nommer accident ny inconvenient, ains acte de vertu : mais oultre le juste courroux qui tiroit Pelopidas, encores y avoit-il une autre chose qui le poulsoit, non sans grande raison, à faire ce qu'il feit ; c'est qu'il voyoit la consommation de sa victoire en la mort du tyran : car il eust esté bien mal aysé de trouver ailleurs austre occasion aussy digne et aussy glorieuse pour employer et monstrer sa proüesse comme celle-là : et au contraire Marcellus, sans auscune necessité urgente, sans celle fureur et ardeur qui surprend quelquefois les hommes vaillants au milieu du combat, et les transporte hors d'eulx-mesmes, s'alla luy-mesme inconsideréement precipiter au milieu du dangier, où il mourut, non en capitaine, ains en cheval leger et en avant-coureur, abandonnant ses trois triomphes, ses cinq consulats, ses despouilles et trophées qu'il avoit de sa propre main conquis et guaignez sur des roys, à des advanturiers Hespagnols et Numidiens, qui, pour la soulde, vendoyent leur sang et leur vie aux Carthaginois : de sorte que je croy qu'ils s'en porterent envie à eulx-mesmes, par maniere de dire, pour un si grand et si heureux exploict, d'avoir faict mourir entre des avant-coureurs et descouvreurs Fregellaniens, le plus grand personnage et le plus vaillant homme et plus estimé des Romains.

La mort d'un homme vertueux est acte de vertu.

Toutesfois je ne vouldrois pas qu'on pensast que je die cela pour blasmer ny accuser la memoire de ces deux grands personnages : ains le faust prendre comme une plaincte d'eulx, et une franche remonstrance faicte à eulx-mesmes et à leur propre vaillance, pour laquelle employer et monstrer, ils ont faict perir toutes leurs austres vertus, en abandonnant, sans qu'il en feust besoing, trop indiscrettement, leurs personnes et leurs vies, comme s'ils eussent voulu et deu mourir pour eulx, non pas

pour leur païs plustost, et pour leurs amys et alliez. Mais encores, après leur mort, Pelopidas feut inhumé par les alliez et confederez de Thebes, pour lesquels il estoit mort, et Marcellus le feut par les ennemys mesmes qui l'avoyent tué. Si est bien l'un chose heureuse et desirable en tel cas : mais l'austre a bien plus du grand et de l'admirable, que l'ennemy mesme revere et honnore la vertu qui luy nuisoit, que non pas l'amy rende l'office d'amitié qu'il debvoit ; pource que l'ennemy n'a rien qui le convie à honnorer son ennemy mort, sinon l'admiration de sa vertu, et l'amy bien souvent le faict plus pour le prouffit et l'utilité qu'il en a reçeuë, qu'il ne faict pour affection qu'il porte à sa vertu.

Fin de la Comparaison de Pelopidas avec Marcellus.

ARISTIDES.

ARISTIDES, fils de Lysimachus, estoit pour certain de la lignée Antiochide, du bourg d'Alopece : mais quant à ses biens et à ses facultez, on a escript en diverses manieres, pource que les uns disent qu'il vescut toute sa vie en très-estroicte pauvreté, et qu'il laissa deux filles, lesquelles après la mort de leur pere demourerent long-temps sans estre mariées à cause de leur pauvreté : et combien que la pluspart des anciennes histoires s'accorde à cela, neantmoins Demetrius Phalereus en un libvre qu'il a intitulé *Socrates*, escript au contraire, qu'il sçavoit une possession au bourg de Phalerée, qu'on appelloit encores la terre et possession d'Aristides, en laquelle son corps est enterré.

Préface dans laquelle on examine si Aristides a été riche ou pauvre.

Et oultre cela, pour monstrer qu'il avoit bien dequoy, et que sa maison estoit opulente et riche, il en allegue de tels indices : premierement qu'il feut un an prevost annuel de la ville d'Athenes, qu'on appelloit *archon eponymos*, pource que l'année prenoit sa denomination du nom de celuy qui l'estoit par chascun an, et dict qu'il obtint par le sort des febves selon l'ancien usage des Atheniens, et selon la maniere qu'ils avoyent de proceder à l'eslection dudict office, en laquelle eslection n'estoyent admis à tirer au sort des febves, que ceulx qui estoyent de la plus haulte taxe en l'estimation de leurs biens, lesquels on appelloit à Athenes *pentacosiomedimnes*, c'est-à-dire,

qui avoyent de revenu la valeur de cinq cent minots de bled et au-dessuz. Secondement il allegue qu'il feut relegué ou banni du ban qui s'appelle *ostracisme*, duquel on n'avoit point accoustumé de bannir les pauvres, ains seulement les nobles et les riches, ausquels le menu peuple portoit envie, à cause de leur grandeur. Tiercement et pour son dernier argument, qu'il a laissé et donné au temple de Bacchus des vases à trois pieds, que souloyent ordinairement offrir les entrepreneurs qui avoyent emporté le prix ès jeux de comœdies, tragœdies, ou austres tels esbattements, dont ils avoyent faict les frais, et sont encores lesdicts vases, qu'on dict avoir esté donnez par Aristides, en estre, sur lesquels on list une telle inscription, *la lignée Antiochide emporta le prix*, *Aristides feut le deffrayeur des jeux*, et *Archestratus le poëte qui feit joüer ses comœdies.* Ce dernier argument, combien que ce soit celuy, auquel il semble avoir plus d'apparence, est neantmoins le plus foible et le plus debile, car Epaminondas, lequel comme chascun sçait, nasquit, feut nourri et vescut tousiours en grande pauvreté, et Platon aussy le philosophe, accepterent la charge de faire les frais de jeux qui n'estoyent pas de petite despense, ayant l'un deffrayé à Thebes les joüeurs de fleustes, et l'austre à Athenes la danse des enfants qui balloyent en rond, à quoy faire Dion le Syracusain fournissoit argent à Platon, et Pelopidas à Epaminondas.

Car

Car il n'est pas dict, que les hommes de vertu doibvent avoir une guerre mortelle, par maniere de dire, contre les presens que leur pourroyent faire leurs amys, et qu'ils ne puissent en quelque sorte que ce soit jamais accepter ny prendre rien d'eulx : bien doibvent-ils estimer ord et sale d'en prendre par avarice pour s'enrichir, ou pour espargner et mettre en reserve : mais quand il est question de quelque entremise honnorable, et de quelque magnificence publicque, dont il ne revient rien particulierement à leur prouffit, ils ne doibvent point rejecter ny refuser les offres que leur font leurs amys. Et quant aux vases qu'il dict avoir esté offerts et donnez au temple de Bacchus, Panætius monstre esvidemment, que Demetrius a esté abusé par la semblance du nom, pource que depuis le temps des guerres Medoises jusques au commencement de la guerre Peloponesiacque, il ne se trouve ès registres des deffrayeurs des jeux publics que deux vainqueurs ayants ce nom d'Aristides, desquels ny l'un ny l'austre n'est le fils de Lysimachus, dont nous escripvons à present : car l'un est notamment inscript fils de Xenophilus, et l'austre a esté long temps après celuy dont nous parlons, ainsy qu'on peust manifestement recognoistre par l'escripture et orthographe qui est selon les reigles de grammaire, dont on a usé en la Grece depuis Euclides, et aussy le peust-on cognoistre par le nom du poëte Archestratus qui y est adjoinct : car il n'y a

personne qui face mention d'un poëte de ce nom-là en tout le temps des guerres Medoises : mais au temps de la guerre Peloponesiacque, plusieurs le mettent pour auteur et compositeur des hymnes et canticques qui se chantoyent ès danses publicques.

Toutesfois quant à ces oppositions que faict Panætius, il faudroit un peu plus avant et plus diligemment y penser ; mais quant au ban de l'Ostracime, il est certain que tous ceulx qui estoyent de beaucoup eminents par dessuz les austres, feust ou en gloire et bonne renommée, ou en noblesse, ou en eloquence, y estoient subjects, attendu que Damon mesme, precepteur de Pericles, en feut banny, seulement pource qu'il sembla au commun peuple qu'il estoit trop sage. Qui plus est, Idomeneus escript qu'Aristides feut prevost annuel, non par le sort des febves, ains par les voix des Atheniens qui le voulurent eslire : et s'il le feut depuis la journée de Platæes, ainsy comme Demetrius l'escript, il est vray-semblable qu'on lui feit cest honneur pour son excellente vertu, et ses grands merites et services, que les austres souloyent obtenir pour leurs richesses. Mais ce Demetrius ne s'efforce pas d'exempter Aristides seulement de pauvreté, ains en veult aussy guarantir Socrates, comme si c'estoit un grand vice et un grand reproche ; car il escript qu'il avoit non-seulement une maison à luy, mais davantage soixante et dix mines d'argent, que Criton luy faisoit prouffiter, et luy en payoit usure.

Environ sept cens écus.

Pour doncques retourner à l'histoire d'Aristides, il feut familier amy de Clisthenes, celuy qui restablit le gouvernement de la chose publicque à Athenes, après que les trente tyrans en eurent esté deschassez, et eut en singuliere recommandation Lycurgus Lacedæmonien par dessuz tous austres, qui jusques à son temps s'estoyent entremis d'ordonner ou administrer le gouvernement d'une chose publicque, ce qui feut cause qu'il aima tousiours et favorisa l'estat de l'*Aristocratie*, c'est-à-dire de la noblesse, où un petit nombre des plus gents de bien ont entre-mains l'aucthorité soubveraine, mais il eut pour contrepoids Themistocles, fils de Neocles, qui favorisa tousiours l'estat populaire. Si disent auscuns que dès le temps de leur premiere enfance estants nourris et instituez ensemble, ils estoient tousiours en toutes leurs actions et en tous leurs propos contraires l'un à l'austre, soit qu'ils se jouassent, ou qu'ils feissent à bon escient, et que dès-lors on commençea à descouvrir le naturel de l'un et de l'austre par celle contrariété de volontez, pource que l'un estoit prompt, soubdain, hazardeux, fin, et qui legerement entreprenoit toutes choses : et l'austre au contraire estoit froid, reposé, constant et arresté, qui pour rien n'eust devoyé du droict sentier de la justice, et n'eust usé de mensonge, d'affeterie, ny de tromperie, non pas en jeu seulement.

Aristides favorisoit la noblesse.

Il eut pour rival Themistocles, qui favorisoit le peuple.

Caractere d'Aristides opposé a celui de Themistocles.

Toutesfois Ariston, natif de Chio, escript,

Sujet de leur inimitiés.

que leur inimitié commencea d'amourettes premierement, et que par traict de temps elle vint depuis à si grand accroissement, pource dict-il, que l'un et l'austre devint amoureux d'un jeune garson nommé Stesileus, qui estoit de l'isle de Ceos, le plus beau et le mieulx formé de tous ceulx qui estoyent de son aage: et ne leur passa pas ceste affection legerement, ny ne laisserent pas la jalousie qu'ils en conçeurent l'un contre l'austre aussi-tost comme la fleur de la beaulté du garson feut passée, ains comme s'ils se feussent seulement essayés en ceste poursuite de leur amour, ils s'allerent depuis jecter ensemble au gouvernement de la chose publicque, pour faire à bon escient ainsy picquez et irritez, comme ils estoyent, de jalousie l'un contre l'austre.

Or quant à Themistocles, il se meit incontinent à guaigner et practicquer amys, par le moyen desquels il acquit en peu de temps aucthorité non petite, et si prouveut d'un fort rempart à la seureté de sa personne: aussy respondict-il un jour à quelqu'un qui lui disoit, qu'il estoit bien digne de gouverner la ville d'Athenes, et qu'il le feroit bien, pourveu qu'il se monstrast esgualement un et commun à tous: *Ja dieu ne plaise*, dict-il, *que je sois jamais assis en siege de Gouverneur, où mes amis ne trouvent non plus de port et de faveur que les estrangiers, qui ne me seront rien.*

Mais Aristides au contraire cheminant, par maniere de dire, tout seul, ne se voulut jamais

bander ny faire ligue avecques personne en l'administration de la chose publicque, pour austant que premierement il ne vouloit faire tort à personne à l'appetit de ceulx dont il se seroit allié, ny aussy les fascher en leur refusant quelque chose dont ils le pourroyent requerir : et davantage pour austant qu'il en voyoit plusieurs prendre la hardiesse de faire des choses contre tout droict et toute raison, à cause qu'ils se sentoyent forts d'amys, ayant opinion que l'homme de bien et bon citoyen ne se doibt asseurer ny fortifier d'austre rempart, que de faire, de conseiller et de dire toutes choses bonnes et honnestes.

Le bon citoyen ne doit avoir d'autre rempart que l'honneteté.

Ce neantmoins voyant que Themistocles remuoit temerairement beaucoup de choses, et qu'il luy estoit contraire à toutes ses entreprinses, et luy rompoit tous ses desseins, il estoit aussy luy-mesme contrainct de resister auscunesfois à ce qu'il mettoit en avant, et se formaliser contre luy, quelquefois pour luy rendre la pareille, et quelquefois aussy pour rabattre un peu son aucthorité et son credit qui alloit tousiours augmentant pour la faveur que le peuple luy faisoit, estimant qu'il valoit mieulx, en luy contredisant, empescher auscunesfois quelque chose qui eust esté au prouffit de la chose publicque, qu'en le laissant en venir au-dessuz souffrir son credit et sa puissance, devenir trop excessifve en toutes choses. Bref il advint une fois entre austres, que Themistocles ayant mis

Aristides étoit par son caractere et son conseil preferable à Themistocles.

en avant une practicque qui estoit bien utile et prouffitable à la chose publicque, Aristides luy resista de telle sorte, qu'il l'obtint et gaaigna contre luy : si ne se peust contenir qu'il ne dist au partir de l'assemblée, en laquelle l'entreprinse de Themistocles avoit esté rejectée, qu'il estoit impossible que les affaires de la chose publicque d'Athenes se portassent jamais bien, si on ne les jectoit tous deux, Themistocles et luy, dedans le barathre, qui estoit un abysme, où l'on precipitoit les malfaicteurs condamnés à la mort.

Une austre fois il avoit mis en avant et proposé au peuple un advis, contre lequel il y eut plusieurs oppositions et contradictions faictes, mais nonobstant il l'emportoit: et ainsy que le magistrat qui presidoit en celle assemblée de conseil, vouloit demander au peuple, quelle estoit sa volonté là-dessuz pour le faire passer, Aristides recognoissant par les raisons qui avoyent esté alleguées et desduictes contre son advis, que ce qu'il mettoit en avant estoit dommageable au public, se desporta sur le champ de le vouloir faire aucthoriser par les voix du peuple. Il faisoit aussy souventefois mettre ses conseils en avant par personnes interposées, de paour que Themistocles, pour la picque particuliere qu'il avoit encontre luy ne s'opposast à un bien public.

Mais on trouvoit sa gravité et sa constance

grandement louable et admirable ès divers accidents qui adviennent à ceulx qui s'entremettent du gouvernement des affaires publicques : car jamais pour honneur qu'on luy feit, il ne s'esleiva, ny pour rebut ou refus qu'il souffrist, aussy ne s'abbaissa, ny ne se troubla, ayant opinion qu'un bon citoyen se doibt tousiours esgualement tenir prest, et offrir corps et esprit à servir la chose publicque, sans en esperer ou attendre auscun loyer mercenaire ny d'argent, ny d'honneur et de gloire. Et pourtant un jour que l'on prononçeoit au theatre certains vers de l'une des tragœdies d'Æschylus, faicts en la louange de l'ancien devin Amphiaraüs, dont la substance estoit celle,

Vertus d'Aristides, et sa conduite dans les affaires d'etat.

> Il ne veult point sembler juste, mais l'estre,
> Aimant vertu en pensée profonde,
> Dont nous voyons ordinairement naistre
> Sages conseils où tout honneur abonde.

Tout le monde jecta incontinent les yeulx sur Aristides, comme sur celuy à qui veritablement, plus qu'à nul austre, appartenoit la louange d'une si grande vertu ; car il n'estoit pas seulement ainsy ferme et roide pour resister à faveur et à grace seulement, mais aussy à ire et à haine semblablement : pource que là où il estoit question de justice, amitié ne luy eust sçeu rien faire faire pour ses amys, ny inimitié contre ses ennemys ; auquel propos on raconte que quelquefois il avoit mis en justice un sien ennemy, et le poursuivoit en jugement, et

qu'après qu'il eut desduict toute son accusation, les juges feurent si irritez à l'encontre du criminel, que sans l'ouyr austrement, ils le vouloyent condamner; mais Aristides se leivant de son siege, s'en alla jecter aux pieds des juges avecques le criminel, en les suppliant qu'il eust audience, pour se pouvoir justifier et deffendre ainsy que les loyx le commandent.

Et une austre fois qu'il estoit juge entre deux particuliers qui plaidoyent devant luy, il y eut l'un des deux qui se print à dire : *ma partie adverse t'a faict beaucoup de tort et de faschcrie à toy-mesme*, Aristides. Il luy respondict promptement, mon amy, *dis seulement s'il t'en a faict à toy ; car je suis icy pour te faire droict, et non pas à moy.* Davantage estant esleu thresorier general de tout le revenu de la seigneurie d'Athenes, il monstra que tous ceulx qui avoyent manié les finances de la chose publicque, non-seulement de son temps, mais encores auparavant, avoyent grandement pillé et desrobbé le public, mesmement Themistocles, lequel estoit bien homme advisé et de grand sens, mais il n'avoit pas les mains seures ny nettes : et pourtant quand Aristides voulut rendre ses comptes, Themistocles et plusieurs austres par luy suscitez, se banderent à l'encontre de luy, et le chargerent d'avoir malversé et desrobbé en son office, et de faict en feirent telle poursuite, qu'il en feut condamné par leur meinée ainsy que recite Idomeneus.

Toutesfois

Toutesfois les plus gros et plus gents de bien de la ville, voyants le tort qu'on luy faisoit, prindrent sa cause en main et feirent que non-seulement l'amende, en laquelle il avoit esté condamné, luy feut remise par le peuple, ains luy feut derechef baillée la mesme charge pour l'année ensuivant : en laquelle il feit semblant de se repentir de s'estre gouverné comme il avoit faict en la precedente année, se monstrant plus traictable à ceulx qui avoyent affaire à luy, et ne prenant pas les choses de si près, ny ne les examinant pas si rigoureusement qu'il avoit faict auparavant : au moyen dequoy ceulx qui desrobboyent la chose publicque le louoyent merveilleusement et briguoyent eulx-mesmes pour le faire encores continuer en cest office.

Mais quand ce vint au jour de l'eslection, que les Atheniens le vouloyent encores eslire, luy-mesme les en reprint et tança, en leur disant : *Quand j'ay fidelement et bien administré la charge que vous m'aviez commise, j'en ay receu de vous oultraige, honte et vilenie : et maintenant que j'ai faict semblant de ne veoir point beaucoup de larcins et de pilleries que l'on commet en vos finances, vous me tenez pour homme de bien et bon citoyen ; mais je vous dis et vous desclare, que j'ay plus de honte de l'honneur que vous me faictes maintenant, que je n'eus de l'amende, en laquelle vous me condamnastes l'année passée, et suis marry qu'il faust que je vous die, qu'envers vous il est plus louable de gratifier aux meschants, qu'il n'est pas*

de guarder le bien public. En desduisant ces remonstrances, et descouvrant les larcins ordinaires que commettoyent les officiers de la ville, il ferma la bouche aux larrons, qui si haultement le louoyent, et alloyent tesmoignant au peuple qu'il estoit tant homme de bien : et au contraire, rapporta une juste et veritable louange des gents de bien et d'honneur.

Aristides est éleu capitaine dans la guerre contre les Perses.

Au demourant, estant Dathis, lieutenant de Darius, roy de Perse, venu aborder avecques toute sa flotte, et prendre terre au quartier de Marathon dedans le païs d'Atticque, soubz couleur, comme il disoit, de se vouloir seulement venger des Atheniens qui luy avoyent bruslé la ville de Sardis, mais à la verité en intention de subjuguer et conquerir toute la Grece, et courant et pillant tout le plat païs: les Atheniens esleurent dix capitaines pour la conduicte de ceste guerre, entre lesquels Miltiades estoit bien celuy qui avoit plus de dignité et d'aucthorité: mais Aristides le suivoit de bien près en reputation et en credit, d'austant mesmement qu'il servit de beaucoup à la victoire, quand il s'accorda à l'opinion de Miltiades, au conseil où il feut conclu qu'on donneroit la bataille aux Barbares, et aussy quand il ceda volontairement l'aucthorité de commander soubverainement en l'armée à Miltiades, pource que chasque capitaine à son tour avoit un jour, auquel il commandoit à toute l'armée, et quand le tour vint à luy, il remit sa preeminence de commander entre

les mains de Miltiades, enseignant à ses austres compaignons que se soubsmettre et obeir aux plus sages, non-seulement n'est point chose reprochable, ains est et salutaire et honnorable.

Ainsy appaisant par son exemple le desbat qui eust peu s'esmouvoir entre eulx, et les admonestant de s'accorder à suivre tout le conseil et advis de celuy qui entendoit mieulx le faict de la guerre, il fortifia grandement Miltiades, lequel se sentit bien plus asseuré et plus ferme quand l'aucthorité de commander ne feut plus distraicte; car depuis qu'Aristides luy eut une fois cedé son aucthorité, chascun des austres en feit austant quand ce vint à son tour, et se soubsmirent tous à luy. Mais au jour de la bataille l'endroict où les Atheniens eurent le plus d'affaires, feut le milieu, là où estoyent rangées les lignées Leontide et Antiochide; car ce feut le lieu où les Barbares feirent plus d'effort, et où ils combattirent plus longuement; et là Themistocles et Aristides combattants à costé l'un de l'austre, pource que l'un estoit de la lignée Leontide, et l'austre de l'Antiochide, feirent de grandes prouësses à l'envy l'un de l'austre, tant que finalement les Barbares ayants esté rompus et tournez en fuite à val de route, ils les chasserent jusques dedans leurs vaisseaux; mais embarquez qu'ils y feurent, les capitaines Atheniens voyants qu'ils ne prenoyent pas la route des isles, qui estoit pour eulx s'en retourner en Asie, ains estoyent poulsez par l'impe-

Il se conduit avec une fidélité et une prudence admirables.

tuosité du vent et des courants de la mer, au dedans de l'Atticque, vers la ville d'Athenes, ils eurent paour que la trouvants desguarnie de gents de deffense, ils ne donnassent dedans, et à ceste cause y meinerent en toute diligence neuf lignées, avecques lesquelles ils cheminerent si hastifvement, que le jour mesme ils y arriverent, ayants laissé au camp à Marathon Aristides avecques les combattants de sa lignée pour guarder les prisonniers, et le butin que l'on avoit prins et guaigné sur les Barbares.

En quoy ils ne se trouverent point deçeus de l'opinion qu'ils avoyent de la preud'hommie d'Aristides; car combien qu'il y eust force or et argent, force habillements, meubles et austres biens infinis par toutes les tentes et pavillons des Barbares, et aussy dedans les vaisseaux qui feurent prins sur eulx, il n'eut jamais la convoitise d'y toucher seulement, ny souffrir qu'auscun austre y touchast, si ce ne feut à son desçeu que quelques-uns y feirent bien leurs besongnes, comme entre austres Callias, l'un des prebstres de Ceres, surnommé *Dadouchos*, c'est-à-dire porte-torche, pource qu'es secrets sacrifices de Ceres, son office estoit de tenir la torche; car il y eut un des Barbares, qui luy voyant la teste ceincte d'un bandeau, et les cheveulx longs, pensa que ce feut quelque roy, et se jectant à ses pieds luy baisa la main, et luy monstra une grande quantité d'or qu'il avoit cachée et enterrée dedans une fosse; mais Callias se monstrant

Avarice et cruauté de Callias, prêtre de Céres.

le plus cruel, le plus lasche et le plus meschant homme de dessuz la terre, enleiva l'or, et tua sur le champ le pauvre Barbare qui le luy avoit enseigné, de paour qu'il ne le dist à d'austres.

C'est pourquoy, les poëtes comicques, par mocquerie appellent ceulx qui sont descendus de luy, *Laccoplutes*, comme qui diroit, enrichis de la fosse, à cause de la fosse où Callias trouva celle quantité d'or.

Incontinent après ceste bataille Aristides feut esleu Prevost annuel d'Athenes, quoy que Demetrius Phalereus escripve que ce feut peu de temps avant sa mort, après la journée de Platæes. Car ès registres où sont escripts par ordre les Præteurs de chascun an, il ne s'en trouve point qui ayent nom Aristides, plusieurs années après un Xantippides, en l'an duquel Mardonius, lieutenant du roy de Perse, feut deffaict auprès de Platæes; et au contraire, incontinent après Phanippus, en l'an duquel fut la journée de Marathon, on trouve Aristides enroollé au rang des austres Prevosts.

Intégrité d'Aristides qui lui mérite le surnom de juste.

Mais de toutes les vertus et louables qualitez qui estoyent en Aristides, la mieulx cogneue, et celle dont le peuple avoit plus d'experience, estoit sa justice, pour austant que c'est la vertu dont l'usage et experience est le plus continuel, et du fruict de laquelle plus de gents se sentent ordinairement: dont il advint que luy homme pauvre, bas et simple, acquit le plus divin et le plus royal surnom

que jamais homme sçauroit acquerir, c'est qu'il feut nommé par une publicque voix du peuple, *le Juste*. Ce surnom n'a jamais esté requis ne desiré par les roys, par les princes, ny par les tyrans; mais bien ont-ils prins plaisir de se faire surnommer les uns *Poliorcetes*, c'est-à-dire forceurs de villes : les austres *Cerauny*, c'est-à-dire fouldroyants : auscuns *Nicanores*, c'est-à-dire victorieux ou conquerants : et quelques-uns, *Æty* et *Hieraces*, c'est-à-dire aigles, faulcons et austres tels oiseaux de proye : aimants mieulx, comme il appert par tels surnoms, la louange et la reputation procedante de force et de puissance, que celle qui procede de bonté et de vertu. Et neantmoins la divine essence, à laquelle ils desirent tant se conformer et esgualer, precede toutes austres essences et natures en trois choses principalement, c'est à sçavoir en *immortalité*, *puissance* et *bonté*, desquelles trois, la bonté et la vertu est la plus venerable, et où il y a plus de divinité. Car d'estre incorruptible et immortel, les quatre elements et le vuide le sont aussy-bien, ainsy que tiennent les philosophes naturels : et quant à la force et puissance, les tremblements de terre, les fouldres, les impetueux tourbillons de vents, les torrents et inondations d'eaux l'ont très-grande ; mais de justice, droicture et equité, il n'y a rien qui en puisse estre participant, sinon ce qui est divin, par le moyen de la raison et de l'entendement.

L'essence divine procede de l'immortalité, de la puissance et de la bonté.

La justice et l'equité sont choses divines.

Et pourtant, comme ainsy soit que les hommes ayent ordinairement trois differentes affections envers les dieux : l'une qu'ils les estiment bien-heureux ; l'austre qu'ils les craignent ; et la tierce, qu'ils les honorent ; ils semble qu'ils les reputent heureux pour l'eternité et immortalité de leur essence, qu'ils les craignent et redoubtent à cause de leur seigneurie et de leur toute-puissance, et qu'ils les aiment, adorent et reverent pour leur justice ; et neantmoins les qualitez de ces trois, que plus les hommes appetent, sont l'immortalité de laquelle nature humaine n'est pas capable ; et la puissance, dont la plus grande partie despend de la fortune : et cependant ils laissent la fortune en arriere, qui est le seul bien des dieux, duquel nous pouvons estre capables ; en quoy ils faillent et s'abusent grandement, pource que juſtice rend la vie de ceulx qui sont collocquez en hault degré de fortune, de puissance et d'aucthorité divine et celeste ; et injustice la rend bestiale et sauvage.

L'immortalité est la chose que l'homme desire le plus.

Or pour retourner à Aristides, ce surnom *de Juste* du commencement luy apporta l'amour et bien-veuillance du peuple ; mais depuis il luy en suscita et engendra l'envie par les meinées de Themistocles mesmement, lequel alloit disant et semant par-tout qu'Aristides avoit aboly tous les jugements, pour austant que du gré et consentement des parties, il estoit tousiours esleu arbitre pour cognoistre et juger de tous differents, et que

Discours de Plutarque sur le bannissement d'Aristides en vertu de la loi de l'ostracisme.

par ce moyen il s'alloit secrettement acquerant une soubveraine puissance de monarque sans avoir besoing de guardes ny de satellites. Davantage le peuple qui estoit devenu hault à la main depuis la victoire de Marathon, et qui vouloit que toutes choses entierement despendissent de luy et de son aucthorité, trouvoit maulvais et estoit marry quand quelqu'un des particuliers surpassoit les austres en bonne renommée et bonne reputation; à l'occasion dequoy ils s'assemblerent de tous les costez du pays de l'Atticque, en la ville, et bannirent Aristides du ban qui s'appelloit *Ostracisme*, desguisants l'envie qu'ils portoyent à sa gloire, en l'appellant *crainte de tyrannie*.

Le bannissement d'Ostracisme avoit pour but d'abaisser la trop grande auctorite d'un particulier.

Car ceste maniere de bannissement qui s'appelloit Ostracisme, ou Exostracisme, n'estoit point punition ordonnée pour auscun crime, ny forfaicture; ains disoit-on, pour luy donner honneste couverture, que c'estoit seulement un rabais et diminution d'auctorité trop grande, et d'une puissance trop excessifve pour un estat de chose publicque populaire : mais à la verité, ce n'estoit austre chose qu'un moyen de contenter doulcement et gracieusement l'envie que le peuple concevoit à l'encontre de quelque particulier, laquelle envie ne desployoit sa mal-veuillance à l'encontre de celuy dont la grandeur luy faschoit en auscun mal irreparable, ains seulement en ce qu'elle le releguoit et contraignoit de s'absenter pour dix ans. Mais depuis que par practiques

et meinées on commençea à soubsmettre de petites personnes, ou bien de maulvais hommes à ce bannissement, comme un Hyperbolus qui en feut le dernier banny, on desista du tout d'en user à Athenes. Si ne sera point hors de propos de desclarer en cest endroict, comment et pour quelle cause cestuy Hyperbolus en feut relegué.

Raison pour laquelle on abolit l'ostracisme à Athenes.

Alcibiades et Nicias estoyent de leurs temps les premiers hommes d'Athenes, ayants picque l'un contre l'austre, comme il advient ordinairement entre pareils. Et voyants que le peuple vouloit en une assemblée proceder à l'execution de cest ostracisme, ils se doubterent bien que c'estoit pour en releguer et bannir l'un d'eulx : si en parlerent l'un avecques l'austre, et accorderent leurs suivants et adherants ensemble, et les joignirent en une ligue, si bien que quand ce vint à receuillir les voix du peuple pour veoir à la pluralité des suffrages qui estoit celuy qui demouroit banny, on trouva que c'estoit Hyperbolus : dequoy le peuple feut si mal content, voyant la chose ainsy avilie, mocquée et deshonnorée, qu'oncques depuis il n'en voulut user, et en abolit l'usage entierement.

Maniere dont on procedoit au banissement de l'ostracisme.

Mais pour donner sommairement à entendre que c'estoit, et comme il se faisoit, il faust noter qu'à certain jour qui estoit dict et prefix, chasque citoyen apportoit une coquille, sur laquelle il escripvoit le nom de celuy qu'il vouloit estre banny, et la portoit dedans un

pourpris renfermé tout à l'entour d'une cloison de bois qu'on faisoit sur la place; puis quand chascun y avoit porté la sienne, les magistrats et officiers de la ville venoyent à compter toutes ces coquilles ensemble; car s'il y avoit moins de six mille citoyens qui eussent apporté de ces coquilles ainsy escriptes, l'ostracisme estoit imparfaict. Cela faict on mettoit à part chasque nom escript en ces coquilles, et celuy qui se trouvoit escript par plus grand nombre de citoyens, estoit à son de trompe proclamé banny et relegué pour dix ans, durant lesquels il jouyssoit neantmoins de tous ses biens.

Comme doncques lors chascun escripvoit sur sa coquille le nom de celuy qu'il vouloit bannir, on dict qu'il y eut un paysan si grossier et si ignorant qu'il ne sçavoit ny lire, ny escrire, lequel s'addressa à Aristides, pource qu'il le rencontra le premier, et luy bailla sa coquille, en le priant de vouloir escrire dessuz le nom d'Aristides. Dequoy Aristides s'esbahissant, luy demanda si Aristides luy avoit faict quelque desplaisir? *Nenny*, respondict le paysan; *et qui plus est je ne le cognois point, mais il me fasche de l'ouyr ainsy par tout appeller* le Juste. Aristides ayant ouy ces paroles ne luy respondict rien, ains escripvit luy-mesme son nom dessuz la coquille, et la luy rebailla. Mais au partir, en sortant de la ville, il leiva ses deux mains vers le ciel, et feit une priere du tout contraire à celle d'Achilles en Homere, priant aux dieux que jamais il n'advinst de

Aristides écrit lui-même son nom sur la coquille d'un paysan qui s'adresse a lui sans le connoitre.

telles affaires aux Atheniens, qu'ils feussent contraincts d'avoir soubvenance d'Aristides.

Aristides est rappellé au bout de trois ans pour aller à la guerre contre les Perses.

Toutesfois trois ans après, quand le roy de Perse Xerxes avecques son armée passa par le pays de la Thessalie et de la Bœoce, et entra jusques au fond de celuy d'Atticque : les Atheniens deroguants à la loy de leur ostracisme, rappellerent tous ceulx qu'ils avoyent releguez, et ce principalement pour la crainte qu'ils eurent qu'Aristides ne se tournast du costé des Barbares, et que son exemple n'en incitast beaucoup d'austres à faire le semblable, en quoy ils ne cognoissoyent pas bien le naturel du personnage : car auparavant qu'il feust r'appellé, il ne cessa d'aller çà et là enhorter et encourager les Grecs à maintenir et deffendre leur liberté. Et après que le decret de son rappel feut publié, et que Themistocles feut esleu seul capitaine general d'Athenes, il le secourut tousiours fidelement en tout et partout, tant de sa peine que de son conseil ; et en ce faisant rendit son plus grand ennemy comblé de gloire, pour austant qu'il estoit question du bien et du salût de la chose publicque : car, comme Eurybiades, qui estoit chef de toute l'armée des Grecs, eust desliberé d'abandonner l'isle de Salamine, et que les gualeres des Barbares se feussent tirées en haulte mer, et eussent environné les isles tout à l'entour, et l'issue du bras de Salamine, sans que personne sçeust rien de cest envelopement ; Aristides avecques une estrange hardiesse partant de

Il est d'un grand secours à Themistocles dans cette expédition.

l'isle d'Ægine alla passer à travers les vaisseaux des Barbares, et feit tant qu'il arriva la nuict en la tente de Themistocles, lequel il appella dehors; et sorty qu'il feut, luy parla en ceste maniere; Themistocles, *si nous sommes sages tous deux, il est desormais temps que nous laissions celle vaine picque et jalousie, que nous avons jusques icy euë l'un contre l'austre, et que nous en prenions une austre qui sera honnorable et salutaire à l'un et à l'austre, c'est à sçavoir à qui fera meilleur debvoir pour saulver la Grece, toy en commandant et faisant l'office de bon capitaine, et moy en te conseillant et executant ton commandement, attendu mesmement que j'entends que tu es seul maintenant qui touches le mieulx au poinct, et qui as le meilleur advis, estant d'opinion et conseillant qu'on hazarde la bataille par mer dedans ce destroict de Salamine, et le plustost qu'il sera possible; mais si nos alliez et confederez t'empeschent de mettre ce tien conseil en execution, je t'advise que les ennemys t'y aident, pource que la mer devant et derriere, et tout à l'entour de nous, est desia couverte de leurs vaisseaux, tellement qu'il est force que ceulx qui paravant ne le vouloyent pas, maintenant veuillent ou non, combattent et facent debvoir de gents de bien, pource qu'ils sont enclos de tous costez, et n'y a passage par où ils puissent eschapper ny fuir.*

A quoy respondict Themistocles; *il me desplaist*, Aristides, *qu'en cecy tu te sois monstré plus homme de bien que moy; mais puis qu'ainsy va, que l'honneur t'est deu d'avoir commencé, et*

de m'avoir provocqué à une si honneste et si louable contention, je mettray peine cy-après de te vaincre par bien continuer. Ayant faict ceste response, il luy conta la ruse, dont il avoit proposé d'abuser le roy Barbare, et le pria de faire tant envers Eurybiades qu'il voulust condescendre à son opinion, en luy remonstrant qu'il n'y avoit ordre de saulver la Grece, sinon en combattant par mer, pource qu'Eurybiades adjoustoit plus de foy aux paroles et remonstrances d'Aristides, qu'il ne faisoit à celles de Themistocles. Et pourtant au conseil où tous les capitaines feurent assemblez pour desliberer si on donneroit la bataille ou non, comme Cleocritus Corinthien dit à Themistocles, que son advis ne plaisoit pas à Aristides mesme, ainsy qu'il apparoissoit parce qu'estant present il ne disoit mot: luy respondict soubdain, *c'est au contraire, car je ne me tairoye pas si je ne pensoye que son conseil feust bon, mais maintenant je ne dis mot, non point pour bien que je luy veuille, ains pour ce que je trouve son conseil bon et sage.*

Pendant que les capitaines Grecs estoyent en ces disputes, Aristides voyant Psyttalée, qui estoit une petite isle au devant de Salamine dedans le destroict, pleine de gens de guerre des ennemys, il embarqua dedans des esquifs de ses gualeres les meilleurs combattants et plus desliberez qu'il eust de ses citoyens, avecques lesquels il alla descendre en ceste isle, où il deffeit en bataille ce qu'il y trouva

de Barbares qui feurent tous mis à l'espée, excepté les plus apparents qui feurent prins prisonniers, entre lesquels y avoit trois fils de la sœur du roy, qui avoit non Sandauce, lesquels il envoya à Themistocles. Ces trois seigneurs, par le commandement du devin Euphralidas, feurent tous trois immolez à Bacchus surnommé *Omestes*, c'est-à-dire, cruel ou mangeant chair crue, suivant un oracle qui leur avoit esté respondu. Cela faict Aristides mit au guet tout à l'entour de ceste petite isle des souldards armez, pour espier ceulx qui par fortune de guerre ou de la mer seroyent illec jectez, affin qu'il ne s'y saulvast nul des ennemys, ny ne s'y perdist aussy aucun des amys, pource que le plus grand choc des vaisseaux et la plus aspre meslée de toute la bataille feut à l'entour de celle petite isle; au moyen de quoy le trophée y feut dressé.

Conseils qu'Aristides donne à Themistocles pour chasser Xerxès hors de la Grece.

Après la bataille guaignée, Themistocles voulant sonder quelle seroit l'opinion d'Aristides, luy dict: *nous avons faict une belle œuvre, mais il en reste à faire encores une austre beaucoup plus belle, c'est qu'il nous faust prendre toute l'Asie entierement au dedans de l'Europe, ce que nous ferons facilement, pourveu qu'en toute diligence nous cinglions vers le destroict de l'Hellespont, et allions rompre le pont que le roy y a faict faire.* Aristides adoncques s'escria tout hault: *ho ne parle jamais de ce propos-là: mais plutost*, dict-il, *travaillons à chercher le moyen de chasser comment que ce soit ce roy Barbare hors de la Grece,*

de paour que si nous l'y enfermons avecques une si grosse puissance, quand il verra qu'il n'aura plus moyen de fuyr, il n'ayt recours par desespoir aux armes et à vaillamment combattre.

Ces paroles ouyes, Themistocles envoya derechef secrettement l'eunuche Arnaces, qui estoit prisonnier, devers le roy Xerxes, l'advertir de sa part qu'il avoit retenu et destourné les Grecs, lesquels avoyent desliberé d'aller rompre le pont qu'il avoit faict faire sur le destroict de l'Hellespont pour passer son armée, et qu'il l'en avoit bien voulu advertir pour luy ayder à mettre sa personne en seureté. Xerxes effroyé de ceste nouvelle, se meit incontinent en chemin à grandes journées pour guaigner le destroict de l'Hellespont, et laissa en la Grece Mardonius son lieutenant general, avecques trois cent mille des meilleurs combattans qu'il eust en son exercice. Si estoit ce Mardonius redoubtable aux Grecs pour la puissante armée de terre qu'il avoit, et les menaçoit en leur escripvant de telles lettres: *Vous avez vaincu avecques des bois de marine des hommes qui ont accoustumé de combattre à pied ferme sur la terre, et qui n'ont point apprins à manier la rame. Mais maintenant les plaines de la Thessalie ou la campaigne de la Bœoce sont belles et larges pour gens de cheval et gents de pied à y faire preuve de leur prouësse, si vous vous y voulez trouver en champ de bataille.*

Il escripvit aussy d'austres propos aux Atheniens par le commandement du roy son mais-

tre, en leur offrant de par luy, de leur faire reædifier leur ville, de leur donner grosse pension de deniers, et oultre de les faire seigneurs de toute la Grece; moyennant qu'ils se voulussent desporter de ceste guerre : dequoy les Lacedæmoniens feurent tantost advertis, et craignants qu'ils n'y consentissent, envoyerent en diligence des ambassadeurs à Athenes, pour les prier qu'ils envoyassent leurs femmes et leurs enfants à Sparte, et leur offrir des vivres pour entretenir et nourrir leurs vieilles gens, pource qu'il y avoit une extresme pauvreté au peuple Athenien, à cause que leur ville avoit esté bruslée et destruicte, et tout leur plat pays pillé et guasté par les Barbares; mais après avoir ouy les offres de ces ambassadeurs, les Atheniens feirent une merveilleuse response aux Lacedæmoniens, de laquelle Aristides feut auteur : *qu'ils pardonnoyent aux Barbares, s'ils estimoyent toutes choses venales à prix d'or et d'argent, à cause qu'ils ne cognoissoyent rien meilleur, ny n'avoyent rien plus cher en ce monde que la richesse et l'avoir; mais au contraire, qu'ils se mescontentoyent fort des Lacedæmoniens, qui ne reguardoyent qu'à l'indigence et pauvreté presente des Atheniens, et oublioyent leur vertu et la grandeur de leur courage, les cuidants induire à combattre plus vertueusement pour le salut de la Grece en leur faisant offre de vivres.*

Réponse courageuse que fait Aristides au nom des Atheniens aux ambassadeurs de Lacedémone et au héraut des Perses.

Ceste response ayant esté approuvée et aucthorisée par le peuple, Aristides feit adoncques venir les ambassadeurs de Sparte en l'assemblée,

blée, et leur commanda de dire de bouche aux Lacedæmoniens, qu'il n'y avoit ny dessuz ny dessoubz la terre tant d'or, que les Atheniens le voulussent accepter ny recepvoir pour loyer d'abandonner la deffense de la liberté de la Grece : et quant au herault qui estoit venu de la part de Mardonius, il luy monstra le soleil, et luy dict, *tant que cet astre tournera à l'entour du monde, les Atheniens seront mortels ennemys des Perses, pource qu'ils leur ont destruict et guasté leur païs, et qu'ils ont pollu et bruslé les temples de leurs dieux.* Oultre plus il meit en avant, que les prebstres par le commandement du peuple excommuniassent, mauldissent et anathematisassent celuy qui jamais seroit autheur, que l'on envoyast devers les Perses pour traicter appoinctement avecques eulx, ne qu'on abandonnast la ligue et alliance des austres peuples Grecs.

Aristides est envoyé à Sparte pour solliciter les Lacédémoniens de réunir leurs forces contre les Perses.

A raison dequoy quand Mardonius vint pour la seconde fois courir le païs d'Atticque, les Atheniens se retirerent aussy une austre fois en l'isle de Salamine : et lors feut Aristides envoyé ambassadeur vers ceulx de Lacedæmone, qui les reprint et blasma à bon escient de leur negligence et tardifveté, en ce qu'ils avoyent ainsy derechef abandonné en proye la ville d'Athenes aux Barbares, et les pria de se mettre pour le moins en debvoir de secourir et saulver le demourant de la Grece. Les Ephores, qui estoyent certains officiers qui avoyent toute la superintendance des affaires en la ville

de Sparte, ayants ouy ces remonstrances y donnerent provision, combien qu'en apparence exterieure et publicque, il semblast que pour tout ce jour-là ils n'entendissent encores à austres choses qu'à jouer et faire bonne chere, à cause qu'ils celebroyent ce jour une de leurs festes solemnelles, qu'ils appelloyent *Hiacinthia :* mais neantmoins la nuict en suivant, ils meirent aux champs, et feirent partir cinq mille naturels bourgeois de Sparte, tous bons combattants et hommes choisis, chascun desquels estoit accompaigné de sept Ilotes, qui sont les païsans, et comme esclaves au païs de Lacedæmone, sans en faire rien entendre aux ambassadeurs d'Athenes.

A l'occasion dequoy Aristides retourna une austre fois en leur conseil se plaindre de rechef de leur nonchalance, et eulx s'en prindrent à rire, disants qu'il resvoit, ou qu'il se mocquoit, pource que leur armée qu'ils envoyoyent contre les estrangiers (car ainsy appelloyent-ils les Perses) estoit desia à la ville d'Orestion qui est en Arcadie. Ceste response ouye, Aristides leur repliqua qu'ils avoyent tort de se mocquer ainsy d'eulx, ayant faict partir leurs gents si secrettement, qu'eulx n'en avoyent rien sçeu, et que ce n'estoit pas le temps qu'il se falloit amuser à tromper ses amys, ains plustost les ennemys. Idomeneus le recite de poinct en poinct en ceste sorte. Toutesfois au decret qu'Aristides proposa pour faire envoyer des ambassadeurs à Sparte, il n'y est point nommé pour ambassadeur, ains

y sont designez Cimon, Xantippus et Myronides. Depuis il feut esleu par les voix du peuple capitaine-general de l'armée d'Athenes en ceste guerre contre les Perses, et s'en alla au camp des Grecs près la ville de Platæes avecques huict mille hommes de pied tous bien armez. Là se trouva aussy Pausanias capitaine en chef de toute la puissance de la Grece, qui ameina quand et luy les forces de Sparte, et y arrivoit tous les jours à la file une multitude grande de tous austres Grecs.

Aristides est élu capitaine général de l'armée Athénienne.

Or quant aux Barbares, leur camp estoit tout le long de la riviere d'Asopus : mais pour sa grande estendue, il n'estoit fermé ny fortifié auscunement, sinon qu'ils avoyent seulement environné de muraille un certain pourpris quarré, duquel chasque costé avoit douze cent cinquante pas de long pour y retirer leur baguage et leurs plus precieux meubles. Et quant aux Grecs, le devin Tisamenus, natif de la ville d'Elide, avoit predict à Pausanias et à tous les Grecs ensemble, qu'ils auroyent la victoire, pourveu qu'ils n'assaillissent point, et qu'ils ne feissent que se deffendre seulement. Et Aristides qui avoit envoyé à l'oracle d'Apollo en la ville de Delphes au nom des Atheniens, eut response qu'ils viendroyent au dessuz de leurs ennemys, moyennant qu'ils sacrifiassent et feissent prieres speciales à Jupiter et Juno du mont de Cithæron, à Pan et aux nymphes Sphragitienes, et qu'ils feissent aussy sacrifices aux demy-dieux, Androcrates, Leucon, Pisan-

Difficultés où il se trouve réduit par la réponse de l'oracle d'Apollon ; comment il les applanit à souhait.

der, Damocrates, Hypsion, Actæon et Polyidus : et pourveu aussy qu'ils hazardassent la bataille dedans leur territoire, en la plaine de Ceres Eleusiniene, et de Proserpine. Cest oracle meit Aristides en grande peine et grande perplexité, pour austant que les demy-dieux ausquels il commandoit qu'on sacrifiast, estoyent les ancestres des Platæiens, et la caverne des nymphes Sphragitienes est en l'une des croupes du mont de Cithæron, reguardant vers l'endroict où le soleil se couche en esté, et dict-on qu'anciennement il y avoit un oracle, de l'esprit duquel plusieurs des habitants à l'environ estoyent possedez, et en devenoyent insensez, dont on les appelloit *nympholepti*, comme qui diroit, espris des nymphes, et puis de dire que les Atheniens auroyent la victoire pourveu qu'ils hazardassent la bataille en la plaine de Ceres Eleusiniene, et au dedans de leur territoire, c'estoit les renvoyer au païs d'Atticque. Mais ainsy qu'il estoit en ceste doubte, Arimnestus, capitaine des Platæiens, eut une telle vision en dormant, il luy feut advis que Jupiter saulveur s'apparut à luy, et luy demanda ce que les Grecs avoyent proposé de faire, et qu'il luy respondict, *nous debvons*, sire, *demain remuer nostre camp au territoire d'Eleusine, et là donnerons la bataille aux Barbares, suivant ce que l'oracle d'Apollo nous a commandé.* Jupiter luy repliqua alors qu'ils s'abusoyent grandement, pource que tout ce qu'Apollo leur avoit specifié par son oracle, estoit dedans le terri-

toire des Platæiens, et qu'ils le trouveroyent ainsy s'ils cherchoyent bien.

Arimnestus ayant eu ceste vision bien expresse et bien manifeste, le matin aussy-tost qu'il feut esveillé envoya querir les plus vieulx et plus experimentez de ses citoyens, avecques lesquels, en conferant et cherchant où pourroit estre ce lieu, il trouva qu'au pied du mont de Cithæron près la ville d'Hysie, y avoit un ancien temple, qu'on appelloit le temple de Ceres Eleusiniene et de sa fille Proserpine : dequoy si-tost qu'ils se feurent advisez, il en alla advertir Aristides, et trouverent que c'estoit un lieu merveilleusement à propos pour y ranger en bataille une armée qui seroit foible de gents de cheval, pour austant que le pied du mont de Cithæron enguardoit que les chevaulx ne peussent aller au lieu où estoit le temple basty, et où la plaine venoit à aboutir, avecques ce que là mesme estoit la chapelle d'Androcrates, qui estoit tout à l'entour couverte et cachée de bois fort espois, et afin que rien ne leur deffaillist de tout ce qui estoit particularisé par l'oracle pour l'esperance de la victoire, les Platæiens feirent un decret public, par le conseil et advis d'Arimnestus, que les bornes du territoire de la ville de Platæes feussent ostées du costé d'Athenes, et la terre donnée en pur don aux Atheniens; à celle fin, que comme il estoit mandé par l'oracle ils peussent combattre contre les Barbares dedans leur terre pour le salut et la deffense de la Grece.

Ceste liberalité et munificence des Platæiens a tant esté renommée, que plusieurs années depuis, le roy Alexandre le grand ayant ja conquis l'empire de l'Asie, feit rebastir les murailles de la ville de Platæes, et en ce faisant feit proclamer par un herault en l'assemblée des jeux olympicques, *qu'Alexandre faisoit ce bien et cest honneur aux Platæiens, en memoire et recompense de leur magnanimité, pour qu'en la guerre contre les Perses ils avoyent liberalement donné leur terre aux Atheniens pour le salut des Grecs, et s'estoyent monstrez gents de bon cœur, et bien affectionnez à la deffense de la Grece.*

Aristides appaise une querelle qui s'elevoit entre les Atheniens et les Tegeates sur leur rang a l'armee.

Or quand ce vint à ordonner l'armée des Grecs en bataille, il y eut dissension entre les Atheniens et les Tegeates, pource que les Atheniens vouloyent, que comme on avoit tousiours accoustumé de faire, si les Lacedæmoniens avoyent la poincte droicte de la bataille, eulx en eussent la senestre, et les Tegeates à l'encontre alleguoyent les proüesses et haults faicts d'armes de leurs ancestres, dont les Atheniens se mutinoyent : mais Aristides se tira en avant, qu'il leur remonstra qu'il n'estoit pas temps de desbattre contre les Tegeates de leur noblesse ny proüesse. *Et quant à vous*, seigneurs Spartiates, dict-il, et vous austres Grecs, *nous vous advisons, que le lieu ne donne ny n'oste point la vertu, et vous asseurons, que quelque lieu que vous nous bailliez, nous le deffendrons et guarderons si bien, que nous n'y diminuerons point l'honneur ny la reputation que nous*

avons acquises ès batailles precedentes : car nous sommes icy venus, non point pour quereller ny desbattre contre nos alliez, ains pour combattre nos communs ennemys, ny pour hault louer nos predecesseurs, ains pour nous monstrer nous-mesmes à l'effect gents de bien en la tuition et deffense de la Grece, pource que ceste journée portera tesmoignage à tous les Grecs, combien chasque ville, chasque capitaine et chasque homme particulier en son endroict sera à estimer. Cet paroles d'Aristides ouyes, les capitaines et tous ceulx du conseil conclurent en faveur des Atheniens, qu'ils auroyent l'une des poinctes de la bataille.

Il remédie sagement à une conjuration faite contre la ville d'Athenes.

Ainsy estoit toute la Grece en grand bransle, et mesmement l'estat des Atheniens en extresme dangier, pource qu'il se trouva quelque nombre de citoyens des plus nobles maisons de la ville, et qui avoyent eu le plus de biens avant ceste guerre, lesquels se voyants lors reduicts à pauvreté, et qu'oultre leurs biens qu'ils avoyent perdus, ils se voyoyent encores privez de la preeminence et de l'aucthorité qu'ils souloyent avoir au gouvernement de la chose publicque, à cause que d'austres estoyent lors en credit, et estoyent promeus aux estats et offices de la ville; ils s'assemblerent en une maison de la ville de Platæes, et là conspirerent ensemble de ruiner et abolir à Athenes l'aucthorité du peuple, ou s'ils ne pouvoyent venir au dessuz de leur entreprinse, de plustost perdre tout, et de trahir la chose publicque aux Barbares.

Comme ces choses se meinoyent au camp,

estants ja plusieurs entachez de ceste conjuration, Aristides en sentit le vent, et en eut grande paour, à cause du temps, si pensa de ne mettre point à nonchaloir un chose de si grande consequence, et de ne la rechercher aussy point trop au vif ny ne la descouvrir entierement, ne sçachant quel nombre se pourroit trouver de coulpables adherants à telle conspiration, qui la rechercheroit jusques au bout, en reguardant plustost à ce qui estoit juste, qu'à ce qui selon le temps estoit prouffitable. Si en feit prendre huict seulement d'un grand nombre qu'il y en avoit, et de ces huict, les deux à qui on vouloit commencer à faire le procès, pource qu'ils estoyent les plus chargez, Æschines du bourg de Lampra, et Egesias du bourg d'Acarne, trouverent moyen de s'enfuyr du camp et de se saulver : et quant aux austres, Aristides les eslargit, donnant moyen à ceulx qui pensoyent n'estre point descouverts de s'assurer et de se repentir de leur maulvaise volonté, disant qu'ils auroyent la bataille pour jugement, en laquelle ils se pourroyent justifier des charges qu'on leur mettoit suz, et monstrer qu'ils n'avoyent oncques eu austre intention que bonne et juste envers leur païs.

Aristides secourt les Megariens qui etoient assaillis par la cavalerie Persienne ; le chef y périt.

Au demourant Mardonius voulant sonder quel courage auroyent les Grecs, envoya toute sa chevalerie, de laquelle il estoit plus puissant de beaucoup que les Grecs, pour les escarmoucher. Or s'estoyent-ils logez au pied du mont de Cithæron en lieux forts et pierreux :

reux : exceptez les Megariens qui estoyent trois mille combattants campez en la plaine, ce qui feut cause qu'ils feurent travaillez et endommagez par les gents de cheval des Barbares, qui les assailloyent de tous costez, pource qu'ils en pouvoyent approcher de toutes parts, tant qu'à la fin voyants qu'ils ne pouvoyent plus eulx seuls soubstenir si grande multitude de Barbares, ils envoyerent en diligence devers Pausanias, le prier qu'il leur envoyast promptement du secours. Pausanias oyant ceste nouvelle, et voyant à l'œil le camp des Megariens presque tout couvert de traicts et de dards que leur tiroyent les Barbares, et eulx contraincts de se ranger et serrer en un petit coing, ne sçeut qu'il y debvoit faire : car d'y aller en personne avecques les Lacedæmoniens qui estoyent gents de pied poisamment armez, il pensa qu'il n'y avoit ordre : si essaya de mettre quelque aiguillon de convoitise d'honneur et quelque jalousie entre les capitaines particuliers et chefs de bandes des austres Grecs, qui se trouverent lors à l'entour de luy, pour veoir s'il pourroit en eschauffer quelqu'un à s'offrir volontairement d'aller secourir les Megariens : mais tous les austres feirent l'aureille sourde fors Aristides, lequel promeit au nom des Atheniens d'y aller, et despescha tout sur le champ Olympiodorus l'un des plus vaillants capitaines qu'il eust soubz luy, avecques la compaignie qui estoit de trois cent hommes tous gents d'eslite, et quelques gents de traict meslez parmy.

Ces souldards feurent prests en un moment, et marcherent incontinent en bataille le grand pas contre les Barbares. Ce que voyant Masistius qui estoit general de la chevalerie des Perses, homme grand, fort et beau à merveilles, tourna son cheval et picqua droict à eulx. Les Atheniens l'attendirent de pied coy, et y eut une rencontre fort aspre, pource que les uns et les austres voulurent à cest essay faire un prejudice de l'issue de toute la bataille, et tant y feut combattu que le cheval de Masistius receupt un grand coup de traict à travers le corps, et de la douleur qu'il en sentit jecta par terre son maistre tout armé de pied en teste comme il estoit. Tombé qu'il feut, il ne se peust releiver, tant pour la poisanteur de son harnois, que pour austant que les Atheniens luy coururent suz aussy-tost, et combien qu'ils feussent plusieurs à l'entour de luy à le charpenter, si ne pouvoyent-ils trouver moyen de le tuer, tant il estoit fort armé et chargé d'or, de cuivre et de fer, non-seulement par le corps et par la teste, mais aussy par les jambes et par les bras, jusques à ce qu'il y eust quelqu'un qui luy fourra le fer de sa javeline par dedans la visiere de son armet, et le tua. Quoy voyants les austres Perses, se tournerent incontinent en fuitte, et abandonnerent le corps de leur general. Mais tantost après on cogneut bien qu'on avoit beaucoup faict en ceste escarmouche, non pour le nombre des ennemys qui y eussent esté tuez, car il

Mort de Masistius, general de la cavalerie des Perses; grand deuil qu'ils en portent.

n'y en avoit pas beaucoup, ains pour le grand deuil que les Barbares en demeinerent : car ils se tondirent eulx, leurs chevaulx et leurs mulets, pour le deuil de la mort de Masistius, et emplirent toute la campaigne d'à l'environ de pleurs, de cris et de hurlements, comme ceulx qui avoyent perdu le premier homme de tout leur camp en vaillance et en auctho-rité, après le lieutenant du roy Mardonius.

Mardonius, lieutenant de Xerxès, délibere d'assaillir l'armée Grecque.

Depuis ceste premiere escarmouche ils se tindrent en leurs camps les uns et les austres sans sortir aux champ plusieurs jours durants, pource que les devins leur promettoyent la victoire austant aux Perses comme aux Grecs, pourveu qu'ils ne feissent que se deffendre seulement, et au contraire les menaçoyent d'estre deffaicts s'ils se mettoyent à assaillir. Mais Mardonius voyant qu'il n'avoit plus de vivres que pour bien peu de jours, et davantage que tous les jours il venoit nouveau renfort de gents aux Grecs tant plus il dilayoit, il se resolut enfin de n'attendre plus, ains de passer la riviere d'Asopus le lendemain au poinct du jour, et d'aller au despourveu courir suz aux Grecs, si commanda dès le soir de devant à ses capitaines ce qu'ils avoyent à faire, affin que chascun se tinst tout prest : mais environ la mi-nuict il y eut un homme de cheval, lequel sans faire bruict auscun approcha si près du camp des Grecs, qu'il parla à ceulx qui faisoyent le guet, et les advertit qu'il avoit quelque chose à communiquer à Aristides capitaine

des Atheniens. Aristides feut appellé sur l'heure mesme, et sorty qu'il feut, l'homme de cheval luy dict, *je suis Alexandre roy de Macedoine, qui pour l'amour et bien-veuillance que je vous porte, me suis mis au plus grand dangier que je sçaurois faire, de venir à telle heure icy, pour vous advertir que demain au matin Mardonius vous donnera la bataille, affin que ceste surprinse de vos ennemys ne vous estonne point, pour estre assaillis au despourveu, et ne vous guarde point de vaillamment combattre : car ce n'est point pour auscune bonne esperance ou confiance qui luy soit de nouveau survenue, ains pour la necessité et disette de vivres où il se trouve, qui le contrainct à ce faire, attendu que les devins tant par les sinistres presages des sacrifices, que par les responses des oracles, le divertissent tant qu'ils peuvent de vous donner la bataille, de maniere que toute son armée en est en très-grand effroy, et en a fort maulvaise esperance : mais il luy est force forcée d'essayer la fortune, et de mettre tout à l'advanture, ou bien s'il s'obstine à ne vouloir bouger du lieu, de mourir de male faim.*

Aristides est averti du dessein de Mardonius, il fait tenir son armée sur ses gardes.

Après que le roy Alexandre luy eut faict cest advertissement, il le pria de s'en servir à part luy, et s'en soubvenir au temps à venir, mais qu'il n'en dict rien à personne : et adoncques luy respondict Aristides, qu'il n'estoit pas raisonnable de celer une chose de telle consequence à Pausanias, attendu que c'estoit luy qui avoit la charge principale et superintendance de toute l'armée : mais bien luy promeit-

il qu'il ne le diroit à nul austre avant la bataille, et que là où les dieux donneroyent la victoire aux Grecs, il l'asseuroit qu'il n'y auroit personne qui n'eust en soubvenance et recommandation la bonne volonté et bonne affection qu'il auroit monstrée en leur endroict. Ces paroles dictes d'une part et d'austre, le roy Alexandre s'en retourna dont il estoit venu, et Aristides au partir de là, s'en alla droict en la tente de Pausanias, où il luy desclara tout ce propos.

Si feurent incontinent mandez les austres capitaines particuliers, et tint-on conseil, auquel il feut ordonné que chascun tiendroit ses gents tous prests à combattre, pource que le lendemain on auroit la bataille. Mais sur ces entrefaictes, Pausanias, ainsy que recite Herodote, s'addressa à Aristides, et luy dict qu'il vouloit transporter les Atheniens de la poincte gauche en la droicte, affin qu'ils eussent droict en teste les naturels Persiens, et qu'ils en combattroyent plus asprement, tant pource qu'ils estoyent tous duicts et accoustumez à combattre contre eulx, comme aussy pource qu'ils les avoyent desia vaincus en la premiere rencontre, et qu'il vouloit prendre pour soy et pour ses gents la poincte gauche de la bataille, à l'endroict de laquelle debvoyent estre les Grecs, qui combattoyent pour le party des Perses : ce qu'entendant tous les austres particuliers capitaines Atheniens, s'en courroucerent, disant que Pausanias avoit tort, et qu'il

n'y avoit point de propos de laisser tous les aus-tres peuples Grecs en leurs lieux où ils avoyent tousiours esté ordonnez, et de remuer seulement les Atheniens, ne plus ne moins que si ce feussent esclaves, pour les mettre à son plaisir tantost d'un costé, et tantost d'un austre, et les jecter devant les plus belliqueux ennemys : mais Aristides leur respondict adoncques, qu'ils ne sçavoyent eulx-mesmes qu'ils disoyent, et qu'ils se mescomptoyent grandement, parce que n'a gueres ils avoyent contesté encontre les Tegeates pour avoir seulement la poincte gauche de la bataille, et s'estoyent tenus pour bien honnorez de ce que, par sentence des capitaines, ils avoyent esté preferez à eulx ; et maintenant que les Lacedæmoniens eulx-mesmes, de leur bon gré, leur cedoyent la poincte droicte, et par maniere de dire, leur libvroyent entre leurs mains, et leur quittoyent la principaulté de toute l'armée, ils n'embrassoyent pas affectueusement cest honneur, et ne reputoyent pas à guain et advantage pour eulx ce qu'ils n'auroyent point à combattre contre ceulx qui estoyent extraicts de mesme sang et de mesme origine qu'eulx, ains contre les Barbares, qui estoyent leurs naturels ennemys.

Après qu'Aristides leur eust faict ces remonstrances, ils feurent très-contents de changer de place aux Lacedæmoniens, et n'oyoit-on austre chose parmy eulx que les preschements qu'ils se faisoyent les uns aux austres d'avoir bon

courage, et que les Perses, qui lors estoyent venus, n'avoyent point d'austres armes ny les cœurs meilleurs que ceulx qu'ils avoyent vaincus et deffaicts en la plaine de Marathon : car ce sont, disoyent-ils, les mesmes arcs, les mesmes robbes enrichies de broderie, les mesmes chaisnes et carquans d'or sur des corps effeminez, et qui couvrent des ames molles, lasches et coüardes ; là où nous avons bien les mesmes armes et les mesmes corps aussy, mais les cœurs nous sont devenus plus grands par tant de victoires que nous avons depuis guaignées sur eulx ; et si y a davantage, que nous ne combattons pas comme nos austres alliez Grecs pour nostre ville et nostre païs seulement, ains encores pour ne perdre point le renom de proüesse que nous acquismes ès journées de Marathon et de Salamine, affin qu'on n'estime point que la gloire de ces trophées-là et de ces victoires, soit deuë à Miltiades seul, ou à la fortune, ains à la vertu des Atheniens.

Aristides, par ses préparatifs, arrête les desseins de Mardonius, et fait différer la bataille jusqu'au lendemain.

Ainsy doncques estoyent les Grecs occupez à changer en diligence l'ordonnance de leur bataille, de quoy les Thebains feurent incontinent advertis par quelques traistres qui passerent d'un camp à l'austre, et le feirent entendre à Mardonius, lequel soubdainement changea aussy l'ordonnance de la sienne, et meit les Perses naturels à la poincte droicte, vis-à-vis de la gauche des ennemys, feust ou pource qu'il eust crainte des Atheniens, ou

que pour plus grande gloire il eust envie de combattre contre les Lacedæmoniens, et commanda aux Grecs qui tenoyent son party, qu'ils eussent à soubstenir les Atheniens. Ceste transposition feut si apparente, que chascun la peust veoir; parquoy Pausanias remua derechef les Lacedæmoniens, et les remeit à la poincte droicte, et Mardonius semblablement aussy remeit les Perses à la gauche, comme ils avoyent esté du commencement, à l'opposite des Lacedæmoniens; tellement que le jour se passa sans rien faire ès allées et venues de ces remuements : puis sur le soir les capitaines Grecs tindrent conseil, auquel il feut arresté qu'il estoit besoing de remuer leur camp, et aller loger en lieu où ils eussent l'eau plus à commandement, à cause que les ennemys leur guastoyent et troubloyent ordinairement avecques leurs chevaulx les ruisseaux et fontaines qu'ils avoyent à l'entour d'eulx.

Parquoy la nuict venue, les capitaines voulurent faire partir leurs gents pour aller au logis qui avoit esté ordonné: mais le peuple y alloit fort mal volontiers, et avoit-on beaucoup de peine à les tenir ensemble; car ils ne feurent pas plustost hors des trenchees et fortifications du camp, que la pluspart s'en courut vers la ville de Platæes, et y avoit un grand desordre, parce qu'ils se respandoyent çà et là, et tendoyent leurs pavillons là où bon leur sembloit, sans qu'on eust desparty les quartiers, et n'y eust que les Lacedæmoniens qui demourerent

rerent seuls derriere, encores feut-ce malgré eulx, parce qu'un de leurs capitaines, nommé Amompharetus, homme courageux à merveilles, qui ne cognoissoit nul peril, et ne demandoit de long-temps austre chose que la bataille, estant impatient de tant de remises, et disant tout hault et clair que ce remuement de camp n'estoit austre chose sinon une belle fuite, jura qu'il ne bougeroit de là, et qu'avecques sa compaignie il attendroit Mardonius.

Pausanias alla devers luy, et luy remonstra qu'il falloit faire ce que les Grecs, à la pluralité des voix, avoyent conclu et arresté au conseil; et Amompharetus print à deux mains une fort grosse pierre, et la jecta devant les pieds de Pausanias, disant : *et voilà la balotte que je donne moy pour conclurre à la bataille, et ne me soucie point de toutes vos austres lasches et coüardes conclusions.* L'opiniastreté de cestuy Amompharetus estonna tant Pausanias, qu'il ne sçavoit où il en estoit. Si envoya devers les Atheniens, qui estoyent desia en chemin, les prier qu'ils le voulussent attendre, affin qu'ils s'en allassent ensemble; et quant et quant feit marcher le reste de ses gents le chemin de Platæes, pensant que par-là il contraindroit à la fin de se leiver et bouger de là Amompharetus, s'il ne vouloit demourer tout seul.

Bataille entre les Grecs et les pers s; les premiers sont d'abord ébranlés.

Mais en ces entrefaictes le jour vint, et Mardonius estant bien adverti que les Grecs abandonnoyent leur premier logis, feit incontinent marcher son armée en bataille pour aller

courir suz aux Lacedæmoniens. Si jecterent les Barbares de grands cris et grandes huées, pensants n'aller pas pour combattre, mais pour seulement saccager et despouiller les Grecs fuyants, comme aussy de faict il ne s'en fallut pas beaucoup. Car Pausanias voyant la contenance des ennemys feit arrester ses enseignes, et commanda que chascun se preparast à combattre : mais il oublia, feust ou pour la cholere dont il estoit esmeu contre Amompharetus, ou pour l'estonnement de ceste soubdaine charge des ennemys, à donner aux Grecs le mot de la bataille, dont il s'ensuivit qu'ils ne vindrent pas promptement ne tous ensemble au combat, ains par petites trouppes les uns deçà, les austres de là, que la meslée estoit desia commencée.

Soumission des Grecs dans l'instant des sacrifices.

Cependant Pausanias vacquoit à faire sacrifices aux dieux, et voyant que ces premieres hosties ne leur estoyent pas agreables, par les observations qu'en faisoyent les devins, il commanda aux Spartiates qu'ils posassent leurs pavois en terre devant leurs pieds, et qu'ils ne bougeassent de leurs places, ains seulement eussent l'œil à ce qu'il leur commanderoit, sans se mettre en deffense contre les ennemys. Cela faict il se print de rechef à immoler d'austres hosties, que desia les gents de cheval des ennemys approchoyent fort, et que les coups de flesches arrivoyent jusques à eulx, tellement qu'il y eut quelques-uns des Spartiates bleçez, entre lesquels feut le pauvre Callicrates,

le plus bel homme et le plus grand qui feust en tout l'ost des Grecs, lequel estant navré à mort d'un coup de traict, en rendant l'esprit sur le champ, dict, *qu'il ne regrettoit point sa mort, pource qu'aussy bien estoit-il venu de sa maison en desliberation de mourir pour la deffense de la Grece, mais qu'il avoit regret de mourir ainsy laschement, sans avoir donné un seul coup de sa main.*

Ceste mort feut fort pitoyable, et la constance des Spartiates admirable : car ils ne bougerent jamais de leurs places, ny ne feirent semblant de se deffendre contre l'ennemy qui leur couroit suz, ains souffroyent estre perçez à coups de traicts, et tuez sur le champ, attendants l'heure que les dieux leur monstreroyent et que leur capitaine leur commanderoit pour combattre. Encores disent auscuns, que comme Pausanias estoit après à faire ses sacrifices, prieres et oraisons aux dieux un peu arriere de la bataille, quelque trouppe de Lydiens luy coururent suz, qui ravit et renversa sans dessuz dessoubz tout son sacrifice, et que Pausanias et ceulx qu'il avoit autour de sa personne, ne se trouvant à la main austres armes, les rechasserent à coups de bastons et de foüets; en remembrance dequoy ils disent qu'il se faict à tel jour une procession solemnelle en Sparte, qu'on appelle *la procession des Lydiens*, en laquelle les jeunes garsons sont fessez et foüettez à l'entour de l'autel.

Procession des Lydiens, dans laquelle on fouette les jeunes garçons autour de l'autel.

Si estoit Pausanias en grande destresse de veoir que le prebstre immoloit victimes sur

victimes, et qu'il ne s'en trouvoit pas une agreable aux dieux, et à la fin il tourna ses yeulx en plorant devers le temple de Juno; et y tendant aussy les mains, supplia Juno *Cithæronine*, et tous les austres dieux, patrons et protecteurs de la contrée Platæide, s'il n'estoit point ès fatales destinées que les Grecs vainquissent en ceste bataille, à tout le moins qu'ils ne mourussent point sans vendre cherement leur mort aux vainqueurs, et sans leur faire cognoistre et sentir par effect qu'ils avoyent entreprins la guerre contre de vaillants hommes, et qui sçavoyent très-bien combattre. Pausanias n'eust pas plustost achevé ceste priere, que les sacrifices se trouverent incontinent propices, et que les prebstres et devins luy vindrent annoncer et promettre la victoire, et le commandement estant aussy-tost allé de main en main par tous les rangs, qu'on marchast contre les ennemys, on eust dict à veoir le bataillon des Lacedæmoniens que ce n'estoit qu'un corps, comme de quelque beste courageuse qui se herissoit et preparoit pour combattre.

Les destins promettent aux Grecs une heureuse issue de bataille.

Si feut bien incontinent advis aux Barbares qu'ils auroyent une bien rude rencontre, et trouveroyent des gents qui combattroyent jusques au dernier souspir : pour tant se couvroyent-ils de leurs grandes targes à la Persienne, et tiroyent force flesches et traicts contre les Lacedæmoniens, lesquels se tenants bien joincts et serrez ensemble, et se couvrants

de leurs pavois, alloyent tousiours en avant jusques à ce qu'ils vindrent à les chocquer si vifvement, qu'ils leur feirent voler leurs targes hors des poings à grands coups de picques et de javelines, dont ils leur donnoyent à travers les visages et les poictrines par telle violence, qu'ils en portoyent plusieurs par terre : lesquels ne mouroyent point laschement, car ils prenoyent avecques les mains toutes nues les picques et javelines des Lacedæmoniens, et en brisoyent plusieurs à force de bras : puis tiroyent habilement leurs cimeterres et leurs haches, dont ils combattoyent à bon escient, jusques à arracher par force les boucliers aux Lacedæmoniens, et à se prendre corps à corps avecques eulx, de maniere qu'ils resisterent bien longuement.

Les Athéniens remportent une victoire remarquable sur les Perses.

Or cependant que les Lacedæmoniens estoyent ainsy attachez au combat contre les Barbares, les Atheniens les attendoyent de pied coy assez loing de là : mais quand ils veirent qu'ils demouroyent tant à venir, et qu'ils ouyrent un grand bruict comme de gents qui se combattoyent, et davantage, qu'il vint un messager qu'envoya en diligence Pausanias, les advertir de ces nouvelles, adoncques ils se meirent en chemin à la plus grande haste qu'ils peurent, pour les aller secourir : mais ainsy comme ils cheminoyent à grand pas, à travers la plaine, vers l'endroict dont ils entendoyent venir le bruict, les Grecs qui tenoyent le party des Barbares leur vindrent au devant. Ce que

voyant Aristides se jecta bien loing devant ses trouppes, et cria premierement à haulte voix tant qu'il peust crier, qu'il conjuroit les Grecs, au nom des dieux protecteurs de la Grece, qu'ils eussent à se desporter de ceste guerre, et à ne donner point d'empeschement aux Atheniens, lesquels s'en alloyent secourir ceulx qui mettoyent leurs vies en dangier pour deffendre le bien public, et le commun salut de toute la Grece: mais quand il veit que pour prieres ou conjurations qu'il leur feist, ils ne s'en vouloyent point desporter, ains marchoyent tousiours les testes baissées pour les venir chocquer, adoncques il desista de vouloir aller secourir les Lacedæmoniens, et feut contrainct de faire teste à ceulx qui luy couroyent suz, estants bien environ cinquante mille combattants, desquels neantmoins la pluspart se desbanda incontinent, et se retira mesmement quand ils entendirent que les Barbares s'estoyent aussy rompus et desbandez.

Le plus fort de la bataille, et la plus aspre meslée, à ce que l'on dict, feut à l'endroict où estoyent les Thebains, pource que les nobles et principaulx hommes du païs combattoyent fort affectueusement pour les Barbares, et le peuple non, mais il estoit meiné par le petit nombre de ceste noblesse qui leur commandoit. Ainsy feut ce jour-là combattu en deux lieux, là où les Lacedæmoniens feurent les premiers qui rompirent et tournerent en fuitte les Barbares, et y mourut Mardonius le

Mort de Mardonius, chef de l'armée des Perses.

lieutenant du roy, d'un coup de pierre, qu'un Spartiate nommé Arimnestus luy donna par la teste, suivant ce que l'oracle d'Amphiaraus luy avoit predict et prophetisé : car Mardonius avant la bataille y avoit envoyé un Lydien, et un Carien à celuy de Trophonius, duquel le prophete rendit response au Carien en langue Carique, et le Lydien coucha dedans le sanctuaire d'Amphiaraus, là où il luy feut advis en dormant que l'un des ministres du temple luy feit commandement qu'il eust à sortir du lieu où il estoit, ce qu'il ne voulut faire, et que lors le ministre print une grosse pierre qu'il luy rua à la teste, duquel coup il luy feut advis qu'il mourut, ainsy le conte-l'on.

Mais au demourant, les Lacedæmoniens chasserent les Perses fuyants, jusques dedans le pourpris qu'ils avoyent remparé et fortifié de cloison de bois. Et peu de temps après les Atheniens rompirent aussy les Thebains, en ayant occis sur le champ trois cent des plus nobles et des plus apparents seulement, pource qu'à l'instant que les Thebains commencerent à tourner le dos, il vint nouvelles aux Atheniens comme les Barbares s'estoyent enfermez dedans ce fort de bois, là où les Lacedæmoniens les tenoyent assiegez. Ainsy donnerent-ils loisir aux Grecs fuyants de se saulver de vistesse, et s'en allerent ayder aux Lacedæmoniens à prendre le fort des Barbares : car ils s'y portoyent assez froidement, pource qu'ils n'estoyent pas experimentez à assaillir ny forcer une mu-

raille, là où incontinent que les Atheniens y feurent arrivez, ils le prindrent d'assault avecques un très-grand meurtre des Barbares : car de trois cent mille combattants qu'il y avoit au camp de Mardonius, il ne s'en saulva que quarante mille soubz la conduicte d'Artabazus, et de la part des Grecs, il en mourut environ treize cent soixante en tout : entre lesquels y en avoit cinquante et deux Atheniens tous de la lignée Aiantide, laquelle se porta ce jourlà plus vaillamment que nulle austre, ainsy comme l'escript Clidemus. C'est la raison pour laquelle les Aiantides faisoyent un solemnel sacrifice aux nymphes Sphragitiennes, aux despends de la chose publicque, suivant ce qu'il leur estoit ordonné par l'oracle d'Apollo, pour leur rendre graces de celle victoire : des Lacedæmoniens il y en mourut quatre-vingt et unze, des Tegeates, seize.

Les Athéniens ne perdent que treize cens hommes, et les Perses deux cens soixante mille.

Mais je m'esmerveille comment Herodote dict qu'il n'y eut que ces peuples-là qui combattissent en celle journée contre les Barbares, et nuls austres des Grecs : car le nombre des morts, et aussy les sepultures monstrent et tesmoignent, que ce feut un exploict commun de tous les Grecs ensemble : et qui plus est, s'il n'y eust eu que ces trois peuples qui eussent alors combattu, et que tous les austres feussent demourez sans rien faire, on n'eust point engravé sur l'autel qui feut fondé au lieu de la bataille une epigramme, dont la substance estoit telle,

Les

Les Grecs vainqueurs, par haults exploicts de guerre,
Ayants chassé les Perses de leur terre,
Ce franc autel commun à toute Grece
Ont erigé à la digne haultesse
De Jupiter, qui de leur liberté
Contre Medois protecteur a esté.

Ceste bataille feut le quatriesme jour du mois que les Atheniens appellent *Boëdromion*, qui est environ le mois de Juillet, ou comme comptent les Bœotiens, le vingt-sixiesme du mois qu'ils appellent *Panemus*, auquel jour il se faict encores une assemblée publicque des estats de la Grece, en la ville de Platæes, où les Platæiens font un solemnel sacrifice à Jupiter protecteur de liberté, pour le remercier tousiours de celle victoire. Et ne se faust point esmerveiller de ceste inesgualité et discordance des mois ny des jours, veu mesmement qu'aujourd'huy que l'art d'astrologie est beaucoup plus parfaictement entendue qu'elle ne l'estoit alors, encores commencent et achevent les uns leurs mois à un jour, et les austres à un austre.

A qui on attribue l'honneur de la victoire.

Après ceste defaicte des Barbares, il s'esmeut desbat entre les Atheniens et les Lacedæmoniens, touchant le prix et l'honneur de la victoire, pource que les Atheniens ne le vouloyent point ceder aux Lacedæmoniens, ny leur permettre qu'ils en dressassent un trophée à part, tellement qu'il s'en fallut bien peu que les Grecs, pour ceste occasion bandez et mutinez les uns contre les austres, ne

se ruinassent eulx-mesmes, si Aristides n'eust par remonstrances et raisons appaisé et retenu les austres capitaines ses compaignons, mesmement un Leocrates et un Myronides, envers lesquels il feit tant par vifves persuasions et sages paroles, qu'ils feurent contents d'en remettre la totale decision à l'arbitrage et au jugement des austres peuples de la Grece.

Si feurent les Grecs assemblez au lieu mesme, pour vuider ce different, et en ce conseil Theogiton, capitaine des Megariens, pour son opinion dict, qu'il estoit necessaire, affin d'esviter guerre civile qui estoit pour naistre entre les Grecs, de deferer le prix et l'honneur de ceste victoire à quelqu'austre cité qu'à l'une des deux qui le querelloyent : après luy se leiva Cleocritus Corinthien, que chascun pensoit vouloir requerir cest honneur pour la ville de Corinthe, pource que c'estoit celle qui avoit plus de dignité en la Grece, après celles de Sparte et d'Athenes ; mais il feit une harangue à la loüange des Platæiens, laquelle feut trouvée merveilleusement honneste, et bien prisée de chascun : car il feut d'advis que pour oster l'occasion de tout ce different, on donnast le prix et le loyer de cest honneur à la ville de Platæes, pource que ny l'une ny l'austre des parties ne prendroit à desdain que ceulx-là feussent honnorez.

Il n'eust pas plus-tost achevé son dire, que Aristides le premier s'accorda à son advis, et

le consentit au nom des Atheniens, et après Pausanias au nom des Lacedæmoniens. Puis quand ils se feurent ainsy accordez, devant que partager le butin entre eulx, ils meirent à part quatre-vingt talents, qui feurent donnez aux Platæiens, dont ils ædifierent un temple à Minerve, luy dedierent une image, et embellirent tout son temple de peinctures, lesquelles jusqu'au-jourd'huy durent encores en leur entier : et neantmoins les Lacedæmoniens dresserent à part leur trophée, et les Atheniens le leur aussy à part : et ayants envoyé à l'oracle d'Apollo en la ville de Delphes, pour sçavoir à quels dieux, et comment ils debvoyent sacrifier, Apollo leur respondict, qu'ils fondassent un autel à Jupiter, protecteur de liberté ; mais qu'ils ne feissent dessuz auscun sacrifice, que premierement ils n'eussent esteinct tout le feu entierement qui estoit en toute la contrée, pource qu'il avoit esté pollu et contaminé par les Barbares, et puis qu'ils en allassent querir de pur et net à l'autel commun, sur lequel on sacrifioit à Apollo Pythien en la ville de Delphes. Ceste reponse ouye, les magistrats et officiers des Grecs allerent çà et là par tout le païs faire esteindre tous les feux.

Cérémonie des Grecs en faveur d'un si glorieux exploit.

Quarante huit mille écus.

Et y eut lors un homme de la ville mesme de Platæes, nommé Euchydas, lequel se vint de luy-mesme offrir, et promettre qu'il apporteroit du feu du temple d'Apollo Pythien en la plus extresme diligence qu'il seroit possible :

et arrivé qu'il feut en la ville de Delphes, après avoir aspergé et purifié son corps d'eau nette, il meit dessuz sa teste une couronne de laurier, et en tel estat alla prendre du feu sur l'autel d'Apollo, puis reprit aussytost son chemin tant comme il peust courir vers la ville de Platæes, là où il feut de retour avant le soleil couché, et feit par ce moyen en un jour mille stades de chemin, qui valent environ soixante-deux lieues et demie ; mais après avoir salué ses citoyens, et leur avoir livré le feu qu'il apportoit, il tomba soubdainement par terre et rendit l'esprit.

Homme qui meurt pour avoir fait soixante-deux lieues en un seul jour.

Les Platæiens l'enleverent tout roide mort, et le feirent enterrer dans le temple de Diane, qu'ils surnomment *Euclia*, c'est-à-dire, de bonne renommée, puis feirent engraver dessuz sa sepulture une epitaphe de telle substance :

Icy faict son dernier sejour
Euchydas, qui d'ici courut
Jusqu'en Delphes, et r'accourut
De là ici en un seul jour.

Plusieurs estiment que ceste deesse Euclia soit Diane, et la nomment ainsy ; mais il y en a qui tiennent que c'estoit la fille de Hercules et de la nymphe Myrto, fille de Menœtius, et sœur de Patroclus, qui mourut vierge, et depuis feut honnorée et reverée des Bœotiens et Locriens comme une deesse ; car en toutes leurs villes on trouve tousiours ès

places communes un autel et une image dediées à elle, et luy sacrifient tous ceulx qui se marient, austant hommes que femmes.

Depuis il feut tenu une assemblée generale de tous les Grecs, en laquelle Aristides meit en avant, que par chascun an toutes les villes de la Grece envoyassent à certain jour leurs deputez en la ville de Platæes pour y faire prieres et sacrifices aux dieux, et que de cinq en cinq ans on y celebrast des jeux publics qui seroyent appellez *les jeux de liberté :* et que pour faire la guerre aux Barbares on leivast sur toute la Grece dix mille hommes de pied, mille chevaulx, et une flotte de cent voiles. Item que les Platæiens de lors en avant feussent tenus pour saincts et sacrez, sans qu'il feust loisible de les endommager auscunement, et qu'ils n'eussent austre charge que de sacrifier aux dieux, pour le salut et la prosperité de la Grece. Tous lesquels articles feurent passez et aucthorisez de poinct en poinct, et s'obligerent les Platæiens de faire tous les ans des sacrifices solemnels, et des anniversaires aux Grecs qui estoyent morts pour la deffense de la liberté des Grecs dedans leur territoire. Ce qu'ils font encores jusques aujourd'hui en ceste maniere : le seiziesme jour du mois de *Mœmacterion*, que les Bœotiens appellent *Alalcomenos*, et est environ le mois de Janvier, on faict une procession, devant laquelle marche une trompette qui va sonnant à l'arme : après suivent quelques charriots

Institution des jeux de liberté.

Honneurs rendus et instituez en faveur de ceux qui etoient morts dans cette bataille.

chargez de branches de meurte et de festons et chappeaux de triomphe, puis un taureau noir, et quelque nombre de jeunes enfants nobles, qui portent de grands vases à deux anses pleins de vin et de laict, qu'on a accoustumé de respandre pour oblations propitiatoires sur les sepultures des morts, et d'austres jeunes garsons de libre condition qui portent des huiles de parfums et des senteurs dedans des phioles : car il n'est point loisible qu'auscune personne de servile condition s'entremette ny s'employe à auscun office de ce mystere, pour austant que ceulx dont on y honnore la memoire sont morts en combattant pour deffendre la liberté de la Grece.

Après toute ceste monstre suit le dernier, celuy qui pour lors est le prevost des Platæiens, auquel tout le reste de l'année il n'est pas loisible de toucher seulement du fer, ny de vestir robbe d'austre couleur que blanche ; mais lors il est vestu d'un sayon teinct en pourpre, et tient en l'une de ses mains une buye qu'il prend en la maison de la ville, et en l'austre une espée toute nue, et marche en ceste contenance après toute la pompe precedente à travers la ville jusqu'au cœmitiere, où sont les sepultures de ceulx qui moururent en celle journée ; là où estant arrivé il puise de l'eau en une fontaine qui est là, avecques laquelle luy-mesme lave les colonnes quarrées, et les images qui sont sur lesdictes sepultures, et les oingt d'huiles de senteurs, puis

immole un taureau dessuz un amas de bois qui est là tout prest, ne plus ne moins que quand on brusle les corps de quelques trespassez : et en faisant certaines prieres et oraisons à Jupiter et à Mercure terrestres, il convie et semond au festin du sacrifice funeral les ames de ces vaillants hommes, qui moururent en combattant pour la liberté de la Grece : puis il prend une couppe qu'il emplit de vin, et en le respandant sur leurs sepultures dict ces mots tout hault : *Je boy aux preux et vaillants hommes qui moururent jadis en deffendant la franchise de la Grece.* Les Platæiens jusques aujourd'hui guardent encores solemnellement ceste ceremonie anniversaire.

Quel ordre Aristides donne aux affaires d'Athenes.

Au demourant quand les Atheniens feurent retournez en leur ville, voyant Aristides qu'ils vouloyent avoir à toute force le gouvernement de l'estat populaire, auquel l'aucthorité soubveraine est entre les mains du peuple, estimant que le peuple estoit digne, et meritoit qu'on eust esgard à la proüesse et grandeur de courage qu'il avoit monstrée en ceste guerre, et aussy voyant qu'il seroit bien malaysé de le forcer d'accepter austre gouvernement, attendu qu'il avoit les armes en la main, et le cœur accreu par tant de belles et glorieuses victoires qu'il avoit guaignées : il meit en avant un edict, *que l'aucthorité du gouvernement feust entre les mains de tous les citoyens esgualement, et que de lors en avant tous bourgeois, austant pauvres comme riches, peussent estre esleus par les*

voix du peuple, et promeus aux offices et magistrats de la ville.

Au reste, comme Themistocles un jour eust dict en publicque assemblée de ville, qu'il avoit proposé une chose qui estoit merveilleusement utile, prouffitable et salutaire à leur chose publicque, mais qu'il y auroit dangier à la dire en public, le peuple luy commanda qu'il la communiquast doncques à Aristides tout seul, et qu'il en consultast avecques luy, pour resouldre s'il estoit expedient ou non de la faire. Alors Themistocles luy dict en secret, qu'il avoit advisé de mettre le feu dedans l'arcenal, où estoyent retirez tous les vaisseaux des Grecs, alleguant que par ce moyen les Atheniens demoureroyent plus puissants que nuls austres peuples de la Grece. Cela, sans plus, entendu, Aristides s'en retourna incontinent devers le peuple, et dict en pleine assemblée du peuple, qu'il ne pouvoit estre chose plus prouffitable pour la chose publicque d'Athenes, ny plus injuste et plus meschante aussy, que celle que Themistocles avoit pensé de faire. Ceste response ouye, le peuple ordonna à Themistocles qu'il se desportast de celle sienne entreprinse, quelle qu'elle feust, tant estoit le peuple Athenien amateur de justice, et tant il avoit de confiance en la lesgualité et preud'hommie d'Aristides. Lequel depuis feut envoyé capitaine de l'armée d'Athenes, avecques Cimon, pour poursuivre et faire la guerre aux Barbares : là où voyant que Pausanias

Les Athéniens avoient la plus grande confiance en lui et dans sa justice.

sanias et les austres capitaines Lacedæmoniens qui avoyent la surintendance sur toute l'armée, estoyent rudes et rigoureux aux peuples confederez, luy au contraire parloit doulcement à eulx et se monstroit le plus familier et le plus gracieux qu'il pouvoit envers eulx, rendant semblablement son compaignon accointable à tout le monde, et esgual envers tous, non pas foulant les uns pour soulager les austres ès charges de la guerre. En quoy faisant, on ne se donna guarde qu'il osta petit à petit aux Lacedæmoniens la principaulté de la Grece, non point par armes, par navires, ny par chevaulx, ains seulement par bons sens et par sage conduicte; car si la justice et la bonté d'Aristides, et la doulceur et debonnaireté de Cimon rendoit le gouvernement des Atheniens agreable et desirable aux austres peuples Grecs, l'avarice, arroguance et fierté de Pausanias, le faisoyent encores plus soubhaitable, pource qu'il ne parloit jamais aux austres capitaines des peuples alliez et confederez que ce ne feust tousiours en courroux, et les rabroüoit austerement : et quant aux particuliers souldards pour les moindres faustes il les faisoit foüetter oultraigeusement, ou bien demourer tout le long d'un jour debout, ayants une anchre de fer poisante sur leurs espaules. Il n'y avoit personne qui osast aller au fourage, ny prendre de la paille ou de la jonchée à faire paillasses, ne qui osast meiner boire ses chevaulx devant les Spar-

Sa bonté rendoit l'insolence de Pausanias d'autant plus odieuse.

tiates ; car il avoit ordonné des guardes pour cela, qui rechassoyent à coups de foüet ceulx qui sortoyent devant eulx.

Divers peuples de la Grece, à sa sollicitation, se soumettent aux Atheniens.

Et un jour qu'Aristides luy en cuida dire et remonstrer quelque chose, il fronça son visage, et luy respondict qu'il n'avoit pas loisir de parler à luy, ne le voulant point ouyr. A l'occasion dequoy les capitaines des austres Grecs, mesmement ceulx de Chio, de Samos et Lesbos, depuis se meirent après Aristides, pour luy persuader qu'il entreprist la charge et l'aucthorité de commander aux austres peuples Grecs, et de prendre en sa saulveguarde les alliez et confederez, qui de long-temps ne cherchoyent austre chose que de se soubstraire de l'obeyssance des Lacedæmoniens, et se soubsmettre aux Atheniens. Aristides leur feit response, que non-seulement ils avoyent raison de faire ce qu'ils disoyent, mais qu'ils y estoyent totalement contraincts : toutesfois que pour donner aux Atheniens occasion de s'assurer de leur foy et loyaulté, il estoit besoing qu'ils feissent quelque cas notable à l'encontre des Lacedæmoniens, pour lequel leurs peuples n'osassent plus desormais se despartir d'avecques les Atheniens.

Quoy entendants Uliades Samien et Autagoras de Chio, tous deux capitaines de gualeres, conjurez ensemble, allerent un jour investir, l'un d'un costé, l'austre de l'austre, la gualere capitainesse de Pausanias assez près

de Constantinople, ainsy qu'elle voguoit devant toute la flotte. Ce que voyant Pausanias se leiva incontinent en cholere, et les menaça que dedans peu de jours il leur feroit cognoistre, qu'il eust mieulx valu pour eulx qu'ils eussent assailli leur propre païs, que de luy avoir ainsy couru suz; mais ils luy respondirent, qu'il se retirast habilement s'il estoit sage, et qu'il remerciast hardiment la fortune, laquelle avoit voulu que soubz sa conduicte les Grecs eussent emporté la victoire en la journée de Platæes, et qu'il n'y avoit eu austre chose que la reverence d'icelle, qui eust jusques là retenu les Grecs et enguardé de luy faire payer la peine que son orgeuil et son arroguance meritoyent. La fin feut qu'ils se despartirent d'avecques les Lacedæmoniens, et se rangerent devers les Atheniens. En quoy se peust clairement veoir et cognoistre une grandeur de courage, et magnanimité admirable des Lacedæmoniens; car quand ils s'apperçeurent que leurs capitaines se guastoyent et se corrompoyent pour la trop grande aucthorité et licence qu'ils avoyent, ils quitterent volontairement la superiorité qu'ils avoyent dessuz les austres Grecs, et cesserent d'envoyer de leurs capitaines pour avoir la surintendance sur toute l'armée des Grecs, aymants trop mieulx que leurs citoyens feussent obeyssants, et qu'ils observassent de poinct en poinct la discipline et les ordonnances de leurs pays, que qu'ils eussent eulx la pre-

sidence et superiorité sur toute la Grece.

Equité d'Aristides dans le departement de la taille, imposée sur toutes les villes de la Grece pour les affaires de la guerre.

Or contribuoyent bien les villes et peuples de la Grece quelque somme d'argent, pour fournir aux frais de la guerre contre les Barbares, dès le temps mesme que les Lacedæmoniens avoyent la superiorité ; mais depuis qu'elle leur eust esté ostée, les Grecs voulurent qu'il se feist une taille, par laquelle chascune ville feust raisonnablement cotisée selon ses facultez, affin qu'on sçeust combien chascun debvroit payer ; et pour cest effect demanderent Aristides aux Atheniens, auquel ils donnerent pouvoir et mandement de cotiser et taxer esgualement chascune ville, eu esguard à la grandeur de son territoire, et au revenu d'icelle selon qu'elle pourroit et debvroit raisonnablement porter. Mais si Aristides estoit pauvre quand il entra en ceste charge et aucthorité si grande, que par maniere de dire, la Grece se soubsmettoit toute à sa discretion, il en sortit encores plus pauvre, et feit ceste taxe et assiette de taille, non-seulement justement et nettement, mais davantage si esquitablement selon la portée de chascun, qu'il n'y eut personne qui en demourast malcontent.

Et tout ainsy que les anciens ont celebré et chanté la felicité de ceulx qui vescurent soubz le regne de Saturne, qu'ils ont appellé *l'aage doré*, aussy feirent depuis les peuples alliez et confederez des Atheniens la taxe qui lors feut faicte par Aristides, en la nommant le bon et heureux temps de la Grece, mesme-

ment quand peu de temps après elle doubla, et puis tripla tout soubdain ; car la taxe que feit Aristides monta environ quatre cent soixante talents : et Pericles l'augmenta presque d'une tierce partie, pource que Thucydides escript, qu'au commencement de la guerre Peloponesiacque les Atheniens leivoyent bien six cent talents par chascun an sur leurs allicz : et après la mort de Pericles, les harangueurs et entremetteurs du gouvernement de la chose publicque la haulserent petit à petit, jusques à la faire monter à la somme de treize cent talents, non tant pource que celle guerre feust ainsy de grande despense, à cause de sa longueur, et des pertes que les Atheniens y eussent reçeuës, que pour austant qu'ils accoustumerent le peuple à faire faire des distributions d'argent manuel à chasque citoyen, à faire joüer des jeux, et à faire faire de belles images, et ædifier des temples magnificques.

Deux cens soixante et seize mille écus.

Trois cens soixante mille écus.

Sept cens quatre-vingt mille écus.

Ainsy doncques estoit Aristides à bon droict honnoré, loué et estimé de tout le monde, pour ceste juste imposition de taille, excepté de Themistocles, lequel s'en mocquoit, et alloit disant, que ce n'estoit point une louange propre à un homme de bien, ains plustost à un coffre bien ferré, là où l'on peust mettre de l'argent seurement : ce qu'il disoit pour avoir sa revenche, mais si ne le picquoit-il pas si aigrement, comme Aristides l'avoit picqué ouvertement et au vif, quand un jour en devi-

sant Themistocles luy dict, qu'il estimoit la plus grande partie, et plus excellente vertu que sçauroit avoir un capitaine, estre, *sçavoir bien descouvrir et preveoir les conseils et entreprinses des ennemys. Cela*, respondict Aristides, *est bien necessaire, mais aussy est-ce chose honneste, et veritablement digne d'un gouverneur et chef d'armée, d'avoir les mains nettes, et ne se laisser point corrompre par argent.* Aristides doncques feit jurer aux austres peuples Grecs qu'ils observeroyent de poinct en poinct les articles de l'alliance, et luy-mesme comme capitaine general les jura au nom des Atheniens; et en prononçant les execrations et maledictions à l'encontre de ceulx qui faulseroyent leur serment, feit jecter des masses de fer ardent dedans la mer, comme priant aux dieux qu'ainsy feussent esteincts et exterminez ceulx qui violeroyent leur foy; toutesfois depuis quand les affaires contraignirent, à mon advis, ceulx d'Athenes de retenir un peu violentement leur domination, il dict aux Atheniens qu'ils rejectassent toutes les execrations et maledictions sur luy, et qu'au demourant ils ne laissassent point pour crainte d'icelles de faire les choses ainsy qu'ils verroyent leur estre expedient.

Aristides eut toujours en vue le bien public.

Bref Theophrastus escript, que c'estoit un personnage parfaictement droict et juste ès choses privées d'homme à homme, mais au gouvernement des affaires publicques, qu'il faisoit beaucoup de choses selon l'exigence des temps, et selon les occurrences de sa ville,

laquelle bien souvent avoit besoing de grande violence et de grande injustice, comme quand on meit en desliberation du conseil, à sçavoir si l'on debvoit enleiver l'or et l'argent, qui estoit en despost et espargne dedans l'isle de Delos, au temple d'Apollo, pour survenir aux affaires de la guerre contre les Barbares, et le transporter de là à Athenes, suivant ce que les Samiens avoyent mis en avant, combien que ce feust directement contre les articles du traicté d'alliance faicte et jurée entre tous les Grecs : quand on en demanda l'opinion à Aristides, il respondict, qu'il n'estoit pas juste, mais qu'il estoit prouffitable : ce neantmoins après avoir mis en son pais, et donné à sa ville la superiorité de commander à tant de milliers d'hommes, encores demeura-il tousiours en sa pauvreté accoustumée, et ayma tousiours jusques à son trepas austant la louange et la gloire qui luy venoit de sa pauvreté, comme des victoires et trophées qu'il avoit guaignez : ce qu'on peust juger et cognoistre par cest argument.

Il se contenta toutcurs de vivre pauvre, sans avoir recours a personne.

Callias, le porte-torche de Ceres, estoit son proche parent, lequel feut mis en justice, par quelques siens malveuillants qui le chargerent de cas et crimes capitaulx, et quand vint le jour auquel la cause debvoit estre plaidée, ils desduisirent assez froidement et assez legerement les austres crimes dont ils l'accusoyent, mais en extravaguant hors de leur matiere principale, ils parlerent en ceste maniere aux juges,

messieurs, *vous cognoissez tous Aristides, le fils de Lysimachus, et sçavez comme pour sa vertu il est austant estimé entre tous les Grecs qu'homme vivant le sçauroit estre. Comment estimez-vous qu'il vive en sa maison, veu que vous le voyez sortir en public, et aller par la ville avecques une pauvre robbe toute rompue et usée? N'est-il pas vray-semblable, que celuy que nous voyons en public trembler de froid, pour estre si mal vestu, endure grand faim en son privé, et qu'il a grande necessité de toutes choses requises à vie de l'homme? Et neantmoins cestuy Callias, qui est son propre cousin germain, et le plus riche et opulent de tous les bourgeois d'Athenes, est si malheureux qu'il le laisse luy, sa femme et ses enfants, en ceste necessité, combien qu'il luy ait souvent faict plusieurs grands plaisirs, par le moyen du credit qu'il a envers vous.* Callias voyant que ses juges s'esmouvoyent et s'aigrissoyent plus contre luy pour cela, qu'ils n'avoyent faict pour tout le demourant, feit appeller Aristides en jugement, et le somma de porter tesmoignage de verité, s'il ne luy avoit pas par plusieurs fois presenté bonne somme d'argent, et prié de le prendre, ce qu'il n'avoit jamais voulu faire : ains luy avoit tousiours respondu, qu'il se pouvoit mieulx et à meilleur droict vanter de sa pauvreté, que luy ne faisoit de sa richesse, et que l'on trouvoit assez de gents qui usoyent les uns bien, les austres mal de leur richesse, mais qu'il n'estoit pas aysé d'en trouver un seul, qui portast vertueusement et magnanimement la pauvreté, et qu'il

Celui qui est pauvre malgre lui, est le seul qui doive rougir de sa pauvreté.

qu'il n'y avoit que ceulx qui estoyent pauvres malgré eulx qui deussent avoir honte de l'estre. Aristides tesmoigna que la verité estoit telle, comme il disoit, et n'y eut pas un des assistants à ce plaidoyer, qui ne s'en allast avecques ceste opinion et ceste volonté, qu'il eust mieulx aymé estre pauvre comme Aristides, que riche comme Callias.

Ainsy l'a escript Æschines le philosophe socraticque, et Platon luy defere tant, que de tous ceulx qui ont esté beaucoup estimez et renommez à Athenes, il ne faict compte que de luy seul : car les austres, dict-il, comme Themistocles, Cimon et Pericles, ont bien empli et embelli la ville de porticques, d'ædifices d'or et d'argent, et austres telles superfluitez et curiositez ; mais Aristides est celuy seul, qui a dirigé tous ses conseils à la vertu au faict du gouvernement de la chose publicque. On peust aussy esvidemment cognoistre la grande bonté et æquité qui estoit en luy par ses desportements envers Themistocles : car combien qu'il luy eust tousiours esté ennemy et adversaire en toutes choses, et qu'à sa poursuitte, et par ses meinées il eust esté banni d'Athenes, neantmoins il ne s'en voulut point ressentir lorsqu'il en eut l'occasion et le moyen, estant Themistocles accusé envers le peuple de leze Majesté, et poursuivi asprement par Cimon, Alcmæon et plusieurs austres siens malveuillants : car Aristides ne feit ny ne dict alors chose quelconque à son preju-

Aristides menagea toujours Themistocles dans son adversité, malgré l'inimitié qu'il lui avoit toujours opposée.

dice, ny à son desadvantage, et ne se resjouyt point de veoir son ennemy en adversité, non plus qu'il ne luy avoit oncques porté envie en sa prosperité.

Extrême pauvreté d'Aristides descouverte après sa mort.

Quant à son trespas, les uns disent qu'il mourut au royaulme de Pont, là où il avoit esté envoyé pour les affaires de la chose publicque : les austres tiennent, qu'il mourut de vieillesse en la ville d'Athenes, grandement honnoré, aymé et estimé de tous ses citoyens. Mais Craterus le Macedonien escript de sa mort en ceste sorte : après que Themistocles, dict-il, s'en feut enfuy, le peuple d'Athenes en estant devenu fier et insolent, feut cause de faire souldre un grand nombre de calomniateurs qui se meirent à charger et accuser faulsement les premiers hommes et principaulx personnages de la ville, et à leur procurer l'envie et malveuillance du commun populaire, qui s'enorgueillissoit pour la prosperité de ses affaires, et pour l'augmentation de sa puissance : entre lesquels Aristides feut atteinct de concussion et malversation au gouvernement de la chose publicque, à la poursuitte d'un nommé Diophantus, natif du bourg d'Amphitrope, qui le chargea d'avoir prins argent des Ioniens, en leivant le tribut qu'ils payoyent annuellement, et dict, que pour n'avoir peu payer l'amende en laquelle il feut condamné, qui estoit de cinq cent escus, il feut contrainct d'abandonner la ville d'Athenes, et qu'il s'en alla en Ionie, là où il mourut. Toutesfois ce

Craterus n'allegue pas un tesmoignage, ny pas un argument pour verifier son dire, ny le plaidoyer, ny la sentence de condamnation, ny decret auscun touchant ce faict, combien qu'il ayt accoustumé de receuillir diligemment, ailleurs tout cela, et d'alleguer tousiours ses autheurs.

Qui plus est, tous les austres qui ont mis par escript, et faict un receuil des faustes que le peuple Athenien a laschement commises austrefois contre ses capitaines et gouverneurs, alleguent bien l'exil de Themistocles, la captifvité de Miltiades qui mourut en prison, l'amende en laquelle feut condamné Pericles, la mort de Paches, qui se tua luy-mesme dedans la tribune aux harangues, quand il se veit condamné, et amassent beaucoup de telles histoires, auxquelles ils adjoustent le bannissement d'Aristides, mais ils ne font mention quelconque de ceste condamnation que dict Craterus. Davantage l'on monstre encores aujourd'huy la sepulture d'Aristides sur le port de Phalerus, qui luy feut faicte aux despends de la chose publicque, comme l'on dict, pource qu'il deceda si pauvre, qu'on ne trouva pas chez luy dequoy le faire inhumer : et si dict-on encores plus, que par decret du peuple ses filles feurent mariées aux despends du public, et eurent chascune en mariage trois mille drachmes d'argent, et qu'à son fils Lysimachus, feurent données cent mines d'argent, et cent arpents de terre, et luy ordonna-l'on quatre drachmes

Ses enfans sont assistes et pourvus des deniers publics.

Environ trois cens escus.

Mille escus.

Treize sols quatre deniers. d'argent par jour de provision ordinaire, à la poursuitte d'Alcibiades, qui en meit le decret en avant.

Et oultre tout cela, cestuy Lysimachus laissa une seule fille nommée Polycrite, à laquelle le peuple ordonna, comme tesmoigne Callisthenes, pour telle provision pour vivre, que l'avoyent ceulx qui emportoyent le prix es jeux olympicques. Et puis Demetrius le Phalerien, Hieronymus le Rhodien, Aristoxenus le musicien, Aristote le philosophe, au moins si le traicté qu'on trouve intitulé, *de la Noblesse*, est veritablement des œuvres d'Aristote; tous ensemble tesmoignent qu'une Myrto, fille de la fille d'Aristides, feut mariée au sage Socrates, qui la print en mariage (combien qu'il en eust une austre espousée) pourtant qu'elle estoit veufve, et ne trouvoit pas à qui se remarier pour sa pauvreté, et avoit beaucoup affaire à vivre : toutesfois Panætius leur respond et contredict assez, en ce qu'il a escript de la vie de Socrates : mais Demetrius Phalerien escript au livre qu'il a intitulé *Socrates*, qu'il avoit bonne soubvenance d'avoir veu un Lysimachus, fils du fils ou de la fille d'Aristides, qui estoit fort pauvre, et vivoit de ce qu'il pouvoit guaigner à interpreter des songes par certaines tables, où estoit escripte l'art d'exposer les signifiances des songes, et se tenoit ordinairement auprès du temple de Bacchus, que l'on appelle *Iacchion*, auquel ensemble à sa mere et à sa sœur, il dict avoir faict ordonner

par le peuple pour leur ayder à vivre, à chascun un triobole par jour. Il est bien certain que ce mesme Demetrius Phalerien, en reformant l'estat d'Athenes, ordonna qu'à la mere et à la fille seroit donné du public par chascun jour, une drachme d'argent, et ne doibt-on point trouver nouveau que le peuple d'Athenes ayt eu si grand soing d'exercer charité envers ces femmes-là qui estoyent resseantes en la ville, attendu que austrefois estant adverti comme une petite fille d'Aristogiton estoit en l'isle de Lemnos en bien pauvre et petit estat, et que pour sa pauvreté elle ne pouvoit pas trouver mary, il la feit venir à Athenes, et la maria en l'une des plus nobles maisons de la ville, et si luy donna pour doüaire une possession au bourg de Potamos. Ceste ville a tousiours faict par le passé, et faict encores de present jusques à nostre temps de grands actes de bonté et d'humanité, pour lesquels elle est à bon droict grandement louée, prisée et honnorée de chascun.

Environ vingt deniers tournois.

Trois sols quatre deniers.

Athenes s'est toujours distingue par de grands actes de bonte et d'humanité.

Fin de la Vie d'Aristides.

MARCUS PORTIUS CATO.

Pourquoi Marcus fut-il surnommé Cato.

MARCUS CATO et ses ancestres estoyent, comme l'on dict, de la ville de Thusculum; mais avant qu'il allast à la guerre, et qu'il s'entremeist des affaires de la chose publicque, il se tenoit et vivoit en quelques terres et possessions que son pere luy avoit laissées au païs des Sabins: et combien qu'il semblast à plusieurs que ses predecesseurs eussent esté totalement incogneus, toutesfois luy-mesme loüe haultement son pere, qui se nommoit Marcus comme luy, disant qu'il avoit esté vaillant homme et homme de guerre; et faict aussy mention d'un austre Cato son bisayeul, qui, pour ses vaillances, avoit souvent eu de ses capitaines les dons et prix d'honneur que les Romains ont accoustumé de donner à ceulx qui ont faict quelque acte de prouësse notable en une bataille, et qu'ayant perdu cinq chevaulx de service en la guerre, la valeur luy en feut rendue en argent des coffres de la chose publicque, pource qu'il s'estoit porté en homme de bien.

Et comme la coustume de parler à Rome feust qu'ils appelloyent *hommes nouveaulx* ceulx qui n'estoyent point nobles de race, ains commenceoyent à s'ennoblir eulx-mesmes, et à se faire cognoistre par leur vertu, on appelloit Cato, pour ceste cause, *homme neuf*: et quant à luy il confessoit bien estre voirement homme neuf quant aux honneurs, offices et estats de la

chose publicque ; mais quant aux beaulx faicts et bons services de ses predecesseurs, il maintenoit qu'il estoit très-ancien. Il s'appelloit au commencement, en son tiers nom, Priscus ; mais depuis, a raison de son grand sens et de sa suffisance, il feut surnommé *Cato*, pource que les Romains appellent un homme sage et qui a beaucoup veu, *Cato*. Il estoit un peu roux de visage, et avoit les yeulx pers, ainsy que donne à entendre celuy qui composa ces vers en haine de luy après sa mort :

Ce faulx rousseau Porcius aux yeulx pers,
Qui harassoit et mordoit tout le monde,
Pluto ne veult qu'il entre en ses enfers,
Quoiqu'il soit mort, de paour qu'il ne luy gronde.

De sa personne.

Au demourant, quant à la disposition de sa personne, il estoit merveilleusement fort et robuste, pour s'estre dès son jeune aage accoustumé à travailler de son corps, et à vivre sobrement, comme celuy qui avoit esté nourry aux armes et à la guerre dès son commencement ; de maniere qu'il estoit esgualement bien complexionné, et pour la force et pour la santé. Et quant à la parole, estimant que c'estoit un second corps et un outil, non seulement honneste, mais aussy necessaire à tout homme qui veult vivre en honneur, et manier de grandes affaires, il s'exerceoit à bien parler ès petites villes et bourgs prochains de sa maison, là où il alloit souvent plaider des causes, et deffendre en jugement ceulx qui l'en requeroyent ; de maniere qu'en peu de temps il se rendit pre-

mierement bon plaideur, et eut la parole à commandement, et par traict de temps se feit orateur eloquent.

De ses mœurs.

Depuis laquelle suffisance acquise, ceulx qui le hantoyent ordinairement, commencerent à appercevoir en luy une gravité de mœurs et de façons de faire, et une magnanimité digne d'estre employée au maniement des grandes affaires, et de s'exercer en la lumiere d'une chose publicque soubveraine : car non-seulement il se guarda tousiours de prendre auscun salaire ne payement mercenaire des plaidoyers qu'il faisoit, et des causes qu'il soubstenoit : mais qui plus est, il ne tenoit pas compte de l'honneur qui luy venoit de tel exercice, comme si c'eust esté le but principal où il eust pretendu, ains desiroit beaucoup plus se faire cognoistre et estimer par l'exercice des armes, et par vaillamment combattre contre les ennemys ; de sorte que dès qu'il n'estoit encores qu'un jeune homme, il avoit desia l'estomach tout cicatrizé de coups qu'il avoit receups en diverses batailles et rencontres contre les ennemys : car luy-mesme escript qu'il n'avoit que dix-sept ans quand il alla premierement à la guerre, qui feut environ le temps des grandes prosperitez de Hannibal, lorsqu'il couroit, brusloit et pilloit toute l'Italie.

De sa maniere de combattre et de sa discipline militaire.

Or, quand ce venoit au faict de combattre, sa coustume estoit de frapper rudement, jamais ne bouger le pied ny reculer en arriere, monstrer un visage terrible à l'ennemy, et luy user de

de menaces en luy parlant d'une voix aspre et effroyable ; ce qu'il prenoit très-bien, et enseignoit sagement aux austres à le faire ainsy, pource que telles choses, comme il disoit, effroyent bien souvent plus les ennemys, que ne faict l'espée qu'on leur presente. En allant par païs il cheminoit à pied, portant luy-mesme ses armes, et avoit quelque serviteur après luy qui portoit ce qui luy estoit necessaire pour son vivre, auquel, à ce qu'on dict, il ne se courroucea jamais pour chose qu'il luy eust apprestée à son disner ou à son soupper, ains luy aydoit luy-mesme le plus souvent à l'apprester, quand il avoit loisir, après avoir faict ce que le privé souldard estoit tenu de faire pour la fortification du camp ou austre affaire. Il ne beuvoit jamais, estant à la guerre, que de l'eau, si ce n'estoit auscune fois qu'il se trouvoit excessifvement alteré ; car alors il prenoit un peu de vinaigre : ou bien qu'il se sentoit foible ; car alors il beuvoit de quelque petit vin.

Un visage terrible effraie souvent plus un ennemi que les armes qu'on lui présente.

De sa tempérance et de sa sobriété.

Or estoit d'advanture l'heritage de Manius Curius, celuy qui guaigna par trois fois l'honneur du triumphe, et la maison où il s'estoit anciennement tenu, prochaine des terres de Cato, lequel y alloit à l'esbat bien souvent ; et voyant le peu de terre qu'il y avoit, et comment le logis estoit petitement et pauvrement basty, il pensoit en luy-mesme quel personnage debvoit avoir esté celuy qui, estant le premier homme des Romains en son temps,

et ayant vaincu et dompté les plus fieres et plus bellicqueuses nations d'Italie, et en ayant chassé dehors le roy Pyrrhus, labouroit neantmoins et cultivoit avecques ses propres mains ce peu de terre, et habitoit en une si pauvre et si petite mestairie, en laquelle, après ses trois triumphes, des ambassadeurs envoyez de la part des Samnites l'allerent quelquefois visiter, et le trouverent au long de son foyer, où il faisoit cuire des raves, et luy presenterent de par leur communauté une bonne quantité d'or; mais il les renvoya avecques leur or, en leur disant que ceulx qui se contentoyent d'un tel soupper, n'avoyent que faire d'or ny d'argent, et que quant à luy il estimoit plus honnorable commander à ceulx qui avoyent de l'or, que non pas en avoir. Cato rememorant ces choses en luy-mesme, s'en retournoit chez luy, et se mettoit derechef à reveoir tout l'estat de sa maison, ses terres, sa famille, ses serfs, sa despense, et à retrancher toute superfluité, et à travailler luy-mesme de ses bras plus que jamais.

Il est plus honorable de commander à des gens riches que d'être riche soi-même.

Au surplus, quand Fabius Maximus reprint la ville de Tarente, Cato y estoit soubz sa charge en fort grande jeunesse, là où il print familiere cognoissance avecques Nearchus, philosophe Pithagorien, lequel il avoit fort desiré ouyr deviser et discourir de la philosophie. Si luy feit Nearchus les mesmes discours que faict Platon quand il appelle volupté *la principale amorce et le plus grand appast de mal-*

Nearchus, philosophe Pithagoricien.

faire que les hommes ayent ; et quand il dict *que le corps est la premiere peste de l'ame , et que sa guarison , sa deslibvrance et sa purgation , sont les discours , les remonstrances et contemplations qui la retirent le plus loing des passions et affections corporelles.* Cato adoncques en aima encores davantage la sobrieté , la temperance et l'accoustumance à se passer et contenter de peu : car au demourant on dict qu'il se meit bien tard et sur l'arriere saison de son aage , à apprendre les lettres Grecques , et à lire dedans les libvres Grecs , entre lesquels il s'aida un peu de Thucydides , mais beaucoup plus de Demosthenes , à former son style et à dresser son eloquence : à tout le moins ses escripts et ses libvres le tesmoignent , qui sont ornez et enrichis d'opinions , exemples et histoires prinses ès libvres Grecs , et trouve-l'on plusieurs de ses sentences et dicts moraulx , rencontres et responses aiguës qui en sont translatées de mot à mot.

La volupté est l'appât le plus dangereux pour l'homme.

Le corps est la premiere peste de l'ame.

Goût de Cato pour les lettres Grecques.

Or y avoit-il pour lors à Rome un personnage des plus nobles de la ville , homme d'aucthorité et de bon jugement pour bien cognoistre les semences de vertu naissante en une jeune personne , et encores de plus grande bonté et honnesteté pour l'advancer et poulser en avant : c'estoit Valerius Flaccus , lequel ayant des terres joignantes à celles de Cato ; et entendant le rapport que ses gents luy faisoyent de ses mœurs et de sa maniere de vivre , luy contant comment il labouroit luy-mesme sa terre , et qu'il

Cato entre dans les charges publiques les plus honorables par le moyen de Valerius Flaccus.

avoit accoustumé de s'en aller de grand matin aux petites villes d'à l'environ advocasser et plaider pour ceulx qui s'addressoyent à luy, et puis s'en retournoit en sa maison, là où, si c'estoit en hyver, il jectoit seulement une jacquette sur ses espaules; et si c'estoit en esté, il s'en alloit tout nud travailler au labourage avecques ses serviteurs et ses ouvriers, puis se seoit avecques eulx à table, beuvant de mesme vin et mangeant de mesme pain qu'eulx, et tout plein d'austres telles façons de faire qui monstroyent une grande æquité, moderation et bonté en luy, et avecques cela luy recitoyent aussy quelques beaulx dicts moraulx, et quelques graves sentences qu'ils avoyent ouyes de luy.

Ces choses entendues, Valerius commanda un jour qu'on l'allast semondre à venir soupper avecques luy : et après l'avoir un peu hanté et cogneu qu'il avoit la nature gentile, honneste et civile, et que c'estoit comme une bonne plante, qui n'avoit besoing que d'estre un peu cultivée et transplantée en meilleur et plus noble terroir, il l'enhorta et luy persuada qu'il s'en allast à Rome, et se meist à haranguer en public devant le peuple Romain, et se mesler des affaires : ce qu'il feit, et n'y feust pas plustost introduict, qu'il feut incontinent grandement estimé, et y acquit beaucoup d'amys, pour les causes qu'il deffendoit, oultre ce que Valerius Flaccus le poulsoit et mettoit fort en avant, par le port et la faveur

qu'il luy faisoit. Si bien qu'il feut premierement esleu par les voix du peuple *tribun militaire*, c'es-à-dire capitaine de mille hommes de pied, et depuis *quæsteur ;* et de là en avant, estant ja fort renommé, et ayant acquis aucthorité et reputation grande, il feut compaignon et concurrent de Valerius Flaccus ès principaulx et plus dignes offices et magistrats de la chose publicque : car il feut creé consul quand et luy, et depuis censeur.

Mais pour son commencement, il choisit entre tous les anciens senateurs Romains, Quintus Fabius Maximus, auquel il se voua et dedia du tout, et ce non pas tant pour son credit, encores qu'en aucthorité et en reputation il surmontast tous ceulx de son temps, que pour la gravité de ses mœurs et de sa vie, laquelle il se proposoit comme un très-digne mirouer et exemple à imiter ; à l'occasion de quoy il ne feignit point d'entrer en picque et en querelle avecques le grand Scipion, qui pour lors, encores qu'il feust jeune, contendoit avecques l'aucthorité, puissance et dignité de Fabius Maximus, lequel sembloit porter envie à son accroissement. Car estant Cato envoyé quæsteur et superintendant des finances avecques luy quand il entreprint de passer en Africque, et voyant qu'il usoit de sa naturelle liberalité et magnificence accoustumée, en donnant largement, sans rien espargner, aux gents de guerre, il luy remonstra un jour franchement que ce n'estoit pas en la folle des-

Cato ne pouvant s'accorder en Atrique avec Scipion, revient à Rome se plaindre de lui.

pense des deniers communs que plus il grevoit et endommageoit la chose publicque, mais que c'estoit en ce qu'il alteroit et corrompoit l'ancienne simplicité de leurs predecesseurs, qui vouloyent que leurs souldards feussent contents de peu, là où il les accoustumoit à employer aux voluptez, delices, et choses superflues et volontaires, l'argent qui leur restoit après avoir satisfaict à leurs necessitez. Scipion luy feit response qu'il ne vouloit point de thresorier qui le contreroollast ainsy, ne qui reguardast de si près à sa despense, pource que son intention estoit d'aller à la guerre à pleines voiles, en maniere de parler, et qu'il vouloit et entendoit rendre compte à la chose publicque des choses qu'il auroit faictes, non pas de l'argent qu'il auroit despendu.

Cato, ceste response ouye, s'en retourna tout court de la Sicile à Rome, criant avecques Fabius Maximus, en plein senat, qu'il faisoit une despense infinie, et qu'il s'amusoit à faire jouer des farces et comœdies, et à veoir des combats de luicteurs, comme si on l'eust envoyé, non pour faire la guerre, mais pour faire jouër des jeux. Si feirent tant par leurs crieries, que le senat commeit et deputa quelques uns des tribuns du peuple pour aller veoir sur les lieux, et informer si les charges par eulx alleguées estoyent veritables, et si ainsy estoit, pour le rameiner et faire retourner à Rome. Mais au contraire, Scipion monstra aux commissaires qui y feurent envoyez, la vic-

toire toute esvidente et asseurée en l'appareil et en la provision qu'il dressoit des choses necessaires à la guerre ; et que bien faisoit-il bonne chere en compaignie privée avecques ses amys, quand les affaires luy en donnoyent le loisir ; mais que pour quelque liberalité et gratieuseté dont il usast envers les gents de guerre, il n'en obmettoit ny ne passoit en nonchaloir chose quelconque de son debvoir ; ne qui feust de consequence : ainsy s'embarqua-il, et se meit à la voile la droicte route de l'Africque, où il alloit faire la guerre.

Eloquence de Cato et son austere façon de vivre.

Au demourant, pour retourner à Cato, il acqueroit tous les jours de plus en plus auctorité et credit, par le moyen de son eloquence ; tellement que plusieurs l'appelloyent *le Demosthenes Romain :* mais toutesfois, sa maniere de vivre estoit encores bien plus renommée et plus estimée, pour austant que l'eloquence et la louange de bien dire estoit desia le but ordinaire auquel aspiroyent et taschoyent de parvenir tous les jeunes hommes Romains à l'envy les uns des austres : mais il s'en trouvoit bien peu qui voulussent labourer la terre avecques leurs propres mains, comme faisoyent leurs anciens ; soupper petitement, disner sans feu ny appareil de cuisine, ne qui se contentassent d'une robbe simple et d'un logis tel quel, ne bref qui estimassent plus le nom apeter toutes telles delices et superfluitez, que les avoir ny en user, à cause que la chose publicque estoit desia si grande, qu'elle ne pou-

voit plus retenir son ancienne discipline, ny celle pureté de son austerité premiere : ains pour la longue estendue de son empire, et pour le grand nombre des peuples qu'elle avoit soubz elle, estoit force qu'elle feust meslée de plusieurs differentes façons de vivre, et de divers exemples de mœurs.

Du ménage de sa maison, et de son économie tant qu'il fut gouverneur de la Sardaigne.

Au moyen de quoy, ce n'estoit pas sans occasion qu'on avoit la vertu de Cato en grande admiration, quand on voyoit les austres incontinent recreus et rompus du travail, ou bien amollis et enervez de delices ; et luy, au contraire, invincible de l'un et de l'austre, non-seulement durant le temps qu'il feut jeune et convoiteux d'honneur, mais aussy, depuis qu'il feut devenu vieil et chenu après son consulat et son triumphe, comme un bon et gentil champion de luicte, qui, en ayant guaigné le prix, ne se lasseroit point de continuer tousjours son exercice jusques à la fin de ses jours. Car il escript luy-mesme qu'il ne porta oncques robbes qui eust cousté plus de cent drachmes d'argent, et qu'il avoit toujours beu, tant en son consulat que durant le temps qu'il avoit esté chef d'armée, du mesme vin que beuvoyent les manœuvres de sa maison ; et que pour son soupper jamais on n'avoit achepté au marché de la viande pour plus de trente asses de monnoye Romaine : encores, dict-il, que c'estoit affin qu'il eust le corps plus fort et plus dispos pour pouvoir mieulx servir à la chose publicque, aux affaires de la guerre.

Dix écus.

Environ dix sols tournois.

Et

Et dict davantage, qu'ayant quelquefois eu de la succession de l'un de ses amys, qui l'avoit faict son heritier, une piece de tapisserie de haulte lice, qu'on apportoit lors de Babylone, il la feit incontinent vendre; et que de toutes les maisons qu'il avoit aux champs, il n'y en avoit pas une dont les murailles feussent crespies ny enduictes : et oultre, qu'il n'achepta oncques serf plus cher que mille cinq cent drachmes, comme celuy qui ne cherchoit pas des serfs delicats, ny de ceulx qu'on achepte pour leur beaulté, mais des forts et robustes pour pouvoir porter le travail, comme des chartiers, palefreniers, et des bouviers; encores vouloit-il qu'on les vendist quand ils devenoyent vieulx, affin qu'on ne les nourrist point inutiles. Bref, il disoit qu'on n'avoit jamais bon marché d'une chose dont on se pouvoit bien passer, et qu'une chose dont on n'avoit que faire, encores qu'elle ne coustast qu'un liard, que c'estoit tousiours beaucoup et trop l'achepter. Il vouloit qu'on acquist des heritages et maisons où il y eust plus à semer et à pasturer, que non pas à balier et à arrouser : mais quant à cela, auscuns disoyent qu'il le faisoit par chicheté et par avarice; les austres le prenoyent en austre sens, et disoyent qu'il se retiroit et se reserroit ainsy estroictement pour inciter les austres, par son exemple, à retrancher leur superfluité en despense.

Environ cent cinquante écus.

Toutesfois, de vendre ainsy les serfs ou les chasser de la maison après qu'ils sont envieillis

en vostre service, ne plus ne moins que si c'estoyent bestes mues, quand on en a tiré le service de toute leur vie, il me semble que cela procede d'une par trop rude et trop dure austerité de nature, et qui pense que d'homme à homme il n'y ayt point de plus grande societé qui les oblige reciprocquement, que de tant qu'ils peuvent tirer prouffit et utilité l'un de l'austre ; et toutesfois nous voyons que bonté s'estend bien plus loing que ne faict justice, parce que nature nous enseigne à user d'æquité et de justice envers les hommes seulement, et de grace et de benignité quelquefois jusques aux bestes brutes : ce qui procede de la fontaine de doulceur et d'humanité, laquelle ne doibt jamais tarir en l'homme. Car, à la vérité, nourrir les chevaulx usez et rompus de travail en nostre service, et non-seulement nourrir les chiens quand ils sont petits, mais aussy les alimenter et en avoir soing encores quand ils sont envieillis avecques nous, sont offices convenables à une nature charitable et debonnaire.

Mules et mulets declares libres à Athenes, avec la liberté de paître ou ils pourroient.

Comme le peuple d'Athenes voulut et ordonna du temps qu'on bastissoit le temple appellé *Hecatompedon*, qu'on laissast aller francs et libres les mules et mulets, qui avoyent longuement travaillé à l'achevement de celle fabricque, et qu'on les souffrist paistre, sans leur faire empeschement, là où ils pourroyent : et dict-on qu'il y eut une mule de celles qui avoyent ainsy esté deslibvrées, qui d'elle-

mesme se vint presenter au travail, en se mettant au devant des austres bestes de voitures, qui traisnoyent les chariots chargez vers le chasteau, en marchant quand et elles, comme si elle les eust voulu inciter et encourager à tirer : ce que le peuple print tant à gré, qu'il ordonna qu'elle seroit nourrie aux despends de la chose publicque, tant qu'elle vivroit : et void-on encores les sepultures des juments de Cimon, avecques lesquelles il guaigna par trois fois le prix de la course ès jeux Olympicques, et sont lesdictes sepultures tout joignant celle de Cimon.

Honneurs rendus a des chiens après leur mort.

Aussy trouve-l'on plusieurs qui ont inhumé des chiens qui avoyent esté nourris avecques eulx, ou qui leur avoyent tousiours faict compaignie, comme entre les austres, l'ancien Xantippus enterra son chien sur un chef en la coste de la mer, qu'on appelle encores aujourd'huy *le chef de la sepulture du chien*, pource que quand le peuple d'Athenes à la venue des Perses abandonna la ville, ce chien suivit tousiours son maistre, nageant en mer coste à coste de sa gualere, depuis la coste de terre ferme jusques en l'isle de Salamine ; car il n'est pas raisonnable d'user des choses qui ont vie et sentiment, tout ainsy que nous ferions d'un soulier ou de quelque austre ustensile, en les jectant après qu'elles sont toutes usées et rompues de nous avoir servis ; ains quand ce ne seroit pour austre cause que pour nous duire et exerciter tousiours à l'humanité, il

L'homme doit être doux et bon jusques dans les plus petits exercices de charité.

nous faust accoustumer à estre doulx et charitables, jusques à tels petits et menus offices de bonté. Et quant à moy, je n'aurois jamais le cœur de vendre le bœuf qui auroit longuement labouré ma terre, pource qu'il ne pourroit plus travailler à cause de sa vieillesse, et encores moins un esclave en le chassant, comme de son païs, du lieu où il auroit long-temps esté nourry, et de la maniere de vivre qu'il auroit de longue main accoustumée pour un petit d'argent que j'en pourrois retirer en le vendant, lorsqu'il seroit austant inutile à ceulx qui l'achepteroyent, comme à celuy qui le vendroit.

Mais Cato au contraire faisant gloire, dict qu'il laissa en Hespaigne le cheval duquel il s'estoit servy à la guerre, durant son consulat, pour espargner à la chose publicque l'argent qu'il eust cousté à le rameiner par mer en Italie. Or si cela se doibt attribuer à une magnanimité, ou bien à une chicheté, on en pourroit alleguer des raisons apparentes d'une part et d'austre : mais au demourant, c'estoit veritablement un personnage d'abstinence merveilleusement admirable ; car estant chef d'armée, il ne print jamais du public plus de trois minots de froment par mois, pour la nourriture de luy et de sa famille, ny plus de minot et demi d'orge par jour, pour la nourriture de ses chevaulx et austres bestes de voiture. Le gouvernement de l'isle de Sardaigne luy escheut une fois par le sort estant Præteur,

et au lieu que les austres Prætеurs avant luy mettoyent le païs en grands frais, à les fournir de pavillons, de licts, de robbes et austres meubles, et chargeoyent les habitants d'une grande suite de serviteurs, et grand nombre de leurs amys qu'ils traisnoyent tousjours quand et eulx, et d'une grosse despense qu'ils faisoyent ordinairement en bancquets et festoyements : luy au contraire y feit un changement de superfluité excessifve en simplicité incroyable ; car il ne leur feit pas couster pour luy un tout seul denier, pource qu'il alloit faisant sa visitation par les villes à pied sans monture quelconcque, et le suivoit seulement un officier de la chose publicque, qui luy portoit une robbe et un vase à offrir du vin aux dieux ès sacrifices.

De la justice de Caton, de sa maniere d'escrire et de parler.

Mais comme il se monstroit ainsy simple et facile aux subjects en telles choses, aussy leur faisoit-il d'austre costé bien sentir sa gravité et son austerité ès choses qui concernoyent le faict de la justice, là où il ne pardonnoit à personne, et ès ordonnances et commandements qu'il leur faisoit au nom de la chose publicque : car là il y estoit si severe et si aspre, qu'il ne vouloit pas que l'on y faillist d'un seul poinct, tellement que l'empire Romain ne feut jamais ne plus aimable ne plus redoubtable aux habitants de la Sardaigne qu'il feut soubz son gouvernement. Ce que son style mesme et sa maniere d'escrire et de parler nous represente evidemment ; car elle est plai-

sante, et neantmoins grave, doulce et espouvantable, guaye et austere, sententieuse, et toutesfois familiere, telle qu'il faust à disputer : ne plus ne moins que Platon dict, que Socrates à l'abborder sembloit de prime face homme ignorant et grossier à ceulx qui n'en cognoissoyent que le dehors, ou mocqueur et picquant en paroles ; mais quand on le venoit à sonder jusques au fond et penetrer au dedans, on le trouvoit plein de graves sentences, de raisons, remonstrances et discours, qui attaignoyent si bien les cœurs au vif, qu'elles faisoyent venir les larmes aux yeulx des escoutants, et tournoyent les hommes en tel sens comme il vouloit.

De ses sentences.

Pourtant ne puis-je entendre quelle raison meut ceulx qui tiennent que le style de Cato ressemble à celuy de Lysias : toutesfois laissons en faire le jugement à ceulx qui font profession de discerner les divers genres d'orateurs, et les differentes formes de style ; car quant à moy je me contenteray pour le present de mettre par escript seulement quelques-uns de ses beaulx dicts et sentences notables, pource que je suis d'opinion que les mœurs des hommes se descouvrent beaucoup mieulx par les paroles que non pas par les traicts du visage, comme plusieurs estiment. Un jour doncques qu'il taschoit à destourner le peuple Romain, lequel vouloit à toute force que l'on feist, hors de saison, une distribution gratuite de bled à chasque citoyen de Rome,

il commença sa harangue par une telle preface : *Il est bien difficile*, seigneurs Romains, *de reduire à la raison, par remonstrances, un ventre qui n'a point d'aureilles.* Et une austre fois en blasmant la maulvaise police, qui lors estoit à Rome, il dict *qu'il estoit malaysé preserver de ruine une cité en laquelle un poisson se vendoit plus qu'un bœuf.* Il disoit aussy que les Romains ressembloyent un troupeau de moutons ; car tout ainsy que chasque mouton à part n'obeyt pas au berger ; mais quand ils sont ensemble, alors ils suivent tous, l'un pour l'amour de l'austre, ceulx qui vont devant : *aussy*, disoit-il, *quand vous estes tous ensemble, vous vous laissez mener par le nez à tels, de qui chascun de vous à part ne vouldroit pas prendre le conseil en ses privez affaires.*

Ventre affame n'a point d'oreilles.

Le luxe annonce la ruine d'une cite.

Les Romains comparés à un troupeau de moutons.

Et une austre fois en devisant de la puissance que les dames Romaines avoyent sur leurs maris : *les austres hommes*, dict-il, *commandent à leurs femmes, et nous à tout le demourant des hommes, et nos femmes nous commandent.* Mais ce dernier est emprunté et translaté des dicts aigus de Themistocles, lequel comme son fils luy feit faire beaucoup de choses par le moyen de sa mere, dict un jour à sa femme : *Les Atheniens commandent au demourant des Grecs, moy aux Atheniens, toy à moy, et ton fils à toy : pourtant admoneste-le, qu'il use un peu plus moderéement et plus reservéement de la licence qu'on luy permet, par le moyen de laquelle il a, tout estourdy et fol qu'il est, plus de puissance et d'auc-*

Les femmes Romaines avoient tout pouvoir à Rome.

thorité que nul austre des Grecs. Il disoit aussy, que le peuple Romain ne mettoit pas seulement le prix et la valeur aux diverses sortes de pourpre, mais aussy aux estudes et aux exercices de la jeunesse ; *car tout ainsy*, disoit-il, *que les teincturiers teignent le plus souvent la couleur qu'ils voyent estre la plus requise, et plus universellement plaist aux yeulx des hommes : aussy les jeunes gents Romains mettent peine d'apprendre, et s'addonnent aux estats, vacations et exercices à qui plus vous donnez de louange, et que plus honorez.*

On s'applique davantage à l'étude qui attire le plus de louanges et d'honneurs.

Il admonestoit ordinairement les Romains, que si par vertu et par temperance ils estoyent devenus ainsy grands et puissants, ils ne se muassent point en pis : ou s'ils estoyent faicts grands par vice et par intemperance, qu'ils se changeassent en mieulx : pource que par ces moyens là seroyent ja devenus assez grands. Il disoit aussy, que ceulx qui briguoyent ambitieusement et souvent les estats et offices de la chose publicque, sembloyent avoir paour de faillir leur chemin, et pour ceste cause qu'ils vouloyent tousiours avoir des huissiers et des massiers devant eulx pour les conduire, de paour qu'ils ne s'esguarassent par la ville. Il reprenoit aussy ceulx qui eslisoyent plusieurs fois de mesmes personnes à mesmes magistrats : *car il semble*, dict-il, *ou que vous n'estimez pas beaucoup vos magistrats, ou que vous n'avez pas beaucoup d'hommes que vous jugiez dignes de les administrer.* Il y avoit

Sentences de Caton.

Caton blâmoit le choix des mêmes personnes pour occuper les places.

avoit un de ses ennemys qui meinoit une meschante, malheureuse et honteuse vie, duquel il souloit dire, que quand sa mere prie aux dieux, qu'ils le laissent sur la terre, elle ne cuide pas prier, mais mauldire : comme voulant dire, que c'estoit une peste au monde. Et d'un austre qui avoit vendu les terres et heritages que son pere luy avoit laissez, estant au long de la marine, en le monstrant au doigt, il faisoit semblant de s'esbahir comment il estoit si puissant homme, qu'il avoit plus de force que n'avoit la mer ; car ce que la mer va minant petit à petit en long-temps et à grande peine, luy l'a avallé tout à un coup.

L'héritier prodigue comparé à la mer.

Une austre fois que le roy Eumenes estoit venu à Rome, le senat luy feit un receuil merveilleux, et se perforçoyent tous les plus gros personnages de la ville à le caresser et honnorer à l'envy l'un de l'austre ; mais Cato au contraire monstroit esvidemment qu'il avoit toutes ces caresses pour suspectes, et se guardoit de le hanter : et comme quelqu'un de ses familiers luy dict, je m'esmerveille bien comme vous fuyez ainsy la frequentation du roy Eumenes, veu que c'est un si bon prince, et qui tant veult de bien aux Romains : *je veulx bien*, respondict-il, *qu'il soit ainsy : mais comment qu'il en aille, un roy est tousiours de sa nature une beste ravissante, et qui vit de proye : et si n'y eut oncques roy, tant feust-il loué et estimé, qui meritast d'estre comparé à un Epami-*

Les rois comparés à des bêtes ravissantes, qui vivent de proie.

nondas, *un Pericles*, *un Themistocles*, *ny à un Manius Curius*, *ou à un Amilcar surnommé* Barca. Il disoit aussy que ses ennemys luy portoyent envie, pource que ordinairement il se leivoit la nuict avant le jour, et oublioit ses particulieres affaires pour vacquer aux publicques. Et affermoit qu'il aimoit mieulx estre privé de la recompense d'un bienfaict, que non puny d'un meffaict : et qu'il pardonnoit à tous austres qui failloyent par erreur, excepté à soymesme.

Il vaut mieux être privé de la recompense d'un bienfait, qu'impuni d'un méfait.

Un jour comme le peuple eust esleu et deputé trois ambassadeurs pour envoyer au royaulme de Bithynie, dont l'un avoit les pieds tous guastez de goutes, l'austre la teste toute pleine de trous et de fosses, pour les coups qu'il y avoit eus, et le tiers estoit tenu pour fol, Cato en se riant se print à dire, *qu'on envoyoit une ambassade, qui n'avoit ne pieds, ny teste, ny cœur* (*). Scipion le pria une fois en faveur de Polybius pour les bannis du païs d'Achaïe : la matiere feut mise en desliberation du senat, là où il y eust grande dispute et grande diversité d'opinions entre les senateurs, pource que les uns vouloyent qu'ils feussent restituez en leurs maisons et en leurs biens, les austres l'empeschoyent : et Cato se dressant en pieds leur dict, *il semble que nous n'ayons austre chose à penser ny à faire, veu que*

(*) C'est-à-dire entendement, car ils estimoient que le siege de la raison fût au cœur, suivant l'opinion d'Aristote.

nous nous amusons tout un jour à disputer et contester, à sçavoir si ces vieillards Grecs icy seront portez en terre par les fossoyeurs et porteurs de Rome, ou bien par ceulx d'Achaïe. Si feut à la fin conclu et arresté qu'ils seroyent remis et restituez en leur païs, mais quelques jours après Polybius voulut de rechef presenter requeste au senat, tendant à ce que ces bannis, restituez par ordonnance du senat, eussent les mesmes estats et honneurs en Achaïe qu'ils y avoyent quand ils en feurent deschassez, mais avant que le faire, il voulut premierement sonder ce qu'il en sembloit à Cato : lequel luy respondict en riant : *il me semble*, Polybius, *que tu as faict comme Ulysses, qui estant une fois eschappé de la caverne du geant Cyclops, y voulut retourner pour aller querir son chappeau et sa ceincture qu'il y avoit oubliez.* Il disoit aussy que les sages apprenoyent et prouffitoyent plus des fols que ne faisoyent les fols des sages, pource que les sages voyent les faustes que font les fols, et se donnent guarde d'y tomber, là où les fols ne s'estudient point à imiter les beaulx et bons actes que font les sages.

Le sage profite avec le fol.

Il disoit davantage qu'il aimoit mieulx les jeunes hommes qui rougissoyent qu'il ne faisoit ceulx qui palissoyent, et qu'il ne vouloit point de souldards qui remuassent les mains en allant par les champs, ny les pieds en combattant, ne qui ronflassent plus fort en dormant qu'ils ne crioyent en se battant. Et un jour blasmant quelqu'un qui estoit extreme-

Le soldat qui remue les mains en marchant et les pieds en combattant, est un mauvais soldat.

Les gens gras et repletsne sont que ventre.

ment gras et replet : *A quoy*, dict-il, *pourroit estre utile à la chose publicque un corps, qui depuis le menton jusques à la nature n'est rien que ventre ?* A un austre homme voluptueux qui cherchoit à l'accointer, et à entrer en familiarité avecques luy : *Je ne sçaurois*, dict-il, en le refusant, *vivre ne converser avecques homme qui ayt le palais de la langue plus sensible que le cœur.* Il

L'ame d'un amoureux vit dans le corps d'autrui.

disoit aussy que l'ame d'un amoureux vivoit en corps d'austruy ; et qu'en toute sa vie il s'estoit repenty de trois choses : la premiere, *s'il avoit jamais dict auscune chose de secret à femme :* la seconde, *s'il estoit oncques allé par eau là où il eust peu aller par terre :* la troisiesme, *s'il avoit passé un jour entier sans rien faire.* Et à un vieillard de maulvaise vie, en le reprenant:

La vieillesse est assez défectueuse, sans y ajouter encore le vice.

Vieillard, dict-il, *la vieillesse a de soy-mesme assez d'austres laideurs, n'y adjouste point encores celle qui procede de vice.* Et à un tribun du peuple seditieux, qu'on souspeçonnoit d'estre un empoisonneur, qui taschoit à faire passer à toute force et aucthoriser par le peuple un edict qui estoit inicque : *Je ne sçay*, dict-il, *lequel des deux est le pire, ou de boire des breuvages que tu bailles, ou de recepvoir les edicts que tu suades.* Une austre fois estant injurié par un qui avoit tousiours vescu desordonnéement et meschamment : *Je ne suis*, dict-il, *pas pareil à toy*

Quand on injurie facilement, on supporte aisement l'injure.

en ceste façon de combattre à injures, car tu es tout accoustumé et à dire facilement, et à souffrir aisément qu'on te die oultraige et vilenie, là où quant à moy je n'ay point accoustumé d'en ouyr, ny ne

prends point de plaisir à en dire. Voylà quelle estoit la maniere de ses rencontres et sentences notables, au moins de celles qu'on nous a laissées par escript, par lesquelles on peust conjecturer de quelles mœurs et de quelle nature il estoit.

Sagesse de Caton, sa bravoure et ses exploits pendant son gouvernement d'Espagne.

Or après qu'il eust esté esleu consul avecques son amy Valerius Flaccus, il luy escheut par le sort le gouvernement de l'Hespagne qui est deçà la riviere de Bætis : et comme il y faisoit la guerre, en conquerant auscuns des peuples par force d'armes, et guaignant les austres par amiable voye, il se trouva tout à un coup surprins et environné d'une grande et grosse armée de Barbares, tellement qu'il estoit en grand dangier d'estre honteusement prins prisonnier, ou bien tué sur le champ, parquoy il envoya soubdainement demander du secours aux Celtiberiens, qui sont voisins de la marche où lors il se trouvoit. Ces Celtiberiens luy demanderent deux cent talents, pour salaire de l'aller secourir : ce que les austres Romains qui estoyent autour de luy ne pouvoyent comporter, qu'on acheptast ainsy le secours de ces Barbares ; mais Cato leur respondict qu'ils s'abusoyent, parce qu'il n'y avoit en cela ny dangier ny deshonneur : *car si nous guaignons la bataille, nous leur payerons ce que nous leur aurons promis des despouilles et de l'argent de nos ennemys : et si nous la perdons, eulx et nous y demourerons, tellement qu'il n'y aura plus ne qui paye, ne qui demande à estre payé.* A la fin il guaigna ceste

Cent vingt mille écus.

bataille, mais ce feut après l'avoir bien desbattue, et depuis luy succederent ses affaires fort heureusement ; car Polybius escript qu'à son mandement les murailles de toutes les villes qui sont deçà la riviere de Bætis feurent toutes abbattues et rasées en un jour, et si y en avoit un grand nombres pleine de bons hommes de guerre. Il escript bien luy-mesme qu'il print plus de villes en Hespagne, qu'il n'y demoura de jours : ce qui n'est point vaine vanterie, si ce qu'on en trouve par escript est veritable, qu'il y en avoit bien quatre cent.

Caton prit plus de villes en Espagne qu'il n'y resta de jours.

Et combien que les souldards en ce voyage eussent bien faict soubz luy leurs besongnes, et qu'ils eussent beaucoup guaigné : toutesfois encores leur feit-il despartir à chascun une livre poisant d'argent, disant qu'il valoit mieulx que plusieurs retournassent en leurs maisons avecques de l'argent, que peu avecques de l'or : mais quant à luy, il afferme que de tout le butin qui feut guaigné sur les ennemys, il n'en estoit jamais rien venu jusques à luy, sinon ce qu'il en avoit beu et mangé, *non pas*, dict-il, *que je blasme ceulx qui taschent à s'enrichir de telles despouilles : mais pource que j'ayme mieulx estriver et combattre de la vertu avecques les plus vertueux, que des richesses avecques les plus riches, ny de la convoitise d'amasser avecques les plus avaricieux.* Et si ne se maintenoit pas luy seul pur et net de toutes corruptions et concussions, ains aussy tous ses domesticques et austres qui despendoyent de luy.

Il vaut mieux combattre de vertu avec les plus vertueux, que de richesses avec les plus riches.

Il avoit en ce voyage-là d'Hespagne, cinq de ses serviteurs quand et luy, dont l'un, qui se nommoit Paccus, achepta trois jeunes garsons de ceulx qu'on avoit prins à la guerre, quand on vendit le pillage au plus offrant, Cato le sçeut : dequoy le serviteur eut si grande frayeur, qu'il se pendit et estrangla luy-mesme, de paour de venir devant la face de son maistre, et Cato feit revendre les garsons, et en mettre l'argent qu'ils avoyent esté vendus, aux coffres de l'espargne publicque. Au reste, luy estant encores en Hespagne, Scipion *le grand*, qui estoit son ennemy, et vouloit empescher le cours de ses prosperitez, et aussy avoir l'honneur de parachever la conqueste de toutes les Hespagnes, feit tant à Rome par ses meinées, que le peuple l'esleut pour aller au lieu de Cato. Si ne feut pas plustost desputé à celle charge, qu'il se hasta à la plus grande diligence qu'il luy feut possible de s'y en aller, affin de tant plustot faire cesser et expirer l'aucthorité et la puissance de Cato : lequel, ce voyant, print seulement cinq enseignes de gents de pied, et cinq cent chevaulx pour l'accompaigner et reconduire, avecques lesquels toutesfois en passant chemin il subjugua un peuple d'Hespagne qui se nomme les Lacetaniens, et reprint six cent traistres qui estoyent passez du camp des Romains et allez se rendre aux ennemys, lesquels il feit tous mourir, dont Scipion feut fort marry, disant que Cato luy faisoit tort : mais Cato se mocquant de

Sévérité de Caton pour ses domestiques, et les soldats déserteurs.

luy soubz paroles couvertes, disoit que c'estoit le vray moyen, par lequel la cité de Rome deviendroit très-grande et très-florissante, quand les citoyens, qui seroyent descendus extraicts d'ancienne noblesse, ne vouldroyent point souffrir que les hommes neufs et venus de bas lieu emportassent le prix de la vertu devant eulx, et aussy quand ceulx qui seroyent nez en petit lieu, et issus de race populaire, combattroyent à qui seroyent plus vertueux à l'encontre de ceulx qui les surmonteroyent en noblesse de sang et en gloire de leurs ancestres. Toutesfois arrivé qu'il feut à Rome de retour, le senat ordonna, que rien ne seroit changé ne mué de tout ce que Cato auroit faict ou institué durant le temps de son magistrat, tellement que le gouvernement que Scipion avoit si affectueusement requis et prochassé en Hespagne, luy diminua plus sa gloire, qu'il ne feit celle de Cato, parce que tout son temps se passa en paix, sans qu'il y eust matiere d'y faire exploict auscun digne de memoire.

Conduite de Caton sous differens consuls.

Au surplus, Cato après avoir esté consul, et obtenu l'honneur du triumphe, ne feit point comme beaucoup d'austres qui ne se proposent pas la vraye vertu pour leur but, ains seulement l'honneur et la gloire du monde : au moyen dequoy depuis qu'ils sont parvenus aux supresmes degrez d'honneur, comme quand ils ont esté consuls ou qu'ils ont obtenu quelque triumphe, ils se retirent de l'administration

des

des affaires de la chose publicque, pour de là en avant vivre à leur ayse en delices, sans plus se vouloir entremettre de rien. Mais au contraire Cato n'abandonna jamais l'exercice de vertu : ains tout ainsy que ceulx qui ne font que commencer à venir au monde, et qui sont, par maniere de dire, affamez d'honneur et de reputation, il recommença tout de nouveau, en prenant austant ou plus de peine que jamais, et se presentant ordinairement sur la place pour faire plaisir tant à ses amys, qu'à tous austres citoyens qui avoyent besoing de son conseil ou de sa peine, deffendant leurs causes en jugement, et les accompaignants en leurs charges de guerre, comme il accompaigna Tiberius Sempronius estant consul, et feut l'un de ses lieutenants en la conqueste du païs de la Thrace, et des provinces voisines de la riviere du Danube en celle marche.

Caton suit Manius Aquilius dans la guerre contre le roi Antiochus.

Et encores depuis il feut en la Grece en estat de tribun militaire, ou colonel de mille hommes de pied, soubz Manius Aquilius, contre le roy Antiochus, surnommé *le Grand*, lequel espouvanta austant les Romains, que feit oncques ennemy après Hannibal : car ayant conquis tous les royaulmes et provinces d'Asie, qu'avoit auparavant tenues Seleucus Nicanor, et avoir dompté et reduict à son obeyssance plusieurs Barbares nations fort belliqueuses, il en eut le cœur si esleivé, qu'il osa bien entreprendre la guerre contre les Romains, comme contre ceulx qui seuls luy restoyent dignes et assez

puissants, pour contester de l'empire à l'encontre de luy. Si print une couleur pour ce faire, et une couverture honneste, disant que c'estoit pour affranchir et remettre en liberté les Grecs, qui n'en avoyent auscun besoing, attendu qu'ils vivoyent lors à leurs loyx, ayants esté nouvellement affranchis de la servitude du roy Philippus et des Macedoniens par le benefice des Romains : mais nonobstant cela il passa de l'Asie en la Grece avecques une grosse et puissante armée, et feut incontinent toute la Grece en grand bransle, sollicitée par les belles promesses et grandes esperances que leur mettoyent devant les yeulx ceulx qui estoyent au gouvernement des citez, que le roy avoit corrompus et guaignez par argent.

A l'occasion dequoy, Manius y envoya des ambassadeurs par les villes, entre lesquels Titus Quintius Flaminius en feut l'un, qui retint en office et guarda de s'esmouvoir la plus grande partie des peuples qui ja commençoyent à prester l'aureille à ces nouvelletez, ainsy que nous avons plus au long desclaré en sa vie : mais Cato qui y feut aussy envoyé, r'ameina à la raison les Corinthiens, ceulx de Patras et les Ægiens, et sejourna assez longuement en la ville d'Athenes. Et y en a qui disent qu'on trouve encores une sienne harangue en language Grec, qu'il prononça devant le peuple d'Athenes à la louange des anciens Atheniens, là où il dict qu'il avoit eu grand plaisir de veoir Athenes, pour la beaulté et la grandeur de la ville : mais cela

est faulx : car il parla aux Atheniens par un truchement, combien qu'il eust bien peu haranguer en Grec s'il eust voulu : mais il se contentoit tant des loyx et coustumes de son païs, et du language Romain, qu'il se mocquoit de ceulx qui louoyent et avoyent en admiration le Grec : comme il se mocqua de Posthumius Albinus, lequel a escript une histoire en langue grecque, où il prie les lecteurs en son prologue, qu'on l'excuse s'il y a quelque imperfection au language : car il eust bien merité, disoit Cato, qu'on luy pardonnast veoirement, s'il eust esté contrainct d'escrire son histoire en language grec par ordonnance des estats de la Grece, qui s'appelle le conseil des amphyctions. Mais on dict que les Atheniens s'esmerveillerent grandement de la soubdaineté et brefveté de son language, pource que ce qu'il avoit dict rondement en peu de paroles, le truchement leur interpretoit et redisoit par une longue circuition et grande traisnée de language, tellement qu'il leur laissa et imprima ceste opinion, *que le parler ne sortoit aux Grecs que des lebvres, et aux Romains du cœur.*

Les Grecs ont beaucoup d'estime pour Caton.

Le grand parleur ne parle que des levres, et le silencieux parle du cœur.

Or avoit le roy Antiochus occupé les pas et destroicts des montaignes, qu'on nomme les Thermopyles, par où l'on entre en la Grece, et les avoit remparez tant de son armée qui estoit campée au pied de la montaigne, que de murailles et de tranchées qu'il y avoit faict faire à la main, oultre les naturelles fortifications des lieux de montaigne, et se reposoit

Faits d'armes remarquables de Caton dans la guerre contre Antiochus.

sur lesdicts remparements, cuidant bien avoir du tout arresté-là, et diverty ailleurs le fort de la guerre, aussy n'esperoyent pas les Romains de les pouvoir forcer de front : mais Cato rememorant en soy-mesme le circuit que jadis avoyent faict les Perses pour semblablement penetrer au dedans de la Grece, se partit une nuict du camp avecques partie de l'armée pour essayer s'il pourroit trouver le mesme chemin du tour que feirent les Barbares : mais ainsy qu'ils cheminoyent contremont la montaigne, leur guide qui estoit l'un des prisonniers qu'on avoit prins au païs, faillit le chemin et les esguara en lieux fort aspres et fort malaysez, dont les souldards entrerent en grand effroy.

Et lors Cato voyant le dangier auquel il les avoit mis, commanda à toute la trouppe, qu'on ne bougeast de là, et qu'on l'y attendist de pied coy, et cependant luy seul avecques un austre nommé Lucius Manlius, homme fort dispos de sa personne, et habile pour gravir contre les rochers des montaignes, se meit en chemin avecques une peine incroyable, et non moindre dangier de sa vie, marchant la nuict toute noire, que la lune ne luisoit point, à travers des oliviers sauvages, et entre des rochers haults et droicts qui les guardoyent de veoir devant eulx, tellement qu'ils ne sçavoyent où ils alloyent, jusques à ce qu'ils tomberent en un petit sentier, lequel à leur advis s'alloit rendre au pied de la montaigne

à l'endroict où estoit le camp des ennemys. Si meirent quelques brisées et enseignes sur les plus haultes crouppes des rochers, et qu'on pouvoit choisir à l'œil de plus loing au dessuz du mont qui s'appelle Callidromus : puis cela faict, s'en retournerent en arriere pour querir leurs gents, qu'ils conduisirent vers leurs enseignes, tant qu'ils entrerent en leur sentier, là où ils disposerent leurs souldards en ordre pour marcher : mais ils n'eurent pas gueres cheminé par ce chemin qu'il avoit trouvé, qu'il leur faillit tout court, pource qu'ils rencontrerent une grande fondriere, qui les meit derechef en plus grande destresse, et leur feit plus grande frayeur que paravant, ne sçachants pas qu'ils feussent si près de leurs ennemys, comme à la verité ils estoyent.

Le jour commençeoit desia un petit à poindre, et feut advis à l'un de ceulx qui marchoit devant, qu'il oyoit quelque bruict, et qu'il entrevoyoit tout au bas au pied des rochers le camp des Grecs, et quelques-uns qui faisoyent le guet, parquoy Cato feit là arrester toute sa trouppe, et commanda que les souldards Firmaniens, sans austres, vinssent devers luy, pource qu'il les avoit tousiours trouvez fort fideles et fort prompts à executer ses commandements. Ils ne faillirent pas à accourir incontinent, et à se ranger tout autour de luy, et alors il leur parla en ceste maniere, *compaignons, il est besoing que j'aye entre mes mains quelqu'un de nos ennemys vifs, pour enquerir et sçavoir de*

luy, qui sont ceulx-là qui guardent ce pas de montaigne, en quel nombre ils sont, quel ordre ils tiennent, comment ils sont campez et armez, et en quel equipage ils desliberent de nous attendre. Le moyen de ce faire gist en vistesse et hardiesse de l'aller soubdainement ravir et surprendre, comme font les leons, qui sans auscunes armes ne feignent point de s'aller ruer au milieu d'un troupeau de bestes timides. Il n'eust pas plustost achevé ses paroles, que les souldards Firmaniens se prindrent à courir à val de la montaigne, tout ainsy qu'ils estoyent, droict à ceulx qui faisoyent le guet, et les chargeants en dessoude les meirent ayséement tous en route, et en saisirent un au corps avecques ses armes, qu'ils ameinerent aussy-tost à Cato, lequel par la deposition du prisonnier feut adverty, comme le fort de l'armée des ennemys estoit logé avecques le roy en personne dedans le destroict mesme et dedans la vallée de la montaigne: mais que ceulx qu'ils voyoyent, estoyent six cent Ætoliens tous hommes d'eslite, qu'on avoit choisis et ordonnez pour guarder quelques crouppes de rochers au dessuz du camp d'Antiochus.

Quoy entendu, Cato sans en faire austrement compte, tant pour le petit nombre qu'ils estoyent, que pour le maulvais ordre qu'ils guardoyent, feit incontinent sonner les trompettes et marcher ses gents en bataille avecques grands cris, cheminant luy-mesme le premier devant toute sa trouppe l'espée traicte en la main: mais aussy-tost que les Ætoliens le veirent

descendre des rochers et venir droict à eulx, ils se meirent à fuyr vers leur grand camp, là où ils emplirent tout d'effroy, de trouble et de desarroy. Et d'austre costé Manius au mesme instant donna l'assault aux murailles et fortifications, que le roy avoit faict faire à travers les vallées et destroicts des montaignes, auquel assault Antiochus mesme receupt un coup de pierre sur le visage, qui luy jecta des dents hors de la bouche, tellement que pour la douleur qu'il en sentit, il destourna son cheval et se tira arriere de la presse : et adoncques n'y eut-il plus rien en son armée qui feist teste, ne qui peust soubstenir l'impetuosité des Romains : ains combien que les lieux feussent fort mal-aysez pour fuyr à cause qu'il estoit impossible de s'escarter, pource que d'un costé ils avoyent les haults rochers coupez, et de l'austre costé les fondrieres et les marais fort profonds, esquels ils tomboyent s'il advenoit que les pieds leur glissassent, ou qu'on les poussast, neantmoins ils se jectoyent les uns sur les austres à travers les destroicts, et s'entrepoulsoyent tellement qu'ils se perdoyent eulx-mesmes, de paour des coups d'espée que leur tiroyent les Romains.

Et là Marcus Cato qui n'estoit jamais chiche de celebrer et prescher ses louanges, et qui n'avoit point de honte de hault louër soy-mesme tout ouvertement, estimant que c'estoit une suitte qui debvoit tousiours accompaigner les grandes proüesses et les haults faicts d'armes,

Cato naimoit beaucoup à se louer lui-même.

adjousta à ce glorieux exploict une brave magnificence et haultesse de paroles : car il escript luy-mesme, que ceulx qui le veirent ce jour-là chassant et fouldroyant les ennemys, feurent contraincts de confesser que Cato ne debvoit point tant au peuple Romain, comme le peuple Romain debvoit à Cato, et que le consul mesme Manius, bouillant encores de l'ardeur du combat, le tint longuement embrassé, tout chauld aussy d'avoir chassé les ennemys, et qu'il s'escria tout hault, de grande joye, que ne luy ne le peuple Romain ne sçauroyent payer à Cato loyer esgual à ses merites.

Après ceste bataille le consul l'envoya à Rome pour porter luy-mesme de bouche les nouvelles de ceste victoire : si s'embarqua tout incontinent, et eut le temps si à propos, qu'il traversa la mer sans fortune jusqu'à Brindes, et de là alla jusqu'à Tarente en un jour, et de Tarente en quatre austres jours à Rome, tellement qu'il y arriva en cinq journées, depuis qu'il eut prins terre en Italie, et feit si bonne diligence, qu'il feut le premier qui y apporta les nouvelles de ceste victoire : si emplit à son arrivée toute la ville de resjouyssance et de sacrifices, et le peuple Romain de grande et haultaine opinion de soy-mesme, comme celuy qui se persuada estre desormais assez puissant pour conquerir la monarchie du monde tant par mer que par terre. Ce sont-là presque tous les plus beaulx et les plus notables faicts d'armes de Cato.

Mais

Mais quant aux actes civils en matiere de gouvernement, il semble qu'il avoit ceste opinion, que poursuivre les meschants en justice, estoit l'une des principales choses à quoy debvoit vacquer et s'applicquer un homme de bien et bon gouverneur de chose publicque : car luy seul en accusa plusieurs, et se souscrivit en compaignie avecques d'austres qui en accusoyent aussy. Bref il suscitoit tousiours quelque accusateur, comme il feit un certain Petilius à l'encontre de Scipion : mais quant à celuy-là, voyant bien que pour la noblesse de sa maison, et pour la vraie magnanimité et grandeur de courage qui estoit en luy, il mettoit soubz les pieds toutes les calomnies et imputations qu'on proposoit à l'encontre de luy, n'esperant pas le pouvoir jamais faire condamner à mourir, il se desporta de la poursuite : mais bien se formalisa-il avecques d'austres accusateurs à l'encontre de Lucius Scipion son propre frere, et le poursuivit de sorte, qu'il le feit condamner en amende d'une bien grosse somme de deniers envers la chose publicque, laquelle ne pouvant payer, il feut en grand dangier d'estre prins au corps et constitué prisonnier, et eut fort à faire à s'en saulver, en appellant de la sentence devant les tribuns du peuple.

Conduite de Cato dans le maniement des affaires publiques ; sa haine pour les méchans.

Auquel propos on conte que quelque jour passant à travers la place il rencontra en son chemin un jeune homme, lequel venoit d'obtenir sentence, par laquelle il avoit faict noter

d'infamie un des plus grands ennemys de son pere nagueres decedé, et que Cato, avecques un chere joyeuse, l'embrassa et luy dict, *c'est cela*, mon fils, *c'est cela que les gentils enfants doibvent sacrifier et offrir à l'ame de leur pere, non pas des agneaux ny des chevraulx, ains les larmes et condamnations de leurs ennemys et adversaires.*

Combien de fois Cato fut lui-même accusé à Rome.

Mais comme il travailloit bien les austres, aussy n'estoit-il pas luy-mesme sans dangier en l'administration de la chose publicque : car s'il donnoit la moindre prinse du monde sur luy, il estoit incontinent meis en justice par ses mal-veuillants, de maniere qu'on dict qu'il feut accusé près de cinquante fois, à la derniere desquelles il estoit aagé de quatre-vingt-six ans : et feut là où il dict une parole, qui depuis a esté bien receuillie et bien notée, *qu'il estoit mal-aysé de rendre compte et raison de sa vie devant les hommes d'un austre siecle que de celuy auquel on avoit vescu.* Encores ne feut pas ce procez-là le dernier de ses combats : car quatre ans depuis, en l'aage de quatre-vingt-dix ans, il accusa Servius Galba : ainsy vescut-il, comme Nestor, presque trois aages d'hommes, tousiours en continuelle action. Car ayant eu de grandes picques et grands differents touchant les affaires de la chose publicque à l'encontre du premier Scipion surnommé *l'Africain*, il passa oultre jusques au temps du second Scipion, lequel feut adopté par le fils dudict premier Scipion estant fils naturel et legitime de Paulus Æmilius, celuy qui deffeit Perseus le roy de Macedoine.

Au demourant Marcus Cato dix ans après son consulat demanda l'office de censeur, qui estoit à Rome la cyme de dignité, et le comble d'honneur le plus hault où pouvoit atteindre un citoyen Romain : et par maniere de dire, le couronnement de toutes les charges et aucthoritez qu'on peust avoir au gouvernement de la chose publicque. Car entre austres pouvoirs un censeur a loy d'enquerir sur la vie, et de reformer les mœurs d'un chascun, pource que les Romains ont estimé, qu'il ne falloit pas qu'il feust loisible à chascun de se marier, engendrer enfants, vivre chez soy en privé, ny faire bancquets et festins à sa volonté, sans craindre d'en estre reprins ne recherché, et qu'il n'estoit point bon de lascher la bride à tout le monde, afin que chascun en feist à sa guise, comme son appetit l'inciteroit, ou que son jugement le guideroit : ains estimants que le naturel et les mœurs des hommes se descouvroyent plus en telles choses que non pas en celles qu'on faict publicquement en plein jour et devant tout le monde, ils eslisoyent deux reformateurs, guardes et correcteurs pour avoir l'œil et enguarder que personne ne se desvoyast du chemin de la vertu en celuy de volupté, et ne transgressast les ordonnances, statuts et coustumes de leur chose publicque.

Caton est nommé censeur ; de l'autorité que donnoit cette charge.

Lesdicts officiers s'appelloyent en language Romain *censeurs*, et y en avoit tousiours un necessairement des anciennes nobles maisons,

que l'on nommoit *patriciennes*, et l'austre *des populaires*. Ils avoyent l'aucthorité et puissance d'oster le cheval public au chevalier, et de debouter et priver un senateur du senat, s'il estoit trouvé qu'il eust desordonnéement et meschamment vescu. A eulx appartenoit de faire la prisée et l'estimation des biens de chasque citoyen, de discerner les lignées, les aages, les estats et degrez de la chose publicque, et en tenir registres, oultre plusieurs austres préeminences et prerogatifves qu'avoit encores ledict magistrat.

A raison dequoy, quand Cato s'alla presenter entre les poursuivants qui demandoyent et briguoyent ledict office, tous les principaulx et les plus nobles hommes presque du senat se meirent en effort de l'empescher d'y parvenir: les uns par envie, estimants que c'estoit une honte et une tache à la noblesse, de souffrir que des hommes issus de lieu bas et obscur, et qui y estoyent les premiers de leurs races parvenus aux dignitez de la chose publicque, feussent tout incontinent ainsy poulsez et advancez jusqu'aux supresmes degrez d'honneur, et aux estats d'aucthorité soubveraine. Les austres qui se sentoyent vereux, et qui sçavoyent bien qu'ils avoyent transgressé les loyx et ordonnance de leur païs, redoubtoyent l'austerité et la severité de cest homme, pensants bien qu'il n'espargneroit ny ne pardonneroit à personne quand une fois il auroit aucthorité. Parquoy après en avoir consulté ensemble, ils

luy opposerent et meirent à l'encontre sept competiteurs, lesquels alloyent caressant et flattant la commune, avecque gracieuses paroles et belles promesses qu'ils luy mettoyent en avant, comme si le peuple eust eu besoing de magistrats qui le traictassent doulcement, et feissent les choses à sa volonté.

Mais au contraire Cato, sans monstrer auscune apparence de vouloir estre doulx ne gracieux en l'administration dudict office, ains au contraire menaçant tout publicquement de la tribune aux harangues ceulx qui avoyent meschamment et malheureusement vescu, et criant à haulte voix que la ville avoit besoing d'une grande purgation, admonestoit le peuple d'eslire, non pas les plus gracieux, mais les plus aspres et plus rigoureux medecins, comme luy en estoit un tel qu'il falloit, et entre les patriciens Valerius Flaccus un austre, en compaignie duquel seul il avoit esperance, s'ils estoyent esleus censeurs ensemble, de faire un grand bien à toute la chose publicque, en coupant et bruslant comme les testes d'une hydre, les delices, la volupté et superfluité qui s'estoyent coulées en la chose publicque; et qu'il voyoit bien que tous les austres poursuivants taschoyent à y parvenir par meinées et voyes oblicques, pource qu'ils redoubtoyent ceulx qui vouloyent y verser droictement, et y faire le debvoir des gents de bien. Là monstra bien le peuple Romain qu'il estoit veritablement magnanime, et digne de grands et

magnanimes gouverneurs : car il ne refuit point la rudesse et roideur inflexible de ce personnage, ains en rejectant tous ces austres gracieux qui donnoyent apparence de vouloir faire toutes choses au bon plaisir du peuple, il esleut Marcus Cato censeur avecques Valerius Flaccus, en luy obeissant tout ainsy que s'il eust esté ja possesseur, et non poursuivant d'un magistrat, lequel estoit à luy de donner à qui bon luy sembleroit.

Actions notables de Cato pendant sa censure.

La premiere chose doncques qu'il feit après estre instalé en l'estat, feut qu'il nomma prince du senat son amy et compaignon au magistrat de la censure, Lucius Valerius Flaccus, et priva de la dignité de senateur, entre plusieurs austres, Lucius Quintius, lequel avoit esté consul sept ans auparavant, et estoit frere germain de Titus Quintius, qui deffeit en bataille Philippus, roy de Macedoine ; ce qui luy estoit plus honnorable que d'avoir esté consul : mais la cause pour laquelle il le jecta hors du senat, feut telle : cestuy Lucius Quintius avoit tousiours en sa compaignie, et meinoit quand et luy à la guerre, un jeune garson, dont il avoit abusé charnellement dès l'enfance du garson, et luy donnoit austant de credit et d'aucthorité qu'au plus grand de ses familiers et amys qu'il eust autour de soy. Advint doncques un jour qu'estant gouverneur d'une province consulaire, il feit un festin, auquel ce garson, comme de coustume, estoit assis à la table auprès de luy, qui commença à le flatter,

sçachant bien qu'il se laissoit aysément aller quand il avoit beu ; et entre austres flatteries luy dict qu'il estoit tant esprins de son amour, que combien que sur son partement on eust tout preparé à Rome pour donner au peuple l'esbattement de veoir escrimer et combattre des gladiateurs à oultrance, neantmoins il s'en estoit party à grande haste pour le venir trouver sur le poinct que le combat se debvoit faire, encores qu'il n'eust jamais veu, et qu'il desirast fort veoir occire un homme.

Adoncques ce Lucius Quintius, pour luy rendre la pareille, et le caresser aussy de son costé : *ne te chaille*, dict-il, *de ce plaisir que tu as failly à veoir, et n'en fais ja pire chere pour cela ; car je te satisferay bien promptement à ton desir quant à cela.* Et aussy-tost qu'il eut dict ces paroles, il commanda que l'on tirast de la prison, tout sur l'heure, un des criminels condamnez à mourir, et qu'on l'ameinast en la salle, et le bourreau quant et quant avecques sa hache : ce qui feut aussy-tost faict. Et lors il demanda au garson s'il vouloit veoir tuer presentement cest homme : le garson luy respondict qu'ouy ; et adoncques commanda à l'executeur qu'il luy tranchast la teste. La plus grande partie des autheurs anciens le recitent ainsy. Et mesme Cicero, au libvre qu'il a escript *de la vieillesse*, dict qu'il est ainsy escript en une harangue que Cato en feit devant le peuple Romain.

Ayant doncques Lucius Quintius esté ainsy

ignominieusement jecté hors du senat par Cato, son frere Titus, qui en feut fort desplaisant, ne sçeut où recourir, sinon au peuple, lequel il supplia de faire commandement à Cato, qu'il eust à dire la cause pour laquelle il donnoit une telle note d'infamie à sa maison. Parquoy Cato, en presence du peuple, feit le recit de tout ce festin : et comme Lucius le nia, et afferma qu'il n'en estoit rien, Cato luy defera le serment qu'il jurast publicquement, ce dont il le chargeoit n'estre pas veritable ; mais Lucius se voulut excuser de le faire, à l'occasion dequoy le peuple jugea sur le champ qu'à bon droict il avoit reçeu ceste note d'infamie.

Toutesfois quelque temps après ainsy qu'on joüioit des jeux au theatre, Lucius y vint, et passant oultre le quartier qui estoit ordonné pour ceulx qui avoyent esté consuls, s'alla seoir à l'escart assez loing. Le peuple en eut pitié, et luy cria tant qu'il le contraignit de retourner se seoir parmi les austres senateurs de dignité consulaire, en r'habillant le mieulx qu'il luy estoit possible cest ignominieux accident advenu à une noble famille. Il priva aussy et jecta hors du senat un austre nommé Manilius, qui avoit de grandes arres de debvoir estre consul l'année ensuyvant, et ce pour austant qu'en plein jour et devant sa fille il avoit trop amoureusement baisé sa femme, et disoit que jamais la sienne ne l'embrassoit, sinon quand il tonnoit bien fort, et pource avoit-

avoit-il accoustumé de dire en se joüant, *qu'il estoit bien heureux quand Jupiter tonnoit.* Il osta aussy le cheval public à Lucius Scipion qui avoit triumphé pour les victoires guaignées à l'encontre du grand roy Antiochus, ce qui luy causa une grande malveuillance, pource qu'il sembla à tout le monde, qu'il le feit expressément pour faire honte à Scipion l'*Africain* qui estoit decedé.

Mais ce qui plus universellement feut trouvé dur, et qui offensa plus de gents, feut qu'il retrancha les delices et la superfluité; car de l'oster du tout, et tout ouvertement, il estoit impossible, tant il y avoit desia d'hommes, qui en estoyent entachez, corrompus et guastez: mais tournoyant oblicquement à l'entour, en faisant la prisée et l'estimation des biens et facultez de chasque citoyen, il feit mettre en taxe et estima les vestements, les coches, les lictieres, les bagues et joyaux de femmes, et les austres meubles et ustensiles de mesnage, qui avoyent cousté plus de mille cinq cent drachmes pour piece, dix fois plus qu'ils n'avoyent cousté et qu'ils ne valoyent, affin que ceulx qui auroyent despendu et meis leur argent en telles choses curieuses et superflues, en payassent tant plus de taille aux contributions qu'il conviendroit faire pour les affaires de la chose publicque, que leurs biens seroyent surtaxez, et plus hault estimez: et si ordonna que pour chasque mille d'airain, c'est-à-dire, pour chasque mille asses, que telles choses

Environ cent cinquante écus.

C'étoient de petites pieces de billon qui valoient un peu plus de quatre deniers tournois.

auroyent esté prisées et estimées, les maistres en payassent trois de tribut à la chose publicque, à celle fin que se sentants grevez de telle taille, et voyant que ceulx qui avoyent austant vaillant comme eulx, mais qui se contenoyent simplement, et ne portoyent point si grand estat, payoyent beaucoup moins de taille à la chose publicque, et estoyent moins chargez qu'eulx, se chastiassent eulx-mesmes, en se desportant d'estre superflus, sumptueux et delicieux.

C'est ôter souvent les richesses que d'empêcher qu'on ne s'en pare.

Toutesfois il en encourut la haine et malveuillance d'un costé de ceulx qui aymerent mieulx payer ce tribut que de laisser leurs delices, et d'austre costé de ceulx qui aymerent mieulx abandonner leurs delices que de payer le tribut : car il y en a plusieurs qui estiment que c'est leur oster leur richesse, que leur empescher les moyens d'en faire monstre, et si ont ceste folle persuasion, qu'elle se monstre mieulx ès choses superflues, qu'elle ne faict ès choses necessaires, de quoy l'on dict que le philosophe Ariston s'esbahissoit austant et plus que de nulle austre chose, comment les hommes reputoyent ainsy riches et bien heureux ceulx qui possedoyent les choses curieuses, superflues et volontaires, plustost que ceulx qui possedoyent les utiles et necessaires. Et Scopas Thessalien, comme quelqu'un de ses familiers, luy demandast ne sçay quoy qui ne luy servoit pas de beaucoup, et luy dist, pour plus facilement l'induire à

luy conceder, c'est chose qui ne vous est ny necessaire ny utile. *Et c'est*, dict-il, *ce en quoy je suis plus opulent et plus riche qu'en choses superflues, et qui ne servent de rien.* Ainsy l'ardeur et la convoitise d'avoir ne procede d'auscune affection ou necessité naturelle, ne qui soit conjoincte à nostre chair : ains s'engendre en nous d'ailleurs, et nous vient d'une fausse opinion du vulgaire.

L'amour du superflu nait de la fausse opinion du vulgaire.

Mais Cato se souciant moins que de chose du monde des crieries qu'on faisoit à l'encontre de luy, en roidissoit et tendoit encores davantage son austerité, faisant couper et rompre les tuyaux, par lesquels auscuns particuliers desrobboyent l'eau des fontaines publicques, ainsy qu'elles passoyent au long de leurs maisons, et la tiroyent en leurs logis et en leurs jardins privez, et faisant aussy desmolir et abbattre toutes les saillies des edifices privez qui s'advançoyent sur les rues et places publicques, et diminuant le prix des ouvrages qui se faisoyent aux despends de la chose publicque, et au contraire haulsant les fermes et guabelles au plus hault qu'elles pouvoyent aller. Toutes lesquelles choses luy engendrerent une grande haine et malveuillance de beaucoup de gents : parquoy Titus Flaminius et quelques austres, bandez à l'encontre de luy, *feirent en plein senat rescinder*, casser et annuller tous les marchez et les contraux qu'il avoit faicts avecques des maistres ouvriers, pour la reparation et en-

tretennement des edifices publics et sacrez, comme estants faicts au dommage de la chose publicque, et susciterent les plus audacieux et plus temeraires tribuns du peuple contre luy, à ce qu'ils l'appellassent en justice devant le peuple, et requissent qu'il feust condamné en l'amende de deux talents : aussy lui feirent-ils beaucoup de destourbier et d'empeschement en l'ædification du palais qu'il feit bastir aux despends de la chose publicque, reguardant sur la grande place, au dessoubz de celuy où se tenoit le senat, lequel palais feut neantmoins parachevé et appellé de son nom *Basilica Porcia*, comme qui diroit, le palais que feit ædifier le censeur Porcius : toutesfois il semble que le peuple Romain eust très-agreable, et loüa grandement ce qu'il avoit faict en l'administration de sa censure ; car il luy feit dresser une statue au temple de la deesse Santé, soubz laquelle il ne feit point escrire ses faicts d'armes ny son triumphe, ains y feit engraver une inscription dont la sentence estoit telle à la translater de mot à mot, *à l'honneur de Marcus Cato, censeur : pour austant que par bonnes mœurs, sainctes ordonnances et sages enseignements, il redressa la discipline de la chose publicque Romaine, laquelle inclinoit desia et se tournoit à mal.* Si est-ce qu'auparavant que ceste image luy feust dressée, il se souloit mocquer de ceulx qui aymoyent ou appetoyent telles choses, disant qu'ils ne s'appercevoyent pas qu'ils se glorifioyent, non de

Douze cens écus.

leurs vertus, mais des ouvrages de fondeurs, peinctres et statuaires : et quant à luy, que ses citoyens portoyent tousiours quand et eulx de très-belles images et pourtraictures de luy empreinctes en leurs cœurs, entendant la memoire de sa vie et de ses enfants. Au moyen de quoy il respondict une fois à quelques-uns qui s'esmerveilloyent comment on dressoit ainsy des images à plusieurs petits et inconnus personnages, et à luy non : *J'ayme mieulx*, dict-il, *qu'on demande pourquoy l'on n'a point dressé de statue à Cato, que pourquoy on luy en a dressé.*

Opinion que Caton avoit de lui-même et des autres.

Bref il ne vouloit pas qu'un homme de bien mesme souffrist qu'on le louast, si n'estoit que cela tournast au prouffit de la chose publicque : et neantmoins ç'a esté l'un des hommes qui s'est le plus loué soy-mesme, tellement que s'il se trouvoit quelques-uns, qui par erreur eussent en auscune chose oublié leur debvoir, quand on venoit à les en reprendre, il disoit qu'on les debvoit excuser, pource qu'ils n'estoyent pas Cato, pour ne point faillir. Et ceulx qui taschoyent à imiter quelqu'un de ses faicts, qui ne leur advenoit pas bien, il les appelloit *sinistres Cato.* Il disoit davantage, qu'ès temps plus dangereux, le senat jectoit les yeulx sur luy, ne plus ne moins que les passagers qui sont dedans une navire reguardent le pilote quand il se leive en mer une tormente, et que souventefois le senat differoit et remettoit à un austre temps des affaires

de bien grande consequence, quand il n'estoit pas present, ce que d'austres que luy tesmoignent avoir esté veritable ; car il eust très-grande aucthorité en l'administration de la chose publicque, tant pour sa grande preud'hommie que pour son eloquence, et aussy pour son extresme vieillesse.

Amitié de Cato pour sa femme.

Mais oultre cela, on luy donne la loüange d'avoir esté bon pere envers ses enfants, bon mary envers sa femme, et bon mesnager à bien gouverner et faire prouffiter ses biens ; car il n'estimoit point que ce feust chose legere ne dont on deust faire peu de compte, et ne s'en mesler qu'en passant le temps seulement : pourtant ne sera-il point hors de propos, à mon advis, d'en dire icy quelque mot, en tant qu'il peust servir à la matiere presente. Premierement il espousa une femme plus noble que riche, sçachant très-bien que l'une et l'austre seroit orgueilleuse et fiere : mais estimant aussy, que celles qui sont extraictes de noble sang, ont plus de vergongne des choses mal-honnestes que n'ont pas les austres, et que par là elles se rendent plus obeyssantes à leurs marys en choses raisonnables et honnestes. Au demourant, il disoit que celuy qui battoit sa femme ou son enfant, commettoit aussy grand sacrilege, comme qui violeroit ou pilleroit les plus sainctes choses qui soyent au monde : et estimoit plus grande loüange à un homme d'estre bon mary que bon senateur : à l'occasion dequoy

La noblesse du sang donne ordinairement celle des sentimens.

Battre sa femme et ses enfans est commettre un sacrilege.

il ne trouvoit rien plus loüable en la vie de l'ancien Socrates, que sa patience de s'estre tousiours humainement et doulcement porté envers sa femme, qui avoit si maulvaise teste et ses enfants qui estoyent si ecervellez.

Depuis que sa femme luy eust faict un fils, il n'eust sçeu avoir affaire si pressée; si ce n'estoit pour la chose publicque, qu'il ne laissast pour s'en aller en sa maison à l'heure que sa femme lavoit et remuoit son enfant; car elle le nourrissoit elle-mesme de son propre laict, et bien souvent donnoit à teter aux petits enfants de ses esclaves, affin de leur imprimer une charité et amour naturelle envers son fils, pour avoir esté nourris ensemble et d'un mesme laict. Quand son fils feut parvenu à l'aage de raison, et qu'il commença à estre capable d'apprendre, luy-mesme luy enseigna les lettres, combien qu'il eust un serf nommé Chilon, honneste homme et bon grammairien, qui en enseignoit beaucoup d'austres; mais comme il dict luy-mesme, il ne vouloit point qu'un esclave tentast son fils, ne qu'il luy tirast l'aureille, quand peust-estre il n'apprendroit pas assez promptement ce qu'on luy monstreroit, et si ne vouloit point que son fils feust tenu ny redevable à un serf d'une si belle et si grande chose, comme de luy avoir enseigné les lettres.

Amitié de Cato pour son fils.

Au moyen dequoy luy-mesme luy enseigna la grammaire, les loyx, l'escrime, non-seulement pour lancer le javelot, joüer de l'espée,

Il lui sert de maitre dans les différentes sciences.

voltiger, picquer chevaulx, et manier toutes armes, mais aussy pour combattre à coups de poing, endurer le froid et le chauld, passer à nage le courant d'une riviere impetueuse et roide : et si dict davantage qu'il composoit et escripvoit de sa propre main de belles histoires en grosses lettres, affin que son fils dès la maison de son pere eust cognoissance des gents de bien du temps passé, et de leurs faicts vertueux ; à l'exemple desquels il peust former sa vie pour en mieulx valoir. Et si dict qu'il se donnoit austant guarde d'user de paroles sales et vilaines en la presence de son fils, comme il eust faict devant les religieuses vestales. Jamais ne s'estuvoit avecques luy ; mais cela estoit alors une usance commune à tous Romains, car les gendres mesmes ne se baignoyent point avecques leurs beaulx peres, ains avoyent honte de se despouiller les uns devant les austres. Depuis ayants apprins des Grecs à se baigner nuds avecques les hommes, ils leur ont maintenant en recompense enseigné à se despouiller et baigner nuds avecques les femmes mesmes.

Or ne deffailloit point de bon vouloir au fils de Cato, qui en desiroit faire un chef-d'œuvre, en le formant et composant au moule de la parfaicte vertu ; car il avoit le cœur si gentil, qu'il taschoit à faire tout ce que son pere luy monstroit ; mais il avoit le corps de nature si debile et si foible, qu'il ne pouvoit pas endurer grand travail : à raison dequoy

dequoy son pere luy relascha un petit la trop dure et trop estroicte austerité et reigle de vie que luy-mesme observoit.

Bravoure de son fils, malgré sa foible complexion.

Mais neantmoins, quoy qu'il feust de nature debile et de petite et foible complexion, si ne laissa-il pas pourtant d'estre vaillant homme, et de faire très-bien son debvoir en la guerre ; car il combattit vaillamment en la bataille où Perseus, le roy de Macedoine, feut deffaict par Paulus Æmylius, là où luy estant l'espée volée des poings par un grand coup qu'il reçeupt dessuz, avecques ce qu'il avoit la main suante, il en feut fort desplaisant, et pria quelques-uns de ses amys qu'ils lui aydassent à la recouvrer : si se ruerent tous ensemble sur les ennemys à l'endroict où elle luy estoit tombée, et feirent tant à force d'armes qu'ils fendirent la presse, et esclaircirent le lieu, où à la fin ils la trouverent, mais ce feut à grande peine, pource qu'elle estoit ja couverte de monceaux d'austres armes et de corps morts, tant des Romains que des Macedoniens entassez les uns sur les austres.

Le general Paulus Æmylius ayant entendu cest acte, en loüa et prisa grandement le jeune homme : et trouve-l'on encores aujourd'huy une lettre missifve de Cato à son fils, par laquelle il loüe et magnifie fort haultement cest acte de proüesse, et celle diligence qu'il feit de recouvrer son espée. Depuis ce jeune Cato espousa l'une des filles de Paulus Æmylius, sœur du second Scipion, qui s'appelloit

Tertia, et feut reçeu en l'alliance de ceste si noble maison, non moins pour sa propre vertu, que pour la dignité et l'aucthorité de son pere; ainsy eut l'estude, la peine et le soing que Cato meit à instituer son fils, issue telle comme elle meritoit.

Maniere dont Cato traitoit ses esclaves, et plusieurs traits de son avarice.

Il avoit tousiours grand nombre de serfs qu'il acheptoit petits et jeunes, quand on vendoit les prisonniers de guerre à l'encan, et les choisissoit ainsy jeunes, pource qu'ils estoyent encores en aage de prendre le pli de telle nourriture qu'il leur vouloit bailler, et qu'ils en estoyent plus faciles à dompter, ne plus ne moins que de petits poulains ou de jeunes chiens. Mais nul de tout tant qu'il en avoit n'entra oncques en maison d'austruy, sinon que Cato ou sa femme l'y eussent envoyé. Si on leur demandoit que faisoit Cato, ils ne respondoyent sinon, *je ne sçay* : et falloit, quand ils estoyent en la maison, qu'ils feissent quelque chose de necessaire, ou qu'ils dormissent : car il aymoit fort ceulx qui dormoyent volontiers, estimants que les serfs qui aymoyent à dormir estoyent plus maniables, et que l'on en faisoit mieulx ce qu'on vouloit que ceulx qui estoyent esveillez; et ayant opinion que ce qui incitoit les esclaves à entreprendre et faire les plus grandes meschancetez, estoit pour accomplir leur volupté avecques les femmes : il ordonna que les siens pourroyent avoir la compaignie des serfves de sa maison pour un prix d'argent qu'il leur

taxa, avecques expresse deffense de n'avoir affaire à austre femme quelconque hors de sa maison.

Au commencement qu'il se meit à suivre les armes, n'estant pas encores riche, il ne se courrouçoit jamais pour fauste que feissent ses serviteurs au service d'à l'entour de sa personne, disant qu'il trouvoit cela laid et mal seant à une personne d'honneur que de tenser ses serviteurs, et quereller avecques eulx pour son ventre ; mais depuis quand son bien et son estat feurent augmentez, si d'adventure il festoyoit ses amys ou ses compaignons, incontinent après le soupper, il punissoit et fouëttoit avecques une escorgée ceulx qui avoyent failli de servir à la table, ou d'apprester quelque chose que ce feust. Et procuroit tousiours par subtils moyens, qu'il y eust noise et dissension entre eulx ; car il avoit leur amitié et concorde pour suspecte, et la craignoit. Et si d'adventure il y en avoit quelqu'un qui eust commis auscun cas digne de mort, il luy faisoit son procez en presence de tous les austres, et puis s'il estoit condamné, le faisoit aussy mourir devant eulx tous. Mais à la fin il devint un peu trop aspre et trop ardent à acquerir, et abandonna le labourage, disant que l'agriculture estoit de plus grande delectation que de grand prouffit.

Parquoy, affin que son argent feust mieulx asseuré, et de plus grand et plus certain revenu, il se meit à achepter des lacs et estangs, des

baings naturels d'eau chaulde, des places appropriées pour le mestier des foulons, des terres où il y eust force pasturages, taillis et bois revenants, dont il receuilloit de grands deniers tous les ans : et si Jupiter mesme, ce disoit-il, ne luy en pouvoit diminuer le revenu. Davantage, il presta son argent à usure, et encores à usure maritime, qui est la plus reprouvée et la plus blasmée de toutes, pource qu'elle est plus excessifve, et le faisoit en ceste sorte : il vouloit que ceulx à qui il prestoit son argent, pour traficquer sur mer, associassent plusieurs austres marchands avecques eulx, jusques au nombre de cinquante, et qu'ils eussent autant de navires, et lors il entroit en la societé pour une partie seulement, laquelle il faisoit manier par un de ses serfs affranchis qui s'appelloit Quintion, et estoit en cela son facteur, naviguant et traficquant avecques les austres parsonniers de la societé à qui il avoit presté son argent à usure. Par ainsy ne mettoit-il pas tout son argent au hazard de la fortune, ains une petite partie de son sort principal seulement, et en tiroit un bien gros prouffit de l'usure.

Qui plus est, il prestoit aussy de l'argent à ses propres esclaves qui en vouloyent pour achepter d'austres jeunes serfs, lesquels ils enseignoyent et dressoyent à quelque service aux despends mesmes de Cato, puis les revendoyent au bout de l'an, et Cato en retenoit plusieurs pour soy-mesme, leur en donnant et desduisant austant comme on leur en avoit

le plus presenté. Et pour inciter son fils à faire ainsy prouffiter son argent, il luy disoit que ce n'estoit point faict en homme de cœur, que de diminuer son patrimoine, ains plustost le faict d'une femme veufve : mais encores estoit-ce un signe de plus violente nature, et plus aspre à l'avarice, qu'il osa dire que celuy estoit homme divin et digne de loüange immortelle, qui par son industrie augmentoit tellement ses facultez, que l'accessoir qu'il y adjoustoit, montoit plus que le principal qu'il avoit eu et herité de ses parents.

Conduite de Cato pendant le séjour de Carneades et de Diogenes à Rome.

Au surplus il estoit ja fort avant au declin de son aage, quand Carneades, philosophe de la secte academicque, et Diogenes, de la Stoïque, vindrent d'Athenes ambassadeurs à Rome, pour obtenir grace et remission d'une amende de cinq cent talents, en laquelle le peuple d'Athenes avoit esté condamné par contumace, à fauste de comparoir par sentences des Sycioniens, à l'instance et poursuite des Oropiens. Incontinent que ces deux philosophes feurent arrivez en la ville, les jeunes hommes Romains qui aymoyent l'estude des lettres, les allerent saluer et visiter, et les eurent en très-grande estime après les avoir ouys, mesmement Carneades, la grace duquel en son parler et la force de persuader ce qu'il vouloit n'estant pas moindre que le bruict qu'on luy en donnoit, mesmement quand il se trouva à discourir en si grand auditoire, et devant auditeurs qui ne feurent point malings à taire

Trois cens mille écus.

sa loüange, remplit incontinent toute la ville, comme si ç'eust esté un vent qui eust faict sonner ce bruict aux aureilles d'un chascun, qu'il estoit arrivé un homme Grec sçavant à merveilles, qui par son eloquence tiroit et meinoit tout le monde là où il vouloit, et ne parloit-on d'austre chose par la ville, pource qu'il avoit empreinct ès cœurs des jeunes hommes Romains, un si grand et si vehement desir de sçavoir, que tous austres plaisirs et exercices mis en arriere, ils ne vouloyent plus faire austre chose que vacquer à la philosophie, comme si ce feust quelque inspiration divine qui à ce les eust incitez: dequoy les austres seigneurs Romains estoyent bien ayses, et prenoyent plaisir de veoir leurs jeunes hommes s'addonner à l'estude des lettres et disciplines Grecques, et frequenter avecques ces deux grands et excellents personnages.

Mais Marcus Cato, dès le commencement que les lettres Grecques commencerent à avoir lieu et estre aymées à Rome, en feut mal-content, craignant que les jeunes gents ne tournassent entierement là leur affection et leur estude, et ne quittassent la gloire des armes et de bien faire, pour l'honneur de sçavoir et de bien dire: mais quand encores il veit que l'estime et le renom de ces deux personnages alloit tousiours croissant de plus en plus, tellement que Caius Aquilius l'un des premiers hommes du senat, avoit prochassé et prié d'estre leur truchement pour interpreter leurs premieres

harangues, il deslibera de les renvoyer hors de la ville soubz quelque honneste couverture et couleur; si reprint un jour en plein senat les magistrats, de ce qu'ils retenoyent ainsy longuement ces ambassadeurs sans les despescher, attendu mesmement que c'estoyent hommes qui pouvoyent facilement persuader et faire accroire tout ce qu'ils vouloyent, et que quand il n'y auroit austre raison, pour ceste seule cause ils debvoyent arrester quelque chose sur le faict de leur ambassade, et les renvoyer en leurs escholes disputer avecques les enfants des Grecs, et laisser ceulx des Romains apprendre à obeyr aux loyx et aux magistrats de leur païs, comme auparavant.

Cato haïssoit la philosophie, et mesprisoit en général la littérature.

Or faisoit-il cela, non pource qu'il eust auscune privée inimitié à l'encontre de Carneades, comme quelques-uns ont cuidé : mais pource que generalement il hayssoit toute la philosophie, et que par une ambition il mesprisoit toutes les Muses et les lettres Grecques : veu mesmement qu'il disoit que l'ancien Socrates n'estoit qu'un causeur et un seditieux qui taschoit par tel moyen qu'il luy estoit possible à usurper tyrannie, et à dominer en son païs, en pervertissant les mœurs et coustumes d'iceluy, et tirant ses citoyens en opinions contraires à leurs loyx et coustumes anciennes. Et se mocquant de l'eschole d'Isocrates, qui enseignoit l'art d'eloquence, il disoit que ses disciples envieillissoyent chez luy, pour aller

puis après exercer leur eloquence et plaider des causes en l'austre monde devant Minos, quand ils seroyent morts. Et pour divertir et desgouster son fils d'estudier ès lettres et disciplines Grecques, il luy disoit, en renforçant et grossissant sa voix plus que sa vieillesse ne portoit, comme si par inspiration divine il eust prononcé quelque prophetie, *toutes et quantes fois que les Romains s'addonneront aux lettres Grecques, ils perdront et guasteront tout.* Et toutesfois le temps a monstré sa detraction et medisance vaine et faulse : car jamais la ville de Rome n'a tant flori, ny l'empire de Rome n'a esté si grand, que quand les lettres et les sciences Grecques y ont esté en honneur et en prix.

Estime que Cato faisoit des medecins.

Mais Cato n'avoit pas seulement en haine les philosophes Grecs, ains avoit aussy pour suspects ceulx qui faisoyent profession de medecine à Rome : car il avoit ouy ou leu la response que feit Hippocrates quand le roy de Perse l'envoya querir, et luy feit offrir grosse somme d'or et d'argent, s'il le vouloit aller servir, quand il jura que jamais il ne serviroit aux Barbares, attendu qu'ils estoyent naturels ennemys des Grecs. Cato affermoit que cela estoit un serment que tous austres medecins juroyent semblablement : au moyen dequoy il commandoit très-expressement à son fils de les fuyr tous esgualement, disant qu'il avoit faict un petit traicté de medecine, par lequel il guarissoit ceulx de sa maison quand

ils

ils estoyent malades, et les entretenoit quand ils estoyent en santé. Il ne leur deffendoit jamais le manger, mais il les nourrissoit de quelques herbes et de quelques chairs legeres : comme de canes, de palumbres et de liebvres : car telles viandes, disoit-il, sont bonnes pour les malades et faciles à digerer, excepté qu'elles font songer et resver ceulx qui en mangent, et se vantoit avecques ce regime-là et ceste façon de medeciner, il s'estoit tousiours maintenu sain quant à luy, et avoit aussy guardé ses domesticques en santé.

Cato perd sa femme et son fils, il se remarie à une femme fort jeune.

Toutesfois quant à cela, il me semble qu'il ne faisoit pas tout ce dont il se vantoit : car il perdit sa femme et son fils, et quant à luy, pource que de nature il avoit le corps robuste et bien composé tant pour la force que pour la santé, il dura longuement entier, de maniere qu'en son extresme vieillesse encores usoit-il de la compaignie des femmes, et se remaria hors d'aage à une jeune fille, ce qu'il feit pour une telle occasion. Après que sa premiere femme feut morte, il maria son fils à la fille de Paulus Æmylius, sœur du second Scipion *l'Africain*, et luy qui estoit veuf se servoit d'une jeune garce servante, qui l'alloit à la desrobbée trouver en sa chambre : toutesfois cela ne se pouvoit faire si secrettement en une petite maison, où il y avoit une jeune dame mariée, qu'on ne s'en apperçeust bien : et comme un jour ceste garce par trop audacieusement feust passée devant la chambre du

jeune Cato, pour entrer en celle du pere, le jeune homme n'en dict mot : mais son pere apperçeut bien qu'il en avoit eu honte, et qu'il l'avoit reguardée de maulvais œil : et pource cognoissant que cela desplaisoit à ces deux jeunes personnes, son fils et sa femme, sans s'en plaindre à eulx, ny leur en faire pire chere, il s'en alla un matin comme il avoit de coustume, sur la place, avecques la trouppe de ceulx qui l'accompaignoyent par honneur, entre lesquels estoit un Salonius qui avoit austrefois esté son greffier, et l'accompaignoit comme les austres par honneur. Cato l'appellant tout hault par son nom, luy demanda s'il avoit point encores marié sa fille. Salonius luy respondict que non, et qu'il n'avoit guarde de le faire sans luy en avoir premierement communiqué. Cato adoncques luy repliqua, je luy ay doncques trouvé un mary, et à toy un gendre, qui ne sera pas mal à propos pour elle, si d'adventure l'aage ne luy fasche, pource qu'il est fort vieil : mais au demourant, il n'y a que plaindre en luy. Salonius respondict, que quant à cela, il s'en remettoit du tout à luy, et luy recommandoit sa fille, le priant de luy donner tel party que bon luy sembleroit, pource qu'elle estoit son humble servante, qui despendoit entierement de luy, et avoit besoing de sa provoyance. Et lors Cato sans plus differer luy dict, que c'estoit luy-mesme qui la demandoit en mariage.

Salonius de prime face feut estonné de ces

paroles, pource qu'il luy sembloit que Cato desormais estoit hors d'aage de faire nopces, et que de son costé il n'estoit pas homme pour avoir alliance d'une maison de dignité consulaire et triumphale : mais à la fin quand il veit que Cato le disoit à bon escient, il l'accepta très-volontiers, et en ces termes s'en allants ensemble à la place, y passerent sur l'heure le contrat de mariage. Et comme on apprestoit les nopces, Cato le fils prenant quelques-uns de ses parents et amis avecques luy, alla devers son pere, luy demander s'il avoit commis auscune fauste envers luy, ou s'il luy avoit point faict quelque desplaisir, pour despit duquel il luy ameina en la maison une marastre, et lors le pere s'escria, *ô ne dis jamais cela*, mon fils, *je trouve bon tout ce que tu fais, et ne m'en sçaurois plaindre en sorte que ce soit : mais je le fais pour autant que je desire avoir plusieurs enfants, et laisser plusieurs citoyens tels que tu es à la chose publicque.* L'on dict que Pisistratus le tyran d'Athenes feit une toute telle response à ses enfants de sa premiere femme, qui estoyent desia tous grands quand il espousa sa seconde Timonassa natifve d'Argos, de laquelle il eut, comme l'on dict, Iophon et Thessalus.

Mais pour retourner à Cato, il eut de ceste seconde femme un fils, lequel feut surnommé du nom de sa mere, Cato *le Salonien*, et son fils aisné mourut estant en office de prætеur, duquel il faict souvent mention en plusieurs passages de ses libvres, le loüant comme un

fort homme de bien. Et dict on qu'il porta ceste perte fort constamment, et en homme grave et sage, sans que pour cela il feust de rien moins ententif aux affaires de la chose publicque, qu'il avoit esté paravant. Car il ne feit point comme feirent depuis Lucius Lucullus, et Metellus surnommé *Pius*, qui sur leur vieillesse se retirerent totalement du gouvernement des affaires publicques, ains estima que c'estoit une charge et un debvoir, auquel tout homme de bien, tant qu'il a vie, est tenu, ny comme Scipion *l'Africain* avoit faict auparavant, lequel voyant que la gloire de ses haults faicts luy suscitoit l'envie des austres citoyens, changea le demourant de sa vie en repos, et abandonnant les affaires et la ville, s'en alla tenir aux champs.

Mais comme l'on a escript, que quelqu'un dict et conseilla à Dionysius le tyran de Syracuse, qu'il ne pouvoit mieulx ny plus honnorablement estre inhumé et ensepulturé qu'en la tyrannie : aussy estima Cato, qu'il ne pouvoit mieulx ne plus honnestement envieillir, qu'en s'entremettant tousiours, jusques au bout, des affaires de la chose publicque. Et cependant quand il se vouloit un peu recréer et reposer, il passoit son temps à composer des libvres, et à vacquer au mesnage des champs. Voylà d'où vient qu'il a tant escript, et de toutes sortes de libvres et d'histoires. Quant au labourage et mesnage des champs, il y vacqua en ses jeunes ans pour l'utilité et le

Le labourage et l'espargne sont deux grands revenus.

prouffit. Car il dict qu'il n'avoit que deux sortes de revenu, *le labourage* et *l'espargne* : mais en sa vieillesse, ce qu'il faisoit aux champs n'estoit plus que pour plaisir, et pour contempler et apprendre tousiours quelque chose de la nature : car il a mesme composé un traicté de la vie rusticque et du mesnage des champs, auquel il escript jusques à la maniere comme il faust faire des tartres et guasteaux, comment il faust contre-guarder les fruicts des arbres, tant il se vouloit monstrer singulier et bien entendu en toutes choses.

Cato a composé un traité sur la vie rustique et le ménage des champs.

Quant il estoit en ses maisons des champs il vivoit un peu plus opulentement qu'ailleurs, et envoyoit souvent convier ses voisins et ceulx qui avoyent des terres joignantes aux siennes à venir soupper avecques luy, et se resjouyssoit avecques eulx, de maniere que sa compaignie et sa frequentation n'estoit pas seulement plaisante et agreable à ceulx qui estoyent de son aage, mais aussy delectable aux jeunes gents : car il avoit veu et experimenté beaucoup de choses, et s'estoit trouvé en beaucoup de bonnes affaires, et avoit beaucoup de bons mots qui estoyent plaisants et prouffitables à ouyr raconter. Il estimoit la table estre l'un des principaulx moyens d'engendrer amitié entre les hommes, et à la sienne il mettoit tousiours en avant quelques bons propos à la loüange des gents de bien et des vertueux citoyens, et ne vouloit pas qu'on parlast auscunement des inutiles et meschants,

La table est un excellent moyen pour engendrer amitié entre les hommes.

se donnant bien guarde d'en entamer jamais le propos en quelque bancquet où il feust, ny en bien ny en mal.

Derniere action de Cato dans le maniement des affaires.

Au reste l'on estime que son dernier chef-d'œuvre en l'administration de la chose publicque, feut la destruction finale de Carthage: car celui qui la destruisit et ruina de faict, feut bien le second Scipion, mais ce feut par le conseil et advis de Cato principalement, que la guerre derniere contre les Carthaginois feut entreprinse, et ce par une telle occasion. Il feut envoyé en Africque pour entendre les causes des differents qui estoyent entre lesdicts Carthaginois, et Massinissa le roy de Numidie, lesquels avoyent grosse guerre ensemble: et y feut envoyé, pour austant que le roi Massinissa de tout temps avoit tousiours esté amy des Romains, et les Carthaginois estoyent devenus leurs alliez depuis la derniere guerre, en laquelle ils avoyent esté deffaicts par le premier Scipion, qui leur osta et rongna pour l'amende une bonne partie de leur empire, et leur imposa un gros tribut.

Il conseille la destruction de Carthage.

Quand doncques il feut sur les lieux, il trouva la ville de Carthage non point affligée, faillie de cœur, ny appauvrie, comme pensoyent les Romains, ains pleine de jeunesse, opulente en biens, et abondante de toutes sortes d'armes et de munition de guerre, de maniere que pour ceste opulence elle en avoit la teste droicte et le cœur eslevé, et si ne projectoit rien de petit. Si pensa qu'il n'estoit pas

temps pour les Romains de s'embesongner à cognoistre des differents d'entre les Carthaginois et Massinissa, ains que s'ils ne provoyoient point de bonne heure à exterminer du tout ceste cité, qui de tout temps leur estoit capitale ennemye, qui se ressentoit du passé, et qui s'estoit ainsy remise suz, et accreue en si peu de temps plus qu'on ne sçauroit ny croire ny estimer, ils seroyent pour retomber en aussy grands dangiers qu'ils avoyent oncques esté.

Et pourtant si-tost qu'il feut de retour à Rome, il ne faillit pas de remonstrer vifvement au senat, que les pertes et dommages que les Carthaginois avoyent reçeus par le passé ès guerres qu'ils avoyent eues contre eulx, ne leur avoyent pas tant osté de puissance, comme de folie et d'imprudence, et qu'il y avoit dangier que lesdictes adversitez ne les eussent rendus plustost experimentez qu'affoiblis pour faire la guerre, et que desia ils s'essayoient et s'exercitoyent en ceste guerre contre les Numides, pour puis après la faire à bon escient aux Romains, et que la paix qu'ils avoyent avecques eulx n'estoit qu'une surseance d'armes et un delay de guerre, pour laquelle renouveller ils n'attendoyent que quelque occasion opportune.

Et dict-on qu'oultre ces remonstrances il avoit expressement apporté dedans le repli de sa longue robbe des figues d'Affricque, lesquelles il jecta emmi le senat en secouant

sa robbe : et comme les senateurs s'esmerveillassent de veoir de si belles, si grosses et si fresches figues, *la terre qui les porte*, leur dict-il, *n'est distante de Rome que de trois journées de navigation.* Mais encore est plus violent ce qui s'en raconte oultre cela : c'est que de lors en avant jamais il ne disoit son advis au senat, de quelque matiere que ce feust dont on desliberast, qu'il n'y adjoustast tousiours ce refrein davantage *et me semble aussy qu'il est besoing que Carthage soit du tout ruinée.*

Un voisin puissant retient toujours un peuple dans une crainte continuelle.

Au contraire dequoy Publius Scipion, surnommé *Naſica*, disoit aussy tousiours : *il me semble expedient que Carthage demoure.* Car ce personnage voyoit, à mon advis, que le peuple Romain par sa fierté insolente commettoit beaucoup de grandes et lourdes faustes, et devenoit si haultain à cause de ses prosperitez qui luy esleivoyent le cœur, que le senat ne le pouvoit plus qu'à grande peine contenir, et que par le moyen de la trop grande aucthorité qu'il se donnoit, il tiroit à force toute la ville, là où sa fantasie le poulsoit. A raison dequoy il vouloit que ceste crainte de la cité de Carthage demourast tousiours comme une bride pour retenir l'insolence du peuple Romain, estimant que les Carthaginois n'estoyent pas assez puissants pour combattre, ne pour vaincre les Romains, mais qu'ils l'estoyent aussy trop pour les contemner, et ne les craindre point.

Cato repliquoit au contraire, que c'estoit

en

en quoy il y avoit plus de dangier, qu'une cité de tout temps grosse et puissante, et lors devenue sage pour avoir esté chastiée par plusieurs pertes et plusieurs adversitez, demourast tousiours au guet à espier le peuple Romain, qui faisoit du cheval eschapé, et qui par une licence effrenée qu'il se donnoit luy-mesme, commettoit de bien grandes erreurs: au moyen dequoy luy sembloit, que ce n'estoit pas sagement advisé de ne luy point oster du tout le dangier du dehors, et la crainte de perdre son empire, quand on luy laissoit au dedans les moyens de retomber tousiours en ses faustes. Voylà comme l'on tient que Cato feut cause de la tierce et derniere guerre des Romains à l'encontre des Carthaginois. Mais au reste quand elle feut commencée, il mourut, et avant que mourir il prophetisa, par maniere de dire, qui seroit celuy qui y mettroit fin. C'estoit le second Scipion, qui pour lors estant jeune homme, avoit charge de mille hommes de pied seulement: mais en toutes les rencontres, et par-tout où il y avoit des affaires, il faisoit tousiours des actes de bons sens et de grande hardiesse, dont les nouvelles venoyent ordinairement à Rome: et Cato les oyant reciter, prononça, comme l'on dict, ces deux vers d'Homere.

Mort de Cato.

Celuy-là seul est du nombre des sages,
Les austres tous ne sont qu'ombres volages.

laquelle prophetie Scipion bien-tost après con-

firma par effect, et monstra estre veritable.

De sa posterité. Au demourant la posterité que Cato laissa, feut un fils de sa seconde femme : lequel, comme nous avons dict, feut surnommé, à cause de sa mere, Cato *le Salonien*, et un petit-fils de son fils aisné, qui estoit mort avant luy. Cestuy Cato *Salonien* deceda estant prætеur, mais il laissa un fils lequel parvint à la dignité consulaire, et feut ayeul de Cato, qu'on surnomme *le philoſophe*, l'un des plus vertueux et des plus renommez personnages de son temps.

Fin de la Vie de Marcus Cato.

COMPARAISON
D'ARISTIDES
AVEC MARCUS CATO.

OR, maintenant que nous avons receuilli par escript les plus notables choses, et plus dignes de memoire, de ces deux grands personnages, si nous voulons conferer toute la vie de l'un en bloc à toute la vie de l'austre, il ne sera pas à l'adventure bien aysé de discerner la difference qu'il y a de l'un à l'austre, estant obscurcie et cachée soubz plusieurs grandes similitudes qu'ils ont entre eulx : mais si nous venons à les comparer l'un à l'austre par le menu, comme nous ferions quelques œuvres de poesies, ou quelques tableaux de pourtraicture, tout premierement nous trouverons qu'ils ont cela de commun entre eulx, que sans avoir eu austre chose qui les advançast ne qui les recommandast, que leur seule vertu et propre suffisance, ils ont tous deux gouverné leur chose publicque, où ils ont acquis grand honneur et grande reputation. Mais il me semble que quand Aristides vint à s'entremettre des affaires publicques, l'estat et seigneurie d'Athenes n'estoit pas encores grand'chose, et qu'il luy feut facile de se mettre en avant, parce que les austres gouverneurs et capitaines qui estoyent de son temps, et ses concurrents, n'estoyent pas fort riches ny fort apparents par-dessuz les austres.

Car la taxe des plus riches qui feussent lors à Athenes, estoit de ceulx qui pouvoyent avoir de revenu la valeur de cinq cent minots de bled et au-dessuz, et les appelloit-on pour ceste cause, *Pentaccsionedimni*. La seconde taxe estoit de ceulx qui en avoyent vaillant trois cent, et les appelloit-on *les Chevaliers*. La troisiesme et derniere estoit de deux cent, et les appelloit-on *Zeugitæ*. Là où Marcus Cato, sortant d'une petite villette, et d'une vie champestre et rusticque, s'alla tout d'un plein sault jecter, comme par maniere de dire, en une mer infinie du gouvernement de la chose publicque Romaine,

laquelle n'estoit plus gouvernée par de tels gouverneurs et capitaines qu'estoyent anciennement un Curius, un Fabricius, un Ostilius. Car le peuple Romain ne donnoit plus les magistrats et offices à tels simples gents, besongnants de leurs bras, qui vinssent tout freschement de meiner la charrue, ou de manier la houë, ains estoit ja accoustumé à reguarder à la noblesse des maisons, aux richesses, à ceulx qui leur donnoyent argent, ou qui les prioyent à grande instance pour les avoir : et pour la grandeur de son empire et de sa puissance, se faisoit faire la cour par ceulx qui aspiroyent aux honneurs et estats de la chose publicque : et si n'estoit pas chose pareille d'avoir pour concurrent et adversaire un Themistocles, lequel n'estoit ny de maison noble, ny gueres riche ; car on dict que tout le bien que son pere luy laissa, ne valoit que quatre ou cinq talents, quand il commença à s'entremettre des affaires de la chose publicque, aux prix que de combattre du premier lieu d'honneur et d'aucthorité contre un Scipion *l'Africain*, un Servilius Galba, un Quinctius Flaminius, sans avoir austre support ny austre appuy ne moyen, qu'une langue librement parlante pour la raison et pour la justice.

Trois cens mille écus.

Davantage Aristides, en la bataille de Marathon, et en celle de Platæes, n'estoit que l'un de dix capitaines des Atheniens : là où Cato feut esleu un de deux au consulat, entre plusieurs grands et puissants competiteurs, et l'un de deux aussy à la censure, devant sept austres poursuivants qui estoyent des plus notables personnages de toute la ville, lesquels il surmonta. Et si y a plus, qu'Aristides, en nulle victoire, ne feut oncques le premier : car en celle de Marathon, Miltiades emporta le premier lieu ; en celle de Salamine, Themistocles ; et en celles de Platæes, Pausanias, comme dict Herodotus, qui escript qu'il y guaigna une trés-belle victoire. Encores y en a-il qui debattent pour le second lieu à l'encontre d'Aristides, comme un Sophanes, un Amynias, un Callimachus et un Cynegyrus, qui tous

feirent de grands actes de proüesses en ces batailles-là ; et à l'opposite, Cato non-seulement estoit chef, et le premier de toute son armée en proüesse et en conseil, durant la guerre qu'il feit en Hespagne au temps de son consulat, mais aussy depuis en la journée où le roy Antiochus feut deffaict au pas de Thermopyles, où il n'estoit que capitaine de mille hommes de pied soubz la charge d'un austre qui estoit consul, il emporta l'honneur de la victoire, ayant ouvert les portes aux Romains pour courir suz à Antiochus, en l'allant surprendre et assaillir par derriere, lors qu'il ne cuidoit avoir affaire que de front, et qu'il ne reguardoit que devant luy : car celle victoire, qui, sans point de doubte, est un des chefs-d'œuvres de Cato, chassa l'Asie hors de la Grece, et ouvrit et feit le chemin à Lucius Scipio, pour passer depuis en Asie.

Ainsy doncques, quant aux faicts d'armes, ne l'un ne l'austre ne feut oncques vaincu ne deffaict en bataille : mais en paix et en matiere de gouvernement, Aristides a esté vaincu et supplanté par Themistocles, qui, par ses meinées, feit tant, qu'il le jecta hors d'Athenes, et l'envoya pour un temps en exil : là où Cato, ayant pour ennemys conjurez presque tous les plus grands, les plus nobles et les plus puissants hommes qui feussent de son temps à Rome, et ayant continuellement tousiours combattu contre eulx jusques au decours de sa vieillesse, se guarda bien, comme un ferme et roide champion de luicte, d'estre renversé par terre, et ne tomba jamais.

Car il a accusé plusieurs en jugement public, et plusieurs l'ont accusé aussy : mais il en a faict condamner beaucoup, et luy ne le feut jamais une seule fois, ayant pour toute deffense de sa vie et de son innocence, sa langue, qui luy estoit un outil dont il se sçavoit très-bien ayder à faire de belles et grandes choses, et auquel, selon mon advis, on doibt plustost attribuer ce qu'il n'a jamais rien souffert indignement, ny n'a onc-

ques esté condamné injustement, que non pas à la faveur de fortune, ny à la saulveguarde d'auscun dieu. Car c'est veritablement une très-grande partie que l'eloquence, comme le tesmoigne bien ce qu'Antipater escript du philosophe Aristote après sa mort, disant qu'entre les austres singulieres graces et perfections qui estoyent en luy, il avoit celle-là soubveraine, qu'il persuadoit ce qu'il vouloit.

La politique est la science la plus grande.

Or, est-ce une maxime confessée de tout le monde, que l'homme ne sçauroit avoir ni acquerir une vertu ne science plus grande que *la politicque*, c'est-à-dire l'art de sçavoir gouverner et regir une grande multitude d'hommes, comme est une grosse cité ; de laquelle science, selon l'opinion de plusieurs, *l'œconomicque*, c'est-à-dire l'art de bien regir un mesnage, est l'une des principales parties, attendu qu'une cité n'est austre chose qu'une assemblée de plusieurs mesnages et maisons ensemble, et est adoncques la cité forte et puissante en public, quand les habitants et citoyens d'icelle sont riches et opulents en leur particulier. Et pourtant Lycurgus, qui bannit l'or et l'argent de Lacedæmone, y establissant de la monnoye de fer, lequel encores estoit corrompu et guasté avecques du feu et du vin-aigre, ne deffendit pas à ses citoyens ceste diligence de mesnager ; car il retrancha bien la superfluité, les delices, l'avarice et l'ardeur d'amasser, qui accompaignent ordinairement les richesses : mais aussy eut-il l'œil austant que reformateur de loyx qui feut oncques, que ses citoyens eussent provision de toutes choses requises et necessaires à la vie de l'homme, craignant de veoir habiter en sa cité, et joüyr des privileges d'icelle, un desert necessiteux et indigent, sans heritage ne maison, encores plus qu'un presomptueux, insolent et superbe pour sa grande richesse.

Si m'est advis que Cato ne feut pas moins bon pere de famille que bon et sage gouverneur de chose publicque ; car il augmenta honnestement son bien, et si

enseigna aux austres le moyen de l'accroistre par bon mesnage et par intelligence du labourage, ès libvres qu'il en a escripts, où il a receuilly plusieurs beaulx et bons preceptes servants à ce.

Mais Aristides, au contraire, par sa pauvreté, a diffamé et rendu odieuse la justice, comme celle qui faict l'homme pauvre et ruine une maison, estant plus prouffitable à tous austres qu'à ceulx qui l'ont et qui l'exercent: et toutesfois le poëte Hesiode, qui nous recommande tant et si fort la justice, nous admoneste quant et quant d'entendre diligemment au mesnage, blasmant la paresse de ne vouloir rien faire, comme le commencement et la source de toute injustice. Et pourtant me semble-il qu'Homere parle très-sagement en un passage, où il dict:

La paresse est la source de toute injustice.

Je n'ai jamais aymé à besongner,
Ny du mesnage auscunement soigner,
Pour mes enfants nourrir, et bien acquerre:
Ains ay aymé les armes et la guerre,
Courir en mer sur fustes et gualeres,
Manier dards et sagettes legeres:

comme nous voulant donner à entendre que ce sont deux choses relatifves, necessairement enchaisnées l'une avecques l'austre, que celuy qui n'a soing du sien et de sa maison, vive injustement et prenne de l'austruy: car la justice n'est pas comme l'huile que les medecins disent estre très-saine au corps humain, si l'on en use par le dehors; et au contraire, très-maulvaise si l'on en use par le dedans: ny ne doibt pas l'homme juste estre prouffitable aux estrangiers, et cependant n'avoir soing ny de soy, ny des siens.

Abandonner le soin de son bien, c'est s'exposer à prendre un jour celui des autres.

L'huile est excellente si on en use au dehors, et mauvaise si on en use au dedans.

A l'occasion de quoy il m'est advis que la vertu politicque et civile d'Aristides, estoit deffectueuse en cest endroict, s'il est vray ce que la pluspart des autheurs en escript, qu'il n'eut pas la prevoyance de laisser seulement à ses filles de quoy les marier, ny de quoy se faire enterrer: là où la maison de Cato, jusques à la quatriesme lignée, bailla des prætеurs et des consuls à

Rome ; car les enfants de ses enfants , et encores plus bas , les enfants des enfants de ses enfants , obtindrent à Rome des plus honnorables offices et estats. Et Aristides , qui feut de son temps le premier homme de la Grece , laissa sa posterité en si grande et si extresme pauvreté , que les uns feurent contraincts de faire les devins , qui vont interpretants les songes , et disants la bonne adventure pour guaigner leur vie ; et les austres , de demander publicquement l'aulmosne par necessité : et ne laissa moyen à pas un d'eulx de penser à faire chose auscune grande , ny digne de luy.

La pauvreté ne deshonnore que lorsqu'elle est signe de paresse ou de vie désordonnée.

Mais au rebours , cela est le premier poinct auquel on pourroit faire instance , et le r'appeller en doubte : car pauvreté n'est nulle part maulvaise ny deshonneste de soy-mesme , sinon là où elle est signe de paresse , de vie desordonnée , de superfluité et de folie ; car quand elle se trouve en un personnage bien vivant , laborieux , diligent , juste , vaillant , sage et bien gouvernant une chose publicque , alors elle est une grande preuve de magnanimité et de grandeur de courage , pource qu'il n'est pas possible que celuy face de grandes choses , qui a le cœur si bas que de penser tousiours à de petites , ny que celuy secoure beaucoup d'indigents , qui luy-mesme est indigent de beaucoup de choses : et n'est pas la provision la plus necessaire qui soit à ceulx qui se veulent , en gents de bien , mesler et entremettre du gouvernement de la chose publicque , que la richesse ; ains est la suffisance , laquelle estant contente de soy , et ne desirant particulierement auscune chose superflue , ne distraict , par ce moyen , jamais celuy qui l'a de penser et vacquer aux affaires publicques. Car Dieu est celuy seul qui n'a simplement et absolument affaire de rien qui soit : parquoy la plus haulte vertu de l'homme , et la plus approchante de la divinité , doibt estre estimée celle qui faict que l'homme a besoing de moins de choses.

Les besoins bornés rapprochent l'homme de la divinité.

Et tout ainsy comme un corps bien composé et bien complexioné n'a que faire ny de nourriture , ny de vesture

ture curieuse ne superflue, aussy une vie et une maison saine et nette, s'entretient de peu de chose, et faust que les biens soyent proportionnez à l'usage et à la necessité, pource que celuy qui en amasse beaucoup et se passe de peu, n'a pas suffisance : car soit qu'il ne face pas grande despense, pource qu'il ne l'appete pas, il est fol de se travailler à en amasser plus qu'il ne luy en faust; et s'il l'appete, mais que par chicheté il n'ose despendre et jouyr du fruict de son labeur, il est miserable. Suivant laquelle raison je demanderois volontiers à Cato : si les biens ne sont faicts que pour en user, pourquoy te glorifies-tu d'en avoir beaucoup amassé, quand peu te suffit ? Et si c'est chose loüable, comme veritablement elle est, se contenter de pain le premier trouvé, boire du mesme vin que les valets et les manœuvres, ne se soucier point d'avoir des robbes teinctes en pourpre, ny des maisons dont les murailles soyent enduictes ne crespies, il s'ensuit, que ny Aristides, ny Epaminondas, ny Manius Curius, ny Caius Fabricius, n'ont rien obmis ny oublié de leur debvoir, quand ils ne se sont point souciez d'acquerir ce dont ils n'eussent point voulu user. Car il n'estoit point de besoing à un homme qui estimoit les raves et les naveaux l'une des meilleures viandes du monde, et qui les faisoit luy-mesme bouillir en son foyer pendant que sa femme luy pestrissoit du pain, de meiner tant de bruict, et parler d'un asse qui valoit environ quatre deniers et maille, ny se travailler d'escrire par quel art et industrie on se peust bientost enrichir.

Car il est bien vray que c'est une belle chose et loüable que le contentement de peu et la suffisance; mais c'est pour austant qu'elle nous exempte de desirer les choses non necessaires, et de nous en soucier. Et pourtant trouve-l'on qu'Aristides dict au plaidoyer de la cause du riche Callias, que ceulx qui estoyent pauvres malgré eulx, debvoyent bien avoir honte de pauvreté ; mais au contraire, que ceulx qui l'estoyent volon-

tairement s'en pouvoyent et debvoyent glorifier. Car ce seroit sottise de penser que la pauvreté d'Aristides procedast de lascheté de cœur et de paresse, attendu qu'il pouvoit, sans commettre chose auscune maulvaise ny deshonneste, s'enrichir promptement, en prenant seulement la despouille de quelqu'un des Barbares qu'il avoit deffaicts, et se saisissant de quelqu'une de leurs tentes. Mais c'est desormais assez discouru sur ce poinct.

Au demourant, quant aux victoires et batailles guaignées par Cato, elles n'adjousterent presque rien à l'empire de Rome, lequel estoit desia si grand qu'il n'en pouvoit gueres accroistre. Mais celles d'Aristides sont les principaulx et les plus memorables faicts d'armes que feirent oncques les Grecs, comme la journée de Marathon, la bataille de Salamine, et celle de Platæes : et si n'est pas raisonnable de comparer le roy Antiochus au roy Xerxes, ny les murailles des villes d'Hespagne que Cato feit desmolir, à tant de milliers de Barbares qui lors feurent deffaicts et passez au fil de l'espée par les Grecs, tant sur la terre que sur la mer, esquels actes Aristides ne feut a nul second, quant à l'effect de mettre vaillamment la main à l'œuvre : mais bien en ceda-il la pompe et la gloire à ceulx qui l'appetoyent plus que luy, tout aussy facilement comme il quitta l'or et l'argent à ceulx qui en avoyent plus affaire que luy ; en quoy il monstra qu'il estoit plus excellent et plus digne personnage qu'eulx tous.

Au reste, quant à moy, je ne veulx point reprendre la coustume de Cato, de se loüer soy-mesme si haultement, et de se preferer à tous les austres, comme ce que luy-mesme, en quelque sienne harangue, dict, *que se loüer soy-mesme est austant importun comme se despriser et blasmer* : mais bien me semble-il que celuy-là est plus parfaict en vertu, qui n'appete point qu'austres le loüent, que celuy qui se loüe ordinairement soy-mesme. Car n'estre point ambitieux, est une grande partie de la privauté et facilité requise à celuy qui veult vivre entre

les hommes au gouvernement d'une chose publicque ; et au contraire, l'ambition est un vice fort odieux, et qui suscite grande envie contre celuy qui en est entaché, duquel Aristides estoit totalement deslibvré, et Cato fort taré. Car Aristides ayda Themistocles, son ennemy capital, en ses plus beaulx actes, et par maniere de dire, luy servit de souldard et de satellite en sa charge de capitaine general, se rendant ministre de sa gloire ; ce qui feut cause de saulver et remettre suz la ville d'Athenes. Et au contraire, Cato, s'opposant et resistant aux entreprinses de Scipion, cuida empescher son voyage et son expedition de Carthage, en laquelle il deffeit Hannibal, qui jusques-là avoit esté invincible : encores, à la fin luy dressant tousiours quelques souspeçons et quelques calomnies, il ne cessa jamais qu'il ne l'eust chassé hors de la ville quant à luy, et faict condamner très-ignominieusement Lucius Scipio, son frere, de larcin et de malversation en sa charge.

Davantage, quant a la temperance et continence que Cato a toujours exaltée et ornée de très-belles et très-grandes louanges, Aristides veritablement l'a tousiours guardée nette et immaculée. Mais les nopces secondes que feit Cato, prenant en mariage une fille qui n'estoit ny de maison convenable à sa dignité, ny d'aage sortable à la sienne, le rendit grandement, et non sans apparente raison, suspect d'avoir esté luxurieux : car on ne le sçauroit nullement excuser, ne luy donner couleur qui soit honneste, en ce qu'estant ja hors d'aage de marier, il ameina à son fils marié, et à sa belle-fille, une marastre en sa maison, et encores la fille d'un greffier, et qui servoit de notaire et de scribe publicquement pour de l'argent, à qui le vouloit employer : car soit qu'il le feist par appetit de volupté, ou par despit, pour se venger de ce que son fils avoit reguardé sa garce de maulvais œil, l'un et l'austre tourne tousiours à sa honte, et austant l'effect que la cause.

Et la couverture qu'il allegua à son fils, par laquelle

il disoit qu'il se remarioit, n'estoit point veritable : car si veritablement il eust eu desir d'engendrer austres enfants, qui feussent aussy gents de bien comme estoit son fils aisné, ainsy qu'il disoit, il debvoit doncques, dès incontinent que sa femme feut morte, y prouvoir, et faire diligence de trouver une austre femme de quelque honneste maison, non pas se contenter de coucher avecques une garce commune, jusques à ce que son fils s'en feust apperçeu, et puis quand il se veit descouvert, s'allier de celuy, non duquel l'alliance luy estoit plus honnorable, mais plus aysée et plus facile à avoir.

Fin de la Comparaison d'Aristides avec Marcus Cato.

PHILOPŒMEN.

EN la ville de Mantinée y eut jadis un citoyen nommé Cassander, de l'une des plus nobles et plus anciennes familles, et qui eust austant de credit et d'aucthorité au gouvernement de la chose publicque, que nul austre de son temps : toutesfois, à la fin fortune luy courut suz, de maniere qu'il feut chassé de son païs, et se retira en la ville de Megalopolis, pour le reguard principalement de l'amitié qu'il avoit avecques Crausis, le pere de Philopœmen, homme excellent, liberal et magnificque en toutes sortes, et particulierement affectionné en son endroict.

Instruction que Philopœmen reçut en son enfance.

Or, tant comme ledict Crausis vescut, Cassander feut si bien traicté de luy, qu'il n'eut fauste d'auscune chose ; et après qu'il feut decedé, Cassander luy voulant rendre la pareille du bon receuil et amiable traictement qu'il luy avoit faict en sa vie, dressa et institua son fils, estant demouré orphelin, de la maniere qu'Homere dict qu'Achilles feut institué et nourry par le vieillard Phœnix. Si print incontinent le naturel de l'enfant un pli de nourriture veritablement genereuse et royale, en croissant tousjours de bien en mieulx. Depuis, au sortir de son enfance, Ecdemus et Demophanes, tous deux Megalopolitains, le prindrent en leur gouvernement. C'estoyent deux philosophes qui avoyent esté familiers et auditeurs d'Arcesilaus en l'eschole de l'academie, et depuis employerent ce qu'ils avoyent apprins en l'es-

tude de la philosophie au gouvernement de la chose publicque, et maniement des grandes affaires, austant ou plus que nuls austres de leur temps : car ils deslibvrerent leur ville de la tyrannie d'un Aristodemus, qui la tenoit soubz le joug de la servitude, en attiltrant ceulx qui le tuerent : et ayderent aussy à Aratus à deschasser de Sycione le tyran Nicocles ; et à la requeste des Cyreniens, qui estoyent travaillez de seditions civiles et de partialitez qu'ils avoyent entre eulx, allerent à Cyrene, là où ils reformerent l'estat de la chose publicque, et leur establirent de bonnes ordonnances : mais quant à eulx, ils comptoyent entre leurs plus beaulx actes la nourriture et l'institution de Philopœmen, estimants avoir procuré un bien universel à toute la Grece, en nourrissant un personnage de telle nature ès enseignements et preceptes de la philosophie.

De son visage et de la proportion de son corps.

Aussy, à la verité, la Grece l'aima singulierement, comme le dernier homme de vertu qu'elle auroit porté en sa vieillesse, après tant de grands et renommez capitaines anciens, et luy augmenta tousiours sa puissance et son aucthorité, à mesure que sa gloire croissoit ; au moyen de quoy il y eut un Romain qui, pour le loüer, l'appella *le dernier des Grecs*, comme voulant dire que depuis luy jamais la Grece ne porta de grand personnage, ne qui feut digne d'elle. Au demourant, quant à sa personne, il n'estoit pas laid de visage, comme

auscuns estiment ; car on peut veoir encores aujourd'huy, en la ville de Delphes, son image entiere, pourtraicte au naturel après le vif. Et quant à ce qu'ils alleguent d'une sienne hostesse en la ville de Megare, qui le print pour un valet, cela advint pour sa facilité, en ce qu'il faisoit peu de compte de soy, et se vestoit tousiours fort simplement : car ceste hostesse sienne ayant esté advertie que le capitaine general des Achæiens venoit loger en son logis, se travailloit et tourmentoit pour luy apprester à soupper, à cause que d'adventure son mary ne se trouva pas pour lors en la maison : et sur ce poinct, Philopœmen arriva vestu d'un pauvre manteau.

Elle, le voyant en cest habit, pensa que ce feust quelqu'un de ses serviteurs qui vinst devant pour luy apprester son logis : si luy pria de la vouloir ayder à faire la cuisine ; et luy, posant incontinent son manteau, se meit à fendre du bois. Mais en ces entrefaictes, le mary arriva, qui, le trouvant ainsy embesongné, luy demanda : ho ho, que veult dire cela, seigneur Philopœmen ? *Non austre chose*, luy respondict-il en sa langue Doricque, *sinon que je porte la peine de ce que je ne suis pas beau fils ny homme de belle apparence.* Il est vray que Titus Quintius luy dict un jour, semblant se mocquer de l'habitude de son corps : *ô* Philopœmen ! *tu as bien belles mains et belles jambes, mais tu n'as point de ventre*, pource qu'il estoit fort gresle et fort menu par le fond du corps.

Toutesfois il m'est advis que ce mot de risée estoit plustost addressé à la qualité de son armée que non pas de son corps, à cause qu'il avoit de bonnes gents de pied et de cheval : mais l'argent pour les entretenir et nourrir luy deffailloit ordinairement. Ce sont des propos qui se tiennent ès escholes touchant Philopœmen.

De ses mœurs et du retus qu'il fit de s'adonner à la lute.

Mais pour en venir à ses mœurs et à sa nature, il semble que son ambition et le desir qu'il avoit d'acquerir honneur en son faict, n'estoit point sans quelque opiniastreté et quelque cholere : car se voulant du tout conformer à l'exemple et imitation d'Epaminondas, il representa bien sa hardiesse à entreprendre, et son bon sens à executer toutes grandes choses, et aussy son entiere preud'hommie à ne se laisser jamais corrompre ny guaigner par argent : mais aux desbats et differends qui entreviennent ès escholes civiles, il ne se pouvoit pas quelquefois contenir dedans les bornes de gravité, de patience et de benignité, ains s'en jectoit souvent dehors par cholere et par opiniastreté : à l'occasion de quoy il semble qu'il avoit plus des parties de bon capitaine pour la guerre, que de sage gouverneur de chose publicque pour la paix. Aussy avoit il tousiours, dès son enfance, aymé les gents de guerre et les armes, et avoit prins grand plaisir à se duire et dresser aux exercices du corps qui sont convenables, comme à escrimer, picquer chevaulx et voltiger. Et pour austant qu'il sembloit avoir une naturelle addresse à la luicte,

auscuns

auscuns de ses amys et de ceulx qui avoyent soing de luy, l'admonestoyent qu'il s'addonnast à tels combats.

Il leur demanda si la vie que meinoyent ceulx qui faisoyent mestier de tels jeux de prix, luy porteroit point d'empeschement quant aux exercices de la guerre. On luy feit response que la disposition de la personne, et la maniere de vivre que suivoyent les luicteurs et ceulx qui se preparoyent aux austres tels combats, estoit en tout et par-tout contraire à celle d'un bon homme de guerre, mesmement quant à son vivre et à son exercice ordinaire, pour austant que les luicteurs mettoyent peine d'entretenir et augmenter soigneusement leur embonpoinct par beaucoup dormir, boire et manger continuellement, se travailler et reposer à certaines heures, sans y faillir d'une minute, et estoyent tousiours en dangier de perdre la force et roideur du corps qu'ils en acqueroyent, s'ils faisoyent le moindre excès du monde, ou s'ils passoyent leur ordinaire d'un seul poinct : là où il faust que gents de guerre soyent faicts et accoustumez à toute diversité et toute inesgualité de vie, et mesme qu'ils ayent apprins de jeunesse à supporter facilement la disette de toutes choses necessaires à la vie de l'homme, et à endurer ayséement de passer les nuicts sans dormir. Ce que Philopœmen ayant entendu, non-seulement il rejecta pour lors tous tels exercices, et s'en mocqua : mais depuis encores, quand il feut chef d'armée, il s'estu-

Les luteurs s'occupoient continuellement à entretenir leur santé.

L'homme de guerre doit apprendre à supporter patiemment la disette de toutes choses.

dia par tous moyens d'infamie et d'opprobre qu'il leur peust faire, d'en amortir et esteindre du tout la coustume, comme celle qui rendoit les corps des hommes inutiles aux travaulx et aux combats necessaires pour la deffense de leur païs, qui austrement y seroyent très-idoines et utiles.

Des exercices de Philopœmen en tems de paix et de guerre.

Au reste, si-tost qu'il feut hors de la puissance de maistres et gouverneurs, et qu'il commencea à porter les armes ès courses que faisoyent ceulx de Mantinée sur les terres des Lacedæmoniens, pour surprendre d'emblée, ou piller quelque chose, il s'accoustuma à estre tousiours le premier à l'aller, et le dernier à retourner; et quand il estoit de loisir, en temps de paix ou de treves, il endurcissoit son corps, et le rendoit dispos, robuste et leger, à force de chasser continuellement, ou bien de labourer la terre: car il avoit un bel heritage, qui n'estoit qu'à une lieuë et un quart seulement loing de la ville, là où il s'en alloit ordinairement après disner ou après soupper; et puis la nuict venue, il se jectoit dessuz quelque meschante paillasse, et y reposoit ne plus ne moins que l'un de ses manœuvres; et le matin, au poinct du jour, il s'en alloit ou avecques les vignerons besongner aux vignes, ou avecques les laboureurs à la charrue; et par fois, s'en retournoit à la ville, là où il vacquoit aux affaires de la chose publicque avecques ses amys, et avecques les officiers et magistrats de la ville. Or, tout ce qu'il pouvoit espar-

gner et guaigner à la guerre, il le despendoit à achepter de beaulx chevaulx, ou à faire forger de beaulx harnois, ou à payer la rançon de ses pauvres citoyens qui avoyent esté prins prisonniers en la guerre : mais quant à son bien, il taschoit à l'entretenir et à l'accroistre par le revenu du labourage seulement, comme par le moyen qu'il estimoit estre plus droict et plus juste que les austres, et si n'y vacquoit pas en passant temps seulement par maniere d'esbat, ains y employoit grande sollicitude, comme celuy qui estimoit que tout homme d'honneur doibt travailler à si bien gouverner et augmenter le sien, qu'il n'ayt occasion d'appeter ou usurper l'austruy.

Il ne prenoit pas plaisir à ouyr toutes sortes de propos, ny à lire tous libvres de philosophie, ains seulement ceulx qui luy pouvoyent prouffiter à devenir de plus en plus vertueux ; et ne lisoit volontiers d'Homere, que les passages qui luy sembloyent avoir quelque efficace pour esmouvoir les cœurs des hommes à aymer la proüesse : mais entre toutes et sur toutes austres lectures, il estoit singulierement affectionné à lire les libvres d'Evangelus, touchant l'art et maniere de dresser les batailles, et aussy les histoires des faicts et gestes d'Alexandre le Grand, disant qu'il falloit tousiours reduire les paroles à effect, si l'on ne vouloit que ce feussent contes faicts à plaisir, et un parler jecté en l'air sans porter auscun prouffit : car mesme en ses libvres de l'art de dres-

De son goût particulier pour l'art militaire.

La parole sans effet est un conte fait a plaisir.

ser et ordonner les batailles, il ne se contentoit pas d'en veoir les exemples et les figures pourtraictes sur des tables, ains en vouloit veoir l'experience, et faire les preuves sur les lieux mesmes; et pour ce, quand l'armée marchoit en bataille par les champs, il y estudioit, considerant diligemment en soy-mesme les accidents et les formes diverses qui adviennent à une bataille quand elle descend en une vallée, ou que la plaine luy vient à faillir; quand elle passe une riviere, ou un fossé, ou un pas et un chemin estroict; quand il faust qu'elle s'eslargisse ou qu'elle s'estroisisse : et non-seulement l'estudioit à part soy, mais aussy en disputoit avecques ceulx qui estoyent autour de luy. Car sans point de doubte, Philopœmen a esté l'un des hommes du monde qui a le plus estimé l'art militaire, et quelquefois plus à l'adventure qu'il n'eust esté de besoing, et plus aymé la guerre, comme le plus ample champ, et le subject le plus plantureux que la vertu sçauroit avoir pour s'exerciter; tellement qu'il avoit en mespris et desestimoit ceulx qui ne s'en mesloyent point, comme gents qui n'estoyent bons à rien faire.

Ce que fit Philopœmen pour conserver ses citoyens *surpris par* Cleomenes.

Estant doncques ja arrivé au trentiesme an de son aage, Cleomenes le roy des Lacedæmoniens vint une nuict à l'improuveuë assaillir la ville de Megalopolis, si vifvement que d'arrivée il força les guardes et le guet, et entra dedans jusques sur la place, qu'il guaigna. Quoy entendant Philopœmen accourut soub-

dain au secours; ce neantmoins, quoy qu'il feist tout debvoir de bien et hardiment combattre, si ne peust-il jamais repoulser les ennemys, ny les rechasser hors de la ville : mais au moins donna-il temps et loisir à ses citoyens de se saulver et se desrobber de la ville, en arrestant ceulx qui les pousuivoyent, et tirant tousiours Cleomenes après luy, tellement qu'il eut à la fin beaucoup d'affaire à se saulver luy-mesme le dernier, bien blessé, et son cheval luy ayant esté tué soubz luy.

Or quelques jours après Cleomenes estant adverti que les Megalopolitains s'estoyent retirez en la ville de Messine, leur envoya faire entendre qu'il estoit prest de leur rendre leur ville, leurs heritages et tous leurs biens, et Philopœmen voyant que ses citoyens estoyent fort joyeux de ceste nouvelle, et que chascun s'apprestoit pour s'y en retourner à grande haste, il les en destourna par les remonstrances qu'il leur feit, leur donnant à entendre que Cleomenes ne leur vouloit pas tant rendre leur ville, que les prendre eulx-mesmes avecques leur ville, prevoyant bien qu'il ne pourroit pas tousiours demourer là pour guarder des murailles et maisons toutes vuides, et que luy-mesme à la fin seroit contrainct d'en partir. Ceste remonstrance feit arrester les Megalopolitains : mais aussy donna-elle occasion à Cleomenes de brusler et desmolir une grande partie de la ville, et d'en emporter une grosse somme d'argent et grande quantité de tout

Philopœmen aide Antigonus à remporter une grande victoire sur les Lacedemoniens.

butin. Depuis comme le roy Antigonus feust venu au secours des Achæiens contre Cleomenes, et que Cleomenes eust occupé le hault des montaignes de Sellasie, et saisi tous les pas et advenues de ce quartier-là, le roy Antigonus rangea son armée en bataille tout auprès, en desliberation de l'assaillir et le forcer s'il luy estoit possible. Philopœmen estoit lors entre les gents de cheval avecques ceulx de sa ville, qui avoyent à leur costé les Esclavons bons combattants à pied et en grand nombre, lesquels serroyent la queuë de toute l'armée.

Or leur avoit-il esté enjoinct et commandé qu'ils se tinssent tout coy sans bouger, jusques à ce que de l'austre poincte de la bataille où estoit le roy en personne, on leur montrast en l'air une cotte d'armes rouge attachée et estendue au bout d'une picque : mais nonobstant ce commandement, les capitaines qui conduisoyent ces Esclavons n'eurent pas la patience d'attendre, et allerent tascher à forcer les Lacedæmoniens, qui tenoyent le hault des montaignes; les Achæiens au contraire demourerent fermes en leur place, et se tindrent en ordonnance comme il leur avoit esté commandé; parquoy Euclidas, frere de Cleomenes, voyant ce desemparement et ceste separation des gents de pied des ennemys d'avecques leurs gents de cheval, envoya soubdain les plus legerement armez, et les plus dispos qu'il eust en ses trouppes, pour charger ces Esclavons par derriere, et essayer de leur faire tourner visage

vers eulx, attendu qu'ils estoyent desnuez de gents de cheval : ce qui feut faict, et meirent ces legerement armez les Esclavons en grand trouble et grand desarroy.

Quoy voyant Philopœmen, et considerant qu'il seroit bien aysé de rompre ces armez à la legere et les faire retirer, attendu que l'occasion mesme les appelloit presque à ce faire, il s'en alla le remonstrer aux capitaines du roy qui conduisoyent la gendarmerie : mais quand il veit qu'il ne leur pouvoit mettre en teste, et qu'ils ne faisoyent compte des raisons qu'il leur alleguoit, ains le tenoyent pour un fol, à cause qu'il n'avoit pas encores acquis tant d'estime et de reputation, qu'on le jugeast homme pour pouvoir inventer ny executer une telle ruse de guerre, il s'y en alla luy-mesme, y traisnant avecques soy ceulx de sa ville, là où de premiere arrivée il meit ces legerement armez en grand trouble, et finalement les tourna tous en fuite avecques un bien grand meurtre. Et pour encourager encores davantage les gents du roy Antigonus, et aller tout chauldement charger les ennemys, pendant qu'ils estoyent en ce trouble, il laissa son cheval et marcha à pied à travers lieux bossus et raboteux, pleins de ruisseaux et de fondrieres, ayant sur son dos une cuirasse d'homme d'armes et le reste du harnois fort poisant : et combattant en cest equipage à grande peine et grand mesaise, il eut les deux cuisses percées de part en part d'un coup de javelot qui se

darde avecques une courroye attachée au milieu : et combien que le coup n'entrast pas fort avant dedans la chair, si feut-il grand et roide, car il perça les deux cuisses d'oultre en oultre, tellement que le fer passoit de l'austre costé.

Philopœmen blessé dangereusement ne quitte pas le combat.

Si demoura sur l'heure empestré de ce coup, ne plus ne moins que qui luy eust mis des fers aux pieds, et ne sçavoit qu'il debvoit faire : car la courroye attachée au milieu du javelot luy faisoit grande douleur quand on cuidoit retirer le javelot par où il estoit entré, et n'y avoit personne de ceulx qui estoyent-là presents qui y osast mettre la main : d'austre costé Philopœmen voyant que le combat estoit en sa plus grande fureur, laquelle se passeroit incontinent, perdoit patience de despit, tant il avoit d'ardeur de retourner au combat : si feit tant en retirant l'une de ses cuisses et advançant l'austre, qu'il rompit la hampe du javelot en deux, et s'en feit arracher les deux tronçons, l'un deçà, l'austre de là, puis quand il se sentit ainsy depestré, il meit incontinent l'espée au poing, et s'en alla à travers les combattants aux premiers rangs affronter l'ennemy, de maniere qu'il renforça grandement le courage aux siens, et leur apporta une envie d'imiter sa proüesse. Après doncques que la bataille eust esté guaignée, Antigonus demanda à ses capitaines Macedoniens pour les tenter, qui les avoit meus à faire partir et charger la chevalerie avant le signe qui leur avoit esté commandé

commandé : ils respondirent, qu'ils avoyent esté contraincts d'ainsy le faire contre leur volonté, parce qu'un jeune gentilhomme Megalopolitain estoit allé avant le temps commencer la charge avecques la compaignie : et adoncques leur dict Antigonus en riant, *ce jeune gentilhomme-là que vous dictes, a faict un tour de sage et vaillant capitaine.*

Philopœmen refuse de se mettre au service d'Antigonus.

Cest exploict d'armes joinct avecques le tesmoignage d'Antigonus, comme l'on peust penser, donna grande reputation à Philopœmen. Si luy feit le roy Antigonus très-grande instance qu'il voulust prendre party avecques luy, luy offrant compaignie de gents d'armes, et bien bon appoinctement s'il vouloit aller à son service, ce que Philopœmen refusa, pour austant principalement qu'il cognoissoit sa nature, et que difficilement il se feust rangé au vouloir et commandement d'austruy : mais aussy ne voulant pas demourer oisif, ny estre sans rien faire, il monta sur mer et s'en alla en Candie, là où il sçavoit qu'il y avoit guerre, pour tousiours se duire et exerciter de plus en plus aux armes : et après y avoir demouré long-temps à s'aguerrir avecques les Candiots, qui sont bien bons combattants et fort adroicts à toutes sortes de ruses de guerre, et davantage fort sobres et estroicts en leur vivre, il s'en retourna en Achaïe, avecques si bon nom et si grande reputation envers un chascun, qu'il feut incontinent esleu capitaine-general de la gendarmerie, et là à son

Il est nommé général de la gendarmerie par les Achæiens.

advenement il trouva que ceulx qui debvoyent servir à cheval avoyent de meschants petits chevaulx, les premiers qu'ils pouvoyent trouver, et qu'encores le plus souvent ils s'exemptoyent d'aller eulx-mesmes en personne à la guerre, et y envoyoyent d'austres en leurs places, et bref qu'ils n'avoyent ne cœur ny experience auscune des armes et de la guerre : dequoy les austres officiers et capitaines de la communauté des Achæiens, qui avoyent esté paravant luy, n'avoyent tenu compte, craignants de les offenser, pource que ce sont tous les plus gros, et qui ont le plus d'aucthorité et de moyen de punir ou honnorer qui bon leur semble : toutesfois Philopœmen ne cœla point pour cela, ny ne laissa point de faire ce que portoit son debvoir : ains alla luy-mesme en personne par toutes les villes enhorter et encourager les jeunes gentilshommes à se bien monter, et se mettre en bon equipage pour acquerir honneur : et là où il estoit besoing de contraincte, il condamnoit à l'amende ceulx qui y faisoyent fauste, et leur faisoit souvent faire monstres, joustes, tournois, et combattre les uns contre les austres, mesmement ès temps et lieux où il sçavoit qu'il se debvoit trouver grande multitude d'hommes pour veoir l'esbattement, de maniere qu'en peu de temps il les rendit merveilleusement courageux, prompts et adroicts à cheval, qui est un des principaulx poincts pour tenir bon ordre, et bien guarder ses rangs

Moyens qu'il emploie pour les former à la guerre.

quand on est en bataille : tellement que s'il estoit besoing, que toute une trouppe de gents de cheval tournast ensemble à demi ou à faict, ou bien chasque homme d'armes à part, ils y estoyent si duicts et si bien accoustumez, qu'il sembloit proprement à les veoir, que ce ne feust qu'un corps de toute la trouppe rangée en bataille qui se remuast d'une mesme volonté, tant ils se mouvoyent aysément toutesfois et quantes qu'il falloit tourner, ou d'un costé ou d'austre.

Exploits de Philopœmen contre les Ætoliens.

Or en une grosse bataille que les Achæiens eurent contre les Ætoliens et les Eliens au long du fleuve de Larissus, le chef de la chevalerie des Ætoliens, Demophantus se jecta hors de ses trouppes pour aller chocquer Philopœmen, lequel luy alla aussy à l'encontre, et frappa le premier si rudement d'un si grand coup de javeline qu'il l'abbattit mort en terre. Incontinent que celuy-là feut tombé, le reste des ennemys se meit à fuyr, ce qui donna reputation grande à Philopœmen, comme à celuy qui ne cedoit, ny aux jeunes gents en proüesse pour vaillamment combattre de la main, ny aux vieulx en prudence pour bien conduire une armée, et meiner gents à la guerre sagement.

Supériorité de Philopœmen sur Aratus.

Bien est-il vray que celuy qui premier esleiva la communauté des Achæiens en quelque puissance et en quelque dignité, ce feut Aratus ; car auparavant luy, c'estoit bien peu de chose, à cause que les villes d'Achaïe faisoyent leurs affaires, chascune à part soy, et Aratus feut

celuy qui premier les r'allia ensemble, et establit entre elles un gouvernement civil et honneste, et veritablement digne de la Grece, dont il advint, que comme nous voyons ès ruisseaux et rivieres, depuis qu'il y a quelque chose, tant petite soit elle, qui s'arreste et prend pied au fond, tout ce que le cours de l'eau emmeine à val s'y attache et s'y lie si bien, que l'un par le moyen de l'austre s'y affermit et prend une fermeté asseurée : aussy estant la Grece fort affoiblie en ce temps-là, et les citez bandées en partialitez les unes contre les austres, les Achæiens feurent les premiers qui se r'allierent ensemble, et puis tirerent à leur ligue les austres villes qui sont à l'entour d'eulx, les unes en leur portant confort et ayde pour les deslibvrer de l'opression des tyrans, et les austres en les guaignant par leur union et concorde, et par la bonté de leur gouvernement : de maniere qu'ils avoyent intention de reduire par ces moyens tout le païs du Peloponese en un corps et en une ligue.

Toutesfois du vivant d'Aratus ils se rangeoyent encores la pluspart du temps soubz les armes et la puissance des Macedoniens, faisants la cour premierement au roy Ptolomæus, et depuis à Antigonus et à Philippus, lesquels s'entremettoyent fort avant, et avoyent en main toutes les principales affaires de la Grece : mais lors que Philopœmen vint à gouverner et à tenir le premier lieu, les Achæiens estants desia assez puissants d'eulx-

mesmes pour resister aux plus puissants, ilz cesserent adoncques de marcher soubz enseignes d'austruy, et d'user de gouverneurs et capitaines estrangiers : car quant à Aratus, il semble avoir esté un peu lent, et trop froid pour les exploicts d'armes, et pourtant feit-il la pluspart de ses faicts par amiables traictez, par intelligences et par l'amitié qu'il avoit avecques ces roys, ainsy comme nous avons escript au long en sa vie. Mais Philopœmen estant homme d'execution, hardi et vaillant de sa personne, et qui en ses premieres rencontres avoit eu favorable fortune, moyennant laquelle il estoit venu au-dessuz de ses entreprinses, augmenta le cœur avecques la puissance des Achæiens, pour austant que soubz sa conduicte ils avoyent accoustumé de battre tousiours leurs ennemys, et d'avoir du meilleur en la pluspart de leurs affaires.

Philopœmen habitue ses citoyens à bien dresser une bataille.

La premiere chose doncques qu'il leur feit à son arrivée, feut qu'il changea la maniere de dresser leurs batailles et leur façon de s'armer : car auparavant ils usoyent de petits boucliers fort legers, à cause qu'ils estoyent si minces et si estroicts, qu'ils ne couvroyent pas le travers du corps de l'homme, et portoyent des javelines beaucoup plus courtes que picques : au moyen dequoy ils estoyent bien dispos, et bons pour escarmoucher et combattre de loing : mais quand se venoit à chocquer de près à pied ferme, les ennemys avoyent advantage sur eulx : et quant à la forme

de leurs batailles, ils ne sçavoyent que c'estoit de les ordonner en limaçon ou en rond, et n'usoyent que de figure quarrée seulement, encores ne luy donnoyent-ils point de front, où les fers des picques de plusieurs rangs frappassent tous ensemble, et où les souldards feussent si bien serrez que leurs targes se touchassent l'une à l'austre, comme il se faict au quarré de la bataille Macedoniene, au moyen dequoy ils estoyent ayséement repoulsez et ouverts. Ce que Philopœmen corrigea, en leur persuadant de prendre au lieu du bouclier et de la javeline, ou de l'espieu, la targe et la picque, et de s'armer la teste de bons morions, les corps de halecrets, et les cuisses et jambes de bons cuissots et bonnes greves, affin de combattre à pied ferme sans reculer ne bouger, non pas remuer et courir çà et là, comme escarmoucheurs armez à la legere.

Il leur apprend a se bien equipper, a s'exercer continuellement aux armes.

Ainsy ayant enseigné et persuadé aux jeunes hommes de s'armer à bon escient, premierement il les en rendit plus asseurez et leur esleiva les cœurs, comme s'ils feussent devenus invincibles : et puis il convertit leurs delices et superfluitez ordinaires en honneste despense : car de leur oster du tout une folle et vaine accoustumance qu'ils avoyent prinse de longue main à l'envi les uns des austres, qu'ils vouloyent estre vestus richement, meublez en leurs maisons de licts et de tapisseries somptueusement, et servis à la table opulentement et delicatement, c'estoit chose impos-

sible : mais pour commencer à destourner ce desir qu'ils avoyent d'estre tousiours propres et bien en poinct des choses non necessaires et superflues, ès choses utiles et honnestes, il leur persuada et conseilla de reserrer un peu la despense ordinaire qu'ils faisoyent à l'entour de leurs personnes, tant en habillements qu'en service de table, et espargner pour se monstrer magnificques et bien en ordre en armes, et en tout austre equipage de guerre. Parquoy l'on ne voyoit plus austre chose par les bouticques des orfebvres, que coupes et pots d'or et d'argent, que l'on rompoit pour mettre à la fonte, halecrets et cuirasses que l'on doroit, boucliers et mords de bride que l'on argentoit. Es lices et lieux ordonnez à picquer chevaulx vous n'eussiez veu que jeunes poulains que l'on domptoit et dressoit, et jeunes hommes qui s'exercitoyent aux armes. Et entre les mains des dames ne se voyoit que morions et armets, ausquels elles attachoyent des pannaches de diverses couleurs : sayes et cottes d'armes qu'elles enrichissoyent d'ouvrages : desquelles choses la veuë leur augmentoit le cœur, et leur engendroit une envie et un propos de bien faire, sans s'espargner à la guerre.

La superfluité amollit le courage.

Car il est bien vray que la superfluité et somptuosité qu'on veoit en austres spectacles attraict secrettement les volontez des hommes, et les induict à convoiter les delices, et si rend les courages de ceulx qui en usent, mols et

effeminez, pource que le grattement et chatouillement, par maniere de dire, du sens exterieur qui s'en delecte, amollit et lasche quant et quant la roideur et la vigueur du pansement ; mais aussy, au contraire, la sumptuosité de despense qui se faict en equipage de guerre, faict croistre et fortifie un gentil cœur : ne plus ne moins qu'Homere faict qu'Achilles, quand sa mere luy apporte à ses pieds les armes nouvelles qu'elle luy avoit faict faire par Vulcain, en les reguardant ne peust arrester en place, ains boult et brusle d'un ardent desir de les employer. Après doncques que Philopœmen eust conduict la jeunesse d'Achaïe à ce poinct, de s'armer et accoustrer ainsy bravement, il se meit à la dresser et exerciter aux armes continuellement : en quoy non-seulement ils luy estoyent obeyssants, ains se parforçoyent davantage, à l'envy l'un de l'austre, de faire mieulx que leurs compaignons : car ils trouvoyent merveilleusement bonne l'ordonnance de bataille qu'il leur avoit enseignée, pource qu'estant si bien joincte et serrée ensemble, il leur estoit bien advis qu'il seroit malaysé de les rompre ; et par continuation d'avoir souvent leurs armes sur le dos, ils les en trouvoyent plus aysées et plus legeres, oultre le plaisir qu'ils prenoyent à les veoir et porter ainsy riches et belles : de maniere qu'ils ne demandoyent plus que quelque occasion pour bien-tost les essayer et employer contre leurs ennemys.

Iliad. liv. 19.

Or

Philopœmen gagne une bataille contre Machanidas, tyran de Lacedemone, il le tue de sa main.

Or avoyent les Achæïens pour lors la guerre contre Machanidas, tyran des Lacedæmoniens, lequel, avecques une grosse et puissante armée, espioit tous les moyens de se faire seigneur absolu de tous les Peloponesiens : comme doncques les nouvelles feussent venues qu'il estoit entré sur les terres des Mantiniens, Philopœmen aussy se meit incontinent aux champs avecques son armée pour l'aller trouver : si se rencontrerent aux plus près de la ville de Mantinée, là où ils rangerent l'un et l'austre aussy-tost leurs gents en bataille. Ils avoyent tous deux bon nombre de souldards estrangiers à leur soulde, oultre toutes les forces entieres de leur païs ; et quand ce vint à chocquer, Machanidas, avecques ses estrangiers, chargea si rudement quelques gents de traict, et quelques archers que Philopœmen avoit meis audevant de la bataille des Achæïens, pour commencer et attacher l'escarmouche, que d'arrivée il les tourna tous en fuite : mais au lieu d'aller tout d'une tire droict à l'encontre des Achæïens qui estoyent en bataille, pour essayer de les rompre, il s'amusa à chasser ces premiers fuyants, et passa tout au long des Achæïens, qui tindrent bien leurs rangs.

Ceste deroute si grande estant advenue tout au commencement de la bataille, il sembloit bien à beaucoup de gents que tout feust perdu et ruiné pour les Achæïens ; mais Philopœmen feit semblant que ce n'estoit rien, et qu'il n'en faisoit point de compte ; et voyant la grande

fauste que faisoyent les ennemys, de poursuivre ainsy à toute bride ces avant-coureurs, qu'ils avoyent rompus, et d'esloigner la bataille de leurs gents de pied, qu'ils laissoyent tous nuds, et abandonnoyent la place vuide, il ne leur alla point au-devant pour les arrester, ny ne s'efforça point de les guarder qu'ils ne chassassent ceulx qui fuyoyent, ains les laissa passer oultre ; et quand il veit qu'ils estoyent assez esloignez de leurs gents de pied, adoncques il feit marcher les siens contre les Lacedæmoniens, qui avoyent les flancs desnuez de gents de cheval ; et les chargeant à costé, en se hastant de guaigner à la course l'un des flancs, il les meit en deroute avecques un bien grand meurtre : car on dict qu'il en demoura plus de quatre mille sur la place, pource qu'ils n'avoyent personne qui les conduisist, et qu'ils ne s'attendoyent pas d'avoir plus à combattre, ains pensoyent avoir tout guaigné, voyants Machanidas chasser ainsy à toute bride ceulx qu'il avoit rompus.

Après ceste desconfiture, il revint au-devant de Machanidas, qui retournoit de la chasse avecques ses estrangiers ; mais il se trouva d'advanture un fossé profond et large entre eulx deux, sur les bords duquel ils chevaulcherent un espace de temps vis-à-vis l'un de l'austre, l'un cherchant quelque endroict commode pour passer et s'enfuyr, et l'austre pour le guarder de ce faire. Si sembloit proprement à les veoir ainsy les uns devant les austres, que

ce feussent bestes sauvages reduictes à l'extresme necessité de se deffendre à force par un si aspre veneur comme estoit Philopœmen : mais comme ils estoyent en ce desbat, le cheval du tyran, qui estoit courageux et fort, et davantage se sentoit broché des esperons d'une part et d'austre jusques au sang, se hazarda de vouloir franchir le fossé ; et s'approchant du bord, se dressa sur les pieds de derriere pour lancer ceulx de devant à l'austre bord : et adoncques Simmias et Poliænus, qui avoyent tousjours accoustumé d'estre aux costez de Philopœmen quand il combattoit, accoururent celle part pour luy presenter les fers de leurs javelines, et le guarder qu'il ne saultast. Toutesfois Philopœmen y feut devant eulx ; et voyant que le cheval du tyran leivoit la teste tellement qu'il couvroit tout le corps de son maistre, il destourna un peu le sien, et prenant sa javeline à deux mains, luy en donna si grand coup en poulsant de toute sa puissance, qu'il le renversa mort dedans le fossé.

Réputation que Philopœmen acquiert dans toute la Grece.

On lui érige une statue.

En memoire de quoy les Achæïens, qui estimerent grandement cest acte de proüesse, et ensemble le bon sens qu'il eut à bien conduire ceste bataille, luy feirent dresser une statue de cuyvre, en tel geste et en telle action, au temple d'Apollo en la ville de Delphes. Et dict-on qu'en l'assemblée des jeux publics qui s'appelloyent *Nemea*, et qui se celebrent en l'honneur de Hercules, non gueres loing de la ville d'Argos, bien-tost après qu'il eust guai-

gné ceste bataille de Mantinée, estant pour la seconde fois capitaine general de la ligue des Achæïens; et se trouvant de loisir, à cause de la feste, il monstra premierement aux Grecs qui estoyent là venus pour veoir le passetemps des jeux, son armée rangée en bataille, et leur feit veoir comment elle se remuoit ayséement de tous les mouvements qui peuvent estre necessaires en combattant, sans se troubler ne confondre, avecques une grande force et grande legereté.

Puis cela faict il entra dedans le theatre pour ouyr les musiciens chantants sur les instruments à qui guaigneroit le prix, estant suivy et accompaigné des jeunes gentilshommes, qui estoyent vestus de leurs manteaux de pourpre, et de leurs casaques et sayons d'escarlate à porter sur le harnois, tous en fleur d'aage, dispos de leurs personnes, et portants grand honneur et reverence à leur capitaine, et qui avecques cela monstroyent secrettement une certaine gentillesse de cœur qui leur estoit esleivé par plusieurs belles rencontres, où ils avoyent tousiours eu l'advantage sur leurs ennemys: et d'advanture ainsy comme ils feurent entrez, le musicien Pylades chantant un poëme de Timotheus, qui s'appelle *les Perses*, tomba sur ces vers,

C'est luy duquel la vertu et bonheur
Vous rend, ô Grecs, de liberté l'honneur.

et comme le musicien eut prononcé ce passage d'une voix haulte et claire, ainsy qu'il

appartenoit à la gravité du subject, tous les Grecs qui estoyent au theatre assemblez pour veoir les jeux, jecterent incontinent de tous costez leurs yeulx sur Philopœmen, et se prindrent avecques une très-grande liesse à frapper de leurs mains l'une contre l'austre pour l'esperance qu'ils concevoyent que les Grecs par son moyen recouvreroyent bientost entierement leur ancienne reputation, et pour la confiance qu'ils prenoyent d'estre ja arrivez à la magnanimité de leurs ancestres.

Et tout ainsy que les jeunes chevaulx demandent tousiours ceulx qui ont accoustumé de les chevaulcher, tellement que si d'austres montent sur eulx, ils s'en effarouchent et s'en trouvent tout estonnez : aussy quand ce venoit à une bonne affaire, qu'il falloit hazarder une bataille, l'armée des Achæïens n'avoit point de cœur, si austre que luy estoit capitaine general, et reguardoit tousiours vers luy : et si tost qu'elle le voyoit, elle reprenoit courage, et ne demandoit plus qu'à mettre la main à l'œuvre, tant elle avoit de fiance en son heur et en sa vertu, et non pas sans cause, attendu qu'ils voyoyent que c'estoit celuy seul de tous leurs capitaines que les ennemys n'osoyent reguarder au visage, et duquel ils craignoyent seulement le nom et la reputation, comme il apparoissoit par les choses qu'ils faisoyent. Car Philippus, roy de Macedoine, se persuadant que s'il pouvoit oster de ce monde Philopœmen, par quelque moyen que ce feust,

Les ennemis le redoutent, et plusieurs tyrans le craignent.

les Achæïens se rangeroyent derechef à sa devotion, il envoya secrettement des gents en la ville d'Argos pour le faire tuer en trahison; mais l'embusche feut descouverte, dont ce roy feut depuis hay mortellement, et reputé lasche et meschant par tous les Grecs universellement.

Et comme les Bœotiens eussent un jour meis le siege devant la ville de Megare, et eussent grande esperance de l'emporter du premier assault, il se leiva soubdainement un bruict parmi eulx, que Philopœmen la venoit secourir, et qu'il en estoit desia bien près avecques son armée, cela estoit faulx : toutesfois les Bœotiens en eurent si grande paour qu'ils laisserent là leurs eschelles qu'ils avoyent desia dressées contre les murailles, et se meirent incontinent tous en fuite. Une austre fois comme Nabis, tyran des Lacedæmoniens, ayant succedé à Machanidas, eust surprins d'emblée la ville de Messine, Philopœmen qui pour lors estoit homme privé, et n'avoit auscune charge de gents de guerre, s'en alla devers Lysippus, capitaine general des Achæïens pour celle année, luy remonstrer qu'il debvoit promptement aller au secours de Messine. Lysippus luy feit response qu'il n'estoit plus temps d'y aller, et que c'estoit une ville perdue sans remede, attendu que les ennemys estoyent ja dedans.

Parquoy Philopœmen voyant qu'il ne luy pouvoit mettre en teste qu'il y allast, s'y en

alla luy-mesme avecques les forces de sa ville tant seulement, si n'attendirent pas les Megalopolitains qu'il se feist une assemblée publicque de conseil, auquel à la pluralité des voix du peuple, par decret public, ceste commission luy feust donnée, ains le suivirent tous volontairement comme estant leur capitaine perpetuel, celuy qui par nature estoit plus digne de commander. Quand il feut auprès de Messine, Nabis qui en ouyt les nouvelles ne l'osa pas attendre, combien qu'il eust son armée dedans la ville mesme, ains en sortit à la desrobbée par une austre porte, et emmeina son armée à la plus grande haste qu'il luy feut possible, estimant que ce luy seroit un grand heur s'il pouvoit eschapper, et se retirer à saulveté, comme il feit, et feut par ce moyen la ville de Messine deslibvrée de captifvité.

Faute que fait Philopœmen d'abandonner sa patrie oppressée par le tyran Nabis.

Or ce que nous avons escript jusques icy, est sans point de doubte grandement à l'honneur et à la gloire de Philopœmen : mais depuis il feut fort blasmé pour un voyage qu'il feit en Candie, à la requeste des Gortyniens, qui l'envoyerent prier de vouloir estre leur capitaine en une guerre dont ils estoyent lors travaillez ; car il s'y en alla au temps que le tyran Nabis faisoit plus fort la guerre à son païs, et luy imputa-l'on, ou qu'il fuyoit la lice, ou que hors de saison il se vouloit monstrer à des estrangiers, lorsque les Megalopolitains ses citoyens feurent

si pressez de la guerre, que tout leur plat païs estant perdu ou guasté, ils se retirerent dedans le pourpris de leurs murailles, et semerent les places vuides et les rues de leur ville pour vivre, ayants leurs ennemys campez presque jusques dedans leurs portes; et luy cependant faisant la guerre aux Candiots, et servant des estrangiers oultre mer, donna occasion à ses malveuillants de luy mettre suz, qu'il fuyoit à combattre pour la deffense de son païs.

Toutesfois il y en avoit d'austres qui disoyent que pour austant que les Achæïens eslisoyent d'austres capitaines generaulx que luy, il avoit voulu, se trouvant homme privé, employer son loisir en la charge de capitaine general des Gortyniens, qui l'en avoyent envoyé prier à grande instance; car il estoit homme qui ne pouvoit demourer oisif, et qui vouloit sur toutes choses maintenir en continuel exercice sa vertu militaire, et mettre en action sa suffisance en l'art de bien conduire une armée. A quoy se rapporte une parole qu'il dict un jour du roy Ptolomæus: car comme quelques austres le hault-loüassent, disants qu'il exercitoit très-bien son armée, et que luy-mesme dressoit et endurcissoit fort sa personne tous les jours à l'exercice des armes: *ce n'est*, dict-il, *pas chose louable à un roy, en l'aage où il est, de se dresser encores à l'exercice des armes; car il les deust hormais realement et de faict employer.*

Tant y a que les Megalopolitains feurent si mal

mal contents de ceste sienne absence, laquelle ils estimerent estre une espece de trahison, qu'ils le voulurent bannir et priver du droict de bourgeoisie de leur ville, et l'eussent faict, n'eussent esté que les Achæïens y envoyerent leur capitaine general Aristhænetus, lequel encores qu'il eust quelques differents avecques Philopœmen, touchant les affaires de la chose publicque, ne voulut pas pourtant souffrir qu'il feust par sentence banni ; et depuis voyant que ses citoyens ne faisoyent plus compte de luy, il feit par despit soubsleiver et rebeller à l'encontre d'eulx plusieurs petites villes et villages du plat païs, leur enseignant à dire et mettre en avant qu'ils n'estoyent point leurs subjects, ny n'avoyent point esté leurs contribuables dès le commencement, et si leur aydoit à le maintenir publicquement, en brouillant la ville de Megalopolis de ce procez devant le conseil de la ligue des Achæïens. Ces choses advindrent quelque temps après ; mais pendant qu'il feit la guerre en Candie pour les Gortyniens, il ne s'y porta point en Peloponesien, ny en homme né au païs de l'Arcadie, faisant la guerre magnanimement et à la descouverte, ains se transforma ès mœurs des Candiots, usant de leurs ruses, cautelles, surprinses et embusches à l'encontre d'eulx-mesmes, et leur feit cognoistre que toutes leurs finesses n'estoyent que jeux d'enfants, par maniere de dire, à comparaison de celles qui estoyent inventées et conduictes par le sens

Philopœmen fait la guerre en Candie.

d'un bon capitaine, experimenté et exercité à faire la guerre à bon escient.

Sa fortune incertaine dans ses exploits de guerre contre Nabis.

Ayant doncques un très-glorieux renom pour les choses qu'il avoit faictes en Candie, il s'en retourna au Peloponese, là où il trouva que Philippus, roy de Macedoine avoit esté deffaict en bataille par Titus Quintius, et que les Achæïens joincts avecques les Romains faisoyent la guerre au tyran Nabis, contre lequel il feut incontinent à son retour esleu capitaine, et luy presenta la bataille par mer : en laquelle il luy print presque tout ainsy qu'il feit jadis à Epaminondas, pource que l'issue de cette rencontre feut de beaucoup pire qu'on ne l'attendoit de sa vertu et de sa renommée. Toutesfois quant à Epaminondas, auscuns veulent dire qu'il s'en retourna volontairement de l'Asie et des Isles sans rien faire, pource qu'il ne vouloit pas que ses citoyens goustassent les guains et prouffits de la marine, de paour qu'au lieu de bons combattants de terre ferme, ils ne devinssent, comme dict Platon, petit à petit mariniers dissolus.

Mais au contraire Philopœmen presumant que la suffisance qu'il avoit de bien dresser une bataille en terre ferme luy serviroit assez, et suffiroit encores à la marine, apprint à ses despends, quel lieu tient l'exercitation en la vertu, et combien elle adjouste de force en toutes choses à ceulx qui sont bien experimentez ; car non-seulement il feut battu en ce combat de mer, pour n'estre pas bien entendu au faict

de la marine, mais encores feit-il une austre très-lourde fauste, c'est qu'il feit tirer en mer un vaisseau, lequel austrefois avoit bien esté fort bon, mais il y avoit quarante ans qu'il n'avoit flotté, et embarqua de ses citoyens dessuz, lesquels cuiderent tous perir, pource que le vaisseau faisoit eau de toutes parts. Ceste deroute feut cause que ses ennemys l'eurent en grand mespris, se persuadants qu'il s'en seroit du tout fuy, et leur auroit entierement quitté la marine, au moyen de quoy ils allerent fierement mettre le siege devant la ville de Gythium : dont Philopœmen estant adverti, embarqua soubdainement ses gents, et leur alla courir suz au despourveu, ainsy qu'ils ne se doubtoyent de rien, ains estoyent escartez çà et là, sans se tenir sur leurs guardes, à raison de la victoire qu'ils venoyent de guaigner. Si descendit habilement ses gents en terre, de nuict, et alla mettre le feu dedans leur camp, qu'il brusla tout entierement, et en cest effroy en tua un bien grand nombre.

Peu de jours après ceste surprinse le tyran Nabis se trouva soubdainement devant luy, ainsy qu'il avoit à passer par un très-maulvais et dangereux passage : de quoy les Achæïens feurent bien estonnez, cuidants de prime face qu'il feust impossible que jamais ils se peussent tirer à saulveté hors d'un si perilleux endroict, attendu que les ennemys en tenoyent toutes les advenues. Mais Philopœmen s'arrestant un peu sur soy, considera toute la

nature et situation du lieu, et après l'avoir bien considerée, monstra esvidemment que de tout l'art militaire le plus grand poinct est, sçavoir bien, selon le temps et l'assiette du lieu, ordonner une armée en bataille; car il ne feit que changer un peu la forme de sa bataille, et l'accommoder à la situation du lieu auquel il estoit enclos: et en ce faisant, sans trouble ny tumulte, il osta tout le doubte du dangier, et chargea ses ennemys de telle sorte, qu'il les tourna en peu d'heures tous en fuite; et voyant qu'ils ne fuyoyent pas tous en trouppe vers la ville, ains s'escartoyent parmi les champs çà et là, il feit sonner la retraite, deffendant qu'on ne les chassast plus, pour austant que tout le païs à l'environ estoit païs couvert et bossu, malaysé pour gents de cheval à cause des ruisseaux, vallées et fondrieres qu'il falloit passer, et se logea qu'il estoit encores grand jour, se doubtant bien que les ennemys, sur le soir quand il commenceroit à faire brun, se retireroyent à la file un à un et deux à deux dedans la ville: parquoy il envoya bon nombre d'Achæïens en embusche au long des ruisseaux et costeaux qui sont autour de la ville, lesquels feirent grand meurtre des gents de Nabis, à cause qu'ils ne se retiroyent pas en trouppe, ains à la file, selon qu'ils s'en estoyent fuis l'un d'un costé, l'austre d'un austre, et s'alloyent rendre entre les mains de leurs ennemys, ne plus ne moins que les petits oiseaux qui donnent dedans les rets de l'oiseleur.

Ces actes estoyent cause que les Grecs aymoyent singulierement Philopœmen, et luy faisoyent de très-grands honneurs en tous les theatres et toutes les assemblées publicques : de quoy Titus Quintius, qui de sa nature estoit ambitieux et convoiteux d'honneur, avoit un peu de jalousie, estimant qu'un consul Romain par raison debvoit estre plus honnoré et prisé des Achæïens qu'un simple gentilhomme d'Arcadie ; et si pensoit bien avoir de beaucoup mieulx merité de la Grece, que non pas luy, attendu que par un seul cri de herault il avoit affranchi et remis en sa liberté ancienne toute la Grece, qui avant sa venue estoit serfve et subjecte au roy Philippus et aux Macedoniens. Depuis Titus Quintius feit paix avecques le tyran Nabis, lequel peu de temps après feut occis en trahison par les Ætoliens.

Honneurs que les Grecs rendent à Philopœmen avant et après la mort de Nabis.

A raison dequoy la ville de Sparte se trouva en grand trouble, et Philopœmen embrassant promptement ceste occasion, s'y en alla avecques son armée, et feit si bien partie par amour, et partie par force, qu'il guaigna la ville, et la joignit à la ligue des Achæïens : si feut fort estimé et loué des Achæïens pour ce grand chef-d'œuvre, d'avoir acquis à leur ligue et communauté une ville de telle puissance et de si grande aucthorité, car ce n'estoit pas petit accroissement de forces et de reputation, que la ville de Sparte vint à estre partie de l'Achaïe : et si guaigna par ce moyen l'amour et bienveuillance de tous les plus

gents de bien du pays de Lacedæmone, pour l'esperance qu'ils eurent d'avoir trouvé en luy un deffenseur et protecteur de leur liberté.

Philopœmen refuse une grosse somme d'argent que lui offrent les Lacedemoniens.

Parquoy quand la maison et les biens du tyran Nabis eurent esté vendus, comme confisquez à la chose publicque, ils resolurent en leur conseil de luy faire present de l'argent, qui monta environ la somme de six vingt talents, et luy envoyerent ambassadeurs exprès pour la luy offrir : là où Philopœmen feit esvidemment cognoistre que sa preud'hommie n'estoit point apparence feincte, ains une reale verité : car premierement il n'y eust homme de tous les Spartiates qui osast prendre la hardiesse de luy aller presenter cest argent : ains craignants tous de luy en porter la parole, et s'en excusants, à la fin en feirent prendre la charge à un Timolaus qui particulierement estoit son amy et son hoste : et celuy-là encores quand il feut arrivé à Megalopolis, estant logé et festoyé chez Philopœmen, eut en si grande reverence la gravité venerable de ses propos et de sa conversation, la simplicité de son vivre ordinaire, et la netteté de ses mœurs si entieres, qu'il n'y avoit ordre d'en approcher pour les corrompre par argent, qu'il n'osa oncques ouvrir sa bouche pour luy parler du present qu'il lui avoit apporté, ains controuva quelque austre occasion, pour laquelle il dict estre venu devers luy : et y estant renvoyé pour la seconde fois, il en feit encores tout austant : mais au troi-

Soixante-douze mille écus.

siesme voyage, à toute peine s'advantura-il à la fin de luy en ouvrir le propos, lui desclarant la bonne affection que luy portoit la ville de Sparte.

Philopœmen feut bien ayse de l'ouyr, et le tout entendu s'en alla luy-mesme à Sparte, où il remonstra au conseil, que ce n'estoyent point les gents de bien, ny leurs bons amys qu'ils debvoyent tascher à corrompre et à guaigner par argent, attendu qu'ils se pouvoyent à leur besoing servir de leur vertu, sans qu'il leur coustast rien : mais que c'estoyent les meschants, et ceulx qui par leurs seditieuses harangues au conseil mutinoyent et mettoyent la ville en combustion, qu'ils debvoyent achepter et guaigner par loyer mercenaire, affin qu'ayants les bouches fermées par dons, ils leur feissent moins d'ennui au gouvernement de la chose publicque : *car il est*, dict-il, *plus expedient d'oster la licence de parler et clorre la bouche aux ennemys, qu'il n'est pas aux amys.* Tant estoit Philopœmen magnanime contre toute convoitise d'argent.

Remontrance de Philopœmen aux Lacedemoniens sur le bien qu'ils lui offroient.

Mais quelque temps après Diophanes, qui pour lors estoit capitaine general des Achæïens, feut adverty que les Lacedæmoniens attentoyent quelques nouvelletez, et s'apprestoit pour les aller chastier : de l'austre costé aussy les Lacedæmoniens, se preparants à la guerre mettoyent en combustion tout le Peloponese : parquoy Philopœmen tascha à addoulcir et appaiser le courroux de Diophanes, en luy

Philopœmen, par dépit, se jette dedans Sparte, il empêche les Achæiens et les Romains d'y entrer.

remonstrant, qu'estants pour lors le roy Antiochus et les Romains attachez en guerre les uns contre les austres, avecques deux si puissantes armées, tout au milieu de la Grece, c'estoit-là où un bon capitaine et sage gouverneur debvoit avoir l'œil, et y employer toute sa pensée, non pas remuer auscune chose dedans son païs en telle saison, ains plustost dissimuler pour un temps, et ne faire pas semblant de veoir ny d'oüyr quelques faustes qu'on y pourroit commettre. Diophanes n'en voulut rien faire, ains entra à main armée dedans le territoire de Lacedæmone avecques Titus Quintius, et tirerent tous deux ensemble droict vers la ville mesme de Sparte, dequoy Philopœmen conçeut en lui-mesme une telle indignation qu'il entreprint de faire une chose, laquelle n'estoit pas bonnement legitime ny totalement juste, mais bien estoit-ce entreprinse d'un grand cœur et d'une merveilleuse hardiesse : car il se jecta dedans la ville de Sparte, et estant homme privé guarda le capitaine general des Achæïens et le consul des Romains d'y entrer : puis ayant appaisé les troubles et seditions qui s'y estoyent soubsleivées, la remeit à la communauté des Achæïens comme elle estoit auparavant.

Toutesfois luy-mesme depuis estant capitaine general des Achæïens, pour quelques faustes que les Lacedæmoniens commeirent, il les contraignit de recepvoir les bannis qu'ils avoyent

avoyent chassez de leur ville, et feit mourir quatre-vingt naturels citoyens de Sparte, ainsy comme l'escript Polybius, ou trois cent cinquante, ainsy que met Aristocrates un austre historien : feit abbattre les murailles de la ville, leur retrencha grande partie de leur territoire, qu'il attribua aux Megalopolitains, contraignit de sortir du pays de Lacedæmone tous ceulx à qui les tyrans y avoyent octroyé droict de bourgeoisie de Sparte, et les feit tous aller habiter ailleurs en Achaïe, exceptez trois mille qui ne voulurent pas obeir à son commandement, à raison de quoy il les vendit comme esclaves, et de l'argent qui en provint, pour leur faire plus de despit et d'injure, feit bastir un porticque dedans la ville de Megalopolis. Et pour se saouler encores davantage de faire le pis qu'il pouvoit aux Lacedæmoniens, et par maniere de dire, les fouler aux pieds en leur affliction plus griefve qu'ils n'avoient merité, il feit un acte très-cruel contre toute raison et contre toute justice.

Philopœmen réduit les Lacédémoniens dans un misérable état, et leur cause une infinité de maux.

C'est qu'il les contraignit de laisser la discipline et maniere de nourrir les enfants, que Lycurgus leur avoit anciennement instituée, et les força de prendre celle dont l'on usoit en Achaïe, au lieu de celle dont ils avoyent d'ancienneté accoustumé d'user en leur païs, pource qu'il voyoit bien qu'ils n'auroyent jamais les cœurs bas ny petits tant qu'ils guarderoyent les ordonnances de Lycurgus. Si

feurent pour lors contraincts de ployer les testes soubz le joug pour le faix du malheur qui les accabloit, et endurer malgré eulx que Philopœmen couppast ainsy, par maniere de parler, les nerfs de leur chose publicque : mais depuis ils requirent aux Romains qu'il leur feust permis de reprendre leur ancienne discipline, ce que leur estant octroyé, ils rejecterent arriere celle de l'Achaïe, et remeirent suz au moins mal qu'il leur feust possible, après tant de malheurs, et si grande corruption de mœurs, les anciennes coustumes et ordonnances de leur pays.

Philopœmen fait tous ses efforts pour conserver la liberté et la paix dans son pays.

Or environ le temps que la guerre commença entre les Romains et le roy Antiochus au-dedans de la Grece, Philopœmen se trouva homme privé sans aucthorité publicque, et voyant que ce roy Antiochus s'arrestoit en la ville de Chalcis à ne rien faire que l'amour, et à se marier à une jeune fille hors la saison de l'aage où il estoit : et voyant aussy que ses gents de guerre Syriens ne faisoyent austre chose qu'aller çà et là par les villes en grand desordre, commettants mille insolences sans conduicte d'auscuns capitaines, il estoit bien marri qu'il n'avoit lors la charge de capitaine general des Achæïens, et disoit aux Romains qu'il leur portoit envie, de ce qu'ils avoyent la guerre à des ennemys qui leur cousteroyent si peu à deffaire : car si fortune eust voulu, ce disoit-il, que je me feusse maintenant trouvé capitaine des Achæïens, je les eusse

tous mis en pieces par les cabarets et tavernes.

Depuis les Romains ayants deffaict Antiochus, commencerent à anchrer de plus en plus sur la Grece, de sorte qu'ils envelloppoyent jà de tous costez les Achæïens, mesmement que les gouverneurs des villes flechissoyent soubz eulx pour guaigner leur bonne grace : et alloit desia plus que le pas la grandeur de leur puissance à la monarchie de tout le monde, avecques la faveur des dieux, qui les avoyent jà approchez bien près du but, où il falloit à la fin que la fortune se terminast. Philopœmen cependant faisoit comme le bon pilote, qui resiste le plus qu'il peust à la rudesse du temps, et à la force des ondes : et combien qu'il feut contrainct de ceder et laisser aller quelques choses à la qualité du temps, si est-ce qu'il leur estoit contraire, et leur resistoit en la pluspart des occurrences, taschant tousiours à tirer à la deffense de la liberté ceulx qui, par leur bien dire ou leur bien faire, avoyent le plus d'aucthorité entre les Achæïens.

Les affaires de la Grece tendent à une extrême ruine.

Et comme Aristænetus, Megalopolitain, homme de grand credit en la communauté, et qui s'estoit tousiours monstré fort affectionné aux Romains, dict un jour en plein conseil des Achæïens, qu'il ne les falloit desdire en chose quelconque, ny se monstrer ingrats envers eulx. Philopœmen oyant ce propos, se teut pour quelque temps, et le laissa dire, combien qu'il en feust fort despit en son cou-

rage. Toutesfois, à la fin il feut si pressé d'impatience et de cholere, qu'il ne se peust plus tenir de luy dire : *dea*, Aristænetus, *pourquoy as-tu si grande haste de veoir la malheureuse destinée de la Grece?* Une austre fois, comme Manius, estant consul des Romains, après avoir deffaict et vaincu le roy Antiochus, requist au conseil des Achæïens, que les bannis de Lacedæmone peussent retourner en leurs païs et maisons, et Titus Quintius les en priast aussy, Philopœmen l'empescha, non pour haine qu'il eust à l'encontre des bannis, mais pource qu'il vouloit que cela se feist par son moyen et par la seule grace des Achæïens, affin qu'ils ne feussent tenus de ce benefice, ny à Titus, ny aux Romains : et depuis, luy-mesme estant capitaine general de la communauté, les restitua en tous leurs droicts ; ainsy estoit quelquefois Philopœmen, à cause de son grand cœur, un peu trop querelleux et trop opiniastre, mesmement quand on vouloit avoir les choses d'aucthorité.

Philopœmen étoit opiniâtre lorsqu'on employoit l'autorité contre lui.

Finalement, estant aagé de soixante et dix ans, il feut esleu, pour la huictiesme fois, capitaine de la ligue des Achæïens, et esperoit bien passer, non-seulement l'année de sa charge en repos et en paix, mais aussy tout le reste de sa vie, sans esmotion de nouvelle guerre, selon qu'il voyoit le train que prenoyent les affaires de la Grece. Car ne plus ne moins que la force des maladies decline à mesure que la vigueur naturelle des corps malades va descrois-

La maladie décroît en même tems que le corps du malade décroit.

sant, aussy entre les villes et peuples de la Grece, l'envie de quereller et de guerroyer se passoit au prix que la puissance leur appetissoit.

Philopœmen marche contre Dinocrates, tyran de Messine.

Toutesfois, à la fin la vengeance divine, qui ne laisse ny les faicts ny les dicts insolents des hommes impunis, le renversa par terre tout au bout de son terme, ne plus ne moins qu'un bon coureur qui, par malheur, se laisseroit tomber au plus près du bout de sa carriere. Car on conte que se trouvant en une compaignie où l'on loüoit et prisoit haultement un certain personnage de ce temps-là comme bon capitaine, il se print à dire : *et comment faictes-vous cas de celuy-là, veu qu'il s'est laissé prendre vif prisonnier à ses ennemys ?* Peu de jours après, nouvelles vindrent comme Dinocrates Messenien, homme particulierement ennemy de Philopœmen, pour quelques privez differends qu'ils avoyent eus ensemble, et universellement mal voulu de tous austres gents de bien et d'honneur, pour sa meschanceté et sa vie desordonnée, avoit soustraict la ville de Messine de la communauté des Achæiens, et disoit-on qu'il venoit en armes pour occuper un bourg appellé Colonide.

Philopœmen estoit pour lors en la ville d'Argos, malade de la fiebvre ; et toutesfois, ces nouvelles ouyes, il se meit en chemin pour aller à Megalopolis en la plus grande diligence qui luy feut possible, tellement qu'il feit en un jour plus de vingt-cinq lieuës ; et de là se

partit incontinent et sans delay, pour aller vers Messine, prenant avecques luy les hommes d'armes Megalopolitains seulement, qui estoyent les plus riches et les plus nobles de la ville, mais tous fort jeunes, lesquels volontairement, pour l'affection qu'ils luy portoyent, et aussy pour le zele d'ensuivre sa vertu, s'offrirent à aller quand et luy : si se meirent en chemin droict vers la ville de Messine, et tant allerent, qu'ils arriverent près la mote d'Evander, là où ils rencontrerent Dinocrates et sa trouppe, qu'ils chargerent si rudement, qu'ils le tournerent en fuite : mais en ces entrefaictes survindrent cinq cent hommes de renfort, que Dinocrates avoit laissez pour la guarde du plat païs de Messine ; quoy voyants ceulx qui avoyent esté rompus et qui fuyoyent, se r'allierent et r'assemblerent par les costeaux. Parquoy Philopœmen, craignant d'estre environné, et voulant aussy remeiner à saulveté ces jeunes hommes qu'il avoit ameinez quand et luy, commencea à se retirer par lieux bossus et malaysez, se tenant luy-mesme à la queuë, et tournant souvent visage aux ennemys en faisant des courses et saillies sur eulx, pour les destourner d'aller après les austres, sans que personne d'eulx luy osast toutesfois courir suz : car ils ne faisoyent que crier de loing, et voltiger autour de luy.

Mais en s'esloignant ainsy par plusieurs boutées de sa trouppe, pour donner loisir à ces jeunes hommes de se retirer tous les uns après

les austres à saulveté, il ne se donna guarde qu'il se trouva tout seul enveloppé de tous costez entre grand nombre d'ennemys, desquels encores n'y eut-il pas un qui l'osast aller affronter pour le combattre à coups de main, ains seulement à coups de traict, qu'ils luy tiroyent de loing, ils le presserent tant, qu'ils le rangerent à la fin en des lieux pierreux, entre des rochers couppez, là où il avoit beaucoup d'affaire à guider son cheval, encores qu'il le deschirast à coups d'esperon : et quant à sa vieillesse, elle ne l'empeschoit point de se saulver ; car elle estoit verte et robuste, pour le continuel exercice qu'il prenoit ; mais de malheur, son corps estant affoibli de maladie, et ja las du long chemin qu'il avoit faict ce jourlà, se trouva poisant et mal-aysé, de maniere que son cheval venant à broncher, le versa par terre. La cheute feut lourde, et luy froissa toute la teste, tellement qu'il en demoura sur la place long-temps tout estendu, sans remuer ny parler ; de sorte que les ennemys, pensants qu'il feust mort, vindrent retourner son corps pour le despouïller ; mais quand ils luy veirent leiver la teste et ouvrir les yeulx, ils se jecterent adoncques plusieurs sur luy, et luy prindrent les deux mains qu'ils luy lierent derriere le dos, faisants tous les oultraiges et vilenies qu'il est possible de faire à un personnage qui n'eust pas cuidé que jamais Dinocrates luy eust sçeu faire une telle injure, non pas en songe mesme.

Philopœmen, après avoir bien combattu, reste derriere pour garantir sa troupe.

Il est renversé de cheval et fait prisonnier.

Si feurent ceulx qui estoyent demourez dedans la ville de Messine, esprins de merveilleuse joye quand ils entendirent ceste nouvelle, et accoururent tous aux portes de la ville pour le veoir arriver : mais quand ils veirent qu'on le traisnoit ainsy contumelieusement lié et guarrotté, contre la dignité de tant d'honneurs qu'il avoit reçeus en sa vie, et de tant de trophées et de victoires qu'il avoit guaignées, la pluspart en eut pitié, jusques à leur en venir les larmes aux yeulx, en considerant l'infirmité de la nature humaine, où il y a si peu de fiance, que c'est moins que rien. Ainsy commencea peu à peu à courir un propos de doulceur par les bouches du peuple, qu'il falloit avoir soubvenance des graces qu'il leur avoit faictes auparavant, et de la liberté qu'il leur avoit rendue quand il chassa le tyran Nabis de Messine.

Il est conduit à Messine et enfermé dans un cachot.

Au contraire, il y en avoit d'austres, mais bien peu, qui, pour gratifier à Dinocrates, disoyent qu'il luy falloit donner la gehenne, et puis le faire mourir, comme un très-dangereux ennemy, et qui ne pardonnoit jamais depuis qu'on l'avoit une fois offensé ; au moyen de quoy il seroit plus à craindre à Dinocrates, s'il eschappoit après avoir receu de luy une telle ignominie, et avoir esté prisonnier entre ses mains, qu'il n'estoit auparavant. Toutesfois, à la fin ils le porterent en un certain caveau dessoubz terre, qu'ils appellent *le Thresor*, lequel n'a air ny lumiere de dehors auscunement,

auscunement, ny n'a porte ny demie, sinon une grosse pierre dont on bouche l'entrée ; ils le desvalerent là-dedans, et puis refermerent le pertuis avecques la pierre, et meirent des hommes armez à l'environ pour le guarder.

Or cependant les jeunes chevaliers Achæïens, après avoir fuy un espace de chemin, revindrent un peu à eulx, et reguardants çà et là que Philopœmen ne comparoissoit point, cuiderent qu'il eust esté occis : si s'arresterent long temps à l'appeller par son nom, et voyants qu'il ne leur respondoit point, commencerent à dire les uns aux austres qu'ils estoyent bien lasches de se retirer ainsy, et que ce leur seroit un reproche à jamais d'avoir abandonné leur capitaine pour eulx saulver, attendu mesmement que luy n'avoit point espargné sa vie pour les remeiner à saulveté : et en poursuivant tousiours leur chemin, enquerant par-tout de luy, ils feurent enfin advertis comment il avoit esté prins, dont ils allerent porter la nouvelle par toutes les villes de la ligue des Achæïens, lesquels en meinerent tous bien grand deuil, estimants que c'estoit une fort grande perte pour eulx : parquoy ils deslibererent de l'envoyer requerir aux Messeniens par une ambassade expresse, et neantmoins cependant faire tous leurs apprests pour y aller en armes, affin de l'avoir ou par amour ou par force. Voylà ce que faisovent les Achæïens.

Mais Dinocrates ne craignant rien plus que le delay du temps, pource qu'il se doubtoit

Denocrates craignant que Philopœmen ne fut délivré, le fait empoisonner.

bien que c'estoit ce qui seul pourroit saulver la vie à Philopœmen. Parquoy, pour prevenir toutes les provisions que les Achæïens y pourroyent donner, quand la nuict feut venue, et que tout le peuple Messenien se feut retiré, il feit ouvrir le caveau, et y feit desvaler l'executeur de haulte-justice avecques un breuvage de poison pour luy presenter, luy commandant de ne partir d'auprès de luy qu'il ne l'eust beu. Or estoit Philopœmen, lorsque l'executeur entra, couché sur un petit manteau; non qu'il eust envie de dormir, mais bien le cœur serré de douleur, et l'entendement troublé d'ennuy. Quand il veit de la lumiere et cest homme auprès de luy, tenant en sa main un goubelet où estoit le breuvage du poison, il se leiva en son seant; mais ce feut à grande peine, tant il estoit foible, et prenant le goubelet, demanda à l'executeur s'il avoit rien ouy dire des chevaliers qui estoyent venus avecques luy principalement de Lycortas. L'executeur luy feit response que la pluspart s'estoit saulvée. Adoncques il feit un peu de signe de la teste seulement, et en le reguardant d'un bon visage, luy dict : *il va bien puis que nous n'avons pas esté malheureux en tout et par-tout;* et sans jamais jecter austre voix ny dire austre parole, il beut tout le poison, et puis se recoucha comme devant : si ne feit pas sa nature grande resistance au poison, tant son corps estoit debile, ains en feut tantost estouffé et esteinct.

La nouvelle de ceste mort en alla inconti-

nent par toutes les villes d'Achaïe, lesquelles universellement en eurent grand regret, et en meineirent un grand deuil : mais aussy tost tous les jeunes hommes et les conseillers de chascune ville, s'assemblerent en la ville de Megalopolis, là où ils conclurent et arresterent que, sans auscun delay, il falloit venger ceste mort. Si esleurent Lycortas pour leur capitaine, soubz la conduicte duquel ils entrerent en armes dedans le païs des Messeniens, où ils meirent tout à feu et à sang ; de sorte que les Messeniens, effroyez de ceste fureur, se rendirent, et receurent d'un commun accord les Achæïens en leur ville : mais Dinocrates ne leur donna pas loisir de le faire mourir par justice, car il se deffeit luy-mesme ; et tous ceulx qui avoyent esté d'advis qu'il falloit faire mourir Philopœmen, se deffeirent aussy eulx-mesmes : mais ceulx qui avoyent dict qu'il luy falloit donner la gehenne, Lycortas les feit tous prendre pour les faire eulx-mesmes puis après mourir en tourments.

Les Megalopolitains vengent sa mort sur les Messeniens.

Dinocrates et ses adhérens se font mourir eux-mêmes, ou sont assommés.

Cela faict, ils bruslerent le corps, et en meirent les cendres dedans une buye, puis se partirent de Messine, non en desordre ny pesle-mesle, comme chascun voulut, ains avecques une ordonnance telle, que parmy ce convoy de funerailles ils meslerent comme un triomphe de victoire : car les hommes y estoyent bien couronnez de chappeaux de laurier, en signe de victoire : mais neantmoins ils avoyent les larmes aux yeulx, en tesmoignage de deuil,

Les cendres de Philopœmen sont inhumées en grand honneur.

et y meinoit-on les ennemys prisonniers enchaisnez et enferrez ; mais aussy y estoit la buye, dedans laquelle estoyent les cendres, si couverte de chappeaux de fleurs, de festons et de bandeaux, qu'à peine la pouvoit-on veoir, estant portée par un jeune homme nommé Polybius, fils de celuy qui pour lors estoit capitaine general des Achæïens, à l'entour duquel marchoyent tous les principaulx et plus honnorables hommes des Achæïens, après lesquels suivoyent les austres gents de guerre tous armez, et leurs chevaulx bien accoustrez; et au demourant n'estant ne si tristes en leur contenance que le sont ordinairement ceulx qui ont cause de si grand deuil, ne si esjouys que ceulx qui venoyent de guaigner une si grande victoire.

Ceulx des villes, bourgs et villages de dessuz le chemin, venoyent au-devant pour toucher à la buye de ses cendres, ne plus ne moins qu'ils luy souloyent toucher en la main et le caresser quand il retournoit de quelque guerre, et accompaignerent son convoy jusques à la ville de Megalopolis, à l'entrée de laquelle se trouverent les vieilles gents avecques les femmes et les enfants, qui, se meslants parmy les gents de guerre, renouvellerent les pleurs, regrets et lamentations de toute la miserable ville, laquelle estimoit avoir perdu quand et son citoyen le premier lieu d'honneur en la communauté des Achæiens. Si feut inhumé comme il luy appartenoit fort honnorablement,

et feurent les prisonniers de Messine tous assommez à coups de pierre à l'entour de sa sepulture.

Toutes les villes de l'Achaïe, entre plusieurs austres honneurs qu'elles luy decernerent, luy feirent dresser des images à sa semblance : mais depuis au malheureux temps de la Grece, quand la ville de Corinthe feut arse et destruicte par les Romains, il y eut un calomniateur Romain qui s'efforça de les faire toutes abbattre, le chargeant et l'accusant, comme s'il eust esté en vie, d'avoir esté tousiours ennemy des Romains, et mal affectionné à la prosperité de leurs affaires ; mais après que Polybius luy eut respondu, ny le consul Mummius, ny ses assesseurs et lieutenants, ne voulurent permettre qu'on abolist les honneurs faicts à la memoire d'un si excellent personnage, combien qu'il eust en plusieurs choses nuict à Titus Quintius et à Manius. Mais ces gents de bien-là mettoyent difference entre le debvoir et le prouffit, et estimoyent estre choses distinctes et separées l'une de l'austre, que l'honnesteté et l'utilité, ainsy comme le droict et la raison le veulent aussy, ayants opinion que comme ceulx qui reçoipvent des bienfaicts, sont tenus d'en rendre la pareille à leurs bienfaicteurs, et leur en doibvent la recognoissance ; aussy aux hommes de vertu tous gents de bien doibvent honneur et reverence. Voylà quant à la vie de Philopœmen.

Plusieurs images dressées en l'honneur de Philopœmen.

Les gens de bien doivent honneur et respect aux gens vertueux.

Fin de la vie de Philopœmen.

TITUS QUINTIUS FLAMINIUS.

Naturel charitable et genereux de Flaminius.

IL est aysé à veoir de quelle forme et stature estoit Titus Quintius Flaminius, que nous apparions à Philopœmen par une statue de cuyvre, faicte à sa semblance, qui est encores aujourd'huy à Rome, auprès du grand Apollo, qui feut apportée de Carthage, assis tout droict devant l'entrée des lices, et y a soubz ladicte statue une inscription en lettres grecques. Mais quant à ses mœurs et à son naturel, on dict qu'il estoit prompt et soubdain, tant à se courroucer comme à faire plaisir, diversement toutesfois : car s'il chastioit quelqu'un à qui il feut courroucé, il le faisoit legerement, et si ne tenoit point son courroux ; et au contraire, ses bienfaicts estoyent grands, et si demouroit tousiours bien affectionné envers ceulx à qui il avoit une fois faict plaisir, ne plus ne moins que si eulx-mesmes luy en eussent faict, estant tousiours prest à faire de bien en mieulx pour ceulx qui luy estoyent redevables, affin de les entretenir et guarder tousiours en sa devotion, comme la plus belle acquisition qu'il eust sceu faire.

Dans quelles occasions il fit preuve de sa vertu.

Et pource qu'il estoit convoiteux de gloire et d'honneur sur toutes choses, quand il se presentoit quelque bel et grand exploict à faire, il le vouloit luy-mesme faire sans qu'austre y meist la main, et se trouvoit plus volontiers avecques ceulx qui avoyent besoing de son ayde, qu'avecques ceulx qui luy pou-

voyent ayder et bien faire, pour austant qu'il estimoit les uns matiere d'exercer sa vertu, les austres ses competiteurs et concurrents au prochas d'honneur et de gloire. Son premier aage se rencontra d'advanture au temps que la ville de Rome avoit le plus d'affaires, et estoit empeschée en plus grosse guerre lors que les jeunes hommes Romains, aussy-tost qu'ils avoyent aage de porter armes, estoyent envoyez à la guerre, pour apprendre en faisant le mestier de souldard à devenir bons capitaines.

Ainsy feut-il nourri en cest apprentissage de la discipline militaire, et la premiere charge de gents qu'il eut, feut en la guerre contre Hannibal de Carthage, où il eut mille hommes de pied soubz le consul Marcellus, lequel ayant esté occis en une embusche que luy dressa Hannibal, on esleut Titus Quintius gouverneur de la province et ville de Tarente, qui feut reprinse pour la seconde fois, et en ce gouvernement acquit reputation non moins d'homme droicturier et juste, que bien entendu au faict des armes. Au moyen dequoy, quand il feut question d'envoyer gents pour repeupler les villes de Narnia et de Cossa, il en feut deputé conducteur et commissaire : ce qui principalement luy donna cœur et hardiesse d'aspirer tout du premier coup au consulat, en passant par dessuz les austres moindres offices, qui sont l'ædilité, le tribunat et la prætur, par lesquels, comme par des degrez, les austres

jeunes hommes avoyent accoustumé de parvenir au consulat.

Sa poursuite pour obtenir le consulat.

Quand doncques ce vint au temps que se faisoit l'eslection des consuls, il se presenta entre les poursuivants du consulat, accompaigné de grand nombre de ceulx qu'il avoit meinez en ces deux villes nouvellement repeuplées, qui poursuivoyent affectueusement pour luy : mais deux des tribuns du peuple, Fulvius et Manlius, s'y opposerent, disants que c'estoit chose desraisonnable, que ce jeune homme anticipast ainsy presque par force l'office de supresme dignité, contre les us et coustumes de Rome, avant que d'avoir esté, par maniere de dire, receu et passé par les premiers mysteres de la chose publicque; toutesfois le senat en remeit l'entiere decision aux voix et suffrages du peuple, lequel tout sur le champ le desclara consul avecques Sextius Ælius, combien qu'il n'eust pas encores trente ans : puis en partissant au sort les charges de la chose publicque avecques son compaignon, il luy escheut celle de faire la guerre à Philippus roy de Macedoine. En quoy il me semble que la fortune favorisa grandement aux affaires des Romains, faisant tomber la conduicte de ceste guerre entre les mains d'un tel personnage, pource qu'ils avoyent à faire à des hommes, contre lesquels un gouverneur et capitaine n'eust pas esté bon, qui eust voulu avoir toutes choses par force et par violence d'armes, et qui estoyent plustost guaignables

Il l'obtient avec la charge d'aller faire la guerre a Philippus, roi de Macedoine.

guaignables par sages remonstrances et discours de raison : car pour soubstenir le choc d'une bataille contre les Romains, Philippus avoit bien assez de puissance de son royaulme de Macedoine seulement : mais pour entretenir une guerre qui eust prins traict de longue durée, et pour luy fournir argent, vivres, retraicte, et bref toute austre chose requise à l'entretenement de son armée, les forces de la Grece luy estoyent necessaires.

Ainsy si elles n'eussent esté sagement desparties et desjoinctes d'avecques luy, la guerre encontre luy n'estoit pas pour se decider par une seule bataille, et la Grece qui jusques à ce temps n'avoit pas encores eu grande conference avecques les Romains, ains commençoit lors le premier d'avoir communication d'affaires à bon escient avecques eulx, si leur capitaine n'eust esté homme de sa nature doulx et traictable, qui eust plus usé de la raison que de la force, et qui eust sçeu dire de bonne grace ses raisons, et escouter benignement celles que luy faisoyent entendre ceulx qui avoyent à faire à luy, et oultre tout cela, qui eust tenu roide pour le droict et pour la justice : il n'est pas vray-semblable que la Grece se feust voulu si-tost soubstraire de la domination de ceulx qu'elle avoit desia tout accoustumez, pour se soubsmettre à celle de nouveaulx estrangiers ; mais cela se pourra plus clairement veoir par le recit de ses faicts.

Estant doncques Titus informé, que les

Résolution de Flaminius dans cette guerre.

capitaines qui avoyent esté paravant envoyez à ceste guerre de Macedoine, comme Sulpitius et Publius, n'y estoyent entrez que bien tard sur l'arriere saison de l'année, et encores après estre arrivez y avoyent faict la guerre bien froidement, s'amusants à faire de petites courses et legeres escarmouches, tantost icy, tantost là, contre Philippus, comme pour guaigner quelques advenues, ou pour enleiver quelques vivres, pensa qu'il ne luy falloit pas faire ainsy qu'ils avoyent faict en consumant toute l'année de leur consulat à Rome aux affaires de gouvernement, et à jouyr en leurs maisons des honneurs de leur magistrat, et puis après sur la fin se partir pour aller à la guerre, affin de guaigner une année par dessuz celle de son office, l'une en laquelle il auroit exercé son consulat, et l'austre en laquelle il feroit la guerre : ainsy desirant avoir cest honneur d'employer l'année mesme de son consulat à faire vifvement la guerre qui luy estoit commise, il quitta volontairement toutes les prerogatifves et preeminences qu'il pouvoit avoir de son estat en demourant à Rome, et requit au senat qu'on

Quels gens il choisit pour l'accompagner.

luy baillast son frere Lucius Quintius, pour son lieutenant en l'armée de mer, et oultre ce print environ trois mille vieulx souldards de ceulx qui avoyent deffaict premierement Asdrubal en Hespagne, et depuis Hannibal en Africque, soubz la conduicte de Scipio, qui estoyent encores en aage de service, et qui volontairement se condescendirent à le suivre

en ce voyage pour en faire le fort de son armée.

Avecques laquelle trouppe il traversa la mer sans fortune, et alla descendre en Epire, là où il trouva Publius Julius campé avecques son armée, au devant de Philippus, qui de long temps avoit planté son camp auprès de la bouche du fleuve Apsus, pour en deffendre l'entrée, et guarder ce pas là par où l'on entre au dedans du royaulme d'Epire : tellement que Publius avoit ja demouré là longuement sans rien faire, à cause de la naturelle force et aspreté des lieux. Si print Titus l'armée de ses mains, et le renvoya à Rome, puis alla luy-mesme veoir à l'œil et considerer la nature du païs, qui est telle ; c'est une longue vallée emmurée de costé et d'austre de grandes et haultes montaignes ; non moins aspres que celles qui enferment la vallée qu'on appelle Tempé en Thessalie, mais il n'y a pas de si beaulx bois, ny des forests verdoyantes, gayes prairies, ny austres lieux de plaisance, comme il y a en l'austre, ains est seulement une grande et profonde fondriere, par le milieu de laquelle court la riviere qui s'appelle Apsus, laquelle en grosseur, en roideur et vistesse de cours ressemble assez au fleuve de Peneus. Elle occupe tout l'intervalle, qui est entre les pieds des montaignes, excepté qu'il y a un petit chemin qui a esté taillé à la main dedans le roc, et une fente fort estroicte au long de l'eau, si mal-aysée, qu'à grande peine une armée y pourroit passer, encores qu'elle ne trouvast

Son adresse et son bonheur pour s'emparer des détroits qui lui donnoient l'entree de l'Epire.

personne qui luy deffendist le passage : mais s'il est tant soit peu guardé, il est du tout impossible qu'elle y puisse passer.

Or y avoit-il auscuns en l'armée qui conseilloyent à Titus d'aller faire un grand circuit par la contrée Dassaretide, et par la ville de Lyncus, là où le païs est plein et le chemin aysé : mais luy avoit paour que s'il s'esloignoit de la mer, et s'alloit jecter en païs maigre et peu cultivé, il n'eust fauste de vivres : mesmement si Philippus refusoit la lice et fuyoit le combat, et qu'il ne feust encores à la fin contrainct de s'en retourner vers la marine sans rien faire, comme avoit faict son predecesseur. Parquoy il deslibera d'aller à travers les montaignes charger son ennemy et tascher de guaigner le passage à force. Or tenoit Philippus le hault des montaignes avecques son armée, et quand les Romains se perforçoyent de gravir contre-mont, ils estoyent acceuillis de force coups de dard et de traict qu'ils leur donnoyent deçà et de-là par les flancs : si estoyent les escarmouches fort aspres pour le temps qu'elles duroyent, et y demouroyent plusieurs blessez et plusieurs tuez d'une part et d'austre : mais ce n'estoit pas pour decider ne vuider ceste guerre.

En ces entrefaictes vindrent devers Titus quelques gents du païs, qui avoyent accoustumé de guarder les bestes par ces montaignes, et luy dirent qu'ils sçavoyent un chemin tournoyant que les ennemys ne guardoyent point,

par lequel ils promettoyent conduire son armée, de sorte que dedans trois jours, au plus tard, ils la rendroyent au-dessuz de la montaigne, et affin que l'on se fiast et s'asseurast plus de leur dire, ils desclarerent que c'estoit Charopus, fils de Machatas, qui les y envoyoit. Ce Charopus estoit le premier homme des Epirotes, lequel portoit bonne affection aux Romains, et leur favorisoit secrettement et soubz-main pour la crainte de Philippus; auquel Titus se confiant, adjousta foy au dire de ces guides, et envoya quand et eulx l'un de ses capitaines avecques quatre mille hommes de pied, et trois cent chevaulx. Les pastres servants de guides marchoyent devant, estants liez et garotez; et quand le jour venoit, toute la trouppe se reposoit en quelque fonceau couvert de bois, et la nuict ils cheminoyent à la clarté de la lune, laquelle de bonne advanture estoit lors au plein. Cependant Titus, depuis qu'il les eut envoyez, tint le demourant de son camp en repos, sinon qu'il feit les austres jours dresser quelques legeres escarmouches pour tousiours amuser les ennemys, mais le jour auquel ses gents qui alloyent faire le tour, se debvoyent rendre au plus hault de la montaigne au-dessuz du camp des ennemys, il tira hors de son camp dès l'aulbe du jour toute son armée entierement, laquelle il despartit en trois trouppes, et avecques l'une d'icelles se jecta luy-mesme du costé de la riviere, là où le chemin est le plus estroict,

faisant marcher ses bandes droict contre-mont la coste de la montaigne. Les Macedoniens à l'encontre luy tiroyent d'à-mont force coups de traict, et en quelques endroicts parmy les rochers venoyent à s'attacher à coups de main, et au mesme-temps les deux austres trouppes, à ses deux costez faisoyent pareillement tout debvoir, à l'envy l'une de l'austre, de monter à-mont, et gravissoyent de grand courage contre-mont la pente roide et aspre de la montaigne.

Quand le soleil feut leivé, on apperceut de loing comme une fumée non pas gueres apparente pour le commencement, ains ressemblant proprement aux brouées qu'on veoid ordinairement autour des crouppes des montaignes. Les ennemys n'en pouvoyent rien veoir, pour austant que c'estoit derriere eulx, estant desia la cyme de la montaigne occupée, et les Romains, encores qu'ils n'en feussent pas bien asseurez, toutesfois au travail du combat où ils estoyent, espererent que c'estoit ce qu'ils desiroyent : mais quand ils veirent qu'elle alloit tousiours croissant de plus en plus, de sorte qu'elle obscurcissoit l'air, ils s'asseurerent adoncques que c'estoit certainement le signe que leur debvoyent faire leurs gents. Si se prindrent à crier, en montant contre-mont de si grand courage, qu'ils rangerent leurs ennemys jusques aux plus roides et plus aspres endroicts de la montaigne, et aussy ceulx qui estoyent derriere leur respondirent à haults cris de dessuz

la cyme de la montaigne, dont les ennemys s'effroyerent si fort, que tout incontinent ils se meirent tous en fuite : toutesfois il n'en feut pas tué plus de deux mille, à cause que l'aspreté et mal-aysance des lieux enguarda qu'on ne les peust suivre.

Continence et discipline des Romains en traversant l'Epire.

Mais les Romains pillerent leur camp, et prindrent tout ce qu'ils trouverent dedans leur tentes, et leurs esclaves aussy, et guaignerent le pas de la montaigne par où ils entrerent au dedans du païs d'Epire, et le traverserent si moderéement, et avecques si grande abstinence, que combien qu'ils feussent loing de leurs vaisseaux et de la marine, qu'on ne leur eust point distribué leurs bledz qu'ils souloyent avoir tous les mois, et que d'ailleurs ils feussent assez à destroict de vivres, jamais toutesfois ils ne prindrent rien sur le païs, combien qu'ils y trouvassent de tous biens en abondance. Car Titus estant adverty que Philippus, en passant par la Thessalie, comme fuyant de paour, avoit faict sortir les habitants hors des villes, retirer les personnes aux montaignes, et puis mettre le feu dedans les maisons, en abandonnant à piller à ses souldards ce que les habitants y laissoyent de leurs biens, pource qu'ils n'avoyent pas moyen de l'emporter, à cause de la quantité ou de la poisanteur : tellement qu'il sembloit qu'il quittast desia le païs aux Romains, il avoit l'œil et admonestoit ses gents d'y passer sans y faire ne porter auscun dommage, comme en païs qui leur estoit ja tout

La sage moderation de Flaminius lui gagne l'affection de la Thessalie et de beaucoup d'autres contrées de la Grece.

acquis, et que leurs ennemys leur avoyent cedé. Si ne demourerent pas longuement à sentir combien leur avoyent valu ceste continence : car aussy-tost qu'ils entrerent en la Thessalie, les villes se rendirent volontairement à eulx, et les Grecs mesmes habitants oultre le pas des Thermopyles, desirerent singulierement à veoir Titus, ne demandants autre chose que de se donner à luy. Les Achæiens semblablement renoncerent à la ligue et alliance qu'ils avoyent avecques Philippus, et qui plus est, arresterent en leur conseil, de luy faire la guerre en compaignie des Romains. Et combien que les Ætoliens feussent pour lors amys et alliez des Romains, et qu'ils se monstrassent fort affectionnez à leur party en celle guerre : toutesfois quand ils demanderent aux Opuntiens, qu'ils meissent leur ville entre leurs mains, et qu'ils la leur guarderoyent et deffendroyent seurement encontre Philippus, ils n'y voulurent oncques entendre, ains envoyerent querir Titus, et se meirent eulx et leurs biens en sa protection et saulveguarde.

L'on dict que le roy Pyrrhus, la premiere fois qu'il apperceut de dessuz une haulte eschoguette l'armée des Romains rangée et ordonnée en bataille, dict que l'ordonnance de ces Barbares ne luy sembloit point barbaresque. Mais aussy ceulx qui n'avoyent jamais veu Titus, et qui venoyent à parler la premiere fois avecques luy, estoyent contraincts d'en dire presque austant; car ils avoyent ouy dire aux Macedoniens,

qu'il

qu'il venoit un capitaine de Barbares, qui à force d'armes ruinoit tout par où il passoit, et mettoit tout en servitude, et au contraire ils venoyent à trouver un personnage, qui premierement estoit jeune d'aage, doulx et humain de visage, parlant bon Grec, et amateur de vraye gloire, dont ils s'en retournoyent merveilleusement ayses, et alloyent emplissant les villes et citez de la Grece de bonne affection envers luy, disants qu'elles avoyent trouvé en luy un capitaine qui les remettroit en leur liberté ancienne : mais encores plus quand Philippus monstra avoir volonté de faire appoinctement, et que Titus luy offrit la paix et l'amitié du peuple Romain, pourveu et soubz condition qu'il laissast les Grecs en leur entiere franchise, en retirant ses guarnisons hors de leurs villes et fortes places, et qu'il n'en voulut rien faire : car adoncques tous unanimement, jusques à ceulx-mesmes qui favorisoyent aux affaires de Philippus, dirent que les Romains n'estoyent pas venus faire la guerre aux Grecs, ains plustost aux Macedoniens, en faveur des Grecs.

Au moyen dequoy toutes les austres parties de la Grece se venoyent d'elles-mesmes, sans auscune contraincte rendre à luy. Et comme il passast à travers le païs de la Bœoce, sans auscune demonstration de guerre, les principaulx de la ville de Thebes sortirent au devant de luy, combien qu'ils tinssent le party du roy de Macedoine à cause d'un particulier nommé Brachillelis : toutesfois ils voulurent

bien honnorer et caresser Titus, comme ceulx qui estoyent contents de demourer en amitié avecques l'un et avecques l'austre. Titus les embrassa et parla à eulx gracieusement, poursuivant tousiours son chemin tout bellement, en leur demandant une chose, et leur en contant une austre, et faisant expresséement durer leurs propos, affin que cependant ses souldards estants travaillez du chemin reprinssent un peu d'haleine, et ainsy en marchant tousiours peu à peu, il entra dedans la ville quand et eulx, dequoy ces seigneurs Thebains ne feurent gueres contents, mais pourtant ils ne luy oserent pas refuser, attendu mesmement qu'il n'avoit point lors grand nombre de gents de guerre autour de luy. Quand il feut dedans Thebes il demanda audience, en laquelle il suada au peuple, tout aussy soigneusement que s'il n'eust pas tenu la ville en sa puissance, qu'il voulust plustost eslire le party des Romains que celuy de Philippus.

A quoy faire le roy Attalus, qui d'advanture se trouva en ceste assemblée, le seconda, enhortant les Thebains en grande instance à faire ce que Titus leur suadoit : mais il s'efforça un peu plus que son aage ne portoit, pour le desir qu'il avoit, comme je croy, de monstrer son eloquence à Titus, et s'eschauffa et esmeut tellement, que soubdain il luy print au milieu de son parler un esvanouissement, et une descente de rheume qui luy osta tout sentiment, desorte qu'il tomba tout pasmé, et peu de jours après

feut reporté sur ses navires en Asie, là où il n'arresta gueres à mourir.

Flaminius est designé pour continuer la guerre contre Philippus.

Mais cependant les Bœotiens se rangerent du costé des Romains ; et Philippus ayant envoyé des ambassadeurs à Rome, Titus y envoya aussy de ses gents, solliciter pour luy, à deux fins ; l'une, que si la guerre avoit à durer contre Philippus, que son temps luy feust prolongé ; l'austre, que si le senat luy octroyoit la paix, que luy eust l'honneur de l'arrester et conclure, car estant de sa nature fort ambitieux, il avoit paour qu'on ne luy envoyast un successeur pour continuer ceste guerre, qui luy ostast la gloire de l'avoir achevée. Mais ses amys feirent si bonne diligence de solliciter, que ny le roy Philippus n'obtint ce qu'il demandoit, ny ne feut envoyé un austre capitaine au lieu de Titus, ains luy feut guardée et continuée la charge de ceste guerre. Parquoy si tost qu'il en eust reçeu la la commission et le mandement du senat, il tira vers la Thessalie en grande esperance de venir au dessuz de Philippus, car il avoit en son armée plus de vingt-six mille combattants; dont les Ætoliens faisoyent six mille hommes de pied et trois cent chevaulx.

L'armée de Philippus de l'austre costé n'estoit pas moindre en nombre, et commencerent à marcher l'un contre l'austre, tant qu'ils arriverent tous deux près de la ville de Scotuse, là où ils se resolurent d'essayer le hazard de la bataille. Si ne s'estonnerent point ni

eulx ny leurs gents, pour se veoir si près les uns des austres, ains au contraire, les Romains d'un costé en prindrent plus grand cœur et plus grande envie de combattre, pensants en eulx-mesmes le grand honneur que ce leur seroit de vaincre les Macedoniens, qui estoyent entre eulx tant renommez de prouësse et de vaillance, à cause des haults faicts d'Alexandre *le Grand :* et de l'austre costé aussy les Macedoniens, pensants bien que les Romains estoyent austres combattants que les Perses, avoyent bonne esperance, s'ils guaignoyent ceste bataille, de rendre leur roy Philippus plus renommé par le monde que ne l'estoit Alexandre.

Flaminius se prépare à livrer bataille au roi Philippus, les Romains sont victorieux.

Titus doncques faisant assembler ses gents les prescha et enhorta de faire leur debvoir, et se monstrer gents de bien en celle bataille, comme ceulx qui avoyent à faire preuve de leur valeur au milieu de la Grece, c'est-à-dire, au plus beau theatre, en la plus belle veuë de tout le monde, et contre les plus nobles et plus estimez adversaires. Et Philippus, par cas d'advanture, ou pour la grande haste qu'il avoit, à cause que l'heure le pressoit, alla monter sans y prendre guarde, dessuz un charnier où l'on avoit enterré plusieurs corps, pource que c'estoit comme une butte un peu relevée, assez près des trenchées de son camp, et de là commençea à prescher et encourager ses gents, comme les capitaines ont accoustumé de faire devant une bataille : mais

les voyant tous descouragez, à cause qu'ils prenoyent pour un sinistre presage, ce qu'il s'estoit ainsy monté dessuz une sepulture pour les prescher, il s'en troubla luy-mesme, et differa de donner la bataille pour ce jour-là.

Et le lendemain, pour austant que la nuict avoit esté moite, à l'occasion des vents du midy qui avoyent soufflé, les nuées se resolurent en brouées et emplirent toute la plaine d'un brouillas obscur, descendant des montaignes d'à l'environ un air gros et trouble, qui obscurcissoit et couvroit de tenebres, tout le long du matin, la campaigne qui estoit entre les deux camps; au moyen de quoy les coureurs qui feurent envoyez d'une part et d'austre pour descouvrir et pour espier que faisoyent les ennemys, en bien peu d'heures se rencontrerent, et s'entre-chargerent les uns les austres en un endroict qui s'appelle *les testes de chien*, qui sont des poinctes de rochers posées sur de petites mottes, l'une devant l'austre et assez près les unes des austres, que l'on a appellées *testes de chien*, pource qu'elles en ont quelque semblance.

Si y eust en ceste escarmouche plusieurs mutations, ainsy qu'il advient ordinairement quand on combat en lieux bossus et raboteux, pource que tantost les uns fuyoyent et les austres chassoyent, tantost ceulx qui avoyent chassé fuyoyent eulx-mesmes, et ceulx qui avoyent fuy chassoyent, pource que des deux camps on envoyoit tousiours nouveau ren-

fort à ceulx qui estoyent pressez et contraincts de se retirer. Ja commençoit le brouillas à tomber, et l'air à s'esclaircir, de sorte que les deux capitaines pouvoyent veoir à l'œil clairement ce qui se faisoit entre leurs deux camps, au moyen dequoy ils tirerent l'un à l'austre toutes leurs forces aux champs en bataille. Si eust Philippus l'advantage en la poincte droicte de son armée, laquelle estoit dessuz le hault d'une pente, dont elle venoit tout à un coup fondre sur les Romains par telle impetuosité, que les plus forts et plus vaillants ne peurent oncques soubstenir le faix de ce front de bataille si fort serré, ny celle haye de picques si furieuse : mais en la poincte gauche il ne feut pas ainsy, pource que les files du bataillon ne s'y peurent serrer de près, ny joindre escu contre escu, à cause que c'estoit entre les mottes et rochers qu'elle se trouvoit rangée, et estoit force pour l'inesgualité et malaysance des lieux qu'elle feust entr'ouverte, et desunie en plusieurs endroicts.

Ce que Titus appercevant, abandonna la poincte gauche de sa bataille qu'il voyoit forcée par la droicte de celle des ennemys, et passant soubdain à l'austre alla charger de ce costé là les Macedoniens, qui ne peurent serrer leurs files en front, ny approcher leurs rangs en fonds, ce qui est toute la force d'une bataille rangée à la Macedonienne, à cause que le champ estoit hault et bas : et pour combattre d'homme à homme, ils estoyent arriere

si pressez, qu'ils s'entreheurtoyent et s'entr'empeschoyent les uns les austres ; car la bataille Macedonienne a cela, que tant qu'elle se maintient en son ordonnance jointe et serrée, il semble que ce ne soit, par maniere de dire, qu'un corps d'une beste de force invincible ; mais aussy depuis qu'elle est une fois entr'ouverte et desjoincte, elle perd non-seulement la force et puissance de son corps entier, mais aussy celle de chasque particulier combattant, partie à raison de la sorte des armes, dont ils combattent, et partie aussy à raison que l'effort du total consiste plus en la disposition et liaison des files et des rangs qui s'enforcissent les uns les austres, qu'il ne faict en la prouëesse et valeur de chascun homme à part. Quand donc ceulx de ceste poincte gauche feurent tournez en fuite, une partie des Romains alla après, et les austres coururent charger par les flancs ceulx de la poincte droicte, qui combattoyent encores, dont ils feirent un grand meurtre, de maniere qu'alors ceulx-mesmes qui du commencement avoyent l'advantage s'esbranslerent, et à la fin fuyrent comme les austres à val de route, en jectant leurs armes : si n'en feut pas tué moins de huict mille sur le champ, et en feut prins de prisonniers environ cinq mille : et ne feut que la fauste des Ætoliens, que Philippus se saulva de vistesse, pource qu'ils s'amuserent à piller et saccager son camp pendant que les Romains chassoyent et poursuivoyent les

fuyants, de sorte qu'à leur retour ils ne trouverent plus rien à piller.

Querelle entre les Ætoliens et les Romains pour savoir à qui appartient l'honneur de cette victoire.

A l'occasion de quoy il commençea à avoir quelques querelles entr'eulx, et s'entre-dirent des paroles injurieuses les uns aux austres: mais depuis encores fascherent-ils bien davantage Titus, parce qu'ils s'attribuerent l'honneur de ceste victoire, et feirent courir le bruict parmi la Grece, que c'estoyent eulx qui avoyent deffaict en bataille le roy Philippus, de maniere qu'ès chansons que les poëtes en feirent, et que le menu peuple chantoit par les villes à la louange de ce faict d'armes, on mettoit tousiours les Ætoliens devant les Romains, comme en ceste-cy qui eut le plus de cours, et qui feut plus chantée par tout:

Sans pleurs d'amys, sans droict de sepulture,
Amy passant icy sommes gisants
Trente milliers d'hommes par guerre dure,
En Thessalie ayants finy nos ans:
Deffaicts nous ont les armes d'Ætolie,
Et les Latins, dont Titus estoit chef,
Qui ameiné les avoit d'Italie
En Macedoine, à nostre grand meschef:
Et Philippus avec sa fiere audace
S'en est fuy plus viste que ne vont
Biches et cerfs, quand de près à la trace
Par aspres chiens ès bois chassez ils sont.

Le poëte qui feit les vers de ceste chanson feut Alcæus, et les feit en haine de Philippus, augmentant faulsement le nombre des hommes qui moururent en la bataille pour luy faire plus de despit et de honte; mais il faisoit

faisoit encores plus de despit à Titus qu'à Philippus, à cause qu'on la chantoit par tout; car Philippus ne s'en feit que rire : et pour le contrepicquer, d'un pareil traict de mocquerie, il feit une chanson à l'imitation de la sienne, dont la substance estoit telle :

Sans feuille auscune, et sans escorce aussy,
Amy passant, on a faict icy tendre
Sur ce costeau ceste potence cy
Expressement pour Alcæus y pendre.

Flaminius, mécontent de la conduite des Ætoliens, accorde la paix à Philippus.

Mais Titus qui desiroit singulierement avoir honneur entre les Grecs, le prenoit fort à cœur, au moyen dequoy de là en avant il mania le reste des affaires tout seul sans plus faire compte des Ætoliens, dont ils estoyent fort marris, mesmement quand il reçeupt une ambassade de Philippus, et presta l'aureille aux propos d'appoinctement qu'il luy feit mettre en avant; car alors ils en feurent si mal contents, qu'ils allerent criant par toutes les villes Grecques que Titus vendoit la paix à Philippus, là où l'on pouvoit desraciner entierement toute ceste guerre, et exterminer totalement la puissance et seigneurie qui avoit la premiere reduict la Grece en servitude. Ces calomnies que les Ætoliens alloyent ainsy semant par tout, troublerent auscunement les amys et alliez des Romains : mais Philippus luy-mesme leur osta toute suspicion, quant il vint en personne requerir paix, en se soubsmettant de tout poinct à la discretion de Titus et des Romains.

Quelles furent les conditions de la paix, et pour quelle occasion il y consentit.

Titus luy octroya la paix, en luy laissant son royaulme de Macedoine, et luy commandant qu'il eust à se despartir en tout ce qu'il tenoit en la Grece, et oultre qu'il payast pour l'amende six cent mille escus, luy ostant davantage toute son armée de mer, excepté dix navires seulement : et pour asseurance de l'entretennement de ce traicté, luy print un de ses enfants qu'il envoya à Rome en ostage. En quoy faisant, il est tout certain que Titus dispensa très-bien le temps, et prouveut sagement à l'advenir ; car desia estoit Hannibal de Carthage, très-grand ennemy de l'empire Romain, banny de son païs, et retiré devers le roy Antiochus, auquel il mettoit en teste, et le sollicitoit incessamment de poursuivre sa fortune et l'accroissement de son estat, qui estoit ja si bien acheminé, joinct qu'Antiochus de luy-mesme en avoit bien bonne envie, pource que sur la confiance de ses prosperitez, et des haults faicts d'armes qu'il avoit ja executez, pour lesquels il avoit acquis le surnom de *grand*, il aspiroit à la monarchie de tout le monde, et ne demandoit que quelque occasion de s'attacher aux Romains : tellement que si Titus, prevoyant de loing, cela, n'eust sagement incliné à la paix, et que la guerre d'Antiochus se feust rencontrée au mesme tems de celle de Philippus, de sorte que ces deux, les plus grands et plus puissants princes du monde, pour leur commun interest se feussent conjoincts ensemble con-

tre la ville de Rome, elle n'eust pas eu moins d'affaires, ny n'eust pas esté en moindre dangier qu'elle avoit esté en la guerre des Carthaginois et de Hannibal ; mais Titus entrejectant oportunéement ceste paix entre les deux guerres, retrencha celle qui estoit presente, avant que celle qui estoit preste à sourdre commençeast, et osta par ce moyen à l'un de ces roys sa derniere, et à l'autre sa premiere esperance.

Flaminius procure une liberté entiere à toute la Grece.

Cependant les dix commissaires que le senat Romain envoya à Titus, pour luy assister et ayder à donner ordre aux affaires de la Grece, luy conseillerent de mettre en pleine franchise tout le reste de la Grece, et retenir seulement avecques bonnes guarnisons les villes de Chalcide, de Corinthe et de Demetriade, pour s'asseurer qu'elles n'entrassent en quelque practicque d'alliance et de ligue avecques Antiochus : et adoncques les Ætoliens coustumiers de detracter et mesdire, commencerent à mutiner tout ouvertement les villes, en sommant Titus de deslier les fers de la Grece : car ainsy souloit Philippus appeller ces trois villes-là ; puis demandoyent, par maniere de mocquerie, aux Grecs, s'ils estoyent pas bien ayses d'avoir maintenant des ceps aux pieds plus poisants, mais mieulx polis et plus luisants que ceulx qu'ils avoyent auparavant, et s'ils ne se sentoyent pas bien tenus à Titus de ce qu'il avoit deslié les pieds de la Grece pour l'attacher par le col ; dequoy Titus estant fort ennuyé et

marry, pria tant ceulx du conseil qu'à la fin il les feit condescendre à sa requeste que ces trois villes-là feussent aussy deslibvrées de toute guarnison, affin que les Grecs ne se peussent plus de là en avant plaindre, que sa grace et liberalité ne feust entierement et de tout poinct accomplie envers eulx.

La liberté des Grecs leur est annoncée dans la fête des jeux isthmiques.

Par quoy estant escheu le temps de la feste qu'on appelle Isthmia, il s'y trouva une multitude infinie de peuple pour veoir l'esbattement des jeux qui s'y font, pource que la Grece, après avoir esté longuement travaillée de guerres, se voyant lors en paix certaine, et en bonne esperance de pleine liberté, ne demandoit qu'à faire festes et à se resjouyr. Il feut adoncques faict commandement à l'assemblée à son de trompe, qu'on eust à faire silence: et cela faict le herault se tira en avant au milieu de toute l'assistance, qui proclama à haulte voix que le Senat de Rome, et Titus Quintius, consul du peuple Romain, après avoir vaincu et deffaict en bataille le roy Philippus et les Macedoniens, deslibvroyent de toutes guarnisons, et affranchissoyent de toutes tailles, subsides et imposts, pour desormais vivre en leurs loyx anciennes en pleine liberté, les Corinthiens, Locriens, ceulx de la Phocide, ceulx de l'isle d'Eubœe, les Achæïens, les Phthiotes, les Magnesiens, les Thessaliens et les Perrhæbiens.

Or pour la premiere fois toute l'assemblée ne peust pas ouyr la voix du herault, et de ceulx qui l'ouyrent, la pluspart ne peust encores

pas distinctement entendre ce qu'il avoit dict, ains y avoit par tout le parc où se faisoyent les jeux un bruict confus, et un tumulte du peuple, qui s'esmerveilloit, et demandoit que ce pouvoit estre : de sorte qu'il fallut que le herault recommençast une austrefois à proclamer. Par quoy estant derechef faict silence, le herault poulsant sa voix plus fort que devant, s'escria si hault, que son cry feut ouy de toute l'assemblée : et lors se leiva une clameur de joye que tout le peuple jecta si haulte, qu'elle feut entendue jusqu'en la mer : et incontinent tout le monde qui avoit ja prins place, et s'estoit assis pour veoir l'esbat des combattants, se leiva en pieds sans plus se soucier des jeux, et s'en allerent tous à grande joye saluer, embrasser et remercier leur bienfaicteur, et le protecteur et affranchisseur de la Grece, Titus.

L'air, rompu par la violence des voix, n'a plus la force de soutenir les oiseaux.

Tellement que ce que l'on dict ordinairement, quand on veult exprimer une excessifve force et grandeur de bruict et de clameur, advint lors : car il y eut des corbeaux, qui par cas d'advanture volants par dessuz le parc du theatre, tomberent dedans. Ce qui advient à cause que l'air se fend et se rompt par la violence d'une si forte voix, tellement qu'il n'a pas la fermeté de soubstenir le vol des oiseaux ; au moyen de quoy il est force qu'ils tombent à terre, comme traversants par un espace vague et vuide de tout soubstien : si nous ne voulions dire que ce soit plustost pour la violence de la clameur qui fiert et frappe les

oiseaux en passant par l'air, ne plus ne moins que si ce feussent coups de flesche, dont ils tombent en terre tous morts. Il peust aussy estre qu'il se faict en l'air un tourbillon, comme nous voyons en la mer agitée, qu'il se faict quelquefois un tournoyement des ondes par la violence de la tourmente. Tant y a, que si Titus prevoyant bien la foule du peuple qui accouroit pour le veoir, ne se feust de bonne heure retiré incontinent que les jeux feurent finis, il eust eu beaucoup d'affaires à se saulver d'estre estouffé, tant il accourut de monde de tous costez à l'entour de luy.

Mais après qu'ils feurent bien las de crier et de chanter autour de son pavillon jusques à la nuict : à la fin ils se retirerent, et en se retirant, s'ils rencontroyent quelques-uns de leurs parents, amys ou citoyens, ils s'entr'embrassoyent et se baisoyent l'un l'austre de joye, puis s'en alloyent soupper et faire bonne chere ensemble, là où s'esjouyssants encores davantage, comme l'on peust penser, à la table, ils ne tenoyent austres propos que des affaires de la Grece, discourants entr'eulx combien de grosses guerres elle avoit faictes et souffertes par le passé, toutes pour recouvrer ou deffendre sa liberté, et neantmoins jamais ne l'avoit peu ne plus joyeusement, ne plus certainement obtenir qu'elle faisoit alors, recepvant le plus honnorable loyer, et le plus digne d'estre combattu qui sçauroit estre au monde, par la prouësse d'hommes estrangiers qui combat-

toyent pour elle, sans qu'il luy coustast une seule goutte de son sang, par maniere de dire, ne qu'elle perdist un seul homme, pour la mort duquel on deust porter le deuil.

C'est bien chose rare entre les hommes, d'en trouver un vaillant entierement, ou sage : mais encores est-il bien plus rare et plus difficile, que de toute austre sorte de vertueux, d'en trouver un juste : car Agesilaus, Lysander, Nicias, Alcibiades, et tous ces austres grands capitaines du temps passé, ont bien sçeu comment il falloit conduire une guerre, meiner une armée, et guaigner une bataille, tant par mer comme par terre ; mais employer leurs victoires en une beneficence genereuse et veritablement honneste, jamais ils ne l'ont sçeu : ains si vous exceptez le faict d'armes contre les Barbares en la plaine de Marathon, la bataille de Salamine, la journée de Platæes, celle des Thermopyles, ce que feit Cimon à l'entour de Cypre et sur le fleuve Eurymedon, toutes les austres guerres et batailles que la Grece a jamais faictes, ont tousiours esté contre soy-mesme, et pour se mettre soubz le joug de servitude; et tous les trophées qui feurent oncques dressez par elle, l'ont esté à sa honte et à sa perte ; tellement qu'elle s'en est à la fin totalement ruinée et destruicte, et principalement par la meschanceté et opiniastreté des gouverneurs et capitaines des villes, envieux les uns sur les austres. Là où une nation estrangiere, laquelle, ce semble, avoit bien peu d'occasion

Il est rare de trouver un homme entiérement vaillant ou sage ; mais il est bien difficile d'en trouver un juste.

qui la deust esmouvoir à ce faire, pour n'avoir pas eu par le passé grande communication avecques l'ancienne Grece, et du conseil et bon sens de laquelle il debvoit sembler estrange que la Grece peust recepvoir auscune utilité, l'a neantmoins, avecques très-grands dangiers, combats et travaulx infinis, deslibvrée de l'oppression et servitude de violents seigneurs et tyrans.

Flaminius exécute la proclamation de la liberté des Grecs; il les rétablit aussi en pleine paix.

Ces discours et austres semblables venoyent lors en l'entendement des Grecs, et qui plus est, l'effect respondoit aux paroles de la proclamation : car en un mesme temps Titus envoya Lentulus en Asie pour remettre en liberté les Bargilietiens, et Titillius en Thrace pour faire sortir des villes et des isles les guarnisons que Philippus y tenoit ; et aussy feut Publius Julius en Asie devers le roy Antiochus, pour luy parler d'affranchir et remettre en liberté les Grecs qu'il tenoit en sa subjection. Quant à Titus, il feut luy-mesme en la ville de Chalcide, là où il monta sur mer, et s'en alla en la province de Magnesie, dont il feit par-tout sortir les guarnisons des villes, et rendit aux citoyens de chascune le gouvernement et administration de leur chose publicque.

Depuis, estant escheu le temps qu'on celebre en la ville d'Argos la feste de Nemea, en l'honneur de Hercules, Titus feut esleu juge et recteur des jeux qui s'y font ; là où, ayant très-bien ordonné toutes choses appartenantes à la solemnité de la feste, il y feit encores

une

une austre fois proclamer publicquement et solemnellement la deslibvrance et affranchissement general de toute la Grece ; et allant par les villes, y establit de très-bonnes ordonnances, reforma la justice, et remeit les habitants et citoyens de chascune en bonne paix, amitié et concorde les uns avecques les austres, en r'appellant ceulx qui estoyent bannis et fugitifs, appaisant les vieilles dissensions et querelles qu'ils avoyent entre eulx ; ce qui ne luy apportoit pas moins de joye et de contentement, de pouvoir par remonstrances induire les Grecs à se reconcilier les uns avecques les austres, que d'avoir par force d'armes vaincu les Macedoniens : de sorte que le recouvrement de liberté que Titus avoit rendue aux Grecs, leur sembloit le moindre des bienfaicts qu'ils eussent receups de luy.

Xénocrates conduit en prison, faute d'avoir payé un impôt que les étrangers devoient dans la ville d'Athenes.

Or dict-on que l'orateur Lycurgus, voyant un jour comme les fermiers et recepveurs des tailles meinoyent en prison le philosophe Xenocrates, à fauste de payement d'un certain impost que debvoyent les estrangiers habitants en la ville d'Athenes, le leur osta par force d'entre les mains, et oultre cela les poursuivit si bien en justice, qu'il leur feit payer l'amende, pour l'injure qu'ils avoyent faicte à un tel personnage ; et que depuis, le philosophe rencontrant par la ville les enfants dudict Lycurgus, leur dict : *je rends à vostre pere une belle recompense du plaisir qu'il m'a faict ; car je suis cause qu'il est loüé et prisé par-tout, de ce*

qu'il a faict en mon endroict. Mais les bienfaicts des Romains et de Titus envers les Grecs, ne leur apporterent pas seulement ce fruict en recompense, qu'ils en feurent loüez et honnorez par tout le monde, ains feurent cause d'accroistre leur domination et seigneurie sur les austres nations, et que depuis, le monde eust grande confiance en eulx, à bonne et juste cause, de maniere que les peuples et villes non-seulement recepvoyent les capitaines et gouverneurs qu'ils leur envoyoyent, ains alloyent au-devant d'eulx, et les appelloyent pour se mettre entre leurs mains; et non pas seulement les villes et communautez, mais aussy les princes et les roys qui se trouvoyent oppressez par austres plus puissants qu'eulx, n'avoyent austre plus seur recours que de se mettre en leur saulveguarde : au moyen de quoy, en peu de temps, avecques la faveur et l'ayde des dieux, comme je croy, tout le monde se soubsmeit à leur obeyssance et soubz la protection de leur empire.

Flaminius se glorifie d'avoir rendu la liberté à la Grece plus que de ses autres exploits.

Aussy se glorifioit Titus d'avoir remis la Grece en liberté, plus que de nul austre exploict qu'il eust oncques faict. Car quand il offrit au temple d'Apollo, en la ville de Delphes, des boucliers d'argent, avecques son propre escu, il y feit engraver dessuz des vers, dont la substance estoit telle :

Nobles jumeaux, ô Tyndarides nez
De Jupiter, roys de Sparte aguerrie,
Qui à dompter chevaulx plaisir prenez,

Et exercer l'art de chevalerie :
Titus Romain, d'estrange seigneurie,
Ayant aux Grecs ostez le joug poisant,
En leur rendant leur liberté perie,
Vous a donné ce singulier present.

Il donna aussy une couronne d'or massif à Apollo, sur laquelle il feit mettre ceste inscription :

Celuy qui t'a donné cette couronne
Massifve d'or luisant et espuré,
Qui dignement Apollo environne
Les longs cheveulx de ton beau chef doré,
C'est un Romain capitaine honnoré
Titus, en qui toute proüesse abonde,
Fais donc, seigneur, que son nom decoré
En soit chanté par tous les coings du monde.

Ainsy la ville de Corinthe a eu cest heur, que les Grecs y ont esté par deux fois desclarez affranchis et remis en liberté. La premiere fois par Titus Quintius, et la seconde par Neron en nostre temps et en mesme saison ; c'est à sçavoir, lorsqu'on celebroit la feste qui s'appelle Isthmia : mais la premiere fois ce feut par la voix du herault, ainsy comme nous avons cy-dessuz desclaré plus au long ; et la seconde fois, ce feut Neron luy-mesme qui le proclama en une harangue qu'il feit au peuple en pleine assemblée de ville sur la place : mais cela a esté long-temps depuis.

Nouvelle guerre contre Nabis, tyran de Lacedemone.

Au reste, Titus commencea lors une fort belle et fort juste guerre à l'encontre de Nabis, le malheureux et meschant tyran des Lacedæ-

moniens ; mais à la fin il trompa l'esperance de la Grece ; car le pouvant prendre, il ne le voulut pas faire, ains appoincta avecques luy en abandonnant la pauvre Sparte, indignement oppressée soubz le joug de servitude, feust pour ce qu'il eut paour que, si la guerre prenoit traict, il ne vinst un successeur de Rome qui luy emportast la gloire de l'avoir parachevée, ou pour une envie et jalousie qu'il avoit de l'honneur qu'on faisoit à Philopœmen, lequel s'estant monstré par-tout ailleurs aussy excellent capitaine qu'il en feut oncques en la Grece, et mesmement en celle guerre, ayant faict de merveilleux actes, tant de grand sens comme de hardiesse, estoit honnoré et reveré par les Achæïens ès theatres et assemblées publicques, tout austant comme Titus ; de quoy Titus estoit mal-content, pource qu'il luy sembloit desraisonnable qu'un Arcadien, qui n'avoit jamais esté chef d'armée, sinon en petites guerres legeres à l'encontre de ses voisins, feust austant estimé et austant honnoré comme un consul de Rome, lequel estoit venu faire la guerre pour le recouvrement de la liberté de la Grece : et toutesfois encores rendoit Titus quelque raison et justification de ce faict, disant qu'il voyoit bien qu'il ne pouvoit ruiner et deffaire ce tyran sans une grande calamité des austres Spartiates.

Il traite avec lui au lieu de le poursuivre.

Au demourant, de tous les honneurs que les Achæïens luy decernerent, qui feurent grands et en grand nombre, il n'y en a pas un

Présent que lui font les Achæiens, qui fut le plus bel ornement de son triomphe.

qui me semble avoir justement et esgualement contrepoisé ses bienfaicts, sinon un present qu'ils luy feirent, lequel il eut plus cher que tout le demourant ; et feut le present tel. Durant la seconde guerre Punicque que les Romains eurent contre Hannibal, il y en eut plusieurs qui feurent faicts prisonniers ès rencontres et batailles qu'ils perdirent ; et estants vendus çà et là, demourerent esclaves en plusieurs provinces, comme entre les austres il s'en trouva bien par la Grece jusques au nombre de douze cent, lesquels, de tout temps, avoyent bien faict pitié et compassion à ceulx qui les voyoyent en si miserable changement de leur fortune : mais encores plus alors qu'ils rencontroyent en l'armée des Romains, les uns leurs fils, les autres leurs freres, et les austres leurs compaignons et amys, libres et victorieux, là où eulx estoyent serfs et esclaves.

Si estoit Titus bien marry de les veoir en telle captifvité ; mais toutesfois il ne les voulut pas oster par force à ceulx qui les avoyent ; et les Achæïens les retirerent et achepterent tous à cinquante escus pour teste ; et les ayants assemblez en une trouppe, en feirent un present à Titus, ainsy comme il estoit sur son embarquement pour s'en retourner en Italie, qui feut cause qu'il s'en alla avecques plus de joye et de contentement ; ayant receu de ses beaulx faicts une belle recompense, et digne d'un grand personnage amateur de ses citoyens et de son païs. Aussy feut-ce l'ornement qui

plus, à mon advis, embellit son triumphe ; car ces pauvres gents feirent ce que les esclaves ont accoustumé de faire le jour qu'on leur donne liberté : c'est à sçavoir, qu'ils font raire leurs testes, et portent de petits chappeaux dessuz.

Ces Romains r'acheptez en feirent austant, et en cest estat suivirent le chariot triumphal de Titus, le jour qu'il feit son entrée en triumphe dedans la ville de Rome. Il est vray qu'il faisoit bien bon veoir aussy les despouilles des ennemys qui feurent portées en la monstre de ce triumphe, comme force armets faicts à la Grecque, force boucliers, escus et picques à la Macedoniene, avecques grande quantité d'or et d'argent : car Itanus, historien, escript qu'il en feut porté une bien grosse somme ; c'est à sçavoir, d'or fondu en masse, trois mille sept cent treize livres poisant, et d'argent en masse aussy, quarante-trois mille deux cent soixante et dix livres ; et d'or monnoyé en pieces qui s'appelloyent Philippus, quatorze mille cinq cent et quatorze, sans les mille talents que Philippus debvoit payer pour l'amende, lesquels depuis luy feurent remis par les Romains, à l'intercession et requeste de Titus principalement, qui luy procura ce bien, et le feit appeller amy et allié du peuple Romain, et luy renvoyer son fils Demetrius, qui estoit en ostage à Rome.

Mais quelque temps après, le roy Antiochus passa de l'Asie en la Grece avecques grosse

flotte de vaisseaux, et une puissante armée, pour solliciter les villes de quitter l'alliance des Romains, et les mettre en dissension les unes avecques les austres ; à quoy faire le secondoyent les Ætoliens, qui dès long-temps avoyent conceu grande malveuillance contre le peuple Romain, et desiroyent avoir guerre à luy : si enseignoyent au roy Antiochus à dire que la guerre qu'il entreprenoit estoit pour affranchir les Grecs, et les remettre en liberté, dont ils n'avoyent point de besoing, attendu qu'ils estoyent francs et libres ; mais pour austant qu'ils n'avoyent point de juste tiltre de commencer la guerre, ils luy enseignoyent à la couvrir de la plus honneste couleur qu'il eust sçeu prendre.

Flaminius est envoyé en Grece contre Antiochus et les Ætoliens qui troubloient ce pays.

Parquoy les Romains, redoubtants fort le mouvement et le bruict de la puissance de ce grand roy, y envoyerent pour capitaine en chef Manius Acilius, et Titus pour l'un de ses lieutenants, à cause des Grecs, desquels, à son arrivée, il asseura ceulx qui avoyent bonne volonté, et les rendit encores plus fermes en l'alliance des Romains, dès qu'ils l'eurent seulement veu. Les austres, qui commençoyent desia à fleschir et à se laisser corrompre, il les retint en leur debvoir, et les enguarda de faillir, en leur refreschissant la memoire de l'amitié qu'ils luy avoyent portée, ne plus ne moins que faict un sage medecin qui sçait bien à poinct donner medecine à un patient pour le preserver d'une grosse maladie. Il est vray

qu'il y en eut quelques-uns, mais bien peu, qui luy eschapperent, ayants esté desia guaignez et guastez de tout poinct par les Ætoliens, lesquels, encores qu'il feust à bon droict indigné et irrité contre eulx, il preserva neantmoins après la bataille : car Antiochus, ayant esté vaincu au pas de Thermopyles, s'enfuyt, et à grande haste monta sur mer pour s'en retourner en Asie. Et le consul Manius, poursuivant sa victoire, entra dedans le païs des Ætoliens, là où il print luy-mesme auscunes des villes par force, et abandonna les austres en proye au roy Philippus : si estoyent, d'un costé, les Dolopiens, les Magnesiens, les Athamiens et les Aperantins, pillez et saccagez par ce roy de Macedoine ; et de l'austre costé, Manius avoit ja aussy destruict la ville de Heraclée, et mis le siege devant celle de Naupacte, que les Ætoliens tenoyent. Mais Titus, ayant pitié de veoir ainsy destruire ces pauvres peuples Grecs, passa du Peloponese où il estoit lors, au camp de Manius, et le reprint en premier lieu de l'erreur qu'il faisoit, en ce qu'ayant vaincu il souffroit que Philippus emportast le fruict et le loyer de sa victoire, conquerant et domptant plusieurs peuples, païs et royaumes, pendant que luy, par un opiniastre courroux, s'amusoit à tenir siege devant une ville.

Antiochus est defait, et les villes qui s'étoient soulevees sont ménagées.

Et puis incontinent que les assiegez l'apperceurent de dessuz leurs murailles, ils l'appellerent par son nom, en luy tendant les mains et le priant qu'il voulust avoir pitié d'eulx ;

à

à quoy il ne leur respondict rien sur l'heure, ains se tournant de l'austre costé, se print à plorer : mais depuis il parla avecques Manius, et appaisant son courroux, feit tant envers luy qu'il impetra aux Ætoliens surseance d'armes pour quelques jours, tant qu'ils peussent envoyer des ambassadeurs à Rome, pour veoir s'ils pourroyent obtenir grace et pardon du senat. Mais la plus grande peine et plus grande difficulté qu'il eut, feut à prier pour les Chalcidiens, ausquels le consul Manius estoit plus aigrement courroucé qu'à tous les austres, à cause que le roy Antiochus, estant desia la guerre encommencée, avoit prins femme en leur ville contre ce que son aage portoit, et que la qualité du temps ne requeroit : car il estoit desia vieil, et en son vieil aage, au milieu de la guerre, estoit devenu amoureux d'une jeune damoiselle, fille de Cleoptolemus, la plus belle qui feut de ce temps-là en la Grece. Ce qui feit que les Chalcidiens se formaliserent fort affectueusement pour luy, et meirent leur ville entre ses mains pour s'en servir comme d'un fort aux affaires de ceste guerre ; au moyen de quoy, quand il eut perdu la bataille, il s'y retira à la plus grande haste qui luy feut possible ; et prenant la jeune dame qu'il avoit espousée, son or, son argent et ses amys, monta sur mer incontinent, et s'en retourna en Asie.

Pour ceste cause, le consul Manius, aussytost qu'il eut guaigné la bataille, tira droict

Les Chalcidiens rendent beaucoup d'honneurs à Flaminius.

avecques son armée, vers la ville de Chalcide, en grande fureur de courroux ; mais Titus, qui le suivoit, l'alloit tousiours addoulcissant, et le pria tant, luy et les austres Romains qui estoyent en estat, et avoyent aucthorité au conseil, qu'à la fin il les appaisa, et impetra pardon à ceulx de Chalcide ; lesquels ayants esté preservez d'un si grand peril, par son moyen, luy consacrerent en recompense les plus beaulx edifices et plus somptueux ouvrages publics qui feussent en leur ville, ainsy qu'on peust veoir par les inscriptions qui y sont encores jusques aujourd'huy ; comme au parc des exercices : *le peuple Chalcidien a dedié ce parc des exercices à Titus et à Hercules ;* et au temple nommé Delphinium : *le peuple Chalcidien a consacré ce temple à Titus et à Apollo.* Et encores jusques à present il s'eslit par les voix du peuple un prebstre expressement pour faire sacrifice à Titus, auquel sacrifice, après que l'hostie est immolée, et l'effusion du vin faicte dessuz, le peuple assistant chante un canticque de triumphe faict en vers à sa loüange : mais pource qu'il seroit trop long à l'escrire tout entier, nous en avons seulement extraict la fin, qui est telle :

La foy blanche immaculée
Des Romains nous adorons,
Et guarder inviolée
Loyaulté nous leur jurons.

Chantez, filles, à la gloire
De Jupiter tout puissant :

Allez en chant de victoire :
Rome et Titus benissant.

Chantez le preux capitaine
Titus, par qui vous avez
De perdition certaine
Jadis esté preservez.

Douceur de Flaminius qui le fait aimer des Grecs et des Romains.

Si n'estoyent pas les Chalcidiens seuls qui luy portoyent honneur et reverence, ains estoit honnoré par tous les Grecs universellement comme il luy appartenoit, et merveilleusement aymé pour la doulceur et debonnaireté de sa nature : ce qui monstre que ce n'estoit point par contraincte ne par feincte, mais à bon escient, et de bonne volonté qu'ils l'honnoroyent. Car combien qu'il ayt eu quelques differents pour les occurrences des affaires, ou pour quelque jalousie d'honneur à l'encontre de Philopœmen premierement, et depuis à l'encontre de Diophanes, capitaines-generaulx de la communauté des Achæiens, jamais il ne tint son cœur, ny ne passa oncques son courroux jusques à mettre en execution auscune maulvaise chose contre eulx : ains se termina tousiours en quelque contention de paroles ès assemblées de conseil, là où il parla franchement à eulx : pourtant n'y eust-il jamais personne qui le tint pour homme aigre ny vindicatif, mais bien a-il semblé à plusieurs leger, prompt, et soubdain à se cholerer de sa nature.

Austrement c'estoit bien la plus doulce et la plus agreable compaignie d'homme qu'il

Sa conversation et son esprit étoient agreables.

estoit possible, et qui rencontroit aussy plaisamment et aussy aiguëment, comme quand il dict une fois aux Achæiens qui se vouloyent attribuer l'isle des Zacynthiens, pour les divertir de ceste entreprinse, *vous vous mettrez en dangier*, seigneurs Achæiens, *si vous sortez une fois hors du Peloponese, ne plus ne moins que les tortues, quand elles mettent la teste hors de leur cocque.* Et la premiere fois qu'il parlementa avecques Philippus pour traicter d'appoinctement, comme Philippus luy eust dict, tu as ameiné beaucoup de gents avecques toy, et je suis venu seul : il luy respondict promptement, *aussy as-tu tant faict que tu es demouré seul, ayant faict mourir tous tes parents et amys.* Une austre fois à Rome Dinocrates Messenien après avoir bien beu en un festin, se desguisa en habit de femme, et dansa en tel habit, puis le lendemain s'en alla devers Titus le prier qu'il le voulust ayder à conduire son entreprinse à chef, qui estoit de retirer la ville de Messine hors de la ligue des Achæiens. Titus luy feit response, qu'il y penseroit : *mais je m'esmerveille*, dict-il, *de toy, comment tu peux danser en habit de femme, ny chanter en un festin, ayant entreprins de si grandes choses.* Au conseil des Achæiens, les ambassadeurs du roy Antiochus estants venus pour les solliciter et induire à quitter l'alliance des Romains, et prendre celle de leur maistre, feirent un long narré de la grande multitude des combattants, qui estoyent en l'armée de leur maistre, et les nombrerent

par plusieurs divers noms. A quoy Titus respondict, qu'un jour un sien amy et hoste luy donnoit à soupper, et qu'il feut servy à table de tant de mets qu'il en tensa et reprint son hoste, s'esmerveillant dont il pouvoit avoir si-tost recouvré tant de sortes de viandes et en si grande quantité : son hoste luy respondict, que le tout n'estoit que chair de porc, laquelle estoit ainsy diversifiée de plusieurs saulces et differentes manieres de l'accoustrer; *aussy*, seigneurs Achæiens, dict-il, *n'estimez pas davantage l'armée d'Antiochus pour ouyr nombrer tant de gendarmes portants lances, portants javelines, et tant de gents de pied : car ce ne sont que tous Syriens differents de diverses sortes de meschantes petites armes seulement.*

Conduite de Flaminius pendant sa censure.

Au demourant après ces choses faictes par Titus en la Grece, et après que la guerre d'Antiochus feut achevée, il feut esleu à Rome Censeur avecques le fils de celuy Marcellus, qui avoit esté cinq fois consul. Ce magistrat est de très-grande dignité, et par maniere de dire le comble et le couronnement de tous les honneurs qu'un citoyen peust avoir en la chose publicque Romaine. Ils jecterent hors du senat quatre personnages, mais ce n'estoyent pas gents gueres notables, et receurent au nombre des citoyens Romains tous ceulx qui se presenterent pour estre enregistrez es registres publics, pourveu qu'il feussent nez de pere et mere de libre condition, et feurent contraincts à ce faire par Terentius Culeo, tribun

du peuple, lequel en haine de la noblesse, et pour leur faire despit, persuada au peuple de le commander ainsy.

Querelles entre Flaminius et Marcus Cato; raisons de cette querelle, et quelle en fut l'issue.

Or estoyent pour lors les deux plus renommez et plus estimez personnages qui feussent à Rome, Publius Scipio *Africain*, et Marcus Porcius Cato, lesquels estoyent ennemys l'un de l'austre. Titus en esleut et nomma l'un, à sçavoir Scipio, prince du senat, comme le premier et le plus homme de bien qui feust en toute la ville, et print inimitié contre l'austre qui estoit Cato, pour une telle infortune. Il avoit un frere nommé Lucius Quintius Flaminius, qui ne luy ressembloit en chose quelconque: car il estoit si dissolu en voluptez, et si abandonné à son plaisir, qu'il en oublioit tout debvoir d'honnesteté. Il aimoit un jeune garson dont il abusoit charnellement, et le meinoit tousiours avecques luy quand il alloit dehors en quelque guerre, ou en quelque charge et gouvernement de province. Ce garson le flattant un jour luy dict, qu'il estoit si fort espris de son amour, qu'il avoit laissé à veoir les combats des gladiateurs et escrimeurs à oultrance, qui se preparoyent à Rome sur l'heure de son partement, combien que jamais il n'eust veu tuer homme, ayant plus cher de servir au plaisir de luy qu'au sien propre. Lucius estant bien ayse de ce propos luy respondict incontinent, il n'y a rien guasté pour cela, car je t'en feray tout à ceste heure passer ton envie; si commanda qu'on tirast de la prison un des

criminels condamnez à mourir, et feit quand et quand venir le bourreau, auquel il commanda de luy trancher la teste au milieu du soupper.

L'historien Valerius Antias escript, que ce ne feut pas pour l'amour d'un garson, ains d'une femme qu'il aimoit : mais Titus Livius met, qu'en une harangue que Cato mesme en feit, il y avoit escript que c'estoit un Gaulois, qui trahissant les siens s'estoit venu rendre à la porte de ce Flaminius avecques sa femme et ses enfants, et que Flaminius l'ayant faict entrer en sa salle, le tua luy mesme de sa propre main, pour donner le plaisir de le veoir mourir à un garson dont il estoit amoureux. Mais il est vray-semblable que Cato l'escripvit en ceste sorte pour aggraver le crime : et le rendre plus atroce : car qu'il soit vray que ce ne feust pas un traistre, ains un criminel condamné à mourir, plusieurs l'ont escript, et entre austres Cicero mesme l'orateur le recite au traicté qu'il a composé *de la vieillesse*, où il le faict raconter à Cato mesme. Comment que ce soit, Marcus Cato ayant esté esleu censeur, et nettoyant le senat des personnes indignes d'y estre, en jecta hors Lucius Quintius Flaminius, combien qu'il feust de dignité consulaire, et qu'il semblast que ceste note d'infamie touchast aussy à son frere Titus à l'occasion dequoy les deux freres tous esplorez en toute humilité s'allerent presenter au peuple en pleine assemblée, et feirent une

requeste qui sembla raisonnable et civile, à sçavoir qu'il feut enjoinct à Cato de venir publicquement dire et desclarer pour quelle cause il avoit imprimé ceste marque d'ignominie à une si noble famille et si bien renommée que la leur.

Cato adoncques sans dilayer ny tirer arriere vint avecques son compaignon sur la place, là où il demanda tout hault à Titus, s'il sçavoit rien de ce bancquet où avoit esté commis le faict. Titus respondict que non, et lors Cato le raconta de bout en bout, et à la fin de sa narration provocqua Lucius Quintius à jurer publicquement, s'il vouloit maintenir que ce qu'il luy mettoit suz ne feust veritable. Lucius ne respondict mot, au moyen dequoy le peuple jugea, que la note d'infamie luy avoit esté justement imprimée, et reconvoya par honneur Cato depuis la tribune aux harangues jusques en sa maison : mais Titus desplaisant de la calamité de son frere, se banda à l'encontre de Cato, avecques ceulx qui de longue main luy vouloyent mal, et feit tant par ses meinées envers le senat, que tous les beaux à ferme, tous les marchez et tous les arrangements qu'il avoit faicts durant son magistrat feurent cassez et annullez, et si luy prepara et suscita plusieurs grands procez, en quoy je ne sçay s'il feit sagement ne civilement, de prendre inimitié capitale à l'encontre d'un personnage homme de bien, bon citoyen, et faisant le deu de son office, pour un sien proche parent, mais indigne

indigne de sa parenté, et qui avoit bien merité la honte qu'on luy avoit faicte. Toutesfois quelque temps après estant le peuple assemblé au theatre pour veoir l'esbattement des jeux, et y estants les senateurs selon la coustume assis au plus honnorable lieu, Lucius y entra, qui s'alla seoir humblement et simplement sans honneur ès plus reculez sieges du theatre : ce que voyant le peuple, en eut pitié, et ne peust supporter de le veoir ainsy deshonnoré, si se prist à luy crier *qu'il s'ostast de là*, et ne cessa jusques à ce qu'il se feust allé seoir entre les senateurs consulaires, qui luy feirent place, et le receurent entre eulx.

Flaminius, ambassadeur auprès du roi Prusias, cause la mort d'Annibal, retiré en Bithynie.

Mais pour retourner à Titus, son ambition et la convoitise d'honneur qu'il avoit de nature, feut bien estimée tant qu'elle eut matiere idoine pour s'exercer ès guerres, dont nous avons par cy devant parlé : car encores depuis son consulat, il feut tribun militaire de sa propre volonté, sans que personne l'en pressast : mais quand son aage commença à decliner, et qu'il eut desisté, comme estant hors de saison, de plus prochasser ny exercer charge publicque, alors descouvrit-on esvidemment qu'il estoit ambitieux oultre mesure, de se laisser maistriser à ceste passion de jeunesse au decours de sa vieillesse, qui n'estoit plus apte ny propre aux actions : car il me semble que ce feut la seule cause qui l'incita à procurer la mort d'Hannibal, ce qui luy apporta la mal-veuillance, et le meit en maul-

vaise opinion de plusieurs : pource que Hannibal s'en estant fuy de son païs, se retira premierement devers le roy Antiochus, lequel après la bataille qu'il perdit en la Phrygie, se contenta fort bien que les Romains luy octroyassent la paix à telles conditions qu'ils voulurent, parquoy Hannibal s'enfuyt encores d'avecques luy, et après avoir longuement esté errant çà et là, finalement s'arresta au royaulme de la Bithynie auprès du roy Prusias, au sçeu et à la veuë de tous les Romains, qui ne s'en soucioyent plus, pource qu'il estoit vieil et cassé, sans force ne puissance auscune, comme un homme que la fortune avoit de tout poinct ruiné et foulé aux pieds.

Mais Titus estant envoyé, par le senat, ambassadeur à ce roy Prusias pour quelque austre affaire, trouva Hannibal qui faisoit sa residence en Bithynie, et feut marry de le veoir vivre, tellement que combien que Prusias luy feit de très-grandes prieres qu'il voulust avoir pitié de ce pauvre vieillard son familier, qui s'estoit venu jecter comme en franchise entre ses bras, jamais ne le voulut laisser vivre. Or avoit Hannibal long-temps auparavant eu un oracle touchant sa mort, lequel estoit de telle substance,

> Terre Libyque engloutira le corps
> De Hannibal, quand l'ame en sera hors.

Si pensa que cela s'entendit de la Libye, c'est-à-dire de l'Africque, comme s'il eust deu achever

ses jours en Africque pour estre inhumé à Carthage. Mais il y a en la Bithynie une certaine contrée sabloneuse près de la mer, en laquelle est une petite bourgade qui s'appelle Libyssa, là où Hannibal faisoit sa demoure ordinaire: en se deffiant tousiours de la pusillanimité de Prusias, et redoubtant la haine des Romains, il avoit faict long-temps devant caver soubz terre sept mines et issues secrettes, lesquelles respondoyent toutes au lieu où il se tenoit, et alloyent sortir les unes çà, les austres là, assez loing de son logis, sans que l'on apperçeust rien par dehors.

Mort d'Annibal.

Quand doncques il feut adverty lors du commandement que Titus avoit faict à Prusias de le luy livrer entre ses mains, il essaya de se saulver par ses mines, mais il trouva que par tout il y avoit aux issues des guardes de par le roy, et resolut adoncques de se faire mourir luy-mesme. Si disent auscuns qu'il entortilla quelque linge à l'entour de son col, et puis commanda à un sien serviteur qu'il luy meist le genouil sur la fesse, et qu'en poisant dessuz il tirast par derriere le linge de toute sa force en luy renversant le col, et le pressant jusques à ce qu'il luy feist rendre l'ame: les austres disent qu'il beut du sang de taureau comme paravant avoyent faict Midas et Themistocles. Mais Livius escript qu'il avoit du poison qu'il guardoit pour une telle occasion, et l'ayant destrempé dedans une couppe, en la tenant en sa main, il dict avant que le

boire, *or suz, deslibvrons le peuple Romain de ce grand soucy, puis qu'ainsy est qu'il luy greve, et luy semble trop long d'attendre la mort naturelle de ce pauvre vieillard que tant il hayt, combien que Titus n'en rapportera ja victoire qui luy soit gueres honnorable ny digne des anciens Romains, lesquels feirent advertir leur ennemy Pyrrhus lors qu'il leur faisoit la guerre, et avoit ja guaigné des batailles sur eulx, qu'il se guardast du poison qu'on luy avoit appareillé.*

Flaminius blâmé de cette cruauté, qu'on opposoit à la clémence de Scipio.

Telle feut la fin de Hannibal ainsy que l'on trouve par escript, dont la nouvelle estant venue au senat à Rome, il y eut plusieurs à qui Titus sembla par trop importun et trop cruel, d'avoir ainsy faict mourir Hannibal lors que l'aage l'avoit de tout poinct matté, ne plus ne moins qu'un oiseau à qui toutes les plumes et tout le pennage sont tombez de vieillesse : de tant plus mesmement qu'il n'y avoit occasion quelconque qui le pressast de ce faire, sinon une convoitise de gloire, affin que par les chronicques il feust nommé cause et auteur de la mort de Hannibal. Et au contraire de tant plus en louoyent et estimoyent-ils la clemence et la magnanimité de Scipio, lequel l'ayant deffaict en bataille dedans le païs d'Africque, lors qu'il estoit encores redoubtable, et qu'il n'avoit jamais esté vaincu, ne le feit point chasser hors de son païs, ny ne le demanda point aux Carthaginois, ains et devant la bataille quand il parlementa avecques luy d'appoinctement, il luy

toucha gracieusement en la main, et après la bataille ès conditions de paix qu'il donna aux vaincus, jamais ne meit rien en avant au prejudice de sa personne, ny ne luy courut suz en sa calamité.

Et dict-on que depuis ils se rencontrerent une austre fois ensemble dedans la ville d'Ephese, là où ainsy qu'ils se promeinoyent, Hannibal premierement se meit au plus honnorable lieu, ce que Scipio endura patiemment, et ne laissa pas pour cela de se promeiner, sans monstrer auscun semblant d'en estre marry, puis en devisant de plusieurs choses, ils tomberent en propos des anciens capitaines, et Hannibal prononça et donna sa sentence, qu'Alexandre *le Grand* avoit esté le plus grand et le plus excellent de tous les austres, Pyrrhus le second, et luy le troisiesme, et qu'adoncques Scipio en se sousbriant tout doulcement luy demanda, et que dirois-tu doncques, si je ne t'eusse point vaincu? *Je me mettrois*, respondict Hannibal, *non point au troisiesme lieu, mais au premier, par dessuz tous les capitaines qui feurent oncques.* Ainsy plusieurs louants ces beaulx dicts et faicts de Scipio, blasmoyent grandement Titus, de ce qu'il avoit, par maniere de parler, mis les mains sur le mort d'austruy.

Au contraire aussy y en avoit-il d'austres qui trouvoyent bon ce qu'il en avoit faict, disants que Hannibal tant comme il eust vescu, estoit un feu pour l'empire Romain, qui n'avoit besoing que de quelqu'un qui le soufflast, et que

tant comme il avoit esté en la force et vigueur de son aage, ce n'avoit point esté sa main ny son corps qui avoyent donné tant d'affaires aux Romains, mais son bon sens et sa suffisance en l'art de la guerre, avecques une haine qu'il avoit enracinée en son cœur, et une rancune envieillie à l'encontre des Romains, ce que la vieillesse n'oste ny ne diminue auscunement: car la nature et la qualité des mœurs demoure tousiours, mais la fortune ne dure pas tousiours une, ains se va changeant, et en se changeant incite par esperance à nous courir suz ceulx qui tousiours nous font la guerre de volonté, d'austant qu'ils nous haïssent en leur cœur.

Les choses qu'on a depuis veuës advenir font grande foy aux raisons qu'on allegue à ce propos à la descharge de Titus. Car d'un costé Aristonicus, fils de la fille d'un musicien, joueur de cithre, pour la renommée d'Eumenes, duquel il estoit bastard, emplit toute l'Asie de guerres et de rebellions de peuples qui se soubsleiverent en sa faveur, et d'austre costé Mithridates, après tant de pertes qu'il avoit faictes encontre Sylla et contre Fimbria, et après tant de ses armées desconfites, et, tant de ses capitaines morts en bataille, se remit suz et se refeit encores grand et puissant, tant par mer que par terre, contre Lucullus. Et certes Hannibal n'estoit ja plus au bas que feut Caius Marius : car il avoit un roy amy, qui luy donnoit au moins estat pour s'entretenir luy et

sa maison, et si avoit superintendance sur les navires, la chevalerie et les gents de guerre de ce roy, là où Marius alloit errant et mendiant sa vie par le païs d'Africque, de sorte que ses ennemys qui estoyent à Rome se mocquoyent de luy, lesquels neantmoins tantost après se prosternerent devant luy, quand ils se veirent fouetter, meurtrir et tuer dedans Rome mesme, par son commandement.

Ainsy n'y a-il rien que l'on puisse dire asseuréement ou petit ou grand, pour l'incertitude de l'advenir, attendu qu'il n'y a austre fin de changement et de mutation en l'homme que celle de l'estre. Encores y en a-il qui disent que Titus ne feit pas cest acte seul ny de sa propre aucthorité, mais qu'il feut envoyé ambassadeur avecques Lucius Scipio, non pour austre chose, que pour faire mourir Hannibal en quelque sorte que ce feust. Au reste nous n'avons point trouvé que Titus ayt faict austre chose digne de memoire ny en paix ny en guerre depuis ceste ambassade : car il mourut de mort naturelle paisiblement en sa maison.

Flaminius meurt paisiblement dans son lit.

Fin de la Vie de Titus Quintius Flaminius.

COMPARAISON
DE PHILOPŒMEN
AVEC TITUS QUINTIUS FLAMINIUS.

PARQUOY il est temps maintenant que nous venions à les comparer. Quant est doncques à la grandeur des bien-faicts envers la nation Grecque, non seulement il ne faust pas accomparer Philopœmen à Titus, mais ny les austres anciens beaucoup plus grands personnages et plus excellents capitaines que luy : car tous ces anciens là presque, estants Grecs, ont faict la guerre à d'austres Grecs, et Titus n'estant point Grec a combattu pour les Grecs. Et lors que Philopœmen, n'ayant moyen de secourir ses pauvres citoyens travaillez et affligez de guerre, s'en alla en Candie, Titus ayant deffaict en bataille le roy de Macedoine, Philippus, affranchit et remeit en liberté tous les peuples et toutes les villes d'icelle qui paravant estoyent en servitude. Et si l'on veult examiner de près les batailles de l'un et de l'austre, l'on trouvera que Philopœmen estant capitaine des Achæiens a faict mourir plus de Grecs, que Titus n'a de Macedoniens en combattant contre eulx pour la liberté des Grecs. Et quant aux imperfections, l'un estoit ambitieux, et l'austre opiniâtre : l'un estoit prompt et soubdain à se courroucer, l'austre difficile à appaiser.

Car Titus laissa au roy Philippus son royaulme, et la dignité royale, après l'avoir vaincu, et usa de grande benignité envers les Ætoliens : là où Philopœmen par un despit osta à son propre pays, et à la ville de sa naissance, les bourgs et villages, qui de tout temps estoyent ses vassaulx et contribuables. Davantage Titus demouroit fermement amy de ceulx à qui il avoit une fois faict plaisir, et Philopœmen par une cholere estoit prest à oster ce qu'il avoit donné, et à deffaire le plaisir qu'il avoit une fois faict. Car ayant faict beaucoup de bien à ceulx de Lacedæmone, depuis il rasa les murs de leur ville, destruisit et guasta tout leur plat

pais,

païs, et finalement renversa toute la forme de leur gouvernement. Et si semble que par la temerité de sa cholere il feut luy-mesme cause de sa propre mort, pour s'estre trop hasté d'aller, avant qu'il en feust temps, courir suz à ceulx de Messine : non pas comme Titus, qui conduisit tousiours ses affaires par grand sens, et tousjours visa au plus seur.

Mais si nous reguardons au nombre et à la pluralité des batailles et des victoires, la guerre que feit Titus à l'encontre de Philippus feut achevée en deux batailles seulement : là où Philopœmen en infinies batailles et rencontres où il a tousiours eu du meilleur, ne laissa jamais en doubte que sa suffisance ne luy eust plus aidé à guaigner la victoire, que la faveur de fortune. Qui plus est, Titus acquit honneur par le moyen de la puissance de Rome lors qu'elle estoit en sa fleur, et Philopœmen se feit renommer par ses faicts lors que la Grece commençoit à decliner et decheoir : de sorte que les effects de l'un sont communs à tous les Romains, et ceulx de l'austre propres à luy seul : pource que Titus se trouva chef de bons et vaillants combattants, lesquels il n'avoit pas faicts tels : et Philopœmen ayant esté esleu capitaine, rendit ses gents bons combattants et bien agguerris qui ne l'estoyent pas auparavant. Et quant à ce que Philopœmen eut tousiours la guerre contre les Grecs, il est bien vray que ce ne luy feut pas heur, mais bien feut-ce une preuve certaine de sa valeur. Car là où toutes austres choses sont semblables et esguales, il faust juger que ceulx qui vainquent ont plus de vertu.

Or est-il que Philopœmen faisant la guerre aux plus belliqueuses nations de la Grece, c'est à savoir aux Candiots et aux Lacedæmoniens, en a vaincu les plus fins par ruse et cautelle, et les plus vaillants par prouësse et hardiesse. Davantage Titus vainquit en mettant seulement en œuvre ce qui estoit desia trouvé, estably et ordonné, c'est à savoir la discipline militaire, et la maniere de ranger une armée en bataille, à laquelle ses

gens estoyent ja de longue main tous duicts ; là où Philopœmen apporta et introduisit l'un et l'austre en son païs, et remua tout l'ordre qu'ils avoyent paravant accoustumé de tenir : tellement que ce qui est le principal pour guaigner une bataille, feut trouvé tout de nouveau et introduict par l'un en lieu où il n'estoit point auparavant, et seulement employé par l'austre, qui s'en sçeut bien ayder l'ayant trouvé tout prest.

Au demourant quant aux actes de prouësse faicts de leur main propre, on en peust alleguer plusieurs beaulx et grands de Philopœmen, et de Titus pas un : ains au contraire y eut un Ætolien nommé Archedemus, qui se mocquant de luy un jour, luy reprocha que le jour de la bataille, pendant qu'il couroit l'espée au poing, la part où il voyoit que les Macedoniens combattoyent et faisoyent teste, Titus tendoit les mains joinctes au ciel, et s'amusoit à faire prieres aux dieux sans se bouger, lors qu'il estoit heure de combattre à bon escient. Qui plus est, tous les beaulx faicts que feit oncques Titus, feurent tousiours en estat de consul ou de lieutenant, ou comment que ce soit, en magistrat : là où Philopœmen se monstra aux Achæiens, non moins vertueux ny de moindre execution estant homme privé qu'estant capitaine : car estant capitaine il chassa Nabis hors de Messine, et deslibvra les Messeniens de servitude : et estant homme privé, il ferma les portes de la ville de Sparte au visage de Diophanes, capitaine des Achæiens et de Titus, les guardant d'y entrer, en quoy faisant il saulva la ville d'estre saccagée.

Par ainsy estant né pour commander, il ne sçavoit pas seulement commander selon les loyx, ains aux loyx mesmes quand il en estoit besoing, et que le bien public le requeroit, car lors il n'attendoit pas que ceulx qu'il debvoit gouverner luy donnassent aucthorité de commander, ains la prenoit de luy-mesme, et usoit d'eulx quand il en estoit temps, estimant que celuy qui entendoit mieulx qu'eulx ce qu'il falloit qu'ils feissent, estoit plus veritablement leur capitaine que celuy qui estoit

esleu par eulx. Parquoy bien sont à loüer les actes de clemence et de benignité que Titus feit envers les Grecs, mais encores plus ceulx de hardiesse et de magnanimité que Philopœmen feit envers les Romains ; car il est bien plus aysé de faire plaisir et gratifier aux plus foibles, qu'il n'est pas de nuire et de resister aux plus puissants. Puis doncques qu'après les avoir ainsy examinez et conferez l'un avecques l'austre, il est mal-aysé à discerner entierement ce qu'il y a de difference entr'eulx, à l'advanture ne sera-ce point trop mal arbitré ny jugé, si nous donnons au Grec la couronne de l'art militaire, et la louange de bon capitaine, et au Romain celle de clemence, de justice et de bonté.

Il est plus aise d'obliger les foibles que de nuire et de résister aux plus puissans.

Fin de la Comparaison de Philopœmen avec Titus Quintius Flaminius.

PYRRHUS.

Origine de Pyrrhus.

ON trouve par escript, que depuis le déluge le premier roy des Thesprotiens et des Molossiens, feut Phaeton, l'un de ceulx qui, avecques Pelasgus, vindrent en la province d'Epire; mais quelques austres veulent dire que Deucalion et sa femme Pyrra, après avoir ædifié et fondé le temple de Dodone au païs des Molossiens, s'y arresterent. Comment que ce soit, long-temps depuis Neoptolemus, fils d'Achilles, y ameinant grand peuple quand et luy, conquit le païs, et laissa après luy une succession de roys, qui de son nom feurent appellez *les Pyrrhides*, à cause que dès son enfance il avoit esté surnommé *Pyrrhus*, qui vault austant à dire comme roux; et l'un de ses enfants legitimes, qu'il eut de Lanassa, fille de Cleodes, fils de Hyllus, feut aussy nommé par luy Pyrrhus.

C'est la cause pour laquelle Achilles est honnoré et reveré en Epire comme un dieu, y estant appellé *Aspetos* (c'est-à-dire le très-grand) en language du païs : mais après les premiers roys descendants de celle race, ceulx du milieu devindrent Barbares, de sorte qu'il n'est point de memoire d'eulx ny de leur puissance, jusques à un nommé Tharrytas, lequel, ayant le premier poly les villes de son païs, et orné de lettres grecques, loyx et coustumes civiles, en rendit son nom cogneu à la posterité. Ce Tharrytas laissa un fils qui eut nom Alcetas, d'Alcetas nasquit Arymbas, d'Arymbas et de

Troyade sa femme sortit Æacides, qui espousa Phthia, fille de Menon, Thessalien, qui feut homme fort renommé du temps de la guerre qu'on surnomme *Lamiague*, et qui y eut plus d'aucthorité que nul austre des confederez après Leosthenes. Cestuy Æacides eurst de sa femme Phthia deux filles, Deidamia et Troyade, et un fils, qui feut Pyrrhus : mais de son temps les Molossiens se mutinerent, et le chasserent de son royaulme, lequel ils meirent entre les mains des enfants de Neoptolemus.

Maniere dont il fut sauvé des mains de ses ennemis etant à la mamelle.

Au moyen de quoy les amys d'Æacides, que l'on peust prendre au corps, feurent tous mis à mort ; mais Androclides et Angelus desrobberent Pyrrhus, qui estoit encores enfant de mammelle, que les ennemys cherchoyent par-tout pour le faire mourir, et s'enfuyrent à tout, traisnants avecques eulx peu de serviteurs, et les femmes qui estoyent necessaires pour traicter l'enfant, et luy donner à teter ; à l'occasion de quoy leur fuite estoit fort empeschée, et ne pouvoyent pas faire grand chemin, de sorte qu'ils feurent facilement atteincts par ceulx qui les poursuivoyent, et lors ils meirent l'enfant entre les mains d'Androclion, Hippias et Neander, trois jeunes hommes forts et dispos, desquels ils se fioyent, et leur commanderent qu'ils s'en courussent le plus roide qu'ils pourroyent vers une ville du royaulme de Macedoine, qui s'appelle Megares, et eulx cependant, partie en priant et partie en combattant, arresterent les poursuivants jusques au

soir. Et les ayants à la fin faict retirer à toute peine, ils s'en coururent après ceulx qui portoyent Pyrrhus, lesquels ils trouverent qu'il estoit ja soleil couché ; et là, cuidants estre arrivez au but desiré de leur esperance, ils s'en trouverent bien loing, pource qu'ils rencontrerent la riviere qui court au long des murailles de la ville, si aspre et si roide, qu'elle leur faisoit frayeur à veoir : et quand ils sonderent le gué, ils trouverent qu'il estoit impossible de la guayer, tant elle estoit trouble et enflée de quelque ravage de pluyes qui estoyent survenues, avecques ce que l'obscurité de la nuict rendoit toutes choses encores plus effroyables.

Si ne feurent pas d'advis ceulx qui portoyent l'enfant d'essayer à le passer eulx seuls, ny les femmes aussy qui le nourrissoyent ; et oyants sur l'austre bord de la riviere quelques gents du païs, les prierent et supplierent au nom des dieux, qu'ils leur voulussent ayder à passer cest enfant, en leur monstrant de loing Pyrrhus : mais ces gents ne les entendoyent point, pour le grand bruict que faisoit le cours de la riviere, et demourerent long-temps en ce poinct, les uns à crier, les austres à prester l'aureille, sans pouvoir rien entendre, jusqu'à ce qu'il y eust quelqu'un de la compaignie qui s'advisa d'arracher de l'escorce d'un chesne, sur laquelle il escripvit avecques l'ardillon d'une boucle la fortune et necessité de l'enfant, puis entortilla l'escorce à l'entour d'une pierre pour luy donner poids, affin de la pouvoir lancer, et ainsy

la jecta de l'austre costé de la riviere : les austres disent qu'il picqua l'escorce au bout d'un javelot qu'il darda. Ceulx qui estoyent sur l'austre rive, ayants leu l'escripture de l'escorce, et par icelle entendu le dangier pressant auquel estoit l'enfant, coupperent soubdainement à la plus grande diligence qu'ils peurent, des arbres qu'ils lierent ensemble, et ainsy traverserent la riviere. Celuy qui passa le premier, d'advanture se nommoit Achilles, lequel print l'enfant et le passa : les austres passerent semblablement les austres, selon qu'ils se rencontrerent.

Pyrrhus est élevé dans la cour de Glaucias, roi d'Esclavonie.

Ainsy, s'estants saulvez et eschappez des mains de ceulx qui les poursuivoyent, ils feirent tant par leurs journées, qu'ils arriverent devers Glaucias, le roy d'Esclavonie, lequel ils trouverent en sa maison, assis auprès de sa femme : si meirent l'enfant à terre au milieu de la place, devant luy.

Le roy demoura longuement pensif, sans mot dire, consultant en soy-mesme ce qu'il en debvoit faire, pource qu'il redoubtoit Cassander, qui estoit mortel ennemy d'Æacides. Et cependant l'enfant Pyrrhus se traisnant de luy-mesme à quatre pieds, print le bout de la robbe du roy avecques ses mains, et feit tant qu'il se leiva sur ses pieds contre les genoux du roy ; ce qui l'esmeut à rire du commencement, et puis après à pitié, pource qu'il sembloit un suppliant qui se feust venu jecter entre ses bras en franchise. Les austres disent que ce ne feut

pas à Glaucias qu'il s'addressa, ains à l'autel des dieux domesticques, au long duquel il se leiva et l'embrassa de ses deux bras : ce que Glaucias estimant estre faict par expresse ordonnance divine, consigna sur l'heure mesme l'enfant entre les mains de sa femme, et luy commanda de le faire nourrir avecques les siens. Peu de temps après, ses ennemys le luy envoyerent demander ; et qui plus est, Cassander luy feit offrir deux cent talents pour le luy livrer entre ses mains : ce qu'il ne voulut oncques faire, ains au contraire, si-tost qu'il feut arrivé au douziesme an de son aage, le remeina avecques une armée en Epire, et l'en establit roy.

Six vingt mille écus.

A l'âge de douze ans il est ramené en Epire, où il est nommé roi.

Or avoit Pyrrhus au visage une majesté royale, laquelle tenoit plus du terrible que du venerable, et si n'avoit point en la machoire de dessuz les dents distinguées l'une de l'austre, ains estoit un os continuel, marqué seulement un peu par dessuz de petites coches, aux endroicts où les dents debvoyent estre divisées ; et avoit-on opinion qu'il guerissoit ceulx qui estoyent malades de la rate, en sacrifiant un cocq blanc, et touchant avecques son pied droict, tout doulcement, à l'endroict de la rate, le flanc gauche des malades, couchez à la renverse ; et n'y avoit si pauvre, si basse ne si vile personne qui le requist de ce remede, à qui il ne l'octroyast, prenant le cocq qu'il avoit sacrifié pour son salaire, et luy en estoit le present très-agreable. L'on dict que le gros orteil de son pied droict avoit quelque vertu divine,

Pyrrhus avoit l'air noble, mais plus terrible que vénérable.

divine, de sorte qu'après sa mort, quand on brusla le corps, tout le reste ayant esté consumé et reduict en cendres par le feu, on trouva ledict orteil tout entier, sans avoir esté en rien offensé : mais quant à cela, nous en escrirons cy-après.

Pendant un voyage qu'il fait on le prive de son royaume, il se retire auprès de Demetrius.

Au reste, comme il feut arrivé à son dix-septiesme an, cuidant desormais estre bien asseuré en la possession de son royaulme, il luy advint de faire un voyage en Esclavonie, aux nopces de l'un des enfants de Glaucias, avecques lequel il avoit esté nourry, et si-tost qu'il eut le dos tourné, les Molossiens se rebellerent derechef contre luy, chasserent ses serviteurs et amys, pillerent tous ses biens, et se rendirent à son adversaire, Neoptolemus. Parquoy Pyrrhus, ayant ainsy perdu son estat, et se voyant delaissé de tout le monde, se retira devers Demetrius, fils d'Antigonus, qui avoit espousé sa sœur Deidamia, laquelle estant encores petite garse, avoit esté accordée à Alexandre, fils d'Alexande *le Grand* et de Roxane, et l'appelloit-on sa femme : mais toute ceste race-là ayant esté malheureusement esteincte, Demetrius l'espousa depuis, quand elle feut en aage de marier. Et en celle grosse bataille qui feut donnée près la ville de Hipse, là où tous les roys combattirent, Pyrrhus, encores qu'il feust bien jeune, y estant en personne à l'entour de Demetrius, tourna en fuite ceulx qui se trouverent en teste devant luy, et y feut renommé pour l'un des meilleurs com-

Il lui rend de grands services, malgré sa jeunesse.

battants. Qui plus est, après que Demetrius eut perdu la bataille, il ne l'abandonna point, ains luy guarda fidelement les villes de la Grece qu'il luy meit entre mains.

Pyrrhus va en Egypte, où il épouse la fille de la reine.

Et depuis, ayant esté accord traicté entre Demetrius et Ptolomæus, il alla pour luy en ostage au royaulme d'Ægypte, là où il feit cognoistre à Ptolomæus, tant à la chasse qu'à tous austres exercices de sa personne, qu'il estoit fort et roide, et patient de labeur. Au reste, voyant que Berenice, entre les femmes de Ptolomæus, estoit celle qui avoit plus de credit envers son mary, comme celle qui estoit aussy la plus honneste et la plus sage, il se meit à luy faire la cour plus qu'à nulle des austres : car il estoit homme qui se sçavoit fort bien humilier envers les grands, dont il pouvoit tirer du prouffit, et s'insinuer en leur bonne grace ; comme aussy estoit-il grand mespriseur de ceulx qui estoyent au-dessoubz de luy. Et au demourant, estant honneste et bien conditionné en ses mœurs, il feut preféré à plusieurs austres jeunes princes pour estre mary d'Antigone, fille de la royne Berenice, qu'elle avoit euë de Philippus avant qu'elle feust mariée à Ptolomæus : et depuis ceste alliance de mariage, estant de plus en plus estimé et favorisé, par le moyen d'Antigone, laquelle se monstra bonne et vertueuse envers luy, il feit tant à la fin, qu'il eut gents et argent pour s'en retourner au royaulme d'Epire, et le reconquerir. Si y feut bien receuilly du peuple,

Il retourne dans l'Epire, où il traite avec Neoptolemus.

pour la haine qu'il portoit à Neoptolemus, à cause qu'il traictoit ses subjects durement et violentement.

Ce neantmoins, Pyrrhus craignant qu'il ne se retirast devers quelqu'un des austres roys, pour en avoir secours contre luy, il aima mieulx appoincter avecques luy; et feut accordé entre eulx qu'ils seroyent tous deux ensemble roys d'Epire. Mais par traict de temps, il y eut de leurs gents qui, secrettement, les irriterent et les meirent en deffiance l'un de l'austre, dont la principale cause et celle qui plus irrita Pyrrhus, à ce que l'on dict, eut telle origine. Les roys d'Epire avoyent accoustumé, de toute ancienneté, après un solemnel sacrifice faict à Jupiter Martial, en un lieu de la province Molosside, qui s'appelle Passaron, de recepvoir et prester aussy le serment aux Epirotes; à sçavoir, les roys, qu'ils regneroyent bien et deuëment selon les loyx, statuts et ordonnances du païs, et les subjects, reciprocquement, qu'ils les deffendroyent et maintiendroyent en leur royaulme, selon les loyx aussy. Ceste ceremonie feut faicte presents les deux roys, qui s'entrevirent avecques leurs amys, et se feirent plusieurs presents l'un à l'austre.

A ceste entreveuë se trouva Gelon, l'un des plus fideles serviteurs et affectionnez amys de Neoptolemus, lequel, oultre plusieurs austres honneurs et semblants d'amitié qu'il feit à Pyrrhus, luy donna deux paires de bœufs à

labourer, lesquels Myrtilus, un des eschansons de Pyrrhus, qui d'adventure se rencontra là, luy demanda en don : mais Pyrrhus les luy refusa, et les donna à un austre ; de quoy Myrtilus feut fort marry ; et Gelon, qui s'en apperceut bien, le convia d'aller soupper avecques luy. Auscuns veulent dire davantage, qu'il abusa charnellement de luy, pource qu'il estoit beau et jeune ; et après soupper, commencea à le semondre de prendre party avecques Neoptolemus, et d'empoisonner Pyrrhus. Myrtilus feit semblant de vouloir entendre à ceste semonce, et d'en estre content ; mais cependant il alla descouvrir le tout à son maistre, par le commandement duquel il feit encores parler à Gelon, sur ceste practicque, Alexicrates, premier eschanson de Pyrrhus, comme pour estre consentant et participant de ceste entreprinse : ce que Pyrrhus faisoit pour avoir plusieurs tesmoings, par lesquels il peust averer et prouver l'empoisonnement qu'on machinoit à l'encontre de luy.

Ainsy estant Gelon abusé, et Neoptolemus aussy avecques luy, cuidant l'un et l'austre que la trame de leur conspiration feust bien acheminée, Neoptolemus en feut si ayse qu'il ne la peust contenir en soy, de joye qu'il en avoit, ains s'en descouvrit à quelques-uns de ses amys. Et un jour estant allé passer son temps chez sa sœur, il ne se peust tenir d'en babiller avecques elle, pensant n'estre entendu de personne que d'elle, pource qu'il n'y avoit

ame près d'eulx, sinon Phænareta, femme d'un nommé Samon, qui estoit le superintendant des troupeaux de bestail du roy, encores estoit-elle couchée sur un petit lict et tournée devers la muraille, de maniere qu'il sembloit qu'elle dormist; mais ayant ouy le tout, sans que les austres s'en doubtassent, le lendemain elle s'en alla devers la femme de Pyrrhus, Antigone, et luy conta au long tout ce qu'elle avoit ouy que Neoptolemus disoit à sa sœur.

Pyrrhus fait mourir Neoptolemus, accusé de quelques conspirations.

Ce que Pyrrhus ayant entendu, ne feit pas semblant de rien sur l'heure : mais ayant faict un sacrifice aux dieux, il convia Neoptolemus à venir soupper en son logis avecques luy, là où il le tua, estant bien adverty de la bonne volonté que luy portoyent les premiers et principaulx personnages du royaulme, qui l'enhortoyent de se depescher de Neoptolemus, et ne se contenter pas de n'avoir qu'une portion de l'Epire seulement, ains de suivre l'inclination de sa nature, laquelle l'avoit faict naistre à plus grandes choses : à ceste cause estant encores ceste suspicion survenue, il prevint Neoptolemus, et le feit mourir le premier. Au demourant, se soubvenant des plaisirs qu'il avoit reçeus de Ptolomæus et de Berenice, il nomma le premier fils qui luy nasquit de sa femme Antigone Ptolomæus, et ayant fondé une ville dedans la presque-isle de l'Epire, il la nomma *Berenicide*.

Pyrrhus entreprend sur la Macedoine, il en occupe une partie.

Cela faict, en discourant de plusieurs grandes entreprinses qu'il mettoit en son

entendement, et plus encores en son esperance, il proposa en luy-mesme d'entendre premierement à guaigner ce qui estoit le plus près de luy, et trouva moyen d'anchrer dedans les affaires de Macedoine par un tel moyen. Le fils aisné de Cassander, nommé Antipater, feit mourir sa propre mere Thessalonice, et chassa du païs son frere Alexandre, lequel envoya devers Demetrius pour en avoir du secours, et appella semblablement Pyrrhus à son ayde. Demetrius se trouvant empesché à austres affaires n'y peust pas aller si promptement, et Pyrrhus y estant arrivé, demanda pour son salaire la ville de Nymphæa avecques toute la coste maritime de la Macedoine, et oultre cela encores des terres qui n'estoyent point de l'ancien patrimoine des roys de Macedoine, ains y avoyent esté adjoustées par armes l'Ambracie, l'Acarnanie et l'Amphilochie ; ce que le jeune roy Alexandre luy ayant abandonné il s'en saisit très-bien, en mettant de bonnes guarnisons dedans les places en son propre nom, et conquerant le reste de la Macedoine au nom d'Alexandre, pressoit de près son frere Antipater.

Cependant le roy Lysimachus desiroit bien secourir par armes Antipater; mais estant empesché en austres affaires, il n'en avoit pas le moyen, et sçachant bien que Pyrrhus recognoissant les bienfaicts qu'il avoit reçeus de Ptolomæus, ne luy refuseroit jamais rien, il s'advisa de luy escrire des lettres feinctes soubz

le nom de Ptolomæus, comme s'il luy eust bien instamment prié et commandé qu'il se desportast de celle guerre qu'il faisoit à Antipater, en prenant de luy pour les frais qu'il pourroit avoir faicts la somme de trois cent talents. Pyrrhus ouvrant les lettres cogneut incontinent que c'estoit une ruse et tromperie de Lysimachus, pource que la salutation ordinaire que Ptolomæus souloit mettre au commencement de ses lettres quand il luy escripvoit, n'y estoit point: *A mon fils Pyrrhus, salut:* ains y avoit, *le roy Ptolomæus au roy Pyrrhus, salut.* Si dict sur l'heure que Lysimachus estoit un meschant, et neantmoins depuis feit paix avecques Antipater, et se trouverent ensemble à jour assigné, pour jurer sur les sacrifices les articles de leur appoinctement. L'on ameina trois hosties pour immoler, un bouc, un taureau et un belier, desquels le belier tomba tout roide mort luy-mesme avant qu'on luy touchast, dequoy les austres assistants ne feirent que rire; mais il y eut un devin, nommé Theodorus, qui dissuada à Pyrrhus de jurer, disant que ce signe des dieux menaçoit l'un des trois roys de mort soubdaine: ainsy se despartit Pyrrhus de ceste paix.

Cent quatre-vingt mille écus.

Au reste estants ja les affaires d'Alexandre composées, Demetrius neantmoins arriva devers luy, et cogneut bien incontinent à son arrivée qu'Alexandre n'avoit plus besoing de son secours, et qu'il luy faisoit paour. Si n'eurent pas

Demétrius entre en Macedoine, où il tue le roi Alexandre.

esté gueres de jours ensemble qu'ils entrerent en deffiance l'un de l'austre, et commencerent à espier tous moyens de se surprendre l'un l'austre; mais Demetrius embrassant la premiere occasion qui s'en presenta, guaigna le devant et tua Alexandre, qui n'estoit encores qu'un jeune homme, au lieu duquel il se feit desclarer roy de Macedoine. Or avoit-il ja dès auparavant quelques querelles à l'encontre de Pyrrhus, à cause qu'il luy avoit couru le païs de Thessalie, et oultre cela la convoitise de plus avoir, qui est le vice ordinaire des princes et grands seigneurs, faisoit que pour estre si proches voisins ils s'entre-craignoyent et se deffioyent l'un de l'austre, encores plus mesmement après la mort de Deidamia; mais quand ils eurent occupé chascun partie de la Macedoine, et qu'ils eurent à despartir une mesme chose entr'eulx, adoncques feut bien plus grande la matiere et occasion de leur different.

Querelle entre Pyrrhus et Demetrius.

Au moyen dequoy, Demetrius s'en alla avecques armée courir suz aux Ætoliens, et ayant conquis le païs, y laissa son lieutenant Pantauchus avecques grosse puissance; et luy cependant en personne marcha à l'encontre de Pyrrhus, et Pyrrhus de l'austre part contre luy. Ils faillirent à s'entre-rencontrer, et tirant oultre Demetrius d'un costé entra dedans le royaulme d'Epire, dont il emmeina grand butin, et Pyrrhus de l'austre costé penetrant jusques-là où estoit Pantauchus, luy donna la bataille, de laquelle la meslée feut fort aspre entre les souldards

dards d'une part et d'austre, mais encores plus entre les deux chefs ; car sans point de doubte Pantauchus estoit le plus hardy capitaine, le plus robuste de sa personne, le plus adroict aux armes qu'eust Demetrius. Au moyen dequoy se fiant en sa force et en son courage, il alloit appellant Pyrrhus au combat d'homme à homme ; et Pyrrhus de l'austre costé, ne cedant à nul des roys en proüesse ny en desir de se faire honneur, comme celuy qui se vouloit approprier la gloire d'Achilles, plus par imitation de sa vertu que pour estre issu de son sang, passa à travers la bataille jusques au premier rang pour s'attacher à Pantauchus : si s'entre-chargerent à coups de javelines premierement, puis en se joignant de plus près, combattirent à coups d'espée, non-seulement avecques art, mais aussy avecques force grande, jusques à ce que Pyrrhus y feut bleçé en un lieu, et bleça son ennemy en deux, l'un auprès de la gorge et l'austre en la cuisse, de maniere qu'il luy feit à la fin tourner le dos et l'abbattit en terre : toutesfois il ne le tua pas, pource que soubdain qu'il feut tombé, ses gents le ravirent et l'enleiverent.

Pyrrhus, par sa valeur, est estimé vrai successeur d'Alexandre *le grand*.

Mais les Epirotes, encouragez par la victoire de leur roy et admiration de sa vertu, feirent tel effort qu'ils rompirent à la fin la bataille des gents de pied Macedoniens ; et les ayants tournez en fuite, les poursuivirent si vifvement qu'ils en tuerent un grand nombre, et en prindrent cinq mille prisonniers. Ceste

deffaicte ne remplit pas tant de courroux les cœurs des Macedoniens pour la perte qu'ils en reçeurent, ny de haine à l'encontre de Pyrrhus, comme elle luy apporta de gloire, et donna matiere de parler de son excellente et admirable vertu à ceulx qui l'avoyent veu en besongne, et qui s'estoyent trouvez devant luy en ceste bataille ; car il leur estoit advis qu'ils avoyent apperçeu en luy le visage, la vistesse et le mouvement d'Alexandre *le Grand*, et qu'ils avoyent veu comme une umbre et une representation de la vehemence et de la force et violence dont il combattoit : là où les austres roys ne le contrefaisoyent sinon en habits de pourpre, en nombre de guardes autour de leurs personnes, en une façon de ployer un peu le col et de parler haultainement : et Pyrrhus seul le representoit en exploicts d'armes, et en actes de proüesse.

Excellence de Pyrrhus dans l'art militaire.

Au demourant, quant à sa suffisance en l'art militaire, pour sçavoir dresser bataille, et bien meiner gents à la guerre, on en peust tirer preuve suffisante des libvres qu'il en a escripts. Et oultre ce l'on dict que le roy Antigonus interrogué, qui luy sembloit le plus grand capitaine, respondict, *Pyrrhus, pourveu qu'il vieillisse*, parlant des capitaines de son temps seulement ; mais Hannibal le prononça le premier de tous universellement en experience et suffisance au mestier de la guerre : Scipio, le second, et soy le troisiesme, ainsy que nous avons escript en la vie de Scipio. Aussy sem-

ble-il que Pyrrhus ne feit jamais austre chose en toute sa vie que vacquer et estudier à ceste science, comme à celle qui estoit veritablement royale, sans faire compte de toutes austres sciences gentiles à sçavoir. Auquel propos on recite, que quelque jour en un festin on luy demanda, qui luy sembloit le meilleur jouëur de fleustes de Python ou de Cephesias, et il respondict, *que Polyperchon à son advis estoit le meilleur capitaine :* comme s'il eust voulu dire, que c'estoit la chose seule dont un prince se doibt enquerir, et qu'il doibt apprendre et sçavoir. Il estoit doulx et privé avecques ses familiers et amys, facile à pardonner quand on l'avoit courroucé, et neantmoins ardent et vehement à rendre les plaisirs qu'il avoit reçeups.

Il étoit d'un caractere doux et facile à pardonner.

Ce qui feut cause qu'il porta fort impatiemment la mort d'Æropus, non qu'il ne dist bien qu'il ne luy estoit rien advenu qui ne feust ordinaire à la nature humaine ; mais se reprenant et se blasmant soy-mesme, de ce qu'il avoit tant dilayé et tant differé, qu'à la fin il avoit perdu tout moyen de recognoistre envers luy les plaisirs qu'il en avoit reçeups ; car il est bien vray qu'un argent presté se peust bien rendre aux heritiers de ceulx qui l'ont presté, mais il faict mal à un homme de bonne et droicte nature, quand il ne peust faire sentir la recompense des plaisirs qu'il a reçeups à celuy mesme qui les luy a faicts. Une austre fois comme il estoit en la ville d'Ambracie,

L'homme juste souffre de ne pouvoir temoigner sa reconnoissance des bienfaits qu'il a reçus.

il y eut quelques-uns de ses amys qui luy conseillerent, qu'il chassast de la ville un mesdisant, qui ne cessoit de mal parler de luy : mais il leur respondict, *il vault mieulx qu'en demourant icy il mesdise de nous entre peu de gents, qu'en le chassant de le faire aller çà et là par-tout le monde semer sa mesdisance contre nous.* On luy ameina un jour quelques jeunes hommes, qui en beuvant ensemble avoyent dict tout plein de paroles oultraigeuses de luy, il leur demanda s'il estoit vray qu'il les eussent dictes : *ouy*, respondict l'un, sire, *nous les avons dictes voirement, et en eussions bien dict encores davantage si le vin ne nous eust failly.* Il s'en print à rire et leur pardonna.

De ses femmes et de ses enfans, et comment il les éleva.

Après la mort d'Antigone il espousa plusieurs femmes pour le bien de ses affaires, et pour en estre plus fort d'alliances. Car il espousa la fille d'Autoleon, roy de Pæonie, et Bircenna, fille de Bardillis, roy d'Esclavonie, et Lanassa, fille d'Agatocles, tyran de Syracuse, laquelle luy apporta pour son douaire l'isle de Corfou, que son pere avoit prinse. Si eust de sa premiere femme Antigone un fils qu'il nomma Ptolomæus, de Lanassa un austre qui eut nom Alexandre, et de Bircenna un austre, le plus jeune de tous, qui feut nommé Helenus, lesquels tous, encores que de race et d'inclination de nature ils feussent martiaulx, feurent encores par luy nourris aux armes, et dès leur naissance aguisez et acharnez à cela. Auquel propos on raconte, que l'un d'eulx estant en-

cores jeune enfant luy demanda un jour auquel d'eulx il laisseroit son royaulme, il luy respondict, *à celuy qui aura l'espée la mieulx trenchante.* Cela ressemble proprement à ceste malediction tragicque, dont Œdipus mauldict ses enfants,

> Qu'au fer tranchant facent-ils le partage
> De leur maison et de leur heritage.

tant est mal-sociable, cruelle et bestiale la nature de l'ambition, et la convoitise de dominer.

Pyrrhus attribue aux Epirotes la gloire de ses actions.

Mais après ceste bataille, Pyrrhus s'en retourna en son païs plein de gloire, le cœur hault esleivé, avecques grand contentement de son esprit. Et comme à son retour les Epirotes, ses subjects, le surnommassent *Aigle*, il leur respondict : *si je suis Aigle, c'est par vous que je le suis, car vos armes sont les aisles qui m'ont esleivé.* Peu de temps après estant adverty que Demetrius estoit tombé en une griefve maladie, en très-grand dangier de sa personne, il se jecta soubdainement dedans la Macedoine, comme pour la courir et piller seulement ; mais il s'en fallut bien peu qu'il ne la prist toute, et qu'il ne s'emparast du royaulme entier sans coup frapper ; car il penetra jusques à la ville d'Edessa sans trouver auscune resistance, ains au contraire, plusieurs du païs se rangeoyent volontairement à luy, et se venoyent rendre en son camp. Si teit le dangier mouvoir Demetrius, plus que l'estat et la disposition de sa personne ne portoit, et d'aus-

Il fait des incursions dans la Macedoine.

tre part ses amys, serviteurs et capitaines, en peu de temps ayants mis ensemble bon nombre de gents de guerre, marcherent à toute diligence, et avecques bonne intention de bien faire à l'encontre de Pyrrhus, lequel n'estant venu qu'en equipage de coureur seulement, ne les voulut pas attendre, ains s'enfuyt, et en s'enfuyant perdit une partie de ses gents, pource que les Macedoniens allerent après, et le chargerent par le chemin; mais pour l'avoir ainsy facilement et tost deschassé hors de la Macedoine, Demetrius ne le contemna pas pourtant, ains pretendant à plus haultes entreprinses, et au recouvrement des terres et seigneuries que son pere avoit tenues, avecques une puissance de cent mille combattants, et de cinq cent voiles qu'il meit suz, il ne se voulut pas amuser à faire la guerre à Pyrrhus, ny aussy laisser aux Macedoniens, pendant qu'il seroit absent, un si dangereux voisin, et si malaysé à manier. Au moyen dequoy n'ayant pas loisir de luy faire la guerre, il feit paix et accord avecques luy, affin de pouvoir plus à son ayse courir suz aux austres roys.

Il traite avec Démétrius.

Estant doncques, pour ceste cause, l'appoinctement faict entre eulx, les austres princes et roys commencerent à descouvrir l'intention pour laquelle il faisoit ce grand appareil, et en ayant paour, feirent entendre par lettres et ambassadeurs à Pyrrhus, qu'ils s'esbahissoyent comment il laissoit ainsy eschapper le poinct

de son occasion, en attendant que Demetrius luy feist la guerre à son bon poinct et aisément, et comment, veu qu'il le pouvoit jecter hors de la Macedoine lorsqu'il entreprenoit tant de choses, et estoit empesché ailleurs, il aimoit mieulx attendre à s'attacher à combattre contre luy, pour les autels, temples et sepultures de la Molosside, quand il se seroit ja faict grand et puissant, et qu'il n'auroit plus d'austres affaires, attendu mesmement que, de fresche date, il luy avoit osté l'une de ses femmes, avecques la ville de Corfou. Car Lanassa, se plaignant et estant mal-contente de ce qu'il traictoit mieulx et faisoit plus de compte de ses austres femmes, qui estoyent de nation barbare, que d'elle, s'estoit retirée à Corfou; et voulant estre remariée à quelque roy, avoit appellé Demetrius, sçachant très-bien que c'estoit celuy de tous les roys qui estoit le plus aysé à induire à faire nopces. Demetrius ne faillit pas d'y aller, et l'ayant espousée, meit guarnison dedans sa ville de Corfou. Or ne laisserent pas les austres roys, en escripvant ces advertissements à Pyrrhus, de travailler cependant eulx-mesmes Demetrius, qui dilayoit tousiours, et estoit encores après à dresser son equipage.

Démétrius débauche une des femmes de Pyrrhus, qui reprend les armes; il le chasse de la Macédoine.

Car, d'un costé, Ptolomæus, avecques une grosse armée de mer, vint en la Grece, là où il feit tourner et rebeller les villes contre luy. De l'austre costé, Lysimachus, entrant dedans la haulte Macedoine par le païs de la Thrace,

la courut et pilla toute. Parquoy Pyrrhus, s'armant aussy quand et eulx, s'en alla devant la ville de Berrœe, pensant bien ce qui advint, que Demetrius, voulant aller à l'encontre de Lysimachus, laisseroit la basse Macedoine sans deffense ; et la nuict mesme qu'il partit, il luy feut advis que le roy Alexandre *le Grand* l'appella, et qu'il s'en alla vers luy, lequel il trouva malade en son lict ; et neantmoins eut un bon receuil et bonnes paroles de luy, car il luy feit promesse de le secourir à bon escient ; et Pyrrhus print la hardiesse de luy dire : *mais comment*, sire, *me pourras-tu secourir, veu que tu es malade au lict ?* Alexandre luy respondict : *de mon nom seulement ;* et que tout aussy-tost il monta dessuz un cheval de Nisæe, et se meit devant pour luy monstrer le chemin. Ceste vision, qu'il eut en songe, l'asseura et l'encouragea davantage à poursuivre son entreprinse ; au moyen de quoy, marchant en toute diligence, il eut en peu de jours faict le chemin qu'il y avoit jusques en la ville de Berrœe ; et la surprenant d'arrivée, y logea en guarnison la pluspart de son armée, puis envoya le reste, soubz la conduicte de ses capitaines, çà et là, pour conquerir les environs.

Ce que Demetrius entendant, et aussy sentant un maulvais bruict qui couroit en son camp parmy les Macedoniens, il n'osa les meiner plus avant, de paour que quand ils seroyent près de Lysimachus, roy Macedonien

de

de nation, et qui avoit grande reputation d'estre homme de guerre, ils ne se rangeassent de son costé, et ne se rendissent à luy. A ceste cause il tourna tout court à l'encontre de Pyrrhus, comme contre un prince estrangier, mal-voulu des Macedoniens. Mais quand il se feut campé assez près de luy, plusieurs venants de Berrœe en son camp, y allerent preschant les loüanges de Pyrrhus, disants que c'estoit un prince magnanime, invincible en guerre, et qui traictoit doulcement et humainement ceulx qu'il prenoit: et parmy ceulx-là il y en avoit d'austres qui n'estoyent pas naturels Macedoniens, ains estants attiltrez par Pyrrhus, feignoyent l'estre, et alloyent disants que l'occasion estoit venue de se tirer hors de la superbe domination de Demetrius, en se tournant du costé de Pyrrhus, prince doulx et gracieux, qui aimoit les souldards et les gents de guerre.

Ces paroles esmeurent et esbranslerent la pluspart de l'armée de Demetrius, de maniere que les Macedoniens reguardoyent par-tout s'ils pourroyent choisir et trouver à l'œil Pyrrhus pour s'aller rendre à luy: car il avoit osté son armet de sa teste; mais s'estant apperceu que cela le faisoit descognoistre, il le remeit, et lors il feut recogneu de tout loing, à cause du beau et grand pennache, et des cornes de bouc qu'il portoit pour cimier dessuz son armet.

Si y eut adoncques grand nombre de Mace-

doniens qui accoururent à luy, et luy demanderent le mot du guet comme à leur soubverain prince et à leur roy : les austres meirent à l'entour de leurs testes des chappeaux de branches de chesne, pource qu'ils voyoyent que ses gents en estoyent aussy couronnez ; et y en eut quelques-uns qui prindrent bien la hardiesse d'aller dire à Demetrius mesme, qu'il feroit, à leur advis, sagement et bien s'il cedoit à la fortune, et abandonnoit tout à Pyrrhus : tellement que Demetrius, voyant l'esmeute de son camp respondante à ces paroles, s'en effroya de sorte, qu'il ne sçeut austre parti prendre, que de s'enfuyr secrettement, en s'affublant d'un pauvre petit manteau, et d'un chappeau qu'il meit sur sa teste pour n'estre point cogneu. Là-dessuz arriva Pyrrhus en son camp, qui print et guaigna tout ce qui y estoit, et feut sur le champ desclaré roy des Macedoniens. De l'austre costé, y survint aussy, tantost après, Lysimachus, lequel disant avoir aydé à chasser et deffaire Demetrius, vouloit semblablement avoir sa part du royaulme de Macedoine ; parquoy Pyrrhus, ne se fiant encores pas trop aux Macedoniens, ains estant en doubte de leur foy, accorda à Lysimachus ce qu'il luy demandoit, et ainsy despartirent entre eulx les villes et provinces du royaulme de Macedoine.

Pyrrhus s'empare de la Macédoine, qu'il est force de partager avec Lysimachus.

Pyrrhus, tourmenté par Lysimachus, est obligé d'abandonner la Macedoine.

Cela leur prouffita sur l'heure, et servit à appaiser la guerre qui estoit pour en sourdre promptement entre eulx : mais peu de temps

après ils apperceurent bien que ce partage n'estoit point amortissement d'inimitié, ains plustost commencement de querelles et de dissensions entre eulx : car ceulx de qui la mer, les montaignes et les deserts inhabitables, ne peuvent arrester l'avarice ny les bornes qui separent l'Asie de l'Europe, ne peuvent terminer l'insatiable convoitise d'avoir, comment se contenteroyent-ils du leur sans vouloir usurper l'austruy, quand leurs confins viendroyent à se toucher et à se joindre de si près, qu'il n'y auroit rien entre deux ? Il n'est auscunement possible : car, à la verité, ils s'entre-font tousiours la guerre de volonté, ayants ces deux maledictions enracinées en eulx, qu'ils espient continuellement les moyens de se surprendre l'un l'austre, et portent envie chascun à son voisin : mais en apparence ils usent de ces deux termes, de paix et de guerre, comme d'une monnoye, selon qu'il leur vient mieulx à propos ; non pour le debvoir, ny pour la raison et justice, ains pour leur prouffit ; et sont plus gents de bien quand ils confessent rondement qu'ils font la guerre, que quand ils desguisent la cessation ou surseance de l'execution de leur maulvaise volonté, par le sainct nom de justice ou d'amitié.

Ce que Pyrrhus tesmoigna bien alors ; car voulant empescher que Demetrius ne se remeist suz une austre fois, et qu'il ne se revinst comme d'une longue et perilleuse maladie, il alla secourir les Grecs contre luy, et feut à Athenes,

où il entra dedans le chasteau, et y sacrifia à la deesse Minerve, puis en sortit et descendit le mesme jour, disant qu'il avoit fort agreable l'amitié et la confiance que les Atheniens monstroyent avoir en luy ; mais qu'en recompense il leur conseilloit qu'ils ne laissassent plus entrer pas un prince ne roy dedans leur ville, s'ils estoyent sages, et qu'ils ne leur ouvrissent point leurs portes. Cela faict, il appoincta avecques Demetrius, lequel, peu de jours après, s'en estant allé faire la guerre en Asie, Pyrrhus, derechef, à la suscitation de Lysimachus, feit soubsleiver et rebeller la Thessalie contre luy, et alla guerroyer les guarnisons qu'il avoit laissées dedans les villes Grecques, se trouvant mieulx des Macedoniens, en les tenant continuellement en exercice de guerre, qu'en les laissant en repos, avecques ce que luy-mesme estoit de telle nature, qu'il n'eust sçeu demourer en paix.

A la fin, Demetrius ayant esté entierement deffaict et ruiné en Syrie, Lysimachus, se voyant deslibvré de toute crainte quant à ce costé-là, et se trouvant de loisir au demourant, et non distraict d'austres affaires, s'en alla incontinent faire la guerre à Pyrrhus, lequel estoit pour lors de sejour près la ville d'Edessa ; et rencontrant en son chemin des vivres qu'on luy portoit, chargea ceulx qui les conduisoyent, et les destroussa : au moyen de quoy il meit premierement Pyrrhus à destroict de vivres ; et puis par les lettres et par

messagers, il corrompit les principaulx hommes de la Macedoine, en leur remonstrant que c'estoit une grande honte à eulx d'avoir choisi pour leur prince et seigneur soubverain un estrangier, duquel les predecesseurs avoyent tousiours esté subjects et vassaulx des Macedoniens, et cependant vouloir jecter hors de la Macedoine ceulx qui avoyent esté familiers et amys du roy Alexandre *le Grand* : ausquelles remonstrances plusieurs des Macedoniens presterent l'aureille, dont Pyrrhus s'estonna tellement, qu'il se retira avecques ce qu'il avoit de gents de guerre, Epirotes, et austres siens alliez, en perdant la Macedoine de la mesme sorte et maniere qu'il l'avoit guaignée. Pourtant ne faust-il point que les princes et roys blasment les hommes privez, si quelquefois ils se tournent selon qu'il leur vient à propos pour leur prouffit; car en ce faisant ils ne font que les imiter et ensuivre, eulx qui leur sont maistres de toute desloyaulté, trahison et infidelité, estimants que celuy faict mieulx ses besongnes, qui moins observe ce que veulent le droict et la justice.

Pyrrhus se laisse enfin gagner par les Tarentins et autres peuples, qui le choisissent pour être leur general dans la guerre contre les Romains.

S'estant doncques Pyrrhus alors retiré au royaulme d'Epire, en abandonnant la Macedoine, la fortune luy donnoit bien occasion et moyen de vivre en paix et en repos sans plus se travailler, s'il eust voulu se contenter de reigner sur ses subjects et vassaulx naturels seulement : mais luy estimant que s'il ne faisoit du mal à quelqu'un, ou que quelqu'un ne luy

en feist, il ne sçauroit à quoy passer son temps, et qu'il languiroit d'ennuy, ne pouvoit demourer en paix ; ains comme dict Homere d'Achilles :

Il languissoit d'estre tant de sejour ;
Ne demandant que la guerre et l'estour.

Parquoy, ainsy qu'il cherchoit matiere de nouvelles affaires, la fortune luy en presenta une telle.

Environ ce temps-là, les Romains, d'adventure, avoyent la guerre contre les Tarentins, qui ne la pouvoyent soubstenir, ny ne sçavoyent trouver moyen de la pacifier, pour la temerité, folie et meschanceté de leurs gouverneurs, qui leur mettoyent en teste de faire Pyrrhus leur capitaine, et l'appeller pour la conduicte de ceste guerre, pource que lors il estoit moins empesché que nul des austres roys, et estoit par-tout estimé grand homme de guerre et fort bon capitaine. Or les plus vieulx et les plus sages bourgeois de la ville, resisterent tout ouvertement à ce conseil-là : mais les uns estoyent reboutez par les crieries et la violence de la commune, qui demandoit la guerre ; les austres voyants ces rabrouëments qu'on leur faisoit, se desportoyent de plus se trouver ès assemblées de ville. Mais un entre les austres, nommé Meton, homme de bien et d'honneur, estant le jour escheu auquel ceste matiere se debvoit resouldre au conseil, et le decret s'en passer et ratifier, quand tout le peuple de

Tarente feut assemblé et assis au theatre, meit sur sa teste un chappeau de fleurs tout fené, et print en sa main une torche, comme s'il eust esté yvre ; et ayant une menestriere joüant de la fleuste, qui marchoit devant luy, s'en alla en tel equipage, dansant, jusques au beau milieu de l'assemblée du peuple, là où, ainsy que coustumierement il advient en une tourbe de peuple maistre de soy, où il y a assez maulvais ordre, les uns se prindrent à battre des mains, les austres à rire, et n'y eust personne qui l'empeschast de faire ce qu'il voulut, ains crierent tous à la menestriere qu'elle joüast hardiment, et à luy qu'il chantast se tirant en avant.

Si feit semblant de se preparer pour ce faire ; et comme on luy eut faict silence pour l'ouyr chanter, il se print à dire tout hault et clair : *vous faictes bien*, seigneurs Tarentins, *de ne deffendre point de joüer et se resjouyr à ceulx qui en ont envie, pendant qu'il leur est encores loisible de ce faire ; et si vous-mesmes estes sages, vous jouyrez aussy, tous tant que vous estes, de vostre liberté, tandis qu'elle vous dure : car quand le roy Pyrrhus sera en ceste ville, je vous advise qu'il vous faudra vivre tout austrement, et prendre toute austre façon de faire.* Ces paroles de Meton esmeurent plusieurs des assistants, et courut soubdain un bruict par toute celle assemblée, qu'il disoit la verité : mais ceulx qui avoyent offensé les Romains, craignants que si la paix se faisoit, ils ne feussent livrez entre leurs

mains, alloyent tansants le peuple, en demandant comment ils estoyent si bestes que d'endurer qu'on se mocquast et se jouast ainsy licencieusement d'eulx; et en disant cela, ils se banderent ensemble, et chasserent Meton hors du theatre.

Ainsy feut le decret passé et aucthorisé par les voix du peuple, et envoya-l'on des ambassadeurs en Epire, qui porterent des presents à Pyrrhus, non-seulement de la part des Tarentins, mais aussy des autres peuples Grecs habitants en l'Italie, disants qu'ils avoyent besoing d'un capitaine advisé et experimenté, et qui eust reputation au faict de la guerre seulement, pource qu'au demourant, quant au nombre de bons combattants, ils en avoyent assez en Italie mesme, et qu'ils pourroyent mettre ensemble des Lucaniens, Messapiens, Samnites et Tarentins, jusques au nombre de vingt mille chevaulx; et des gents de pied, quand ils seroyent tous r'assemblez, jusques à trois cent mille combattants. Ces propos des ambassadeurs, non-seulement esleiverent le cœur à Pyrrhus, mais aussy imprimerent ès cœurs des Epirotes une grande volonté et grande affection de faire ce voyage.

Cyneas, conseiller de Pyrrhus, tâche en vain de moderer son ambition par un sage discours.

Mais il y avoit en la cour de Pyrrhus un personnage Thessalien, nommé Cineas, homme de bon entendement, et qui, ayant ouy l'orateur Demosthenes, sembloit seul estre entre tous ceulx qui estoyent tenus de ce temps-là pour eloquents, renouveller en la memoire des

des escoutants comme une image, et une umbre de la vehemence et vifvacité de son eloquence. Pyrrhus le tenoit auprès de soy, et s'en servoit à l'envoyer çà et là en ambassades vers les peuples et les villes, là où il confirmoit ce que dict Euripides en un passage :

Tout ce que peust force mettre à effect
Par fer trenchant, éloquence le faict.

L'éloquence a le même pouvoir que les armes.

Pourtant souloit dire Pyrrhus, que Cineas avoit prins et guaigné plus de villes avecques son eloquence, que luy avecques ses armes ; à l'occasion de quoy il luy faisoit très-grand honneur, et l'employoit en ses principales affaires.

Iceluy doncques voyant que Pyrrhus estoit fort affectionné à ceste guerre d'Italie, le trouvant un jour de loisir, le meit en tels propos : *l'on dict*, Sire, *que les Romains sont fort bons hommes de guerre, et qu'ils commandent à plusieurs vaillantes et belliqueuses nations. Si doncques les dieux nous font la grace d'en venir au-dessuz, à quoy nous servira ceste victoire ?* Pyrrhus luy respondict : *tu me demandes une chose qui est de soy-mesme toute esvidente ; car quand nous aurons dompté les Romains, il n'y aura plus en tout le païs cité Grecque ny Barbare qui nous puisse resister, ains conquerrons incontinent, sans difficulté, tout le reste de l'Italie, la grandeur, bonté, richesse et puissance de laquelle personne ne doibt mieulx sçavoir ny cognoistre que toy-mesme.* Cineas faisant un peu de pause, luy replicqua : *et*

quand nous aurons prins l'Italie, que ferons-nous puis après ? Pyrrhus ne s'appercevant pas encores où il vouloit venir, luy dict : *la Sicile*, comme tu sçais, *est tout joignant, qui nous tend les mains, par maniere de dire, et est une isle riche, puissante et abondante de peuple, laquelle nous sera très-facile à prendre, pource que toutes les villes y sont en dissension les unes contre les austres, n'ayants point de chef qui leur commande, depuis qu'Agathocles est decedé, et n'y a que des orateurs qui preschent le peuple, lesquels seront fort faciles à guaigner.*

Il y a grande apparence en ce que tu dis, respondict Cineas ; *mais quand nous aurons guaigné la Sicile, sera-ce la fin de nostre guerre ? Dieu nous face la grace*, respondict Pyrrhus, *que nous puissions atteindre à ceste victoire, et venir à bout de ceste entreprinse : pource, ce nous sera une entrée pour parvenir à bien plus grandes choses. Car qui se tiendroit de passer puis après en Africque et à Carthage, qui seront consequemment en si belle prinse, veu qu'Agathocles s'en estant secrettement fuy de Syracuse, et ayant traversé la mer avecques bien peu de vaisseaux, feut bien près de la prendre ; et quand nous aurons conquis et guaigné tout cela, il est bien certain qu'il n'y aura plus pas un des ennemys qui nous faschent et qui nous harcellent maintenant, qui ose leiver la teste contre nous. Non certes*, respondict Cineas ; *car il est tout manifeste qu'avecques si grosse puissance, nous pourrons facilement recouvrer le royaulme de la Macedoine, et commander sans contradiction à*

toute la Grece. Mais quand nous aurons tout en nostre puissance, que ferons-nous à la fin? Pyrrhus adoncques se prenant à rire : *nous nous reposerons*, dict-il, *à nostre ayse*, mon amy, *et ne ferons plus austre chose que faire festins tous les jours, et nous entretenir de plaisants devis les uns avecques les austres, le plus joyeusement et en la meilleure chere qui nous sera possible.* Cineas adoncques l'ayant ameiné à ce poinct, luy dict : *et qui nous empesche*, Sire, *de nous reposer dès maintenant, et de faire bonne chere ensemble, puisque nous avons tout presentement, sans plus nous travailler, ce que nous voulons aller chercher avecques tant d'effusion de sang humain, et tant de dangiers? Encores ne sçavons-nous si nous y parviendrons jamais, après que nous aurons souffert et faict souffrir à d'austres des maulx et travaulx infinis.*

Pyrrhus s'embarque et manque de perir en mer.

Ces dernieres paroles de Cineas offenserent plustost Pyrrhus qu'elles ne luy feirent changer de volonté : car il entendoit bien quel heur et quelle felicité il abandonnoit, mais il ne pouvoit oster de son entendement l'esperance de ce qu'il desiroit. Si envoya devant aux Tarentins Cineas avecques trois mille hommes de pied, puis luy estants venus de Tarente force vaisseaux plats, force gualeres, et de toutes sortes de batteaux passagers, il embarqua dessuz vingt elephants, trois mille hommes de cheval, et vingt et deux mille de pied, avecques cinq cent archers et tireurs de fronde. Puis quand toutes choses feurent prestes, il

feit voile; mais il ne feut pas plustost en haulte mer, qu'il se leiva un vent du nord, impetueux hors de saison, qui l'emporta maulgré luy : toutesfois le vaisseau auquel il estoit, moyennant la bonne diligence et l'effort que feirent les pilotes et mariniers, se revint et guaigna la coste de l'Italie à toute peine, et avecques un très-grand peril : mais le demourant de sa flotte courut fortune, et les vaisseaux escartez çà et là, dont les uns ayants failly la route d'Italie, feurent jectez en la mer de Libye et de Sicile : les austres n'ayant peu monter la poincte de l'Apouïlle, feurent surprins de la nuict, et la mer qui estoit haulte et courroucée, les jecta à grands coups de vagues contre la coste en lieux aspres et pierreux, de maniere qu'elle les brisa tous, excepté la navire capitainesse, laquelle pendant que les vagues luy donnerent en flanc, resista aux coups de mer, pource qu'elle estoit grande et forte : mais depuis le vent se tourna du costé de la terre, et luy commencea à donner par devant, tellement qu'il y avoit dangier que la prouë estant violemment battue des ondes, le vaisseau ne vinst à la fin à s'ouvrir, et de relascher en haulte mer, veu qu'elle estoit ainsy furieuse, et se remettre derechef à la merci des vents qui se tournoyent à toute heure, sembloit encores le plus effroyable dangier de tous : parquoy Pyrrhus tout consideré, ayma mieulx se jecter en l'eau.

Si feurent aussy-tost ses guardes et ses plus

privez serviteurs et amys en la mer, qui feirent tout leur effort et debvoir de le secourir : mais l'obscurité de la nuict et la violence des vagues que la coste rompoit et rebattoit avecques un grand bruict, leur donnoyent tant d'empeschement, qu'il feut jour avant que jamais ils peussent guaigner la terre à toute peine, encores feut-ce par le moyen de ce, que la force du vent commençoit desia à se lascher, et quant à son corps il estoit si las et si rompu, qu'il n'en pouvoit plus : mais il avoit le cœur si grand, et une si grande hardiesse, qu'il venoit au-dessuz de toute difficulté, avecques ce que les Messapiens, contre la coste desquels la tourmente l'avoit jecté, accoururent au secours et feirent diligemment tout ce qu'il leur feut possible pour le saulver, et receuillirent aussy quelques-unes des navires qui s'estoyent saulvées, dedans lesquelles y avoit peu de gents de cheval, et environ deux mille hommes de pied, et deux elephants, avecques lesquelles forces Pyrrhus se meit en chemin pour aller par terre à Tarente, et Cineas estant adverti de sa venue, luy alla au devant avecques ses gents.

Il arrive à Tarente après avoir perdu beaucoup d'hommes et de vaisseaux.

Or estant arrivé à Tarente, il n'y voulut du commencement rien faire par force ny maulgré les habitants, jusques à ce que ses vaisseaux qui auroyent eschappé le peril de la mer, feussent tous arrivez, et la plus grande partie de son armée r'assemblée. Mais lors quand il eut tout ce qu'il attendoit, voyant que le peuple

Il réprime les délices des Tarentins.

de Tarente ne pouvoit ny se saulver de luy-mesme, ny estre saulvé par austruy sans une estroicte contraincte, pource qu'ils faisoyent leur compte que Pyrrhus combattroit pour eulx, et cependant ils ne vouloyent bouger de leurs maisons à se baigner, estuver, bancqueter et faire grande chere : il feit premierement fermer tous les parcs, où ils souloyent aller se promeiner et s'esbattre aux exercices du corps, et en se promeinant, par maniere de passe-temps, discourir ensemble des affaires de la guerre, et combattre de paroles sans mettre la main à l'œuvre, et deffendit toutes assemblées de festins, mommeries et toutes austres telles joyeusetez qui lors estoyent hors de saison, les rameinant à l'exercice des armes, et se monstrant severe sans pardonner aux monstres de ceulx qui estoyent enroollez et tenus d'aller à la guerre, de maniere qu'il y en eut plusieurs, qui n'ayants pas accoustumé d'estre ainsy rigoureusement traictez et commandez, abandonnerent de tout poinct la ville, appellants servitude le non avoir pleine licence de pouvoir vivre entierement à leur plaisir.

Pyrrhus va audevant de Lævinus, consul Romain, qui lui fait une brave réponse.

Au demourant estant adverti, que le consul de Rome Lævinus s'en venoit contre luy, avecques une grosse et puissante armée, et qu'il estoit ja dedans la province de la Lucanie, là où il guastoit et pilloit tout le païs, combien que le secours de leurs alliez ne feust pas encores venu, il pensa que ce luy seroit une honte d'endurer que les ennemys approchassent si

près de luy, et sortit en campaigne avecques ce peu qu'il avoit de gents : mais il envoya devant un herault vers les Romains, pour entendre d'eulx, s'ils vouldroyent premier que d'entrer plus avant en la guerre, vuider par voye de justice les differents qu'ils avoyent avecques tous les Grecs habitants en Italie, en se remettant à ce qu'il en arbitreroit, et qu'il trouveroit moyen de les appoincter, à quoy le consul Lævinus feit response, *que les Romains ne le vouloyent point pour arbitre, ny ne le craignoyent point pour ennemy.*

Pyrrhus livre la bataille aux Romains, il y court un très-grand danger, et enfin il remporte la victoire.

Parquoy Pyrrhus tirant oultre s'alla loger en la plaine qui est entre les villes de Pandosie et de Heraclée, et ayant nouvelles que les Romains estoyent bien près de luy campez au delà de la riviere de Siris, il monta à cheval, et alla jusques sur le bord de la riviere pour veoir leur camp, et en ayant bien consideré la forme, l'assiette et l'ordonnance, la maniere d'asseoir leur guet, et toutes leurs façons de faire, il s'en esmerveilla fort, et addressant sa parole à l'un de ses familiers qui se trouva lors près de luy, *ceste ordonnance*, dict-il, Megacles, *encores qu'elle soit d'hommes Barbares, n'est point barbare pourtant : mais nous verrons à l'espreuve ce qu'ils sçavent faire.* Et depuis ceste veuë-là se souciant plus, qu'il n'avoit faict de l'advenir, il proposa d'attendre que le secours des alliez feust du tout arrivé, en laissant gents sur le bord de la riviere pour deffendre le passage, si d'adventure les ennemys

se mettoyent en effort de la passer devant, comme ils feirent : car ils se hasterent pour tascher à prevenir le renfort que Pyrrhus attendoit, et passerent les gents de pied dessuz un pont, et les gents de cheval à gué en plusieurs endroicts, de maniere que les Grecs craignants qu'ils ne feussent enveloppez par derriere, se retirerent.

Ce que Pyrrhus entendant se trouva un peu estonné, et commanda soubdain aux capitaines des gents de pied qu'ils rangeassent incontinent leurs bandes en bataille, et qu'ils attendissent de pied coy ce qu'il leur manderoit, et luy cependant avecques ses gents de cheval, qui estoyent trois mille, marcha oultre, pensant qu'il trouveroit les Romains sur le bord de la riviere encores tous desbandez, et qu'il les surprendroit en desarroy : mais quand il apperceut de loing au deçà de la riviere grand nombre de gents de pied avecques leur pavois en bataille, et qu'il veit la chevalerie en bonne ordonnance marcher droict à luy, adoncques feit-il aussy serrer ses gents, et luy-mesme commencea la charge le premier, estant bien aysé à cognoistre entre les austres, quand ce n'eust esté qu'à la beaulté et somptuosité de ses armes qui estoyent magnificquement estoffées. Joinct aussy qu'il vouloit faire veoir par effect, que sa vaillance n'estoit de rien moindre à l'espreuve que la renommée qu'il en avoit, mesmement en ce que combien qu'il employast ses propres mains et sa propre personne à combattre

combattre et repoulser vertueusement ceulx qu'il rencontroit devant luy, il ne s'en oublioit point neantmoins ny n'en perdoit point le sens ny la prouvoyance que doibt avoir un chef d'armée pour cela, ains tout aussy rassisée-ment comme s'il eust esté hors de l'affaire, il donnoit ordre et prouvoyoit à tout, courant çà et là pour soubstenir et secourir ses gents aux endroicts où il luy sembloit qu'ils estoyent plus pressez.

Mais au fort de la meslée, Leonnatus Macedonien apperceut un homme d'armes Italien, qui ne taschoit qu'à s'attacher à Pyrrhus, et picquoit tousiours droict à luy, en se remuant au prix qu'il se remuoit, et se trouvant par tout où il alloit, si luy dict, Sire, *vois-tu point ce Barbare-là qui est monté sur un cheval moreau aux pieds blancs, il semble qu'il ayt envie de faire quelque grande chose et quelque maulvais coup de sa main : car il te reguarde ferme, et ne vise qu'à toy seul, souflant d'ardeur de courage, sans en vouloir à austre qu'à toy, pourtant donne toy guarde de luy.* Pyrrhus luy respondict, *il est impossible à l'homme*, Leonnatus, *d'esviter sa destinée : mais ny luy, ny austre Italien qui qu'il soit ne s'esjouyra ja de s'estre attaché à moy.* Comme ils tenoyent ces propos, l'Italien tenant sa javeline par le milieu, et donnant des esperons à son cheval, courut suz à Pyrrhus, au cheval duquel il donna un coup de javeline à travers le corps, et au mesme instant Leonnatus aussy en donna austant à celuy de l'Italien, de maniere que

les chevaulx tomberent tous deux sur la place; mais les gents de Pyrrhus qui estoyent autour de sa personne, le saulverent incontinent, et occirent l'Italien sur le champ, quelque debvoir qu'il feist de bien combattre. Il estoit natif de la ville de Ferente, et avoit nom Oplacus, capitaine d'une compaignie d'hommes d'armes.

Cest inconvenient advertit Pyrrhus de se guarder mieulx à l'advenir, et voyant que ses gents de cheval reculoyent, il envoya soubdain haster ses gents de pied, qu'il meit aussytost en bataille, et baillant ses armes et son manteau à l'un de ses familiers qui se nommoit Megacles, et s'estant, par maniere de dire, caché dedans celles de Megacles, il retourna en la meslée contre les Romains, qui le reçeurent et le soubstindrent vaillamment, de sorte que la bataille dura fort longuement en doubte. Car on dict, que les uns et les austres fuyrent et chasserent par sept fois, pource que l'eschange d'armes que feit le roy, feut bien à propos pour la seureté de sa personne, mais il s'en fallut bien peu qu'il ne luy guastast tout, et ne luy feist perdre la bataille, à cause que plusieurs des ennemys se ruerent ensemble sur ce Megacles qui portoit les armes du roy, et le premier qui l'assena au vif, et le porta par terre mort, ayant nom Dexius, luy osta soubdainement l'armet de la teste, et print son manteau, et s'en courut à tout vers Lævinus, criant tout hault qu'il avoit occis Pyrrhus, en monstrant les despouilles qu'il luy pensoit avoir

ostées. Lesquelles estant portées au long des bandes, et monstrées de main en main par tout, apporterent aux Romains une resjouyssance merveilleuse, et au contraire un estonnement et tristesse grande aux Grecs, jusques à ce que Pyrrhus en estant adverty s'en alla passer la teste nue et le visage descouvert au long de toutes ses trouppes, tendant la main aux souldards, et leur donnant à entendre à vifve voix que c'estoit luy.

A la fin les elephants feurent ceulx qui deciderent la bataille, et qui principalement forcerent les Romains : car leurs chevaulx de tout loing qu'ils les sentoyent, s'en effroyoyent et ne pouvoyent arrester, ains emportoyent leurs maistres malgré eulx en arriere. Quoy voyant Pyrrhus les feit en ce desarroy charger par la gendarmerie de la Thessalie, si vifvement qu'il les tourna tous en fuite, avecques grand meurtre : car Dionysius escript qu'il ne mourut pas gueres moins de quinze mille Romains en ceste journée, mais Hieronymus n'en met que sept mille seulement, et du costé de Pyrrhus, Dionysius en met treize mille de morts, et Hieronymus moins de quatre mille : mais c'estoyent tous les plus gents de bien de son armée, et ceulx de qui plus il se servoit, et en qui plus il se fioit : toutesfois il print aussy tout d'une suite le camp des Romains qui l'abandonnerent, et retira plusieurs villes de leur alliance, courut et pilla beaucoup de leur païs, jusques à approcher de la ville de Rome, en-

viron de dix-huict lieuës, et si luy arriva encores de renfort le secours des alliez Lucaniens et Samnites, lesquels il tensa de paroles, pource qu'ils estoyent arrivez trop tard après la bataille donnée : mais si estoit-il aysé à lire en son visage, qu'il s'esjouyssoit fort et s'estimoit beaucoup de ce qu'il avoit deffaict une si grosse puissance des Romains avecques ses gents, et avecques le secours des Tarentins seulement.

Pyrrhus, étonné de la constance des Romains, essaie de traiter avec eux.

De l'austre costé les Romains eurent le cœur si grand, qu'ils ne desposerent point Lævinus de sa charge, quelque perte qu'il eust faicte, encores que Caius Fabricius dict publicquement, que ce n'estoyent point les Epirotes qui avoyent vaincu les Romains, mais que c'estoit Pyrrhus qui avoit vaincu Lævinus, voulant dire que ceste deroute leur estoit advenue plus par la ruse et bonne conduicte du chef, que par la vaillance et proüesse de son armée. Si remplirent en diligence les legions qui estoyent diminuées en mettant d'austres souldards au lieu des morts, et en leiverent encores de nouvelles, en parlant bravement et fierement de ceste guerre, comme gents qui n'avoyent point le cœur abbattu, tellement que Pyrrhus s'en trouvant estonné print advis d'envoyer le premier vers eulx, pour les sonder s'ils vouldroyent point entendre à quelque appoinctement, pensant bien que ce n'estoit pas chose facile à faire, ny dont il peust venir à bout, que de subjuguer et prendre la ville de Rome

avecques les forces qu'il avoit, et que s'il pouvoit faire accord et amitié avecques eulx, après sa victoire, ce luy seroit chose grandement honnorable et glorieuse.

Il fait offre de plusieurs présens, qui sont rejettés.

Si y envoya Cineas, qui parla aux principaulx de la ville, et leur envoya à eulx et leurs femmes des presents du roy son maistre : mais il n'y en eut pas un ny pas une, qui en voulust recepvoir, ains respondirent et tous et toutes, que si la paix se faisoit publicquement, ils seroyent en particulier au commandement du roy, et auroyent son amitié pour agreable. Et comme en audience publicque devant le senat Cineas eust tenu plusieurs honnestes propos, et faict plusieurs advantageuses ouvertures de paix, ils n'en accepterent pas une ny ne monstrerent auscune affection d'y vouloir entendre, combien qu'il offrist de leur rendre les prisonniers qui avoyent esté prins en la bataille sans payer rançon, et qu'il promist de leur ayder à conquerir l'Italie, ne leur demandant en recompense que leur amitié seulement pour luy, et asseurance pour les Tarentins, qu'on ne leur demanderoit rien à raison du passé, sans rien davantage : toutesfois à la fin ces offres ouyes, il y eut plusieurs des senateurs qui fleschirent, inclinants à vouloir faire la paix, alleguants qu'ils avoyent ja perdu une grosse bataille, et qu'ils en attendoyent une austre encores plus grosse, quand les forces des peuples confederez de l'Italie seroyent conjoinctes avecques celles de Pyrrhus.

Appius Claudius décide les Romains à continuer la guerre jusqu'à ce que Pyrrhus ait vuidé toute l'Italie.

Mais Appius Claudius, personnage notable, qui en partie pour sa vieillesse, et en partie pour avoir perdu la veuë, ne venoit plus au senat, ny ne s'entremettoit plus des affaires publicques, quand il entendit les offres que faisoit le roy Pyrrhus, et comment le bruict couroit par la ville, que le senat luy accorderoit les articles de paix qu'il avoit proposez, il ne se peust contenir, ains se feit porter par ses serviteurs dedans une lictiere à bras jusques au senat, à travers la grande place de Rome, là où comme il feut arrivé à la porte, ses gendres et ses enfants le prenant dessoubz les bras, et se mettants à l'entour de luy le conduisirent au dedans. Le senat feit silence par honneur à l'arrivée d'un si notable et si venerable personnage, et luy, si-tost qu'on l'eut posé en sa place, commencea à parler en ceste maniere : *par cy-devant*, seigneurs Romains, *je portois fort impatiemment la perte de ma veuë, mais maintenant je vouldrois encores estre sourd, aussy bien comme aveugle, quand j'oy dire les lasches et deshonnestes conclusions que vous arrestez en vos conseils, qui sont pour renverser toute la gloire et la reputation de Rome. Car où sont à ceste heure les avantageux propos que vous faisiez n'a gueres courir par tout le monde :* Que si Alexandre *le Grand* feust luy-mesme venu en Italie du temps que nos peres estoyent en la fleur de leur aage, et nous en nostre premiere jeunesse, on ne le chanteroit pas par tout invincible, comme on faict maintenant, ains

seroit demouré par deçà mort en la bataille, ou bien auroit esté contrainct de s'enfuyr, et par sa mort ou sa fuite auroit augmenté la renommée et la gloire de Rome? *vous monstrez bien maintenant que tous ces propos-là n'estoyent que vaine vanterie et folle arroguance, veu que vous craignez les Molossiens et Chaoniens qui tousiours ont esté proye des Macedoniens, et redoubtez un Pyrrhus, qui toute sa vie a servi et faict la cour à l'un des satellites et guardes du corps d'Alexandre* le Grand, *et qui maintenant est venu faire la guerre par deçà, non tant pour secourir les Grecs habitants en Italie, que pour fuyr les ennemys qu'il a par delà, vous offrant de vous conquerir tout le reste de l'Italie avecques une armée, laquelle n'a pas esté suffisante pour luy conserver une petite portion de la Macedoine seulement : pourtant ne faust-il pas que vous estimiez, qu'en faisant paix avecques luy, vous vous depestrerez de luy, ains plustost que vous en attrairez d'austres à vous venir courir suz : car ils vous auront en mespris, quand ils vous sentiront si faciles à dompter, si vous laissez eschapper Pyrrhus, sans luy faire payer l'amende de l'oultraige qu'il vous a osé faire, emportant encores pour son salaire cest advantage sur vous, qu'il aura donné aux Samnites et Tarentins dequoy cy après se mocquer des Romains.*

Opinion que Cyneas avoit du senat et du peuple de Rome.

Depuis que ces remonstrances d'Appius eurent esté ouyes au senat, il n'y eut celuy en toute l'assemblée qui n'aimast mieulx la guerre que la paix, et renvoya-l'on Cineas avecques ceste response, *que si Pyrrhus desiroit l'amitié et*

alliance des Romains, il falloit qu'il sortist premierement de l'Italie, et puis qu'alors il les envoyast rechercher de paix : mais que tant comme il seroit dedans l'Italie en armes, les Romains luy feroyent la guerre de toute leur puissance, quand bien il auroit battu et deffaict dix mille tels capitaines comme Lævinus. L'on dict que Cineas, pendant qu'il feut à Rome pour tascher à traicter cest appoinctement, s'estudia et meit peine à considerer et cognoistre les mœurs et maniere de vivre des Romains, et l'ordre de leur chose publicque, en devisant et conferant avecques les principaulx hommes de la vilie, dont il feit puis après son rapport à Pyrrhus bien au long, et luy dict entre austres choses, *que le senat luy avoit proprement semblé un consistoire de plusieurs roys.* Et au demourant quant au nombre du peuple, qu'il craignoit fort qu'ils n'eussent à combattre contre un tel serpent, comme celuy qui jadis estoit ès marais de Lerne, auquel quand on avoit couppé une teste, il en revenoit sept, pource que desia le consul Lævinus avoit remis suz un austre exercite deux fois aussy gros comme avoit esté le premier : oultre lesquels, encores laissoit-il à Rome plusieurs fois austant de bons hommes idoines à porter les armes.

Les sénateurs Romains assemblés ressembloient à un consistoire de plusieurs rois.

Depuis feurent envoyez devers Pyrrhus des ambassadeurs de Rome, et entre austres Caius Fabricius, touchant le faict des prisonniers, si advertit Cineas le roy son maistre, que ce personnage estoit cestuy, duquel on faisoit

Fabricius, ambassadeur Romain, mépriſe les présens et les offres de Pyrrhus.

plus

plus de compte à Rome, comme d'un grand homme de bien, bon capitaine et vaillant homme de sa personne, mais qu'il estoit extresmement pauvre : parquoy Pyrrhus le tirant à part, luy feit en privé plusieurs grandes caresses, et entre austres luy offrit de l'or et de l'argent en don, le priant d'en vouloir prendre ; non pour auscun service deshonneste qu'il en pretendist de luy, mais seulement pour une arre d'amitié et d'hospitalité qu'ils auroyent ensemble. Fabricius le renvoya bien loing avecques son present, et Pyrrhus ne feit austre chose pour l'heure : mais le lendemain le cuidant espouvanter, pource qu'il n'avoit jamais veu d'elephant, commanda à ses gents, que quand ils seroient eulx deux ensemble à deviser, on ameinast auprès d'eulx le plus grand de ses elephants derriere une tapisserie ; ce qui feut faict, et à un certain signe qu'il avoit ordonné feut soubdainement la tapisserie retirée, et se trouva l'elephant avecques sa trompe au-dessuz de la teste de Fabricius, et jecta un cri effroyable et horrible à merveille.

Adoncques Fabricius se retournant tout doulcement, sans austrement s'en esmouvoir, se print à rire, et dict à Pyrrhus en souriant, *ny ton or ne m'esmeut hier*, Sire, *ny ton elephant aujourd'huy.*

Au demourant durant le soupper, s'estant mis plusieurs propos en avant, la pluspart touchant les choses de la Grece, et mesmement touchant

les philosophes, Cineas d'advanture feit mention d'Epicurus, et recita les opinions que tenoyent les Epicuriens quant aux dieux et au gouvernement de la chose publicque, et comment ils mettoyent le soubverain bien de l'homme en la volupté, comment ils fuyoyent toute charge et toute administration publicque, comme chose qui trouble et empesche la fruiction de la vraye felicité, et comment ils maintenoyent que les dieux sont impassibles, ne se mouvants ny de pitié ny de courroux, et que sans se mesler ny se soucier du faict des hommes, ils les mettoyent à part en une vie oiseuse, pleine de tous plaisirs et de toutes delices. Mais ainsy qu'il pousuivoit encores ce propos, Fabricius s'escriant tout hault, se print à dire, *pleust aux dieux, que Pyrrhus et les Samnites, tant qu'ils auront la guerre contre nous, eussent de telles opinions en la teste.* A raison dequoy Pyrrhus s'esmerveillant de la constance et magnanimité de ce personnage, desira encores plus que jamais avoir paix au lieu de la guerre avecques les Romains : si feit particulierement instance à Fabricius qu'il voulust moyenner appoinctement, pour puis après le venir suivre et se tenir avecques luy, et qu'il luy donneroit le premier lieu d'honneur et de credit autour de luy entre tous ses amys. A quoy Fabricius luy respondict tout bas, *cela*, Sire : *ne te seroit pas expedient à toy-mesme, pource que tes gents, qui maintenant t'honnorent et t'estiment, s'ils m'avoyent une fois cogneu à l'espreuve,*

me vouldroyent plustost avoir pour leur roy, que toy.

Tel estoit Fabricius : les paroles duquel Pyrrhus ne print point en maulvaise part, ny ne s'en courroucea point, comme eust faict un tyran, ains raconta luy-mesme à ses plus familiers et privez amys, la grandeur et haultesse de courage qu'il avoit cogneu en luy, et luy livra les prisonniers sur sa foy, affin que si le senat ne vouloit accorder la paix, ils peussent visiter et saluer leurs parents et amys, et faire la feste de Saturne avecques eulx, et qu'on les luy renvoyast puis après, comme aussy luy feurent-ils renvoyez après la feste, ayant le senat proposé peine de mort à celuy qui fauldroit à retourner. Depuis Fabricius feut esleu consul, et comme il estoit en son camp, il vint à luy un homme qui luy apporta une missifve escripte de la main du medecin de Pyrrhus, par laquelle le medecin offroit de faire mourir son maistre par poison, moyennant qu'on luy promist recompense condigne d'avoir terminé ceste guerre sans dangier.

Fabricius avertit Pyrrhus du dessein que son médecin formoit de l'empoisonner.

Fabricius detestant la meschanceté de ce medecin, et l'ayant faict trouver aussy maulvaise à celuy qui estoit son compaignon au consulat, escripvit une lettre à Pyrrhus, par laquelle il l'admonesta qu'il se donnast de guarde, pource qu'on le vouloit empoisonner. Si feut la teneur de sa lettre telle, CAIUS FABRICIUS et QUINTIUS ÆMYLIUS, *consuls des Romains*, au ROY PYRRHUS, *salut. Tu as faict malheureuse eslection*

d'amys aussy bien que d'ennemys, ainsy que tu pourras cognoistre en lisant la lettre qui nous a esté escripte par un de tes gents : pource que tu fais la guerre à hommes justes et gents de bien, et te fies à des desloyaulx et meschants : dequoy nous t'avons bien voulu advertir, non pour te faire plaisir, mais de paour que l'accident de ta mort ne nous face calomnier, et que l'on estime que nous ayons cherché de terminer ceste guerre par un tour de trahison, comme si nous n'en peussions venir à bout par vertu.

Remercimens de Pyrrhus aux Romains.

Pyrrhus ayant leu ceste lettre, et averé le contenu en icelle, chastia le medecin ainsy qu'il l'avoit merité, et pour loyer de ceste descouverture r'envoya à Fabricius et aux Romains leurs prisonniers sans payer rançon, et despescha derechef Cineas vers eulx pour veoir s'il pourroit traicter quelque appoinctement : mais les Romains ne voulants point recepvoir plaisir de leur ennemy, et moins encores loyer de n'avoir pas voulu consentir à une meschanceté, ne reçeurent pas en pur don leurs prisonniers, ains luy en renvoyerent tout austant de Samnites et de Tarentins, et au reste quant à traicter de paix et d'amitié, ils n'en voulurent pas seulement ouyr parler, que premierement il n'eust emporté les armes hors de l'Italie, et remeiné son armée delà la mer en son royaulme d'Epire.

Pyrrhus remporte une victoire sur les

Parquoy ses affaires requerants qu'il donnast une austre bataille, après avoir un peu refreschi son armée, il tira devers la ville

d'Asculum, là où il s'attacha pour la seconde fois aux Romains, et feut acculé en lieux malaisez pour gents de cheval, au long d'une riviere aspre, et dont les rivages estoyent pleins de marais, tellement que ses elephants ne peurent avoir espace pour se joindre à la bataille de ses gents de pied: au moyen dequoy y eut grand nombre de bleçez et de morts, tant d'une part que d'austre. Et enfin le combat ayant duré tout le long du jour, ils se separerent sur la nuict: mais le lendemain, pour guaigner cest advantage de pouvoir combattre en païs plain, où il se peust servir de la force de ses elephants, il envoya le premier quelques trouppes de ses gents pour saisir les endroicts malaysez, où il avoit combattu le jour devant.

Romains, dans laquelle il fait lui-même une perte considérable.

Et ainsy ayant attiré l'ennemi en pleine campaigne, il entre-mesla parmi ses elephants force gents de traict, et combattants avecques armes de ject, puis feit marcher de grande impetuosité et fureur son armée bien joincte et serrée ensemble contre celle des Romains, lesquels n'ayants pas les destours et retraictes qu'ils avoyent euës le jour precedent, feurent contraincts de venir au combat tout de front par pays uni et plain, et taschants à rompre le bataillon des gents de pied de Pyrrhus, avant que les elephants arrivassent, feirent de merveilleux efforts avecques leurs espées contre les picques des ennemys, n'espargnants auscunement leurs personnes, ains reguardants

seulement à assener et abbattre leurs ennemys, sans se soucier d'estre eulx-mesmes atteincts : à la fin toutesfois, après que la bataille eut duré bien long-temps, les Romains la perdirent, et commença leur route et leur fuite à l'endroict où estoit Pyrrhus pour le grand effort qu'il y feit, et plus encores pour la force et la violence des elephants, contre lesquels ne se pouvoyent les Romains servir de leur vertu ne vaillance, ains estoyent contraincts de leur ceder, ne plus ne moins qu'à l'impetuosité d'une grosse vague de mer, ou d'un tremblement de terre, plustost que d'attendre qu'ils feussent foulez aux pieds et accablez par eulx, sans avoir moyen de leur rien faire, et qu'ils souffrissent tous les plus griefs martyres du monde, sans que leurs affaires en valussent de rien mieulx. La chasse ne feut pas longue, pource qu'ils ne fuyrent que jusques en leur camp : et dict l'historien Hieronymus, qu'il y mourut six mille hommes du costé des Romains, et du costé de Pyrrhus environ trois mille cinq cent et cinq, ainsy qu'il estoit porté par les registres mesmes du roy.

Toutesfois Dionysius n'escript point qu'il y ayt eu deux battailles données près ceste ville d'Asculum, ny que les Romains y ayent esté certainement deffaicts : mais bien dict-il, qu'il y eut une seule bataille qui dura jusques au soleil couchant, et qu'encores à peine se separerent-ils quand la nuict feut venue, ayant Pyrrhus esté bleçé d'un coup d'espieu dedans

le bras, et luy ayant esté son bagage pillé par les Samnites, et qu'il mourut en ceste bataille plus de quinze mille hommes, tant du costé de Pyrrhus, que du costé des Romains, mais qu'ils se retirerent à tant les uns et les austres. Et dict-on que ce feut là où Pyrrhus respondit à un qui se resiouyssoit avecques luy de la victoire qu'il avoit guaignée : *si nous en guaignons encores une austre pour le prix, nous sommes ruinez de tout poinct*, pour austant qu'il avoit ja perdu la pluspart de l'armée qu'il avoit ameinée de son royaulme quant et luy, et ses amys et capitaines presque tous entierement, au moins bien peu s'en falloit, et si n'avoit pas moyen d'en faire venir d'austres, et qui plus est, il appercevoit que les alliez et confederez qu'il avoit en Italie se refroidissoyent fort, là où au contraire, les Romains remplissoyent facilement leur armée de nouveaulx combattants qu'ils faisoyent venir de leur ville, quand il en estoit besoing, ne plus ne moins que d'une vifve fontaine dont ils avoyent la source en leur maison, et si ne s'affoiblissoyent point de cœur pour quelques pertes qu'ils reçeussent, ains de tant plus s'en efforçoyent-ils, et s'en opiniastroyent par cholere de tant plus obstinéement à la continuation de ceste guerre.

Pyrrhus malgré sa victoire, prévoit de grandes difficultes pour la suite.

Ainsy donc comme Pyrrhus se trouvoit en telles difficultez, se presenterent de rechef à luy nouvelles entreprinses et nouvelles esperances, qui meirent son entendement en

Les Siciliens appellent Pyrrhus, il quitte les Tarentins, et fait voile en Sicile.

doubte : car tout à un coup vindrent ambassadeurs de la Sicile, qui luy offrirent de mettre entre ses mains les villes de Syracuse, d'Agrigente et des Leontins, le priants de leur vouloir ayder à deschasser les Carthaginois hors de l'iſle, et la deslibvrer toute de tyrans : et d'austre costé luy vindrent nouvelles de la Grece, comme Ptolomæus, celuy qui feut surnommé *la Fouldre*, avoit esté tué, et toute son armée deffaicte en une bataille contre les Galates, et que lors il surviendroit tout à poinct aux Macedoniens, qui ne demandoyent qu'un roy. Si mauldict adoncques asprement la fortune, qui luy presentoit ainsy tout à un coup, et en un mesme temps, diverses matieres pour faire de grandes choses : et comme si toutes les deux entreprinses eussent esté en sa main, il faisoit son compte qu'il falloit necessairement qu'il en perdist l'une.

Si feut long-temps à resouldre en son entendement, à laquelle plustost il debvoit entendre : mais finalement il luy sembla qu'ès affaires de la Sicile y avoit moyen et matiere de faire de plus grandes choses, attendu que l'Africque n'en estoit pas gueres loing : parquoy se tournant de ce costé-là, il depescha incontinent Cineas pour s'y en aller devant parler aux villes et citez du païs, comme il avoit accoustumé : et luy cependant meit grosse guarnison dedans la ville de Tarente pour la tenir en sa devotion, dequoy les Tarentins feurent très-mal contents : car ils luy disoyent

ou

ou qu'il demourast en leur païs pour soubstenir la guerre contre les Romains avecques eulx, qui estoit l'intention pour laquelle ils l'avoyent faict venir, ou bien s'il s'en vouloit aller, qu'il leur laissast au moins leur ville en l'estat qu'il l'avoit trouvée : mais il leur respondict bien rudement, qu'ils ne luy en parlassent plus, et qu'il falloit qu'ils attendissent son occasion : et avecques ceste response se meit à la voile vers la Sicile, là où si tost qu'il feut arrivé, il trouva tout ce qu'il avoit esperé, car les villes se meirent bien volontiers entre ses mains. Et là où il feut besoing de combattre et d'employer la force des armes, rien n'arrestoit devant luy du commencement : car avec trente mille hommes de pied, et deux mille cinq cent de cheval, et deux cent voiles qu'il y meina, il chassoit devant luy les Carthaginois, et alloit conquerant toute la province qui estoit soubz leur obeissance.

Pyrrhus remporte plusieurs victoires sur les Carthaginois et sur les Mamertins.

Or estoit pour lors la ville d'Eryx la plus forte place qu'ils eussent, et y avoit dedans bon nombre de gents de guerre pour la deffendre : il deslibera d'essayer à la forcer, et quand son armée feut preste pour donner l'assault, il se feit armer de toutes pieces, et en s'approchant de la ville, feit vœu à Hercules de luy payer un solemnel sacrifice avecques une feste de jeux publics, moyennant qu'il luy fist la grace de se monstrer aux Grecs habitants en la Sicile digne des nobles ances-

tres dont il estoit descendu, et des grands moyens qu'il avoit entre ses mains. Ce vœu achevé, il feit incontinent sonner les trompettes, et à coups de traict retirer les Barbares qui estoyent sur les murailles : puis quand les eschelles feurent plantées, il monta tout le premier sur la muraille, où il trouva plusieurs des Barbares qui luy feirent teste : mais il en jecta les uns du hault en bas d'un costé et d'austre de la muraille, et à coups d'espée en abbattit plusieurs morts à l'entour de luy, sans qu'il y feust auscunement bleçé, pource que les Barbares n'avoyent pas la hardiesse de le reguarder seulement au visage, tant son reguard estoit terrible.

Ce qui tesmoigne qu'Homere parla sagement et en homme bien experimenté, quand il dict que la proüesse seule entre toutes les vertus morales est celle, qui auscunefois a des saillies de mouvement inspirez divinement, et de certaines fureurs, qui transportent l'homme hors de soy-mesme. La ville doncques ayant esté prinse, il paya magnifiquement le sacrifice voüé à Hercules, et feit une feste de toutes sortes de jeux et de toutes sortes de combats. Or y avoit-il alors quelques Barbares habitants à l'entour de Messine qui se nommoyent les Mamertins, et faisoyent beaucoup d'ennui aux peuples Grecs d'à l'environ, jusques à leur faire payer taille et tribut, au moins à quelques-uns, pource qu'ils estoyent en grand nombre, tous hom-

mes de guerre et bons combattants, aussy en avoyent-ils le nom *de Mars*, à cause qu'ils estoyent aussy Martiaulx. Pyrrhus meina son armée contre eulx, et les deffeit en bataille rangée, feit mourir leurs collecteurs, qui leivoyent et exigeoyent la taille, et rasa plusieurs de leurs forteresses : et comme les Carthaginois le recherchassent de paix et d'amitié, en luy offrant vaisseaux et argent, pretendants à plus grandes choses, il leur feit une courte response, qu'il n'y avoit qu'un seul moyen de paix et d'amitié contre eulx, qui estoit qu'en abandonnant toute la Sicile entierement, ils eussent pour borne entre les Grecs et eulx la mer de Libye. Car la prosperité de ses affaires et les forces qu'il se voyoit entre mains, luy esleivoyent le cœur, et l'incitoyent à poursuivre l'esperance, soubz laquelle il estoit passé en la Sicile, aspirant en premier lieu à la conqueste de la Libye : pour à laquelle aller il avoit bien assez de vaisseaux, mais de forsaires et de gents de rame, non : et quand il en voulut amasser, alors il commença à se porter rudement envers les villes de la Sicile, les traictant fort rigoureusement, les forçant en courroux, et chastiant aigrement ceulx qui faisoyent fauste à ses commandements, ce qu'il n'avoit pas faict à son arrivée du commencement, ains au contraire avoit guaigné la bonne grace de tout le monde, en parlant plus gracieusement que nul austre, en monstrant de se fier du

Pyrrhus se rend odieux par son ambition, les insulaires déliberent de le poursuivre.

tout à eulx, et ne les molestant de chose quelconque.

Et tout soubdain estant ainsy devenu de prince populaire tyran violent, il en feut estimé non-seulement rude et rigoureux, mais qui pis est, desloyal et ingrat: et toutesfois, encores qu'il leur en feist grand mal, si l'enduroyent-ils neantmoins, et luy concedoyent ce qu'il demandoit comme chose necessaire. Mais quand on aperçeut qu'il commença à soy deffier de Thœnon et de Sostratus, qui estoyent les deux principaulx capitaines de Syracuse, qui l'avoyent les premiers faict venir en la Sicile, et qui luy avoyent, aussy-tost comme il feut arrivé, meis la ville de Syracuse entre mains, et luy avoyent aydé à faire la pluspart de ce qu'il avoit faict en toute la Sicile, parce qu'il ne vouloit plus ny les meiner quand et luy, ny les laisser derriere, pour la deffiance qu'il avoit d'eulx: et qu'on veit que Sostratus, craignant qu'il ne luy fist quelque maulvais tour s'estoit absenté et retiré d'auprès de luy, et que luy se doubtant que Thœnon en voulust austant faire, l'eust faict mourir: alors se tournerent toutes choses à l'encontre de luy, non point l'une après l'austre ny petit à petit, ains tout à un coup, et conçeurent toutes les villes ensemble une haine mortelle contre luy, en s'alliant les unes des Carthaginois, les austres des Mamertins pour luy courir suz.

Mais sur le poinct que toute la Sicile se

bandoit et conspiroit ainsy contre luy, il reçeupt lettres des Samnites et des Tarentins, par lesquelles ils luy faisoyent entendre, qu'ils avoyent beaucoup à faire à se deffendre dedans les villes et fortes places, et que de la campaigne ils en estoyent entierement deschassez, à raison dequoy ils le supplioyent de les venir secourir. Ceste nouvelle luy vint tout à poinct pour couvrir sa fuite, et pour pouvoir dire que ce n'estoit point par desespoir de pouvoir bien faire ses besongnes en la Sicile, qu'il en despartoit : mais à la verité, voyant qu'il ne la pouvoit tenir non plus qu'une navire agitée de la tourmente, il cherchoit quelque couleur honneste pour en sortir, et feut la cause veritable pour laquelle il se rejecta en Italie : toutesfois au partir de la Sicile, on dict qu'il tourna ses yeulx vers l'isle, et dict à ceulx qui estoyent autour de luy : *ô quel beau champ de bataille nous laissons*, mes amys, *aux Romains et aux Carthaginois, pour y luicter et combattre les uns contre les austres !* Cela advint peu de temps après tout ainsy comme il l'avoit predict.

Pyrrhus retourne chez les Tarentins et les Samnites, qui l'invitent à les secourir.

Mais ayant les Barbares faict ligue ensemble à l'encontre de luy, les Carthaginois d'un costé, l'attendants au passage, luy donnerent la bataille par mer dedans le destroict mesme de Messine, là où il perdit plusieurs de ses vaisseaux, et avecques le demourant s'enfuyt en la coste de l'Italie : là où les Mamertins de l'austre costé, estants passez devant au

Il est enveloppé par les Carthaginois et Mamertins, qui lui font mille maux.

nombre de bien dix-huict mille combattants, ne luy oserent pas presenter la bataille en pleine campaigne, ains l'attendirent en certains pas de montaigne, et en lieux mal-aysez, où ils le chargerent sur la queuë, et meirent toute son armée en grand trouble : car ils y tuerent deux elephants, et bon nombre de ceulx de son arriere guarde, tellement qu'il feut contrainct d'y venir luy-mesme en personne de son avant guarde, pour les secourir contre ces Barbares, qui estoyent hommes courageux et hardis, et qui plus est, fort bien aguerris, et y feut en grand dangier de sa personne pour un coup d'espée qu'il y reçeupt en la teste, de sorte qu'il luy feut force de se retirer un peu arriere de presse, ce qui augmenta le courage encores plus à ses ennemys, entre lesquels il y en eut un plus advantureux que les austres, homme de haulte taille, et tout armé à blanc, qui se jecta bien loing devant sa trouppe, et d'une voix audacieuse et fiere appella le roy et le deffia au combat d'homme à homme, s'il estoit encores vivant.

Force de Pyrrhus.

Pyrrhus irrité de ceste braverie, maulgré ses gents tourna visage, tout blessé qu'il estoit, avecques sa guarde, et oultre ce qu'il estoit enflammé de cholere, ayant la face toute souïllée de sang et hideuse à veoir, il se jecta à travers ses gents, et feit tant qu'il approcha du Barbare qui l'avoit deffié, auquel il donna de toute sa puissance un si grand coup d'espée sur la teste, que tant pour la force du bras que pour la

bonté de la trempe de l'acier, le coup descendit jusques à bas, de sorte qu'en un moment les parties du corps divisé en deux tomberent l'une deçà, l'austre delà. Cela arresta tout court les Barbares, et les guarda de passer oultre, tant ils feurent estonnez et effroyez de veoir un si grand coup de main, qui leur feit estimer que Pyrrhus estoit quelque chose davantage qu'un homme, si le laisserent aller depuis, sans plus luy donner d'empeschement.

Il gagne Tarente.

Et luy continuant son chemin feit tant par ses journées, qu'il arriva en la ville de Tarente, avecques vingt mille hommes de pied et trois mille de cheval, avecques lesquels, joinct ce qu'il peust tirer de bons hommes de guerre de Tarente, il se meit incontinent aux champs pour aller trouver les Romains, qui avoyent leur camp dedans les terres des Samnites, desquels les affaires se portoyent très-mal : car ils avoyent les cœurs faillis pour avoir esté en plusieurs batailles et rencontres tousiours battus par les Romains, et si estoyent malcontents de Pyrrhus, à cause qu'il les avoit abandonnez pour aller à son voyage de la Sicile, à raison dequoy il n'en vint pas grand nombre devers luy en son camp : mais nonobstant il divisa toutes ses forces en deux, dont il envoya une partie en la Lucanie, pour amuser l'un des consuls de Rome, qui y estoit, affin qu'il ne peust venir au secours de son compaignon, et luy avecques l'austre partie s'en alla contre Manius Curius, qui s'estoit

logé en lieu fort et advantageux près la ville de Benevente, attendant le secours qui luy debvoit venir de la Lucanie, joinct que les devins, par les signes des oiseaux et des sacrifices, luy conseilloyent de ne bouger de là, et Pyrrhus au contraire desirant le pouvoir combattre avant que le renfort qu'il attendoit luy feust arrivé, print avecques luy les meilleurs combattants qu'il eust en tout son ost, et les plus belliqueux elephants, et se partit une nuict pour le cuider aller assaillir au desprouveu jusques dedans son camp.

Il marche contre les Romains, qui le défont en bataille rangée.

Or avoit-il long circuit de chemin à faire et par un païs couvert de bois, tellement que leurs torches et lumieres leur faillirent : au moyen dequoy plusieurs des souldards s'esguarerent, et se perdirent quelque temps devant qu'on les peust r'allier tous ensemble, de maniere que cependant la nuict se passa, et au poinct du jour les ennemys l'apperçeurent clairement ainsy comme il devaloit des montaignes. Cela les esmeut de prime face, et les effroya un petit : neantmoins Manius ayant eu les signes des sacrifices heureux, et voyant que l'occasion le pressoit, sortit hors de son camp, et chargeant les premiers qu'il rencontra des ennemys, les tourna en fuitte, ce qui espouvanta tout le reste, de sorte qu'il en demoura grand nombre de morts sur le champ, et y eut quelques elephants prins.

Ceste victoire feit sortir Manius hors de son fort en pleine campaigne, où il y eut bataille rangée,

rangée, en laquelle il rompit ses ennemys à vifve force en un endroict, mais en l'austre il feut repoulsé par la violence des elephants et contrainct de reculer jusques auprès de son camp, dedans lequel il avoit laissé bon nombre de gents pour le guarder, et les voyant sur le rempart du camp tous armez et en poinct de combattre, il les appella, et eulx venants tous frais de lieux avantageux à charger sur les elephants, les contraignirent en peu d'heure à monstrer le dos et s'enfuyr à travers leurs gents mesmes, lesquels ils meirent en grand trouble et en grand desordre, dont finalement s'en ensuivit la victoire totale pour les Romains, et de celle victoire consequemment la grandeur et puissance de leur empire : pource qu'estants devenus plus courageux par ceste bataille, et en ayants accreu leurs forces, et acquis la reputation d'hommes invincibles, ils conquirent incontinent le reste de l'Italie, et tantost après toute la Sicile.

Pyrrhus, trompé dans ses espérances, retourne en Epire.

Voylà comment Pyrrhus decheut entierement de l'esperance qu'il avoit de conquerir l'Italie et la Sicile, après y avoir consumé six ans à faire continuellement la guerre, durant lesquels il empira bien ses affaires, et diminua ses forces : mais la haultesse de son courage demoura tousiours invincible, quelques pertes qu'il eust faictes, et si feut tousiours estimé, tant qu'il vescut, le premier des roys et princes de son temps, tant en experience et suffisance au faict de la guerre, comme en hardiesse et

proüesse de sa personne. Mais ce qu'il acqueroit par effects, il le perdoit par esperances, appetant si fort ce qu'il n'avoit pas, qu'il en oublioit à mettre en seure guarde ce qu'il avoit: à raison de quoy Antigonus le comparoit à un joüeur de dez, à qui les dez disent, fort bien, mais qui ne se sçait servir des chances qui luy viennent.

Ayant doncques remeiné en Epire huict mille hommes de pied, et cinq cent chevaulx, et ne se trouvant point d'argent pour les souldoyer, il alloit cherchant quelque nouvelle guerre pour avoir moyen de les entretenir. Parquoy luy estant encores venu un renfort de quelque nombre de Galates, il entra dedans le royaulme de Macedoine, que tenoit alors Antigonus, le fils de Demetrius, en intention de courir et piller le plat païs seulement : mais quand il vit qu'il y eust prins plusieurs places, et que davantage deux mille hommes de guerre du païs se vindrent d'eulx-mesmes rendre à luy, il commencea adoncques à esperer quelque chose de plus qu'il ne s'estoit promis au commencement : si marcha contre le roy mesme, Antigonus, qu'il rencontra en une vallée estroicte, et d'arrivée chargea sur son arriere-guarde si vifvement, qu'il meit toute l'armée en grand desarroy ; car Antigonus avoit mis à la queuë de son armée, pour la clorre, les Galates, qui estoyent en assez bon nombre, lesquels feirent debvoir de soubstenir hardiment et vaillamment ceste premiere charge ; et y feut la meslée si aspre, que

Il rentre dans la Macedoine, où il gagne une bataille sur Antigonus et les Galates.

la pluspart d'eulx y feut taillée en pieces. Après ceulx-là les conducteurs des elephants, se trouvants enveloppez de tous costez, se rendirent, eulx et toutes leurs bestes.

Pyrrhus reprend courage.

Parquoy Pyrrhus, voyant ses forces augmentées d'un tel renfort, se confiant plus à la faveur de fortune, qu'au discours de la raison, il poulsa oultre contre le bataillon des Macedoniens, qui estoyent tous troublez et effroyez pour la deffaicte de leur arriere-guarde, tellement qu'ils ne voulurent point baisser les picques ne combattre contre luy ; et luy, de son costé, leur tendant la main, et appellant les capitaines et chefs des bandes par leurs noms, feit tout à un coup tourner de sa part tous les gents de pied d'Antigonus, lequel se saulva de vistesse avecques quelques gents de cheval, et retint auscunes des villes maritimes de son royaulme.

Mais Pyrrhus, entre tant de prosperitez, estimant n'y avoir rien qui plus tournast à sa gloire que la deffaicte des Galates, feit mettre à part leurs plus belles et plus riches despouilles, dont il feit une offrande au temple de Minerve Itonide, avecques une telle inscription :

Pyrrhus ayant en bataille deffaict
Les fiers Gaulois, de leur despouille a faict
Ces forts escus à Minerve icy pendre,
Après avoir d'Antigonus faict rendre
L'armée toute : et s'il les a vaincus
Merveille n'est, car au sang d'Æacus
De tout temps est prouësse militaire,
Et à jamais sera hereditaire.

Incontinent après ceste bataille, toutes les villes du royaulme se rendirent à luy ; mais quand il eut celle d'Æges en sa puissance, il en traicta rudement les habitants, mesmement en ce qu'il y laissa une grosse guarnison des Gaulois, qu'il avoit à sa soulde.

Or est-ce une nation insatiablement avaricieuse, comme ils monstrerent bien alors : car ils se meirent à fouiller les sepultures des roys de Macedoine qui y sont enterrez, et ravirent ce qu'ils y trouverent d'or ou d'argent, et puis jecterent par grande insolence les ossements au vent. Pyrrhus en feut adverty, mais il le passa legerement, sans en faire compte ny demonstration quelconque ; soit, ou qu'il le differast à austre temps, pour les affaires qu'il avoit alors, ou que du tout il n'osast entreprendre de chastier ces Barbares : mais quoy que ce soit, les Macedoniens luy en sçeurent fort maulvais gré, et l'en blasmerent fort.

Pyrrhus, sollicité par Cleonymus, roi des Lacedémoniens, mene son armée au pays de Lacome.

Au demourant, n'estants pas encores ses affaires bien asseurées en la Macedoine, et n'y ayant point de pied ferme, son cerveau commencea incontinent à s'esleiver en nouvelles esperances ; et se mocquant d'Antigonus, il disoit qu'il estoit bien effronté d'aller encores vestu de pourpre comme un roy, là où il se deust habiller d'une simple cape, comme personne privée. Et l'estant Cleonymus, roy de Sparte, venu solliciter de meiner son armée au païs de Lacedæmone, il y entendit fort volontiers. Cestuy Cleonymus estoit bien du sang

royal de Sparte ; mais pource qu'il estoit homme violent, et qui vouloit faire toutes choses d'aucthorité soubveraine, on ne l'aimoit point à Sparte, et ne se fioit-on point en luy : ains y estoit Areus roy paisible ; cela estoit la principale et plus honneste querelle qu'il eust contre le corps total de la chose publicque : mais oultre celle-là, il en avoit une austre particuliere pour telle occasion.

Il avoit, sur ses vieulx ans, espousé une belle jeune dame, nommée Chelidonide, qui estoit aussy de la race royale, fille de Leotichides ; et estant devenue extresmement amoureuse du fils du roy Areus, qui s'appelloit Acrotatus, beau jeune homme, en la fleur de son aage, elle tourmenta et deshonnora grandement son mary Cleonymus, qui en estoit passionné de jalousie et d'amour : car il n'y avoit celuy en toute Sparte qui ne cogneut clairement que sa femme ne faisoit compte de luy. Ainsy estants ses douleurs et desplaisirs domesticques conjoincts avecques les publics, en intention de s'en venger, il alla par despit, en courroux, solliciter Pyrrhus de venir à Sparte pour le remettre en sa royaulté : et de faict l'y meina avecques vingt et cinq mille hommes de pied, deux mille chevaulx, et vingt-quatre elephants ; de maniere qu'il estoit aysé à cognoistre, à ce grand equipage seulement, qu'il n'alloit pas en volonté de remettre Cleonymus en Sparte, ains en desliberation de subjuguer et conquerir pour soy-mesme tout le

païs du Peloponese, s'il eust peu. Car de paroles il le nioit très-bien aux Lacedæmoniens mesmes, qui luy envoyerent des ambassadeurs ainsy qu'il estoit en la ville de Megalopolis, là où il leur dict qu'il estoit venu au Peloponese pour affranchir les villes et citez qu'Antigonus y tenoit en servitude, et que vrayement il estoit en volonté d'envoyer ses petits enfants à Sparte, moyennant qu'on luy permist, affin qu'ils feussent nourris à la discipline Laconicque, et qu'ils eussent dès leur enfance cest advantage par-dessuz tous les austres roys, d'avoir esté bien nourris. Mais en feignant ces choses, et en abusant ceulx qui venoyent audevant de luy sur le chemin, on ne se donna guarde qu'il feut dedans le païs de la Laconie, là où il ne feut pas plustost entré, qu'il commencea à courir et piller le plat païs.

Pyrrhus assiege la ville de Sparte, à laquelle il donne inutilement différens assauts.

Et comme les ambassadeurs de Sparte luy reprochassent et se plaignissent de ce qu'il leur faisoit ainsy la guerre sans la leur avoir premierement denoncée, il leur respondict : *vous n'avez pas non plus vous-mesmes accoustumé d'envoyer denoncer et signifier ce que vous avez en pensée de faire aux austres.* Adoncques l'un des ambassadeurs, qui avoit nom Mandricidas, luy replicqua en son language Laconicque : *si tu es un dieu, tu ne nous feras point de mal, pource que nous ne t'avons point offensé ; et si tu es un homme, tu en trouveras quelqu'autre qui vauldra mieulx que toy.* Depuis il tira droict à Sparte, là où Cleonymus feut d'advis que de primsault

il la feit assaillir : mais il ne le voulut pas faire, craignant, comme on dict, que s'il faisoit donner l'assault de nuict, ses souldards ne saccageassent la ville, et dict qu'il seroit tout à temps de le donner en plein jour le lendemain, pource qu'il y avoit fort peu de gents dedans la ville, et encores mal prouveus : car, qui plus est, le roy mesme Areus n'y estoit pas, ains estoit allé en Candie, au secours des Gortyniens, qui avoyent la guerre en leur païs. Mais ce feut ce qui sans doubte saulva la ville d'estre prinse, qu'on ne feit pas compte de l'assaillir chauldement, pource qu'on estima qu'elle ne feust pas pour resister, et qu'il n'y eust ame dedans pour la deffendre : car Pyrrhus se campa devant, en ferme opinion qu'il n'y trouveroit personne pour le combattre, et les serviteurs et amys de Cleonymus y preparerent son logis comme si pour certain Pyrrhus y eust deu venir soupper et loger.

Mais quand la nuict feut venue, les Lacedæmoniens tindrent conseil entre eulx, où ils feurent d'advis d'envoyer secrettement leurs femmes et petits enfants en Candie ; à quoy elles-mesmes s'opposerent, et y en eust une entre les austres, nommée Archidamia, qui s'en alla en plein conseil avecques une espée porter la parole au nom des austres dames, remonstrant que les hommes leur faisoyent grand tort s'ils estimoyent qu'elles eussent le cœur si lasche que de vouloir survivre après que Sparte seroit destruicte : puis feut arresté

en ce conseil qu'on tireroit une tranchée à l'opposite du camp de l'ennemy, aux deux bouts de laquelle ils mettroyent des chariots qu'ils enterreroyent jusques à la moitié des rouës, affin qu'ayants ainsy le pied ferme, ils peussent arrester les elephants, et les enguarder de passer; et comme ils commençoyent à mettre la main à l'œuvre, y survindrent les filles et les femmes, auscunes ceinctes par-dessuz leurs cottes troussées, et les austres toutes en chemise, pour besongner à ceste trenchée avecques des hommes vieulx, admonestants les jeunes qui debvoyent combattre le jour ensuivant, qu'ils se reposassent cependant.

Magnanimité et courage d'une femme de Sparte.

Si prindrent la tierce partie de la tranchée à faire, qui avoit six coubdées de largeur, et quatre de profondeur, et duroit huict cent pieds de long, ainsy que dict Phylarchus, ou un peu moins, comme dict Hieronymus; puis quand ce vint au poinct du jour, que les ennemys commencerent à se remuer pour venir à l'assault, elles-mesmes allerent querir les armes, qu'elles meirent entre les mains des jeunes hommes, et leur rendirent la tasche qu'elles avoyent prinse à faire de la tranchée, toute faicte, en les priant de la vouloir vaillamment guarder et deffendre, leur remonstrants le grand plaisir que c'est de vaincre les ennemys en combattant à la vue de tout son païs, et le grand heur et grand honneur qu'il y a à mourir entre les bras de sa mere et de sa femme, après avoir faict le debvoir d'homme

de

de bien, et digne de la magnanimité de Sparte. Mais Chelidonide, s'estant retirée à part, avoit attaché un lacqs courant à son col, toute preste à se pendre et estrangler, plustost que de tomber entre les mains de Cleonymus, si d'adventure la ville venoit à estre prinse.

Pyrrhus doncques en personne, avecques la bataille de ses gents de pied, marcha de front contre les Spartiates, qui l'attendoyent aussy en bon nombre sur l'austre bord de la tranchée, laquelle, oultre ce qu'elle estoit malaysée à traverser, empeschoit les souldards de combattre à pied ferme, à cause que la terre freschement remuée fondoit soubz eulx. Parquoy Ptolomæus, fils de Pyrrhus, avecques deux mille Gaulois et toute l'eslite des Chaoniens, costoyant le long de la tranchée, essaya de passer de l'austre costé par l'un des bouts où estoyent les chariots, lesquels estants fort avant enfoncez dedans la terre, et entrelassez les uns dedans les austres, empeschoyent non-seulement les assaillants, mais aussy les deffendants. Toutesfois, à la fin les Gaulois commençoyent ja à deschausser les rouës de ces chariots, et à les tirer dedans la riviere, quand Acrotatus, jeune homme, voyant le dangier, s'encourut à travers la ville avecques une trouppe de trois cent austres jeunes hommes, et alla envelopper Ptolomæus par derriere sans estre apperceu, à cause qu'il alla par chemin creux et bas, jusques à ce qu'il vinst à les charger par derriere, et les contraignit de tourner visage de-

vers luy, en s'entreheurtants les uns les austres, et s'entrepoulsants dedans la tranchée et dessoubz les chariots en grand desarroy, tant que finalement, à grand'peine et avecques grande effusion de sang, ils feurent rebarrez et repoulsez. Or estoyent les femmes et les vieillards de l'austre costé de la tranchée, qui voyoyent clairement à l'œil les grandes armes que faisoit Acrotatus. Parquoy, après que son execution feut faicte, il s'en retourna à travers la ville, au lieu où il estoit paravant, tout souïllé de sang, joyeux et esleivé en courage pour la victoire qu'il venoit de guaigner. Les dames Spartaines le trouverent plus grand et plus beau que jamais, tellement qu'il n'y eut celle qui ne reputast Chelidonide bien heureuse d'avoir un tel amy; et y eut quelques-uns des vieillards qui, le suivants, allerent criants après luy, *va*, gentil Acrotatus, *besongne bien Chelidonide, et engendre de bons enfants à Sparte.* Le combat feut aussy fort aspre à l'endroict où estoit Pyrrhus, et y eut plusieurs Spartains qui y combattirent fort vaillamment: mais entre les austres, un nommé Phyllius, après avoir faict teste longuement, et tué de sa main plusieurs des ennemys qui s'efforçoyent de passer la tranchée, quand il sentit que le cœur luy deffailloit, pour le grand nombre de bleçeures qu'il avoit, il appella l'un de ceulx qui estoyent au rang de derriere luy, et luy cedant sa place, alla tomber tout roide mort entre les armes des siens, affin que les ennemys ne peussent avoir son corps.

Courage d'Acrotatus.

A la fin, le combat ayant duré toute la journée, la nuict survint, qui les separa, et Pyrrhus estant couché en son lict, en dormant eut une telle vision : *il luy feut advis qu'il frappoit de la fouldre la ville de Lacedæmone, et la brusloit toute, dont il estoit si joyeux, que la joye l'en esveilla.* Parquoy, esveillé qu'il feut, il commanda à ses capitaines qu'ils tinssent leurs gents tous prests pour recommencer l'assault, et raconta à ses familiers son songe, estimant que cela luy predisoit que, sans point de doubte, il prendroit la ville d'assault. A quoy tous les austres assistants s'accordoyent merveilleusement, excepté un nommé Lysimachus, qui, au contraire, disoit que ceste vision ne luy plaisoit point, pource que les lieux frappez de la fouldre, sont sacrez, et est deffendu d'y entrer à raison de quoy il avoit aussy paour que les dieux ne luy signifiassent qu'il n'entreroit point dedans la ville de Sparte. Pyrrhus luy respondict : *cela*, dict-il, *sont propos pour amuser un peuple en l'assemblée des Thermopyles, où il n'y a certitude quelconque. Mais au demourant, il faust que chascun, prenant les armes en main, se propose ceste sentence devant les yeulx :*

> Il n'est meilleure presage que de prendre
> Armes en main pour son maistre deffendre.

faisant allusion aux vers d'Homere, où il y a, *pour son païs deffendre.* En disant cela, il se leiva, et dès la poincte du jour meina son armée à l'assault.

De l'austre costé aussy, les Lacedæmoniens, d'une hardiesse et magnanimité plus grande que leurs forces, feirent merveilleux debvoir de se deffendre, ayants leurs femmes auprès d'eulx qui leur tendoyent des bastons dont ils combattoyent, bailloyent à boire et à manger à ceulx qui en avoyent besoing, et retiroyent ceulx qui estoyent bleçez pour les panser. Les Macedoniens aussy, de leur costé, faisoyent tout ce qu'ils pouvoyent pour combler la tranchée avecques force bois et austre matiere, qu'ils jectoyent par-dessuz les corps morts et les armes estants au fond du fossé : et à l'opposite les Lacedæmoniens faisoyent aussy tout leur effort pour l'empescher. Mais en ces entrefaictes, on apperçeut Pyrrhus à cheval, qui, ayant ja passé la tranchée et le rempart des chariots, s'efforçoit d'entrer en la ville.

Ceulx qui estoyent ordonnez à la deffense de cest endroict-là, s'escrierent incontinent, et les femmes se prindrent à courir et à crier comme si tout eust esté perdu ; et comme il passoit desia oultre, renversant à coups de main ceulx qu'il trouvoit en teste devant luy, il luy feut tiré un coup de traict Candiot qui donna droict à travers les flancs de son cheval, lequel, pour la douleur qu'il sentit, saulta hors de la presse, et en mourant l'emporta et le versa sur le pendant d'un costau fort droict, et où il estoit en grand dangier de tomber du hault en bas. Cela effroya les serviteurs et amys qu'il avoit autour de luy, et quant et

quant les Lacedæmoniens les advisants en cest effroy, coururent incontinent celle part, et à coups de traict les repoulserent et rechasserent tous au-dehors de la tranchée. Parquoy, depuis ceste retraicte Pyrrhus feit par-tout ailleurs cesser aussy l'assault, esperant que les Lacedæmoniens à la fin se rendroyent, attendu qu'il y en avoit eu en ces deux jours beaucoup de tuez, et les austres presque tous bleçez : mais la bonne fortune de la ville, soit qu'elle voulust en soy-mesme esprouver la vertu des habitants, ou bien monstrer combien elle a de puissance ès cas desesperez des affaires du monde, sur le poinct que les Lacedæmoniens commençoyent à avoir maulvaise esperance de leur faict, feit venir de Corinthe Aminias Phocien, l'un des capitaines d'Antigonus, avecques bonne trouppe de gents de guerre, et le meit dedans la ville pour la secourir ; et puis il ne feut pas plustost entré, que le roy Areus y arriva aussy d'un austre costé, venant de Candie, dont il rameinoit quand et luy deux mille combattants.

Adoncques les femmes se retirerent en leurs maisons, faisants leur compte qu'il n'estoit plus besoing qu'elles s'empeschassent des affaires de la guerre. Aussy donna-l'on congé de s'en aller reposer aux hommes vieulx, qui pour la necessité avoyent esté contraincts de prendre encores les armes oultre les forces de leur aage, et se rangerent les nouveaulx venus au lieu d'eulx en bataille. Pyrrhus entendant ce secours s'oppiniastra, et s'efforcea encores plus que jamais

pour tascher à les emporter d'assault : toutesfois à la fin quand il eut cogneu à ses despends qu'il n'y guaignoit rien que des coups, il s'en desporta, et alla piller et guaster tout le plat païs, desliberant d'y passer son hyver.

Les Argiens appellent Pyrrhus pour appaiser une sédition.

Mais il ne peust esviter sa destinée, car se leiva en la ville d'Argos une sedition entre deux des principaulx citoyens, Aristias et Aristippus, et pource qu'il sembla à Aristias, que le roy Antigonus favorisoit son adversaire, il se hasta d'envoyer le premier devers Pyrrhus, lequel estoit de telle nature, qu'il amassoit et enveloppoit continuellement esperances sur eperances, en prenant tousiours les prosperitez qui luy advenoyent pour occasion d'en esperer de plus grandes, et si d'advanture il perdoit, il taschoit à se recouvrer, et remplir ses pertes par austres nouvelles entreprinses, de maniere que pour estre ne vaincu ne vainqueur, il ne pouvoit jamais reposer qu'il ne travaillast tousiours quelqu'un, et qu'il ne feust aussy luy-mesme travaillé : au moyen dequoy il se partit incontinent pour s'en aller en Argos : mais Areus luy ayant dressé embusches en plusieurs lieux, et ayant occupé les plus mal-aysez passages par où il avoit à passer, chargea sur les Gaulois et Molossiens, qui estoyent à la queuë de son armée.

Les Spartiates chargent l'arriere garde de Pyrrhus, ils tuent son fils aîné.

Or avoit-il esté ce jour-là predict à Pyrrhus par son devin, qui avoit trouvé en sacrifiant le foye deffectueux de l'hostie immolée, que cela luy denonçoit la perte de quelqu'un de

ceulx qui luy tenoyent de plus près : mais sur le poinct qu'il ouyt le bruict de la charge, il ne pensa point à la prediction de son devin, et commanda à son fils qu'il y allast avecques les gents de sa maison, et luy cependant à la plus grande haste qu'il peust, feit marcher le demourant de son armée pour la tirer vistement hors de ce maulvais pas. Si feut la meslée fort aspre à l'entour de Ptolomæus : car c'estoyent tous les meilleurs hommes des Lacedæmoniens à qui il avoit affaire, conduicts par un vaillant capitaine nommé Evalcus : mais ainsy comme il combattoit fort courageusement contre ceulx qu'il avoit en teste, il y eut un souldard Candiot nommé Orœsus, natif de la ville d'Aptera, homme prompt à la main et leger du pied, qui en courant au long de luy, luy donna un coup dedans le flanc dont il le porta mort par terre.

Pyrrhus venge la mort de son fils.

Ce prince abbattu, toute sa trouppe se print incontinent à fuyr, et les Lacedæmoniens à les poursuivre si chauldement, qu'ils ne se donnerent guarde qu'ils se trouverent en pleine campaigne bien fort esloignez de leurs gents de pied : parquoy Pyrrhus, qui venoit tout à l'heure d'ouyr la mort de son fils, passionné d'ire et de douleur, tourna tout court contre eulx avecques ses hommes d'armes Molossiens, et donnant le premier dedans, en feit une merveilleuse boucherie. Car combien que par tout ailleurs il feust terrible, et invincible ayant les armes au poing, il feit neantmoins alors

plus grande preuve de sa proüesse, force et hardiesse, que jamais il n'avoit faict auparavant, et comme il eust lancé son cheval contre Evalcus pour le chocquer, Evalcus se jecta à costé, et luy tira un coup d'espée, duquel il faillit à luy coupper la main dont il tenoit la bride, mais il n'assena que les renes qu'il couppa, et Pyrrhus tout aussy-tost luy tira un coup de javeline, dont il le perça d'oultre en oultre à travers le corps, et mettant pied à terre tailla en pieces toute celle trouppe de Lacedæmoniens, tous hommes choisis, à l'entour du corps d'Evalcus.

Les Argiens prient Pyrrhus de se retirer de dessus leurs terres, il les refuse, et entre chez eux à main armée.

Ainsy feut l'ambition des capitaines cause de celle perte à leur païs pour neant, attendu que la guerre contre eulx estoit finie : mais Pyrrhus ayant, par maniere de dire, faict sacrifice de ces pauvres Lacedæmoniens à l'ame de son fils, et faict ce merveilleux combat pour honnorer ses funerailles, en convertissant grande partie de la douleur de sa mort en ire et courroux contre les ennemys, tira puis après oultre le droict chemin d'Argos. Et entendant comme Antigonus avoit desia saisi les costeaux qui sont au-dessuz de la plaine, il se logea près de la ville de Nauplia, et le lendemain envoya un herault devers Antigonus, par lequel il luy feit dire oultraige, en l'appellant *meschant*, et le deffiant à descendre en la plaine pour combattre à qui d'eulx demoureroit roy. Antigonus luy feit response, qu'il faisoit la guerre austant avecques le temps, comme avecques les armes,

et

et au demourant, que si Pyrrhus se faschoit de vivre, il avoit assez de chemins ouverts pour aller à la mort.

Ceulx d'Argos envoyerent aussy ambassadeurs devers l'un et l'austre les prier qu'ils se retirassent, attendu qu'ils sçavoyent bien qu'ils n'avoyent que veoir sur la ville d'Argos, et qu'ils la laissassent neutre et amie de tous les deux. Antigonus s'y accorda et leur bailla son fils pour ostage, et Pyrrhus promit bien qu'il le feroit aussy; mais pource qu'il ne donnoit point de caution et d'asseurance de ce faire, on se deffioit plus de luy. Si advindrent plusieurs grands et merveilleux presages, tant à Pyrrhus comme aux Argiens. Car ayant Pyrrhus sacrifié des bœufs, les testes toutes couppées et separées des corps tirerent les langues dehors, et lecherent leur propre sang, et dedans la ville d'Argos la religieuse du temple d'Apollo *Lyceien*, nommée Apollonides, s'en courut parmi les rues, criant qu'elle voyoit la ville toute pleine de meurtre et de sang espandu, et une aigle qui venoit à la meslée, mais qu'elle s'esvanouissoit incontinent, et ne sçavoit-on qu'elle devenoit.

Si arriva Pyrrhus joignant les murailles d'Argos qu'il estoit ja nuict toute noire, et trouvant la porte qu'on appelle Diamperes ouverte par Aristeas, meit dedans ses Gaulois, lesquels se saisirent de la place avant que ceulx de la ville en sentissent rien : mais à cause que la porte se trouva trop basse pour passer

les elephants avecques leurs tours sur le dos, il les leur fallut oster, et puis quand ils feurent au dedans, les remettre en tenebres et en tumulte, à quoy il se perdit du temps beaucoup, de maniere que ceulx de la ville à la fin s'en apperçeurent, qui s'en coururent incontinent au chasteau de l'Aspide et austres endroicts forts de la ville : mais quant et quant ils envoyerent en diligence devers Antigonus, le prier qu'il les vinst secourir, ce qu'il feit : et arrivé qu'il feut joignant les murailles, il demoura dehors aux escoutes, et cependant envoya son fils avecques ses principaulx capitaines dedans, qui meinoyent un bon et gros nombre de gents de guerre. Au mesme temps y arriva aussy Areus roy de Sparte avecques mille Candiots, et les plus dispos Spartiates, lesquels tous ensemble venants à charger les Gaulois qui estoyent sur la place, les meirent en grand trouble et en grand effroy, et Pyrrhus entrant par le quartier qui s'appelle Cylabaris, avecques grands cris et fieres clameurs, quand il entendit que les Gaulois ne luy respondoyent point fermement ny audacieusement, il se doubta bien incontinent que c'estoit la voix de gents pressez, et qui avoyent beaucoup d'affaires, au moyen dequoy il se voulut haster de les aller secourir, poulsant les gents de cheval qui marchoyent devant luy à grande peine et à grand dangier, à cause des trous des esgouts soubterrains et des conduicts d'eaux, dont la ville est toute pleine.

Les Argiens appellent Antigonus et Areus à leur secours, grande meslee entre les differentes troupes.

Si y avoit une grande confusion comme on peust imaginer en un combat de nuict, là où personne ne voyoit ce qu'il avoit à faire, ny n'entendoit pour le grand bruict ce que l'on commandoit, et s'esguaroit-on, en s'escartant les uns des austres parmi les rues, ny ne pouvoyent les capitaines rien ordonner à leurs gents, tant pour l'obscurité de la nuict, comme pour la confusion du tumulte qui estoit par toute la ville, et pource que les rues estoyent fort estroictes, à raison dequoy ils demouroyent les uns les austres sans rien faire, attendants que le jour feust venu, à la poincte duquel Pyrrhus advisa le chasteau de l'Aspide tout plein des armes de ses ennemys, et davantage soubdain qu'il feut entré jusques sur la place, entre plusieurs austres beaulx ouvrages publics qui y estoyent pour ornement du lieu, il apperçeut les images d'un loup et d'un taureau de cuyvre, qui combattoyent ensemble. Ceste rencontre l'estonna, pource que sur l'heure il luy soubvint d'une prophetie, qui austrefois luy avoit esté respondue, *que la destinée de sa mort seroit venue lors qu'il verroit un loup et un taureau combattre l'un contre l'austre.*

Si content les Argiens que ces images ont esté mises sur leur place pour memoire d'un accident qui jadis advint en leur païs, pource que quand Danaus y entra premierement par le chemin qui s'appelle *Pyramia*, comme qui diroit terres à bleds, en la contrée Thyreatide, il rencontra en sa voye un loup qui combattoit

contre un taureau. Si arresta pour veoir quelle seroit l'issue de leur combat, prenant le cas et supposant en soy-mesme que le loup feust de son costé, pource qu'estant estrangier, comme luy, il venoit courir suz aux naturels habitants du païs. Le loup demoura finalement vainqueur : parquoy Danaus faisant sa priere à Apollo Lycien, poursuivit son entreprinse, et feit si bien qu'il chassa d'Argos Gelanor, qui pour lors estoit roy des Argiens. Voylà pourquoy l'on dict que ces images du loup et du taureau ont esté mises sur la place d'Argos.

Pyrrhus ne pouvant dans l'obscurité commander à ses troupes, s'embarrasse dans une rue, où une femme le jette à bas de son cheval d'un coup de tuile.

Pyrrhus doncques se sentant tout descouragé pour les avoir veuës, et aussy pource que rien de ce qu'il avoit esperé ne luy succedoit à bien, pensa de se retirer, et pour austant qu'il craignoit les portes de la ville qui estoyent trop estroictes, il envoya devers son fils Helenus, qu'il avoit laissé hors la ville avecques la plus grande partie de son armée, luy mandant qu'il desmolist un pan de la muraille par où ses gents peussent plus commodement sortir, et qu'il les receuillist si d'advanture les ennemys leur donnoyent de l'affaire au sortir : mais celuy qu'il y envoya, feut si hastif et si estourdi, avecques ce que le tumulte l'empeschoit, qu'il n'entendit pas bien ce que Pyrrhus luy dict, ains feit son rapport tout au contraire. Au moyen dequoy le jeune prince Helenus prenant avecques luy les meilleurs combattants qu'il eust, et le reste des elephants, entra dedans la ville pour aller secourir son

pere, lequel commençoit desia à se retirer, et tant que la largeur de la place luy donna espace de combattre à son ayse, en se retirant il repoulsa très-bien ceulx qui luy couroyent suz, en leur monstrant visage par boutées : mais quand il feut rangé dedans la rue qui alloit de la place à la porte de la ville, il s'embarrassa dedans ses gents mesmes, qui luy venoyent à l'encontre de devers la porte pour le cuider secourir : mais ils n'entendoyent pas pour le bruict ce qu'il leur crioit qu'ils reculassent en arriere, et quand bien les premiers l'eussent entendu et voulu faire, ceulx de derriere qui se couloyent tousiours dedans à la foule, les en eussent empeschez, avecques ce que le plus grand des elephants, par cas d'advanture estoit cheu de travers tout au beau milieu de la porte, où il bramoit et empeschoit de sortir ceulx qui vouloyent reculer en arriere.

Adresse et reconnoissance d'un éléphant.

Un austre de ceulx qui estoyent devant entrez au dedans de la ville, nommé *Nicon*, qui vault austant à dire comme victorieux, cherchant son gouverneur, lequel avoit esté abbattu en terre de dessuz luy à force de coups, se rua contre ceulx qui reculoyent sur luy, renversant amys et ennemys pesle-mesle, jusques à ce qu'ayant trouvé le corps de son maistre mort, il l'enleiva de terre avecques sa trompe et le portant dessuz ses deux dents, s'en retourna arriere comme furieux, foulant aux pieds tout ce qu'il trouvoit en son chemin. Parquoy estants ainsy serrez et pressez les uns

contre les austres, il n'y avoit personne qui se peust ayder à part soy : car il sembloit que ce feust une seule masse de toute la multitude, et un seul corps cloué ensemble, qui tantost poulsast en avant, et tantost reculast en arriere: si ne combattoit gueres contre les ennemys qui les arrestoyent à tous coups et leur donnoyent sur la queuë, ains se faisoyent entre eulx-mesmes plus de mal que ne leur en faisoyent les ennemys : car si auscun desguainoit l'espée, ou baissoit la picque, il ne pouvoit plus r'enguainer, ny releiver sa picque, ains en donnoit à quelqu'un de ses gents mesmes qui se rencontroyent à l'endroict, et se tuoyent en s'entre-heurtant ainsy les uns les austres.

Parquoy Pyrrhus voyant ce trouble et ceste tourmente de ses gents, osta la couronne qu'il avoit dessuz son armet, laquelle le faisoit paroistre de loing entre les austres, et la donna à l'un de ses familiers qui se trouva le plus près de luy, puis se fiant en la bonté de son cheval, se jecta sur les ennemys qui le poursuivoyent : si y en eut un qui luy donna un coup de javeline à travers sa cuirasse, toutesfois la bleçure n'en feut pas dangereuse ny grande avecques. Parquoy il s'addressa à celuy qui luy avoit tiré le coup, qui estoit un Argien, homme de petite qualité, et fils d'une pauvre vieille femme, laquelle à l'heure mesme estoit montée sur les couvertures des maisons, comme toutes les austres femmes de la ville, pour veoir le combat, et appercevant que c'estoit

son fils que Pyrrhus vouloit chocquer, elle eut si grande frayeur de le veoir en ce peril, qu'elle print à deux mains une tuile et la jecta dessuz Pyrrhus; la tuile tomba au long de la teste, à la fauste de l'armet, luy donna droict sur le chaignon du col, et luy en brisa les joinctures, dont il luy print soubdain une pasmoison telle, qu'il en perdit la veuë sur l'heure; les resnes luy cheurent des mains, et luy tomba de dessuz son cheval en terre, joignant la sepulture de Licymnius, sans que l'on sçeust qui il estoit, au moins la commune, jusques à ce qu'un Zopyrus qui estoit à la soulde de Antigonus, et deux ou trois austres souldards accoururent vistement celle part, et l'ayants recogneu le traisnerent au dedans d'une porte ainsy qu'il commençoit à se revenir de la pasmoison.

Pyrrhus est reconnu par des soldats, on lui coupe la tête.

Si desguaina ce Zopyrus une espée esclavonne qu'il portoit, pour luy en coupper la teste : mais Pyrrhus le reguarda entre deux yeulx d'un reguard si terrible, qu'il l'effroya, et luy feit tellement trembler la main de paour, qu'en ce trouble et cest effroy il ne luy donna pas droict où il falloit pour luy coupper le col, ains l'assena au dessoubz de la bouche à l'endroict du menton, de sorte qu'il demoura long-temps à luy achever de trancher la teste. Le cas feut incontinent sçeu de plusieurs, parquoy Alcyoneus y courant en demanda la teste comme pour la recognoistre : mais aussy-tost qu'il la tint, il s'en courut devers son pere,

qu'il trouva devisant avecques quelques siens familiers, et luy jecta devant luy la teste. Antigonus l'ayant reguardée et recogneue, chassa son fils à coups de baston, en l'appellant cruel, meurtrier et barbare inhumain, et se couvrant les yeulx avecques son manteau, se print à plorer par compassion, en se soubvenant de la fortune de son ayeul Antigonus et de son pere Demetrius, puis feit honnorablement brusler et inhumer la teste et le corps de Pyrrhus.

Antigonus déplore le sort de Pyrrhus, et traite gracieusement tout ce qui lui appartenoit.

Depuis Alcyoneus rencontra son fils Helenus en bien pauvre estat, affublé d'un petit manteau simple, et le receuillant humainement avecques paroles doulces et gracieuses, le meina devers son pere. Quoy voyant Antigonus, luy dict, *cest acte*, mon fils, *vault mieulx, et me plaist plus que le premier : mais encores n'as-tu pas faict du tout comme tu debvois, en ce que tu n'a pas osté à Helenus ce meschant manteau qu'il a sur les espaules, lequel faict plus de honte à nous qui avons guaigné, qu'à luy qui a perdu.* Ces paroles dictes, il embrassa Helenus, et l'ayant remis en honneste equipage, le renvoya en son royaulme d'Epire, et au demourant s'estant saisi du camp et de l'armée entiere de Pyrrhus ; il traicta humainement tous ses serviteurs et amys.

Fin de la Vie de Pyrrhus.

CAIUS

CAIUS MARIUS.

ON ne sçait quel estoit le troisiesme nom de Caius Marius, non plus que de Quintus Sertorius, qui tint un temps les Hespagnes en sa main, ny de Lucius Mummius celuy qui destruisit la ville de Corinthe : car ce nom d'*Achaichus*, qui feut donné à Mummius, et d'*Africanus* à Scipio, et de *Numidicus* à Metellus, estoyent tous surnoms qui leur avoyent esté imposez, à raison des conquestes par eulx faictes. C'est un argument, par lequel Posidonius cuide bien convaincre ceulx qui disent que le troisiesme nom des Romains est leur propre nom, comme Camillus, Marcellus, Cato ; *car si ainsy estoit*, ce dict-il, *il s'ensuivroit que ceulx qui n'ont que deux noms n'en auroyent point de propre :* mais d'un austre costé aussy, il ne s'advise pas, que par ceste mesme raison il faudroit dire, que les femmes n'auroyent point de noms, car il n'y a pas une femme Romaine qui ayt le premier nom, que Posidonius estime estre le propre des Romains : et que des austres deux, l'un soit le nom commun de toute la famille, comme des Pompeiens, des Manliens, des Corneliens, ne plus ne moins que sont entre les Grecs, les Heraclides et les Pelopides : et l'austre soit un surnom prins et imposé des faicts, ou de la nature, ou de la forme et figure du corps, ou de quelque austre semblable accident, comme sont ces surnoms, *Macrinus*, *Torquatus*, *Sylla :* tout ainsy qu'entre les Grecs, *Memnon*, qui signifie

Discours sur les noms et surnoms des Romains.

ayant bonne memoire : *Grypos*, c'est-à-dire, ayant nez aquilin : *Callinicos*, victorieux : mais quant à cela, la diversité de l'usage donneroit assez matiere de faire des oppositions au contraire à qui vouldroit.

Forme de visage de Marius, son naturel dans sa jeunesse, et sa vieillesse.

Au demourant, quant à la forme du visage de Marius, nous avons veu une sienne image de marbre qui est à Ravenne, ville de la Gaule, laquelle represente fort naifvement celle rigueur et austerité de nature et de mœurs qu'on dict avoir esté en luy ; car estant né robuste de sa personne, enclin aux armes, et ayant esté nourry à la guerre en discipline militaire plus qu'ès civilités de la ville, quand il vint à avoir aucthorité il ne peust pas retenir ny moderer son courroux. Et dict-on qu'il n'apprint jamais les lettres Grecques, et qu'il ne se servit jamais de celle langue en affaire quelconque de consequence, comme si c'eust esté chose digne de mocquerie, que se travailler pour apprendre une langue dont les maistres estoyent en servitude d'austruy ; et après son second triomphe, il feit un jour à la dedicace de quelque temple, jouër des jeux à la Grecque pour donner passetemps au peuple Romain : et entra dedans le theatre, mais il ne feit que s'asseoir seulement, et en sortit tout incontinent.

Parquoy il me semble, que comme Platon souloit dire souvent au philosophe Xenocrates, qui estoit d'une nature revesche, chagrine et par trop severe : *ô* Xenocrates, mon amy,

je te prie sacrifie aux Graces ; aussy si quelqu'un eust peu persuader à Marius qu'il eust sacrifié aux Muses et aux Graces grecques, c'est à-dire, qu'il eust apprins les lettres et les sciences des Grecs, il n'eust pas adjousté à tant de haults et glorieux faicts de paix et de guerre, une si laide et si malheureuse fin comme il feit, par une cholere et une ambition importune en tel aage, et par une avarice insatiable, qui comme vents impetueux le jecterent en une vieillesse sanglante, cruelle et inhumaine. Ce qu'on pourra bien promptement cognoistre en lisant le discours de ses faicts.

Origine de Marius et sa famille.

Premierement il estoit de fort petit lieu, né de pere et de mere pauvres, qui guaignoyent leur vie à la sueur de leurs corps. Son pere avoit nom comme luy, et sa mere s'appelloit Fulcinia. Cela feut cause qu'il commença bien tard à hanter en la ville et à gouster les façons de faire de Rome, se tenant tout le reste du temps auparavant en un petit village qui s'appelloit Cirræaton, dedans le territoire de la ville d'Arpos, là où il meinoit une vie qui estoit bien dure et champestre, à comparaison de la civilité et eleguance de ceulx qui vivoyent dedans les villes, mais au demourant bien reformée et plus semblable aux mœurs des anciens Romains. Le premier voyage qu'il feit à la guerre feut contre les Celtiberiens en Hespagne, soubz Scipio l'*Africain*, quand il alla assieger la ville de Numance : là où ses capitaines en peu

de temps apperçeurent bien qu'il estoit plus homme de guerre que nul austre de ses compaignons ; car il receupt fort ayséement la reformation des mœurs et de la discipline militaire que Scipio remeit suz entre les gents de guerre, qui paravant estoyent tous desordonnez et corrompus de voluptez et de delices. Et si, dict-on, qu'à la veuë de son capitaine il combattit teste à teste contre un des ennemys, et le deffeit : à raison dequoy Scipio, pour le rendre affectionné en son endroict luy faisoit plusieurs austres honneurs et faveurs, et mesmement un jour l'ayant faict soupper avecques luy à sa table, comme quelqu'un après le soupper eust meis en avant un propos, touchant les capitaines qui estoyent pour lors à Rome, il y eut un des assistants qui demanda à Scipio, feust ou pource que veritablement il en doubtast, ou qu'il voulust en cela flatter Scipio, quel austre capitaine pareil à luy auroit le peuple Romain après son decez. Scipio ayant Marius au-dessuz de luy, luy frappa tout doulcement sur l'espaule et respondict, *à l'advanture sera-ce cestuy-cy.* Tant estoit l'un de ces deux personnages bien né, pour monstrer dès sa jeunesse qu'il seroit un jour grand : et l'austre, pour sagement conjecturer quelle seroit la fin pour en veoir le commencement.

Scipio l'*Africain* prédit que Marius sera un jour un grand général.

Tant y a que ceste parole, plus que nulle austre chose, à ce que l'on dict, esleiva Marius en bonne esperance, ne plus ne moins que

si c'eust este l'oracle de quelque dieu, et luy donna cœur de se jecter aux affaires de la chose publicque : là où par le moyen du port et de la faveur que luy feit Cecilius Metellus, la maison duquel son pere et luy avoyent de tout temps suivie et honnorée, il obtint l'office de tribun du peuple. Et en ce tribunat il meit en avant une loy touchant la maniere de donner les voix et suffrages aux eslections des magistrats, laquelle sembloit oster aux nobles l'aucthorité qu'ils avoyent ès jugements : et pourtant le consul Cotta se formalisa à l'encontre, et persuada au senat de s'opposer à ceste loy, et empescher qu'elle ne feust aucthorisée, et quand et quand de faire appeller Marius devant eulx pour leur rendre raison de son faict. La conclusion feut ainsy prinse et arrestée au senat, et Marius y entrant ne s'estonna point, comme eust peu faire un austre jeune homme qui n'eust encores faict que commencer à venir au monde, sans avoir austre qualité notable que sa vertu qui le recommandast : ains prenant de soy-mesme telle asseurance que luy donnerent les haults faicts qu'il executa depuis, il menaça publicquement le consul de le faire meiner en prison, s'il ne faisoit tout sur l'heure effacer la conclusion qu'il avoit faict arrester.

Marius est élu tribun du peuple, ensuite preteur ; sa conduite dans ces deux places.

Le consul adoncques se tourna devers Cecilius Metellus, et luy en demanda son advis, lequel se dressant en pieds parla en la deffense du consul : et lors Marius appellant de dehors

un sergent, luy commanda qu'il saisist Metellus luy-mesme pour le meiner en prison. Metellus en appella devant les austres tribuns, mais il n'y en eut pas un qui prist la cause pour luy, tellement que le senat après tout feut contrainct de faire effacer et revocquer la conclusion qui avoit esté prinse : et lors Marius retournant en grand honneur sur la place, en l'assemblée du peuple, feit passer et aucthoriser sa loy : et print-on opinion de luy qu'il seroit homme roide, qu'il ne fleschiroit jamais pour crainte, ny ne ployeroit point de honte, ains feroit teste au senat en faveur du peuple.

Toutesfois il effaça bien-tost après ceste opinion par un austre acte qu'il feit ; car comme quelque austre eust proposé une loy pour faire gratuitement, sans rien payer, distribuer du bled à chasque citoyen, il s'y opposa fort roidement, et le guaigna : de maniere qu'il vint à estre esgualement honnoré et estimé de l'une et de l'austre partie, comme celuy qui ne vouloit gratifier ny aux uns ny aux austres, au prejudice du bien de la chose publicque. Après le tribunat il poursuivit l'office de l'ædilité, celle qui est la plus honnorable et la plus grande ; car il y a deux ædilitez, l'une qui s'appelle *ædilitas curulis*, ainsy nommée à cause de certaines chaires qui ont les pieds courbes, sur lesquelles ils seyent quand ils donnent audience : l'austre est de moindre dignité, et l'appelle-l'on *ædilitas popularis* : et quand on a esleu ces premiers grands ædiles à Rome,

tout sur le champ on procede aussy le mesme jour à l'eslection des moindres.

Marius doncques cognoissant esvidemment qu'il s'en alloit forclos et debouté de la premiere, se tourna incontinent à demander au moins la seconde : ce qui ne feut pas trouvé bon, ains l'en estima-l'on homme presumptueux, opiniastre et audacieux : de sorte qu'en un jour il souffrit deux refus, ce que jamais homme n'avoit faict auparavant : et neantmoins pour tout cela il ne r'abbaissa rien de son courage, ains peu de temps après il demanda aussy la prætur, et s'en fallust bien peu qu'il n'en feust debouté : encores à la fin ayant esté esleu tout le dernier, il feut accusé d'avoir corrompu et achepté les voix du peuple par argent : dequoy donnoit grande presumption, entr'austres arguments, ce que l'on avoit veu un valet de Cassius Sabacon, au dedans du pourpris où se faict l'eslection, allant et venant parmy ceulx qui donnoyent leurs voix, pource que cestuy Sabacon estoit grand amy de Marius : si en feut appellé devant les juges, qui l'interroguerent sur ce faict : à quoy il respondict, que pour la grande chaleur qu'il faisoit il avoit eu soif, et avoit demandé de l'eau fresche à boire, et que ce valet luy en avoit apporté dedans un pot jusques-là où il estoit, mais qu'il en estoit sorti tout aussy-tost comme il eut beu.

Marius étoit présomptueux, opiniâtre et audacieux.

Cestuy Sabacon feut depuis osté du senat par les prochains censeurs, et estima-l'on qu'il avoit bien merité ceste note d'infamie, ou pour

s'estre parjuré en jugement, ou pour avoir esté si subject à son plaisir.

Caius Herennius feut aussy appellé pour porter tesmoignage contre Marius, mais il allegua pour son essoine, que la loy et coustume dispensoit le patron de porter tesmoignage contre son suivant ou adherant, et en feut absoulz par les juges; car les Romains appellent *patrons* ceulx qui prennent en main la protection des moindres qu'eulx, disants que les predecesseurs de Marius, et Marius luy-mesme avoyent tousiours esté despendants de la maison des Herenniens. Les juges reçeurent et approuverent ces excuses, mais Marius s'y opposa, alleguant que depuis qu'il avoit eu cest honneur que de tenir office de la chose publicque, il estoit sorty de ceste bassesse de condition, d'estre plus suivant ne dependant de personne, ce qui n'estoit pas du tout veritable; car tout magistrat n'exempte pas celuy qui le tient, ny sa race aussy, de demourer soubz le patronage d'austruy, ny ne le deslibvre pas de l'obligation de les honnorer, ains faust necessairement que ce soit un magistrat à qui la loy permette de seoir en chaire curule, comme ils l'appellent, c'est-à-dire, qui se porte sur un chariot par la ville. Mais encores qu'ès premiers jours que la cause feut plaidée, l'affaire de Marius allast mal, et que les juges luy feussent rudes et contraires, à la fin toutesfois au dernier jour il feut absoulz à pur et à plein contre l'opinion de tout le monde, parce que les sentences

Chaire curule se portoit sur un chariot dans la ville de Rome.

tences des juges se trouverent en nombre pareil austant pour que contre luy. Si se porta assez honnestement en l'exercice de cest estat de prætur e, et après l'an revolu, quand ce vint à despartir les provinces au sort, il luy escheut l'Hespagne, qui est au delà de la riviere de Betis : là où l'on dict qu'il nettoya de briguands et de larrons tout le païs, lequel estoit encores fort farouche et sauvage pour les barbares et brutales mœurs et façons de faire des habitants d'iceluy, car les Hespagnols estimoyent encores lors, que c'estoit une belle chose que vivre de briguandage.

Les bonnes qualités de Marius lui font faire un mariage fort honorable.

A son retour de ceste province à Rome, quand il se voulut entremettre des affaires, il trouva qu'il n'avoit ny eloquence ny richesse, qui estoyent les deux moyens par lesquels ceulx qui estoyent lors en credit meinoyent le peuple à leur volonté : toutesfois si faisoit-on compte de la fermeté de courage qu'on appercevoit en luy, de sa perseverance au travail, et de la simplicité de son vivre, qui estoyent causes de le faire honnorer et advancer, tellement qu'il feut fort haultement marié ; car il espousa Julia, qui estoit de la noble et illustre maison des Cæsars, de laquelle feut nepveu Julius Cæsar, qui depuis a esté le premier homme des Romains, et qui pour l'alliance et affinité qui estoit entr'eulx, sembloit en quelque chose imiter Marius, ainsy comme nous avons escript en sa vie.

Marius doncques feut homme de grande

Patience de Marius.

continence, et aussy de grande patience, comme l'on peust juger par un acte qu'il feit, s'estant mis entre les mains des chirurgiens : car il avoit les cuisses et les jambes pleines de grosses veines eslargies, et s'en faschant pource que c'estoit chose laide à veoir, il resolut de se mettre entre les mains des medecins pour se faire penser : si bailla l'une de ses jambes au chirurgien pour y besongner, sans vouloir estre lié, comme l'on a accoustumé de faire en cas semblable, et endura patiemment toutes les extresmes angoisses de douleur qu'il estoit force qu'il sentist quand on l'incisoit, sans remuer, sans gemir, ny souspirer, avecques un visage constant et asseuré sans jamais dire un seul mot : mais quand le chirurgien ayant faict à la premiere cuisse voulut aller à l'austre, il ne la luy voulut pas bailler, disant, *je voy que l'amendement ne vault pas la douleur qu'il en faust endurer.*

Il est nommé lieutenant de Metel'us dans la guerre d'Afrique.

Depuis Cecilius Metellus, consul, estant designé pour aller en Africque faire la guerre au roy Jugurtha, meina quand et luy Marius pour l'un de ses lieutenants, là où Marius voyant qu'il y avoit matiere de faire de belles choses et de bien monstrer sa proüesse, il ne se proposa point pour son but en ce voyage l'augmentation de l'honneur et de la reputation de Metellus, comme faisoyent les austres lieutenants, et pensa que ce n'estoit point Metellus qui l'avoit appellé là pour son lieutenant, ains que c'estoit la fortune mesme qui luy presentoit une occasion fort à propos pour s'ag-

grandir, et, par maniere de dire, le conduisoit par la main en un très-beau champ, pour y faire veoir ce qu'il sçavoit faire; et à ceste cause s'esvertua d'y monstrer toutes les preuves qu'il est possible de prouësse et de valeur. Car y ayant tousiours beaucoup d'affaires et beaucoup de difficultez en la guerre, jamais il ne refuyt par crainte pas une courvée pour dangier ou peine qu'il y eust, ny n'en desdaigna aussy pas une pour petite qu'elle feust, ains surmontant ses esgaulx et compaignons en bon sens et prouvoyance de ce qui estoit expedient à faire, et estrivant à l'encontre des privez souldards en simplicité de vivre, et en souffrance de labeur, il en alloit acquerant la bonne grace et bienveuillance d'un chascun.

Sa suffisance et sa valeur.

Car, à dire la verité, aussy est-ce un grand reconfort à ceulx qui travaillent, que d'avoir des compaignons qui travaillent volontairement quand et eulx, pource qu'il leur semble que cela, je ne sçay comment, leur oste la contraincte et la necessité: et est une chose qui plaist merveilleusement au souldard Romain, que de veoir son capitaine mangeant publicquement en veuë de tout le monde de mesme pain que luy, ou prenant son repos sur quelque meschante paillasse, ou mettant luy-mesme le premier la main à la besongne, quand il est question de tirer une tranchée, ou de remparer et fortifier le camp: car ils n'estiment pas tant les capitaines qui les honnorent ne qui leur donnent, comme ils font ceulx qui travaillent, et

Le soldat supporte plus patiemment sa peine quand son général la partage.

qui s'exposent aux dangiers de la guerre quand et eulx ; et y a bien davantage, qu'ils ayment plus ceulx qui travaillent avecques eulx, que ceulx qui leur permettent de demourer en oisifveté.

Marius doncques faisant tout cela, et guaignant par ce moyen la bonne grace des souldards, emplit incontinent toute la Libye et toute la ville de Rome de sa renommée, tellement qu'on ne parloit que de luy, pource que ceulx qui estoyent au camp en Africque escripvoyent à ceulx qui estoyent à la maison, que jamais on ne verroit l'issuë de la guerre contre ce roy barbare, si on n'en donnoit la charge à Marius, en l'eslisant consul. Ces choses desplaisoyent fort à Metellus, mais encores le fascha plus l'inconvenient de Turpilius, lequel advint en ceste maniere : il estoit de pere en fils amy et hoste de Metellus, et l'avoit suivy en ceste guerre, ayant en son camp l'estat et la charge de maistre des ouvriers. Metellus luy commeit la guarde de Vacca, grande et grosse ville : et luy, pource qu'il traictoit doulcement et gracieusement les habitants d'icelle, se fiant en eulx, ne se donna de guarde, que par leur trahison il se trouva entre les mains de ses ennemys ; car ils meirent dedans leur ville Jugurtha, mais ils ne feirent auscun desplaisir à Turpilius, ains le demanderent au roy et le laisserent aller à saulveté. Il feut pour ce faict accusé de trahison : et Marius estant l'un de ses juges au conseil, ne se contenta pas de luy

estre fort aigre, mais encores irrita-il plusieurs du conseil à l'encontre de luy, tellement que Metellus, en despit qu'il en eust, feut contrainct, à la pluralité des voix, de le condamner comme traistre à mourir : et peu de temps après il feut trouvé et averé, qu'il avoit esté accusé et condamné à tort. Si n'y eut celuy du conseil qui n'en feust fort marry avecques Metellus, qui portoit fort impatiemment la mort de ce pauvre innocent : mais au contraire Marius s'en esjouissant, et s'attribuant la poursuite du faict, n'eut point de honte de se vanter publicquement, qu'il avoit attaché au col de Metellus une furie vengeresse du sang de son hoste qu'il avoit faict mourir à tort. Depuis cela ils feurent ennemys desclarez, et dict-on qu'un jour Metellus, comme par maniere de mocquerie, luy dict : *tu nous veulx donc laisser, ô* homme de bien, *et t'en retourner à Rome pour briguer le consulat, et ne te suffiroit pas d'attendre à l'estre quand et mon fils.* Or ce fils-là estoit encores un jeune garson.

Marius devient ennemi de Metellus ; il le quitte et retourne a Rome où il est nommé consul.

Mais quoy qu'il y eust, Marius ne laissa point pour cela de prochasser son congé à toute instance : et Metellus, après luy avoir usé de plusieurs delais et remises, finalement luy donna congé, douze jours seulement avant celuy de l'eslection des consuls. Parquoy Marius avecques une extresme diligence feit en deux jours et une nuict le chemin, qui estoit fort long, depuis le camp jusques à Utique, qui est sur la mer, là où avant que de

s'embarquer il sacrifia aux dieux : et le devin luy dict, que les dieux, par les signes des sacrifices, luy promettoyent une prosperité incroyable, et si grande qu'il ne l'oseroit esperer. Ces paroles luy esleiverent le cœur encores davantage.

Si feit voile incontinent, et ayant vent en pouppe, traversa la mer en quatre jours, puis s'en courut à Rome, là où, tout aussy-tost qu'il feut arrivé, il s'alla monstrer au peuple, qui desiroit singulierement le veoir ; et estant conduict par un des tribuns du peuple sur la tribune aux harangues, après plusieurs charges et imputations qu'il proposa à l'encontre de Metellus, finalement il supplia le peuple de le vouloir eslire consul, promettant que dedans peu de jours il occiroit ou bien prendroit prisonnier le roy Jugurtha. Si feut esleu sans contradiction quelconque, et aussy-tost qu'il eust esté desclaré, commencea incontinent à leiver gents de guerre, faisant enrooller, contre les ordonnances et contre les coustumes anciennes, plusieurs pauvres hommes qui n'avoyent rien, et plusieurs esclaves ; là où les austres capitaines, auparavant luy, ne recepvoyent point de telles personnes, et ne mettoyent point les armes, non plus que les austres charges honnorables de la chose publicque, sinon entre les mains de gents qui en feussent dignes : en quoy faisant, chascun de ceulx qui estoyent enregistrez laissoit ses biens comme guages, pour asseurance de bien faire son debvoir à la guerre. Toutes-

Marius épouse le parti du peuple, et traite insolemment les principaux de la ville.

fois si n'estoit-ce pas ce qui le faisoit le plus hayr, ains estoyent ses fieres et insolentes paroles, pleines de mespris des austres, qui offensoyent les principaulx hommes de la ville, pource qu'il alloit criant, par maniere de dire, publicquement par-tout que son consulat estoit une despouille qu'il avoit, par sa vertu, guaignée sur la lascheté et sur les delices des riches et des nobles, et que ce qui le recommandoit au peuple, et de quoy il se fortifioit, estoyent les bleçeures qu'il avoit receuës en son propre corps pour le service de la chose publicque, non point les monuments des morts, ny les images et statues d'austruy : et souventesfois nommant par leurs propres noms, tantost Albinus, et tantost Bestia, tous deux de maisons grandes et nobles, qui, estants capitaines de l'armée Romaine, avoyent eu maulvaise fortune au païs de la Lybie, les appellant lasches, et ignorants le mestier de la guerre, en demandant à ceulx qui estoyent autour de luy s'ils n'estimoyent pas que leurs ancestres eussent plustost soubhaicté laisser des descendants semblables à luy, que tels comme estoyent ceulx-là, attendu qu'eulx-mesmes avoyent acquis honneur et gloire, non pour estre extraicts et issus de noble sang, mais par le merite de leur vertu et de leurs haults faicts. Si ne disoit pas Marius ces paroles en vain par une braverie et vaine gloire seulement, cherchant à se mettre en male-grace de la noblesse pour neant: mais le commun peuple estant bien ayse de

veoir faire honte et despit au senat, et mesurant tousiours la grandeur du courage à la haultaineté et fierté des paroles, l'incitoit à n'espargner point la noblesse, et à picquer ainsy les personnes d'estat, prouveu qu'il aggreast à la commune.

Marius prive Metellus de l'honneur de terminer la guerre contre Jugurtha.

Au demourant, quand il feut repassé en Africque, Metellus, espris d'envie et aussy de despit, pource que luy, ayant achevé toute la guerre, de sorte qu'il ne restoit plus rien à prendre ny à guaigner presque, sinon la personne seule de Jugurtha, Marius luy en venoit ainsy enleiver et oster la gloire et le triumphe d'entre les mains, ayant cherché de s'accroistre et augmenter, par ingratitude envers luy, ne se voulut point trouver avecques luy, ains s'en alla d'un austre costé, et laissa l'armée à l'un de ses lieutenants, Rutilius, pour la luy deslibvrer. Toutesfois la vengeance de ceste ingratitude à la fin retourna sur Marius mesme.

Sylla le traite de même.

Car Sylla luy osta d'entre les mains l'honneur du parachevement de ceste guerre, tout ne plus ne moins que luy l'avoit osté à Metellus: mais comment et en quelle sorte? Je le repeteray en peu de paroles, pource que nous en avons escript les particularitez plus au long en la vie de Sylla. Bocchus, roy de la haulte Numidie, estoit beau-pere de Jugurtha, auquel il ne feit pas grand secours pendant qu'il eut la guerre contre les Romains, pource qu'il hayssoit sa desloyaulté, et avoit paour qu'il ne se feist plus grand qu'il n'estoit: mais à la fin,

fin, après avoir bien fuy et erré çà et là, il feut contrainct, par extresme necessité, de mettre sa derniere esperance en luy, et se retirer, pour son dernier refuge, par devers luy. Bocchus le receupt plustost par honte de ne l'oser chasser, que pour amitié qu'il luy portast, ne pour bien qu'il luy voulust; et l'ayant entre ses mains, il faisoit semblant, en public, d'interceder pour luy envers Marius, et de luy escrire rondement qu'il ne le rendroit point: cependant il luy tramoit soubz main une trahison, et envoya secrettement querir Lucius Sylla, qui estoit lors *quæsteur*, c'est-à-dire, thresorier general soubz Marius, et de qui il avoit receu quelques plaisirs en ceste guerre-là. Sylla se commettant à la foy du Barbare, s'y en alla à son mandement; mais quand il feut arrivé, le Barbare se repentit de ce qu'il avoit promis, et mua de volonté, demoura plusieurs jours à consulter en luy-mesme s'il debvoit rendre Jugurtha, ou bien retenir Sylla mesme: toutesfois à la fin il executa la trahison qu'il avoit propensée la premiere, et deslibvra Jugurtha vif entre les mains de Sylla.

Inimitié entre Marius et Sylla, qui manqua causer la perte de Rome.

Voylà la source premiere de celle pestilente et mortelle inimitié, qui depuis feut tousiours entre Marius et Sylla, laquelle cuida perdre et ruiner la ville de Rome et son empire de fond en comble, pource que plusieurs, portants envie à la gloire de Marius, alloyent disants que cest acte de la prinse de Jugurtha appartenoit à Sylla: et luy-mesme feit faire un

anneau qu'il portoit ordinairement, sur la pierre duquel il avoit faict engraver comme Bocchus luy deslibvroit Jugurtha entre ses mains ; et depuis il en feit tousiours son cachet, pour faire despit à Marius, qui estoit homme ambitieux, opiniastre, et qui ne pouvoit endurer qu'on luy baillast un compaignon à la gloire de ses faicts, et le faisoit Sylla principalement à la suscitation des ennemys et mal-veuillants de Marius, lesquels attribuoyent le commencement et les principaulx exploicts de ceste guerre à Metellus, et les derniers, avecques la consommation finale, à Sylla, affin que le peuple ne l'eust plus en si grande estime ny en telle recommandation qu'il l'avoit eu auparavant.

Marius est élu consul une seconde fois pour arrêter les progrès des Cimbres qui avoient fait une descente en Italie.

Mais toutes ces envies, toutes ces haines et detractions à l'encontre de Marius, feurent bientost après esteinctes et ammorties par le grand dangier qui survint à toute l'Italie, du costé du Ponent, et ne s'en parla plus depuis que l'on cogneut que la chose publicque avoit besoing d'un bon capitaine, et que l'on commencea à reguarder qui seroit le sage pilote qui la pourroit saulver d'une si grosse et si dangereuse tourmente de guerre : car il n'y eut pas un des nobles et anciennes maisons de Rome qui l'osast entreprendre, ne qui se presentast pour demander le consulat, ains feut Marius, absent, esleu consul pour la deuxiesme fois. Car Jugurtha ne feut pas plustost prins, que les nouvelles vindrent à Rome de la des-

cente des Teutons et des Cimbres, lesquelles ne feurent pas creuës du commencement, pour nombre infiny de combattants qu'on disoit y avoir, et pour la puissance incroyable des armes que l'on affermoit venir : mais depuis on cogneut que le bruict qui en avoit couru estoit moindre que la verité ; car ils estoyent trois cent mille combattants tous armez, qui meinoyent quand et eulx une austre encores bien plus grande multitude de femmes et d'enfants, et alloyent cherchants des terres qui feussent suffisantes pour les soubstenir et nourrir, et des villes où ils se peussent habituer et arrester pour vivre, ne plus ne moins qu'ils entendoyent dire que les Gaulois, anciennement, estants partis de leur païs, avoyent occupé la meilleure partie de l'Italie, qu'ils avoyent ostée aux Thoscans.

Or ne sçavoit-on, à la verité, quelle nation c'estoit, ny dont elle estoit partie, tant pource qu'ils n'avoyent auscune communication avecques austres peuples, que pource qu'ils venoyent de païs fort loingtains, comme une nuée de peuple qui s'espandoit dessuz la Gaule et dessuz l'Italie. Bien se doubtoit-on que c'estoit une nation d'Allemagne, qui habitoit le long de l'ocean septentrional, et le conjecturoit-on à veoir la grandeur de leurs corps, et aussy qu'ils avoyent tous les yeulx chastains et roux, avecques ce que les Allemands, en leur language, appellent les briguands *Cimbres*. Les austres disent que la Celticque, pour la grande

et profonde estendue du païs du costé de la grande mer oceane et des parties septentrionales, en tirant vers les marais Mæotides et le soleil leivant, s'estend jusques à la Scythie ou Tartarie Ponticque, et que pour le voisinage ces deux nations se meslerent ensemble, et sortirent de leurs païs ; non qu'ils feissent ce grand voyage tout d'une tire, mais à plusieurs reprinses, marchants tous les ans sur le temps nouveau plus avant en païs, de sorte que par long traict de temps ils traverserent ainsy à force d'armes toute la terre ferme de l'Europe, et que pour ceste cause, encores qu'ils eussent plusieurs noms particuliers, selon la diversité de leurs nations, toute la masse ensemble neantmoins s'appelloit l'armée des Celtoscythes, comme qui diroit des Celtotartares.

Dissertation sur l'origine des Cimbres.

Les austres tiennent que de la nation des Cimmeriens, qui jadis ont esté cogneus des anciens Grecs, il y eut une partie non gueres grande au reguard du total, qui s'en estant fuye, ou par quelque sedition civile estant chassée du païs, feut contraincte par les Tartares de passer oultre les marais Mæotides ès regions de l'Asie, soubz la conduicte d'un capitaine nommé Lygdamis ; mais le demourant, qui estoit en beaucoup plus grand nombre, et de plus belliqueux hommes, habitoit ès extresmes parties de la terre, joignant la grande mer oceane, en païs ombrageux et couverts, pour les forests continuelles, qui y sont

si fortes et si espesses, que le soleil ne peust penetrer jusques à la terre, et si longues et profondes au-dedans de la terre, qu'elles viennent à se conjoindre jusques à la grande forest Hercynie, et sont au demourant soubz tel endroict du ciel où le pole est si fort esleivé, pour l'inclination des cercles æquidistants, que l'on nomme paralleles, qu'il est bien peu distant du poinct qui respond droict à plomb sur la teste des habitants; et y estants les jours en espace de durée esgaulx aux nuicts, mespartissent tout le temps en deux : ce qui donna matiere et occasion à Homere de feindre que quand Ulysses voulut evocquer les morts, il alla au païs des Cimmeriens comme en la region des enfers. Voylà d'où l'on dict que partirent pour venir en Italie ces peuples barbares, qui du commencement s'appelloyent Cimmeriens, et depuis, ce dict-on, non sans quelque apparence, feurent surnommez *Cimbres*. Toutesfois cela se dict plustost par conjecture vray-semblable, que par asseurance de verité historiale.

Mais quant à la multitude des hommes, la pluspart des historiens escript qu'il y en avoit plustost davantage que moins que ce que nous avons dict, et qu'ils estoyent si courageux et si hardis, que rien ne pouvoit durer devant eulx, tant ils faisoyent de grands efforts de leurs mains là où ils trouvoyent à combattre, si violentement et si soubdainement, qu'ils sembloyent un feu fouldroyant tout par où ils passoyent. Au moyen de quoy ils ne trouvoyent

plus personne qui leur osast faire resistance, ains racloyent et emmeinoyent tout ce qu'ils trouvoyent en leur chemin ; et y avoit ja plusieurs capitaines Romains commis à gouverner et guarder ce que les Romains tenoyent en la Gaule de delà les monts, qui, avecques grosses armées, avoyent esté honteusement emportez par eulx. La lascheté desquels feut cause principale de leur faire dresser leur chemin à Rome ; car ayants deffaict les premiers qu'ils avoyent rencontrez, et y ayants guaigné beaucoup de biens, ils en feurent si bien amorcez, qu'ils resolurent de ne s'arrester nulle part que premier ils n'eussent ruiné Rome, et saccagé l'Italie.

Ce que les Romains entendants de plusieurs costez, appellerent Marius pour luy donner la conduicte de ceste guerre, et l'esleurent consul pour la seconde fois, encores que les loyx feussent au contraire : lesquelles deffendoyent d'eslire un personnage absent, et que certain temps, qui estoit prefix, ne feust escheu entre deux, que premier qu'on le peust eslire pour la deuxiesme fois au mesme magistrat. Si y eut quelques-uns qui alleguerent ces ordonnances pour cuider l'empescher ; mais le peuple les renvoya bien, discourant à l'encontre que ce n'estoit pas la premiere fois que les loyx avoyent cedé à l'utilité publicque, et que l'occasion de deroger aux loyx, qui se presentoit alors, n'estoit pas moindre que celle pour laquelle ils avoyent esleu Scipio consul contre

la permission et prefixion des loyx, parce que ce n'estoit pas pour crainte qu'ils eussent de perdre leur païs, mais pour envie de ruiner et destruire celuy des Carthaginois : à raison de quoy le peuple passa oultre.

Et Marius rameinant son armée de la Lybie en Italie, print possession du consulat le premier jour de Janvier, auquel les Romains commencent leur année, et quand et quand entra en triumphe dedans la ville de Rome, monstrant aux Romains ce qu'ils n'avoyent cuidé jamais veoir : c'estoit le roy Jugurtha prisonnier, lequel estoit homme si cault, qui sçavoit si bien s'accommoder à la fortune, et qui avoit parmi son astuce et finesse le courage si grand, que personne de ses ennemys ne pensoit qu'on le deust jamais avoir vif. Mais l'on dict qu'après avoir esté meiné en ce triumphe, il perdit l'entendement incontinent, et la pompe du triumphe finie, il feut meiné en prison, là où les sergents, de haste qu'ils eurent d'avoir sa despouille, luy deschirerent à force toute sa robbe, et luy voulants oster des bagues d'or qu'il avoit pendues aux aureilles, luy arracherent quand et quand le bout de l'aureille, puis le jecterent ainsy tout nud au fond d'une fosse profonde, ayant le sens tout troublé : toutesfois ainsy qu'on l'y jectoit, en soubsriant il dict, *ô* Hercules, *que vos estuves sont froides!* Si vescut encores là six jours combattant contre la faim, et desirant tousiours prolonger sa miserable vie jusques à la derniere heure, qui

Mort malheureuse de Jugurtha, qui est promené dans les rues de Rome au triomphe de Marius.

luy feut une punition digne des meschancetez qu'il avoit commises en son vivant. En ce triumphe feurent portées, comme l'on dict, trois mille sept libvres d'or poisant, et d'argent non monnoyé cinq mille sept cent septante et cinq, et oultre cela en or et argent monnoyé vingt et huict mille sept cent escus.

Marius retourne à la guerre et retient ses soldats sous une severe discipline.

Après ce triumphe Marius feit assembler le senat dedans le capitole, où il entra en la compaignie avecques sa robbe triumphale, soit qu'il le feist pas oubliance, ou par une trop incivile et grossiere arroguance: mais cognoissant que toute l'assemblée le trouvoit fort maulvais, il se leiva soubdain et alla prendre sa robbe longue consulaire, puis s'en retourna tout aussy-tost en sa place. Au demourant se partant pour aller à la guerre, il pensa d'aguerrir son armée par le chemin, et endurcir ses gents à la peine, les faisant courir en toutes sortes, faire de grandes et longues traictes, et contraignant chaque souldard à porter luy-mesme ses hardes, et à se preparer ce qui luy estoit necessaire pour son vivre: de sorte que depuis on a tousiours appellé en commun proverbe les hommes laborieux, qui font volontiers, sans mot dire, ce qui leur est commandé, *les mulets de Marius.*

Toutesfois auscuns alleguent une austre cause et origine de ce proverbe: car ils disent que Scipio estant au siege devant la ville de Numance voulut veoir et visiter non-seulement les armes et les chevaulx de service qui estoyent

en

en son ost, mais aussy les mulets et austres bestes de voicture, pour sçavoir comment chascun les tenoit bien en poinct et en bon equipage. Si ameina Marius à la monstre son cheval qu'il pensoit luy-mesme, fort bien nourry, et ensemble son mulet beaucoup plus gras, plus doulx à manier, et plus fort que nul des austres. Scipio print grand plaisir à veoir ces bestes en si bon poinct et si bien pensées, de sorte que souvent depuis il en faisoit mention : au moyen dequoy ceste maniere de parler en vint, qui depuis est demourée en commun proverbe, quand on se veult mocquer de quelqu'un qui est perseverant à la peine, et qui travaille continuellement, en faisant semblant de le loüer on l'appelle *mulet de Marius.*

Au reste il me semble que ce feut un grand heur à Marius, que les Barbares, ne plus ne moins qu'un reflus de mer, tournerent premierement leur impetuosité devers l'Hespagne : car cependant il eut temps et loisir d'exerciter et agguerrir ses gents et de les asseurer, et qui plus est, encores de se faire cognoistre à eulx. Car quand il les eust accoustumez peu à peu à ne faillir plus, et à ne desobeyr point, ils trouverent adoncques son austerité de commander, et sa severité de ne point pardonner à ceulx qui oublioyent leur debvoir, utile et salutaire, oultre ce qu'elle estoit juste et raisonnable. Davantage la violence de sa cholere, l'aspreté de sa parole et la fierté de son

reguard, quand ils eurent esté quelque temps nourris avecques luy, commencea petit à petit à ne leur sembler plus effroyable pour eulx, ains pour leurs ennemys. Mais ce qui plaisoit encores plus que tout cela aux souldards, estoit sa droicture en justice, de laquelle il se recite un tel exemple. Il y avoit un sien nepveu nommé Caius Lucius, lequel avoit quelque charge de gents en l'armée : il n'estoit point tenu pour homme meschant au demourant, sinon qu'il avoit ce vice qu'il devenoit incontinent amoureux des beaulx garsons : comme il se meit lors à aymer un beau jeune jouvençeau nommé Trebonius, qui estoit de sa compaignie, et l'ayant par plusieurs fois sollicité sans en avoir jamais peu rien obtenir, finalement il l'envoya une nuict querir par un sien valet. Le jeune homme ne pouvant desobeyr au mandement de son capitaine, s'y en alla, et comme il feust dedans sa tente, voyant qu'il faisoit tout son effort pour le violer à force, il desguaigna son espée, et le tua tout roide.

Justice sévere de Marius, qui le fait nommer consul pour la troisieme fois.

Cela feut faict que Marius n'estoit pas en son camp, lequel si-tost qu'il feut de retour, feit incontinent appeller le jeune homme en justice. Plusieurs se presenterent soubdain pour l'accuser, et personne pour le deffendre : parquoy luy-mesme commencea à desduire asseurement son faict, et à nommer plusieurs tesmoings qui avoyent veu et sçeu comme le mort l'avoit par plusieurs fois pressé de son deshonneur, et comment il luy avoit tousiours cons-

tamment resisté, sans luy vouloir aucunement abandonner sa personne, quelques dons et presents qu'il luy sçeust offrir : dequoy Marius le loüant et en estant bien ayse, se feit sur l'heure apporter une couronne, de celles qu'on a accoustumé de donner à ceulx qui ont faict en un jour de bataille quelque grande preuve de vaillance, et en couronna luy-mesme Trebonius, comme ayant faict un très-vertueux acte, et en temps qui avoit besoing de beaulx et bons exemples. Ce jugement de Marius estant rapporté et publié dedans Rome, luy servit beaucoup à obtenir son troisiesme consulat, avecques ce que l'on attendoit le retour des Barbares sur le temps nouveau, ausquels les souldards Romains ne vouloyent point donner la bataille soubz austre capitaine que soubz Marius; toutesfois ils ne vindrent pas si-tost comme on les attendoit, ains se passa encores l'année du troisiesme consulat de Marius. Parquoy approchant le temps que se debvoit faire l'eslection des nouveaulx consuls, et son compaignon estant decedé, il luy feut force de s'en aller luy-mesme à Rome, laissant la superintendance de son camp en son absence à Manius Acilius.

Marius sollicite un quatrieme consulat.

Or y avoit-il lors plusieurs gents d'honneur qui briguoyent le consulat : mais Lucius Saturninus, l'un des tribuns du peuple, qui manioit mieulx la commune à sa volonté que nul austre, ayant esté soubz-main guaigné par Marius, faisoit plusieurs harangues, esquelles il suadoit

au peuple d'eslire Marius consul pour la quatriesme fois. Marius à l'opposite faisoit semblant de n'en vouloir point, disant qu'il le refuseroit si le peuple l'eslisoit, et Saturninus l'appelloit traistre, en criant que cela seroit veritablement trahir la chose publicque, que de refuser la charge de capitaine soubverain en un tel dangier et si grand besoing. L'on cognoissoit assez que c'estoit une feincte et un jeu qu'ils jouoyent assez grossement luy et Marius, car on voyoit le jour à travers: mais toutesfois le peuple considerant que les affaires avoyent besoing de sa suffisance et de sa bonne fortune en la guerre, l'esleut consul pour la quatriesme fois, et luy donna pour compaignon Catulus Luctatius, homme qui estoit honnoré de la noblesse, et si n'estoit point desagreable au commun peuple.

Marius marche contre les Barbares, et fait une large tranchee, qui porte son nom.

Marius doncques ayant nouvelles que les Barbares approchoyent, passa les monts en diligence, et fortifiant son camp au long de la riviere du Rhosne, y meit dedans grande provision de tous vivres, affin qu'il ne peust estre contrainct à fauste de vivres de venir à la bataille, sinon à son bon poinct quand il luy sembleroit expedient, et là où auparavant la voicture de vivres en son camp par la mer estoit longue, dangereuse et de grande despense, il la rendit aysée et courte par tel moyen. La bouche de la riviere du Rhosne avoit acceuilly tant de vase et si grande quantité de sable, que les ondes de la mer y amassoyent

et entassoyent, avecques la fange haulte et profonde, que les bancs rendoyent l'entrée de la riviere estroicte, difficile et dangereuse pour les grands vaisseaux de charge qui venoyent de la mer. Quoy considerant Marius, employa là son armée pendant qu'elle ne faisoit rien; et luy feit caver une grande tranchée et canal, dedans laquelle il destourna bonne partie de l'eau de la riviere, et la tira jusques à un endroict opportun de la coste, là où l'eau s'escouloit en la mer par une emboucheure profonde et capable des plus grandes navires, et avecques cela tranquille et plate, sans estre tourmentée des vents ny des vagues de la mer. Celle fosse retient encores aujourd'huy son nom, s'appellant la *Fosse Mariane*.

Or se diviserent les Barbares en deux armées pour passer en Italie, dont il escheut à l'une, qui estoit celle des Cimbres, d'aller par les haultes Allemagnes, et forcer ce passage-là que deffendoit Catulus, et à l'austre, qui estoit celle des Teutons et Ambrons, de passer par le païs des Genevois le long de la marine contre Marius. Or les Cimbres ayants plus grand circuit à faire, arresterent davantage et demourerent derriere: mais les Teutons et Ambrons partants les premiers, eurent en peu de jours faict le chemin qu'ils avoyent à faire jusques-là où estoit le camp des Romains, ausquels ils se presenterent en nombre infiny, les visages hideux à veoir, et la voix et le cry tout different des austres hommes: si embrasserent grande

estendue de la campaigne d'à l'entour pour se camper, et vindrent deffier Marius et le provocquer à sortir en champ de bataille. Marius ne feit compte de toutes leurs deffiances, ains tint ses gents serrez et enfermez dedans son camp, tansant bien asprement ceulx qui s'ingeroyent de parler temerairement au contraire, et qui par impatience de cholere, vouloyent à toute force sortir pour combattre, les appellant traistres à leur païs, pour austant, disoit-il, qu'il n'est pas icy question de combattre pour nostre gloire particuliere, ny pour guaigner des triumphes et victoires pour nous, ains nous faust essayer par tout moyen de destourner ce grand orage de guerre, et ceste fouldre et tempeste, qu'elle ne s'aille espandre sur toute l'Italie.

Marius habitue ses soldats à voir les corps et la contenance des Barbares.

Or faisoit-il ces remonstrances aux capitaines particuliers qui estoyent soubz luy, et aux personnes de sa qualité : mais quant aux souldards privez, il les faisoit tenir dessuz les remparts de son camp, les uns après les austres, pour reguarder les ennemys, et s'accoustumer à veoir leurs visages, leur contenance et leur marcher, et ne s'estonner point d'ouyr leur voix et leur parole, qui estoit merveilleusement estrange et bestiale, et aussy pour cognoistre la façon de leurs armes, et leur maniere de les manier. En quoy faisant, il rendit à ses gents avecques le temps, les choses qui de prime face leur avoyent semblé effroyables, si familieres à leur entendement, par le moyen

de ceste veuë ordinaire, qu'ils ne s'en esmouvoyent plus : car il estimoit, ce qui est veritable, que la nouveaulté faict qu'on trouve, par erreur de jugement, les choses non accoustumées plus horribles et plus espouvantables qu'elles ne sont, et au contraire, que l'accoustumance oste beaucoup de la frayeur et terreur aux choses, qui de leur nature sont veritablement effroyables.

Lanouveauté rend les choses plus épouvantables qu'elles ne le sont.

Ce qui se veid lors par experience : car l'accoustumance de veoir tous les jours ordinairement les Barbares, non-seulement diminua quelque chose de la frayeur premiere des souldards Romains : mais davantage leur aiguisant la cholere pour les fieres menaces et la braverie insupportable des Barbares, leur enflamma le courage d'un ardent desir de les combattre, pource que non-seulement ils pilloyent, guastoyent et saccageoyent tout ce qui estoit à l'environ, ains venoyent encores donner des assaults à leur camp, avecques une telle audace, que les souldards Romains ne le pouvoyent plus endurer, et laissoyent aller de telles paroles jusques aux aureilles de Marius. *Quelle lascheté a jamais cogneu Marius en nous, qu'il nous enguarde de combattre, et nous tient enfermez soubz la clef et soubz la guarde de portiers, comme si nous feussions des femmes? Monstrons nous doncques hommes, et luy allons demander s'il attend d'austres gents de guerre que nous, pour deffendre l'Italie, et s'il a deliberé de se servir de nous comme de pionniers seulement, quand il vouldra creuser*

un fossé, nettoyer quelque bourbier, ou destourner une riviere. Car c'est à quoy il nous a employez en grand travail jusques icy, et sont les beaulx ouvrages qu'il a faicts en ses deux consulats, dont il se va vanter à ceulx de Rome. A-il paour qu'il ne luy en prenne, comme il a faict à Carbon et à Cœpion, que les ennemys ont desconfit? Il ne faust point qu'il craigne cela : car, et luy est capitaine de bien austre valeur et austre reputation que n'estoyent ceulx-là, et son armée beaucoup meilleure que les leurs : mais comment que ce soit, encores vauldroit-il mieulx perdre en essayant de faire quelque chose, que de demourer oiseux, en souffrant devant nos yeulx destruire et saccager nos amys et nos alliez.

Marius differe la bataille sous couleur de religion.

Marius estoit bien ayse d'ouyr ces plaintes et doleances de ses gents, et les reconfortoit en leur remonstrant qu'il n'avoit auscune deffiance de leur vertu; mais que par advertissement de quelques propheties et oracles des dieux, il attendoit le temps et le lieu propre pour la victoire : car il faisoit meiner quand et luy, dedans une lictiere, en grande reverence, une femme de Syrie, nommée Marthe, que l'on disoit avoir l'esprit de prophetie, et sacrifioit Marius aux dieux par son ordonnance, au temps et en la maniere qu'elle luy commandoit. Ceste femme Syrienne s'estoit premierement addressée au senat pour parler de ses affaires, et predict des choses à venir; mais le senat ne l'avoit point voulu ouyr, et l'avoit faict chasser : au moyen de quoy elle

Divers présages qui arriverent avant la bataille.

se

se tourna devers les femmes, ausquelles elle feit veoir quelque preuve de ce dont elle se vantoit, mesmement à la femme de Marius, aux pieds de laquelle elle se trouva un jour assise en une assemblée de jeux publics, à veoir combattre des escrimeurs à oultrance : car elle luy predict là certainement celuy qui vainquit ; à l'occasion de quoy ceste dame l'envoya devers son mary, lequel en feit cas, et la feit meiner par-tout après luy dedans une lictiere. Elle se trouvoit aux sacrifices que faisoit Marius, estant vestue d'une robbe de pourpre double, qui se fermoit avecques des boucles, et tenant en sa main une lance enveloppée tout à l'entour de banderolles, de festons et de chappeaux de fleurs. Ceste maniere de farce a mis plusieurs en doubte si Marius monstroit en public ceste femme croyant qu'elle eust veritablement le don de prophetie, ou si sciemment il faisoit bonne mine de le croire pour ayder à la feincte.

Mais ce qu'Alexandre le Myndien a escript touchant des vautours, est bien digne d'admiration ; car il dict qu'il y en avoit deux qui le suivoyent à la guerre, et qui ne failloyent jamais à comparoir et à se monstrer quand il debvoit guaigner quelque grosse bataille, et qu'on les recognoissoit à des colliers de leton qu'ils portoyent à l'entour du col, que les souldards leur avoyent attachez, et puis les avoyent laissez aller : à raison de quoy ils recognoissoyent les souldards, et sembloit

qu'ils les saluassent ; et eulx aussy estoyent bien ayses quand ils les appercevoyent, et se promettoyent que c'estoit signe de quelque bonne encontre qui leur debvoit advenir.

Or y eut-il plusieurs signes et presages qui escheurent avant la bataille : mais tous les austres estoyent assez ordinaires, excepté qu'on rapporta de Tudertum et d'Ameria, deux villes de l'Italie, qu'on avoit veu la nuict au ciel des lances et escus ardents, qui avoyent premierement vagué çà et là, puis s'estoyent entrechocquez en la mesme forme et maniere, et avecques les mesmes mouvements que font les hommes qui combattent, jusques à ce que finalement les uns reculants, et les austres poursuivants, ils allerent tous fondre du costé du soleil couchant. Environ ce mesme temps aussy, vint de la ville de Pessinunte Batabaces le prebstre de la grande mere des dieux, lequel apporta nouvelles que la deesse avoit parlé à luy du dedans de son sanctuaire, et luy avoit dict que la victoire de ceste guerre demoureroit aux Romains. Le senat y ajousta foy, et ordonna qu'on ædifieroit un temple à celle deesse, pour luy rendre graces de la victoire qu'elle leur promettoit. Batabaces se voulut presenter aussy au peuple en assemblée publicque, pour luy en dire austant : mais il y eut un des tribuns du peuple, nommé Aulus Pompeius, qui l'en enguarda, en l'appellant triacleur ou basteleur, et le repoulsa oultraigeusement arriere de la tribune aux harangues, et

l'inconvenient qui luy en advint, feit qu'on adjousta encores plus de foy aux paroles de Batabaces ; car le tribun ne feut pas plustost de retour en sa maison après l'assemblée, qu'une grosse fiebvre le saisit, dont il mourut le septiesme jour après, au veu et sçeu de tout le monde.

Marius laisse passer l'ennemi et le suit jusques à Aix.

Au demourant, les Teutons voyants comme Marius ne bougeoit auscunement de son camp, essayerent de luy donner assault ; mais ils se trouverent tellement acceuillis de coups de traict, qu'après y avoir faict perte de quelque nombre de leurs gents, ils s'en desporterent, et resolurent de tirer oultre, se promettants qu'ils passeroyent facilement les Alpes sans dangier ; parquoy, troussants leurs bagages, ils passerent tout le long du camp des Romains, là où l'on cogneut plus certainement que jamais, qu'ils estoyent en merveilleusement grand nombre, pour la longueur du temps qu'ils demourerent à passer : car on dict qu'ils demourerent six jours entiers à passer continuellement. Et passants assez près du camp des Romains, ils leur demandoyent, par maniere de mocquerie, s'ils vouloyent point escrire ou mander quelque chose à leurs femmes, pource qu'ils seroyent bientost avecques elles.

Quand ils feurent tous passez, et qu'ils continuerent de tirer tousiours oultre leur droict chemin, Marius adoncques, partant aussy, se meit à les suivre tout bellement à la trace, se logeant toujours à leur queuë, le plus près

qu'il pouvoit, fortifiant très-bien son camp; choisissant tousiours lieu fort et advantageux d'assiette pour se loger, afin de pouvoir passer les nuicts en seureté. Si marcherent en telle sorte jusque à ce qu'ils arriverent à la ville d'Aix, de là où il ne leur restoit plus gueres de chemin à faire qu'ils ne feussent dedans les montaignes des Alpes; à raison de quoy Marius se prepara là pour les combattre. Si choisit un lieu qui estoit bien fort d'assiette pour loger son camp; mais il y avoit fauste d'eaux, et le feit expressement, à ce qu'on dict, affin d'aiguiser encores plus le courage de ses gents par ce moyen. Plusieurs le trouvoyent maulvais, luy remonstrants qu'ils seroyent en dangier d'endurer grande soif s'ils se logeoyent là: ausquels il respondict, en leur monstrant une riviere qui couroit tout au long du camp des ennemys, qu'il falloit aller là achepter à boire avecques son sang. Les souldards luy replicquoyent: *que ne nous y meines-tu doncques pendant que nous avons encores le sang humide.* Et il leur respondict tout doulcement: *pource qu'il faust, avant toute austre chose, fortifier nostre camp.*

Il livre bataille, et les defait en partie.

Les souldards, quelque mescontentement qu'ils eussent, luy obeyrent: mais les valets, n'ayants à boire ny pour eulx, ny pour leurs bestes, s'amasserent en grosse trouppe, et s'en allerent devers la riviere, portants les uns des congnées, les austres des haches, les austres des espées et des lances, avecques leurs cru-

ches pour apporter de l'eau, en desliberation de combattre les Barbares, si austrement ils n'en pouvoyent avoir.

Il y eut quelque petit nombre des Barbares qui s'attacha à eulx du commencement, pource que la pluspart estoit à table à disner après s'estre lavez, et les austres estoyent encores dedans les baings à se laver, pource qu'en ce lieu-là y a force sources de baings naturels d'eaux chauldes, et trouverent les Romains une partie de ces Barbares faisants grande chere, et se donnants du bon temps à l'entour de ces baings, pour le grand plaisir qu'ils prenoyent à considerer la beaulté du lieu : mais quand ils ouyrent le bruict de ceulx qui combattoyent, ils se prindrent à courir à la file la part dont il venoit.

Au moyen de quoy il estoit bien malaysé à Marius de plus retenir les souldards Romains qu'ils n'y allassent, pource qu'ils craignoyent que leurs valets n'y demourassent, oultre ce que les plus belliqueux des ennemys, qui se nommoyent les Ambrons, ceulx qui paravant avoyent deffaict Manlius et Cæpion, deux capitaines Romains, avecques leurs exercites, et qui faisoyent eulx seuls plus de trente mille combattants, couroyent à grande haste aux armes, estants bien appoisantis de leurs corps pour avoir mangé à panse pleine, mais au demourant bien desliberez en leurs courages, et plus guays que de coustume, pour le vin qu'ils avoyent beu. Si ne vindrent point cou-

rants furieusement au combat sans guarder ordre, ny ne jecterent point un cry confus, ains faisants bruire leurs armes par mesure, et marchants tous ensemble à la cadence, alloyent souvent repetants leur propre nom, *Ambrons*, *Ambrons*, *Ambrons*, soit que ce feust pour s'entre-appeller, ou pour estonner leurs ennemys par cest advertissement.

De l'austre costé aussy, les premiers des Italiens qui descendirent en bataille contre eulx, feurent les Lyguriens, qui sont ceulx de la coste de Genes, lesquels leur oyants jecter ce cry, et l'entendants distinctement, leur respondirent aussy le mesme cry, pource qu'ils disoyent que c'estoit le vray surnom general de toute leur nation; de sorte que premier qu'ils s'entre-chocquassent, ce cry feut, d'une part et d'austre redoublé par plusieurs fois, et le faisoyent les capitaines, tant deçà que delà, crier à leurs gents tous ensemble, s'efforçants à l'envi les uns des austres, à qui le crieroit le plus hault.

Ceste contention de crier eschauffa et aiguisa le courage des souldards encores davantage: mais les Ambrons avoyent la riviere à passer, qui feut cause de rompre leur ordonnance; et avant qu'ils se peussent remettre en bataille, depuis qu'ils feurent passez, les Lyguriens coururent de grande roideur les charger les premiers, et puis les naturels Romains, pour secourir les Lyguriens qui avoyent commencé la charge, se ruerent aussy quant et quant,

descendants de lieux advantageux sur ces Barbares, et les contraignirent par ce moyen de se tourner en fuite, là où le plus grand meurtre qui en feut faict, feut sur le bord de la riviere, dedans laquelle ils se poulserent les uns les austres, tellement qu'ils emplirent de sang et de corps morts tout le cours de la riviere. Et ceulx qui peurent repasser de l'austre costé, n'eurent pas la hardiesse de se r'allier pour faire teste; de maniere que les Romains les meinerent tuants et battants jusques en leur camp et à leur charroy; là où les femmes, avecques des espées et des haches en leurs mains, leur vindrent au-devant en grinçant les dents, et heurlants de douleur et de courroux, et chargeants tant sur les fuyants que sur les poursuivants, les uns comme traistres, les austres comme ennemys: mais qui plus est, elles se jecterent au milieu des combattants, en s'efforçants d'arracher les pavois aux Romains, et empoignant leurs espées avecques les mains toutes nues, jusques à endurer, d'un courage invincible, qu'on les navrast et les trenchast en pieces à coups d'espée. Voylà comment on dict que la premiere bataille feut donnée au long de la riviere, plustost par cas d'adventure, que de propos desliberé, ny par le conseil du capitaine en chef.

Marius repousse les Teutons qui s'approchoient de lui.

Mais les Romains, après avoir deffaict la pluspart des Ambrons, s'estants retirez arriere à cause que la nuict survint, ne se meirent pas, comme on a accoustumé de faire en une telle

prosperité, à chanter chansons de victoire et de triumphe, ny à faire bonne chere dedans leurs tentes, les uns avecques les austres, et moins encores à dormir, qui est le plus doulx et le plus agreable refreschissement que sçauroyent prendre gents qui ont heureusement combattu, ains au contraire passerent toute celle nuict en grande frayeur et grande crainte, à cause que leur camp n'estoit point clos ny fortifié, et qu'ils sçavoyent très-bien qu'il estoit demouré presque innumerables milliers de Barbares qui n'avoyent point combattu, avecques ce que ceulx qui estoyent eschappez de la deffaicte des Ambrons, ne feirent austre chose toute la nuict que heurler à haults cris qui n'estoyent point semblables aux souspirs et gemissements des hommes, mais plustost aux heurlements des bestes sauvages; de maniere que le mugissement d'une si grande multitude d'hommes bestiaulx, meslé de menaces et de lamentations, faisoit retentir les montaignes d'à-l'environ, et le canal de la riviere: au moyen de quoy toute la plaine qui estoit entre deux, resonnoit d'un fremissement horrible et espouvantable à ouyr; ce qui tenoit les souldards Romains en effroy, et Marius mesme en quelque crainte, pource qu'ils s'attendoyent d'avoir celle nuict-là bataille en trouble et en desarroy: toutesfois les Barbares ne les assaillirent point, ny celle nuict, ny le jour ensuivant, ains ne feirent austre chose que se preparer à la bataille.

Et

Et cependant Marius sachant qu'il y avoit au dessuz du lieu où ils estoyent campez, quelques cavains, et quelques vallées couvertes de bois, y envoya secrettement Claudius Marcellus avecques trois mille hommes de pied bien armez, luy enjoignant qu'il se tinst coy en embusche jusques à ce qu'il verroit les Barbares attachez au combat avecques luy, et que lors il les vinst charger par derriere : les austres soupperent quand il en feut heure, et après soupper se reposerent. Le lendemain au poinct du jour Marius les tira aux champs hors de son fort, devant lequel il les rangea en bataille, envoyant devant sa chevalerie pour tirer les ennemys à l'escarmouche, ce que voyant les Teutons, ils n'eurent pas la patience d'attendre que les Romains feussent descendus en pleine campaigne pour les combattre sans advantage, ains s'armant à la haste en chaulde chole, les allerent trouver jusques à la motte, sur laquelle ils estoyent en bataille : quoy considerant Marius, envoya çà et là aux particuliers capitaines, les advertir qu'ils ne bougeassent, et qu'ils temporisassent jusques à ce que les ennemys approchassent d'eulx d'un ject de main, et que lors ils lançassent leurs javelots, et puis tirassent leurs espées et heurtassent et repoulsassent les Barbares avecques leurs escus, à cause que quand ils monteroyent contre-mont la motte, sur le pendant de laquelle estoyent les Romains en bataille, il prevoyoit bien que leurs coups n'auroyent point de force,

ny leur ordonnance serrée vertu ny efficace quelconque, pource qu'ils ne pourroyent avoir le pied ferme ny la marche asseurée, ains seroyent facilement renversez en arriere pour peu qu'on les repoulsast, à cause du pendant de la coste. Marius donnoit tels advertissements à ses gents, mais quand et quand il les mettoit le premier en execution ; car il estoit austant adroict aux armes qu'homme qui feust en toute son armée, et si n'y en avoit pas un qui feust si hardy ne si asseuré que luy.

Marius enferme l'ennemi dont il en tue et prend prisonniers plus de cent mille.

Quand doncques les Romains, faisants teste, les eurent arrestez tout court, ainsy qu'ils cuidoyent furieusement monter contre-mont, alors se sentants repoulsez et pressez, ils reculerent petit à petit en arriere jusques en la campaigne, et là commençoyent ja les premiers à se r'allier et ranger en bataille sur la plaine, quand on ouyt soubdain le bruict et la distraction de ceulx qui estoyent à la queuë de leur armée, pource que Marcellus ne faillit pas à bien prendre l'occasion quand il en feut temps, à cause que le bruict de la premiere charge montant contremont les costeaux d'à l'environ, au dessoubz desquels il estoit en embusche, luy en donna advis : si feit incontinent leiver ses gents, et courant avecques grands cris alla ruer sur ceulx qui estoyent à la queuë des Barbares mettant les derniers en pieces.

Ceux là feirent tourner visage à ceulx qui estoyent les plus prochains devant eulx, et ainsy des austres de main en main, jusques à

ce qu'en peu d'heures toute leur bataille commencea à brandler en desarroy, et ne feirent pas grande resistance, quand ils se sentirent ainsy chargez par devant et par derriere, ains se meirent tantost à fuyr à val de route, et les Romains les poursuivants de pres en tuerent ou prindrent des prisonniers plus de cent mille, et prindrent davantage leurs chariots, leurs tentes et tout leur baguage, dont ils ordonnerent, du commun consentement de toute l'armée, qu'il en seroit faict un present à Marius, sans en rien excepter, sinon ce qui auroit esté furtifvement soubstraict et desrobbé: et combien que ce feust un present tres-honnorable et très-magnificque, si estima-l'on qu'il n'avoit pas encores la recompense qu'il meritoit, pour le bon debvoir d'excellent capitaine qu'il avoit monstré en la conduicte de celle bataille et de toute celle guerre, tant ils se sentoyent tous heureux d'estre eschappez d'un si grand dangier: toutesfois il y a des historiens qui n'accordent pas que la despouille de ces Barbares ayt esté donnée à Marius, ny aussy qu'il y ayt eu si grand nombre de morts, comme nous avons dict: mais bien, dict-on, que depuis ceste bataille les Massiliens fermerent leurs vignes de hayes faictes d'os de morts, et que les corps estant pourris et consumez dessuz leurs champs, par les grandes pluyes qui tomberent dessuz, l'hiver ensuivant les terres en devindrent si grasses, et en penetra la graisse si profondement au dedans, que l'esté ensui-

Les cadavres engraissent singulierement les terres labourables.

vant elles rapporterent une quantité incroyable de toutes sortes de fruicts : et feut par ce moyen verifié ce que dict Archilochus, *que les terres labourables s'engraissent de telles pourritures :* aussy dict-on que ordinairement après les grandes batailles il tombe de grosses pluyes, soit ou pource qu'il y ayt quelque dieu qui purifie, lave et nettoye la terre souillée et pollue de sang humain avecques les eaux pures et celestes, ou bien que cela se face par cause naturelle, pource que la desconfiture de tant de corps morts et de sang espandu rend une moite, grosse et poisante vapeur, laquelle espessit l'air, qui de sa nature est muable et facile à changer de bien petit commencement en alteration très-grande.

Marius fait mettre à part ce qu'il destine a son triomphe.

Après ceste bataille Marius feit mettre à part les harnois et despouilles des Barbares, qui estoyent demourées entieres et belles à veoir pour embellir et enrichir la pompe de son triumphe, puis feit amasser le demourant en un grand monceau sur un bucher de bois, pour en faire un magnificque sacrifice aux dieux, estant tout son exercite en armes à l'environ, couronné de chappeaux de triumphe, et luy vestu d'une grande robbe de pourpre comme le porte la coustume des Romains en tel cas, et tenant une torche ardente à deux mains, laquelle il haulsa premierement contre le ciel : et sur le poinct qu'il la baissa pour mettre le feu dedans le monceau, l'on apperçeut de loing quelques-uns de ses amys qui venoyent à cheval cou-

rants à bride abbattue : si se feit soubdain un grand silence de toute l'assemblée, desirant un chascun entendre ce qu'ils apportoient de nouveau. Et quand ils feurent arrivez et descendus de cheval, ils coururent incontinent embrasser et saluer Marius, luy apportants la nouvelle comme il avoit esté esleu consul pour la cinquiesme fois, et luy en baillerent des lettres, par lesquelles on le luy mandoit de Rome. Ainsy ceste nouvelle joye survenue par dessuz l'ayse de la victoire, les privez souldards tesmoignerent le plaisir qu'ils en avoyent avecques grands cris et battements de leurs armes : et les capitaines couronnerent encores derechef Marius avecques nouveaulx chappeaux de laurier qu'ils luy meirent à l'entour de la teste : puis cela faict il meit adoncques le feu dedans le bucher, et paracheva son sacrifice.

On lui apporte la nouvelle de son cinquieme consulat.

Mais celle qui ne laisse jamais les hommes jouyr de l'ayse d'une grande prosperité purement et simplement, ains entremesle tousiours en la vie de l'homme du mal parmi du bien, soit ou la fortune, ou l'envie de la destinée, ou bien la necessité de la nature des choses terriennes, peu de jours après ceste grande rejouyssance envoya à Marius la nouvelle de Catulus, son compaignon au consulat, qui feut comme une nuée en un beau jour clair et serein, et qui rejecta derechef la ville de Rome en nouvelle frayeur et nouvelle tourmente. Car Catulus qui estoit ordonné pour faire teste aux Cimbres, estima qu'il ne falloit point qu'il s'amusast à

Marius va joindre Catulus, son compaignon, qui n'avoit pu empécher le passage aux Cimbres.

guarder les pas des montaignes pour cuider empescher les Barbares de passer, à cause que pour ce faire il eust esté contrainct de diviser son armée en plusieurs parcelles, et se feust en ce faisant trouvé foible : parquoy se tirant un peu arriere des Alpes, au dedans de l'Italie, il se couvrit de la riviere d'Athesis, dessuz laquelle il bastit un pont pour pouvoir passer et repasser quand il vouldroit, et en guarnit les deux bouts de deux forts bien munis et bien fortifiez, affin de pouvoir commodement aller secourir les places qui estoyent au delà de la riviere, si d'advanture les Barbares, quand ils seroyent sortis hors des destroicts des montaignes, les vouloyent aller forcer.

Or estoyent ces Barbares si oultrecuidez, et avoyent leurs ennemys en si grand mespris, que pour monstrer leur force et leur audace, plustost que pour besoing qu'il en feust, ne pour prouffit qu'il y eust, ils enduroyent qu'il negeast sur eulx tous nuds, et montoyent jusques aux cymes des montaignes à travers les grands monceaux de glaces et de neges : puis quand ils estoyent arrivez au plus hault, ils estendoyent leurs targes longues et larges dessoubz leurs corps, et se laissoyent glisser dessuz au long des rochers droicts et couppez qui avoient des pentes de haulteur infinie. A la fin s'estants venus camper auprès des Romains le long de la riviere, ils considererent comment ils la pourroyent passer, et commencerent à la combler, rompants les grosses butes de terre

qu'ils trouvoyent à l'entour, ne plus ne moins que les Geants, et y apportants de grands arbres, avecques les racines toutes entieres, de grosses pieces des rochers qu'ils brisoyent et des tureaux de terre qu'ils y poulsoyent pour serrer et estreindre le cours de la riviere: mais oultre cela ils jectoyent à val l'eau de grosses tronches de bois que le fil de la riviere tiroit de roideur contre bas, lesquelles à force de coups, de l'impetuosité qu'elles descendoyent à val, esbransloyent les poultres qui soubstenoyent le pont des Romains.

A raison dequoy plusieurs souldards du grand camp s'estonnerent, et en l'abandonnant commencerent à se retirer, là où Catulus monstra (ainsy qu'il faust qu'un bon et parfaict capitaine face) qu'il avoit son honneur et sa gloire particuliere en moindre recommandation que la publicque de ses citoyens; car voyant qu'il ne pouvoit tant alleguer de raisons à ses gents, qu'ils voulussent demourer, et qu'ils deslogeoyent malgré luy en effroy, il commanda luy-mesme à celuy qui portoit l'enseigne de l'aigle, qu'il marchast, et s'en courut devers les premiers qui s'en alloyent, se mettant à marcher devant, affin que la honte de ceste retraicte tombast toute sur luy, non pas sur son païs, et qu'il semblast que les Romains suivissent leur capitaine, et qu'ils ne fuyssent pas.

Les Barbares doncques assaillants le fort qui estoit au bout du pont delà la riviere d'Athesis,

le prindrent avecques tous les hommes qui estoyent dedans : et pource qu'ils s'y estoyent portez en gents de bien, et avoyent exposé vertueusement leur vie au peril de la mort, pour la deffense de leur païs, les Barbares les laisserent aller par composition, laquelle ils jurerent leur guarder loyaulment par leur taureau de cuyvre. Ce taureau depuis feut prins quand ils eurent perdu la bataille, et feut porté, ainsy que l'on dict, en la maison de Catulus, comme les premices de la victoire.

Marius va à Rome.

Au demourant, les Barbares trouvants le païs ouvert sans deffense quelconque, s'espandirent çà et là, et le pillerent tout. A l'occasion dequoy Marius feut mandé venir à Rome pour leur faire teste : et arrivé qu'il y feut, chascun pensa qu'il y deust entrer en triumphe, pour austant mesmement que le senat le luy octroya bien volontairement ; mais il ne le voulut pas faire, soit qu'il le fist, ou pour ne vouloir priver ses souldards et les capitaines qui avoyent combattu soubz luy, estants pour lors absents, de la part d'honneur qui leur estoit deu, ou que ce feust pour asseurer le peuple au dangier present, comme desposant la gloire de ses premieres victoires entre les mains de la bonne fortune de Rome, en esperance certaine de la reprendre puis après plus claire et plus illustre par l'adjonction des secondes. Parquoy, après avoir remonstré au peuple et au senat ce qui luy sembla à propos selon le temps, il se partit incontinent pour aller trouver Catulus, lequel il reconforta

reconforta bien de sa venue, et feit aussy venir son armée, laquelle estoit encores en la Gaule de delà les monts : puis aussy-tost qu'elle feut arrivée, il passa la riviere du Po pour enguarder les Barbares qu'ils n'endommageassent l'Italie qui est au deçà du Po.

Or quant aux Barbares, ils differoyent tousiours à donner la bataille, pource qu'ils attendoyent les Teutons, et disoyent qu'ils s'esmerveilloyent grandement de ce qu'ils demouroyent tant à venir : soit ou que veritablement ils ne sçeussent rien de leur desconfiture, ou qu'ils feissent semblant de n'en rien sçavoir ; car ils battoient oultraigeusement ceulx qui leur en disoyent la nouvelle. A la fin ils envoyerent devers Marius, luy demander des terres et des villes suffisantes pour nourrir et loger eulx et leurs freres. Marius demanda à leurs ambassadeurs quels freres ils entendoyent : ils respondirent que c'estoyent les Teutons, dequoy les austres assistants se prindrent à rire, et Marius se mocquant d'eulx leur dict, *ne vous souciez point de ces freres là, car ils ont de la terre que nous leur avons baillée, qu'ils guarderont à tousiours et à jamais.* Ces ambassadeurs entendirent incontinent que vouloit dire ce traict de mocquerie, et se prindrent à luy dire des paroles oultraigeuses, en le menaçant, que les Cimbres tout presentement l'en feroyent repentir, et les Teutons bien-tost après quand ils seroyent tous arrivez. *Comment*, leur repliqua Marius, *ils sont arrivez, et ne seroit pas honnestement faict à*

Réponse qu'il fait aux ambassadeurs des ennemis.

vous, de vous en aller sans les saluer, veu qu'ils sont vos freres.

Ayant dict ces paroles il commanda que l'on ameinast les rois des Teutons liez et enchainez, qui avoyent esté prins dedans les montaignes des Alpes par ceulx de la Bourgogne. Ce que les Cimbres ayants entendu par le rapport de leurs ambassadeurs, se meirent incontinent sans plus dilayer en chemin pour aller trouver Marius qui ne se bougeoit point, ains entendoit à fortifier et guardoit son camp seulement. L'on dict que ce feut pour ceste bataille que Marius inventa premierement la nouveaulté qu'il introduisit au javelot ou corsesque, que les Romains avoyent accoustumé de lancer tousiours contre l'ennemy à la premiere charge : car auparavant la hampe du javelot estoit attachée au fer, et le fer à la hampe avecques deux petites chevilles de fer qui passoyent à travers le bois, et lors Marius en feit laisser l'une ainsy comme elle souloit estre ; mais il feit oster l'austre, au lieu de laquelle il feit mettre une petite cheville de bois bien mince et fort aysée à rompre, le faisant par ruse, affin que quand le javelot lancé viendroit à se fischer dedans la targe de l'ennemy, il ne demourast pas tout droict, ains se pliast à l'endroict du fer, et que la cheville de bois venant à se rompre, la hampe en pendist contre bas, tenant encores de travers au fer fiché par la poincte.

Bæorix doncques, le roy des Cimbres, appro-

chant du camp de Marius, avecques petit nombre de gents de cheval, l'envoya deffier à prendre jour et lieu de bataille, pour combattre à qui demoureroit le païs, à quoy Marius feit response, que ce n'estoit point la coustume des Romains de prendre conseil de leurs ennemys pour sçavoir le temps ou le lieu où ils debvroyent donner bataille : neantmoins qu'il estoit content de gratifier en cela aux Cimbres. Ainsy arresterent-ils entre eulx que ce seroit le troisiesme jour ensuyvant en la plaine de Verselles, laquelle estoit commode aux Romains pour se servir de leur chevalerie, et aux Barbares pour estendre à leur ayse le grand nombre de leurs combattants : si ne faillirent point les deux parties à l'assignation, ains comparurent en bataille rangée les uns devant les austres.

Bataille mémorable entre les Romains et les Cimbres, qui sont défaits entiérement.

Catulus avoit en son camp vingt mille trois cent hommes de guerre, et Marius trente et deux mille au sien, qu'il disposa aux deux poinctes de la bataille, enfermant Catulus avecques ses gents au milieu, comme l'escript Sylla, qui feut present à ceste bataille, disant que Marius le feit malicieusement pour l'esperance qu'il avoit de rompre les ennemys avecques les deux poinctes de la bataille, affin que la victoire totale feust à ses gents, et que Catulus ny les siens qui seroyent au milieu n'y eussent point de part, et ne peussent pas seulement affronter l'ennemy, pour austant qu'ordinairement, quand le front d'une bataille

est ainsy de grande estendue, les deux poinctes ont accoustumé de se jecter en avant, et se faict comme un croissant de lune, là où le milieu est plus enfoncé, et trouve-l'on en d'austres historiens, que Catulus mesme accusant la malignité de Marius en ce faict, le disoit ainsy pour la descharge de son honneur.

Quant aux Cimbres, les trouppes de leurs gents de pied sortants hors de leurs forts à loisir, se rangerent en bataille quarrée, aussy longue que large, car en chasque sens elles occupoyent près de deux lieuës de païs : mais leur gendarmerie, qui estoit de quinze mille chevaulx, marcha devant en superbe equipage : car ils avoyent en leurs testes des armets faicts en forme de gueules de bestes sauvages, et de meufles estranges, sur lesquels ils portoyent de grands et haults pennaches qui sembloyent des aisles, et les faisoyent trouver à l'œil encores plus hault et plus grands hommes qu'ils n'estoyent. Au demourant ils avoyent les corps couverts de cuirasses de fer, et portoyent devant eulx de grandes targes blanches, et pour armes offensifves chascun avoit en main deux javelots à darder de loing, puis quand ils venoyent aux coups de main, ils avoyent de grandes et poisantes espées, dont ils combattoyent de près. Mais ceste fois-là ils ne marcherent pas de droict fil contre l'armée des Romains, ains destournerent un petit à main droicte, affin de les enfermer entre eulx et leurs gents de pied qui estoyent à la main

gauche. Les capitaines des Romains s'apperçeurent bien incontinent de leur ruse, mais ils ne peurent retenir leurs souldards : car il y en eut un qui s'escria que les ennemys s'enfuyoyent, et incontinent tous les austres se meirent à courir après.

Cependant les gents de pied des Barbares qui sembloyent une mer infinie, marchoyent tousiours en avant, et adoncques Marius, ayant leivé ses mains en les haulsant devers le ciel, promit et voüa aux dieux un solemnel sacrifice de cent bœufs. Aussy voüa Catulus, leivant semblablement les mains contre le ciel, qu'il ædifieroit un temple à la fortune de ce jourlà, et dict-on que Marius ayant sacrifié, quand on luy monstra les entrailles des hosties immolées s'escria tout hault, *la victoire est mienne.* Mais quand ce vint à charger, il arriva à Marius un accident d'expresse vengeance divine, laquelle feit retourner sa finesse contre luy-mesme, ainsy comme Sylla l'escript : car il se leiva, comme on peust penser, une si grande poulciere que les deux armées se perdirent de veuë l'une l'austre : au moyen dequoy Marius s'estant mis à courir le premier pour aller commencer la charge, et ayant attiré ses gents apres luy, faillit à rencontrer les ennemys : et ayant passé oultre leur bataille, feut long-temps errant çà et là par la campaigne, pendant que les Barbares combattoyent à l'encontre de Catulus.

Tellement que le plus fort de toute la meslée

feut à l'endroict de luy et de son armée : en laquelle Sylla escript qu'il estoit, où il dict que la chaleur et le soleil qui donnoit au visage des Cimbres servit de beaucoup aux Romains : car les Barbares estants bien durs pour souffrir et endurer les froidures, à cause qu'ils avoyent esté nez et nourris en païs froids, couverts et ombrageux, comme nous avons dict, au contraire estoyent mols à l'encontre de la chaleur et fondoyent en sueur au soleil, et estoyent incontinent à la grosse haleine, mettants leurs pavois au devant de leurs visages, pour austant mesmement que c'estoit au cœur de l'esté, environ le vingt et septiesme jour du mois de Juillet, que feut donnée ceste bataille, et servit aussy la poulciere aux Romains à les asseurer, pource qu'elles les enguarda de veoir de loing la multitude innumerable de leurs ennemys.

Et estant chascun allé courant charger ceulx qu'ils avoyent en teste devant eulx, ils se trouverent attachez au combat avant que la veuë leur eust peu apporter auscune frayeur : oultre ce qu'ils estoyent tant endurcis au travail, et si bien agguerris, que pour quelque chaleur excessifve qu'il feist, jamais on n'en veid un qui suast, ne qui souflast, encores que le premier choc eust esté faict en courant ; ce que Catulus mesme a laissé par escript à la loüange de ses souldards. Si feut la plus grande partie des Barbares, mesmement des plus belliqueux, taillée en pieces sur le champ : car affin qu'on ne peust ouvrir ny rompre leur ordonnance

ceulx des premiers rangs estoyent tous liez ensemble par leurs ceinctures et bauldriers avecques longues chaines de fer, et ceulx qui s'enfuyrent feurent chassez et poursuivis jusques dedans leur camp, là où les poursuivants rencontrerent des choses horribles et espouvantables à veoir : car leurs femmes estants montées dessuz leurs chariots vestues de robbes noires en deuil, tuoyent ceulx qui fuyoyent sans difference quelconque, les unes leurs peres, les austres leur maris ou leurs freres, et estranglants leurs petits enfants avecques leurs propres mains, les jectoyent soubz les rouës des chariots et entre les jambes des chevaulx, puis se tuoyent aussy elles-mesmes après, et dict-on qu'il s'en trouva une pendue au bout du timon d'un chariot, ayant attaché par le col à ses deux talons deux de ses enfants, et que les hommes à fauste d'arbre pour se pendre, attachoyent des lacqs courants, qu'ils se mettoyent au col, aux cornes et aux jambes des bœufs, et qu'ils les picquoyent puis après avecques des aiguillons pour les faire courir et saulter, tant que les traisnants ainsy par tout, et les foulants aux pieds, il les faisoyent à la fin mourir, et neantmoins quoy qu'il y eust par ces moyens grand nombre de morts, encores en feut-il prins de prisonniers bien soixante mille, et le nombre des morts en monta deux fois austant.

Conduite horrible des femmes Cimbroises.

Si pillerent les souldards de Marius le camp des Barbares : mais les despouilles des morts

en la bataille, les enseignes et les trompettes feurent toutes apportées au camp de Catulus, comme l'on dict, qui estoit l'argument, que Catulus alleguoit pour monstrer que c'estoit luy, et ses gents qui avoyent guaigné la bataille : surquoy s'estant esmeu desbat et different entre les souldards des deux camps, pour le decider amiablement ils esleurent arbitres les ambassadeurs des Parmesans, qui d'adventure se rencontrerent lors en l'armée. Les souldards de Catulus les meinerent au lieu où avoit esté faicte la desconfiture, leur monstrants les corps des ennemys percez de part en part avecques leurs javelots, qui estoyent faciles à recognoistre, pource que Catulus leur avoit faict engraver son nom dessuz la hampe.

Marius acquiert un grand honneur dans cette journée ; il a les honneurs du triomphe, dont il fait part à Catulus.

Ce nonobstant toute la gloire de ce grand faict d'armes feut attribuée à Marius, tant pour la premiere victoire qu'il avoit guaignée seul contre les Barbares, que pour la dignité des magistrats qu'il avoit eus. Qui plus est, le commun peuple le surnomma *troisiesme fondateur de la ville de Rome*, n'estimant pas moindre le peril, dont il les avoit deslibvrez, qu'avoit anciennement esté celuy des Gaulois, et faisants bonne chere chascun d'eulx en son privé avecques sa femme et ses enfants, ils offroyent aux dieux et à Marius ensemble les premices de leur soupper, et si vouloyent à toute force qu'il triumphast seul des deux triumphes : ce que toutesfois il ne voulut pas faire, ains entra avecques Catulus dedans la ville en triumphe,

se

se voulant monstrer courtois et moderé en si grande prosperité, et aussy craignant à l'adventure les souldards de Catulus, lesquels estoyent prests et appareillez, si l'on vouloit priver leur capitaine de cest honneur, d'empescher aussy que Marius ne triumphast.

Marius obtient une sixieme fois le consulat par des cabales indignes.

Voylà comment se passa son cinquiesme consulat : après lequel encores prochassa-il le sixiesme plus chauldement et de plus ardente affection, que jamais austre ne feit son premier, cherchant la bonne grace du menu peuple par tous moyens de caresses qu'il leur pouvoit faire pour leur gratifier, en s'humiliant et abbaissant envers eulx, non-seulement contre la dignité du lieu qu'il tenoit, mais aussy contre sa propre nature, contrefaisant le doulx, le gracieux et populaire, encores que de son naturel il ne feust rien moins que cela. Mais son ambition le rendoit fort craintif et fort retenu en matiere de gouvernement et de brigues et meinées de ville : car celle hardiesse et constance asseurée qu'il avoit en bataille contre l'ennemy, l'abandonnoit incontinent qu'il se trouvoit en une assemblée de peuple en la ville, et sortoit facilement hors de soy au premier blasme ou à la premiere loüange qu'il oyoit qu'on luy donnoit, encores que l'on conte que quelquesfois comme il eust donné droict de bourgeoisie Romaine à mille hommes Camerins tout à un coup, pource qu'ils s'estoyent fort bien et vaillamment portez en une guerre, il y eut quelques-uns qui l'en accuserent, disants

que c'est chose faicte contre toutes les loyx. Il leur respondict, *que pour le bruict des armes il n'avoit pas peu ouyr les loyx*, toutesfois si semble-il que veritablement il craignoit et redoubtoit fort le bruict et la crierie du peuple en une assemblée de ville : car en temps de guerre il retenoit bien sa dignité et son aucthorité pour le besoing qu'on avoit de sa suffisance : mais en temps de paix et en matiere de gouvernement civil, luy estant le premier lieu de credit mis en dispute, il chercha de se couler en la bonne grace du commun populaire, et à acquerir par tous moyens sa bien-veuillance, aymant mieulx estre le plus grand, que le plus homme de bien.

Marius préféroit être le plus grand homme que le plus homme de bien.

Si encourut par ces desportements la haine de toute la noblesse generalement : mais il n'y en avoit pas un de qui il se doubtast, ne de qui il se deffiast tant comme il faisoit de Metellus, pour le tour de grande ingratitude qu'il se soubvenoit luy avoir faict, et aussy pource qu'estant homme de nature droict, entier et veritable, il en vouloit ordinairement à ceulx qui par voyes oblicques s'alloyent glissants en la bonne grace du peuple, et s'estudioyent à faire toutes choses pour le flatter et luy complaire : au moyen dequoy Marius espioit tous moyens pour le chasser hors de Rome, pour à quoy parvenir il s'allia d'un Glaucias et d'un Saturninus, les deux plus audacieux, plus effrontez et plus temeraires hommes qui feussent en toute la ville, qui avoyent

à leur commandement toute la tourbe des souffreteux, necessiteux, et telle maniere de gents qui ne demandent que troubles et tumultes, par l'entremise desquels il mettoit en avant de nouvelles loyx populaires, et faisoit venir des champs les gents de guerre, et les mesloit parmi le peuple de la ville aux assemblées publicques, pour faire de la fascherie à Metellus.

Davantage l'historien Rutilius, homme de bien au demourant et veritable, mais particulierement ennemy de Marius, escript qu'il obtint son sixiesme consulat, moyennant de l'argent qu'il feit distribuer par chascune lignée du peuple, et qu'il l'achepta à deniers comptants affin d'en pouvoir debouter Metellus, et avoir Valerius Flaccus, non ja pour pair et compaignon au consulat, mais plustost pour ministre de sa volonté, luy ayant faict promettre qu'il ne luy contrediroit en rien qui soit. Il n'y avoit jamais eu Romain à qui le peuple eust conferé six fois le consulat, excepté Valerius Corvinus seul : mais à celuy-là, on dict qu'il y eust quarante-cinq ans entre son premier consulat, et son dernier, là où Marius depuis son premier continua les cinq austres de rang tout d'une tire de la faveur de fortune : mais au dernier il excita grande haine et envie contre soy, à cause des lourdes faustes qu'il commit à l'appetit de cestuy Saturninus, entre lesquelles feut la mort de Nonius que tua Saturninus, pource qu'il estoit son concurrent en la brigue du tribunat.

Puis quand il eut esté esleu tribun du peuple, il meit en avant une loy pour faire repartager les terres, en laquelle loy il avoit notamment adjousté un article, *que tous les seigneurs du senat viendroyent jurer publicquement, qu'ils observeroyent et guarderoyent de poinct en poinct ce que le peuple par ses suffrages auroit arresté, et n'y contreviendroyent en chose quelconque.* Marius en plein senat feit semblant de vouloir oppugner cest article, disant que ny luy ny austre homme de bon sens, à son advis, ne feroit ce serment : *car si la loy*, disoit-il, *estoit maulvaise, on feroit tort au senat de le contraindre à conceder cela par force, et non de sa franche volonté :* mais il disoit cela, non pource qu'il eust intention de le faire ainsy qu'il disoit, ains estoit un aguet qu'il dressoit à Metellus, bien mal-aysé à eschapper.

Marius fait bannir Metellus par le moyen de Saturninus, tribun séditieux.

Car estimant que sçavoir bien mentir feust une partie de vertu et de bon esprit, il avoit très-bien resolu en soy-mesme, de ne se soucier ny soubvenir auscunement de chose qu'il eut dicte au senat : et au contraire, sçachant bien aussy que Metellus estoit homme grave et sage, qui reputoit que l'estre veritable, comme dict Pindarus, soit le commencement et le fondement d'une grande vertu, il le vouloit surprendre, en luy faisant affermer devant le senat qu'il ne jureroit point, sçachant bien que le peuple luy en vouldroit mal de mort, quand puis après il refuseroit à jurer, comme il en advint pource que Metellus, ayant lors

asseuré qu'il ne jureroit point, le senat se leiva.

Et peu de jours après, Saturninus appellant les senateurs à la tribune aux harangues pour les contraindre de jurer devant le peuple, Marius s'y alla presenter, et là, toute l'assistance feit un grand silence, et eut les aureilles bien ouvertes pour ouyr ce qu'il diroit : mais luy ne faisant compte de ce qu'il avoit si vaillamment promis de la langue devant le senat, dict alors qu'il n'avoit pas le col si large qu'il voulust faire prejudice en chose de si grande consequence, et qu'il jureroit et obeyroit à la loy, *si c'estoit loy* : car il y adjousta ceste belle cautelle, comme une couverture pour cacher et couvrir sa honte. Cela dict, il jura. Le peuple l'ayant veu jurer, en feut fort joyeux, et le hault loüa avecques grands battements de mains : mais les gents de bien et d'honneur baissants les testes, en feurent fort desplaisants, et luy voulurent grand mal en leurs cœurs, de ce qu'il s'estoit ainsy laschement et vilainement changé.

Si jurerent tous les austres senateurs les uns après les austres, malgré eulx, pour la crainte qu'ils avoyent du peuple, jusques à Metellus, lequel, pour prieres ne pour remonstrances que ses parents et amys luy sçeussent faire pour l'induire à vouloir jurer, affin de n'encourir point les peines capitales que Saturninus imposoit à ceulx qui refuseroyent à jurer, ne fleschit point, ny ne feit oncques le serment, ains demoura ferme en son naturel, estant prest et

appareillé de souffrir toutes les peines du monde plustost que de commettre chose auscune indigne de luy ; et à tant s'en alla de l'assemblée, devisant avecques ceulx qui l'accompagnoyent, *que c'estoit chose trop facile et trop lasche, que de mal faire ; et que de faire bien là où il n'y eust point de dangier, c'estoit chose commune : mais que faire bien là où il y eust dangier, c'estoit le propre office d'un homme d'honneur et de vertu.*

Saturninus adoncques feit commander aux consuls, par edict du peuple, qu'ils eussent à bannir Metellus à son de trompe, avecques deffense de luy donner ne feu ny eau, ny le loger et recepvoir à couvert, et estoyent les plus basses personnes du peuple toutes prestes à luy courir suz pour le tuer ; mais les gents de bien estants desplaisants du tort qu'on luy faisoit, se rangerent autour de luy pour le guarder si on luy vouloit faire violence : mais luy-mesme feut si bon, qu'il ne voulut pas que sedition civile se feist pour l'amour de luy, ains s'absenta de la ville de Rome : en quoy il feit sagement ; car, ou les choses, disoit-il, s'amenderont, et lors le peuple se repentant de son erreur, me r'appellera ; ou, si les affaires demourent en tel estat qu'elles sont à present, le meilleur sera de s'en tenir bien loing. Mais quant au voyage qu'il feit en cestuy sien exil, combien il y feut aimé et honnoré, comment il passa doulcement son temps à estudier en la philosophie en la ville de Rhodes, il se dira plus à propos en sa vie.

Au demourant, Marius estant contrainct, en recompense de ce plaisir que luy avoit faict Saturninus, de luy laisser entreprendre et faire toutes choses à sa volonté, ne se donna guarde qu'il feit une playe insupportable à la chose publicque, laschant la bride à un homme desesperé, qui, par toutes voyes de faict, par armes et par meurtres, tendoit esvidemment à usurper une domination tyrannicque, et à la ruine universelle de toute la chose publicque. Ainsy, portant d'un costé reverence à la noblesse, et de l'austre costé desirant gratifier au commun populaire, il feit un acte lasche, et un tour d'homme à deux visages : car un soir les principaulx hommes et plus gents de bien de la ville, estants allez en son logis pour luy remonstrer qu'il debvoit refrener l'audace et l'insolence de Saturninus, et au mesme temps y estant aussy allé Saturninus pour parler à luy, il le feit entrer par une austre porte, sans que les nobles en sçeussent rien ; et donnant à entendre aux uns et aux austres qu'il avoit le flux de ventre, soubz ceste couleur alloit courant tantost à l'un et tantost aux austres, sans faire austre chose que les aigrir et irriter encores plus qu'ils n'estoyent les uns contre les austres.

Les adhérens de Marius sont mis à mort dans Rome.

Toutesfois, le senat ayant à bon escient prins l'affaire à cœur, et s'estant l'ordre des chevaliers bandé avecques ceulx du senat, Marius, à la fin, feut contrainct de faire porter armes en la place pour reprimer les sedi-

tieux, et les rangea dedans le capitole, là où ils feurent contraincts de se rendre à fauste d'eau, à cause qu'il feit trancher les conduicts par lesquels l'eau y alloit : à l'occasion de quoy, ne pouvants plus tenir, ils l'appellerent, et se rendirent à luy soubz asseurance de la foy publicque ; mais quoyqu'il se tournast en tous les sens qu'il luy feut possible pour les cuider saulver, il ne leur servit neantmoins de rien, pource qu'ils ne feurent pas plustost descendus en la place, qu'ils feurent tous mis à mort. Au moyen de quoy, ayant encouru la male-grace et du peuple et de la noblesse, quand vint le temps qu'on debvoit eslire de nouveaulx censeurs, chascun s'attendoit bien qu'il deust estre l'un des pretendants. Toutesfois il ne le demanda point, pour le doubte qu'il eust d'en estre refusé, et en souffrit eslire d'austres de beaucoup moindre dignité que luy ; en quoy neantmoins il mettoit le plus beau de son costé, disant qu'il n'avoit pas voulu prochasser ce magistrat, pource qu'il ne se vouloit point mettre en la male-grace de plusieurs, en allant severement rechercher et contrerooller leurs vies et leurs mœurs.

Metellus est rappellé d'exil, Marius s'en dépite au point d'aller vers le roi de Pont.

Davantage ayant esté mis en avant un decret de r'appeller Metellus de son exil, Marius feit, et de parole et d'effect, tout ce qui luy feut possible pour l'empescher : mais finalement, voyant qu'il n'y guaignoit rien, il s'en desporta. Ainsy, ayant le peuple receu et auctho-risé bien volontiers ce decret de la revocation

de

de Metellus, luy, n'ayant pas le cœur de le veoir revenir, en despit qu'il en eust, monta sur mer pour s'en aller en la Cappadocie et en la Galatie, soubz couleur d'aller payer à la mere des dieux quelques sacrifices qu'il luy avoit voüez; ce qui n'estoit pas l'occasion veritable qui luy faisoit entreprendre ce voyage, ains y en avoit une austre secrette, pource que n'estant pas de sa nature propre à vivre en paix, ny à manier affaires politicques, comme celuy qui avoit acquis sa grandeur par les armes, et pensant que sa gloire et son aucthorité s'alloit petit à petit aneantissant et amortissant, par trop demourer en paix sans rien faire, il cherchoit matiere de nouvelles guerres, esperant que s'il pouvoit embrouiller et irriter ces roys de l'Asie, mesmement Mithridates, lequel sans cela on attendoit bien qu'il deust un jour prendre les armes contre les Romains, il seroit incontinent, sans doubte ny contradiction auscune, esleu capitaine pour luy aller faire la guerre, et consequemment que ce luy seroit matiere et moyen d'emplir la ville de Rome de nouveaulx triumphes, et sa maison des despouilles de ce grand royaulme de Pont, et des richesses du roy.

Marius menace Mithridates de guerre.

Pourtant Mithridates s'estant mis en debvoir de luy faire tout l'honneur, tout le bon traictement et amiable receuil qui luy feut possible, jamais pour tout cela il n'en plia jusques à luy monstrer un bon visage, ny à luy user de gracieuse parole, ains luy dict brusquement

en se partant d'avecques luy : *il faust que tu te desliberes de faire l'un des deux*, roy Mithridates, *ou que tu tasches à estre plus fort et plus puissant que les Romains, ou que tu faces, sans rien replicquer à l'encontre, tout ce qu'ils te commanderont.* Ce propos estonna Mithridates, lequel avoit bien ouy dire que les Romains parloyent ainsy franchement, mais il ne l'avoit jamais esprouvé ny ouy que ceste fois-là.

Marius, de retour à Rome, réveille sa querelle avec Sylla, au point de faire craindre une sédition.

Retourné qu'il feut à Rome, il feit bastir une maison assez près de la place, pource qu'il ne vouloit pas, ainsy qu'il disoit, que ceulx qui luy venoyent faire la cour se travaillassent, ayants à faire grand chemin pour le convoyer jusques en sa maison, ou pource qu'il estimoit que cela estoit cause que plus de gents ne le venoyent pas saluer en sa maison, et luy faire la cour, que les austres senateurs : mais cela n'en estoit pas la veritable cause, ains estoit pource qu'il n'avoit pas de nature la grace de receuillir et entretenir amiablement les personnes, et qu'il avoit fauste des parties et qualitez requises aux affaires de la ville ; au moyen de quoy, en temps de paix on n'en tenoit compte non plus que d'un vieil harnois et d'un outil qui n'estoit bon qu'à la guerre tant seulement. Et quant aux austres qui estoyent de sa qualité, il ne luy faschoit pas tant qu'ils eussent la vogue devant luy, comme il faisoit de Sylla, car il crevoit de despit voyant que les nobles faisoyent tout ce qu'ils pouvoyent à le poulser en avant, pour l'envie qu'ils

avoyent contre luy, et que le commencement et le plus grand moyen de son advancement, estoyent les querelles et differends qu'il avoit avecques luy.

Mesmement quand Bocchus, le roy de Numidie, ayant esté advoüé et desclaré par le senat amy et allié du peuple Romain, offrit au temple du capitole des statues de victoires qui portoyent des trophées ; et auprès d'elles posa aussy en images d'or un roy Jugurtha, que luy deslibvroit et consignoit entre les mains de Sylla : car cela feit sortir Marius hors de soy, de despit et de jalousie qu'il en eust, ne pouvant supporter qu'un austre s'attribuast la gloire de ses faicts, tellement qu'il estoit bien resolu d'abbattre ces images-là, et les oster par force. Sylla aussy, de l'austre costé, s'oppiniastroit à les vouloir maintenir au lieu où elles avoyent esté meises, de sorte que ceste sedition civile feust bientost sortie en esvidence, n'eust esté la guerre des alliez qui survint là-dessuz, et la restraignit pour un temps ; car les plus puissants peuples, et les plus belliqueuses nations de l'Italie, se soubsleiverent ensemble à l'encontre des Romains, et s'en fallut bien peu qu'ils ne meissent sans-dessuz-dessoubz tout leur empire, pour austant qu'ils n'avoyent pas seulement la force des armes et le nombre des hommes, mais aussy les capitaines en hardiesse et en suffisance excellents à merveilles, et à peu près esgaulx aux Romains.

Si feut ceste guerre merveilleuse, pour la

Bonne conduicte de Marius dans la guerre des allies.

diversité des accidents qui y advindrent, et pour la varieté de la fortune en icelle : mais elle adjousta austant de gloire et reputation à Sylla, comme elle en osta à Marius ; car il se monstra froid et lent en toutes ses entreprinses, ne cherchant qu'à dilayer et à reculer tousiours, feust ou pource que la vieillesse eust desia esteinct celle chaleur active et celle prompte vifvacité qui souloit estre en luy, à cause qu'il avoit ja passé le soixante et cinquiesme an de son aage, ou pource que, comme luy mesme disoit, il estoit devenu gouteux et travaillé de maladie de nerfs, de sorte qu'il ne se pouvoit pas bien ayder de sa personne, et faisoit, pour la honte qu'il avoit de demourer en arriere en la conduicte de ceste guerre, plus que sa puissance ne portoit. Ce neantmoins, tout tel qu'il estoit, encores guaigna-il une grosse bataille, en laquelle il demoura sur le champ six mille des ennemys morts ; et tant comme la guerre dura, ne leur donna jamais prinse sur luy, ains endura patiemment qu'ils l'enfermassent quelquefois de tranchées, qu'ils luy dissent des injures et paroles de mocquerie, et qu'ils le deffiassent à venir au combat, sans jamais, pour tout cela, se laisser transporter à la cholere.

Une indisposition retire Marius de quitter le commandement de l'armée.

Auquel propos on conte que Pompedius Silo, qui estoit le capitaine de plus grande reputation et de plus grande aucthorité que les ennemys eussent, luy dict une fois, *si tu es si grand capitaine, comme l'on dict*, Marius,

sors de ton camp et viens à la bataille. Mais toy-mesme, luy respondict Marius, *si tu es grand capitaine, contrains moy d'en sortir, et de venir à la bataille malgré moy.* Une austre fois comme les ennemys eussent donné une occasion de leur faire quelque grande charge avecques advantage, les Romains eurent fauste de cœur, et ne les oserent aller assaillir. Parquoy, après que les uns et les austres se feurent retirez, Marius feit assembler les siens, et parla à eulx en ceste maniere, *je ne sçay lesquels je doibs appeller plus coüards, ou vous, ou vos ennemys: car eulx n'ont pas eu la hardiesse de vous reguarder au dos, ny vous eulx à la nuque.* Toutesfois à la fin il feut contrainct de quitter la charge, n'y pouvant plus fournir pour la debilité et foiblesse de sa personne.

Marius emploie tout son credit pour obtenir la commission de faire la guerre a Mithridates.

Au demourant, estants ja les peuples conjurez de l'Italie reduicts fort au bas, plusieurs à Rome par le moyen des harangueurs briguoyent d'avoir la charge de la guerre contre le roy Mithridates, et y eut un tribun du peuple nommé Sulpicius, homme fort audacieux et temeraire, qui contre l'opinion et l'esperance de tout le monde meit en avant Marius, et suada qu'on luy donnast la superintendance de ceste guerre, avecques tiltre et aucthorité de vice-consul. Le peuple adoncques se divisa en deux parts, pource que les uns vouloyent eslire Marius, les austres appelloyent Sylla à ceste charge, disants que Marius ne debvoit plus penser que de se retirer aux baings chaulds à

Baies, pour y traicter son corps affoibli de rheumes et de vieillesse, ainsy que luy-mesme disoit. Car Marius avoit en ce quartier-là près du mont de Misene une fort belle et magnificque maison, où il y avoit des moyens de delices plus tendres et plus effeminées, qu'il ne sembloit estre convenable à homme qui s'estoit trouvé en personne en tant de batailles et en tant de dangiers. L'on dict que Cornelia depuis l'eut pour la somme de sept mille cinq cent escus, et peu de temps après Lucullus l'achepta deux cent cinquante mille, tant les delices, la superfluité et la sumptuosité s'allerent multipliant en peu de temps à Rome.

Ce nonobstant Marius combattant trop ambitieusement, et en jeune homme passionné, et contre sa foiblesse, contre la debilité de sa vieillesse, ne failloit point à se trouver tous les jours au champ de Mars, et à s'y exerciter avecques les jeunes hommes, monstrant son corps encores dispos et leger pour manier toutes sortes d'armes, et picquer chevaulx, quoy que sur ses derniers ans il ne feust pas fort aysé de sa personne, pource qu'il devint fort replet et poisant. Il y en avoit qui trouvoyent cela le meilleur du monde, et qui alloyent expressement sur le champ pour veoir la peine qu'il prenoit à se monstrer et à s'efforcer de faire mieulx que les austres : mais les gents de bien, qui voyoyent cela, avoyent compassion de son avarice et de son ambition, attendu mesmement qu'estant devenu de

pauvre très-riche, et de petit très-grand, il ne sçavoit pas ficher un but au cours de sa prosperité, et ne se contentoit pas d'estre estimé et honnoré, jouyssant en paix et en repos de ce qu'il avoit ja tout acquis et present, ains tout ainsy que s'il eust esté necessiteux et indigent de toutes choses; après avoir eu tant d'honneurs et tant de triumphes, il vouloit encores aller porter sa vieillesse si grande jusques en la Cappadocie, et au royaulme de Pont, pour y combattre à l'encontre d'un Archelaus et un Neoptolemus lieutenants du roy Mithridates.

Grand tumulte à Rome par le choix que le peuple fait de Marius, auquel Sylla refuse de remettre les troupes.

Il est vray qu'il alleguoit quelques raisons pour se justifier de cela, mais elles estoyent totalement vaines : car il disoit qu'il desiroit luy-mesme en personne instruire son fils en l'exercice des armes, et luy enseigner le mestier de la guerre. Cela descouvrit la maladie cachée et secrette, qui de long-temps se couvoit en la ville de Rome, ayant mesmement Marius rencontré un ministre et instrument fort propre à la ruine de la chose publicque, que l'insolence et la temerité de Sulpicius, lequel en tout et par-tout alloit ensuivant les faicts de Saturninus, excepté qu'il le reprenoit encores d'avoir esté trop coüard et trop lasche en ses entreprinses : mais luy ne voulant point dilayer, avoit tousiours à l'entour de sa personne six cent jeunes hommes de l'ordre des chevaliers, desquels il se servoit comme de satellites, les appellant *le contre-senat*.

Et un jour ainsy que les consuls tenoyent

assemblée publicque dessuz la place, Sulpicius y entra en armes les feit tous deux fuyr, et en ceste fuite le fils de l'un des consuls estant attrapé, y feut occis : et Sylla, qui estoit l'austre consul, se sentant aussy poursuivi de près jusques devant la maison de Marius, se jecta dedans, contre l'opinion de tout le monde; dequoy ne s'estants point apperçeus ceulx qui couroyent après luy, passerent oultre, et dict-on que Marius luy-mesme le feit sortir à saulveté par une austre porte, et qu'estant ainsy eschappé, il s'en alla en son camp. Toutesfois Sylla mesme en ses commentaires ne dict point, qu'il se feust saulvé en ceste fuite dedans la maison de Marius, ains dict qu'il y feut meiné pour decider et resouldre l'affaire, auquel Sulpicius le vouloit contraindre, et le luy faire accorder maulgré luy, en luy presentant espées nues de tous costez : et escript qu'ayant esté ainsy traisné chez Marius, il y feut detenu en ces frayeurs jusques à ce, que retournant sur la place il feut contrainct de revocquer la cessation de la justice et des affaires, que luy et son compaignon avoyent par edict commandée.

Quoy faict, Sulpicius adoncques estant le plus fort, feit decerner à Marius par les voix du peuple la commission et charge de la guerre contre Mithridates. Parquoy Marius se mettant en ordre pour partir, envoya devant deux de ses colonnels pour prendre l'armée des mains de Sylla, lequel ayant le premier guaigné les

cœurs

cœurs des souldards, et les ayant irritez à l'encontre de Marius, les remeina droict à Rome, n'estants pas moins de trente-cinq mille hommes en armes, tant de pied que de cheval, qui se jectants sur les capitaines que Marius leur avoit envoyez, les occirent sur le champ, en revanche dequoy Marius dedans Rome feit mourir plusieurs des amys et adherants de Sylla, et à son de trompe offrit publicquement liberté aux serfs et esclaves qui vouldroyent prendre les armes pour luy, mais il n'y en eut jamais que trois qui se presentassent : au moyen dequoy, ayant un peu faict de resistance à Sylla, quand il entra dedans Rome, il feut bientost contrainct de prendre la fuite : si ne feut pas plustost hors de la ville que ceulx qui estoyent en sa compaignie l'abandonnants, s'escarterent les uns çà, et les austres là, estant nuict toute noire, et luy se retira en une sienne maison des champs nommée Salonium, et envoya son fils en des maisons de son beau-pere Mutius, qui n'estoyent pas gueres loing de là, pour y prendre quelques provisions necessaires à vivre : mais cependant luy s'en alla devant à Hostie, là où l'un de ses amys Numerius luy avoit faict apprester un vaisseau, sur lequel il s'embarqua tout incontinent sans attendre son fils, et feit voile, ayant seulement avecques luy Granius, le fils de sa femme.

Marius est obligé de se sauver de la ville de Rome.

Cependant le jeune Marius, estant ès possessions de son beau-pere Mutius, s'amusoit à prendre quelques provisions et à les empac-

queter pour les emporter, tant que le jour survint qui le cuida deceler : car les ennemys eurent advertissement qu'il estoit alle là, et y vindrent quelques gents de cheval cuidants l'y trouver : mais le concierge de la maison en ayant senti le vent, et les ayant preveus avant qu'ils arrivassent, attela vistement des bœufs à un chariot, sur lequel il chargea des febves, et cacha dessoubz le jeune Marius, et touchant ses bœufs s'en alla au devant d'eulx vers la ville, et le conduisit en ceste sorte jusques en la maison de sa femme, là où il print ce qui luy faisoit besoing, puis quand la nuict ensuivante feut venue, il s'en alla vers la mer, là où il s'embarqua sur une navire qui passoit en Africque.

Marius, apres avoir échappé de grands dangers, est trouvé caché dans un bourbier.

Mais le vieil Marius s'estant meis à la voile, eut le vent à propos pour cingler le long de la coste d'Italie : toutesfois ayant crainte d'un personnage nommé Geminius, qui estoit l'un des principaulx hommes de Terracine, lequel luy vouloit mal de mort, il advertit de bonne heure ses mariniers qu'ils se guardassent d'aborder à Terracine. Les mariniers luy vouloyent bien obeir, mais le vent se tourna du costé de la pleine mer, qui esmeut une grosse tourmente, et craignoyent les mariniers que leur vaisseau, qui n'estoit qu'un bateau, ne peust pas resister à la violence des vagues, avecques ce que luy-mesme se portoit fort mal de son estomach, et estoit fort travaillé de la marine : toutesfois à la fin avec toute la peine

du monde, ils feirent tant qu'ils guaignerent la coste à l'endroict de la ville de Circées. Cependant la tourmente alloit tousiours augmentant, et leur estants les vivres faillis, ils feurent contraincts de descendre en terre, là où ils allerent errants çà et là sans avoir aucun but certain de ce qu'ils debvoyent faire, ou là où ils debvoyent tendre : mais ainsy qu'il advient ordinairement en telles extremitez de destresse, il leur sembloit tousiours le plus seur de fuyr du lieu où ils se trouvoyent, et avoir esperance en ce que point ils ne voyoient : car si la mer leur estoit ennemie, si estoit bien la terre.

Dans la détresse on cherche toujours son salut dans ce que l'on ne voit pas.

Ils craignoyent de rencontrer des hommes, et si avoyent paour de n'en rencontrer point pour la grande fauste et necessité qu'ils avoyent de vivres : toutesfois à la fin ils trouverent des bouviers, qui ne leur peurent rien donner à manger, ains ayants recogneu Marius l'admonesterent de s'oster de là le plustost qu'il luy seroit possible, pource qu'il n'y avoit gueres qu'il estoit passé par là un bon nombre de gents de cheval qui le cherchoient par-tout. Ainsy estant reduict à telle perplexité qu'il ne sçavoit plus qu'il debvoit faire, mesmement pource que les gents qu'il avoit en sa compaignie ne se pouvoyent plus soubstenir, tant ils enduroyent de faim, il se retira toutesfois hors de chemin, et se jecta dedans un bois fort espais, là où il passa toute la nuict en grande angoisse : et le len-

demain estant contrainct par la necessité, il deslibera d'employer encores son corps et sa personne devant que toute force entierement luy deffaillist : si se remeit en chemin le long du rivage de la mer, reconfortant le mieulx qu'il pouvoit ceulx qui le suivoyent, en les priant de ne se desesperer point, ains se reserver avecques luy à la derniere esperance, se confiant en quelques predictions que les devins long-temps auparavant luy avoyent prophetisées.

Car estant encores fort jeune, et demourant aux champs, il receuillit dedans un pan de sa robbe l'aire d'une aigle, dedans laquelle y avoit sept petits aiglets, de quoy ses pere et mere feurent bien esbahis : si demanderent aux devins que cela vouloit signifier : qui leur respondirent, que leur enfant seroit un jour l'un des plus grands et des plus renommez hommes du monde, et que sans nulle fauste il obtiendroit par sept fois en sa vie le magistrat de soubveraine aucthorité en son païs. Toutesfois quant à cela, il y en a qui disent que veritablement il advint ainsy à Marius : les austres tiennent que ceulx qui se trouverent lors à l'entour de luy, en ce lieu là et ailleurs, tant comme il feut en fuite, luy ayants ouï reciter ce conte, le creurent, et depuis le meirent par escript, comme chose veritable, combien qu'elle soit faulse et controuvée, pource qu'ils disent que l'aigle ne faict jamais plus de deux petits ; au

moyen dequoy ils soubstiennent encores que le poëte Musæus a menti en ce qu'il escript en ces vers :

Trois œufs pond l'aigle, en esclost une paire,
Et n'en nourrit qu'un tout seul en son aire.

Comment que ce soit, il est bien certain que Marius par plusieurs fois, durant le temps de sa fuite, dict, et asseura qu'il parviendroit jusques au septiesme consulat. Quand doncques ils feurent près de la ville de Minturnes d'environ cinq quarts de lieuë, ils apperçeurent venir de lòing une trouppe de gents de cheval le long de la marine, et en la mer deux navires qui cingloyent assez près de la coste, de bonne advanture : si se meirent tous à courir tant comme ils eurent de force et d'haleine vers la mer, dedans laquelle ils se jecterent, et guaignerent à nage l'une des navires, où estoit Granius, et traverserent en l'isle qui est vis-à-vis, appellée Enaria. Quant à Marius, qui estoit poisant et malaisé de sa personne, deux de ses serviteurs luy aiderent à le soubsleiver tousiours sur l'eau avecques toute la peine et toute la difficulté du monde, et feirent tant qu'à la fin ils le meirent dedans l'austre navire à l'instant mesme que les gents de cheval arriverent à l'endroict du rivage, qui crierent aux mariniers qu'ils eussent à aborder, ou bien à jecter Marius hors de leur navire, et qu'ils s'en allassent puis apres là où bon leur sembleroit.

Marius de l'austre costé les supplia humblement les larmes aux yeulx qu'ils ne le voulussent pas faire : de sorte que les maistres de la navire feurent en peu d'heure plusieurs fois en volonté de le faire, et puis de non le faire : à la fin toutesfois ils respondirent à ces gents de cheval qu'ils ne le jecteroyent point hors de leur vaisseau, tellement que les gents de cheval se partirent de là en cholere : mais si tost qu'ils feurent partis, ceulx de la navire changeants de volonté, en approchant de terre, jecterent leur anchre près de la bouche de la riviere de Lyris, là où elle s'espand hors de rive, et faict un grand marais, et dirent à Marius qu'il valloit mieulx qu'il descendist en terre pour prendre sa refection, et refreschir un peu sa personne qui estoit fort rompue et fort travaillée de la marine, jusques à ce que le vent leur feust bon pour faire voile, ce qui seroit sans nulle doubte à une certaine heure que le vent de mer avoit tousiours accoustumé de s'assopir, et qu'il se leivoit un petit vent de terre, engendré des vapeurs du marais, qui leur suffiroit pour s'eslargir en haulte mer. Marius pensant qu'ils luy dissent verité, feit ce qu'ils luy conseillerent, et les mariniers le descendirent sur le rivage, là où il se coucha tout de son long dessuz l'herbe ne pensant à rien moins qu'à ce qui luy debvoit advenir : car ces mariniers remontants, incontinent en leur vaisseau et leivant les anchres, se meirent à la

voile pour fuyr, estimants qu'il ne leur eust esté ny honneste de livrer Marius entre les mains de ses ennemys, ny seur aussy de le vouloir saulver.

Ainsy Marius se trouvant seul abandonné de tout le monde, demoura longuement estendu sur le rivage sans mot dire : toutesfois à la fin ayant reprins un peu de courage, encores se remeit-il à cheminer en grande peine par lieux où il n'y avoit chemin ny sentier quelconque, à travers des marais profonds et de grands fossez pleins d'eaux et de bourbe, jusques à ce qu'il arriva en la petite cabane d'un pauvre bon homme vieillard qui se tenoit en ce marais, et se jectant à ses pieds le supplia de vouloir secourir et saulver un personnage affligé, qui luy en rendroit un jour recompense plus grande qu'il ne l'oseroit esperer, s'il pouvoit une fois eschapper du present dangier où il se trouvoit. Le vieillard, soit qu'il cogneust de longue main Marius, ou qu'à le veoir seulement au visage, il jugeast bien par conjecture, que ce debvoit estre quelque grand personnage, lui dict, que s'il ne vouloit que se reposer, sa petite cabanne estoit suffisante pour ce faire : mais si d'advanture il alloit ainsy errant pour fuyr quelques siens ennemys qui le poursuivissent, il le meineroit bien cacher en un austre lieu plus secret et plus hors de bruict. Marius le pria de ce faire : et le bon homme le meina au dedans du marais en un endroict bas au long du cours de la riviere, là où il le feit cou-

cher, et puis jecta dessuz luy force cannes, rouseaux et austre telle matiere legere pour le couvrir sans luy faire mal. Il n'y eut pas gueres esté qu'il entendit un grand bruict, venant de devers la cabanne du pauvre vieillard, pource que Geminius de Terracine avoit envoyé gents çà et là en queste pour le chercher, desquels les uns par cas d'advanture s'addresserent là, et effroyerent le pauvre bon homme, criants à l'encontre de luy, qu'il avoit receuilli et qu'il receloit un ennemi du peuple Romain.

Ce qu'entendant Marius, se leiva du lieu où le bon homme l'avoit mis, et s'estant despouillé entra en un endroict du marais où l'eau estoit fort boueuse et fangeuse, et là feut trouvé par ceulx qui le cherchoyent : lesquels l'ayants tiré tout nud hors de celle fange, le meinerent en l'estat qu'il estoit dedans la ville de Minturnes, là où ils le consignerent entre les mains des officiers de la ville, pource que le mandement du senat avoit esté ja publié par toutes les villes d'Italie, par lequel il estoit commandé qu'on eust à poursuivre publicquement et à courir suz à Marius, et à le tuer en quelque part qu'on le peust trouver : toutesfois les officiers de Minturnes feurent d'advis d'en consulter premierement entre eulx, et cependant le feirent mettre en guarde chez une femme de la ville nommée Fannia, qu'on pensoit luy estre grande ennemie à cause d'une ancienne querelle, qui estoit telle.

Marius est amené tout nud a Minturnes.

Elle

Elle avoit eu austrefois un mari nommé Tinnius, duquel elle se vouloit despartir, et luy redemandoit son doüaire, qui estoit grand. Le mari au contraire luy mettoit suz qu'elle estoit adultere : et de ce different Marius en son sixiesme consulat avoit esté juge. Les parties ouyes, par le discours du procez il feut trouvé que ceste Fannia s'estoit mal gouvernée, et que le mari l'ayant bien sçeu avant que de l'espouser, l'avoit neantmoins prinse toute telle, et avoit longuement vescu avecques elle : parquoy Marius blasmant l'une et l'austre, condamna le mari à restituer le doüaire, et nota d'infamie la femme, la condamnant par ignominie en amende de quatre quatrains : toutesfois Fannia pour cela ne se monstra point lors femme offensée, et ne pensa à rien moins qu'à se venger quand elle vit Marius entre ses mains, ains au contraire le traicta de ses biens, et le reconforta au mieulx qu'il luy feut possible : dequoy Marius la remercia grandement, et luy dict qu'elle eust bonne esperance, pource qu'en entrant chez elle il avoit eu une rencontre de bon presage, qui feut telle.

Les officiers de Minturnes deliberent de le faire mourir.

Ainsy qu'on le meinoit, quand il feut près du logis de ceste Fannia, estant la porte toute ouverte, il en estoit sorti un asne courant pour aller boire en une fontaine qui couloit près de là, et trouvant en son chemin Marius, le reguarda d'une façon toute gaye et enjoüée, s'arrestant premierement tout court devant luy,

et puis se prenant à braire fort hault, et à saulter et regimber au long de luy. Surquoy Marius fondant sa conjecture, disoit, que les dieux luy signifioyent, qu'il se saulveroit plustost par eau que par terre, pource que l'asne au partir d'auprès de luy s'en estoit allé boire, sans se soucier de manger. Ayant dict ce propos à Fannia il voulut reposer, et commanda qu'on le laissast seul, et qu'on fermast la chambre sur luy : mais les officiers de la ville ayants bien consulté sur ce faict, feurent enfin d'advis, qu'il ne falloit point differer, ains le faire promptement mourir.

Marius obtient sa grace.

Ceste resolution prinse, il ne se trouva personne de ceulx de la ville qui l'osast aller executer, et y eut un homme d'armes Gaulois ou Cimbre de nation (car l'un et l'austre se trouve par escript) qui s'y en alla l'espée nue en la main. Or estoit l'endroict de la chambre, auquel Marius *se reposoit, fort trouble* et obscur, et dict-on qu'il sembla à l'homme d'armes qu'il veit sortir des yeulx de Marius deux flammes ardentes, et entendit une voix sortant de ce coing-là tenebreux, qui luy dict: *oses-tu bien*, homme, *venir pour occire Caius Marius?* Le barbare ayant ouy ces paroles, s'en sortit incontinent de la chambre, jectant son espée emmi la place, et criant ces mots seulement : *je ne sçaurois tuer Caius Marius.* Cela estonna premierement ceulx de la ville, puis après les esmeut à compassion, de sorte qu'ils se blasmerent eulx-mesmes, et se repentirent

d'avoir prins une si cruelle resolution en leur conseil, et si ingrate à l'encontre d'un personnage qui avoit preservé toute l'Italie, auquel refuser secours en un si extresme besoing, estoit un grand peché. Laissons-le donc aller (ce dirent-ils entre eulx) là où il vouldra, pour endurer ailleurs ce que sa destinée luy apportera, et prions aux dieux qu'il nous pardonnent ceste offense, d'avoir seulement jecté Marius indigent et nud hors de nostre ville.

Marius est conduit dans un vaisseau qui fait voile pour l'Afrique.

Pour ces considerations s'en allerent les Minturniens tous à la foule là où il estoit, et l'environnerent, en propos de le conduire et accompaigner à saulveté, jusques sur le bord de la mer : et combien qu'ils se hastassent de le secourir de bonne affection, l'une d'une chose, l'austre d'une austre, et qu'ils feissent la meilleure diligence qu'il leur estoit possible, si passa-il quelque espace de temps, pource que le bois de Marica qu'ils appellent, et qu'ils ont en singuliere reverence, tellement qu'ils observent fort religieusement de n'emporter rien de tout ce qui a une fois esté porté dedans : ce bocage, dis-je, estoit entre leur ville et la coste de la mer, et leur empeschoit le droict chemin pour y aller, et s'ils vouloyent faire le circuit tout à l'entour, il falloit beaucoup demourer : à raison dequoy, comme ils feussent en doubte, il y eut un des plus vieulx de la ville, qui dict tout hault, *qu'il n'y avoit point de chemin prohibé ny deffendu à ceulx qui alloyent pour saulver la vie à Marius ;*

et luy-mesme le premier, prenant quelqu'une des hardes qu'on portoit pour l'accommoder en la navire, passa à travers le bois. Et luy estant toute austre chose promptement fournie de pareille affection, mesmement la navire que luy presta un nommé Bellæus, il feit depuis peindre tout le discours de cette histoire au long en un tableau, qu'il donna au temple dont il sortit quand il s'embarqua.

Marius, après beaucoup de traverses, arrive en Afrique.

Parti qu'il feut, le vent de bonne fortune le porta en l'isle d'Enarie, là où il trouva Granius et quelques austres de ses amys, avecques lesquels il se remeit à la voile prenant la route de l'Africque, mais ayant fauste d'eau ils feurent contraincts d'aborder en la Sicile au territoire de la ville d'Erix, là où d'advanture se trouva un questeur Romain qui guardoit celle coste, et s'en fallut bien peu qu'il ne prist Marius mesme qui estoit descendu en terre, car il tua seize de ses gents qui estoyent sortis avecques luy pour prendre de l'eau : parquoy Marius se partant de là à grand'haste, traversa la mer, tant qu'il arriva en l'isle de Menynge, là où il entendit premierement, que son fils s'estoit saulvé avecques Cethegus, et qu'ils s'en estoyent allez ensemble devers le roy des Numides Hiempsal, le supplier de leur vouloir estre en ayde : cela luy feit reprendre un peu de courage, et luy donna hardiesse de passer de celle isle en la coste de Carthage.

Or estoit lors gouverneur de l'Africque un præteur Romain nommé Sextilius, auquel

Marius n'avoit jamais faict ne mal ne bien, et à ceste cause esperoit, que par pitié seulement il luy pourroit faire quelque secours : mais il ne feut pas plustost descendu en terre avecques peu de ses gents, qu'il luy vint au devant un sergent, lequel s'addressant à luy-mesme luy dict, Sextilius, prætеur et gouverneur de la Libye, te deffend de mettre le pied en toute sa province, austrement il te desclare qu'il obeyra aux mandements du senat, et te poursuivra comme ennemy du peuple Romain. Marius ayant ouy ceste deffense eut le cœur si serré de courroux et de douleur, qu'il ne sçeut que respondre promptement, et demoura une espace de temps sans dire mot, reguardant le sergent de maulvais œil, jusques à ce qu'il luy demanda ce qu'il vouloit respondre à la deffense du prætеur : et alors Marius luy respondict avecques un souspir trenchant, tiré du profond du cœur, *tu diras à Sextilius, que tu as veu Caius Marius banni de son païs, assis entre les ruines de la ville de Carthage.* Par laquelle response il mettoit sagement au devant des yeulx de ce Sextilius, l'exemple de la ruine de celle puissante cité, et la mutation de sa fortune, pour l'advertir qu'il luy en pouvoit bien austant advenir.

Cependant, Hiempsal, roy des Numides, ne sçachant à quoy se resouldre, faisoit bien honneur et bon traictement au jeune Marius, et à ceulx de sa compaignie, mais quand ils s'en vouloyent aller, il controuvoit tousiours quel-

que nouvelle occasion pour les retenir, et estoit aysé à veoir qu'il ne reculoit point ainsy pour occasion quelconque qui feust bonne : toutesfois il advint une chose qui leur servit à eulx saulver. C'est que le jeune Marius estant beau de visage, feit pitié à l'une des concubines de ce roy, le voyant en tel estat. Ceste pitié feut un commencement et une couverture de l'amour qu'elle luy portoit : mais le jeune homme à ses premieres approches ne vouloit point entendre à elle, et la rebutoit : toutesfois à la fin voyant qu'il n'avoit point d'austre moyen d'eschapper de là, et considerant qu'elle faisoit toutes choses à leur advantage plus diligemment et plus affectueusement qu'elle n'eust faict, si elle n'eust tendu à austre fin qu'à jouyr seulement de son plaisir, il commencea à la fin à accepter ses caresses, tant que finalement elle luy donna moyen de s'enfuyr et de se saulver luy et ses amys.

Marius et son fils se sauvent sur un batteau de pêcheur.

Si se retira devers son pere, et après qu'ils se feurent entre-embrassez et saluez, en cheminant le long de la marine ils rencontrerent deux scorpions, qui se combattoyent l'un contre l'austre. Cela sembla un maulvais presage à Marius, à l'occasion dequoy ils monterent vistement sur un batteau de pescheur, et passerent en l'isle de Cercina, qui n'est gueres distante de la coste de terre ferme. Ils n'eurent pas plustost leivé l'anchre qu'ils apperçeurent des gents de cheval que le roy Hiempsal avoit envoyez au lieu dont ils estoyent

partis, et feut celuy-là l'un des plus grands dangiers qu'il eussent point eschappez.

Marius se joint a Cinna, qui avoit été chasse de Rome par Octavius pour avoir embrouillé les affaires.

Cependant on avoit nouvelles à Rome comme Sylla faisoit la guerre contre le lieutenant de Mithridates au païs de la Bœoce, et à Rome les consuls estants entrez en dissension l'un contre l'autre, jusqu'à prendre ouvertement les armes. Octavius y avoit guaigné la bataille, et estant demouré le plus fort avoit chassé Cinna, lequel taschoit à usurper une domination tyrannicque, et au lieu de luy avoit esté substitué consul Cornelius Merula : de l'austre costé Cinna amassoit gents du reste de l'Italie, et faisoit la guerre à ceulx qui estoyent en la ville. Dequoy Marius estant adverty, feust d'advis de s'en retourner au plustost qu'il seroit possible en Italie : et assemblant quelques gents de cheval de la nation des Maurusiens en Africque, et quelques Italiens qui s'estoyent saulvez là, jusques au nombre de mille hommes en tout, il monta sur mer et vint abborder en un port de la Thoscane, qui se nomme Telamon, là où si tost qu'il feut descendu en terre, il feit publier à son de trompe, qu'il donneroit liberté aux esclaves qui se viendroient rendre à luy. Davantage les laboureurs, bergers et pasteurs de toute celle marche, pour la reputation du nom de Marius, accoururent de toutes parts vers la marine, dont il choisit les plus roides et les mieulx dispos, et les guaigna par belles paroles, de maniere qu'en peu de jours, en ayant meis ensemble une

bonne trouppe, il en chargea quarante navires.

Au demourant sçachant qu'Octavius estoit un grand homme de bien, qui ne vouloit avoir d'aucthorité sinon tant que les loyx et la raison luy en donnoyent : et au contraire que Cinna estoit suspect à Sylla, et qu'il combattoit pour remuer et faire des innovations en l'estat de la chose publicque, il resolut de s'aller joindre à luy avecques ses forces. Si envoya premierement devers luy pour luy faire entendre qu'il luy obeyroit comme au consul, et feroit tout ce qui luy seroit enjoinct et commandé par luy. Cinna le reçeupt, et luy donna tiltre et aucthorité de vice-consul, luy envoyant des sergents pour porter les haches et les verges devant luy avecques toutes austres enseignes d'aucthorité publicque. Ce que Marius ne voulut point accepter, disant que ces ornements-là n'estoyent point convenables à la misere de sa fortune, ains se vestit tousiours d'une pauvre meschante robbe, et laissa croistre ses cheveulx depuis qu'il feut banny, estant aagé de plus de soixante et dix ans, cheminant lentement et poisamment pour faire plus de compassion à ceulx qui le voyoyent : mais parmy toute celle pitoyable apparence, il retenoit neantmoins tousiours le naturel de son reguard et de son visage, qui estoit plus effroyable et terrible qu'austrement : et ce qu'il parloit peu, et qu'il s'en alloit triste, morne et pensif, monstroit plustost un courage envenimé au dedans, que non pas humilié par son bannissement.

Cinna envoie a Marius les marques consulaires.

Après

Après donc avoir salué Cinna et parlé aux souldards, il commencea incontinent à mettre la main à l'œuvre, là où il feit en peu de jours un grand changement aux affaires ; car premierement en tranchant les vivres par mer avecques les vaisseaux, et pillant les marchands qui portoyent bleds et austres vivres à Rome, il feut en peu de temps maistre des provisions necessaires pour vivre, puis il alla le long de la coste prenant toutes les villes maritimes, tant que finalement il print jusques à celle d'Hostie par trahison, là où il tua la plus part de ceulx qui estoyent dedans, et pilla leurs biens : puis faisant un pont sur la riviere du Tibre, il osta entierement à ses ennemis l'esperance et le moyen d'avoir auscunes provisions par la mer. Cela faict, il tira droict vers la ville avecques son armée, là où il se saisit premierement du mont qu'on appelle Janiculum, par la fauste d'Octavius, lequel ruina ses affaires, non tant par fauste d'entendre ce que le besoing de la guerre requeroit, comme par une importune bonté et justice de vouloir trop exactement observer les droicts contre l'utilité ; car comme plusieurs l'admonestassent de proposer liberté aux esclaves pour leur faire prendre les armes à la deffense de la chose publicque, il respondict qu'il ne donneroit jamais loy ny privilege de bourgeoisie Romaine aux esclaves, de laquelle il deboutoit Caius Marius pour maintenir l'aucthorité des loyx.

Mais estant arrivé à Rome Cecilius Metellus, fils de celuy Metellus Numidicus, qui ayant

commencé la guerre en la Libye, contre Jugurtha, en feut debouté par Marius, les gents de guerre abandonnerent incontinent Octavius, et se rangerent à luy, pource qu'il leur sembla mieulx entendant la charge de capitaine, voulants avoir un chef qui leur sçeut bien commander pour saulver la ville et la chose publicque; car ils promettoyent de combattre vaillamment, et s'asseuroyent qu'ils viendroyent au dessuz des ennemys, pourveu qu'ils eussent un capitaine homme d'execution qui les sçeut bien mettre en besogne.

Marius fait tuer Octavius par ses satellites.

Metellus ne trouva pas cela bon, et leur commanda en courroux qu'ils s'en retournassent au consul: et eulx par despit, s'en allerent rendre aux ennemys. Metellus aussy voyant qu'il y avoit maulvais ordre en la ville pour faire teste aux ennemys, en sortit: mais Octavius, à la persuasion de quelques devins et de quelques sacrificateurs Chaldæens, qui luy promettoyent que toutes choses iroyent bien pour luy, demoura dedans Rome. Car ce personnage-là, estant au reste d'aussy bon entendement que nul austre Romain de son temps, et qui maintenoit la dignité consulaire en son entier, sans se laisser guaigner par flatteries, suivant les ordonnances et coustumes anciennes comme un formulaire immuable, sans en obmettre ny trespasser un seul poinct, me semble avoir eu ceste imperfection, qu'il hantoit plus souvent avecques des devins, pronosticqueurs, et diseurs de bonne advanture, que

non pas avecques gents entendus au faict des armes et du gouvernement : au moyen dequoy, avant mesme que Marius entrast dedans la ville, il feut tiré à force hors de la tribune aux harangues, et tué sur la place par auscuns satellites que Marius envoya devant. Encores dict-on que quand il feut tué on luy trouva en son seing une figure de devination Chaldaïcque : en quoy faict à noter une grande contrarieté : c'est que de ces deux grands personnages, l'un à sçavoir Marius, s'est soubstenu et remis suz pour n'avoir point mesprisé l'art de deviner : et l'austre Octavius, s'est perdu et ruiné pour s'y estre fié.

Marius approche de Rome, il fait abolir son décret de bannissement avant d'y entrer.

Estants doncques les affaires de Rome en tel estat, le senat s'assemblant envoya des ambassadeurs devers Cinna et devers Marius, les requerant qu'ils voulussent entrer en la ville pacificquement, sans soüiller leurs mains du sang de leurs citoyens. Cinna seant en son siege, comme consul, leur donna audience, et leur feit assez doulce et humaine response, et Marius estoit auprès tout debout, qui ne disoit mot ; mais il monstroit bien à l'austerité de son visage et à la fierté de son reguard, qu'il empliroit incontinent la ville de meurtre et de sang : au partir de laquelle audience, Cinna entra dedans Rome, bien accompaigné et environné de gents de guerre : mais Marius s'arresta tout court à la porte, disant par une maniere de mocquerie, meslée de courroux, qu'il estoit banny, et qu'il avoit judiciellement, et suivant la forme des loyx esté chassé de son

païs : parquoy si l'on vouloit qu'il y rentrast, qu'il falloit que par un contraire decret on abolist le premier de son bannissement, comme s'il eust esté quelque religieux observateur des loyx, et comme si la liberté eust alors eu lieu dedans Rome.

Marius entre dans la ville de Rome, où il fait faire un cruel massacre des Romains qui luy étoient suspects.

Si feit assembler le peuple sur la place pour proceder à l'enterinement de son r'appel : mais avant que trois ou quatre des lignées eussent donné leurs voix, leivant le masque, et ostant toute ceste feincte de faire accroire qu'il vouloit estre legitimement r'appellé de son exil, il entra dedans ayant autour de luy pour ses satellites une trouppe des plus dissolus et plus audacieux esclaves, qui s'estoyent venus rendre à luy, qu'il appelloit les Bardiæiens, lesquels à une seule parole qu'il leur disoit, ou à un seul clin d'œil ou signe de la teste qu'il leur faisoit, tuoyent beaucoup de gents par son commandement, jusques à tant qu'ils occirent à coups d'espée aux pieds de Marius un senateur nommé Ancharius, lequel avoit esté præteur, pource que Marius ne le resalua pas quant il vint un jour parler à luy : depuis lequel meurtre ils continuerent à occire aussy tous ceulx à qui Marius ne rendoit point de salut, et ausquels il ne respondoit point ; car c'estoit le signe qu'il leur avoit baillé pour les tuer, voire en pleine rue devant tout le monde, de maniere que ses amys mesmes en estoyent en grande frayeur toutes les fois qu'ils s'approchoyent de luy pour le saluer.

Ainsy ayant esté ja tué grand nombre de gents, Cinna à la fin commencea à s'en souler, et à appaiser son courroux ; mais celuy de Marius s'alloit tous les jours aigrissant et enflammant de plus en plus, et luy croissoit la soif de se venger, tellement qu'il n'espargnoit personne quelconque de ceulx qu'il avoit tant soit peu en souspeçon, et n'y avoit ne ville ne grand chemin qui ne feussent pleins de chasseurs et d'espieurs, qui alloyent cherchants et poursuivants ceulx qui se cachoyent ou qui s'enfuyoyent. Là où l'on cogneut bien par experience qu'il n'y a foy d'amitié ny d'hospitalité asseurée, ny en qui l'on se doibve fier, quand on a la fortune contraire ; car il se trouva bien peu d'hostes et d'amys qui ne trahissent et ne decelassent leurs hostes et leurs amys, qui feussent recourus à eulx.

A raison de quoy, de tant plus sont à loüer les serviteurs de Cornutus, lesquels ayants caché secrettement leur maistre en sa maison, pendirent par le col le corps mort de quelque homme populaire, et luy ayant meis au doigt un anneau d'or, le monstrerent aux satellites de Marius, et l'ensevelissants ne plus ne moins que si c'eut esté leur propre maistre, l'inhumerent sans que personne se doubtast que ce feut une feincte, et ainsy Cornutus, recelé par ses serviteurs, se retira à saulveté au païs de la Gaule. Marcus Antonius, l'orateur, avoit bien aussy trouvé un fidele amy, toutestois il y feut malheureux. Ce fidele amy estoit un

Mort de l'orateur Antonius.

pauvre homme populaire, lequel ayant reçeu en sa maison l'un des principaulx personnages de Rome pour le cacher, et luy voulant faire la meilleure chere qu'il pouvoit de ce peu qu'il avoit, envoya un sien valet en une taverne prochaine de son logis querir du vin, et comme le valet tastat et goustast le vin plus soigneusement qu'il n'avoit accoustumé et en demandast de meilleur, le tavernier luy demanda pourquoy il n'en prenoit du nouveau, et du commun, ains en vouloit du meilleur et du plus cher : le valet luy respondict simplement comme à son familier et amy, que son maistre festoyoit Marcus Antonius, lequel s'estoit allé cacher en son logis.

Le valet n'eut pas plutost le dos tourné, que le tavernier traistre, malheureux et meschant, s'en alla courant chez Marius, lequel estoit desia à table où il souppoit. On le feit parler à luy, et il luy promeit de luy livrer Antonius entre ses mains ; quoy entendant Marius, en feut si ayse qu'il s'escria tout hault, et frappa des mains l'une contre l'austre, tant il feut joyeux, et s'en fallut bien peu qu'il ne se leivast de table pour aller luy-mesme en personne jusques sur le lieu, et l'eust faict si ses amys ne l'eussent retenu ; mais il y envoya un de ses capitaines nommé Annius, avecques quelque nombre de souldards, ausquels il commanda qu'ils luy en apportassent tout promptement la teste : ils y allerent, et quand ils feurent arrivez au

logis où le tavernier les guida, Annius demoura à l'huis, et les souldards monterent en la chambre haulte par les degrez, et là trouvants Antonius se prindrent à encourager l'un l'austre de le tuer, n'ayant personne d'eulx le cœur d'y mettre le premier la main, pource que le language d'Antonius estoit une si doulce sirene, et avoit une si bonne grace en son parler, que quand il commençea à les prescher, et à les prier qu'ils luy voulussent saulver la vie, il n'y eut celuy d'eulx qui eust le cœur si dur, qué de luy toucher ny de le reguarder seulement au visage, ains tenants tous les yeulx contre bas, se prindrent à plorer : parquoy Annius voyant qu'ils demeuroyent tant à retourner, monta luy-mesme en la chambre, où il trouva Antonius preschant ses souldards, et eulx tous esbloüis et attendris par la doulceur de son eloquence : si leur dict à tous vilenie, et luy courant suz luy-mesme en fureur, luy couppa la teste de sa propre main.

Semblablement aussy Catulus Luctatius, celuy qui avoit esté consul avecques Marius, et qui avoit triumphé des Cimbres quand et luy, se voyant en ce peril, meit des gents après pour interceder et prier pour luy, ausquels Marius ne feit jamais austre response, sinon : *il faust qu'il meure.* Parquoy il s'enferma en une petite chambre, là où il feit allumer beaucoup de charbon, et avecques la vapeur d'iceluy s'estouffa. Or, après que les testes estoyent couppées, on jectoit les corps tous nuds emmy

les rues, et les fouloit-on aux pieds ; ce qui ne faisoit pas pitié seulement, ains frayeur et horreur à ceulx qui les reguardoyent. Mais après tout, encores n'y avoit-il rien qui tant despleust et grevast au peuple, que l'oultraigeuse et dissolue luxure et insolence de ses satellites, qu'on appelloit Bardiæiens, lesquels entrants à force dedans les maisons, après en avoir tué les maistres, violoyent leurs jeunes enfants, et prenoyent à force les femmes et maistresses, sans qu'il y eust personne qui reprimast leur cruauté, luxure et avarice insatiable, jusques à ce que Cinna et Sertorius à la fin leur coururent suz ainsy comme ils dormoyent en leur camp, et les deffeirent tous.

Marius est élu consul pour la septieme fois a la nouvelle de l'approche de Sylla.

Mais sur ces entrefaictes, comme si la chance tout à un coup se feust tournée, nouvelles vindrent de tous costez à Rome, que Sylla, ayant meis fin à la guerre contre le roy Mithridates, et recouvré les provinces qu'il avoit usurpées, s'en retournoit en Italie avecques une très-grosse puissance ; ce qui feit surseoir et cesser un petit ces maulx et miseres si grandes qu'il n'est possible de les exprimer, pource que ceulx qui les faisoyent s'attendirent bien qu'ils auroyent incontinent la guerre sur les bras. A l'occasion de quoy Marius feut esleu consul pour la septiesme fois ; et sortant de son logis en public, le premier jour de janvier, qui est le commencement de l'année, pour prendre possession de son consulat, il feit precipiter du hault en bas du roc Tarpeien,

un

un Sextus Lucinus : ce qui semble avoir esté un grand signe et certain presage des maulx et miseres qui advindrent puis après l'année mesme à ceulx de leur party, et à toute la ville aussy.

Marius, accable par la crainte de Sylla et par ses fatigues passées, meurt après dix-sept jours de son nouveau consulat.

Mais luy, ayant ja le corps tout rompu des travaulx passez, et l'esprit surchargé et accablé d'ennuy et de soucy, ne se peust, à ce dernier besoing, resouldre ny plus esvertuer quand il vint à penser au discours de ceste nouvelle guerre qui le menaçoit, et aux dangiers, aux peines et travaulx où il luy convenoit entrer, plus grands et plus griefs que jamais : car par l'experience qu'il avoit de la guerre, il trembloit de frayeur quand il se mettoit à y penser, considerant qu'il auroit à combattre, non un Octavius ny un Merula, capitaines d'une tourbe seditieuse de gents ramassez, ains à un Sylla, qui estoit celuy qui l'avoit paravant chassé de son païs, et qui venoit de rembarrer le puissant roy Mithridates jusques au fond du royaulme de Pont et de la mer Euxine. Ainsy ployant soubz le faix de telles considerations, mesmement quand il se r'ameinoit devant les yeulx le long temps qu'il avoit esté banny, vagabond et errant çà et là par le monde, les grandes fortunes qu'il avoit passées, et les dangiers où il avoit esté tant de fois, estant poursuivy et par mer et par terre ; il se trouvoit en merveilleuse destresse et angoisse d'esprit, qui luy causoyent une inquietude telle qu'il ne pouvoit reposer la nuict ;

ou s'il s'endormoit, il luy venoit des songes turbulents en la fantasie ; et luy estoit advis qu'il oyoit une voix qui tousiours luy cornoit à l'aureille :

Du fier leon le giste espouvantable,
Quoy qu'il n'y soit, est tousiours redoubtable.

Et sur-tout craignant encores plus le non pouvoir reposer et dormir, il se meit à faire des bancquets importuns, et à boire oultre ce que son aage ne comportoit, taschant à guaigner le sommeil par ces moyens-là, pour esviter le soucy : mais à la fin il arriva quelqu'un venant de la mer, qui luy donna certain advertissement de tout ; ce qui luy feut comme une surcharge de nouvelle frayeur.

Ainsy, estant desia extresmement affligé, partie pour la crainte de l'advenir, et partie pour le faix et le comble du malheur present, il luy fallut bien peu de rengregement pour le faire tomber en la maladie dont il mourut, qui feut une pleuresie, ainsy comme escript le philosophe Posidonius, lequel dict notamment qu'il entra en sa chambre ainsy qu'il estoit desia malade, et parla à luy des affaires pour lesquelles il estoit venu en ambassade à Rome.

Toutesfois, un austre historien, Caius Piso, escript qu'un jour, après soupper, Marius se promeinant avecques ses amys, entra en propos de ses adventures, commenceant dès le commencement de sa vie, et qu'il leur conta tout du long combien de fois la fortune s'es-

toit tournée et pour et contre luy, concluant à la fin que ce ne seroit pas faict en sage homme de se plus fier en elle. Après lequel discours achevé, il print congé d'eulx, et se meit au lict, où il feut sept jours entiers malade, au bout desquels il mourut. Il y en a qui mettent que son ambition se descouvrit fort esvidemment, par une estrange resverie qui luy monta au cerveau durant ceste maladie : car il luy feut advis qu'il faisoit la guerre à Mithridates, et representoit en son lict tous les mesmes gestes et les mesmes mouvements de la personne, comme s'il eust esté en une bataille, criant à pleine teste les mesmes cris qu'il souloit crier quand il estoit au plus fort d'un faict d'armes, tant il avoit l'affection et l'envie de ceste charge profondement empreincte en son entendement, pour l'ambition extresme et la jalousie dont il estoit esprins, si excessifvement, qu'en l'aage de plus de soixante et dix ans, après avoir esté le premier qui feut oncques à Rome par sept fois esleu consul, et après avoir amassé des richesses et des biens qui eussent peu suffire à plusieurs roys ensemble, encores neantmoins mouroit-il à regret, se plaignant et lamentant de sa fortune, comme s'il feust mort avant terme, premier que d'achever et accomplir ce qu'il avoit desiré.

C'est bien au contraire de ce que le sage Platon feit quand il approcha de son trespas ; car il loüa et remercia le dieu de sa fatale

destinée, et sa bonne fortune, de ce que premierement il avoit esté homme raisonnable et non pas beste brute ; et puis Grec, non pas Barbare ; et oultre tout cela, de ce que sa naissance s'estoit rencontrée au temps de Socrates. Semblablement aussy dict-on qu'Antipater, natif de la ville de Tarse, un peu avant que mourir, r'appellant en sa memoire les heurs qu'il avoit eus en sa vie, n'oublia pas à compter, entre les austres choses, l'heureuse navigation qu'il avoit euë à venir de son païs à Athenes : ce qui tesmoignoit qu'il mettoit en ligne de compte pour une grande grace toute faveur de la fortune, et qu'il la conservoit en perpetuelle memoire, comme en celle qui est le plus asseuré thresor que l'homme sçauroit avoir pour guarder les biens que la nature ou la fortune luy donne. Mais à l'opposite, les fols ingrats envers Dieu et nature, laissent avecques le temps escouler la memoire de leurs prosperitez passées ; et ne retenants rien, ny le conservants en perpetuelle memoire, demourent tousiours vuides de biens, et pleins d'esperance, haletants tousiours après l'advenir, et laissants cependant aller le present, combien que la raison vouldroit qu'ils feissent plustost au contraire, pource que la fortune leur peust bien empescher l'advenir, et ne leur peust oster le passé ; et neantmoins ils jectent et chassent hors de leur memoire ce benefice certain de la fortune, comme s'il ne leur appartenoit plus en rien, et vont tou-

siours resvant après ce qui est incertain ; ce qui ne leur advient pas sans raison, pour austant que, serrants et amassants des biens exterieurs avant que d'avoir basti un bon fondement et un ferme soubassement de raison par bonne doctrine, ils ne peuvent puis après assouvir ne remplir la convoitise insatiable de leur ame.

Marius laisse son fils, qui commet des cruautes horribles, et qui se tue enfin luy-même, pour éviter de tomber dans les mains de Sylla.

Ainsy doncques trespassa Marius le dix-septiesme jour de son septiesme consulat, dequoy toute la ville de Rome, sur l'heure, feut bien ayse, et reprint un peu de cœur, cuidant bien estre deslibvrée d'une sanglante et cruelle tyrannie ; mais peu de jours après ils cogneurent à leurs despends qu'ils avoyent changé un vieil maistre qui s'en alloit de ce monde, à un jeune qui ne faisoit que venir, tant son fils le jeune Marius feit de cruautez et d'inhumanitez depuis la mort de son pere, faisant mourir tous les plus apparents et plus notables personnages de la ville. On le tint du commencement pour homme advantureux et hardy, à l'occasion de quoy on le surnomma *Fils de Mars :* mais bientost après ses effects monstrerent bien le contraire ; tellement qu'il en feut surnommé *Fils de Venus.* A la fin il feut enfermé et assiegé par Sylla dedans la ville de Peruse, où il feit tout ce qu'il peust pour cuider saulver sa vie ; mais ce feut en vain : et finalement, voyant qu'il n'y avoit ordre ny moyen auscun d'eschapper, la ville s'en allant prinse, il se tua luy-mesme de sa propre main.

Fin de la Vie de Caius Marius.

COMPARAISON

DE PYRRHUS AVEC CAIUS MARIUS,

PAR S. G. S.

POUR la closture entiere des vies de Pyrrhus et Marius, il reste de les comparer ensemble, ce qui à l'advanture semblera estre faict hors de propos, et n'avoir auscun rapport, ny au commencement, ny au milieu, ny à la fin de la vie de l'un et de l'austre. Mais tout bien poisé, l'on trouvera que s'il y a eu de grandes differences entre ces deux personnages, ils se sont aussy accordez en plusieurs choses. Or ils ont cela de commun par ensemble, que tous deux ayant esté advancez contre esperance, sont incontinent montez fort hault et se sont maintenus maulgré les vents de deffaveur un bien longtemps en leur place : item que parmi tant de traverses par eulx souffertes de fois à austres ils ont eu loisir de respirer et se remettre suz, mesme de chastier rudement leurs ennemis. Davantage qu'en tant d'affaires par eulx maniées on a remarqué une grande vigueur d'esprit, pourvoyant en un coup à infinies difficultez pour s'en sçavoir dextrement desveloper, et se retrouver dispos pour nouveaulx combats. Pour le dernier, que le cours de leur gouvernement a esté comme esgualement advantureux.

Tous deux ont esté vaillants, laborieux, patients, excellents capitaines, et jugez tels l'un par la bouche d'Hannibal, l'austre par sentence notable de Scipio : tous deux victorieux en batailles de très-grande consequence ; deux fouldres de la guerre, tousiours prests à embrasser et exécuter nouvelles entreprinses. Et s'il faust les comparer en leurs vices, l'un a esté arroguant, l'austre ambitieux jusques au bout : tous deux se sont tousiours fortifiez de nouvelles esperances, et en tenant le bout d'une chose ont esté prests de la quitter pour en embrasser une austre, ne se contentants jamais, et plus estoyent grands et plus le vouloyent estre : l'un dangereux, l'austre cruel, grands entrepreneurs, ne cherchants que ruine et malheur, auquel tous deux sont tombez.

Mais pour entrer aux particularitez, Marius semble avoir esté luy-mesme l'ouvrier de sa bonne fortune, en ce qu'esteignant, par la splendeur de sa vaillance et reiglée obeyssance à ses capitaines, l'obscure lueur de sa race, il s'est annobli d'austant par ses valeureux exploicts, et s'est poulsé par sept fois en l'un des plus haults degrez d'honneur du monde : au lieu que Pyrrhus, issu de la noble tige de Hercules, ne voulant se contenter de son royaulme d'Epire, où il n'entra que par faveur de mariage, et n'y peust subsister qu'en faisant mourir son compaignon, voulant courir sur les uns et sur les austres, et baailler incessamment après les grandeurs du monde, sans en tenir pas une asseurée, n'a jamais sçeu dire au vray s'il estoit quelque chose entre les hommes, tant il estoit ensorcelé de vaine esperance de je ne sçay quelle grandeur qu'il ne veit jamais qu'en peincture sur le ridicule patron que luy-mesme tire en l'air, contre le bon advis de son sage conseiller Cineas.

Au contraire Marius ayant une vie vrayement actifve, se jecta à bon escient aux affaires sans tracasser comme Pyrrhus, de qui la teste ne donnoit auscun repos aux pieds. Mais principalement, puisque la fin couronne l'œuvre, Marius ayant esprouvé combien il y avoit d'inconstance ès affaires humaines, s'en retira sagement au vray poinct qu'il falloit, et prenant congé de ses amys sortit du monde entrant dedans son lict, où il mourust bien-tost après : là où Pyrrhus n'estant jamais saoul d'affaires, s'encourut jecter dedans Argos, où l'on ne vouloit pas qu'il entrast, et perdit malheureusement honneur, vie et royaulme tout en un coup, et sans la bonté d'Antigonus, sa race demouroit abbattue et esteincte avecques luy, qui de très-grand qu'il pouvoit estre alla tousiours en diminuant, jusques à ce qu'il feut anneanti : au contraire Marius sortant d'une logette et d'entre les bras de pere et mere guaignant leur vie au travail de leurs mains, monta de degré en degré d'une merveilleuse vistesse aux grands estats de sa republicque,

et comme dict a esté, obtint par sept fois le consulat, ce qui est advenu à bien peu d'hommes en un si long espace de temps que la grandeur Romaine a subsisté. Mais il ne faust pas oublier le bel acte de Marius contre son propre nepveu Caius Lusius, tué par Trebonius : lors que chascun s'attendoit que Marius s'en deust esmouvoir contre le meurtrier pour le faire exterminer de quelque supplice extresme, luy-mesme luy met sur la teste une couronne de victoire pour recognoissance de sa vertu. Cest acte à la verité couvre beaucoup d'imperfections de Marius, et si ses ennemis ne l'eussent point tant despité et irrité, comme ils feirent devant et après son bannissement, peut-estre ne feut-il pas entré en ces tragœdies sanglantes que luy et les siens joüerent depuis.

Mais en Pyrrhus on ne trouvera auscun acte particulier de justice ou de vertu qui en approche, ains un naturel estrangement haultain et qui ne pouvoit demeurer en paix, et un cœur martial, tesmoing ce qu'il dict à l'un de ses fils qu'il laisseroit le royaulme à celuy d'entre-eulx qui auroit l'espée la mieulx trenchante, et feut agité jusques à la mort de ceste fiebvre chaulde de vaine gloire, qui ne luy permit jamais de veiller ny de reposer à son ayse, au lieu que Marius pour le moins veit quelque port sept jours devant que prendre terre, et durant sa vie eut des relasches et un triumphe notable. Voylà ce que j'avois à dire pour Marius.

Quant à Pyrrhus, on peust repliquer pour luy, qu'estant issu d'une très-illustre famille il s'en est monstré digne successeur, et a esté recogneu tel par ceulx de son temps, ayant faict preuve de sa vaillance en trop plus de sortes que Marius. Or estime-je que la vaillance a esté l'une des moindres parties de ce prince ; car si l'on considere son heur, sa suffisance en l'art militaire, dont il a faict des libvres et monstré l'usage plus que nul prince ou capitaine de son temps : son addresse à entreprendre et executer : les ennemys de tant de sortes qu'il a battus et domptez, tant de rencontres, batailles et conquestes, sur-tout ses beaulx exploicts contre les Romains,

austres

austres gents que les Cimbres, l'on trouvera que ç'a bien esté un austre chef de guerre que Marius. Toutesfois sans nous arrester trop à celá, qui neantmoins semble estre ce à quoy ces deux personnages se soyent le plus arrestez, et dont il faust laisser la plus particuliere recherche à ceulx qui manient les armes, je dis que les vices ont esté moindres, et les vertus plus grandes en Pyrrhus qu'en Marius; et oseray-je adjouster ce mot, que les vices de Pyrrhus sont vertus estant comparez aux vices de l'austre. Pour exemple, l'ambition de Pyrrhus est vehemente, obstinée, et (si on veult) furieuse.

Mais qu'est-ce de tout cela au prix des tragœdies de Marius, remuant d'une façon si estrange tout le monde pour parvenir à un sixiesme et septiesme consulat? Pyrrhus a faict de grands maulx, il a troublé la Macedoine, l'Italie, la Sicile et la Grece, et y a eu beaucoup de sang espandu en toutes ces guerres-là; mais encores en la pluspart de ses entreprinses on remarque quelque occasion de la necessité, et de l'æquité: au contraire Marius n'a jamais deu prendre les armes contre sa patrie, et quand il n'auroit faict austre mal en sa vie que de troubler Rome, comme il feit en pourchassant son sixiesme consulat, et laschant la bride à ce seditieux meurtrier Sulpitius, cela le rend le plus infame du monde.

Mais sçauroit-on assez detester sa meschanceté, quand à son retour d'Africque il emplit Rome de sang, et qu'au lieu de se saouler et appaiser son courroux comme Cinna, la soif de se venger luy croist, espargnant moins les grands que les petits? Sçauroit-on lire ceste piteuse histoire sans horreur et sans larmes? Est-on pas contrainct de mauldire une si cruelle ambition? Sur-tout, quand on considere ces vilains satellites Bardiæiens et leurs detestables forfaicts, est-ce pas pour s'en attacher à leur maistre, et crier encores maintenant au meurtre sur l'autheur de tant de maulx? Au contraire, lisez le devis de Pyrrhus et de Cineas qui le veult destourner de

tant de guerres et conquestes qu'il ambrassoit en sa pensée, vous avez pitié de l'imbecillité humaine, et dictes: *ô le pauvre prince! eh qu'il estoit heureux s'il eust creu ce sage conseiller!* Et quand vous le considerez en besongne puis après, vous voyez un cœur genereux, qui procede avecques quelque sincerité, qui honnore la vertu en ses ennemys, qui faict la guerre honnestement, et duquel (pour le dire en somme) l'ambition est plustost ridicule que detestable. Si par fois elle faict de l'enragée, voyez comme il se retient, et par maniere de dire se condamne auscunement soy-mesme: comme l'instance qu'il faict aux Romains pour pacifier, et toute la procedure qu'il tient envers eulx le monstre. S'il trouble les païs estranges il tient le sien en paix: Marius au contraire semble n'avoir eu austre pensée que de laisser tous hommes en repos, exceptez ceulx à qui il debvoit sa vie, son honneur, sa grandeur, et soy-mesme.

Quant à l'avarice on n'en veoit auscune trace en Pyrrhus; mais elle estoit extresme en Marius, lequel ne troubla Rome, et ne pourchassa si malheureusement la commiſſion de faire la guerre à Mithridates, sinon pour avoir moyen d'emplir sa maison des despouilles du royaulme de Pont et des grandes richesses de ce roy. Il en faust dire presque austant de la rancune et de la cruauté: c'est que Pyrrhus ne s'est jamais monstré trop aspre ennemy, ny n'a faict actes sanglants hors de la guerre, en laquelle il faisoit voirement preuve de force plus que humaine, selon que le dangier ou la juste douleur le contraignoit: tout au rebours, Marius ayant un cœur irreconciliable a commis des cas si inhumains et farouches qu'il n'est pas possible de plus. L'envie de Pyrrhus est noble: celle de Marius, vilaine et indigne en toutes sortes. Pyrrhus a esté peu ou point ingrat envers ses amys et adherants, et s'il a quitté ou mal meiné les Tarentins et Siciliens qui l'avoyent appellé et honnoré, ç'a esté austant ou plus par leur fauste que par la sienne, et les services qu'il leur a faicts couvrent la plus part de tels deffaults: joinct que retournant au secours de Tarente, il feit son possible de

leur ayder, mais il feut terrassé par la bonne fortune des Romains, et ne pouvant faire davantage se retira en son royaulme.

Mais ce vice a esté capital en Marius ; car ayant esté advancé à Rome par Metellus, qui le meina puis après pour estre son lieutenant en Africque, il luy donna meschamment du talon, le deboutant de l'honneur de ceste guerre, luy faisant condamner à mort son hoste et amy Turpilius, et se vantant de luy avoir attaché une furie au col. Davantage il le feit bannir par une praticque estrangiement meschante. Et quant à Catulus, qui avoit esté son compaignon au consulat, et au triumphe des Cimbres, pour recognoissance du passé il le feit mourir indignement, avecques une infinité d'austres, dedans Rome. Au reste, Pyrrhus estoit d'un naturel doulx, facile à pardonner, debonnaire envers ses subjects, gracieux à ses amys, modeste envers ses ennemys. Et Marius, quoy ? sa face mesme monstroit ceste rigueur et austerité de nature et des mœurs qui estoyent en luy, mesme après avoir passé par mille dangiers durant son exil, et estant desia aagé de soixante et dix ans, son reguard estoit plus effroyable et terrible qu'austrement. Jamais il ne pardonnoit, comme tant de gents l'ont senti pour avoir tant soit peu favorisé à Sylla, sans que les prieres et poursuites d'auscun leur peussent servir, ce que la mort de Catulus monstre assez, sans qu'il soit besoing de toucher à tant d'austres exemples.

D'avoir aymé les Romains, ou esté gracieux envers ses amys, on veoit que jamais il n'y pensa à bon esciant, au contraire il se desborda de telle furie en ces massacres de Rome, que ses amys mesmes estoyent en grande frayeur toutes les fois qu'ils s'approchoyent de luy pour le saluer, et en sa plus grande prosperité feut hay du peuple et de la noblesse, à cause de plusieurs meschants tours qu'il leur joua, et si faillit maintesfois à conserver la vie et l'honneur de ceulx qui luy avoyent faict service, estant au reste un homme à

deux visages, et qui n'alloit point rondement en besongne, bref d'une nature vile et adonnée à soy : là où Pyrrhus semble avoir tellement cherché la gloire pour soy que cependant c'estoit par un chemin ouvert, & plus pour austrui que pour soy-mesme. Et si Marius a par quelque acte particulier rendu son nom honnorable pour un temps, on peust repliquer que ce n'a pas esté simplement pour amour de vertu, ains pour augmenter son credit, et s'advancer de plus en plus.

Mais qui prendra de près guarde à la fin de l'un et de l'austre, il verra Marius tenaillé d'une façon estrange en son esprit, et mourant de mille morts à chasque minute d'heure que dura son dernier consulat. L'ambition le bourelle sans cesse, tellement qu'ayant la mort entre les dents il songe encores à la guerre contre Mithridates, et sans se soubvenir de tant de dignitez conferées à un si petit compaignon qu'il avoit esté, sans estre rassasié de tant de richesses qui eussent peu suffire à plusieurs roys ensemble, et de tant d'années qu'il avoit passées, il mouroit à regret, se plaignant de sa fortune, comme s'il feust mort avant terme, premier que d'accomplir ce qu'il avoit desiré. Je ne touche point à ces frayeurs horribles, pires que la mort mesme, dont il feut battu tant de fois en sa fuite, tant sur la mer que delà et deçà.

Representez-vous un homme extremement avare, ambitieux et cruel, chassé de tout le monde, criant mercy et demandant secours à matelots, pescheurs, et à tous ceulx qu'il rencontre, prosterné aux pieds d'un pauvre paysan, puis caché soubz des roseaux, nud dedans une fange, attendant qu'on le vienne esgorger, traisné ignominieusement prisonnier, et prest à recepvoir le coup mortel de la main de son ennemy.

Imaginez les discours qu'il pouvoit faire alors, et les poinctures qu'il sentoit en son ame, quand il ouyt les nouvelles du retour de Sylla. Y a-il entendement qui peust comprendre les mal-heurs d'une telle conscience, souillée de tant de sang, travaillée de tant de pensées horribles pour l'advenir, et voyant sa personne en tel

dangier qu'on peust dire que son lict en sa derniere maladie feut un eschaffault, sur lequel par l'espace de sept jours il attendit le coup d'une mort fort mal-heureuse.

Et comme les criminels desesperez s'enyvrent afin de ne pas sentir si fort la rigueur du supplice, luy aussy voulut ensevelir soy-mesme et ses soucis dans le vin pour s'endormir plus ayséement, afin de ne point veoir le cousteau qui pendoit sur sa teste. Mais au contraire, Pyrrhus, sans grande apprehension, combat jusques à la fin, ne perdant jamais esperance, et lors mesme que l'espée est desguainée sur luy, il rabat le coup d'un seul reguard de ses yeulx, et (si je l'ose dire) il faict paour à la mort mesme, et luicte courageusement contre elle, sans monstrer un seul traict de cœur lasche et esperdu. Encores doncques que ces deux personnages ayent eu grande convenance en diverses particularitez de leurs vies tragicques, il me semble que Pyrrhus a esté moins vicieux, plus vertueux, moins malheureux en la vie et en la mort que Marius, lequel de sa part a eu de grandes prosperitez à l'encontre de toutes sortes d'ennemys, plus d'intervalles en son repos; et (si l'on reguarde le dernier moment de la vie) une yssuë moins sanglante et plus honneste que le roy Pyrrhus: combien qu'en recompense on peust adjouster que Pyrrhus a laissé un successeur au royaulme, mais le fils de Marius, ne faisant pas mieulx que le pere, est peri malheureusement: en quoy la vengeance divine semble avoir executé en la personne de l'un ce que tous deux avoyent bien merité.

Fin de la Comparaison de Pyrrhus avec Caius Marius, et du Tome troisieme.

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.

a39003 0101113666